Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s3lalecture02pari

30

496

LA LECTURE

ILLUSTRÉE

LA LECTURE ILLUSTRÉE

ROMANS, CONTES, NOUVELLES, POÉSIES
VARIÉTÉS, FANTAISIES, ACTUALITÉS, ETC., ETC.

TOME DEUXIÈME

F. JUVEN ET Cie
ÉDITEURS
10, — RUE SAINT-JOSEPH, — 10
PARIS

LIBRARY
JAN 20 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
L4
sér. 3.
t. 2

LE BON CAUCHEMAR

Le soir de ce 24 décembre-là, vers sept heures, — le froid pinçait ferme, sans parler d'un scélérat de vent du Nord-Est, qui ridait l'eau des ruisseaux et travaillait la flamme des becs de

Il accrocha sa clef au-dessous du n° 7

gaz, — ce soir-là, veille de Noël, le jeune poète Georges Lorphelin, en descendant de sa chambre haute de la rue Monsieur-le-Prince, était de très méchante humeur.

Bien qu'il n'eût que trente sous dans sa poche, ce garçon de vingt-cinq ans n'était pourtant pas à plaindre. D'abord, il était beau, et les grisettes se retournaient sur son passage. Puis, il avait du talent — moins qu'il ne s'en croyait, bien entendu, — mais du talent tout de même. Enfin, il était aimé — pour de bon, je vous assure, — par une jeune personne qu'il avait comparée, dans ses poésies, à Sémiramis et à Cléopâtre, mais qui, par le fait, était « mannequin » chez une couturière en vogue.

Ne dites pas de mal des « mannequins », s'il vous plaît. Pour cette fonction spéciale, il faut être très bien faite et savoir « porter une robe », ce qui n'empêche pas, du reste, d'avoir un cœur.

Cependant, malgré tant d'atouts dans son jeu, Georges Lorphelin maudissait la destinée, tout en accrochant sa clef au-dessous du n° 7, chez le portier du sordide hôtel où il occupait un « cabinet garni », au premier en descendant du ciel; et cet exigeant poète trouvait que le bonheur dû à son mérite était bien lent à venir.

Joli garçon? A quoi bon? Avec des bottines éculées et des manchettes de chemise dont il venait de rogner au ciseau les effilochures! Du talent? Alors, pourquoi n'en finissait-on pas de publier, à la *Revue verte*, ce conte en prose de cinq cents lignes, reçu depuis trois mois, et sur lequel Georges comptait absolument pour bouleverser le monde des lettres et pour donner un acompte à son tailleur? Aimé? Qui sait? Le matin même, Clara — c'était le nom du tendre « mannequin » — ne lui avait-elle pas écrit qu'on était accablé de besogne à l'atelier et qu'elle ne pourrait peut-être pas dîner avec lui le lendemain, jour de Noël? Peut-être en avait-elle assez, la jolie fille, de la fougueuse crinière couleur d'épi mûr et de l'insolente moustache à la Van Dyck de cet amoureux qui ne pouvait lui offrir que des rimes et des fleurs?

Non! il y avait des jours où le stage littéraire était vraiment trop long et trop dur!

En entrant dans le bureau de tabac de la rue Corneille, pour y acheter « quatre sous à fumer », Georges trouva la boutique encombrée par un superbe rastaquouère à teint basanné de Roumain, ganté de blanc, engoncé dans une pelisse de cent louis, coiffé d'un haut-de-forme luisant comme la croupe d'un cheval de

course, et qui, en attendant la monnaie d'un billet de cinq cents francs, allumait un cigare monstrueux.

— Oh! l'argent! murmura le poète avec envie.

Et, grelottant sous son mince pardessus, il fila vers une gargote à prix fixe du boulevard Saint-Michel.

Moyennant vingt-deux sous, on y avait droit à :

Un potage,
Un plat de viande,
Un légume,
Un fromage,
Un carafon de vin,
Pain à discrétion.

De plus, la carte offrait aux consommateurs plusieurs combinaisons aussi ingénieuses que séduisantes. Le légume pouvait se transformer en confitures et le carafon en demi-tasse. Mais le résultat ne variait point. On sortait de là mourant de faim ou avec une indigestion, selon les estomacs ; et la dame du comptoir, une forte brune d'une quarantaine d'années, à teint pâle et à bandeaux romantiques, qui promenait ses yeux sévères sur les clients, semblait toujours sur le point de leur crier, comme Lucrèce Borgia dans le drame fameux : « Messeigneurs, vous êtes tous empoisonnés ! »

Les dîneurs étaient peu nombreux, quand le poète s'attabla dans le petit restaurant. Toujours en proie à sa sombre humeur, il entreprit, sur-le-champ, armé de son couteau et de sa fourchette, un combat singulier avec un soi-disant morceau de côte de bœuf, provenant en réalité d'un plus noble animal et ayant naguère reçu bien des coups d'éperon, au 3e hussards. Ce duel, dont il sortit victorieux, grâce à ses bonnes dents — oh! la jeunesse ! — l'absorbait à tel point qu'il ne s'aperçut pas que le regard de la brune caissière s'adoucissait devant sa belle mine, et que deux jeunes gens, installés près de lui, lançaient de temps en temps un coup d'œil de son côté, tandis que l'un des camarades récitait tout bas à l'autre un sonnet de Georges Lorphelin, récemment paru dans une revue d'avant-garde.

Sympathie des femmes ! admiration de la jeunesse ! Georges se souciait bien alors de tout cela. Mâchant rageusement son bifsteak militaire, il songeait que jamais il n'avait été si pauvre ; que, tout à l'heure, quand il aurait payé son dîner et donné le pourboire au garçon en tablier sale, il lui resterait tout juste

deux sous, et que, le lendemain, si Clara venait, — viendrait-elle ? — il ne pourrait même pas, comme d'habitude, lui offrir à dîner et la mener au théâtre. L'amour ! la poésie ! Ah ! la bonne farce ! Allons, pour les riches, seulement, la vie est à peu près supportable !

Le poète sortit de la gargote, le cœur toujours plus aigri. Le vent s'était apaisé, mais une légère couche de glace se figeait déjà sur les ruisseaux.

— Il va faire, cette nuit, un froid de voleurs, se dit Georges, et il doit y avoir des ours blancs dans ma chambre. N'importe. Rentrons. Nulle part, je ne serai moins mal que dans mon lit, avec un livre.

Un combat avec un morceau de bœuf.

Il remonta donc dans son haut logis, se coucha, relut, pour la dixième fois, la *Légende des Siècles*, et, exalté par ses beaux vers, il oubliait un peu son chagrin, quand il entendit, au dehors, bourdonner les cloches de la messe de minuit. Il éteignit alors sa bougie, se ficela dans les couvertures, enfouit sa tête dans l'oreiller.

— Noël ! songea-t-il, sommeillant déjà. Je n'y pensais plus. Oui, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du sans-culotte Jésus, comme disait Camille Desmoulins, de celui à qui nous devons ce joli paradoxe : « Heureux les pauvres »... Je ne suis plus à l'âge où l'on met ses souliers dans la cheminée, et, d'ailleurs, je n'ai pas de cheminée. Mais, si Noël veut me faire quand même un cadeau, il devrait m'envoyer de beaux rêves.

Et Georges Lorphelin, malgré le repas insuffisant et la chambre sibérienne, s'endormit profondément. Alors, incohérents et ra-

pides, — n'oublions pas que Georges avait mal dîné — les cauchemars se succédèrent.

. . . . . .

Il était, d'abord, sur une route, par un éclatant jour de juin, les souliers gris de poussière, devant la grille d'une magnifique villa. La brise, passant sur les massifs, apportait un parfum de roses. Dans les grands arbres, c'était un concert de pinsons, de merles et de fauvettes. La maison à l'italienne, blanche, ornée de faïences, toutes ses fenêtres ouvertes, respirait la joie et le bon accueil. Dans le jardin, derrière les bosquets, on entendait, sans les voir, des enfants jouer et rire. Qui donc habitait là, sinon des heureux ?

Un cheminot avec son eustache ouvert.

Soudain, un domestique, dans l'allée criblée de soleil, poussa devant le perron un fauteuil à roulettes, et sur le seuil parurent, d'abord, un très bel homme, jeune encore, mis avec recherche, mais si pâle, si ravagé, s'appuyant sur deux béquilles, traînant ses jambes d'ataxique, — puis une jeune femme très élégante et une religieuse en cornette et en robe grise, qui aidèrent l'impotent à descendre les quelques marches.

Alors le poète vit venir vers lui, sur le grand chemin, un rôdeur en haillons, un hideux cheminot, qui, son eustache ouvert dans une main, et, dans l'autre, un bout de lard sur un morceau de pain bis, mangeait de grosses bouchées. En passant près de Georges, le vagabond cligna de l'œil avec une expression d'atroce malice et, désignant du bout du couteau la belle maison et le pauvre infirme qu'on installait dans sa chaise roulante, il dit, la bouche pleine et d'une voix enrouée :

— Il y a des malades.

Poussé par une force mystérieuse, Georges Lorphelin suivit le cheminot, qui, un peu plus loin, s'engagea dans une ruelle entre deux murs, ouvrit une porte et fit signe à son compagnon de passer devant.

Et voilà que, brusquement, le poète se trouve dans une librairie, toute flambante de lumière électrique, en plein boulevard Montmartre — singulière librairie, où l'on ne voit, dans les casiers, sur les tables, à l'étalage, partout, que les innombrables exemplaires d'un seul ouvrage, un gros volume à couverture noirâtre où éclate en lettres rouges ce titre tapageur : *le Vice*. Le cheminot s'est tout à coup métamorphosé en un éditeur à gros ventre, qui rudoie ses commis en train de ficeler des paquets de *Vice* pour la province et pour l'étranger.

— Nous avons entamé, à midi, le deux centième mille, dit le libraire en secouant ses breloques.

C'est un va-et-vient continuel d'acheteurs. Il y en a de tous les mondes et de tous les âges, des belles madames et des cocottes, des vieux messieurs aux favoris teints et des collégiens à barbe naissante et à monocle. Tous saisissent le livre à la hâte, l'ouvrent avidement, et — chose étrange, — il en tombe une pièce de cent sous que l'éditeur attrape au vol et fourre dans sa poche.

Dans un coin, au fond du magasin, se tient un grand jeune homme au teint fade, à l'œil pâle et méchant, habillé comme une image de tailleur et dont le bas du pantalon est retroussé, sans doute parce que, ce jour-là, il pleut à Londres. C'est l'auteur du *Vice*, qui observe, avec une satisfaction mal dissimulée, la cueillette des pièces de cent sous.

Cependant, depuis une minute, la boutique est restée vide et voici une nouvelle cliente dont l'aspect surprend et déplaît ici. Est-ce vraiment un livre impur et scandaleux que vient chercher cette jeune femme humble et jolie, si gentiment mise, et qui ressemble à Clara ?

— Un *Vice* à madame, a déjà crié le cynique libraire.

Mais elle refuse discrètement d'un geste.

— Pardonnez-moi... Je désirerais les poésies de Georges Lorphelin.

Dans la vie réelle, les manuscrits de Georges Lorphelin sont refusés par tous les éditeurs. Mais, en rêve, rien n'étonne, et

le poète reconnaît parfaitement le petit volume à couverture bleue qu'un commis rapporte du fond de l'arrière-boutique.

Oui, ce sont bien ses poèmes de jeunesse.

La dame prend le livre dans ses mains finement gantées et le feuillette ; mais — ô gracieux miracle ! — ce sont à présent de fraîches violettes qui tombent d'entre les pages.

Elle s'enfuit, avant que Georges ait pu se précipiter et ramasser les fleurs. Mais, tandis qu'il les respire avec délices, il voit, dans le coin, au fond de la boutique, le visage de l'auteur du *Vice*, décomposé de rage et d'envie, et il entend l'éditeur dire à demi-voix au pornographe, en manière de consolation :

— Que voulez-vous, mon cher? Vous avez assez de gloire comme cela. Il faut bien laisser quelque chose à ces songe-creux de poètes... Vous êtes trop raisonnable pour préférer une fleur à une pièce de cent sous.

Et, prenant le bras de Georges Lorphelin, le gros homme l'entraîne au dehors.

Sur le boulevard ? Non. Encore une fois, le décor s'écroule. Ce n'est pas sur le boulevard que donne accès la porte de la librairie, c'est sur un salon de restaurant à la mode, où se dresse, étincelante et somptueuse, une table de douze couverts. Le compagnon de Georges n'est plus le cheminot ni l'éditeur à breloques ; c'est un parfait gentleman, en frac noir et plastron de neige, un homme dans la force de l'âge, à type sémitique, avec le nez courbé et la barbe noire et frisée du roi Assurbanipal. Et le poète s'aperçoit alors qu'il porte lui-même la plus correcte des tenues de soirée ; mais il a gardé les violettes de la gentille lectrice et il en pare sa boutonnière.

Soudain, un garçon soulève une portière et s'efface respectueusement.

— Voici nos aimables invitées, dit le beau juif.

Et dix femmes, très parées, très endiamantées, et toutes si belles — trop belles ! — font irruption dans le salon et l'emplissent d'éclats de rire navrants et de parfums qui sentent très mauvais. Georges reconnaît vaguement ces illustres courtisanes ; il croit se rappeler qu'il a vu leurs portraits — très décolletés — à la vitrine de tous les marchands de photographies. Une seule des soupeuses, celle-là aussi ressemble à Clara et à la dame extraordinaire qui achète des volumes de vers — une seule — et ce n'est pas la moins jolie — n'a aucun bijou ; et sa toilette est simple et décente.

C'est une orgie, décidément, et le superbe sémite — qui n'a peut-être que trois ou quatre millions, le pauvre diable ! — a bien fait les choses.

En rêve, on ne se rend pas compte que les truffes sont faites avec des vieux morceaux de drap noir et le vin de Champagne avec n'importe quoi de mousseux. On soupe gaiement, on dit beaucoup de bêtises, et, au moment du parfait à la vanille, le nabab au type assyrien devient sentimental.

La nappe est parsemée des fleurs de toutes les saisons.

Debout, debout, paresseux !

— Voyons, dit le bel homme, voyons, mesdames, celle de vous qui serait capable de m'aimer, une seule fois, pour rien, pour le don d'une fleur ?

Ce n'est qu'un cri autour de la table.

— Toutes !... Toutes !...

— Ces fleurs sont enchantées, reprend le juif, et elles me prouveront si vous êtes de bonne foi. Voyons, Noémie, laquelle préfères-tu ?

— Ce bleuet, répond la blonde Noémie, en tâchant de se donner un air intéressant.

Il le lui donne ; mais, dès qu'elle le touche, le bleuet se transforme en un admirable saphir. Et il en est de même pour toutes. Dans leurs mains, les fleurs deviennent des pierres précieuses. La branche de glycine, choisie par Laure, se change en un collier d'améthystes, et le tout petit bouton de rose rouge, que désigne Mathilde, en un rubis monté en bague. Emma — qui fait

Ce sont de fraîches violettes qui tombent...

(Aquarelle de Vavasseur).

des manières — se contenterait d'une feuille verte; c'est une émeraude qu'elle obtient.

Enfin, c'est le tour de la jeune femme sans parure, qui, pendant tout le souper, est demeurée silencieuse.

— Et vous? demande le millionnaire.

— Moi, dit-elle en baissant les yeux, je ne veux que les violettes de ce gentil poète.

— Oh! d'un bond, Georges est auprès d'elle, lui donne les fleurs, qui ne se transforment pas en joyaux, celles-là, et, ma foi! il va embrasser la jolie fille. Mais il hésite, en voyant, de l'autre côté de la table, l'homme plein d'or qui ne peut être aimé et qui en pleure de désespoir dans son verre de champagne.

. . . . . .

Tout à coup, quel tapage! « Debout, debout, paresseux! » Et Georges Lorphelin s'éveille en sursaut.

C'est son ami Braval, le secrétaire de rédaction de la *Revue verte,* qui vient lui annoncer que son conte a paru dans le numéro de ce matin; qui, le sachant gêné, lui apporte tout de suite cent francs, prix de la « copie », et qui a pris, en passant, chez le concierge, une lettre de Clara annonçant qu'elle sera rue Monsieur-le-Prince à midi battant.

Le « cabinet garni », si lugubre ordinairement, en hiver, au moment du réveil, est inondé de lumière. Il doit geler ferme dehors. Mais quel clair soleil et quel ciel bleu!

Georges remercie son camarade, qui se sauve bien vite, car il est attendu, là-bas, à Saint-Denis, pour un déjeuner de boudin.

Et le poète, resté seul, se souvient de son rêve. Non, jamais plus il n'enviera les riches. Vivent la jeunesse, la poésie et l'amour! Il est beau et bien portant, il n'a jamais trafiqué de sa plume, il est sûr d'être aimé, puisqu'il est pauvre, et tout à l'heure il réchauffera sous son baiser ardent et sincère les lèvres de son amie, glacées par ce froid et joyeux Noël.

François Coppée.

LA MONGAUTIER

I

UNE DIVA SOUS LA TERREUR

Vers le milieu de mars 1793, un matin, au premier étage d'une maison de la rue Saint-Honoré, sous la clarté blafarde d'un jour d'hiver qui se levait sur Paris et entrait dans la chambre par deux hautes fenêtres, dont une paysanne d'âge mûr venait d'ouvrir les volets, une jeune femme s'éveilla, comme neuf heures sonnaient.

On apercevait sa jolie tête...

Depuis la veille, la neige tombait en rafales. Durant toute la nuit, elle avait ouaté les pavés des rues et enveloppé de silence les choses. Maintenant, avec la lumière naissante, sa blan-

cheur se réflétait mélancoliquement dans cette chambre, noyait en une même teinte grisâtre les tentures soyeuses et claires, les meubles laqués, couverts de fines dorures, les miroirs et les estampes richement encadrés, la reliure mordorée des livres, les ciselures délicates de la pendule et des flambeaux, en un mot, toutes les somptuosités amassées en ce coquet logis.

A peine est-il besoin de faire remarquer qu'un tel luxe, à cette époque, constituait une anomalie. Il révélait des habitudes aristocratiques que le malheur des temps rendait peu à peu plus difficiles et plus rares, et contrastait vivement avec la physionomie générale du Paris d'alors, devenu la proie des barbares. Pour que moins de deux mois après la mort de Louis XVI, c'est-à-dire en pleine Terreur, une Parisienne eût osé conserver autour d'elle les élégances d'un régime proscrit, il fallait que, par état ou privilège, elle fût à l'abri des surveillances soupçonneuses inaugurées par le régime révolutionnaire.

Tel était le cas de la belle personne qui venait de s'éveiller. Elle appartenait au monde des théâtres. On sait que, dans tous les temps, les comédiennes ont été des privilégiées. Pour ces magiciennes qui charment les oreilles et les yeux, il est aisé de se mettre au-dessus des lois. La citoyenne Angélique Mongautier, première chanteuse de l'Opéra national, comptait trop d'admirateurs et d'amis parmi les puissants du jour pour ne pas se croire autorisée à mener son existence à sa guise sans avoir à redouter les investigations des gardes nationaux et des sectionnaires.

Du fond de son lit où, sous les rideaux bleus, descendant du plafond en plis lourds, on apercevait sur l'oreiller sa jolie et fine figure noyée dans l'or de sa chevelure défaite, elle suivait du regard la vieille Manette, jadis sa nourrice, maintenant son unique servante, qui, après avoir déposé sur la table de nuit une tasse en porcelaine de Sèvres, toute pleine d'un chocolat mousseux et fumant, allumait le feu.

— La neige a-t-elle cessé de tomber, nourrice? lui demanda-t-elle d'une voix dolente.

— Non, mignonne; elle tombe toujours, vois plutôt.

— Et c'est pour me donner cette nouvelle que tu m'as tirée de mon bon sommeil!

— J'aurais bien voulu te laisser dormir plus longtemps. Mais le citoyen Desroches est arrivé, pressé comme toujours. Je ne

pouvais le faire attendre, puisque c'est toi qui l'as mandé.

— Le docteur est là! s'écria la Mongautier. Qu'il entre, qu'il entre.

Elle se redressait d'un mouvement vif et joyeux. Levant au-dessus de sa tête ses bras nus, des bras sveltes très blancs et de forme parfaite, elle réunit en un tour de main ses cheveux épars, les tordit en une seule natte qu'elle roula et fixa par une épingle au sommet du front. Elle était charmante ainsi, dans l'éclat de sa blancheur de rousse, les épaules au vent, couronnée de la masse lourde des cheveux. On eût dit une jeune déesse coiffée d'un casque doré.

Elle achevait de boire son chocolat, lorsque, au seuil de la chambre, apparut le citoyen Desroches, à qui Manette avait fait signe d'entrer.

De haute taille, large d'épaules, de figure débonnaire sous sa perruque grise, une pointe de malice dans les yeux, il donnait l'impression d'un géant avec qui il n'eût pas été bon d'avoir maille à partir, mais que l'âge et l'expérience, sans affaiblir sa vigueur, avaient accoutumé à la dissimuler ou tout au moins à n'en faire montre qu'en de rares circonstances.

D'un geste affectueux, Angélique le saluait, l'invitait à avancer et lui désignait un fauteuil auprès du lit.

— Mettez-vous là, docteur. C'est bien à vous d'être venu sans retard.

— J'ai reçu votre billet cette nuit en rentrant, répondit-il. Ce matin, ma première visite est pour vous. Qu'y a-t-il pour votre service, ma chère enfant ? A voir cette mine-là, je ne peux croire que c'est de mes soins médicaux que vous avez besoin.

— J'ai besoin de votre dévouement, docteur, de vos conseils. Ai-je eu tort d'y compter ?

— Tort! A qui vous adresseriez-vous, si ce n'est à moi ? Feu votre père, le fermier général Mongautier, était mon ami. Je vénérais votre mère, une sainte. Je vous ai vue naître...

— C'est même vous qui m'avez mise au monde, mon bon docteur. Lorsqu'en 88, après la ruine et la mort de mon père, je suis restée seule dans la vie, sans ressources, ne sachant ce que j'allais devenir, c'est grâce à vous que j'ai pu continuer mon éducation musicale et me dérober à la noire misère qui me guettait. Sans ma chère nourrice Manette, sans vous, docteur, j'étais perdue. Elle a sacrifié toutes ses économies pour me donner du pain jus-

qu'au jour où j'ai gagné de quoi vivre : vous, comme elle, vous m'avez aidée de votre bourse et ensuite vous m'avez ouvert l'Opéra.

Desroches secouait la tête comme si ces souvenirs, délicatement rappelés par une âme reconnaissante, eussent froissé sa modestie.

— Vous devez beaucoup à Manette, dit-il. Mais, quoi! elle vous avait nourrie de son lait ; elle ne vous avait jamais quittée depuis ; elle vous chérissait, et ce qu'elle a fait, elle eût été bien malheureuse de ne pouvoir le faire. Quant à moi, ne me remerciez pas. En vous ouvrant l'Opéra, ce n'est pas à vous que j'ai rendu service. C'est à l'art dont vous êtes la gloire. C'est à tous ceux que vous enchantez et qui vous applaudissent.

En écoutant Desroches, Angélique sentait une vive émotion la gagner peu à peu.

— A vous entendre, docteur, vous n'auriez donc aucun droit à ma reconnaissance. Avouez que je serais une ingrate si je pensais comme vous. Comptez-vous donc pour rien la sollicitude dont vous m'avez entourée depuis que je suis au théâtre? Et encore, aujourd'hui, au milieu des angoisses de l'heure présente, qui m'a consolée, soutenue, rassurée? Qui m'a donné le courage de vivre, moi, pauvre petite brebis, parmi les loups cruels? Qui, si ce n'est vous?

Elle allait continuer. Mais, brusquement, Desroches l'interrompit. Se levant, il s'approcha d'elle, et, d'un geste ferme et doux, il l'obligeait à se coucher, ramenant, sur ses épaules nues, les couvertures.

— Soyez donc prudente, mon enfant, lui dit-il. A rester découverte, vous prendriez froid. Maintenant, expliquez-moi pourquoi vous avez voulu me parler; car ce n'est pas sans doute pour me rappeler, en les exagérant, des histoires que je connais mieux que vous.

— Le souvenir en reste ineffaçablement gravé dans mon cœur, reprit Angélique. Mais ce n'était pas, en effet, pour vous en entretenir que je vous ai mandé.

— Pour quoi donc?

— Docteur, il y a quatre ans, vous m'avez aidée à entrer à l'Opéra. Je vous prie maintenant de m'aider à en sortir.

— Vous voulez quitter le théâtre!

— Je veux quitter Paris.

Et comme elle lisait dans ses yeux une protestation, elle l'empêcha de l'exprimer en poursuivant :

— Je n'y peux plus rester ; j'ai trop peur.

— Peur de qui ? Peur de quoi ? Tous ces scélérats sont à vos pieds.

— Et c'est justement leurs hommages qui m'épouvantent. Ces hommages, ce n'est pas l'admiration pour ce qu'ils appellent mon talent qui les inspire. Mon talent n'est qu'un prétexte. Ce n'est pas l'artiste qui leur plaît et déchaîne leur enthousiasme. C'est la femme qui allume leurs convoitises. Il n'est pas un seul de ces sinistres familiers de nos coulisses qui ne m'ait donné à entendre de quel prix ignominieux ils entendent, les uns et les autres, être payés de leur bonne grâce. Quand je suis en scène, je sens leurs regards braqués sur moi comme sur une proie; durant les entr'actes, ils me poursuivent jusque dans ma loge. Je ne peux me soustraire à l'injure de leurs galanteries. C'est à peine s'ils dissimulent leurs exigences. Tout autour de moi, je vois se déchaîner des rivalités dont je suis l'objet. Le procureur de la Commune Chaumette est le plus ardent entre ces rivaux : il ne me laisse pas un instant de répit. Son substitut, le citoyen Hébert, est à l'Opéra tous les soirs où je joue, et Dieu sait de quels propos immondes il me poursuit. Il y a trois jours, le général Hanriot voulait m'emmener souper chez Méot. Jusqu'ici, j'ai pu déjouer leurs efforts,

Elle le retint sur l'escalier.

échapper au triste sort qu'ont subi quelques-unes de mes camarades. Mais je sens bien que mes farouches adorateurs commencent à s'offenser de ma résistance. J'ai tout à redouter de leur dépit, voilà pourquoi je veux quitter Paris, docteur.

— Oui, je comprends, fit Desroches qui écoutait pensif.

— D'ailleurs, reprit Angélique, je n'ai plus pour mon art la même ferveur qu'autrefois. Il n'y a plus de grandes œuvres à interpréter. Tous nos maîtres : Gluck, Lulli, Rameau, sont démodés. Ils ont disparu du répertoire où il n'y a maintenant place que pour des pièces sans valeur, des pièces de circonstance, comme *le Triomphe de la République* des citoyens Joseph Chénier et Gossec, où j'ai dû paraître, dans je ne sais quel rôle abominable.

— Vous y avez été tout de même applaudie, interrompit Desroches. Les auteurs vous doivent leur succès.

— Ne croyez pas cela, docteur. Ils le doivent au caractère de leur œuvre, aux excitations dont elle est pleine, aux basses flatteries qu'elle prodigue à la populace, aux sans-culottes, aux tricoteuses... Moi, je n'y suis pour rien et je ne garde de ces épreuves qu'une lassitude maladive du métier qu'on m'impose. Avant-hier encore, cette foule hurlante et dépenaillée qui chaque soir emplit la salle m'a contrainte à chanter trois fois *la Carmagnole*, le bonnet phrygien sur la tête. J'ai obéi ; mais je me suis juré que ce serait la dernière fois. Voilà trop longtemps que cela dure. J'en ai assez : je veux partir.

Angélique Mongautier s'excitait en parlant. Une flamme de colère montait dans ses yeux, avec des larmes qui en avivaient l'éclat.

— Partir, c'est bientôt dit, objecta Desroches. Mais où irez-vous ? Que deviendrez-vous ?

— Je passerai à l'étranger. J'irai chanter en Angleterre, en Russie : on dit que l'impératrice Catherine aime et protège les arts.

— Émigrer est dangereux. C'est vous fermer les portes de la France, vous exposer à la rigueur des lois.

— Quand j'aurai passé la frontière, je me moquerai des lois et j'attendrai que le règne des méchants ait pris fin pour revenir dans ma patrie.

— Et, jusque-là, vous vivrez parmi ses ennemis, parmi ces royalistes qui portent les armes contre elle !

Il y avait un reproche dans la voix du vieux médecin.

— Mais que faire, alors? s'écria la cantatrice d'un accent découragé.

Desroches ne répondit pas sur-le-champ. Il cherchait sous quelle forme et par quels procédés il pourrait venir en aide à Angélique et favoriser l'exécution de ses desseins, tout en l'empêchant de s'exposer à des soupçons qu'en ces temps calamiteux il était si grave d'encourir.

— Il faut d'abord, mon enfant, dit enfin le docteur, vous garder d'ouvrir à qui que ce soit votre cœur comme vous venez de me l'ouvrir. Il suffirait que les propos que j'ai entendus arrivassent à des oreilles malveillantes pour vous faire ranger parmi ces suspects qui, tous les jours, à la Convention, à la Commune, aux Jacobins, sont dénoncés aux vengeances populaires.

— Je n'ai jamais parlé à personne comme je vous ai parlé à vous. Manette elle-même ignore mes intentions.

Un sourire indulgent et ironique éclaira le visage de Desroches, et, doucement, il demanda :

— Votre ami, le beau conventionnel Gilbert Dolissalde les ignore-t-il aussi ?

— Il les ignore, docteur. Pourquoi aurais-je fait exception en sa faveur?

— Il passe pour vous être ardemment dévoué, dévoué jusqu'à la mort, et vous passez, vous, ma chère Angélique, pour le payer de retour.

— Voulez-vous dire qu'il est mon amant? interrogea d'un accent de révolte la Mongautier.

— On le dit et on le croit. Oh! ne prenez pas mes paroles en mauvaise part. Que, dans la vie qui vous est faite, vous eussiez voulu vous donner un protecteur, je le comprendrais et ne vous le reprocherais pas, sans compter que vous auriez pu plus mal choisir. En tant que conventionnel, Dolissalde ne vaut pas cher. Il siège sur les bancs de la Gironde, et je n'ai pas d'estime pour les Girondins. Animés de bonnes intentions, ils n'ont révélé qu'impuissance quand il a fallu les réaliser. Adversaires déclarés de la Montagne, ils se sont faits trop souvent ses complices. Ils n'ont su empêcher ni les massacres de Septembre ni la mort du roi. Je n'en tiens pas moins Dolissalde pour un brave homme dans son privé, et je crois à la sincérité des sentiments qu'il vous exprime. Je trouverais donc très naturel qu'il eût reçu de vous les mêmes confidences que moi.

Angélique écoutait le docteur Desroches dans l'attitude d'une femme qui se demande si elle doit s'offenser des mots qu'elle entend ou en rire. Elle le laissa aller jusqu'au bout sans l'interrompre. Mais, quand il eut fini, elle répondit d'une voix qui trahissait progressivement toutes les émotions contenues en son âme :

La neige tombait à flocons.

— Vous battez la campagne, mon pauvre docteur. Il est vrai que le citoyen Dolissalde fait profession de m'admirer. Il est encore vrai que, ses hommages ayant conservé toujours une forme déférente, j'aurais été mal venue à m'en blesser. Mais il n'est pas mon amant, je vous le jure sur la mémoire de mes parents que vous avez aimés. Je n'ai pas d'amant. Je n'en ai jamais eu.

Sa parole devint hésitante comme si sa pudeur eût reculé devant un dernier aveu.

Soudain, les yeux à demi-clos, elle ajouta avec fermeté :

— Quelles que soient les apparences de ma vie, je suis pure de corps et de cœur comme au jour de ma naissance.

Ce fut au tour de Desroches de s'émouvoir. Une expression de respect le transfigura. Se précipitant vers Angélique, il lui prit la main et y mit ses lèvres en murmurant :

— Pardonnez-moi, mon enfant.

Satisfaite de le voir ainsi, elle se détendait, souriante et enjouée :

— Je vous pardonne, docteur, et j'attends le conseil que je vous ai demandé.

— Ce conseil, le voici, répondit Desroches. Il faut avant tout garder secrets vos projets de départ. Moins on les connaîtra, et plus, si vous y persévérez, il vous sera facile de les exécuter. En attendant, vous serez malade et vous interromprez votre service.

— Malade, moi, quand tout à l'heure, en entrant, vous avez constaté le parfait état de ma santé ?

— Il ne sera pas difficile de vous découvrir une maladie assez inquiétante pour rendre nécessaire un repos momentané. Vous demanderez un congé de quelques semaines. Grâce aux attestations que je vous aurai délivrées, il ne vous sera pas difficile de l'obtenir. Vous échapperez ainsi, au moins pour un temps, aux obsessions de vos galants et nous aviserons à loisir au moyen de vous en délivrer tout à fait.

— Ah ! docteur, que de reconnaissance pour le secours que vous m'apportez ! Je l'accepte, ce secours, et je vous en remercie. Mais sachez que je ne serai rassurée que lorsque j'aurai quitté Paris.

— Eh bien ! vous partirez, s'il le faut ; mais ce sera encore sur l'ordre formel de votre médecin, de telle sorte que vous ne puissiez être soupçonnée de ne vouloir plus chanter la gloire de la République, ce qui serait considéré comme un crime de lèse-patrie. Voyons, ajouta-t-il, de quelle maladie dangereuse allons-nous vous gratifier ?

— Décidez, docteur ; choisissez celle que vous voudrez.

Il continuait imperturbable :

— Vous êtes très pâle, vous avez le pouls intermittent. Vous dormez mal ; la fièvre vous agite et vous brûle. Évidemment, vos forces sont épuisées. Un grand calme vous est nécessaire pour recouvrer votre équilibre et le sommeil. Peut-être serai-je conduit à vous ordonner un changement d'air. Nous commencerons cependant par nous contenter d'un repos absolu, par supprimer les visites, surtout. Restez chez vous ; fermez votre porte si ce n'est à quelques rares amis. Dès ce moment et pour un délai dont il est impossible de préciser la durée, vous m'appartenez et je vais de ce pas le déclarer à votre directeur, en lui annonçant la demande de congé que vous lui adresserez dans la journée.

— Comme j'ai été bien inspirée en vous appelant ce matin, docteur ! murmurait Angélique ravie.

Le garde national prit le passeport et le lut à haute voix.

(*Aquarelle de Ed. Carrier*).

En ce moment, Manette rentrait.

— Écoutez bien, nourrice, lui dit Lesroches : votre maîtresse est souffrante.

— Souffrante ? s'écria Manette ahurie. Et elle ne m'en avait rien dit !

— Tu te serais tourmentée, ma vieille.

— Avec ça que je ne vais pas me tourmenter maintenant !

— Vous auriez tort, répondit Desroches : son état ne présente rien d'alarmant. Mais il exige des soins dont de trop nombreuses visites détruiraient tout l'effet. Par conséquent, je vous constitue gardienne de la porte. Vous la refuserez à quiconque déplaît à la citoyenne, et, si les gens que vous éconduirez se plaignent et insistent, vous leur direz de s'adresser à moi.

— Entendu, docteur, répondit Manette.

Elle se tournait vers Angélique, en ajoutant :

— Tu me désigneras ceux que tu ne veux pas recevoir.

— Je ne veux recevoir personne, déclara la Mongautier, sauf le citoyen Dolissalde à qui j'ai donné rendez-vous. Nous aurons peut-être besoin de lui, continua-t-elle, en regardant le docteur d'un air d'intelligence, et je tiens à l'en prévenir. Quant à vous, mon bon ami, j'espère vous revoir bientôt.

— Je reviendrai demain, dit-il.

Il sortit, reconduit par Manette qui, tout en marchant à ses côtés, l'interrogeait, inquiète et troublée par les propos qu'elle venait d'entendre et quoi qu'il fît pour la rassurer. Elle le retint encore sur l'escalier, le tournant et le retournant, et ne le laissa partir que lorsque, de guerre lasse, il lui eut affirmé qu'il répondait de la vie d'Angélique.

La nourrice revint dans la chambre. La Mongautier avait quitté son lit. Vêtue d'un peignoir en laine blanche, assise devant sa table de toilette, elle commençait à se coiffer.

Manette s'approcha.

— C'est vrai que tu es malade ?

— Je ne le suis pas plus que toi, nourrice. Mais tous ceux qui me connaissent doivent croire que je le suis.

— Pourquoi cette comédie ?

— Parce que je ne peux avoir du repos et un peu de liberté qu'à ce prix. Que dirais-tu si nous nous éloignions de Paris pour quelques semaines ou quelques mois ?

— Nous sortirions de cette Babylone maudite ! s'écria Manette.

Je n'aurais plus à trembler chaque matin, en pensant que nous pouvons être dénoncés comme aristocrates, qu'on peut venir nous arrêter ! Je ne te verrais plus au théâtre, dans cet enfer rempli de démons ! Je n'aurais plus à essuyer tes larmes, le soir, quand, après le spectacle, nous rentrons si malheureuses, si tristes !...

— Oui, ma vieille, c'en serait fait de ce supplice. Mais ne cherche pas à en savoir plus long. Ne songe qu'à bien remplir ton rôle, qu'à me seconder.

— Quel rôle ?

— Celui d'une servante dévouée qui s'alarme de voir sa maîtresse dépérir.

— Mais tu ne vas pas dépérir, au moins ? fit Manette qui ne comprenait pas encore.

— Ne vois-tu pas que je me porte comme un charme ? répondit Angélique. Allons, nourrice, sois rassurée... et prudente surtout.

— Aie confiance en moi, ma mignonne.

Sur ces mots, Manette, docilement, s'éloignait pour aller vaquer à ses occupations. Arrivée à la porte, elle s'arrêta. Enveloppant d'un dernier regard Angélique, elle lui envoya du bout des doigts une demi-douzaine de baisers. En cédant ainsi aux élans de son cœur, elle ne croyait pas être vue. Mais elle avait compté sans le miroir devant lequel Angélique était assise. Ce miroir la dénonça.

— Eh ! viens donc m'embrasser, ma vieille, lui cria sa maîtresse. Puisque tu en meurs d'envie, pourquoi te gêner ?

Manette, vivement, revint sur ses pas, prit la tête d'Angélique entre ses mains ridées, rudes au toucher, et à plusieurs reprises, sans dire un mot, l'embrassa sur le front. Puis elle disparut, tandis qu'Angélique, continuant à se coiffer, murmurait :

— Pauvre Manette !

En ce cri se résumait toute sa gratitude pour le tendre dévouement de sa nourrice. Depuis vingt-quatre ans, il ne s'était jamais ralenti. Si haut qu'elle remontât dans son passé, Angélique ne se souvenait pas d'avoir été séparée un seul jour de cette robuste paysanne à qui elle avait dû de survivre à sa mère. Celle-ci était morte au lendemain de ses couches, laissant à son mari désespéré cette fillette si chétive, si débile que les médecins avaient annoncé qu'elle allait mourir. Mais le lait de Manette avait opéré un miracle, démenti ces sinistres pronostics, et ressuscité Angélique condamnée.

Veuve depuis plusieurs mois, ayant perdu son fils unique quelques semaines après sa naissance, Manette avait reporté sa sollicitude et son amour sur l'enfant arrachée par elle à la mort. Elle ne l'avait plus quittée. Depuis tantôt un quart de siècle, elle l'entourait de soins, lui prodiguait la même affection que si elle eût été sa fille, toujours à ses côtés, aussi bien durant son enfance heureuse dans le somptueux hôtel du fermier général Mongautier que durant les jours d'épreuves, survenus plus tard, lorsque le père d'Angélique, ruiné par de folles spéculations, avait brusquement succombé à son désespoir.

Cette catastrophe s'était produite une année à peine avant la Révolution. Les tragiques événements de cette époque l'avaient aggravée au point de dépouiller Angélique du dernier débris de son opulence passée. Elle allait sur ses vingt ans au moment où de brutales réalités la contraignaient à subvenir à son existence. Musicienne, douée d'une voix admirable, conseillée, dirigée et protégée par le docteur Desroches, elle s'était alors décidée à embrasser la carrière théâtrale ; et bientôt, grâce à ce vieil ami de son père, à ses dispositions naturelles, à ses études, elle avait pu entrer à l'Opéra où l'attendait le succès.

Pendant cette période de sa vie, elle avait vu Manette se dévouer à elle plus passionnément encore qu'autrefois, s'élever à la hauteur de toutes les circonstances et de tous les périls. Leur confiance et leur affection réciproques, déjà si anciennes, étaient trop étroites et trop puissantes pour que les nouveaux témoignages de dévouement donnés par la nourrice ajoutassent rien à la tendresse reconnaissante d'Angélique. Elle chérissait Manette autant qu'une créature humaine peut en chérir une autre. Mais, touchée par son dévouement, elle lui avait fait une place plus large dans sa vie, et maintenant que, pour les causes qu'elle venait d'exposer à Desroches, elle songeait à s'expatrier, elle associait sa nourrice à ses projets encore indécis et confus, convaincue que celle-ci la suivrait toujours et partout, dût-elle aller au bout du monde.

II

CHEZ LES BÉNÉDICTINES DE PASSY

Le même jour, presque à la même heure, un homme longeait la rive droite de la Seine. Il venait du côté de l'Hôtel-de-Ville et

allait dans la direction de Chaillot. Quoique, sous ses cheveux grisonnants, son visage au teint hâlé fût sillonné de rides profondes et offrît à ne le regarder que superficiellement une mine vieillotte, la rapidité de sa marche, la vivacité de ses mouvements, l'expression de ses yeux le révélaient plus jeune qu'il n'en avait l'air au premier abord et plus robuste qu'on ne l'est ordinairement à l'âge qu'il semblait avoir.

Il suffisait de le regarder pour deviner que ce n'était point un Parisien. Coiffé d'un béret basque en laine brune, auquel était attachée la cocarde tricolore dont les citoyens se paraient alors afin de s'en faire une sauvegarde en affichant leur civisme, il portait, pour se protéger contre les rigueurs de l'hiver, le manteau à pèlerine courte que les Espagnols de cette époque considéraient comme un vêtement national, et qu'avaient adopté déjà beaucoup de Français habitant les départements pyrénéens. Les pans inférieurs de ce manteau, dont il tenait un pli fortement serré contre sa bouche, battaient ses jambes minces et nerveuses, chaussées de lourdes bottes qui marquaient, à chacun de ses pas, leur empreinte dans la neige sous laquelle le sol était enseveli.

Elle tombait à gros flocons, cette neige impitoyable.

Elle revêtait d'une cuirasse argentée le béret et le manteau du personnage, effaçait en quelques secondes ses traces sur la route qu'il parcourait comme celle des passants qu'il y croisait, et comblait en aussi peu de temps les ornières qu'y creusaient de rares charrettes de maraîchers venues de Saint-Cloud, d'Auteuil et de Passy, pour apporter quelques ressources, hélas ! insuffisantes, à la capitale affamée par suite de la disette générale.

Insensible à la neige qui lui fouettait la figure, au froid qui bleuissait sa peau, aux remarques mêmes que suggérait aux gens qui se trouvaient sur son chemin l'étrangeté de son costume, l'homme poussait droit devant lui. Il ne voyait ni la physionomie inquiète ou soupçonneuse de ces gens, ni leurs allures craintives et défiantes, où se trahissait la terreur qui régnait dans les âmes, et pas davantage l'air morne et dévasté des quartiers qu'il traversait, boutiques closes ou vides, maisons abandonnées, vieux hôtels nobiliaires, mis sous séquestre comme biens d'émigrés ou même déjà vendus au profit de la nation et désaffectés. Évidemment, les préoccupations qu'aurait pu éveiller en son esprit le spectacle de Paris terrorisé, dépouillé des agréments et des attraits qu'on y rencontrait en d'autres temps, et rendu plus

lugubre, ce matin-là, par les intempéries de ce rigoureux hiver, restaient endormies en lui, dominées par quelque préoccupation supérieure et intime qui le tenait tout entier et absorbait ses pensées.

Au moment où nous le surprenons dans sa marche hâtive, il avait dépassé le jardin des Tuileries et la place de la Révolution. Laissant à sa droite les massifs des Champs-Élysées ; à sa gauche, de l'autre côté de la Seine, le Palais-Bourbon, il venait de s'engager sur le cours la Reine, solitaire et triste sous son blanc linceul, qui semblait là plus épais, plus immaculé, plus éblouissant que sur le parcours que ce piéton avait déjà franchi. En cet endroit, les habitations étaient rares, séparées les unes des autres par des champs incultes, des terrains vagues, des jardins dont les arbres dressaient, sur l'horizon grisâtre et brumeux, leurs branches effeuillées, raidies et cassantes sous leur enveloppe de neige cristallisée. C'était, à travers la campagne, une avenue silencieuse brusquement coupée à son extrémité par les hauteurs de Chaillot, où sur de vastes espaces vides apparaissaient, parmi des masures, quelques villas inhabitées.

Il frappa de son poing fermé

Continuant sa route, l'homme eut bientôt atteint la barrière des Bonshommes qui séparait Paris de Chaillot et de Passy. Là, il dut s'arrêter sur l'injonction d'un garde national en faction. Il ne pouvait sortir de la ville sans montrer ses papiers. Il en était pro-

blablement averti ; car, la sentinelle l'ayant invité à entrer dans le poste, il ne manifesta ni mécontentement ni surprise, et obéit, comme à un ordre attendu, après avoir secoué sur le seuil la neige qui couvrait ses vêtements.

La salle en laquelle il fut introduit était étroite et obscure. Des gardes, au nombre d'une douzaine, s'y chauffaient somnolents, rangés autour d'une haute cheminée où flambaient des débris de vieilles poutres et des morceaux de meubles brisés. L'un d'eux se leva et s'avançant vers le nouveau venu :

— Où vas-tu, citoyen ? lui demanda-t-il.

— Je vais voir des amis à Passy.

— Tu as sans doute une permission ?

— Une permission, oui, citoyen, et en plus mon passeport ; car je ne suis pas de Paris, et encore une carte de civisme qu'on m'a délivrée hier, à mon arrivée, à la section des Célestins, de qui dépend l'hôtel des Grandes-Indes où j'ai pris domicile.

En même temps, ayant ouvert son manteau, il tirait un portefeuille d'une poche de sa veste et de ce portefeuille la permission, la carte et le passeport qu'il venait d'annoncer. Le garde national les prit, les parcourut, lisant à demi-voix : « Dominique Haristéguy, cinquante ans, natif de la commune d'Urrugne, département des Basses-Pyrénées, y habitant. » Suivait le signalement que le garde vérifia :

— Tu es en règle, citoyen, dit-il bientôt. Tu peux passer.

— Je ne tarderai pas à revenir, observa Dominique Haristéguy ; je ne vais qu'embrasser mes amis.

— Je te souhaite pour revenir un temps meilleur que celui que tu as pour aller.

— Oh ! le temps ne me fait pas peur. Il neige souvent dans nos Pyrénées.

— Y est-on bon patriote ? reprit le garde pour dire quelque chose, tandis que Dominique Haristéguy réintégrait ses papiers dans son portefeuille et son portefeuille dans sa poche.

— Nous avons envoyé à la Convention le citoyen Dolissalde, répliqua fièrement Haristéguy ; il est pur, celui-là, d'un civisme éprouvé.

— Peuh ! Un Girondin !

— Les Girondins aiment la liberté. Ils sont prêts à verser leur sang pour la République.

— Ils se perdront par leur modération, prophétisa le garde national pour clore l'entretien.

Haristéguy ne releva pas le propos. Il sortit et se mit en route, après avoir constaté que la neige avait cessé de tomber et que, par une étroite déchirure qui venait de se produire entre les nuages, un pâle rayon de soleil se montrait dans un ciel bleu. Suivant toujours le quai, il dépassa les pentes de Chaillot. Alors, il fit halte, regardant autour de lui comme pour s'orienter.

A sa droite, sur une assez vaste étendue, s'élevait un mur très haut, du sommet duquel tombait sur des pierres jaunies, désagrégées çà et là, un rideau de lierre et qui ne laissait rien voir du parc qu'il enfermait dans une enceinte, si ce n'est la cime des arbres serrés les uns contre les autres, formant un bois que les feuillages devaient emplir, l'été venu, d'ombre et de fraîcheur.

— C'est sûrement ici, se dit Haristéguy. En longeant ce mur, je finirai bien par trouver la porte.

Il le longea, convaincu qu'il était maintenant dans la bonne voie. Il marcha ainsi durant quelques minutes, jusqu'à un point où le mur s'éloignant du quai tournait à angle droit dans une ruelle grimpante. Il prit cette ruelle. Elle le conduisit à un autre angle d'où le mur revenant sur lui-même entourait l'autre côté de ce parc mystérieux, coupé brusquement dans son milieu par un bâtiment d'un seul étage, dont la façade regardait les champs.

C'est à ce bâtiment que, sans hésitation, il alla frapper de son poing fermé qui s'abattit par trois fois sur la porte. Les coups résonnèrent dans le silence, et d'abord il put croire que la maison était inhabitée. Mais, bientôt, un bruit de pas retentit sur les dalles, venu de loin et qui se fut vite rapproché. Un judas pratiqué dans la porte s'entr'ouvrit. A travers un grillage étroit, il aperçut une figure de vieillard, longue et pâle, d'un caractère ascétique ; puis, d'une bouche édentée dont il voyait tous les mouvements par l'ouverture du judas, il entendit tomber cette question :

— Qui demandes-tu, citoyen ?

— La citoyenne Fournial, répondit-il.

— La citoyenne ne reçoit pas des inconnus.

— Je ne suis pas un inconnu pour elle. Je me nomme Dominique Haristéguy ; elle sait mon nom ; elle sait aussi pourquoi je viens de très loin pour la voir.

— Comment le saurait-elle, ton nom ? reprit l'interlocuteur de Dominique Haristéguy.

Avant de répondre, celui-ci, rapidement, parcourut d'un regard jeté derrière lui les champs déserts, et, après s'être assuré que personne, sauf le vieillard à qui il s'adressait, ne pouvait ni le voir, ni l'entendre, il dit à demi-voix :

— Mlle Charlotte de Saint-Marsans a parlé de moi à la Révérende Mère Marie du Christ.

En même temps qu'il achevait sa phrase, le judas brusquement se referma ; la clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit et Dominique Haristéguy vit se dresser devant lui la silhouette décrépite et ratatinée d'un homme que, à sa tenue, il prit pour un jardinier et qui l'invitait à entrer. Il obéit et se trouva dans un large et haut vestibule aux murs nus, qui recevait la lumière du dehors par une lucarne en rotonde percée dans la voûte. A droite et à gauche, deux autres salles dont ses yeux eurent vite fait le tour, présentaient le même caractère de dénuement et d'abandon que ce vestibule au fond duquel il pouvait compter les premiers degrés de l'escalier qui desservait l'unique étage de la maison.

La porte refermée aussi rapidement qu'elle avait été ouverte, le vieux jardinier lui dit :

— Vous avez prononcé le nom de Mlle de Saint-Marsans, monsieur. La connaissez-vous ? Vous connaît-elle ?

— Voici bien des années que nous ne nous sommes rencontrés. Mais elle n'ignore pas que je fus toujours un des plus fidèles serviteurs de son père et que je lui suis aussi dévoué à elle-même que je l'ai été jadis à M. le comte. Du reste, si je me trouve à Paris aujourd'hui, c'est que la Révérende Mère Marie du Christ, autrement dit la citoyenne Fournial, m'a fait parvenir là-bas, au fond de mes Pyrénées, une lettre pressante par laquelle elle me mandait.

— Alors, venez, monsieur, dit le jardinier qui, maintenant, ne doutait plus de la sincérité de Dominique Haristéguy ni de la vérité de ses propos. Je crois me rappeler, en effet, que vous êtes attendu.

Ernest Daudet.

(*A suivre.*)

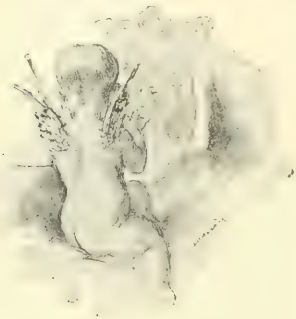
BALLADE DU PETIT BÉBÉ

(Aquarelle de C. Léandre).

BALLADE DU PETIT BÉBÉ

I

Il fait un gazouillis suave,
Un chantonnement continu,
Sans souci du ton, de l'octave;
Son crâne au seul frison ténu
Est si blond qu'il paraît chenu.
Dans son fauteuil, par la planchette
Qu'il frappe du poing, retenu,
Le petit bébé fait risette.



II

Et puis il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis quand sa bonne le lave
Et lui poudre son corps charnu
De vive force maintenu
Jambes en l'air, sans chemisette,
En montrant son derrière nu
Le petit bébé fait risette.

III

Après quoi, longuement il bave,
Et comme un objet inconnu
Il contemple, rêveur et grave,
Son pied dans ses deux mains tenu.
Et pris du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu, —
Le petit bébé fait risette

ENVOI

Princesse au regard ingénu,
Croyez-moi, dans la maisonnette.
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.

EDMOND ROSTAND.

LE CRIME DE SAINT-CLOUD

C'était à la foire de Saint-Cloud.

— « .....ttention ?... beuglait l'hercule — une espèce de brute qui se dandinait lentement, comme ennuyée de sa force — le travail qui va suivre est spécialement recommandé aux amateurs... c'est du nanan... la jolie série de dislocations, exercice des reins, perfectionné par la jeune et gracieuse Irma, âgée de onze ans, dite : l'Infante des Pampas !... et qui nous a valu les compliments écrits de Sa Majesté l'impératrice Victoria, reine d'Angleterre et de plusieurs Indes ! »

— Allons, la coquine, une caresse à papa.

En même temps, il lançait en l'air la gamine. Elle tournait sur elle-même et il la rattrapait par les pieds.

J'avais à ma droite un vieux petit monsieur d'une soixantaine d'années qui regardait attentivement par-dessus l'épaule d'un lignard. Le saltimbanque déposa l'enfant à terre et lui tendant

son mufle : « Allons, la coquine, une caresse à papa! » Elle pirouetta, et d'une voix fêlée, qui n'était ni de son sexe, ni de son âge : « Ah! ne m'em...e pas! »

La galerie éclata de rire. Mais pas longtemps, car l'hercule s'abattit de toute sa hauteur, les bras ouverts et, à sa place, debout au milieu du cercle, apparut un vieux monsieur très pâle, pétrifié, les yeux démesurément dilatés, tenant à la main un sabre-baïonnette d'où tombaient quelques gouttes de sang. Il avait des gants de filoselle noire. C'était mon voisin.

Avec une rapidité foudroyante, il avait arraché du fourreau l'arme du fantassin placé devant lui, bondi comme un jeune homme, et frappé l'hercule en pleine poitrine. Le malheureux râlait, se tordant. Vingt personnes se précipitèrent sur l'assassin qui se laissa désarmer. Des agents accoururent aussitôt et l'emmenèrent au poste, au péril même de leur propre vie, car la foule voulait l'écharper. Ce crime, dès le lendemain, fit un tapage énorme, et on en parla dans les journaux. L'accusé était un gentilhomme riche, bien né, parfaitement honorable, le comte de Saint-Michel. Au cours de l'instruction, il refusa opiniâtrement de révéler le mobile du crime, enfoncé dans une sombre et perpétuelle mélancolie, se réservant, disait-il, de plaider lui-même sa cause devant le tribunal.

Le jour du procès, la salle des assises était pleine d'une foule impatiente. M. de Saint-Michel parut enfin, et après les nombreuses dépositions des témoins, quand on lui donna la parole, il se contenta, devant le jury, pour sa défense, de dire à peu près ce qui suit :

— J'avais une fille unique, ma seule passion en ce monde. Je suis veuf depuis sa naissance, car elle a coûté la vie à sa mère. Cette enfant me fut enlevée par des saltimbanques... il y a dix-huit ans, et malgré de longues et intéressantes recherches, il me fut impossible de retrouver ses traces. Je ne me tins pas pour battu. Presque toute ma fortune a passé à la poursuite de ce bonheur envolé. Les années s'écoulèrent ; avec quelle rapidité, douloureuse pour moi, vous ne sauriez l'imaginer, car chaque heure, chaque minute m'éloignait du but au lieu de m'en rapprocher, et je sentais le temps s'enfoncer comme un coin entre ma fille et moi, rendant immenses, infranchissables les distances qui nous séparaient déjà. Un jour vint où je pris le deuil de l'enfant et où je l'enterrai dans mon âme. A partir de cet instant, elle fut

pour moi aussi manifestement morte que si j'eusse enseveli de mes propres mains son cadavre, et même, ayant eu le courage de me résigner petit à petit à ce sacrifice, je suppliai Dieu d'avoir pitié de mes souffrances et de ne pas mettre sur mon chemin celle à laquelle il m'avait forcé de renoncer.

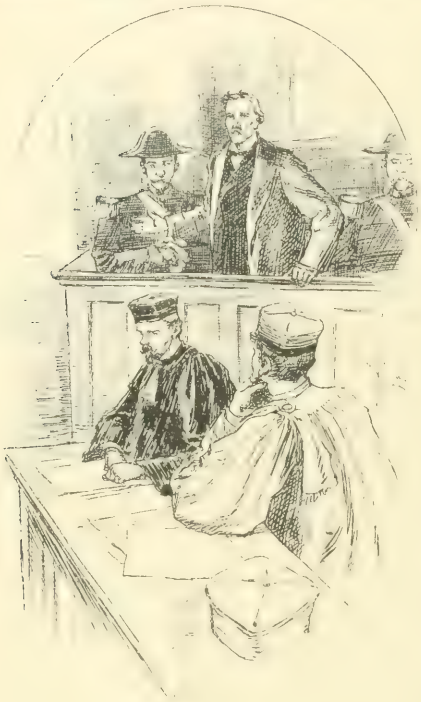
« C'était fini, je n'avais plus de fille, plus rien... j'étais une seconde fois veuf et aussi orphelin, tout seul.

« C'est ici, messsieurs, que commença la singulière maladie qui devait m'envahir, me posséder tout entier, qui, par une lente et insensible progression, pas à pas, m'a fatalement amené au crime, et sur ce banc d'infamie, où je n'aurais jamais cru m'asseoir. J'ai dit : maladie; c'est plutôt : manie que j'aurais dû avouer. En effet, du jour où j'eus abandonné tout espoir de retrouver ma fille, fermement décidé à ne risquer aucune tentative dans ce but, de ce jour même où je *voulus* ne plus m'occuper d'elle *puisqu'elle était morte*, de ce jour-là, je fus chassé, emporté, poussé par une force mystérieuse à courir de préférence dans tous les endroits où elle eût été susceptible de se trouver, si quelquefois la pensée m'était venue de me livrer à de nouvelles recherches. Et alors je menai une vie errante, décousue, vagabonde comme celle de ces bohémiens qui m'avaient autrefois volé mon trésor. On me connaissait sur les grandes routes. Je parcourais la France d'un bout à l'autre, en tous sens. Pas une fête, pas une foire ne pouvait avoir lieu quelque part sans que je ne fusse contraint de m'y précipiter. Normandie, Bretagne, Auvergne, le Midi, le Nord, de Rouen à Beaucaire, de Bayonne à Lille, j'ai été partout! je ne manquais pas une réjouissance foraine, pas une « assemblée ». Et savez-vous pourquoi? C'était pour voir tous les enfants que l'on exhibait et qui travaillaient en plein air... Filles ou garçons m'attiraient au même degré. J'étais devenu l'homme des foires, le père de tous les petits bateleurs... Je me sentais pour eux individuellement et collectivement des trésors de tendresse. J'aurais voulu les embrasser; je les applaudissais, je leur jetais des pièces blanches... ils me rappelaient l'autre... la mienne... je songeais : « Elle a été comme cela! » Et je n'éprouvais, à cette pensée, qu'une vague surprise. De chagrin, pas l'ombre.

« Mais bientôt, à côté de ce sentiment affectueux, très doux, il en naquit un second dans mon cœur, exigeant et terrible : la jalousie; quand je voyais des pauvresses hâves, assises sur le

seuil de leur baraque, et pressant des enfants dans leurs bras, j'avais envie de battre ces femmes.

« Les mots : père... mère... me mettaient de la haine aux yeux. J'en vins à envisager froidement mon malheur et à excuser les inconnus qui m'avaient pris ma fille : « C'étaient peut-être des gens qui n'avaient pas d'enfants... mon Dieu ! » Et je me sentais capable d'en faire autant.



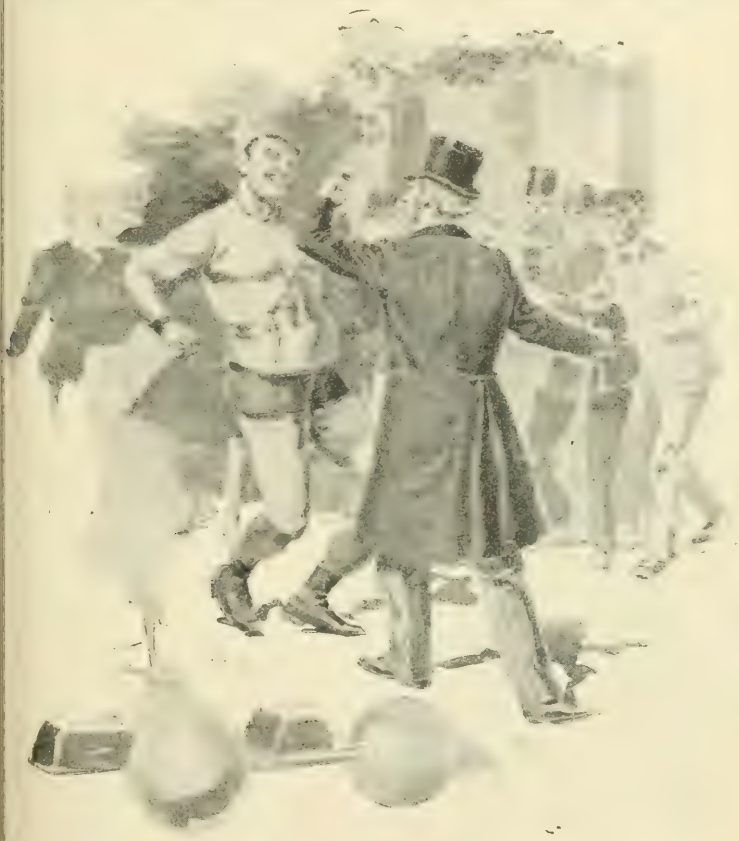
M. de Saint-Michel s'adressa au jury.

« Cette jalousie grandit en moi, et elle avait atteint le paroxysme de sa fureur le jour où j'ai commis le crime dont on m'accuse. A Saint-Cloud, je m'étais rapproché machinalement d'un homme qui travaillait au milieu d'une foule. Une fillette de neuf ou dix ans faisait ses exercices sous sa direction Je la trouvai gentille ; il me parut qu'à son âge ma petite avait dû avoir les mêmes cheveux, les mêmes yeux, la même tournure délicate. L'illusion fut si intense que je m'imaginai en effet que c'était elle. Tout au fond de moi-même je constatais l'erreur de mon imagination, mais en m'efforçant de l'entretenir et de la prolonger.

« Je tressaillis, une émotion indicible s'empara bientôt de moi. J'allais m'élancer vers elle, les bras étendus, quand l'homme l'appela, lui demandant un baiser; elle ouvrit la bouche, et de ses lèvres... tomba une obscénité... J'eus la vision nette de ma fille déshonorée, salie par ce misérable. Il ricanait. . la foule aussi... tous contre moi !... Le sang me monta au cerveau. Un militaire se trouvait à ma droite... ma main se crispa d'elle-

même sur la poignée de l'arme... et ce n'est que le lendemain que j'eus conscience d'avoir tué. Voilà mon crime.

« J'ai assassiné un innocent, que je ne connaissais pas et qui ne m'avait rien fait; et pourquoi? parce que pendant cinq minutes il a été le voleur de ma fille. Je ne sais si quelques-uns de



J'eus conscience de l'avoir tué.

vous me condamneront, je suis prêt à tout; mais je me recommande à la pitié de ceux qui ont des enfants. »

« Le jury, cette fois-là heureusement composé, rendit, après cinq minutes de délibération, un verdic unanime de non-culpabilité.

Depuis, le comte de Saint-Michel vit renfermé chez lui et ne sort jamais. Il a peur de recommencer. Henri LAVEDAN.

RIVALE

Jusqu'à cette Juliette, je n'avais jamais été jalouse des femmes que Maurice courtisait, de ses bonnes fortunes mondaines, de ses conquêtes parmi les actrices, parmi les demoiselles de toutes les marques. Jeunes femmes, jeunes filles plus ou moins émancipées, elles volaient à lui, attirées comme des alouettes par le miroitement de sa renommée toute fraîche, par sa jolie tournure et ses façons de prince. Je n'étais pas jalouse : même j'étais fière. Tous ces hommages, il m'en venait un peu ; j'avais fait de ma chair, de mon sang, ce bel artiste si vite célèbre ; pour consoler mon précoce veuvage, je n'avais pas voulu d'autre amour que le sien. Puisque je m'étais tant privée, tant renoncée pour l'élever et l'instruire, sa gloire était mon œuvre comme sa beauté. Et puis, il était si reconnaissant, si tendre pour sa vieille mère, mon peintre chéri ! Même devant le monde, il m'appelait toujours si gentiment : « Maucu ! » Il affectait d'être si obéissant à mes désirs, ce grand garçon dont aucun maître n'avait jamais pu

Il la rencontra dans le monde des bourgeois

ligotter l'indépendance !... Ah ! elles pouvaient bien lui courir après, les autres, les dames pour jeune gloire ! elles pouvaient se livrer à lui, s'afficher avec lui ; je savais bien qu'elles n'étaient que l'amusement de son cerveau, qu'il en changeait pour se délasser, comme il changeait de cheval pour se promener au Bois. La seule femme de sa vie, la vraie conseillère, la confidente et le refuge, c'était sa mère.

Il rencontra cette Juliette dans le monde des bourgeois qui aiment à se frotter aux artistes ; c'était une jeune fille plus très jeune, qui avait beaucoup flirté, comme ils disent, c'est-à-dire essayé et manqué beaucoup de mariages. Elle était jolie, j'en conviens : les cheveux roux comme l'acajou des meubles anglais, la peau couleur de son, si fine, si fine qu'on avait peur de la déchirer d'un baiser ; avec cela, un regard d'un vert singulier, très foncé, très humide, vert d'algue, si l'on peut dire... Elle fit la cour à Maurice, comme toutes, et Maurice la courtisa fougueusement, comme toujours ; car il s'imagine chaque fois, pendant les six premières semaines, qu'il a trouvé la grande passion. J'étais bien tranquille, je savais ce que durent ces grandes passions. Pourtant, quand il peignit le portrait de Juliette, elle m'inquiéta, avec ses yeux d'algue, mouillés et froids, où je ne lisais pas l'adoration, l'envie de s'immoler que Maurice inspire aux femmes. L'inquiet, l'agité, le troublé, c'était plutôt Maurice. Il cherchait à s'étourdir, près d'elle, en racontant des anecdotes drôles, en faisant des mots ; mais moi, je savais bien que son cœur ne riait pas. Il recommença trois fois le portrait, trois fois le manqua. Juliette le lui disait, très sévèrement. Le temps des villégiatures arriva : elle allait partir. On remit un quatrième essai aux loisirs de la campagne : Maurice passerait quelques semaines chez les parents, dans leur propriété de Touraine, et là, plus tranquillement, recommencerait et finirait le portrait.

Jusqu'à ce qu'il partît à son tour, mon peintre chéri fut tout triste, tout bouleversé. Je souffrais autant que lui, parce qu'il ne me confiait pas ses misères. Pour la première fois, il ne m'avouait rien. Il ne prononçait jamais, en ma présence, le nom de Juliette ; quand j'essayais d'en parler moi-même, il m'opposait un visage muet et dur que sa vieille mère ne lui connaissait pas... Il partit. Je fus toute seule pendant un mois et demi. Quand il revint, il semblait remis, presque joyeux. Il me déclara qu'il voulait épouser Juliette.

Ah! pour le coup, je n'y tins plus. Je lui dis tout ce que je pensais de sa Juliette : j'avais pris mes renseignements, je savais histoire sur histoire. Peut-être bien ces histoires n'étaient-elles pas absolument authentiques ; il y en avait qui sentaient un peu l'invention : enfin, j'aimais mieux tout croire et tout lui dire. Il m'écouta sans répondre, un long moment : puis il devint tout pâle et sortit. Il ne rentra que le soir. Il m'embrassa en me disant : « Écoute, maman, ne me parle plus comme tu l'as fait tantôt. Toutes ces infamies qu'on t'a contées sont indignes de toi. Juliette mérite que je l'aime, et elle m'aime. Ne me force pas à choisir entre elle et toi. »

Je lui dis tout ce que je pensais.

Ils se marièrent. Je n'avais pas pu prendre sur moi de vivre avec eux, bien que Juliette offrît de se soumettre à la vie en commun. Non, je ne voulais pas, je ne pouvais pas. Je me retirai près de Paris, dans une petite maison où je m'installai avec mes deux bonnes. Maurice venait me voir de temps en temps ; le dimanche, il déjeunait avec moi ; je ne rencontrais ma belle-fille que lorsque j'allais moi-même à Paris.

J'ai passé ainsi deux tristes années, les plus tristes de ma vie, qui m'ont vieillie comme dix ans. Pas une épouse trahie, pas une maîtresse abandonnée n'a été jalouse autant que moi. Non pas des joies de chair qu'*elle* lui donnait, mon Dieu ! de ces caresses à fleur de nerfs qu'il avait reçues de tant d'autres, rendues à tant d'autres ! Non... mais elle était la compagne, la confidente, l'asile, tout ce que j'avais été ; elle était la Femme de sa vie, et je ne l'étais plus. La première année de son mariage, il n'exposa pas, il ne fit rien ; croirait-on que j'en fus joyeuse, que je me dis :

« Elle l'empêche de travailler... » avec un certain contentement? Mais l'année d'après, avec sa *Mort de Manon*, il triompha, il eut le prix du Salon et son succès me fit mal, à moi qui jadis n'avais vécu que de ses succès... C'est que j'avais reconnu le corps onduleux, les boucles rousses, les yeux d'algue de Manon.

Lui ne m'oubliait pas : il venait toujours voir sa vieille mère ; peu à peu, il me sembla qu'il venait plus souvent, qu'il restait plus longtemps. On eût dit qu'il avait quelque chose à me confier, qu'il n'osait pas et qu'il souffrait de ne pas oser. Il souffrait, le pauvre chéri, et moi qui l'adorais, je devinais bien d'où venait sa souffrance, et je ne voulais pas qu'il me la versât dans un aveu ; il fallait qu'il la bût jusqu'à la lie, tout seul, sans conseil, sans témoins, pour qu'après il me revînt comme je le voulais, meurtri et pantelant, — pour que je le guérisse, et qu'il me dût sa vie. Maintenant, je commençais à ne plus haïr cette Juliette, puisqu'elle lui faisait du mal. Au temps de leur lune de miel, je n'avais rien souhaité connaître de leur existence à deux. A présent que pointait l'aurore rousse, je m'y mêlai plus souvent : j'observai. Du premier coup d'œil, j'avais tout vu, tout compris. Ma belle-fille n'avait pas encore d'amant, mais la curiosité d'un autre homme s'éveillait dans ce cerveau impur. J'assistai à une de leurs réceptions; je le devinai, l'homme qu'elle voulait. C'était un de ceux qui avaient autrefois reçu d'elle des demi-caresses, le premier, peut-être ; et maintenant, sachant tout l'amour, elle lui revenait. Car notre premier joug nous attire le reste de la vie, et nous y retournons parfois malgré nous-mêmes.

... Je rentrai dans ma petite maison de banlieue, apaisée, confiante en l'avenir. Et quand, six semaines plus tard, mon pauvre Maurice aimé vint se jeter dans mes bras, sanglotant, anéanti, mais aussi furieux, enragé contre cette femme qui déjà était hors d'atteinte, je le serrai contre moi, en remerciant Dieu qui me le rendait.

Toutes mes tortures étaient oubliées. Il me revenait ; l'autre était vaincue.

Marcel Prévost.

(*Aquarelle de G. Delaw*).

Blairot et Thomassin, le premier, maire, le second, adjoint, de Saint-Joseph, petite localité de la sous-préfecture de Roume, département de Nièvre-et-Cher, tenaient la conversation suivante :

BLAIROT. — J'suis d'avis qui faudrait remercier M. le sous-préfet d'sa gentillesse à l'égard de not' commune.

THOMASSIN. — Ben sûr. Grâce à lui, le Conseil général a voté douze cents francs pour relever le mur du cimetière. C'est un brave homme.

BLAIROT. — Y faut lui faire un don, un cadeau, quèque chose d'un peu rupin, en signe de la reconnaissance publique.

THOMASSIN. — T'as une idée ?

BLAIROT. — Si on lui porterait des pommes ? On en a pas mal récolté c't'année.

THOMASSIN. — Oui, si on lui porterait des pommes.

BLAIROT. — Seulement, ces gens-là, ils ne les mangent pas crues, nous les ferons cuire.

THOMASSIN. — Et ça lui fournira un dessert.

BLAIROT. — J'donne un kilo, et toi ?

THOMASSIN. — Moi, un kilo aussi.

BLAIROT. — Entendu, m'sieu Thomassin, on lui portera ses deux kilos demain pour son réveillon.

Ils firent comme ils disaient et le lendemain, 25 décembre, Blairot et Thomassin, avec leur panier de pommes cuites, s'acheminèrent vers la sous-préfecture. Le garçon de bureau les reçut froidement.

BLAIROT. — Nous apportons du dessert à monsieur l'sous-préfet.

THOMASSIN. — Est-ce qu'on peut le voir?

Le garçon de bureau les introduit dans le cabinet du représentant de la République.

BLAIROT. — En signe de not' reconnaissance, mon adjoint et moi, nous vous offrons un don.

THOMASSIN. — Un cadeau...

BLAIROT. — Vous regarderez ça t'à-l'heure, c'est insignifiant, mais tout l'mérite est dans la pensée de vos subordonnés.

THOMASSIN. — Dans leur bonne intention de vous plaire...

Le sous-préfet, ancien pensionnaire du *Chat-Noir* et autres établissements de Montmartre, leur serre cordialement la main et les accompagne jusqu'à la porte.

Pendant que Blairot et Thomassin descendaient l'escalier de la sous-préfecture, le représentant de la République ouvrit le panier.

— Les brutes, ils se fichent de moi! Nous verrons bien! Auguste, Auguste!...

Le garçon de bureau entra.

— Ouvre la fenêtre tout de suite et fais comme moi.

Le sous-préfet jetait des poignées de pommes cuites sur le maire et l'adjoint. Auguste, obéissant, visait Blairot et Thomassin.

Les deux citoyens de Saint-Joseph, déjà dans la cour, subissaient l'avalanche sans oser se retourner.

Thomassin, tête basse, murmurait :

— Qu'est qu't'en dis?

Blairot soupira :

— J'dis qu'on a eu raison d'les cuire, sans quoi ils nous auraient assommés, les gueux!

Maurice VAUCAIRE.

NOËL D'ALSACE

Les enfants couchés, dans le grand silence qui s'était fait autour de l'arbre éteint, des jouets endormis dans la mousse, l'ami Jacques conta son histoire sobrement, simplement, comme s'il se fût agi d'un autre :

— J'étais tout petit quand survint l'année terrible... A l'âge de dix ans, ma vie était coupée en deux par le canon tonnant sous les murs de Strasbourg, les horreurs de l'investissement, les hontes de l'annexion, et quelques mois après, je me réveillais Parisien. Parisien! Il avait fallu cette affreuse catastrophe, l'écrasement de tout un peuple, pour réaliser un de mes rêves les plus chers.

Les âmes d'enfants sont réfractaires aux grandes douleurs. Le sentiment de ma destinée nouvelle m'envahit tout entier, noya les regrets, mit une sourdine aux souvenirs. Une petite brume de deuil seulement demeura dans le recoin d'âme où dormait l'image du pays natal.

Les années coulèrent, je fis le dur apprentissage de la vie, je devins un homme. Mon destin s'affirmait, mon avenir prenait corps, et pourtant je n'étais pas heureux. Quelque chose de triste et d'inquiet était au fond de moi, quelque chose que je n'aurais pu définir, qui buvait toutes mes joies, tarissait toutes mes espérances... J'avais fini par croire à une obsession nerveuse, purement physique, quand subitement, l'an dernier, je fus éclairé sur la véritable nature de mon mal.

C'était vers la Noël. Le besoin de travailler, de ne voir personne, peut-être un goût de misanthropie aussi, m'avait fait fuir Paris. En plein décembre, je me retrouvais dans un sinistre coin perdu de la banlieue, entre Fleury et Meudon. Je vivais là, seul, tout seul, avec un chien; et la neige avait enseveli tous les che-

mins d'alentour, et l'on ne voyait plus personne, et l'on n'entendait plus rien, et il me semblait à moi que la vie des choses, toutes les vies, excepté la mienne, s'étaient arrêtées pour toujours.

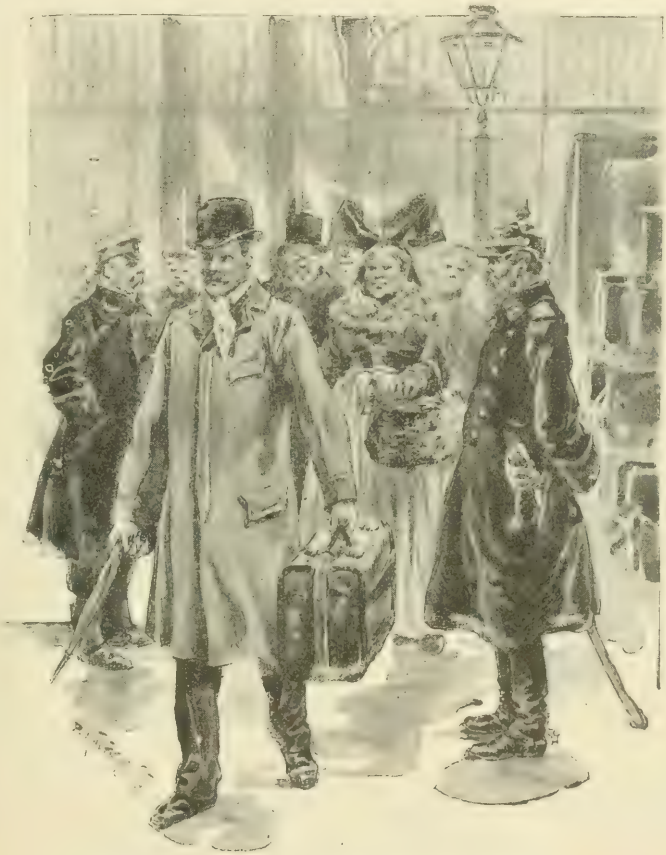
Un matin cependant le soleil se mit à briller, les neiges fondaient ; je me surpris à me reprocher, je ne sais pourquoi, mon isolement et l'inutilité de ma vie. Je regardai par la fenêtre, une fenêtre qui s'ouvrait sur un paysage que je ne me rappelais plus depuis le temps... Et tout à coup, mon cœur se mit à battre, un émoi coula dans mes veines, je vis trouble... Un petit parc abandonné, affreusement triste, s'amorçait au mur de clôture de mon jardin. Au centre de ce parc, une éminence pelée supportait un bouquet de sapins, de véritables sapins, sveltes, cossus, aux resplendissantes aiguilles encore saupoudrées d'un peu de neige, des sapins comme je n'en avais pas vus depuis l'Alsace. Alors, soudain, la terre natale s'évoqua tout entière, avec les souvenirs tendres, les ineffables légendes, les deuils cruels qui bercèrent mes premières années. Et je me pris à songer qu'il avait dû neiger sur mon cœur comme il avait neigé sur ces sapins, et que c'était peut-être là la cause de mon obsession maniaque ; la *Heimath* oubliée se vengeait : j'avais le mal du pays sans le savoir.

Je secouai ma torpeur, je revécus mon enfance, la mystérieuse mécanique de ma mémoire se mit à sonner l'une après l'autre les heures mortelles d'autrefois. Je revis la soirée du 24 décembre 1870, notre dernier *Christkindel* d'Alsace, la lugubre veillée autour du sapin constellé de bougies, notre grande fête d'enfants, si joyeuse d'habitude, assombrie ce jour-là par les soucis du proche départ pour la France, et par le glas des patrouilles allemandes qui marquaient le pas dans la rue.

Vous ne savez pas ce qu'est le *Christkindel* en Alsace, les jolies traditions qu'il fait revivre, les mystères amusants dont il est le prétexte. Ici, et dans la plupart des pays d'Europe, le *petit Noël* est un personnage chimérique, qu'aucun enfant n'a jamais vu ni touché, un être d'essence purement nominale dont le caractère typique est l'invisibilité. En Alsace, au contraire, c'est une créature de chair et d'os, ayant un sexe déterminé que ses vêtements féminins ne permettent pas de révoquer en doute.

Oui, cela peut vous paraître bizarre et pour moi du moins c'est resté une chose inconcevable, mais le *Christkindel* d'Alsace ou *Enfant Jésus* est une femme, une femme généralement vêtue en

communiante, voilée de mousseline blanche, le front paré d'un diadème où l'on pique des bougies allumées. Même les *Christkindels* qui visitent les enfants des riches ont des ailes dans le dos. On ne l'entend pas marcher, on ne le voit pas venir, le céleste



Je débarquai à Kehl sous l'œil du gendarme de service.

personnage; une petite sonnette argentine tintinnabule dans le silence de la veillée, et il apparaît tout à coup au milieu du salon, caresse les petites têtes blondes effarées mais ravies, distribue des poupées aux petites filles, des armes aux petits garçons, des cadeaux variés aux grandes personnes, le tout accompagné d'exhortations à la sagesse, débitées de cette voix suave, un peu chevrotante, qui est, paraît-il, la propre voix des anges du ciel.

Il a un étrange compagnon, ce *Christkindel*, un grand diable barbouillé de suie, une chaîne de fer aux poignets et coiffé d'une sorte de trépied renversé qui lui plante des cornes sur la tête. A côté de sa blanche compagne, qui représente le génie du bien, il incarne, lui, une sorte de Lucifer, de délégué du diable, de croquemitaine biblique, et il a pour attribut une verge à rameaux multicolores dont il menace les enfants qui seraient disposés à ne pas tenir les promesses faites au *Christkindel*. Son nom est Hans Trapp et il ne parle que le patois d'Alsace.

Par exemple, elle était un peu dure d'oreille.

Or, tandis que je contemplais les sapins d'en face, cette idée me poignit que jamais plus je ne reverrais les chers *Christkindels* de mon enfance, parce que je les avais abandonnés aux mains de l'ennemi et qu'ils avaient dû en mourir de douleur. Et c'était peut-être pour cela qu'ils m'apparaissaient en rêve quelquefois, la nuit, aux approches de Noël et qu'ils me regardaient avec leurs grands yeux couleur de Rhin, où brillait une larme, et qu'aux jours de migraine, des Hans Trapp sataniques secouaient dans ma tête malade le cauchemar de leurs chaînes de galériens.

Oh! revivre un de ces Noëls d'autrefois, le revivre là-bas, au pays, avec de tout petits enfants blonds, de pauvres petits enfants d'annexés à qui j'apporterais des jouets de Paris, et qui me prendraient simplement pour un vieux *Christkindel* ayant eu le malheur de changer de sexe, mais la chance de rester Français!

Et plus je regardais les sapins, plus cette obsession grandissait... Je finis par comprendre que je devais partir, qu'il le fallait, que

Une joie transfigura ses traits souffreteux.

mon repos était à ce prix, mon repos et celui des mânes de tous les *Christkindels* d'antan.

On était au 22 décembre. Le lendemain matin, à 8 h. 40, je prenais le rapide de Bâle. La loi des passeports venait d'être

mise en vigueur, le statthalter de Hohenlohe élevait une muraille de Chine sur la frontière des Vosges; l'Alsace-Lorraine était fermée aux étrangers, aux enfants du pays surtout qui jadis avaient émigré en France. Il y a toujours heureusement des chemins détournés qui mènent un peu partout en dépit de toutes les frontières, de tous les rescrits, de toutes les murailles de Chine du globe. La ligne de Paris-Bâle, aboutissant au duché de Bade, était un de ces chemins-là.

Le soir même je couchais à Fribourg, une des grandes stations du chemin de fer badois. Un express partait le lendemain matin, à onze heures, pour Strasbourg, s'arrêtant à Kehl, bourgade fortifiée située sur la rive badoise du Rhin, en face de Strasbourg. Mon plan consistait à descendre à Kehl, y laisser ma valise bondée de jouets, franchir à pied le vieux pont de bateaux, et là, monter tranquillement, comme qui flânerait, dans le petit tramway à vapeur qui me conduirait en vingt minutes au cœur de la grande cité alsacienne. Cela supprimait toute question de passeport.

Ce plan réussit à merveille. Je débarquai à Kehl, vers une heure, sous l'œil confiant du gendarme de service. Le Rhin était là, roulant comme autrefois ses eaux vertes et glacées entre ses deux rives ouatées de brume.

Au-dessus un ciel pris, de la neige dans l'air, de la neige et une odeur de tabac, cette vague odeur de cigare allemand qui vous poursuit partout, d'un bout à l'autre de l'Empire. Le cœur me battait un peu, mais je me sentais léger comme à vingt ans. Les frontières n'existaient pas pour moi; j'avais bravé la police et les lois de l'Empire, je ne songeais plus qu'à bien jouer mon rôle pieux de personnage de roman en visite sur le théâtre de ses exploits d'enfance. Au fond de nos sentiments les plus sincères il y a toujours un peu de comédie.

Au bout du pont, le petit tramway était là, qui semblait m'attendre. J'y montai, pénétré de mon importance. Quelques paysans badois en lévite, culotte courte et bonnet fourré, — endimanchement qui s'expliquait puisque c'était la veille de Noël — occupaient les banquettes. La machine du train fumait doucement comme un être qui se repose. Et toujours cette infernale odeur de cigare, — comme si ses flancs brûlaient du tabac de Kehl en guise de charbon.

Vingt minutes après je mettais pied à terre sur la place d'Aus-

terlitz, tout triste déjà de me sentir dépaysé par des façades neuves, un dialecte étranger, des cliquetis de sabre. J'avisai la première auberge venue, et commandai un lunch, tandis qu'on enverrait chercher ma valise à Kehl.

Le plus difficile restait à faire : trouver un endroit hospitalier, où je pusse à mon aise célébrer mon *Christkindel*, sans passer pour fou, ou pour suspect, ce qui eût été pis. Je n'avais que quelques heures devant moi, car pour passer la nuit dans n'importe quel hôtel, il eût fallu montrer un *permis*, et je n'en avais pas. Que faire? où frapper? Personne ne m'attendait nulle part, et la pensée d'aller compromettre d'anciens camarades qui ne se souvenaient peut-être plus de moi m'était insupportable. Perplexe, le front aux carreaux, je sondai la vieille petite place qui déjà s'enténébrait. Il neigeait maintenant. Cela me fit plaisir. Tous mes souvenirs de *Christkindel* étaient jonchés de neige; mon essai de « reconstitution » ne laisserait rien à désirer, le ciel lui-même veillait à la fidélité du décor.

Tout à coup je songeai à la mère d'un de mes camarades émigré lui-même et qui souvent m'avait parlé de la pauvre femme dont il avait dû se séparer parce qu'elle avait peur des déplacements, des bouleversements d'existence, et qu'elle voulait mourir dans ce Strasbourg où elle était née, qu'elle n'avait jamais quitté. Elle demeurait là, tout près, sur l'avenue qui longe les vieux remparts... Il y avait des années de cela, sans doute, mais elle avait dû bénéficier de l'inertie, de la stabilité de ces vies de province où un déménagement est une aventure plus rare qu'une maladie grave et qu'on n'affronte qu'à son corps défendant.

J'y courus. Elle était là en effet, à la place même et dans le même fauteuil où je l'avais vue pour la dernière fois vingt ans auparavant. Elle n'était guère changée, un peu émaciée seulement, des yeux plus ternes, de ces yeux de portrait au daguerréotype qui ont l'air de regarder tout le monde et personne. Et puis ses cheveux paraissaient des écheveaux de soie blanche, ces mêmes cheveux que j'avais connus blonds et tamisant le soleil.

Me reconnut-elle ou fit-elle semblant? Je n'ai jamais pu le savoir. Elle était si fière de cette visite d'un monsieur de Paris, se disant l'ami de son fils. Nous causâmes de ce dernier, puis, en quelques mots, je lui exposai mon projet. Par exemple, elle était un peu dure d'oreille et la nécessité de vociférer mon secret

lui enlevait toute sa grâce d'idylle, y mêlait même une note burlesque dont je souffrais cruellement. En matière de sentiment, une fausse intonation est invariablement comique. Personne ne pouvait entendre, heureusement, car la maisonnette n'avait qu'elle de locataire.

Dès qu'elle eut compris, son visage s'illumina, transfiguré. Mon idée la ravissait. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas vu d'arbre de Noël, ni d'enfants autour d'elle. Elle s'associait de grand cœur à mon projet. D'ailleurs elle-même avait été *Christkindel* en son jeune temps, et qui sait, peut-être que bien poudrée, sous sa toilette de mariée qu'elle avait religieusement conservée, elle pourrait donner encore l'illusion d'un enfant Jésus pas trop *décati*... Pauvre chère vieille femme! Je l'aurais embrassée pour l'inouï mot patois qu'elle avait trouvé là et que je viens de vous traduire en argot de Paris, pour le regard dont elle me regarda, l'inexprimable sourire tendre, un peu navré, dont elle demandait grâce pour ses souvenirs de jeunesse... Je me contentai de la remercier d'une voix tonitruante, déjà fait à sa surdité, et nous nous mîmes à l'œuvre.

Une heure après, un magnifique sapin, acheté dans le voisinage, érigeait ses triomphales branches vertes sous le plafond de la chambre, si bas que l'ange aux ailes éployées qui scintillait au sommet de l'arbre semblait tirer sa devise : *Gloria in excelsis* de la rosace de plâtre où s'enrayait son vol.

Vers sept heures, tout était prêt, les bonbons et pâtisseries accrochés au sapin, la table aux cadeaux recouverte de sa blanche nappe damassée où gisaient pêle-mêle tous les trésors de ma valise : les cuisines, les bergeries, le *soldat*. C'était, ce soldat, un superbe porte-étendard serrant le drapeau français sur sa poitrine, un drapeau que mes propres mains avaient cravaté de crêpe pour protester contre le code d'annexion qui en faisait ici un emblème séditieux. Après tant d'années d'oubli, le remords aidant, j'étais tout à coup ravagé de patriotisme.

— Maintenant, allez les chercher! dit la vieille mère quand il n'y eut plus qu'à allumer les bougies roses de l'arbre, et ramenez-les dans une demi-heure, je serai prête. — Et elle même ne savait pas qui je ramènerais, car elle ne connaissait plus d'enfants.

Je m'élançai dehors, invoquant la Providence; je touchais enfin à la réalisation de mon vœu intime : de pauvres petits annexés auraient, grâce à moi, leur *Christkindel*, et moi-même je réchauf-

nerais mon cœur à leur joie, je revivrais toutes les chères émotions d'autrefois, d'avant l'année terrible... Il neigeait affreusement à présent. Du pavé au ciel ce n'était qu'une immense farandole effrénée de papillons blancs à qui la bourrasque ménageait des chutes en zigzag, en spirale, interminables. Un temps à ne pas mettre un *Christkindel* dehors!

De fait je n'en rencontrai pas un. Et moi qui jadis, à pareille heure, rêvais la rue toute peuplée de *Christkindels* et de *Hans Trapp*, glissant le long des trottoirs pour s'arrêter aux portes où les messagers du ciel étaient attendus... Il n'y avait même pas d'enfants sur les chemins... Je tressaillais par instants, croyant entendre la petite sonnette mystérieuse, les lourdes chaînes secouées, mais hallucinations pures... Comme la vie vous change, tout de même! On vieillit, et les dieux s'en vont, il n'y a plus de *Christkindels*, mais des filles d'Ève indignes de ce rôle sacré, parce qu'elles ont peur du froid, de la nuit, peur de laisser leurs souliers de bal dans la crème blanche tombée du ciel... Il n'y a même plus d'enfants pour croire à tout cela et s'en réjouir.

Il y avait une demi-heure que je marchais, enfilant des rues plus désertes les unes que les autres. De guerre lasse, je repris le chemin des remparts, furieux et navré; furieux de ce qu'il n'y eût plus de *Christkindels*, navré de ce qu'il n'y eût plus d'enfants, quand je venais de Paris tout exprès pour eux.

Tout à coup j'aperçus un *hôtel-restauration,* un *hof* élégant, brillamment illuminé, où entrait du monde en toilette. — une noce peut-être, — et sous la porte cochère, contre une borne basse, une blonde fillette assoupie, un paquet dans les bras. Entre ses genoux, un semblant d'éventaire où agonisaient deux ou trois bouquets de violettes. Je m'approchai d'elle, ayant compris tout de suite que c'était la Providence qui me l'envoyait, celle-là, et qu'il fallait l'emmener sans autre explication. Elle pouvait avoir huit ou neuf ans, et le paquet qu'elle tenait dans ses bras était une petite fille, plus jeune encore, sa sœur sans doute, qui dormait roulée dans un châle.

— Viens avec moi, lui dis-je, viens voir le *Christkindel.*

— *Christkindel!* murmura-t-elle, et une joie transfigura ses traits d'enfant souffreteux.

Elle prit la main que je lui tendais, et docilement me suivit. Chemin faisant elle voulut bien me confier son paquet, — et cela aussi se fit en silence, car on avait la respiration coupée par le

vent et la neige. Enfin nous arrivons. Dans le corridor sombre je toussai; on me répondit de même. C'était le signal convenu, tout était prêt...

Alors je poussai la porte et, salués par un flot de lumière, nous

Un instant elle le contempla.

entrâmes ensemble dans la resplendissante féerie du *Tannenbaum*. L'arbre aux cent petites bougies répandait des torrents de clarté sur toutes les choses, allumait jusqu'à la faïence d'un vieux poêle où ronflait un invisible feu de bois. Et cela sentait bon le sapin, la résine, les pâtisseries et le vernis des jouets neufs.

L'enfant soudain s'agita dans son châle, ébloui par cet invraisemblable soleil de Noël, croyant rêver sans doute ou s'éveiller dans le ciel. Je le posai à terre avec précaution. Sa sœur, qui ne

Le *Christkindel* est une femme qu'accompagne Hans Trapp.

Aquarelle de J. Kauffmann).

disait toujours rien, lui fit une ceinture de ses bras, et toutes deux demeurèrent ainsi un instant, serrées l'une contre l'autre, immobiles, muettes, pétrifiées de surprise, de ravissement.

La grande retrouva la parole la première, et alors éclata pour moi l'ironique et cruelle évidence :

— Ach, lieber Gott! s'écria-t-elle, das ist aber wunderschon!

Elle avait le pur accent de Berlin. C'était une petite Allemande, deux petites Allemandes... Mon *Christkindel* de France était tombé aux mains ennemies. Oui, ces petites menottes tendues vers l'arbre, ces petits doigts crevassés, bleus de froid, c'était des *mains ennemies*!

Tandis que la toute petite, maintenant, sautait de joie, en deux questions j'approfondis les choses. Elles étaient venues de Berlin l'année d'avant, avec leur père qui espérait faire fortune aux pays annexés. Il fut enlevé en trois mois par une phtisie, et les orphelines, recueillies par des voisins, vivaient à présent de la charité publique.

Cependant l'aînée me regardait, comme étonnée de m'entendre parler sa langue.

— Du bist ein Franzos, nicht war? (Tu es Français, n'est-ce pas?)

Je répondis affirmativement. Un sourire, un intraduisible sourire coquet passa dans ses yeux violets, d'un violet tendre comme les petit bouquets de son éventaire, et elle ne dit plus rien; mais son regard étoilé s'arrêta sur le soldat debout à côté de la poupée et qui étreignait convulsivement son drapeau en deuil.

A ce moment la mystérieuse sonnette tinta et la porte livra passage au *Christkindel!* un vieux *Christkindel* poudré, si poudré qu'il semblait avoir piqué une tête dans la neige, si ému aussi qu'il s'empêtrait à chaque pas dans ses voiles de mousseline et tremblait plus que les enfants eux-mêmes. Une horrible anxiété me serra le cœur. Si elle allait s'apercevoir que la fillette parlait la langue des vainqueurs, de cette Allemagne impériale dont les lois d'exil se dressaient à tout jamais entre son fils et elle?

Mais j'oubliais qu'elle était sourde. Elle s'approcha, caressa les deux têtes blondes, demanda leurs noms — Gretchen! Lilie! — et la céleste parole de paix tomba de ses lèvres. Et je sentis à ce moment qu'il n'y avait ni frontières, ni *Erbfeind*, ni haines politiques pour les cœurs d'enfants, et que leur ciel — ce paradis

qui résume leur foi — était un lieu d'asile international, ouvert à tous.

— Il ne parle donc pas le bon allemand? le *Christkindel?* me demanda Gretchen, qui ne comprenait pas le patois de la vieille Alsacienne.

Je lui répondis évasivement que les *Christkindels* parlaient, comme les enfants des hommes, la langue de leur pays; puis comme ses yeux s'arrêtaient de nouveau sur les jouets : « Choisis, Gretchen, lui dis-je, tout cela est à vous deux. »

Elle s'enhardit, mit la poupée dans les bras de sa petite sœur et prit le soldat de France. Un instant elle le tint devant soi, le contempla, la bouche fendue d'un sourire d'admiration, puis rougissante, avec un regard de côté pour moi, brusquement elle le baisa au front. Alors je la pris dans mes bras, la pauvre petite Allemande, et vous me croirez si vous voulez, mais je l'embrassai à pleines lèvres comme jamais je n'ai embrassé aucune petite fille de France. Elle me rendit son baiser avec une effusion toute germanique.

— Danke schön, fit-elle, et quelque chose de très tendre, de très féminin faisait resplendir les violettes de ses yeux. De quoi me remerciait-elle, du soldat, des joujoux, de ce radieux *Tannenbaum* allumé pour elle, ou simplement du baiser de paix que je venais de lui donner?

Je n'ai pas voulu le savoir. Une fois apprivoisées, la joie des deux petites filles s'épancha, devint tumultueuse, délirante. J'en profitai pour disparaître, m'évanouir, m'évaporer comme tout bon génie dont la mission est accomplie.

A cette heure d'ailleurs, Jésus en personne n'eût pas trouvé grâce devant l'Hérode du pays, s'il lui avait pris fantaisie de se promener dans les rues sans permis ni passeport.

Et seul, devenu très vieux tout à coup, je repris à pied, à travers les neiges, le mortel chemin de Bade...

Jules Hoche.

ANDRÉ CORNÉLIS

I

Quand j'étais enfant, je me confessais. Combien j'ai souhaité de fois être encore celui qui entrait dans la chapelle vers les cinq heures du soir, cette vide et froide chapelle du collège avec ses murs crépis à la chaux, avec ses bancs numérotés, son maigre harmonium, sa criarde *Sainte Famille*, sa voûte peinte en bleu et semée d'étoiles. Un maître nous amenait, dix par dix. Quand arrivait mon tour de m'agenouiller dans l'une des deux cases réservées aux pénitents sur chaque côté de l'étroite guérite en bois, mon cœur battait à se rompre. J'entendais, sans bien distinguer les paroles, la voix de l'aumônier en train de questionner le camarade à la confession duquel succéderait la mienne. Ce chuchotement me poignait, comme aussi le demi-jour et le silence de la chapelle. Ces sensations, jointes à la honte de mes péchés à dire, me rendaient presque insupportable le bruit de la planchette que tirait le prêtre. A travers la grille, je voyais son regard aigu, son profil si arrêté, quoique le visage fût gras et congestionné. Quelle minute d'angoisse à en mourir, mais aussi quelle douceur ensuite! Quelle impression de suprême liberté, d'intime allégeance, de faute effacée, et comme d'une belle page blanche offerte à ma ferveur pour la bien remplir! Je suis trop étranger aujourd'hui à cette foi religieuse de mes premières années pour m'imaginer qu'il y eût là un phénomène d'ordre surnaturel. Où gisait donc le principe de délivrance qui me rajeunissait l'âme? Uniquement dans le fait d'avoir dit mes fautes, jeté au dehors ce poids de la conscience qui nous étouffe. C'était le coup de bistouri qui vide l'abcès. Hélas! je n'ai pas de confessionnal où m'agenouiller, plus de prière à murmurer, plus de Dieu en qui espérer! Il faut que je me débarrasse pourtant de ces intolérables souvenirs. La tra-

gédie intime que j'ai subie pèse trop lourdement sur ma mémoire. Et pas un ami à qui parler, pas un écho où jeter ma plainte. Certaines phrases ne peuvent pas être prononcées, puisqu'elles ne doivent pas avoir été entendues... C'est alors que j'ai conçu l'idée, afin de tromper ma douleur, de me confesser ici, pour moi seul, sur un cahier de papier blanc, — comme je ferais au prêtre. Je jetterai là tout le détail de cette affreuse histoire, morceau par morceau, comme le souvenir viendra. Une fois cette confession finie, je verrai bien si l'angoisse est finie aussi. Ah! diminuée seulement!... Qu'elle soit moindre! Que je puisse aller et venir, avoir ma part de la jeunesse et de la vie! J'ai tant souffert et depuis si longtemps, et je l'aime, malgré ces souffrances. Un verre de cette noire drogue, de ce laudanum que j'ai dans un flacon, pour les nuits où je ne dors pas, et cette lente torture de mes remords cesserait du coup. Mais je ne peux pas, je ne veux pas. L'instinct animal de durer s'agite en moi, plus fort que toutes les raisons morales d'en finir. Vis donc, malheureux, puisque la nature te fait trembler à l'image de la mort. La nature?... Et c'est aussi que je ne veux pas aller encore là-bas, dans cet obscur monde où l'on se retrouve peut-être. Non, pas cette épouvante-là. Je me suis promis de me posséder, et déjà je me perds. Reprenons.

Nous étions à table, ma mère, moi-même, et...

Voici donc mon projet : fixer sur ces feuilles cette image de ma destinée que je ne regarde qu'avec tant de trouble dans le miroir incertain de ma pensée. Je brûlerai ces feuilles quand elles seront couvertes de ma mauvaise écriture. Mais cela aura pris corps et se tiendra devant moi, comme un être. J'aurai mis de la lumière dans ce chaos d'atroces souvenirs qui m'affole. Je saurai

où j'en suis de mes forces. Ici, dans cet appartement où j'ai pris la résolution suprême, il m'est trop aisé de me souvenir. Allons! au fait! Je me donne ma parole de tout écrire. — Pauvre cœur, laisse-moi compter tes plaies.

II

Me souvenir? — J'ai l'impression d'avoir, durant des années, gravi un calvaire de douleur! Mais quel fut mon premier pas sur ce chemin tout mouillé de taches de sang? Par où prendre cette histoire du lent martyre dont je subis aujourd'hui les affres dernières? Je ne sais plus. — Les sentiments ressemblent à ces plages mangées de lagunes qui ne laissent pas deviner où commence, où finit la mer, vague pays, sables noyés d'eau, ligne incertaine et changeante d'une côte sans cesse reformée et déformée. Cela n'a pas de bornes et pas de contours. On dessine pourtant ces contrées sur la carte, et nos sentiments aussi, nous les dessinons après coup, par la réflexion et avec de l'analyse. Mais la réalité, qu'elle est flottante et mouvante! Comme elle échappe à l'étreinte! Énigme des énigmes, que la minute exacte où une plaie s'ouvre dans le cœur, — une de ces plaies qui ne se sont pas refermées dans le mien. — Afin de tout simplifier et de ne pas sombrer dans cette douloureuse torpeur de la rêverie qui m'envahit comme un opium, attaquons cette histoire par les événements. Marquons, du moins, le fait précis qui fut la cause première et déterminante de tout le reste: cette mort de mon père, si tragique et si mystérieuse. Essayons de retrouver la sorte d'émotion qui me terrassa, dès lors, sans y rien mêler de ce que j'ai compris et senti depuis...

J'avais neuf ans. C'était en 1864, au mois de juin, par une brûlante et claire fin d'après-midi. Comme d'ordinaire, je travaillais dans ma chambre, au retour du lycée Bonaparte, toutes persiennes closes. Nous habitions rue Tronchet, auprès de la Madeleine, dans la septième maison à gauche, en venant de l'église. On accédait à cette petite pièce, coquettement meublée et toute bleue, où j'ai passé les dernières journées complètement heureuses de ma vie, par trois marches cirées sur lesquelles j'ai butté bien souvent. Tout se précise : j'étais vêtu d'un grand sarreau noir, et, assis à ma table, je recopiais les temps d'un verbe latin sur

une copie réglée à l'avance et divisée en plusieurs compartiments... J'entendis soudain un grand cri, puis des voix affolées, puis des pas rapides le long du couloir contre lequel donnait la porte de ma chambre. D'instinct, je me précipitai vers cette porte, et, dans le corridor, je me heurtai à un valet de chambre qui courait, tout pâle, une pile de linge à la main, — j'en compris l'usage ensuite. Je n'eus pas à questionner cet homme. Il m'eut à peine vu qu'il s'écria comme malgré lui :

— Ah! monsieur André, quel affreux malheur !...

Puis, épouvanté de ses paroles et reprenant son esprit :

— Rentrez dans votre chambre, rentrez vite...

Avant que j'eusse pu répondre, il me saisissait dans ses bras, me jetait plutôt qu'il ne me déposait sur les marches de mon escalier, refermait la porte à double tour; et je l'entendais s'éloigner en toute hâte.

— Non, m'écriai-je en me précipitant sur la porte; dites-moi tout, je veux tout savoir...

Pas de réponse. Je pesai sur la serrure, je frappai le battant de mes poings, je m'arc-boutai contre le bois avec mon épaule. Vaines colères ! Et, m'asseyant sur la seconde marche, j'écoutai, fou d'inquiétude, aller et venir dans le couloir les gens qui savaient, eux, « l'affreux malheur », — mais que savaient-ils ? Tout enfant que je fusse, je me rendais compte de la terrible signification que le cri du domestique portait avec lui, dans les circonstances actuelles. Il y avait deux jours que mon père était sorti suivant son habitude, après le déjeuner, pour se rendre à son cabinet d'affaires, installé depuis quatre ans rue de la Victoire. Il avait été soucieux durant le repas, mais depuis des mois, son humeur, si gaie jadis, s'était assombrie. Au moment de cette sortie, nous étions à table, ma mère, moi-même et un des familiers de notre maison, un M. Jacques Termonde que mon père avait connu à l'École de droit. Mon père s'était levé avant la fin du repas, après avoir regardé la pendule et demandé l'heure exacte.

— Voyons. Cornélis, vous êtes si pressé ? avait dit Termonde.

— Oui, avait répondu mon père, j'ai rendez-vous avec un client qui se trouve souffrant... un étranger. Je dois passer à son hôtel pour y prendre des pièces importantes... Un singulier homme et que je ne suis pas fâché de voir de plus près... J'ai fait pour lui quelques démarches, et je suis presque tenté de les regretter.

Et depuis lors aucune nouvelle. Le soir de ce jour, quand le dîner, reculé de quart d'heure en quart d'heure, eut lieu sans que mon père rentrât, lui, si méticuleux, si ponctuel, ma mère commença de montrer une inquiétude qui ne fit que grandir, et qu'elle put d'autant moins me cacher que les dernières phrases de l'absent vibraient encore dans mes oreilles. C'était chose si rare qu'il parlât ainsi de ses occupations! La nuit passa, puis une après-midi. La soirée revint. Ma mère et moi, nous nous retrouvâmes en tête-à-tête, assis à la table carrée où le couvert, tout dressé devant la chaise vide, donnait comme un corps à notre épouvante. M. Jacques Termonde, qu'elle avait prévenu par une lettre, était arrivé après le repas. On m'avait renvoyé tout de suite, mais non sans que j'eusse eu le temps de remarquer l'extraordinaire éclat des yeux de cet homme, — des yeux bleus qui d'habitude luisaient froidement dans ce visage fin, encadré de cheveux blonds et d'une barbe presque pâle. Les enfants ramassent ainsi de menus détails, aussitôt effacés, mais qui réapparaissent plus tard, au contact de la vie, comme certaines encres invisibles se montrent sur le papier à l'approche du feu. Tandis que j'insistais pour rester, machinalement j'observai avec quelle agitation ses belles mains, qu'il tenait derrière son dos, tournaient et retournaient une canne de jonc, objet de mes plus secrètes envies. Si je n'avais pas tant admiré cette canne, et le combat de centaures, travail de la Renaissance qui se tordait sur le pommeau d'argent, ce signe d'extrême trouble m'eût échappé. Mais comment M. Termonde n'eût-il pas été saisi de la disparition de son meilleur ami? Sa voix cependant était calme, cette voix si douce qui veloutait chacune de ses phrases et il disait :

— Demain, je ferai toutes les recherches, si Cornélis n'est pas revenu... mais il reviendra... Tout s'expliquera après coup... Qu'il soit parti pour l'affaire dont il vous parlait, confiant une lettre à un commissionnaire, et que cette lettre n'ait pas été remise...

— Ah! disait ma mère, vous croyez que c'est possible?...

Que j'ai souvent évoqué ce dialogue dans mes mauvaises heures, et revu la pièce où il se prononçait, — un étroit salon qu'affectionnait ma mère, tout garni d'étoffes à longues raies rouges et blanches, jaunes et noires, que mon père avait rapportées d'un voyage au Maroc, et je la revoyais, elle aussi, ma mère, avec ses cheveux noirs, ses yeux bruns, sa bouche tremblante. Elle était blanche comme la robe d'été qu'elle portait ce soir-là. M. Ter-

monde était, lui, en redingote ajustée, élégant et svelte. Que cela me fait sourire lorqu'on parle des pressentiments! Je m'en allai

Demain, disait M. Termonde, je ferai toutes les recherches.

tout rassuré de ce qu'il avait dit. Je l'admirai d'une manière si enfantine, et, jusque-là, il ne représentait pour moi que des gâteries. J'avais donc assisté aux deux classes du lycée, le cœur sinon

tranquille, au moins plus apaisé... Mais, tandis que j'étais assis sur les marches de mon petit escalier, toutes mes inquiétudes avaient recommencé.

De temps à autre, je frappais de nouveau la porte, j'appelais. On ne me répondait pas, jusqu'au moment où la bonne qui m'avait élevée entra dans ma chambre.

— Mon père? m'écriai-je, où est mon père?

— Pauvre! pauvre!... fit la vieille femme en me prenant dans ses bras.

On l'avait chargée de m'annoncer l'atroce nouvelle. Les forces lui manquaient. Je m'échappai d'elle et courus dans le couloir. J'enfilai deux pièces vides et j'arrivai dans la chambre à coucher de mon père, avant qu'on pût m'arrêter. Ah! sur le lit, ce corps dont le drap moulait la rigidité, sur l'oreiller cette face exsangue, immobile, avec ces yeux fixes et grands ouverts, comme de quelqu'un à qui l'on n'a pas fermé les paupières, cette mentonnière blanche et cette serviette autour du front, et, au pied, agenouillée, écrasée de douleur, une femme encore vêtue de couleurs gaies... C'était mon père et c'était ma mère! Je me jetai sur elle comme un insensé. « Mon fils, mon André! » dit-elle en m'étreignant avec passion. Il y avait dans ce cri une si ardente douleur, une si frénétique tendresse dans cet embrassement, son cœur était si gros de larmes dans cette minute, que j'ai encore chaud jusqu'au fond de l'âme lorsque j'y pense. Puis, tout de suite elle m'emporta hors de la chambre, pour que je ne visse plus le spectacle horrible. Ses forces étaient décuplées par l'exaltation. « Dieu me punit! Dieu me punit!... » répétait-elle sans prendre garde aux paroles qu'elle prononçait. — Elle avait toujours eu des moments de piété mystique. — Et elle couvrait mon visage, mon cou, mes cheveux, de baisers et de larmes. — Pour la sincérité de ces larmes à cette seconde, que toutes nos souffrances, celles du mort et les miennes, te soient, pauvre mère, pardonnées! Vois-tu, même aux plus noires heures, et quand le fantôme était là, qui m'appelait, du moins ta douleur d'alors a plaidé pour toi plus haut que sa plainte. J'ai pu croire en toi toujours, malgré tout, à cause des baisers de cette seconde. Oui, ces larmes et ces baisers ne cachèrent pas une arrière-pensée. Ton cœur tout entier se révolta contre la terrible aventure qui me privait de mon père. J'en jure par nos sanglots unis de cette seconde, tu n'étais pour rien dans l'affreux complot. Ah! pardonne-moi d'avoir, encore aujourd'hui, besoin d'af-

firmer cela, de redoubler cette évidence. Si tu savais comme on a soif et faim de certitude, quelquefois, — jusqu'à l'agonie !

III

Quand je demandai à ma mère, à ce moment-là, un récit de l'affreux événement, elle me dit que mon père avait été frappé d'une attaque dans une voiture, et, comme il n'avait point de papiers sur lui, on était demeuré deux jours sans le reconnaître. Les grandes personnes croient trop volontiers qu'il est également aisé de mentir à tous les enfants. J'étais de ceux qui travaillent longuement en pensée sur les discours qu'on leur tient. A force de mettre ensemble une masse de petits faits j'arrivai bien vite à voir que je ne savais pas toute la vérité. Si mon père était mort comme on me l'avait raconté, pourquoi le valet de chambre m'avait-il demandé, un jour qu'il me ramenait chez nous, « ce que l'on m'avait dit »? Et pourquoi cet homme avait-il ensuite gardé le silence, lui si loquace d'ordinaire? Ce même silence, pourquoi le sentais-je flotter autour de moi, s'abattre sur toutes les bouches, dormir dans tous les regards? Pourquoi changeait-on sans cesse de sujet de conversation, lorsque j'approchais? Je le devinais à tant de menus signes! Pourquoi ne laissait-on plus traîner un seul journal, tandis que, du vivant de mon père, les trois feuilles auxquelles nous étions abonnés se trouvaient toujours sur la table du salon? Pourquoi surtout, lorsque je rentrai au collège, dans les premiers jours d'octobre, près de quatre mois après ce malheur, les yeux de mes camarades et même ceux des maîtres se fixèrent-ils sur moi si curieusement? Ce fut, hélas! cette curiosité qui me révéla toute l'étendue de la catastrophe. Il n'y avait pas deux semaines que les cours avaient recommencé. Je me trouvais, un matin, à jouer avec deux nouveaux; je me souviens de leurs noms : Rastouaix et Servoin. Je revois leurs visages, la grosse face bouffie du premier et la mine chafouine du second. C'était dans le quart d'heure de récréation que nous prenions, quoique externes, à l'intérieur, entre la classe de latin et celle d'anglais. Les deux enfants m'avaient retenu, depuis la veille, pour une partie de billes, et voici qu'à la fin de cette partie, s'approchant de moi, s'encourageant du regard, ils me demandent, comme cela, sans préparatifs :

— Est-ce que c'est vrai qu'on vient d'arrêter l'assassin de ton père?...

— Et qu'on va le guillotiner?...

Après seize ans, je ne peux pas me rappeler sans horreur la sorte de battement de cœur qui me saisit à ces deux questions. Je dus devenir affreusement pâle, car les deux étourdis, qui m'avaient porté ce coup avec la légèreté de leur âge — de notre âge — restèrent là tout décontenancés. Une colère aveugle s'emparait de moi qui me poussait à leur ordonner de se taire et à me jeter sur eux à poings fermés, s'ils continuaient; une curiosité folle, en même temps — si c'était là l'explication de ce silence dont je me sentais enveloppé? — une timidité aussi, la peur de l'inconnu. Et un flot de sang me monta au visage, tandis que je balbutiais :

— Je ne sais pas.

Le tambour qui appelait les élèves en classe nous sépara. Quelle journée je passai, perdu d'angoisse, à prendre et à reprendre les deux phrases qui m'avaient bouleversé! Il eût été naturel que je questionnasse ma mère, mais le fait est que je me sentis incapable de lui répéter ce que mes deux bourreaux inconscients m'avaient dit. Chose étrange! Dès cette époque, cette femme que j'aimais pourtant de tout mon cœur exerçait sur moi une influence paralysante. Elle était si belle dans sa pâleur, si royalement belle et fière! Non, je n'aurais jamais osé lui montrer le doute irrésistible que deux simples demandes d'écoliers avaient soulevé en moi, et instinctivement, sur le récit qu'elle m'avait fait. Mais comme j'aurais étouffé de silence, je pris le parti de m'adresser à Julie, la bonne qui m'avait élevé. C'était une vieille fille de cinquante ans, petite, avec une face plate et ridée comme une pomme trop mûre. Que de bonté dans ses yeux noirs, et sur toute cette face, quoique ses lèvres un peu rentrées, à cause de la chute de ses dents de devant, lui donnassent une bouche de sorcière! Elle avait pleuré mon père auprès de moi, l'ayant servi autrefois, bien avant son mariage. On la gardait pour mon service particulier et de menus ouvrages, à côté de la femme de chambre, de la cuisinière et du domestique mâle. C'était elle qui me couchait le soir, bordant mon lit, me faisant dire mes prières et me confessant de mes petites peines. « Ah! les mauvais! s'écria-t-elle naïvement quand je lui eus ouvert mon cœur et répété les phrases qui m'avaient tant remué, mais quoi? On ne pouvait pas

e le cacher toujours... » Et ce fut elle qui, dans ma chambrette e petit garçon, à voix basse, et tandis que je sanglotais dans mon it étroit, — oui, ce fut elle qui me raconta la vérité. Du moins lle en souffrait autant que moi, et sa vieille main sèche de tra-

Une des femmes découvrit, sous le canapé, un corps.

vailleuse, aux doigts piqués par l'aiguille, était bien douce aux boucles de mes cheveux, qu'elle caressait tout en parlant.

Cette lugubre histoire, et qui mit le poids de son mystère impénétrable sur toute ma jeunesse, — je l'ai retrouvée écrite dans les journaux de l'époque, mais pas plus nette qu'elle ne sortit de la bouche fanée de ma vieille bonne. La voici dans l'aridité de ses détails, telle que je l'ai tournée et retournée, des jours et des

jours, avec la stérile espérance d'éclairer d'un rayon ce mystère. Mon père, avocat distingué, avait depuis quelques années quitté la Cour et acheté, dans l'intention d'arriver plus vite à la grande fortune, un important cabinet d'affaires. Quelques relations officielles, une probité scrupuleuse, une entente accomplie des questions les plus ardues, une puissance rare de travail lui avaient assuré bien vite une place à part. Il occupait dix secrétaires, et le million et demi, dont nous héritâmes, ma mère et moi, n'était que le commencement d'une richesse qu'il voulait considérable, un peu pour lui, beaucoup pour son fils, mais surtout pour sa femme dont il était follement épris. Les notes et les lettres trouvées dans ses papiers attestèrent qu'il était, à l'époque de sa mort, en correspondance depuis un mois avec un certain William Henry Rochdale, ou soi-disant tel, chargé par la maison Crawford, de San-Francisco, d'obtenir du gouvernement français une concession de chemin de fer dans la Cochinchine, alors tout récemment conquise. C'était à un rendez-vous avec ce Rochdale que mon père allait en nous quittant, après avoir déjeuné avec ma mère, M. Termonde et moi-même. Cela, l'instruction n'eut aucune peine à l'établir. Le lieu de ce rendez-vous était l'hôtel Impérial, — un grand bâtiment à longue façade situé rue de Rivoli, pas très loin du ministère de la marine. Les incendies de la Commune ont détruit ce paquet de maisons, mais que de fois, durant mon enfance, j'ai demandé à ma bonne de passer là, pour regarder, avec une émotion poignante, la cour garnie de verdure, l'escalier et son tapis, la plaque de marbre noir incrustée de lettres d'or, l'entrée de cette funeste demeure vers laquelle ce pauvre père s'acheminait, tandis que ma mère causait avec M. Termonde et que je jouais auprès d'eux! Mon père nous avait quittés à midi un quart et il avait dû aller à pied en un quart d'heure, car le concierge de l'hôtel, après avoir vu le cadavre, le reconnut et se rappela que mon père lui avait demandé le numéro des chambres occupées par M. Rochdale, aux environs de midi et demi. Cet étranger était arrivé de la veille, et, après quelque hésitation, il s'était décidé pour un appartement au second étage, composé d'une chambre à coucher et d'un salon, le tout séparé du couloir par une petite pièce. Il n'était pas sorti depuis ce moment, et il avait pris dans son salon le dîner du soir, puis le déjeuner du lendemain. Le concierge se rappelait encore que, vers deux heures, ce même Rochdale était descendu, seul; mais, habitué aux continuelles allées et venues,

cet homme n'avait même pas songé à se demander si le visiteur de midi et demi était ou non reparti. Rochdale avait remis la clef de son appartement, en donnant l'ordre, si quelqu'un venait pour lui, qu'on fît attendre en haut. Il était parti ainsi, de son pas tranquille, une serviette sous le bras, fumant un cigare, et il n'avait point reparu.

La journée se passa. Vers la nuit, les femmes de chambre entrèrent dans l'appartement de l'étranger pour préparer le lit. Elles traversèrent le salon sans y rien remarquer d'anormal. Les bagages du voyageur, composés d'une grande malle très fatiguée et d'un petit nécessaire tout neuf, étaient là, ainsi que les objets de toilette disposés sur la commode. Le lendemain matin, vers midi, les mêmes servantes entrèrent, et, trouvant que le voyageur avait découché, elles ne se donnèrent pas d'autre peine que de recouvrir le lit sans s'occuper du salon. Le même manège se répéta le soir. Ce fut seulement le surlendemain qu'une de ces femmes, étant entrée dans l'appartement au matin, et trouvant de nouveau toutes choses intactes, s'en étonna, fureta un peu et découvrit sous le canapé un corps couché tout du long, la tête enveloppée de serviettes. Au cri qu'elle poussa, d'autres domestiques accoururent, et le cadavre de mon père — c'était lui, hélas! — fut tiré de la cachette où l'assassin l'avait placé. Il ne fut pas malaisé de reconstituer la scène du meurtre. Un trou à la nuque indiquait assez que le malheureux avait été tué par derrière, presque à bout portant, sans doute quand il était assis à la table, examinant des papiers. Le bruit du coup n'avait pas été entendu, en raison de cette proximité même d'une part, puis à cause du fracas de la rue et aussi de la place du salon, isolé derrière son antichambre. D'ailleurs les précautions prises par le meurtrier permettaient de croire qu'il s'était muni d'armes assez soigneusement choisies pour que la détonation fût très légère. La balle avait touché la moelle allongée, et la mort avait dû être foudroyante. L'assassin avait préparé les serviettes toutes neuves et sans chiffres dont il enveloppa aussitôt le visage et le cou de sa victime, afin d'éviter toute trace de sang. Il s'était essuyé les mains à une serviette semblable et il avait employé pour cela l'eau de la carafe, qu'il vida ensuite à nouveau dans cette même carafe qu'on retrouva cachée sous le tablier baissé de la cheminée. Était-ce un vol ou une simulation de vol? Mon père n'avait plus sur lui ni sa montre, ni son portefeuille, ni aucun papier propre à

reconnaître son identité, qu'une indication fortuite découvrit cependant aussitôt. Il portait à l'intérieur de la poche de sa jaquette une petite bande de toile, mise là par son tailleur, avec le numéro de la fourniture et l'adresse de la maison d'où venait le vêtement. On s'y transporta et c'est ainsi que l'après-midi qui suivit la triste découverte, et après les constatations légales, le corps put être déposé chez nous.

Et l'assassin? Les seules données offertes à la justice furent bien vite épuisées. On ouvrit la malle laissée par ce mystérieux Rochdale — mais ce n'était certainement pas son nom — elle était remplie d'objets achetés au hasard, comme la malle elle-même, chez un marchand de bric-à-brac que l'on retrouva, et qui donna un signalement très différent de celui qu'avait fourni le concierge de l'hôtel Impérial, car il dépeignit le prétendu Rochdale comme un homme blond et sans barbe, tandis que le concierge le décrivait comme un homme très brun, très barbu et très basané. On retrouva aussi le fiacre qui avait chargé la malle aussitôt achetée, et la déposition du cocher fut identique à celle du marchand de bric-à-brac. L'assassin s'était fait conduire par ce fiacre, d'abord dans une boutique d'objets de voyage, où il avait acheté un nécessaire, puis dans un magasin de blanc, où il s'était procuré les serviettes, puis à la gare de Lyon, où il avait déposé la malle et le nécessaire à la consigne. On retrouva l'autre fiacre, celui qui trois semaines plus tard l'avait amené de la gare à l'hôtel Impérial, et le signalement donné par ce second cocher se trouva être le même que celui de la déposition du concierge. On en conclut que dans l'intervalle de ces trois semaines l'assassin s'était grimé — car les témoignages concordaient sur l'allure, le timbre de la voix, les manières et la carrure. Cette hypothèse fut confirmée par un coiffeur du nom de Jullien, lequel vint raconter de lui-même ce singulier détail : un personnage au teint clair, aux cheveux blonds, glabre, grand et large d'épaules, comme le marchand de bibelots et le premier cocher décrivaient Rochdale, était venu, le mois précédent, à sa boutique, commander une perruque et une barbe assez bien exécutées pour qu'on ne pût le reconnaître. Il s'agissait, disait-il, de figurer dans une soirée costumée. Cet inconnu prit livraison, en effet, d'une perruque et d'une barbe noires; il se munit de tous les ingrédients nécessaires pour se grimer en Américain du Sud : il acheta du khol pour se noircir les paupières, une composition de terre de Sienne et d'ambre pour

colorer son teint. Le maquillage lui réussit assez bien pour qu'il pût revenir chez Jullien sans que ce dernier le reconnût. Le coiffeur avait été trop étonné de cette perfection dans le déguisement, et aussi de l'étrangeté de ce bal masqué donné en plein été, pour que son attention ne fût pas atttirée lors des articles des journaux sur le mystère de l'hôtel Impérial, comme on appela cette affaire. Mais quoi? cette révélation rendait plus difficile encore la tâche des magistrats en démontrant quelles précautions avait multipliées l'inconnu. On découvrit chez mon père deux lettres signées Rochdale, datées de Londres, mais sans leurs enveloppes, et toutes deux écrites d'une écriture renversée, que les experts jugèrent simulée. Il avait dû remettre quelque mémoire justificatif. Peut-être mon père le portait-il dans la serviette que l'assassin avait prise aussitôt son crime accompli? La maison Crawford de San-Francisco existait réellement, mais elle n'avait jamais formé le projet d'une entreprise de voie ferrée en Cochinchine. On était en présence d'un de ces problèmes criminels qui défient l'imagination. Ce n'était probablement pas pour voler que l'assassin avait multiplié à ce degré les habiletés de ses ruses. On n'attire pas un homme d'affaires dans un piège combiné avec cette perfection, pour lui dérober quelques billets de mille francs et une montre. Était-ce une vengeance? On fouilla dans la vie privée de mon père, et l'on découvrit qu'il avait eu quelques-unes de ces faiblesses communes aux jeunes gens de sa classe et de son temps. Il avait été lié autrefois avec une femme mariée, mais cette intrigue était rompue depuis longtemps, et, si le mari l'avait jamais soupçonnée, pourquoi aurait-il attendu, avant de s'en venger, que cette relation fût brisée? D'ailleurs cet homme, vieux de cinquante-cinq ans à cette époque, engagé dans de grandes entreprises industrielles, n'avait pas un caractère à pousser ainsi une passion jusqu'au crime, et son signalement de Parisien chétif ne correspondait en rien à celui du faux Rochdale. Était-il admissible que sa femme eût voulu se venger, elle, par quelque instrument docile, d'un abandon ancien? Dans le délire de mes premières recherches, plus tard, j'en suis venu à rêver cela. J'ai tenu à la connaître. Je l'ai vue. Elle avait des cheveux blancs et un fils plus âgé que moi, — qui sait, peut-être mon frère? L'étrange impression que je ressentis à songer que mon père avait aimé cette femme qui me regardait avec des yeux où elle ne savait pas que je cherchais une inquiétude! Et je ne trouvais dans ces beaux

yeux bleus, demeurés la seule jeunesse d'un visage vieilli, qu'un attendrissement profond, quelque chose de si doux et de si triste, une telle pitié mélangée à tant de souvenirs que j'eus honte de mes soupçons comme d'une infamie.

La justice, qui n'a pas de ces pudeurs sentimentales, eut-elle ce soupçon comme moi, ou d'autres encore? S'il en fût ainsi, l'imagination de ses représentants se heurta au point indiscutable et inexplicable, à la réalité de ce Rochdale, dont l'existence ne pouvait pas être contestée, non plus que sa présence à l'hôtel Impérial depuis les sept heures du soir la veille jusqu'à deux heures de l'après-midi le lendemain; et puis il s'était évanoui, comme un être fantastique, sans qu'une seule trace en demeurât, — une seule. Cet homme était venu, d'autres hommes lui avaient parlé. On savait où il avait passé la nuit et la matinée d'avant le crime. Il avait accompli son œuvre de meurtre, et puis rien. Tout Paris se passionna pour cette affaire, et depuis, lorsque j'ai voulu rechercher la collection des journaux relatifs à elle, j'ai trouvé que, pendant plus de six semaines, les chroniqueurs en avaient parlé chaque matin. Ensuite la rubrique fatale avait disparu des colonnes des journaux, comme le souvenir de cette lugubre énigme s'était effacé de la mémoire des lecteurs, comme le souci de cette enquête de la pensée des limiers de police. La vie avait continué, roulant cette épave dans sa vague qui emporte toutes choses. Oui; mais moi, le fils? Comment oublier jamais le récit de la vieille femme, qui avait rempli d'une tragique épouvante ma petite chambre d'enfant? Comment ne pas revoir toujours et toujours la face pâle de l'assassiné, ses yeux ouverts, sa bouche fermée par une mentonnière, le linge noué de son front? Comment ne pas dire : « Je te vengerai, pauvre mort! » — Pauvre mort!... — Lorsque je lus l'*Hamlet* de Shakespeare pour la première fois, avec cette avidité passionnante que donne à l'esprit une analogie entre la situation morale étudiée dans une œuvre d'art et quelque crise de notre propre vie, je me souviens que ce jeune homme me fit horreur. Ah! si le fantôme de mon père était venu me raconter, à moi, avec ses lèvres sans souffle, le drame qui l'avait tué, aurais-je hésité une minute? « Non! » m'écriais-je; et puis j'ai tout su, et puis j'ai hésité, comme lui, moins que lui pourtant, à oser l'action terrible. — Silence! silence!... Revenons encore aux faits.

IV

Les faits qui suivirent ? Je me les rappelle à peine. Ils furent si petits, si médiocres, entre cette première vision d'épouvante et la vision de tristesse qui lui succéda deux années au plus tard. En 1864, mon père mourait. En 1866, ma mère épousait M. Jacques Termonde. Dans l'intervalle de ces deux dates se place une période qui n'est pourtant pas abolie de mon souvenir, car c'est la seule où ma mère se soit occupée de moi avec une attention suivie. Avant la date fatale, c'était mon père, et, plus tard, ce ne fut personne. Nous avions quitté notre appartement de la rue Tronchet, qui nous rappelait trop le sinistre drame, et nous nous installâmes dans un petit hôtel du boulevard de Latour-Maubourg, qui avait appartenu à un peintre amateur. Un mince jardin l'entourait, qui semblait plus grand parce que d'autres jardins verdoyaient derrière son mur d'enclos. Cet hôtel renfermait une espèce de hall qui avait été l'atelier du précédent propriétaire, et dont ma mère fit presque tout de suite sa pièce d'habitation. Il y avait en elle, je le comprends aujourd'hui à distance, quelque chose d'irréel et d'un peu théâtral, mais si naïvement, qui la poussait à exagérer l'expression visible de tous les sentiments qu'elle éprouvait. Tandis qu'elle s'occupait à étudier avec une enfantine coquetterie les attitudes propres à traduire son émotion, elle laissait cette émotion elle-même s'en aller de son cœur. C'est ainsi que, dans l'exil volontaire où elle voulut se cloîtrer après son malheur, ne recevant plus qu'un petit nombre d'amis dont était M. Jacques Termonde, elle recommença bien vite de se parer et de parer toutes choses autour d'elle, avec le goût délicat et subtil qui lui était inné. C'était une femme d'une beauté singulière, mince et pâle, avec des cheveux si longs qu'ils tombaient réellement jusqu'à terre quand elle les peignait devant moi le matin. Devait-elle cette beauté originale de son fin profil, de ses yeux si doux et de sa fragile personne aux gouttes du sang grec qui coulait dans ses veines ? Son aïeul maternel était un M. Votronto, venu du Levant à Marseille, lors de l'annexion des îles Ioniennes à la France. Toujours est-il que souvent depuis j'ai pensé au contraste étrange de cette beauté si rare et si menue avec la solide et lourde carrure de mon père, et avec la mienne propre. Qui peut dire que ce

Le valet de chambre me reconduisait...

(*Aquarelle de Bonnet*).

ne fut pas là une grande cause à tant de malentendus irréparables ? Mais, à cette époque, je ne raisonnais pas. Je subissais le charme de cet être gracieux qui me disait : « Mon fils. » Quand elle était assise à son piano, dans cet asile élégant qu'elle s'était organisé parmi les étoffes drapées, les plantes vertes et tout un petit décor si à elle, je la contemplais avec une idolâtrie infinie. A cause d'elle, je m'efforçais, malgré ma maladresse native, de me garder bien propre dans les costumes de plus en plus composés qu'elle me faisait porter, et de plus en plus aussi la terrible image de l'assassiné s'effaçait de cet intérieur, — dont toute la délicatesse était cependant payée par la fortune que nous avait laissée son travail à lui. La vie moderne comporte si peu le drame sanglant, les rudes sauvageries du meurtre et de la passion, que les scènes tragiques auxquelles une famille a pu assister semblent bien vite, aux personnes mêmes de cette famille, une espèce de songe, un cauchemar dont il est impossible de douter et auquel on ne croit pourtant pas entièrement.

Le malheureux avait été tué par derrière.

Oui, la vie avait repris son cours presque normal quand le second mariage de ma mère me fut annoncé. Je me souviens, cette fois, avec une précision minutieuse, non seulement de l'époque, mais du jour et de l'heure. Je me trouvais en vacances chez mon unique tante, une sœur de mon père, vieille demoiselle de quarante-cinq ans, qui habitait Compiègne. Elle vivait là, dans une maison située à l'extrémité de la ville, avec trois domestiques, parmi lesquels était ma bonne Julie, dont le caractère ne convenait pas à maman. Ma tante Louise était petite, avec un air d'une personne de province ; — à peine si elle consentait à visiter Paris pour quarante-huit heures, quand vivait mon père. Elle portait

presque toujours une robe de soie noire faite à la maison, avec une ligne de blanc au cou et aux poignets, et autour du cou aussi une vieille chaîne d'or très longue, qui passait sous son corsage et ressortait à sa ceinture avec sa montre et des breloques anciennes. Quand elle n'avait pas son bonnet à rubans, noirs comme sa robe, ses cheveux grisonnants montraient leurs bandeaux et encadraient un front et des yeux d'une telle expression de douceur, que la pauvre femme plaisait tout de suite, malgré son nez un peu fort, ses lèvres trop larges et son menton trop long. Elle avait élevé mon père ici même, dans cette petite ville de Compiègne. Elle lui avait donné de sa fortune ce qu'elle avait pu distraire des besoins si simples de sa vie. Quand il avait voulu épouser Mlle de Slane, — c'était le nom de jeune fille de maman, — elle l'avait doté pour que la famille où il voulait entrer s'ouvrît plus aisément devant lui. Combien elle avait souffert depuis deux ans, le contraste entre le portrait que j'avais d'elle dans mon album d'enfant et de son visage actuel le disait assez. Ses cheveux avaient beaucoup blanchi, les rides qui vont des narines aux coins des lèvres s'étaient creusées, ses paupières s'étaient comme flétries. Et cependant elle ne s'était livrée à aucune démonstration. A mon regard de petit garçon observateur, l'antithèse entre le caractère de ma mère et celui de ma tante se précisait dans la différence de leurs douleurs. Alors j'avais de la peine à comprendre la réserve de la vieille fille dont je ne pouvais cependant pas suspecter la tendresse. Aujourd'hui, c'est pour l'autre sorte de nature que je suis injuste. Ma mère aussi avait l'âme tendre, si tendre qu'elle ne s'était pas sentie capable de me révéler sa vie nouvelle, et c'était ma tante qui s'en chargeait. Elle n'avait pas voulu assister au mariage, et M. Termonde avait préféré, je l'ai su depuis, que je n'y assistasse point, afin sans doute d'épargner la sensibilité de celle qui devenait sa femme. Mon Dieu ! comme ma tante Louise, malgré sa surveillance d'elle-même, avait des larmes au bord de ses yeux bruns lorsqu'elle m'emmena dans le fond du jardin, où mon père avait joué, enfant comme moi. Les teintes dorées du mois de septembre commençaient à s'étendre sur le feuillage des arbres. Le berceau sous lequel nous nous assîmes était garni d'une vigne dont les raisins, déjà presque blonds, attiraient un vol bourdonnant de guêpes. Ma tante prit mes deux mains dans les siennes et commença :

— André, j'ai à te faire part d'une grande nouvelle.

Je la regardai avec anxiété. De la secousse que m'avait infligée l'affreux événement, il me restait une sorte de susceptibilité nerveuse. Pour la moindre surprise, mon cœur battait à me faire mal.

— Ta mère se remarie, dit simplement la vieille fille, à laquelle mon trouble ne put échapper.

Chose étrange, cette phrase ne me causa pas tout de suite l'impression que mon regard de tout à l'heure aurait fait prévoir. A l'accent de ma tante, j'avais pensé qu'elle allait m'apprendre une maladie de maman ou sa mort. Mon imagination frappée avait de ces peurs. Ce fut donc avec un certain calme que je répondis :

— Avec qui ?

— Tu ne devines pas ? demanda ma tante.

— Avec M. Termonde ? fis-je brusquement.

Encore aujourd'hui, je ne me rends pas compte des raisons qui me poussèrent ce nom aux lèvres, comme cela, tout de suite. Sans doute M. Termonde était venu souvent chez nous depuis le veuvage de ma mère. Mais n'y venait-il pas autant, sinon davantage, avant que ma mère fût veuve ? Ne s'était-il pas occupé du détail de nos affaires avec une fidélité que je comprenais dès lors être bien rare ? Et pourquoi la nouvelle de son mariage avec ma mère m'apparaissait-elle tout d'un coup comme plus triste que si elle eût épousé n'importe quel autre ? C'est la sensation contraire qui aurait dû se produire, semblait-il. Je connaissais cet homme depuis si longtemps. Il m'avait beaucoup gâté autrefois, et il me gâtait encore. Mes plus beaux jouets m'étaient venus de lui, et mes plus beaux livres, — un merveilleux cheval de bois quand j'avais sept ans, qui marchait avec une mécanique ; avais-je assez amusé mon pauvre père en lui disant de ce cheval qu'il était « deux fois pur sang ? » — le *Don Quichotte*, de Gustave Doré, cette année même, et sans cesse quelque nouveau cadeau. Et cependant, je ne me sentais plus en sa présence le cœur ouvert comme jadis. Quand ce malaise avait-il commencé ? Je n'aurais pu le dire ; mais je le trouvais trop souvent entre ma mère et moi. J'en étais jaloux, pour tout avouer, de cette jalousie inconsciente des enfants, qui me faisait, quand il était dans la chambre, prodiguer les caresses à maman pour mieux lui montrer qu'elle était ma mère et qu'elle ne lui était rien, à lui. Avait-il reconnu ce sentiment ?... Qui sait ? L'avait-il partagé ? Toujours est-il que je trouvais maintenant dans son regard, malgré sa voix toujours flatteuse et ses manières toujours polies, une antipathie

pareille à la mienne. A l'âge que j'avais, l'instinct ne se trompe guère sur ces impressions-là. C'était bien de quoi expliquer le petit frisson qui me saisit à prononcer son nom. Mais, à ce frisson et au cri que j'avais jeté, je vis ma tante tressaillir.

— Avec M. Termonde, fit-elle, oui, c'est vrai ; mais pourquoi as-tu pensé à lui tout de suite ?...

Et, me regardant jusqu'au fond des yeux, elle me dit, à voix basse, comme si elle avait eu honte de poser une question semblable à un enfant :

— Que sais-tu ?

A ces mots, et sans autre motif qu'une espèce d'énervement presque maladif auquel j'étais en proie depuis la mort de mon père, je me mis à fondre en larmes. — Des crises pareilles me prenaient quelquefois, tout seul, enfermé dans ma chambre, le verrou tiré, victime d'une angoisse dont je ne pouvais pas triompher, et comme à l'approche d'un danger. Je prévoyais d'avance les pires accidents : par exemple, que ma mère allait être assassinée comme mon père, et moi ensuite, et j'épiais sous tous les meubles. Quand je me promenais avec un domestique, il m'arrivait de me demander si cet homme n'était pas complice du mystérieux criminel et chargé de me conduire à lui, ou tout au moins de me perdre. Mon imagination, trop excitée, me dominait. Je me voyais échappant au complot, et, pour mieux m'y dérober, gagnant Compiègne. Aurais-je assez d'argent ? Et je me disais qu'il serait possible de vendre ma montre à un vieil horloger que je regardais, en allant au lycée, travailler, sa loupe contre son œil droit, derrière la vitre d'une petite échoppe. Triste puissance de prévoir le pire qui m'a ainsi empoisonné tant d'heures inoffensives de mon enfance ! — C'était elle encore qui me faisait à ce moment, et sous la tonnelle de ce jardin d'automne, éclater en sanglots tandis que ma tante me demandait de lui dire ce que j'avais sur le cœur contre M. Termonde. Le plus douloureux de mes griefs d'alors, je le lui contai, la tête appuyée contre son épaule, et ce grief résumait tous les autres. Il y avait de cela deux mois à peine. Je revenais du collège, vers les cinq heures, contre l'habitude parfaitement gai. Le professeur, comme il arrivait dans les dernières classes de l'année, nous avait fait une lecture divertissante, et j'avais reçu de sa bouche, à la sortie, des compliments sur mes compositions de prix. Quelle bonne nouvelle à rapporter chez nous et qui me vaudrait un baiser plus tendre ! Je me précipitai,

aussitôt mes cahiers déposés et mes mains lavées sagement, vers le petit salon où se tenait ma mère. J'entrai sans frapper, avec tant de vivacité qu'elle poussa un léger cri lorsque je m'élançai vers elle pour l'embrasser. Elle était debout contre la cheminée, toute pâle, et M. Termonde auprès d'elle, debout aussi, qui me saisit par le bras, pour m'écarter.

— Ah! disait ma mère, que tu m'as fait peur!...

— Est-ce que c'est une manière d'entrer dans un salon? reprit, de son côté, M. Termonde.

Sa voix s'était faite brutale comme son geste. En me prenant le bras, il m'avait serré assez fort pour que, le soir, j'eusse trouvé une marque noire à la place où ses doigts m'avaient tenu. Ce ne fut ni cette phrase insolente ni la souffrance de cette étreinte qui me firent demeurer comme stupide et le cœur oppressé. Non, mais d'entendre ma mère qui répondait :

Comment ne pas revoir toujours la face pâle de l'assassiné?

— Ne le grondez pas trop, il est si jeune... Il se corrigera...

Elle bouclait mes cheveux de ses doigts, et, dans ses paroles, dans leur accent, dans son regard, dans son demi-sourire, je surprenais une timidité singulière, presque une supplication adressée à cet homme qui fronçait le sourcil en tirant sa moustache de ses doigts nerveux, comme impatient de ma présence. De quel droit

m'avait-il parlé en maître et chez nous, lui, un étranger ? Pourquoi avait-il porté la main sur moi, si légèrement que ce fût ? Oui, de quel droit ? Est-ce que j'étais son fils ou son élève ? Pourquoi ma mère ne me défendait-elle pas contre lui ? Même si j'étais fautif, je ne l'étais qu'envers elle. Un accès de colère s'empara de moi, qui me donna une envie furieuse de sauter sur M. Termonde, comme une bête, de le griffer au visage et de le mordre. Je le regardai avec rage, et aussi ma mère, et je m'en allai de la chambre, sans rien répondre. J'étais boudeur, défaut douloureux qui tenait à mon excessive et presque morbide sensibilité. Toutes mes émotions s'exagéraient, en sorte que je me fâchais pour des riens, et que de revenir m'était un supplice. L'impression de la honte à dompter était trop forte. Même mon père avait eu beaucoup de peine à triompher autrefois de ces accès de susceptibilité blessée, durant lesquels je luttais contre mes propres attendrissements avec une colère froide et contenue, qui me soulageait tout ensemble et me torturait. Je me connaissais cette infirmité morale, et, avec la bonne foi d'un enfant très honnête, j'en rougissais. Ce me fut donc un comble d'humiliation que M. Termonde, au moment où je sortais de la chambre, dît à ma mère :

— En voilà pour huit jours de bouderie maintenant. C'est un caractère vraiment insupportable...

Ce dernier mot eut cet avantage que je mis un point d'honneur à le démentir et que je ne boudai pas. Mais cette simple scène m'avait trop profondément ulcéré pour que je l'eusse oubliée, et voici que tout mon ressentiment se réveillait à mesure que je faisais ce récit à ma tante. Hélas ! ma double vue presque inconsciente d'enfant trop sensible ne s'y trompait pas. C'était toute l'histoire de ma jeunesse que cette scène puérile et douloureuse symbolisait ainsi : mon invincible antipathie envers l'homme qui allait occuper la place de mon père, et la partialité aveugle, en sa faveur, de celle qui aurait dû me défendre d'abord et toujours.

— Il me déteste, disais-je en pleurant à ma tante Louise, que lui ai-je fait ?...

— Calme-toi, répondait l'excellente fille ; tu es là, comme ton pauvre père, à outrer toujours tes moindres chagrins... Et puis, tâche d'être gentil pour lui, à cause de ta mère, de ne pas t'abandonner à ces violences qui me font peur... Ne t'en fais pas un ennemi, ajouta-t-elle.

C'était si simple qu'elle me parlât de la sorte, et cependant son

nsistance me parut un peu étrange, dès ce moment-là. Je ne sais pourquoi aussi elle me sembla comme surprise de ma réponse à sa question : « Que sais-tu ? » Elle voulait m'apaiser, et elle augmenta encore l'appréhension où j'étais de l'usurpateur, — ainsi je l'appelai depuis, — par le léger tremblement qu'elle avait dans la voix lorsqu'elle en parlait.

— Il faut que tu leur écrives dès ce soir, dit-elle enfin.

Leur écrire ! Cette simple formule me fit mal. Ils étaient unis. Jamais, jamais je ne pourrais plus penser à l'un sans penser à l'autre.

— Et vous ? demandai-je à ma tante.

— J'ai déjà écrit, répondit-elle.

— Et quand se fait le mariage ?

— Il est fait d'hier, fit-elle d'une voix si basse que je l'entendis à peine.

— Et où ? demandai-je de nouveau, après un silence.

— A la campagne, chez des amis, dit-elle. Et, tout de suite :

— Ils ont préféré que tu n'y fusses pas, pour ne pas déranger tes vacances. Ils sont partis pour trois semaines, puis ils viendront te voir à Paris avant d'aller en Italie... Moi, tu sais que je ne suis pas assez bien pour voyager. Je te garderai jusque-là... Sois doux, ajouta-t-elle, et va écrire.

J'avais bien d'autres questions à lui poser, bien d'autres larmes à répandre. Je me contins pourtant, et, un quart d'heure plus tard, j'étais assis dans le salon de la bonne et chère tante, et à son bureau. Que j'aimais cette pièce du rez-de-chaussée qu'une porte-fenêtre séparait du jardin ! C'était une chambre tapissée de souvenirs. A côté du secrétaire ancien, je pouvais voir, appendus au mur dans leurs cadres de toutes formes, les portraits de ceux que la sainte fille avait aimés et qui étaient morts. Que ce petit coin funèbre remuait doucement ma rêverie ! Il y avait là une miniature coloriée, représentant mon arrière-grand'mère, la mère de mon aïeule, en costume du Directoire, avec une taille courte et des cheveux à la Prud'hon. Il y avait encore mon grand-oncle, son fils, une miniature aussi. Quel aimable et important visage à toupet d'admirateur de Louis-Philippe et de M. Thiers ! Il y avait mon grand-père paternel avec sa rude physionomie de parvenu, — et mon père à tous les âges. Plusieurs de ces portraits, déjà très anciens, avaient été faits au daguerréotype ; la lumière qui jouait sur les plaques à demi effacées rendait difficile de bien

distinguer tous les traits. Une bibliothèque basse régnait un peu plus loin, où je retrouvais tous les livres de prix de mon père, gardés pieusement. Mon Dieu! comme je me sentais protégé par les portières en velours vert traversées de longues bandes de tapisseries, — chef-d'œuvre de ma tante, — qui tombaient à gros plis sur les portes! Comme je regardais avec complaisance le tapis aux nuances passées, dont j'avais, tout petit, voulu cueillir les fleurs! C'était une des légendes de ma première enfance, de ces anecdotes qui se redisent sur un fils qu'on chérit et qui lui font sentir combien les moindres détails de son existence ont été regardés, compris, aimés. J'ai touché plus tard la glace de l'indifférence... Ma tante surtout, parmi ces meubles aux formes démodées, comme je l'aimais, avec son visage où je ne lisais que tendresse absolue pour moi, avec ses yeux dont le regard me faisait du bien à une place mystérieuse de mon âme! Je la sentais si voisine de moi par la seule ressemblance avec mon père, — et ce jour-là davantage encore, — si bien que je me levai quatre ou cinq fois de table pour l'embrasser dans l'intervalle du temps que je mis à écrire ma lettre de félicitations adressée au pire ennemi que je me connusse au monde. — Et ce fut la seconde date ineffaçable de ma vie.

Tu ne devines pas, demanda ma tante?

Paul Bourget.

(A suivre.)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 77.11.97

MADAME DE MOIRAN

I

Le Rhône, dans toute une partie de son cours, du fort de l'Écluse à Seyssel, où il devient navigable, coule presque toujours entre de hautes parois de roc : c'est moins une vallée qu'une gorge, au fond de laquelle, rapide et tumultueux, il roule ses eaux bleues et vertes. Çà et là, cependant, il s'élargit ; les montagnes s'écartent, leurs pentes s'adoucissent ; dans le sol défriché des forêts, la charrue creuse son sillon ; des hameaux fument sur les coteaux ; le fleuve s'apaise un instant, modère sa course et forme par endroits, en débordant, de mélancoliques marais où le vent courbe les roseaux empanachés et berce la rêverie des peupliers et des saules.

Il lui avait écrit deux lignes.

C'est dans cette austère contrée, non loin d'un petit village, que s'élève une massive construction, datant de la première moitié du XVIIIe siècle ; on l'appelle, dans le pays, le château de Tonneraz. Planté sur une abrupte colline, au pied même du Jura, sur la rive gauche du Rhône, le château sent monter jusqu'à lui la tristesse de l'étroite et morne vallée, en même temps qu'il subit l'écrasante sévérité des montagnes qui le dominent. Le

parc, à peine grand de deux hectares, a une sorte de froide majesté, comme le paysage environnant ; ses sapins immenses paraissent de sombres géants descendus des monts ; ses marronniers et ses vieux chênes ont des branches mortes qui, par les brouillards d'automne, pleurent lugubrement ; la vétusté des murs, couverts de lierre et de mousse, fait songer à celle des tombes ; et, dès que passe un orage, les voix de la foudre, éclatant sur les cimes, se prolongent en un long grondement qui se mêle à celui du fleuve, symbole de colère et de menace.

Pourtant la châtelaine de Tonneraz, Mme de Moiran, ne semblait pas redouter de vivre là, puisqu'elle y restait huit mois de l'année. C'était à la Noël seulement qu'elle se résignait à partir pour se rapprocher de sa fille, Mme Chambris, dont le mari se disait étroitement retenu à Paris par ses affaires industrielles. Mme de Moiran avouait, d'ailleurs, que cette solitude lui était un repos, non un exil ; qu'elle aimait les antiques arbres de son parc, l'eau bouillonnant au fond de la vallée, la plainte des rafales ; que même elle souriait quand les premières neiges couvraient les crêtes et les moraines, les noires forêts et les rochers nus, de leur blancheur froide, éblouissante et calme. Alors elle sortait, bravant la bise âpre, foulant aux pieds les feuilles tombées, et, svelte encore, bien droite et vive, elle s'en allait par les routes, s'arrêtait aux cabanes des laboureurs, des pêcheurs et des bûcherons, et donnait sa main à leurs mains rudes et timides. On lui faisait fête, et on accourait à elle parce qu'elle était charitable, et aussi parce que la grâce survivante de son ancienne beauté doublait la valeur de l'aumône.

On savait qu'elle avait été une grande dame, là-bas, à Paris. Quelques-uns se rappelaient encore le comte de Moiran, un ancien officier aux dragons de l'Impératrice, un bel homme, qui semait l'or quand il venait à Tonneraz, fier avec ça, et qui, peut-être bien par mépris, tutoyait toutes les bonnes gens d'alentour. Il était mort en 1880, assez jeune encore, mais usé et quasi vieillard. Sa veuve aussitôt avait abandonné Paris, vendu sa villa de Deauville, et, dès lors, avait habité Tonneraz presque toute l'année... On racontait aussi qu'elle avait dû changer son genre de vie après avoir payé les dettes de son mari, — ce qui n'avait pas été une petite affaire. — Plus tard, elle s'était résignée à s'éloigner de Tonneraz pour conduire sa fille dans le monde. Elle l'avait mariée, puis était revenue se cacher dans cette maison

sous la montagne où elle était née — « et où elle voulait mourir, disait-elle, comme la bête blessée qui se traîne jusqu'à sa tanière ».

Voilà ce qu'on savait dans le pays... Mais ce qu'on ignorait, même ailleurs qu'à Tonneraz, c'était l'héroïque dignité de cette femme, tout ce qu'avait souffert son âme délicate, prête à aimer et constamment déçue, très noble et qu'avaient humiliée tant de réalités brutales. Elle y songeait, durant ses longues promenades ou ses haltes contemplatives, sur le banc, au bas du parc, d'où la vue errait sur les remous de l'eau, sur les clairs galets de la rive, sur la montagne impassible ; et, retournant à son passé, elle revoyait son mari, à qui ses parents — des bourgeois — l'avaient donnée toute jeune, un beau jour, avec la grosse dot qu'il fallait. Maintenant elle le jugeait sévèrement, cet homme : non pas qu'il fût malhonnête ou lâche ; mais quelle insouciance de tout ce qui n'était pas lui-même et son plaisir ! « Courte et bonne », disait-il. Un cynique, en somme. Brave, assurément ; religieux, d'ailleurs, par élégance ; mais en même temps, doué d'une conscience assez obtuse pour ne pas trouver étrange de faire payer ses dettes de jeu par le notaire de sa femme... « Plaie d'argent n'est pas mortelle !... Après nous le déluge !... » C'étaient là encore de ses formules favorites. Et si Mme de Moiran, dédaigneuse de parler d'elle et de sa fortune jetée aux quatre vents, répliquait : « Et votre fille ? » il haussait les épaules et s'écriait : « Bah ! Elle aura la beauté de sa mère et le nom de son père ; c'est plus qu'il ne lui en faut ! »

Heureusement, la mort l'avait arrêté dans la mise en pratique de ses théories égoïstes... Et Mme de Moiran, libérée de ce coûteux compagnon d'existence, avait pu, dans sa retraite de Tonneraz, faire assez d'économies pour que la petite Marguerite, sa fille, eût encore une autre dot qu'un beau nom et un joli visage. De plus, elle lui voulait pour mari un homme qui fût tout le contraire, si possible, de ce qu'était M. de Moiran ; et c'est ainsi que M. Paul Chambris était devenu son gendre, — parce qu'il n'était ni titré, ni officier, ni oisif, qu'il passait pour un garçon raisonnable, actif, sans vanités de riche ni aspirations de snob, en un mot, parfait pour la vie d'intérieur. Mme de Moiran, contente de son œuvre, s'était aussitôt effacée, craignant de troubler par une indiscrète sollicitude le bonheur qu'elle venait de créer, et qui, selon ses prévisions maternelles, devait être durable.

Pendant deux ou trois ans, il sembla que son espérance ne fût pas trop ambitieuse. Chambris, très occupé de ses deux usines et de quelques autres entreprises où il avait une part d'intérêt, n'eut pas, comme trop de maris, le loisir d'user en peu de temps la réciproque sympathie du début... Il se montrait aimable... En outre, Marguerite ayant mis au monde un garçon et une fille sans que sa santé en fût éprouvée, il lui en avait su gré : pour cet industriel, une femme délicate n'était qu'une machine défectueuse; et il avait largement, à sa façon, manifesté son approbation, après chaque naissance, en offrant à sa femme un rang de perles. Donc il n'était ni méchant, ni insensible, ni même difficile à aimer ; et pour bien des épouses, il eût été le mari très suffisant que l'on ne trompe que par colère ou par ennui, s'il vous y oblige par son injustice ou par sa bêtise.

Seulement, — et cela, Mme de Moiran, peu à peu, en acquit la triste certitude, — Chambris, pour Marguerite, n'était pas ce très suffisamment mari. Elle surprenait chez sa fille, çà et là, un froncement de sourcils, un silence, un léger mouvement d'épaules, inquiétantes manifestations que lui ne voyait pas et qui étaient des réponses méprisantes ou découragées faites à d'inconscientes maladresses de parole ou d'action. Ainsi, quand il rentrait, le soir, pour le dîner, il avait une manière de s'asseoir lourdement, dans un des fauteuils du salon, de se moucher avec bruit, de se plonger dans la lecture de son journal sans autres mots que ceux-ci : « Ça va bien ? Rien de neuf ? » il était gros mangeur, et, comme il découpait lui-même à table, ses yeux ronds, d'avance, convoitaient les viandes. Les présents qu'il apportait à sa femme, en de rares occasions, il les tendait d'un geste brusque, et, tandis qu'elle le remerciait : « Payé comptant, ma chère; cinq pour cent d'escompte... c'est mon principe. » Alors sur le visage de Marguerite passait une ombre d'ironie, et les paupières s'abaissaient, voilant le mécontentement du regard... Chambris ne soupçonnait rien, ne redoutait nul abîme ouvert sous ses pas; et, lui eût-on crié : « Casse-cou ! » il se serait mis à rire et eût continué sa route... Aussi bien, Mme de Moiran, qui voyait cette belle sérénité de mari, ne songeait même pas à intervenir, d'autant que, Marguerite ne lui ayant jamais parlé de ses déceptions conjugales, elle espérait encore s'en être exagéré l'importance.

Mais lorsque, seule de nouveau, là-bas, elle comparait l'une à l'autre sa vie ancienne et la vie présente et à venir de sa fille,

une mélancolie s'emparait d'elle. Était-ce donc que nul homme ne pourrait jamais à nulle femme donner la part de bonheur attendue?... « Ainsi, pensait-elle, j'ai tenté de la mettre à l'abri des périls que j'ai affrontés; j'ai voulu qu'elle profitât de mes pénibles expériences; je lui ai fait une vie régulière et calme au foyer domestique, espérant que je réaliserais pour elle, chez elle, cet idéal des félicités conjugales, dont les moralistes parlent comme d'un paradis sur terre... Mais non, je me suis trompée! »

Et elle se demandait si, franchement, une femme ne devait pas préférer encore à l'estime fidèle d'un lourdeau sans vices les très intermittents hommages d'un époux tel qu'était M. de Moiran : dépravé, prodigue, mais ayant toutes les élégances de sa race.

De loin, maintenant, et du haut de ses cinquante ans, elle avait une vue nette de son passé. Elle se rendait compte qu'en respectant son amour-propre d'épouse, M. de Moiran avait agi en habile homme; et, trop modeste, elle lui attribuait beaucoup du mérite qu'elle avait eu à demeurer vertueuse.

« Vertueuse! » Elle ne prononçait pas ce mot-là sans un peu d'amertume. Était-ce donc un regret pour elle de n'avoir jamais connu la double joie criminelle d'aimer et d'être aimée hors la loi? Devant cette question, elle hésitait. Son âme, très mobile, répondait tantôt oui, tantôt non. Certains jours, quand elle avait bravement, tendrement secouru des misères, consolé des afflictions, élevé son âme jusqu'à la bonté qui purifie, elle se disait : « Le bonheur est là, dans la tranquille fierté de n'avoir pas failli, de pouvoir sans malaise, considérer son passé... » Mais, d'autres fois, quand un incident quelconque — une lecture, une parole entendue, ou même une simple rêverie — la ramenait à l'époque brillante de sa jeunesse et de sa beauté, elle haussait les épaules et soupirait, impuissante à honorer ses anciens scrupules. Et aussitôt une figure apparaissait à son regard pensif et charmé.

C'était un très jeune homme, de vingt-quatre ans à peine, dont les yeux bleus l'adoraient, mais dont la main timide n'osait pas même se tendre vers elle... Il ne souriait pas, il semblait résigné, n'implorant rien que la permission d'aimer sans espoir, silencieusement et à jamais, celle qui lui bouleversait l'âme. Oh! la douloureuse histoire, ignorée de tous, excepté d'elle et de lui! La romanesque et lugubre fin que celle de ce petit sous-lieute-

nant, Louis de Birmont, au doux visage un peu grave, qui l'avait aimée à en mourir, — c'est le mot; — qui, après deux années d'ardente et muette admiration, lui avait enfin balbutié le secret de son cœur. Elle l'avait éloigné bien vite, ayant peur de dire oui; elle l'avait supplié de partir, de ne plus la revoir, tant qu'il l'aimerait... Et après une courte lutte, il avait obéi, tout pâle; il s'en était allé, avec ce sourire de ceux qui commencent à chercher des yeux la mort, cette amie des fatigués. Il avait écrit à Mme de Moiran ces deux lignes: « Je n'ai pas envie de revenir jamais, puisque vous ne voulez pas m'aimer... Adieu. » Il s'était fait envoyer en Afrique et n'en était jamais revenu.

Il était mort misérablement, banalement, après une courte maladie, à l'hôpital militaire de Constantine... Mme de Moiran, désolée, avait considéré cette mort comme le châtiment de son refus d'aimer. Ses souvenirs d'amour en avaient pris plus de poésie; ses regrets, d'intensité; — et maintenant encore, après vingt ans, elle ne trouvait pas que ce fût une suffisante expiation de sentir peser sur sa conscience la tristesse de ses remords. Elle aurait voulu plus et mieux. Elle eût souhaité un miracle. A lui, de nouveau, la vie; à elle, la jeunesse et le pouvoir de se donner au pauvre enfant qu'elle avait renvoyé et qui était mort loin d'elle, un peu à cause d'elle aussi!

Alors, son regard fixe et rêveur semblait chercher dans le passé lointain celui qu'elle ne verrait plus, qu'elle se maudissait d'avoir méconnu si injustement, et qu'elle aurait voulu rappeler sur la terre, pour des caresses.

II

Mme Chambris passait en général août et septembre à Tonneraz avec ses enfants; son mari n'y faisait qu'une courte apparition. Elle semblait ne pas s'ennuyer dans cette retraite et prendre fort bien son parti pendant quelques semaines. C'était, d'ailleurs, une femme réservée et sachant dissimuler toutes ses impressions, même à sa mère. Elle arrivait sans grandes expansions de joie ni de tendresse et repartait sans doléances. On la sentait assez indifférente aux menus faits de la vie: du moins, elle blâmait qu'on s'attristât ou s'égayât trop facilement, mais cette insouciance pouvait bien n'être qu'une forme de résignation ou de

fierté... Et Mme de Moiran ne s'y trompait pas ; elle reconnaissait en Marguerite certains mouvements d'âme dont elle-même eût été capable. Du reste, même au physique, Mme Chambris lui ressemblait. M. de Moiran avait, pour une fois, fait preuve de perspicacité en prédisant que cette gamine serait un jour aussi belle que sa mère... Elle avait ces mêmes yeux, d'un bleu doux et profond, voilés de rêverie ; le nez mince et droit, aux narines mobiles, signe de sensualité ou de malice ; une bouche petite, dont le brillant sourire atténuait le contour net un peu volontaire du menton ; et aussi l'élégance et l'harmonie du corps, la souplesse et la franchise de la démarche, la finesse des pieds et la blancheur des mains, fluettes sans maigreurs, de ces mains qu'à peine entrevues nous souhaitons de sentir se poser sur notre front, toutes légères... Avait-elle jamais aimé ? Non ! Elle avait connu seulement cette première surprise du mariage, le vain orgueil d'être femme, l'illusion de se croire plus libre et de donner de la joie à qui semble vous aimer. En fallait-il conclure qu'elle accepterait, aussitôt offerte, une compensation d'amour ? Qu'elle ne voudrait pas vieillir sans l'avoir obtenue ? Ou bien laisserait-elle, dans une dédaigneuse et noble résignation, ses cheveux devenir gris et son cœur impassible ?

Ces questions, Mme de Moiran se les posait souvent, et, en face de l'avenir de sa fille, comme lorsqu'il s'agissait d'elle-même et de son passé, elle hésitait à répondre.

Ainsi songeait-elle un matin de décembre. Il avait neigé toute la nuit. La terre continuait à s'envelopper de silence et de froid ; les flocons, infatigablement, tombaient, et Mme de Moiran suivait des yeux leur chute légère et innombrable, de derrière les vitres où elle appuyait son front pensif. Pour la première fois, elle sentait la tristesse de cet hiver et semblait chercher, par delà l'horizon neigeux, le visage d'un être ami. Elle venait de recevoir une lettre de Mme Chambris, et, sous la prose banale et en quelque sorte opaque et terne, elle entrevoyait tout ce que la jeune femme n'avait pas cru y mettre. De cette lettre, comme de tant d'autres déjà, une fatigue se dégageait, un ennui de vivre ; pas une plainte pourtant, même pendant l'énumération des mille tracas journaliers, de cette fin d'année. Elle avait eu fort à faire avec ses deux enfants d'abord, pris par l'influenza, et ensuite avec son mari, « très peu commode à soigner », disait-elle. Enfin, il était sur pied maintenant ! Et l'on devinait que c'était là

un cri de délivrance plus qu'une action de grâces. Elle parlait aussi, et avec nonchalance, de dîners quelconques, de la corvée des visites faites ou à faire, des gens que lui imposait son mari, etc., etc... Tout cela était dit d'un ton résigné ; c'était une revue d'incidents monotones, un tableau de vie grise et sans clartés, comme ces longs jours de nuages, où, dans un inconscient malaise, on attend vainement que le soleil se montre.

Elle suivait des yeux, derrière les vitres, le front pensif.

Et voici quelles étaient les dernières lignes de la lettre : « Je commence à craindre que ton grand amour de la solitude soit tout bonnement de la discrétion... Cette discrétion serait un crime. Viens donc, et n'oublie pas de faire couper dans la montagne, par un de tes bûcherons, un beau sapin pour le Noël des petits... Je t'attends au premier jour. »

Mme de Moiran, d'un brusque mouvement, quitta la fenêtre, plia la lettre qu'elle tenait encore à la main, et murmura : « J'irai. » Seulement, comme elle ne voulait pas avoir l'air de précipiter son arrivée, elle s'annonça pour le 20 décembre, quinze jours plus tard. Puis, par une habileté de femme, elle écrivit aussi à Chambris, pour le prévenir. Quelques jours passèrent. Chambris répondit : « Vous serez la bienvenue. » Et il ajoutait : « J'espère qu'en votre présence Marguerite se dominera un peu. Elle est de plus en plus nerveuse. » Mme de Moiran la connaissait de longue date, cette phrase, qui pour elle signifiait que cet homme-là n'entendait pas grand'chose aux femmes et encore moins à la sienne.

Elle avait bien jugé, à distance. Dès son arrivée, elle put cons-

tater tous les symptômes de ce que l'on pourrait appeler, en pathologie amoureuse, l'anémie conjugale; un mal qui ruine l'affection et débilite la fidélité, de telle sorte que l'une pourrait bien disparaître petit à petit et l'autre succomber tout d'un coup... En effet, loin de trouver que sa fille fût de plus en plus nerveuse, elle se rendait compte — et cela n'était pas pour la rassurer — que l'indifférence, dans l'âme de Marguerite, commençait de remplacer la résignation. Ainsi, aux premiers jours de janvier, Chambris annonça qu'il allait être contraint de partir pour l'Autriche, où il avait à traiter une grosse affaire, et qu'il ne savait au juste quand il pourrait revenir.

Il offrit le bras à Mme de Moiran.

— Ah! vraiment? fit la jeune femme. Je vous plains. C'est un vilain temps pour voyager.

Ce fut tout. Paul ne s'était pas même aperçu de cette froideur. Il expliquait ce qu'il allait faire là-bas, insistait sur l'importance de sa mission et le discernement dont on avait fait preuve en la lui confiant.

Il partit. Son absence rapprocha les deux femmes. Presque chaque jour elles déjeunaient ou dînaient ensemble, tantôt chez Mme de Moiran, rue Vézelay, tantôt rue de Courcelles, chez Marguerite. Celle-ci semblait détendue, alerte d'esprit. Elle riait parfois. Elle s'oubliait même à fredonner, çà et là, un refrain d'opé-

rette... Et la mère songeait gravement devant cette gaieté d'être sans mari.

Lui, Chambris, écrivait une fois ou deux la semaine : il pensait revenir avant la fin du mois, mais cela n'était pas certain, car son affaire, assez compliquée, ne marchait pas vite. Mme Chambris prenait le prétexte de cette absence pour refuser toutes les invitations qu'elle recevait.

Or, un jour, comme elle déjeunait en face de Mme de Moiran, on lui apporta un billet, dont la lecture parut la rendre assez perplexe.

— J'enverrai la réponse, dit-elle au domestique.

Et à sa mère, qui se taisait :

— C'est Mme Fernoy, qui nous invite toutes les deux pour le jeudi 24. Je ne répondrai qu'après le courrier de midi et demi : j'aurai probablement une lettre de Paul.

En effet, la lettre vint. Chambris annonçait que son retour était retardé jusqu'à une époque indéterminée, dans un mois peut-être.

— Ainsi, fit Mme de Moiran, tu refuses ?

Marguerite réfléchit un instant et dit :

— Au fait, si nous acceptions?... Du moment que Paul prolonge... Nous ne pouvons pas nous cloîtrer éternellement.

— Comme tu voudras.

Mme de Moiran trouvait ce raisonnement fort naturel, et ce fut sans la moindre pensée d'inquisition qu'elle reprit :

— Voyons le billet de Blanche Fernoy.

Marguerite sembla gênée :

— C'est que... si cela ne te fait rien... je préfère... Il y a un petit mot confidentiel de Blanche, et je n'ai pas le droit...

— Oh! pardon, chère amie, s'empressa de dire Mme de Moiran, toute confuse de son involontaire indiscrétion.

Cinq minutes après, elle avait oublié cet incident; mais, le surlendemain, elle rencontra Mme Fernoy en visite chez une commune amie. Les deux femmes sortirent ensemble. Mme Fernoy, aussi honnête et bénévole qu'étourdie et babillarde, s'empressa de dire :

— Je suis enchantée que vous ayez accepté pour le 24. Nous aurons Gabriel Saincy : Marguerite a dû vous prévenir ; je lui en parlais dans ma lettre. Elle ne vous en a rien dit? Elle le connaît bien pourtant ! Elle l'a souvent rencontré chez moi, il y a

deux ans, avant son voyage. Vous verrez comme il est séduisant. Il arrive du Thibet... Un *raid* de dix-huit mois... Et très bien, avec ça! Vingt-sept ans; l'air doux... Mais d'une énergie, à ce qu'il paraît... Un homme d'acier!... Donc, à jeudi. Je suis sûre qu'il sera charmé de revoir Marguerite...

Et elle sauta dans son coupé...

« Qu'est-ce que cela signifie? se disait Mme de Moiran, restée seule. Pourquoi Marguerite n'a-t-elle pas voulu me montrer la lettre de Mme Fernoy? Est-ce à cause de ce Gabriel Saincy?... Et qui est-ce donc? »

Elle se rappelait ce nom. Elle l'avait lu dans les journaux, quelques jours avant; on célébrait les mérites du jeune explorateur, son courage, sa persévérance, sa modestie.

Et elle se répétait : « Gabriel Saincy... Gabriel Saincy... Non, je ne le connais pas autrement... Et pourtant, j'ai un vague souvenir!... «

Elle décida d'interroger Marguerite. Le soir même, elle lui dit qu'elle avait rencontré Mme Fernoy; puis, à brûle-pourpoint :

— A propos, il paraît que nous dînerons chez elle avec un jeune et célèbre voyageur... un M. Raincy... Vaincy...

— Gabriel Saincy, reprit Marguerite corrigeant le nom d'une voix indifférente... C'est vrai, Blanche m'en parlait dans sa lettre...

— Tu le connais?

— Un peu... Toi aussi, d'ailleurs...

— Moi?...

— En tout cas, il te connaît de nom. Sa mère, qui est morte il y a six ou sept ans, était une Birmont; c'est un neveu des Buis-Gouville, des Sirvet, etc., etc. Elles étaient quatre ou cinq sœurs; un seul frère : un M. de Birmont, mort en Afrique, vers 1867 ou 1868. Celui-là était l'oncle de Saincy... Lui-même, Saincy m'a expliqué tout cela... Peut-être que je me trompe; c'est une famille nombreuse et embrouillée... Y es-tu?

— A peu près, murmura Mme de Moiran.

Déjà elle n'écoutait plus. A ce nom, soudain jeté devant elle, elle avait pâli, frémi. Toute à son émotion, elle n'avait pas observé que la nerveuse loquacité de Mme Chambris décelait un certain embarras. Elle songeait seulement que le hasard allait la mettre en présence d'un homme du même sang que l'autre, parent de celui qui l'avait aimée et qui était mort, loin d'elle, un

peu par sa faute!... Elle se disait : « Oui, c'est bien cela, Birmont avait une sœur, beaucoup plus âgée que lui, cette Mme Saincy qui habitait La Rochelle et qu'on ne voyait jamais. Comment n'ai-je pas tout de suite reconnu ce nom? »

Et tandis que, du bout des lèvres, par monosyllabes, elle poursuivait maintenant avec sa fille un entretien quelconque, elle rêvait, tendrement, craintivement aussi, à cette prochaine rencontre. Il ne lui semblait pas qu'il fût un nouveau venu dans sa vie, un étranger. En parlant de lui, elle eût dit plutôt : « Je vais le revoir » que « le voir ». Mais, tout en l'aimant déjà pour les souvenirs d'amour qu'il lui apportait, elle eût désiré le fuir à cause des tristesses qu'il éveillerait en elle... « Je suis ridicule, se disait-elle encore; qu'y a-t-il de commun entre moi et ce M. Saincy? Presque rien. Et entre lui et Birmont? Pas davantage. L'un est mort quand l'autre avait six ou sept ans à peine. Saincy n'a peut-être jamais vu son oncle... Ce qui est passé est passé!... Que m'importe?... »

Néanmoins, quelques jours après, en entrant dans le salon de Mme Fernoy, le cœur lui battait, malgré elle. Et, tout de suite, elle devina que Saincy était ce jeune homme qui, debout, au fond du salon, la regardait avec ses yeux bleus. Ce fut tout ce qu'elle vit d'abord, ce regard, tout ce qui lui rappela le mort aimé. Le visage, d'ailleurs, n'offrait d'autre ressemblance qu'un certain air de famille. Les traits différaient; le front plus haut, le nez plus fort, et sous la même moustache blonde, une bouche plus sérieuse encore et plus accentuée... Déjà il s'avançait et saluait Mme Chambris, qui aussitôt le présenta.

Il s'inclina très bas. Mme de Moiran lui tendit la main et ne trouva pas un mot à lui dire. Elle lui sourit seulement, d'un sourire grave et qui semblait rêver. Lui aussi se taisait. Leur silence dura quelques secondes; puis, comme on annonçait le dîner, et qu'il offrait le bras à Mme de Moiran, elle lui dit :

— Vous venez, monsieur, de faire un bien long voyage?

Il répondit en se tournant à demi vers elle :

— Oui, madame, dix-huit mois, c'est long.

Puis, gaiement et, cette fois, les yeux dans les yeux, il ajouta :

— Et les années de campagne comptent double!

Oh! cette voix simple et douce! Et la respectueuse jeunesse de ce regard! Quelle chanson et quelle caresse! Tout l'autrefois revivait, revenait à elle, et ce fut une si poignante mélancolie

qu'elle en devint pâle et dut se maîtriser pour ne pas presser un peu contre elle le bras de cet inconnu.

Ils avaient pris place. C'est à peine si elle l'interrogea sur ses voyages. Il parut lui en savoir gré. Elle-même, du reste, avait une autre curiosité, un autre désir. Elle souhaitait qu'il lui parlât de son enfance, de sa famille, de ceux qui n'étaient plus. Mais, soit dignité, soit peur de se trahir, elle n'osait pas engager hardiment la conversation, lançant parfois une phrase timide et vite se dérobant. A la fin, pourtant, elle l'obligea de prononcer le nom qu'elle avait aux lèvres. Il demanda :

Elle était en tête-à-tête avec le jeune homme.

— Et mon oncle Birmont, madame, l'avez-vous connu?

Elle répondit franchement :

— Oui, je l'ai rencontré assez souvent, autrefois... il y a bien longtemps. C'était un de mes danseurs... Mais vous, monsieur, vous ne pouvez guère vous rappeler...

— Si fait, madame! Certains souvenirs se gravent pour toujours dans nos cerveaux d'enfants ; et je vois encore mon oncle venant dire adieu à ma mère avant de partir pour l'Afrique. Il était en tenue — l'uniforme des chasseurs — et me faisait un effet magnifique et terrible avec ses bottes, son grand sabre et ses éperons. J'ai encore une photographie de lui qui date de ce temps-là et que ma mère m'a léguée... Pauvre garçon! Il est mort là-bas, vous savez...

— Oui, monsieur, je sais, fit Mme de Moiran, bien plus émue que Saincy. J'ai eu tort de vous rappeler ces souvenirs.

Avec la grâce infinie qu'elle savait donner à certaines paroles, elle ajouta aussitôt :

— Mais, en tout cas, prenez mon indiscrétion pour de la sympathie.

Saincy remercia d'un signe de tête et l'entretien se brisa... Lentement, il s'était détourné, avait jeté un coup d'œil vers l'autre côté de la table ; et comme si, à cette même seconde, Mme Chambris eût attendu ce regard qui s'arrêtait sur elle, d'un sourire presque imperceptible elle salua le jeune homme. Mme de Moiran avait vu. Elle s'étonna. Était-il, ce sourire, une chaste familiarité d'amie, était-il une audace ou un oubli de femme qui aime ? Elle n'eut pas le loisir de résoudre cette question à peine formulée d'ailleurs, car, dans le silence qui s'était fait tout à coup, par hasard Mme Fernoy, pressée de mettre son hôte en valeur, dit à Saincy :

— Eh bien, mon cher voyageur, la France a du bon, avouez ! Et la beauté française ne vaut-elle pas celle de vos épouses multicolores de là-bas ?

— Pardon, répliqua en riant Saincy, je proteste : épouses est un bien grand mot !...

Mme Fernoy commença des taquineries sur le sujet facile des amours exotiques, mais sa curiosité n'obtint pour toute satisfaction que cette réponse déconcertante :

— Il est possible, madame, que certains apprécient les femmes noires, jaunes et bleues ; pour ma part, je les ai toujours considérées comme de simples petits animaux.

— Après tout, interrompit Mme Fernoy, c'est assez galant pour nous autres blanches, ce que vous dites... Cela prouve que notre souvenir vous suit et nous protège par delà des mers.

— Sans doute, madame, murmura Saincy.

Et en même temps, il regarda Marguerite Chambris, qui baissa les yeux pour rajuster le fermoir de son bracelet.

Une heure plus tard, quand les hommes revinrent au fumoir, Saincy, après quelques évolutions, rejoignit Mme Chambris. Il s'assit en face d'elle, assez près, sur un fauteuil bas. Et Mme de Moiran, tout en feignant d'écouter M. Fernoy, épiait le jeune homme. Bientôt même, avec cette acuité de vision que nous donne parfois, dans un salon, la volonté de découvrir un secret soupçonné, elle eut la certitude qu'il parlait d'amour à Marguerite. Un autre observateur et moins intéressé que Mme de Moiran

n'eût sans doute pas saisi ces fugitifs mouvements de physionomie. C'était, çà et là, une seconde de mélancolie pensive, puis un éclair passait; et, en même temps, la bouche devait murmurer une question que révélait un léger rapprochement du buste, une attitude d'attente et de supplication ; d'autres fois, un geste lent, une main qui retombait découragée, ou encore un coup d'œil prudent et rapide qui se gardait contre les espions. Et elle, Marguerite, parlait aussi à phrases brèves, sans vouloir regarder son interlocuteur, obligeant ses traits à demeurer très paisibles, presque trop... Cela dura quelques minutes... Puis, comme un invité s'approchait, que seule Marguerite pouvait voir, elle eut un mouvement des lèvres qui disait : « Chut! » A cet avertissement, le jeune homme se tut, prit une banale expression de courtoisie, et, s'étant levé pour faire place au nouvel arrivant, il s'éloigna, en jaloux que révolte même le plus inoffensif partage de la femme aimée.

Pour Mme de Moiran, ces faibles indices venaient renforcer une présomption morale... N'ignorant pas le découragement de Marguerite, avant même de rencontrer Saincy, elle avait cherché instinctivement si quelqu'un n'apparaissait pas qui entreprît de jouer auprès de la jeune femme le rôle de consolateur. Maintenant, ce consolateur existait, — elle en était sûre, — et même il avait déjà parlé, imploré ; déjà leur sympathie à tous deux avait un passé, des souvenirs capables de les émouvoir, après cette longue séparation... Donc, fût-ce à leur insu, ils devaient s'aimer, ils s'aimaient !... Telle était la conclusion de Mme de Moiran, et la conduite de Saincy sembla lui prouver qu'elle n'avait pas tort.

En effet, le surlendemain de ce dîner, étant allée chez Marguerite, elle la trouva en tête à tête avec le jeune homme. Celui-ci ne prolongea pas longtemps sa visite. Il ne tarda pas à s'excuser et partit. Marguerite s'empressa de dire aussitôt après, d'un ton dégagé :

— Il est vraiment bien poli d'être venu me voir ainsi, tout de suite...

Puis elle parla d'autre chose.

Or, cette « politesse » de Saincy devint chaque jour plus assidue. Il apparaissait comme fortuitement partout où était Marguerite. Rien dans leurs allures ne révélait une préméditation, et pourtant si Marguerite, dans un salon ou au théâtre, n'apercevait

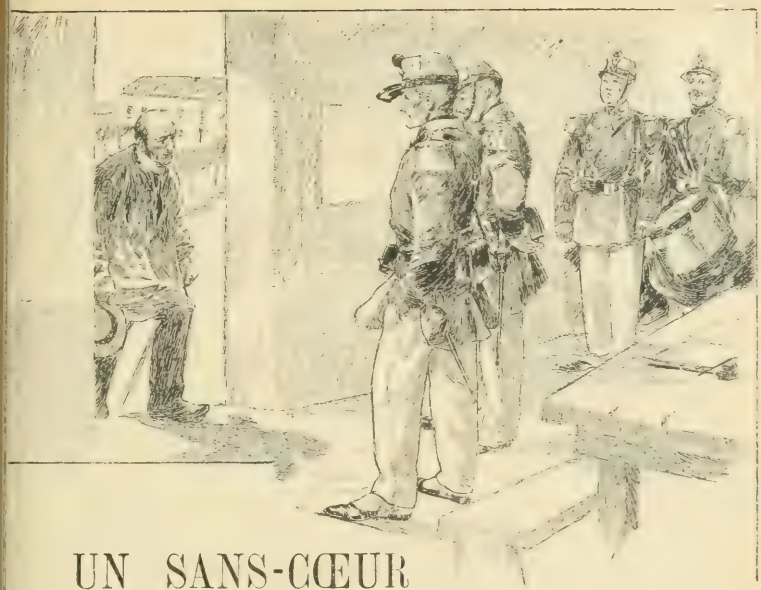
pas son ami, Mme de Moiran surprenait dans les regards de la jeune femme cette anxieuse interrogation de qui cherche en vain un visage attendu.

Aussi bien Mme de Moiran commençait à se dire que sa neutralité, si elle se prolongeait, ressemblerait fort à une complicité... Elle fut donc soulagée d'un remords en apprenant que Chambris annonçait son retour. Il arriva le soir même, quelques heures après sa dépêche. Marguerite le reçut avec la cordialité qu'il fallait, mais il parut à Mme de Moiran qu'elle avait peine à endurer le baiser conjugal de bienvenue... Et le lendemain, en revoyant Marguerite, elle devina que la jeune femme avait pleuré !

Elle résolut d'observer dès lors une stricte réserve. En effet, bien que la présence de Saincy continuât d'être une menace, elle jugeait que son devoir était de laisser la responsabilité de leur avenir à Chambris et à Marguerite elle-même : une intervention prématurée la blesserait comme un injuste soupçon ; et, s'il n'était plus temps d'intervenir, mieux valait feindre d'ignorer qu'obtenir de sa fille un aveu fait par bravade d'amour et gênant pour leur mutuelle affection.

Adolphe Chenevière.

(*A suivre.*)



UN SANS-CŒUR

L'exercice fini, l'adjudant Heurtier remonta dans sa chambre et ôta sa tunique dont il ménageait le drap. En s'approchant de la table, il vit, passée dans la bande du journal que son brosseur lui montait tous les matins, une lettre qui portait le timbre de Pont-Audemer. C'était son pays natal.

— Qu'est-ce qui vient m'ennuyer ? murmura-t-il en fronçant ses sourcils mauvais de « chien de quartier », détesté des hommes.

Et, nerveusement, il fit sauter l'enveloppe.

L'instituteur lui écrivait. On avait eu connaissance, par un bleu, venu en congé aux fêtes de Noël, de l'avancement de l'adjudant.

« Tout le pays, disait le maître d'école, s'est réjoui de cette bonne nouvelle. M. Duflôt, le charcutier de la place de l'Église, a invité votre père à dîner. Le vieux a passé la soirée à boire des verres avec des personnes qui le félicitaient. Il ne peut pas se tenir de vous embrasser après sept années d'absence. Il s'est mis en route, à pied, à son âge, avec un paquet au bout de son bâton pour venir vous surprendre. Je vous écris sur sa sollicitation, pour vous annoncer sa visite. »

L'adjudant Heurtier laissa tomber la lettre, il frappa sur la table un terrible coup de poing en murmurant :

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! le vieil imbécile !

Et il commença de marcher à grands pas par la chambre. Est-ce que ce vieux-là ne se déciderait pas à lui ficher la paix, une fois pour toutes. Est-ce qu'il ne pouvait pas comprendre que si on n'avait pas vu son fils depuis sept ans au pays, que si on ne lui avait pas notifié la nouvelle de l'avancement, c'est qu'on voulait en finir, une fois pour toutes, avec la famille ?

L'adjudant se jeta sur son lit si furieux qu'il pleurait presque, et cria à pleine voix :

— Je ne veux pas qu'on me relance !

Il regardait devant soi les sourcils froncés, au travers de son front une barre menaçante, creusée dès l'enfance, lorsque, petit paysan, il allait s'asseoir sur les bancs d'école, entêté dans son vouloir d'arriver quand même, en dépit de sa caboche, dure comme une pierre. Il souffrait déjà, dans ce temps-là, de la fainéantise de son père, — un homme sans métier, pas trop bon sujet, qui, l'hiver, servait les maçons et se louait, l'été, comme « aoûteux ». Il rêvait de sortir à tout prix de cette domesticité, ayant en la moelle un mépris paysan des irréguliers, que leur désordre entretient, toute la vie, dans la servitude des autres.

Au régiment, son avancement avait été rapide. Respect de la discipline, superstition de la consigne, il avait toutes les vertus qui font le bon officier et, avec cela, à sa façon, un sentiment élevé de l'honneur professionnel. Mais en même temps, sans doute par bassesse de naissance — le cœur si mal placé, qu'il cachait à tous, comme une souillure, la blouse de son père, l' « aoûteux ».

Donc, décidé à ne point donner aux hommes l'occasion de surprendre ce secret, il se leva rageusement et, ayant rebouclé son sabre, descendit l'escalier, traversa la cour, entra dans le poste de la caserne.

— Caporal Poiré !... lança-t-il de sa voix dure.

— Mon adjudant.

— Il viendra demain un homme de campagne qui me demandera, par mon nom. C'est un manant à qui je ne veux pas avoir affaire. Vous le mettrez à la porte.

— Entendu, fit le subalterne, en abaissant sa main qu'il avait tenue levée au shako.

Le lendemain, le caporal vit un vieil homme apparaître à la

orte du poste. Il avait ses souliers couverts de poussière et au out d'un bâton de voyage un petit paquet noué dans un mouhoir. Il semblait harassé de la route, le visage tout en sueur, sa ouche édentée entr'ouverte.

Il souleva son chapeau de paille, s'essuya longuement le front vec sa blouse neuve. Puis, ayant avancé la tête dans la porte, il emanda avec un fort accent normand :

— Je voudrions parler à l'adjudant Heurtier.

Le caporal s'avança :

— Ah ! c'est toi, vieux feignant ? Nous étions prévenus de ta isite. Rompez, rompez ! Et vivement ! Est-ce compris ?

Le paysan le regarda d'un air ahuri : et, par un brusque mouement d'épaule, s'arrachant à la prise du soldat :

— Vous, dit-il, lâchez-moi, autrement je nous plaindrons à ot' garçon ?

— Qui ça, ton garçon ? fit le caporal en ricanant.

— L'adjudant Heurtier, pardi !

Et le bonhomme s'efforçait de redresser sa taille courbée.

Le caporal Poiré se gratta la tête. Il flairait un malentendu, et uittant son ton ricaneur :

— Alors, espérez un peu, dit-il, je vais lui dire que vous tes là.

Il rencontra l'adjudant qui sortait du mess.

— C'est le vieux qui vous demande.

— Et vous l'avez fichu à la porte ? interrogea Heurtier, tout de uite furieux.

Le caporal répondit :

— Sauf vot' respect, mon adjudant, il dit que vous êtes son arçon.

— Je ne le connais pas et je ne veux pas le voir ! hurla le sousfficier en tapant du pied avec colère. M' ferez quat' jours d' ıle de police pour n'avoir pas observé vot' consigne. Allez !

— Eh ben ! demandèrent de loin les soldats du poste en voyant caporal qui s'en revenait, la mine longue.

Poiré, sans leur répondre, traversa la salle, marcha sur le onhomme et, le saisissant par le bras :

— Toi, mon vieux, tu vas fout' le camp, et plus vite que ça. on garçon ou non l'adjudant ne veut pas te voir... Hue !

Et violemment il mit dehors le vieux, abasourdi, suppliant.

Traînant la jambe, le père traversa l'esplanade, vint s'asseoir

en face de la porte, sur le banc d'un marchand de vins.

Le cabaretier le voyait pleurer, courbé en deux, à grosses larmes, qui coulaient presque dans son verre de cidre ; il s'approcha familièrement, bon garçon. Et lui tapant sur l'épaule :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, camarade ?

Le vieux leva ses yeux saignants ; il dit, le menton secoué de soupirs :

— C'est not' garçon, l'adjudant Heurtier qui ne voulions pas nous connaître.

— Ah ! c'est votre garçon, fit le patron, très intéressé, en s'asseyant à la table.

— Même que je sommes venu à pied de chez nous, pour l'embrasser.

— Et il n'a pas voulu vous recevoir ?

Le vieux baissa la tête : l'autre continua d'une voix compatissante :

— Faut-il qu'il y ait des gens sans cœur. Restez donc chez moi, mon brave homme, tant qu'il vous plaira. Je le connais, moi, votre fils. Je vous préviendrai la prochaine fois qu'il passera devant la porte.

Il détestait l'adjudant, ayant eu à se plaindre de ses rondes du soir qui enlevaient des pratiques au débit. Il n'était pas fâché de prendre sa revanche.

Il rentra donc dans le cabaret, traînant après soi le vieux père et, interpellant les consommateurs :

— En voilà une bien bonne !

Et il rapporta l'histoire.

Les soldats écoutaient, les yeux grands ouverts. Presque tous avaient eu maille à partir avec l'adjudant. Ils arrosèrent le chagrin du vieux, approuvèrent l'idée de le garder comme pensionnaire. Et l'on s'arrangea pour faire savoir, le soir même, à l'adjudant que son père s'était installé au cabaret, qu'il contait son aventure à tout le monde, qu'il était bien décidé à ne point partir sans parler à son fils.

Pour le coup, Heurtier fut exaspéré.

« Si tu ne t'en retournes pas ce soir même par le chemin que t'a amené, écrivit-il dans une lettre, griffonnée à la hâte, que son brosseur porta au cabaret, je te fais empoigner par les gendarmes. Mais je te garantis que ce scandale ne durera pas plus longtemps. »

Le patron lut ce billet dans le cabaret au milieu des huées.

— Ah! il vous menace des gendarmes, mon vieux père? Il erait bon voir qu'ils vinssent vous chercher chez moi. Je les ecevrai. Vous n'avez rien fait de mal, je suppose?

Et le paysan, terrifié de cette menace, répondait en gémissant, a figure toute souillée du bleu de sa blouse déteinte :

— Mais non ! je voulions seulement voir not' fils !

— Il faudra que l'adjudant sorte demain avec son peloton pour ller à la cible, cria un buveur de sa place. Vous n'avez qu'à le guetter pour lui faire une surprise, sur les midi...

A l'heure dite, le vieux attendait dans le cabaret, gris dès l'aurore, pour prendre du courage et, quand le patron qui faisait sentinelle près de la porte eut crié :

— Le voilà !

Il sortit sur la terrasse.

Le peloton défilait devant le cabaret, son fils passerait devant ui.

De loin, il le regardait venir, décidé à faire un éclat, soutenu ar les ricanements, dans son dos, du patron et des consommaeurs bourgeois.

L'adjudant, lui aussi, l'avait aperçu. Il continuait d'avancer ourtant, au bord de la colonne, tout pâle.

Quand il fut à portée de voix, le paysan à moitié saoul, cria :

— Eh ben! mon garçon, on ne veut donc point dire le bonjour son père?

— Serrez les rangs ! fit l'adjudant d'une voix brève.

Et il passa.

— Mon garçon... mon garçon... reprit le vieux subitement égrisé, à voix basse, comme une prière.

L'autre ne tourna pas la tête.

Alors le père se laissa choir sur sa chaise, anéanti, en murnurant ce proverbe de son pays, où sa peine se soulageait dans n aveu de l'universelle expérience :

— Quand les enfants sont petits, ils vous marchon' su' l' pied; uand ils sont grands, ils vous marchon' su' l' cœur.

Hugues Le Roux.

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(Suite.)

V

Ineffaçables? Oui, ces deux dates le sont demeurées, et elles seules... Lorsque je reviens en arrière, toujours et toujours je me heurte à elles. Mon père assassiné, ma mère remariée, ces deux idées ont si longtemps pesé sur mon cœur. Les autres enfants ont des âmes mobiles, souples et qui se prêtent à toutes les sensations. Ils se donnent en entier à la minute présente. Ils vont, ils viennent d'une gaieté à une peine, oubliant, chaque soir, ce qu'ils ont éprouvé le matin, nouveaux à tous les aspects du sentier tournant de leur vie... Et moi, non!... Mes deux souvenir réapparaissaient sans cesse devant ma pensée. Une hallucinatio continue me montrait le profil du mort sur l'oreiller du lit au pie

— Ne le grondez pas trop, il est si jeune.

(1) Voir le numéro du 4 Décembre.

duquel pleurait ma mère, — ou bien j'entendais la voix de ma tante, m'annonçant l'autre nouvelle. Je revoyais son visage triste, ses yeux bruns, les rubans noirs de son bonnet qui tremblaient au vent de l'après-midi de septembre. Puis j'éprouvais, comme alors, l'impression de déchirure intime que j'avais ressentie par deux fois, combien cruelle, combien inguérissable! Aujourd'hui encore que je m'essaye à retrouver l'histoire de mon âme, de l'André Cornélis véritable et solitaire, je ne rencontre pas un souvenir qui ne disparaisse devant ces deux-là, pas une phase de ma jeunesse que ces deux faits premiers ne dominent, qu'ils n'expliquent, qu'ils ne contiennent en eux, comme le nuage contient la foudre et l'incendie, et la ruine des maisons frappées de cette foudre. Par delà toutes les images qui assiègent ma mémoire me représentant celui que je fus, durant mes longues années d'enfance et de jeunesse, ce sont toujours ces deux journées de malheur que j'aperçois en arrière. Fond sinistre du tableau de ma vie, morne horizon d'un plus morne pays...

Quelles images?... Une grande cour plantée d'arbres anciens, des enfants qui jouent, par une fin de jour en automne, et d'autres enfants qui ne jouent pas, mais qui regardent, s'appuient au tronc des arbres jaunis, ou se promènent avec des airs de petites créatures abandonnées... C'est le préau du lycée de Versailles. Les écoliers joueurs sont les anciens; les autres, les timides, les exilés, sont les nouveaux, et je suis l'un d'eux. Voici quatre petites semaines que ma tante me disait le mariage de ma mère, et déjà ma vie est toute changée. A mon retour des vacances, il a été décidé que j'entrerais comme interne au collège. Ma mère et mon beau-père entreprennent un voyage en Italie qui durera jusqu'à l'été. M'emmener? Il n'en a pas été question une seconde. Me laisser externe à Bonaparte sous la surveillance de ma tante qui viendrait s'établir à Paris? Ma mère a proposé ce moyen, que mon beau-père a repoussé tout de suite avec des arguments trop raisonnables. Pourquoi imposer un tel sacrifice d'habitudes à une vieille fille? Pourquoi redouter cette rudesse de l'internat qui façonne les caractères?

— Et il a besoin de cette école, a-t-il ajouté en me regardant avec des yeux froids, comme au moment où il m'a serré le bras si fort.

Bref, on a résolu que je serais pensionnaire, mais pas dans un collège de Paris.

— L'air y est trop mauvais..., a dit mon beau-père.

Pourquoi ne lui sais-je aucun gré du souci qu'il semble prendre de ma santé? Je ne prévois pourtant guère ce qu'il prévoit déjà, lui, l'homme qui veut m'écarter à jamais de ma mère, qu'il sera plus aisé de me laisser interne dans un collège situé hors de la ville, quand ils reviendront. Quel besoin a-t-il de ces calculs? Est-ce qu'il ne lui suffit pas d'énoncer une volonté pour que Mme Termonde lui obéisse? Comme je souffre lorsque j'entends sa voix, à elle, lui dire « tu », de même qu'à mon père! Et je pense à mes rentrées d'autrefois lorsque je commençais mes classes à Bonaparte, et que ce pauvre père m'aidait à mes devoirs. C'est mon beau-père qui m'a conduit au lycée, hier dans l'après midi. C'est lui qui m'a présenté au proviseur, un long bonhomme à tête chauve qui m'a tapé sur la joue en me disant :

— Ah! il vient de Bonaparte... le collège des muscadins...

— Ah! il vient de Bonaparte... le collège des muscadins...

J'ai eu, le soir même, la curiosité de chercher ce mot dans le dictionnaire, et j'ai trouvé cette définition : « Jeune homme qui a de la recherche dans sa parure... » Et c'est vrai qu'avec mes vêtements coquets où s'est complue la fantaisie de ma mère, mon grand col blanc, mes bottines anglaises, ma veste joliment coupée, je ne ressemble point aux garnements en tunique parmi lesquels je vais vivre. Ils ont leurs képis déformés. Presque tous leurs boutons sont arrachés. Leurs gros bas bleus tombent sur leurs souliers éculés. Ils achèvent d'user, à l'intérieur, des costumes de l'an

passé. Plusieurs m'ont regardé avec curiosité dès les premières récréations de ce premier jour. Un d'entre eux m'a même demandé : « Que fait ton père? Je n'ai pas répondu. Ce que j'appréhende avec une angoisse insoutenable, c'est qu'on me parle de *cela*. Hier, tandis que le train nous amenait à Versailles, mon beau-père et moi, dans ce vagon où nous n'avons pas échangé une parole, comme j'aurais voulu dire cette épouvante, le conjurer de ne pas me jeter au milieu d'autres enfants, ainsi abandonné à leurs indiscrètes férocités, lui promettre, si je demeurais à la maison, de travailler plus et mieux qu'autrefois ! Mais le regard de ses yeux bleus est si aigu quand il se pose sur moi ; j'ai besoin de tant d'efforts pour prononcer, en m'adressant à lui, ces enfantines syllabes, ce mot de « papa » que je dis toujours en pensée à l'autre, à l'endormi sans réveil possible qui est là-bas dans le cimetière de Compiègne ! Et je n'ai pas supplié M. Termonde, et je me suis laissé enfermer au lycée sans une phrase de regret.

Dans ce vagon où nous n'avons pas échangé une parole.

J'aime encore mieux, plutôt que de m'être plaint à lui, errer comme je le fais parmi les étrangers. Maman doit venir demain, veille de son départ, et cette entrevue toute prochaine m'empêche de trop sentir l'inévitable séparation. Pourvu qu'elle vienne sans mon beau-père ?...

Elle est venue — et avec lui. Dans ce parloir, décoré de mauvais portraits des élèves qui ont obtenu le prix d'honneur au concours général, elle s'est assise. Mes camarades causaient aussi avec leurs mères, mais laquelle était digne d'être aimée comme la mienne ? Avec la sveltesse de sa taille, la grâce de son cou un peu long, ses yeux profonds, son fin sourire, encore une fois elle m'est apparue si belle ! Et je n'ai rien pu lui dire parce que mon beau-père, « Jack », comme elle l'appelle avec la mutinerie d'une pro-

nonciation anglaise, était là aussi, entre nous. Ah! cette antipathie qui paralyse toutes les puissances affectueuses du cœur, l'ai-je assez connue alors, et depuis? J'ai cru voir que ma mère était étonnée, presque attristée de ma froideur à cette minute de nos adieux. Mais n'aurait-elle pas dû comprendre que je ne lui montrerais jamais ma tendresse, à elle, devant lui? Et elle est partie, elle voyage, et moi je suis resté...

D'autres images surgissent qui me montrent notre salle d'étude pendant les soirs de ce premier hiver de mon emprisonnement. Le poêle de fonte rougeoie au milieu de cette salle éclairée au gaz. Un bol rempli d'eau est posé sur le couvercle, de peur que la chaleur ne nous entête. Tout le long des murs court la ligne de nos pupitres, et derrière chacun de nous se trouve un petit placard où nous rangeons nos livres et nos papiers. Un grand silence pèse sur la vaste pièce, rendu comme plus perceptible par le bruissement des feuillets tournés, le grincement des plumes, et une toux étouffée de moment à autre. Le maître se tient là-bas, sur une estrade haute de deux marches. Il s'appelle Rodolphe Sorbelle, et il est poète. L'autre jour, il a laissé tomber de sa poche un papier chargé de ratures sur lequel nous avons déchiffré les vers suivants :

Je voudrais être oiseau des champs,
Avoir un bec,
Chanter avec ;
Je voudrais être oiseau des champs,
Avoir des ailes,
Voler sur elles.
Mais je ne puis en faire autant,
Car j'ai le bec
Beaucoup trop sec,
Et je suis pion,
Cré nom de nom !...

Cette prodigieuse poésie a fait notre joie, à nous autres petits collégiens féroces. Nous la chantons continuellement, au dortoir, en promenade, en cour, fredonnant les dernières paroles sur l'air classique des « lampions ». Mais le vieux chien de cour a la dent mauvaise, il se défend à coups de retenues et on ne le brave guère en face. La lampe suspendue au-dessus de sa tête éclaire ses cheveux d'un gris verdâtre, son front rouge, et son paletot jadis bleu, aujourd'hui blanchâtre à force d'usure. Il rime sans doute, car il écrit, il efface, et, par instants, il relève ce front où les veines se

gonflent, ses gros yeux bleus, qui expriment une réelle bonté lorsque nous ne le tourmentons pas de nos taquineries, fouillent la salle et font le tour des trente-cinq pupitres. Moi aussi je regarde ces compagnons de mon esclavage actuel. Ils ont des visages que je commence à si bien connaître : Rocquain, tout petit, avec un nez trop grand, rouge dans une face longue et blême ; Parizelle, immense, avec sa mâchoire en avant. Il est blond, il a des yeux verts, des taches de rousseur, et par gageure, l'autre été, il a mangé un hanneton. Il y a aussi Gervais, un brun tout frisé, qui écrit son testament chaque semaine. Il m'a communiqué le dernier de ces opuscules où se trouve cette clause : « Je lègue à Leyreloup un bon conseil enfermé dans ma lettre à Cornélis ». Leyreloup est son ancien ami qui lui a joué le tour de le rouler, l'automne dernier, dans un tas de feuilles sèches, entraîné à cette malice par le grand Parizelle, que le rancuneux Gervais considère depuis lors comme un scélérat, et le conseil enfermé dans la lettre posthume est un avis de défiance à l'égard du géant... Tout ce petit monde est la proie de mille intérêts puérils et qui, dès cette époque, m'apparaissent tels, quand je les compare aux souvenirs que je porte en moi. Et eux aussi, mes camarades, semblent comprendre qu'il y a dans ma vie quelque chose qui n'est pas dans la leur ; ils ne m'ont infligé aucune des misères qui sont l'épreuve accoutumée des nouveaux, mais je ne suis l'ami d'aucun d'eux, excepté de ce même Gervais qui va en rangs avec moi lorsque nous sortons. C'est un garçon imaginatif et qui dévore chez lui une collection de numéros du *Journal pour tous*. Il a découvert là une suite de romans qui s'appellent : *l'Homme aux figures de cire*, *le Roi des Gabiers*, *le Chat du bord*, et, de jeudi en jeudi, les jours de promenade, il me les raconte. Le fond tragique de mes rêveries me fait trouver un étrange plaisir à ces récits où le crime joue le rôle principal. J'ai eu le malheur de dire cette malsaine distraction à ma bonne tante, et le proviseur a séparé le feuilletoniste improvisé de son public. On nous défend, à Gervais et à moi, d'aller ensemble à la promenade. Ma tante Louise a cru ainsi calmer les frénésies d'une sensibilité qui l'effraye. Pauvre femme ! Ni la sollicitude de sa tendresse, ni les soins pieux de sa prévoyance — elle vient de Compiègne à Versailles chaque dimanche pour me faire sortir, — ni mon travail — car je redouble d'efforts pour que mon beau-père ne puisse pas triompher de mes mauvaises notes, — ni ma religion exaltée, — car je suis devenu

le plus fervent de nous tous à la chapelle, — non, rien n'apaise l'espèce de démon intérieur qui me ravage l'âme. Durant les études du soir, et dans mes repos entre deux séances de travail, je relis une lettre dont l'enveloppe porte un timbre à l'effigie du roi Victor-Emmanuel. C'est ma pâture de la semaine que ces pages qui me viennent de maman. Elles me disent sur son voyage beaucoup de détails que je ne comprends guère. Ce que je comprends, c'est qu'elle est heureuse, sans moi, hors de moi ; c'est que la pensée de mon père et de sa mort mystérieuse ne la hante pas ; c'est surtout qu'elle aime son nouveau mari, et je suis jaloux, misérablement, vilainement jaloux. Mon imagination, qui a ses lacunes étranges, a ses minuties singulières... Je vois ma mère dans une chambre d'hôtel, et, disposées sur une table, les pièces de son nécessaire de voyage qui sont en vermeil avec son chiffre en relief, son prénom tout entier et la première lettre de son nom de femme entrelacée aux lettres de ce prénom : Marie C... Ah! n'était-ce pas son droit de refaire loyalement son existence? Pourquoi renierait-elle son passé? Pourquoi ce mélange de ce passé à son présent me fait-il si mal, si mal que tout à l'heure, au dortoir, étendu sur mon étroit lit de fer, je ne pourrai pas fermer les yeux?

Qu'elles me semblaient longues, ces nuits, lorsque je me couchais sur cette impression-là, et comme je luttais en vain pour obtenir l'anéantissement de mon esprit dans le doux abîme du sommeil! Je demandais ce sommeil à Dieu, de toutes les forces de ma piété d'enfant. Je disais mentalement douze fois douze *Pater* et douze *Ave*, — et je ne dormais pas. J'essayais alors de me forger une chimère. J'appelais ainsi un bizarre pouvoir dont je me savais doué. Tout petit garçon, et une fois que je souffrais d'une rage de dents, j'avais fermé les yeux, ramené mon âme sur elle-même et forcé mon esprit à se représenter une scène heureuse dont je fusse le héros. J'avais pu ainsi aliéner ma sensation présente au point de ne plus me douter de mon mal. Maintenant, chaque fois que je souffre, je fais de même, et ce procédé me réussit presque toujours. — Je l'emploie en vain lorsqu'il s'agit de maman. Au lieu du tableau de félicité que j'évoque, l'autre tableau se présente, celui de l'intimité de l'être que j'aime le plus au monde avec l'homme que je hais le plus. Car je le hais, animalement, et sans que j'en puisse donner d'autre motif, sinon qu'il a pris la première place dans ce cœur qui fut tout à moi. Allons,

N. L. — II. 10. Dessin de Bonnet.

Une voiture de place nous déposa, mon beau-père et moi. (Chap. VI.)

j'entendrai les heures sonner, une fois au clocher d'une église voisine, et une fois à l'horloge de notre collège, — un tintement grave, puis un tintement grêle. J'entendrai le vieux Sorbelle marcher le long du dortoir, tristement éclairé de quelques quinquets, puis rentrer dans la chambre qu'il occupe à une des extrémités. Que les deux rangées de nos petits lits sont lugubres à regarder, avec leurs boules de cuivre qui brillent dans l'ombre, et le ronflement des dormeurs odieux à entendre ! D'intervalle à intervalle, un veilleur passe, un ancien soldat à la face large, à la grosse moustache noire. Il est engoncé dans un caban de drap brun et porte une lanterne sourde. Est-ce qu'il n'a pas peur la nuit, tout seul, le long des escaliers de pierre du lycée où le vent s'engouffre avec un bruit sinistre ? Que je n'aimerais pas à en descendre les marches, dans ce frisson des ténèbres, de crainte d'y rencontrer un revenant ! Je chasse cette nouvelle idée, mais vainement encore, et puis je songe... Où est celui qui a tué mon père ? Est-ce d'épouvante, est-ce d'horreur que je frémis à cette question ? Et je songe toujours... Sait-il que je suis ici ? Et la panique m'affole, et je me demande si l'assassin ne serait pas capable de se déguiser en garçon de collège pour venir me frapper à mon tour ? Je recommande mon âme à Dieu, et c'est sur ces affreuses pensées que je m'endors enfin, très tard, pour être réveillé en sursaut à cinq heures et demie du matin, la tête lassée, les nerfs tendus, ma pauvre âme malade d'une maladie qui ne peut pas guérir.

Le veilleur, la nuit, le long des escaliers du lycée.

VI

Autres images. — Trois années se sont écoulées depuis le soir d'automne où une voiture de place nous a déposés, mon beau-père et moi, dans ce coin d'une des avenues du vieux Versailles qu'attriste la muraille du collège. Je devais passer dans ce collège dix mois seulement, ceux que ma mère passerait, elle, en Italie. Oui, c'était un soir de l'automne de 1866, — nous voici dans l'hiver de 1870, et je suis demeuré interne dans ce lycée « où l'air est si bon, où je travaille si bien », — ce sont les raisons que ma mère a données pour ne pas me reprendre chez elle; et la naïve femme est de bonne foi en répétant les phrases de M. Termonde. D'ailleurs ne m'a-t-elle pas consulté? N'ai-je pas répondu, moi aussi, que je préférais l'internat? Une expérience de quelques semaines de vacances, au retour de leur voyage, m'a démontré que mon cœur saignerait trop, à la voir aimer son mari comme elle l'aime. Mes yeux aigus d'enfant jaloux, et qui se souvient, surprennent trop de signes de ce sentiment. Elle passe, comme autrefois, ses blanches mains sur ma tête, pour me caresser, mais cette flatterie ne m'est plus douce depuis qu'une seconde alliance brille sur une de ses mains, et un jour arriva où cette seconde alliance y demeura seule! Du vivant de mon père, et lorsqu'il s'approchait d'elle pour l'embrasser, toujours elle avait un premier geste de défense, l'écartant de son bras, ou détournant la tête. Comme elle est soumise aujourd'hui et docile à poser cette même tête sur l'épaule de M. Termonde! Il la prend, sans qu'elle se défende, par cette taille qu'elle a gardée si souple. Il pose un baiser sur ce front qui ne se retire pas et que des boucles encadrent, au lieu des bandeaux qui plaisaient à mon père. Chacune de ces familiarités m'est une torture. Comment le devinerait-elle? Durant ces premières vacances, une après-midi que nous devions sortir et que la femme de chambre n'était pas là, M. Termonde lui a boutonné ses bottines de promenade. Je l'ai vu qui lui prenait le pied, après lui avoir ôté un petit soulier découvert, et qui mettait enfantinement un baiser sur ce pied chaussé d'un bas couleur pensée. J'ai subi un trop fort accès de rage lors de cette petite scène pour ne pas préférer le collège, qui ne me rappelle, du moins, ni le second mariage que je déteste, ni mon père si profondément oublié là où je voudrais tant que sa mémoire survécût. Et j'ai dit :

« Oui », au désir de mon beau-père ; et j'ai gardé la tunique.

Pourquoi cet hiver de 1869-1870 se représente-t-il à mon souvenir ? Ce n'est pas qu'il ait été distingué par aucun événement nouveau ; mais j'ai là devant les yeux une photographie de moi à cette date, et je retrouve, en la regardant, la trace plus vive de mon âme d'alors. Je m'apparais à moi-même comme une sorte de spectre rétrospectif, avec ma tête tondue, ma maigreur de garçon qui a trop grandi. C'était l'époque des conversations grossièrement libres, des lectures hâtives et désordonnées, de l'irréligion précoce et outrageante. Les visages de mes camarades me reviennent aussi dans le demi-jour de ce passé déjà si distant, Rocquain, plus blême que jamais avec son nez rouge d'acteur comique, chante les chansons de café-concert, fume des cigarettes dans des endroits inavouables, et collectionne des photographies d'actrices... Gervais, toujours brun et frisé, s'est passionné pour les courses ; il y joue avec bonheur ; il s'est réconcilié avec Leyreloup, « l'hérissé », comme nous l'appelons, et il lui a communiqué sa dangereuse manie. Ils organisent à eux deux des steeple-chases d'insectes, de chenilles et de tortues. Ils ont même imaginé une combinaison de paris à laquelle prennent part une dizaine d'entre nous. Le jeu consiste à placer devant un dictionnaire plusieurs morceaux de papier sur chacun desquels est inscrit un nom de cheval. On ouvre et on ferme le dictionnaire avec rapidité. Celui des morceaux de papier que ce petit coup de vent porte le plus loin a gagné le prix, et ceux qui ont parié sur lui se partagent les enjeux. L'immense Parizelle a grandi encore. A seize ans, il porte déjà la barbe et il a des maîtresses. Des sous-officiers d'artillerie, dont il a fait la connaissance, un jour que son correspondant l'avait laissé vagabonder seul dans le parc, l'ont mené dans un certain café dont il nous montre le chemin quand nous allons en promenade. Il nous décrit ce café par le menu, les vitres dépolies, la salle remplie de femmes habillées comme des bébés, avec des chemisettes toutes courtes, des bas de couleur, de hautes bottines à boutons dorés, et là-dedans un tapage, une gaieté, des chansons, des soldats debout qui boivent, d'autres assis qui ont pendu aux murs leur sabre et leur shako, — et les escaliers qui résonnent sous les grosses bottes de ceux qui descendent. Quant à moi, j'ai un nouvel ami, Joseph Dediot, qui m'a fait connaître quelques vers de Musset. Nous raffolons de ce poète. Dediot se trouve placé en classe à côté de Scelles, le fils du libraire, celui que nous avons surnommé

Bel-Œil, parce qu'il est louche. Bel-Œil est paresseux comme un homard, et Dediot a passé avec lui le plus étrange marché. Dediot lui fait tous ses devoirs, et, en retour de chacun, Bel-Œil livre la copie de vingt vers de *Rolla*. Moyennant je ne sais combien de versions, de thèmes et de vers latins, mon ami s'est procuré tout le poème, et nous récitons avec frénésie :

O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière...

Et encore, appliquant ces vers à notre lycée dont les mœurs sont celles de tous les internats :

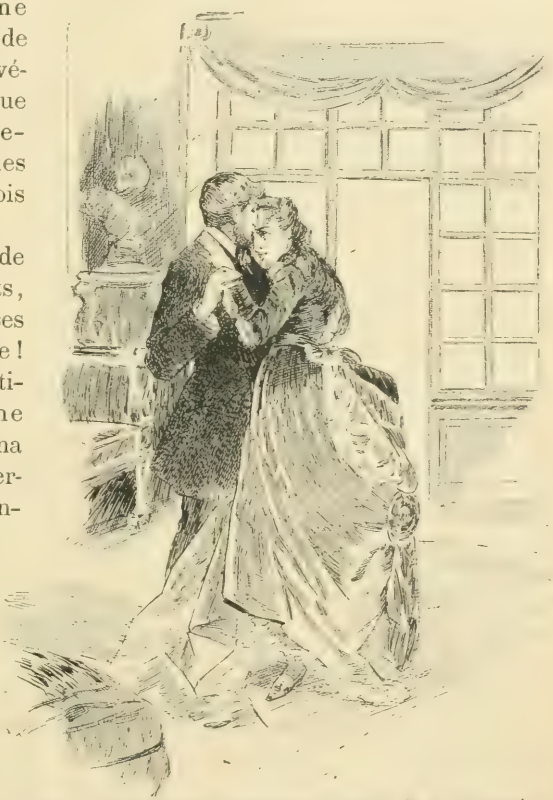
..... Et la corruption
Y baise en plein soleil la prostitution.

Nous sommes devenus sceptiques et misanthropes. Nous jouons à l'athéisme désespéré, comme Parizelle et Rocquain jouent à la débauche, Gervais au sport et au chic, d'autres à la politique et d'autres à l'amour. Le père Sorbelle, renvoyé du lycée, vient de publier un pamphlet où il se peint lui-même sous le pseudonyme de Lebros, et le proviseur sous le nom de M. Bifteck. Ce petit livre nous occupe tout cet hiver et nous décide à une conspiration qui n'aboutit pas. Nous voilà jouant aux révolutionnaires. L'étrange discipline que celle de ces infâmes collèges, où les adolescents gâtent leurs années d'innocence heureuse par la copie puérile et anticipée des passions dont ils souffriront réellement un jour ; — tels les enfants qui doivent mourir à la guerre, et font les soldats avec leurs boucles blondes et leurs rires gais ! Hélas ! le jeu, pour moi, a fini trop vite.

C'était pourtant mon home, l'endroit où je me sentais vraiment chez moi, — ce maussade collège avec ses cours stériles, ses études renfermées, son réfectoire empoisonné d'odeur de vaisselle, ses classes dont les pupitres étaient tatoués d'inscriptions au canif, ses dortoirs aux lavabos douteux. J'aimais ce bagne qui tenait de la caserne et de l'hôpital, parce que là du moins je ne retrouvais pas la preuve incessante de mon double malheur. Je m'y détendais, après tout, dans la naïveté de mon âge, et je cessais de m'hypnotiser dans l'idée fixe du meurtrier de mon père à découvrir et de mon beau-père à détester. Mes jours de sortie étaient pour moi des jours de supplice qui m'auraient fait appréhender avec terreur la fin de mes années de lycée, si je n'avais su qu'au lendemain de mon baccalauréat j'aurais ma fortune et que je pourrais m'adonner

out entier à la recherche qui devait être le but suprême de ma vie. Je m'étais juré d'atteindre, moi, ce mystérieux assassin que a justice n'avait pas découvert, et je trouvais dans cette résolution que je gardais au fond de moi sans jamais en parler, une extraordinaire force morale. Cela ne m'empêchait pas de souffrir pour des vétilles, aussitôt que ces vétilles me devenaient des signes que j'étais deux fois orphelin...

Qu'ils me sont de nouveau présents, les supplices de ces jours de sortie! Quand le domestique qui doit me conduire chez ma mère vient me chercher, ces dimanches-là, vers les huit heures, je reconnais à son sans-gêne que e ne suis plus e fils de la maison, l'enfant-roi auquel a servilité des gens tient à plaire. Celui-ci, cet infâme François Niquet, avec son menton rasé, son œil insolent, ne lève pas son chapeau quand j'arrive au parloir où il m'attend. Quelquefois, et lorsque le temps est mauvais, il se permet de bougonner. Il allume sa pipe dans le compartiment du vagon, sans me demander la permission, et a fumée du tabac m'écœure. Je mourrais plutôt que de lui faire une observation ; car il m'est arrivé une fois de me



Sa tête aujourd'hui docile repose sur l'épaule de M. Termonde

plaindre du valet de chambre de mon beau-père, un méchant drôle à qui l'on a donné raison, et depuis lors j'ai décidé que jamais plus je ne m'exposerais à cet affront. D'ailleurs, j'ai déjà trop souffert, et souffrir ainsi apprend à mépriser... Le train marche sans que j'échange cinquante mots avec ce manant. Je sais que je passe pour très fier et très difficile; mais par la même disposition d'esprit qui, tout enfant, me rendait boudeur, j'aime à déplaire à qui me déplaît. A travers ce silence et la fumerie du rustre, nous arrivons à la gare Montparnasse. Jamais une voiture qui m'attende, quelque temps qu'il fasse. Nous allons à pied jusqu'au boulevard de Latour-Maubourg, le long des avenues bordées de masures, d'hospices et de boutiques de bric-à-brac. Nous contournons l'église Saint-François-Xavier avec ses deux grêles tours, puis nous traversons la place des Invalides et nous voici devant notre hôtel. Je hais la figure de la maison. Je hais le concierge, une autre créature de M. Termonde, et sa large face, où je lis une hostilité qui n'est sans doute qu'une entière indifférence. Mais tout se transforme pour moi en signe de haine, depuis ces visages des domestiques jusqu'au visage de ma chambre. M. Termonde m'a pris ma chambre d'autrefois, une belle et claire pièce inondée de soleil avec une fenêtre ouverte sur le jardin et une porte sur la chambre de ma mère. J'occupe maintenant une espèce de grand cabinet, au Nord, d'où j'ai pour unique vue un chantier de bois. Quand j'arrive à la maison par ces matins de dimanche c'est là que je dois monter, en attendant que ma mère soit levée et puisse me recevoir. On ne s'est pas donné la peine d'allumer du feu; j'en demande et, tandis que le domestique, accroupi, souffle sur les fagots, je m'assieds sur une chaise, je regarde le portrait de mon père, exilé aujourd'hui chez moi, après avoir si longtemps figuré sur un chevalet, drapé d'une étoffe noire, dans le petit salon de maman. L'odeur du bois humide qui s'enflamme, âcre et forte se mêle à la fade senteur de cette pièce que l'on n'a pas aérée de toute la semaine. J'ai là quelques minutes amères à passer. Ces mesquines douleurs me font sentir l'abandon moral où je suis plongé, plus cruellement. Et ma mère vit, elle respire à quelques pas de moi — et elle m'aime!

Maintenant que je jette un regard lucide sur cette jeunesse malheureuse, je reconnais que mon caractère entra pour beaucoup dans le malentendu qui n'a pas cessé entre cette pauvre mère et moi. Oui, elle m'aimait et elle aimait en même temps son mari

C'était à moi de lui expliquer la sorte de peine qu'elle me causait, en unissant dans son cœur et en mélangeant ces deux tendresses. Elle m'aurait compris, elle m'aurait épargné cette suite de petits chagrins muets qui ont fini par nous rendre impossible toute explication intime. Ces matins de mes jours de sortie, quand je la retrouvais vers les onze heures, avant le déjeuner, elle attendait de moi un élan, une effusion, comment eût-elle su que la présence de son mari me paralysait, de même que jadis au moment de nos adieux, lors de son départ pour l'Italie? C'était un mystère inintelligible pour elle que cette incapacité absolue de montrer mon âme, cette atonie qui m'accablait aussitôt que nous n'étions plus seuls, elle et moi, moi et elle, — et nous ne l'étions jamais. Il n'est presque pas de visite à Versailles — elle venait une fois la semaine, le mercredi — durant laquelle mon beau-père ne l'ait accompagnée. Je ne lui ai pas écrit une lettre qu'elle ne l'ait montrée à son mari, comme elle faisait de toutes ses autres lettres. Je savais si bien son habitude, et qu'elle devait dire : « André m'a écrit », puis tendre à cet homme la feuille de papier où je ne pouvais pas tracer une ligne sincère, émue, confiante, — à cause de cette idée que ses yeux, à lui, s'y poseraient. En ai-je déchiré de ces billets où j'essayais de lui raconter le détail des troubles parmi lesquels je vivais! Oui, j'aurais dû lui parler tout de même, m'expliquer un peu, confesser ma peine, ma folle jalousie, mon ombrageuse tristesse, le besoin d'avoir dans sa pensée un coin à moi seul, ne fût-ce qu'une pitié... et je n'osais pas. Une fatalité de ma nature voulait que je sentisse trop fortement la peine que je lui causerais en parlant, et je me trouvais incapable de la supporter. Les agitations diverses de mon cœur aboutissaient donc à un silence timide, à une gêne devant elle, qui la gagnait. Elle était, comme beaucoup de femmes, impuissante à comprendre un caractère différent du sien, une façon de sentir opposée à la sienne. Elle était heureuse dans son second mariage, elle aimait, elle était aimée. Elle avait rencontré dans M. Termonde un homme à qui elle avait tout donné de sa vie, et elle m'avait donné aussi, naïvement, généreusement. J'étais son fils, il lui semblait si naturel que celui qu'elle aimait aimât son enfant. Et, de fait, M. Termonde n'avait-il pas été pour moi un protecteur vigilant, irréprochable? N'avait-il pas pris garde aux moindres détails de mon éducation? Sans doute il avait insisté pour que je fusse interne ; mais j'avais été, moi aussi, de cet avis. Il m'avait choisi des

maîtres de toutes choses : j'apprenais l'escrime, l'équitation, la danse, la musique, les langues étrangères. Il s'était occupé et il continuait à s'occuper des plus menus détails, depuis le cadeau du jour de l'an, qu'il me donnait magnifique, jusqu'au chiffre de ma pension de chaque jeudi, de « ma semaine », comme nous disions, qui atteignait le maximum permis par le règlement. Jamais cet homme, si naturellement impérieux, n'élevait la voix en me parlant. Il ne s'était plus une fois, depuis son mariage, départi avec moi d'une politesse parfaite où une femme amoureuse devait trouver la preuve du tact le plus exquis et de l'affection la plus dévouée... Formuler mes griefs contre mon beau-père? Eh bien, non, je ne le pouvais pas. Ils résidaient tous dans des nuances dont je n'aurais pas su articuler avec des mots l'expression juste, et je me taisais. Ce mutisme, mon absence de démonstrations à l'égard de mon beau-père, ma réserve avec elle, comment ma mère se serait-elle expliqué toutes ces singularités d'humeur, sinon par mon égoïsme et ma sécheresse? Elle me croyait, en effet, un enfant égoïste et sec; et moi, par une maladive disposition d'âme, je me sentais, en sa présence, devenir malgré moi celui qu'elle croyait. Je me contractais et me repliais comme un animal effarouché. Mais pourquoi ne m'épargnait-elle pas ces épreuves qui achevaient de nous aliéner l'un à l'autre? Dans ce revoir de chaque dimanche, pourquoi ne me ménageait-elle pas les cinq minutes de tête-à-tête qui m'eussent permis, non pas de lui parler, je n'en demandais pas tant, mais de l'embrasser comme je l'aimais, avec tout mon cœur. J'arrivais dans cette espèce de petit atelier qu'elle avait transformé en un salon intime. J'en connaissais si bien les moindres recoins pour y avoir joué à mon gré, quand j'étais le maître, le fils gâté dont chaque désir était un ordre. M. Termonde était là dans son costume de matin, qui fumait des cigarettes en lisant ses journaux. Rien que le bruit du papier qu'il froissait, rien que le son de sa voix quand il me disait bonjour, rien que le contact de sa main dont il ne me donnait que le bout des doigts ; et je me ramassais sur moi-même. Mon antipathie était si forte que je ne me rappelle pas avoir jamais manqué de bon appétit, assis à une table où il se trouvait. Aussi les déjeuners et les dîners de ces dimanches portaient-ils mon malaise à son extrême. Ah ! je haïssais tout de lui, et ses yeux bleus presque trop écartés qu'il fixait parfois, et qui d'autres fois roulaient un peu dans leurs orbites, et son front haut, avancé, précoceme

encadré de cheveux gris, et la finesse de son profil et la distinction de ses manières qui contrastaient avec la lourdeur de ma nature, — jusqu'à la cambrure de son pied dans sa bottine. Il me semble

Des sous-officiers d'artillerie dont il a fait la connaissance.

que, même à l'heure présente, je reconnaîtrais entre mille un vêtement porté par lui, tant je l'ai senti vivant, sous l'influence de cette aversion ! Avec mon instinct d'enfant je comprenais si bien que cet homme mince, aux gestes félins, à la voix flatteuse, avec son aristocratie native et acquise, était le vrai mari de la créature gracieuse, parée et presque idéale à qui je ressemblais aussi peu, moi son fils, que lui avait ressemblé mon pauvre père. — Dieu ! la sensation amère !

De ces abîmes de silence où je roulais par ces jours tristes de

mes sorties, avec quel intérêt passionné je suivais les conversations qui se tenaient devant moi, surtout durant les déjeuners et les dîners que nous prenions à d'autres heures que du vivant de mon père, dans la salle à manger meublée à nouveau comme tout l'hôtel! Et cette nouveauté d'ameublement était bien le symbole de la nouveauté de la vie de ma mère. M. Termonde, fils d'un agent de change et qui avait traversé la diplomatie, se trouvait avoir conservé des relations toutes différentes de celles qui étaient les nôtres autrefois. Ma mère et lui étaient lancés dans cette société cosmopolite et mêlée que dès lors on appelait la société élégante. Qu'étaient devenus les habitués des rares soirées que mon père donnait rue Tronchet? Il y avait bien trois ou quatre personnes à dîner, pas plus, qui venaient, les dames en robe montante et les hommes en redingote. On causait politique et affaires. Un ancien ministre du roi Louis-Philippe, rentré au barreau, était l'oracle de ce cercle. On mangeait à six heures et demie ces jours-là au lieu de sept heures, parce que le vieil homme d'État se retirait à dix heures. Dans ce coin de bourgeoisie riche et simple, aller au théâtre était un événement et un bal faisait époque. Du moins les choses se représentaient ainsi à mon imagination d'enfant. Maintenant le vieil homme d'État ne venait plus, ni Mme Largeyx, la veuve de l'ingénieur que mon père citait toujours comme modèle à maman, et celle-ci appelait plaisamment la vieille dame « ma belle-mère ». Maintenant, mon beau-père et ma mère sortaient presque chaque soir. Ils avaient des chevaux et plusieurs voitures, au lieu du coupé loué au mois dont se contentait la femme de l'avocat en renom. Les hommes que je voyais venir après le repas, les femmes que je rencontrais à six heures chez ma mère avaient comme un air si jeune, si fringant! Il n'était question que de divertissements, de comédies nouvelles et de bals costumés, de courses et de toilettes. Mon père, imprégné des idées de la monarchie de Juillet, comme l'ancien ministre son maître, parlait jadis avec sévérité du régime impérial. Maintenant ma mère était invitée aux grandes réceptions des Tuileries. Comment aurais-je osé l'entretenir des pauvretés de ma vie de collège qui me paraissaient si mesquines en regard de sa brillante et opulente existence? Jadis, quand je suivais les cours de Bonaparte, je lui racontais par le menu les moindres faits et gestes de mes camarades. J'aurais presque eu honte aujourd'hui de l'ennuyer avec Rocquain, Gervais, Leyreloup et les autres. Il

ne semblait qu'elle ne pourrait jamais s'intéresser à l'histoire, our moi tragique, de Joseph Dediot, lequel venait d'être trahi ar sa cousine Cécile. Malgré des boucles de cheveux données, n bouquet de rose accepté, un baiser surpris et rendu, cette nfidèle avait épousé un pharmacien d'Avranches. Dediot écrivit nême sur son infortune deux poèmes, dont l'un, à moi dédié, ommençait par ce vers :

Sèche ton cœur, André, ne sois jamais aimant...

Comment aurais-je parlé de ce petit monde, avec ses petits ntérêts, ses petites passions, à une femme qui dînait chez la uchesse d'Arcole, qui avait pour amies intimes une maréchale, eux marquises, et dont les fêtes étaient racontées dans les urnaux ? Ma mère était à présent la belle Madame Termonde, son nouveau nom avait si bien remplacé son nom d'autrefois, ne je me trouvais presque le seul à me souvenir qu'elle était ussi la veuve de M. Cornélis — celui dont les mêmes journaux aient détaillé autrefois la fin sinistre. — Elle-même l'avait-elle ublié ? Se le rappelait-elle ?...

« L'oubli ? Est-ce donc là vraiment la loi du monde ?... » e demandais-je avec la révolte d'un cœur tout jeune et qui admet pas les compromis inévitables du sentiment. — Et je me pondais que non. Il y avait une personne qui se souvenait, aûtant e moi, — une personne pour laquelle la mort tragique de mon re continuait d'être un cauchemar, — une personne à i je pouvais dire toute ma pensée et toute ma douir, — c'était ma bonne et douce tante. Chez elle, du moins, n n'avait bougé des tendresses d'autrefois. Quand je me rendais Compiègne, chaque mois d'août, pour y passer une partie de s vacances, je retrouvais toute chose à sa place, et dans la ison de la vieille fille et dans son cœur. Elle avait consenti à ter en relations suivies avec maman, — parce que cela valait eux pour moi, je le sentais bien, — et elle dînait boulevard de tour-Maubourg trois ou quatre fois par an. Chère tante Louise! 'elle avait de complaisance à m'écouter me plaindre enfantiment, et toujours elle me renvoyait adouci, presque calmé, plus ulgent pour ma mère et convaincu que j'avais tort de juger Termonde comme je le faisais. Pourtant je ne lui disais pas s représailles contre l'homme que j'accusais de m'avoir volé le ur de maman. Il m'était arrivé, de très bonne heure, de

surprendre, chez mon beau-père, des signes d'antipathie pareils à ceux que je constatais en moi. Lorsque j'entrais au salon un peu brusquement et qu'il soutenait une conversation soit avec ma mère, soit avec un de ses amis, ma présence suffisait pour faire subir à sa voix une légère altération, imperceptible peut-être à un autre ; mais elle ne m'échappait guère à moi qui, de mon côté, sentais ma gorge se serrer, mes lèvres trembler, ma poitrine se contracter. Je n'aurais pas été l'adolescent réfléchi et rancunier d'alors, si je n'avais pas songé à utiliser au profit de ma haine cet étrange pouvoir de troubler cet homme exécré. Mon procédé consistait à lui infliger cette sensation aiguë de ma présence en me taisant et en le poursuivant de mes regards. Si maître de lui fût-il, jamais je n'ai fixé ainsi mes yeux sur lui du fond d'une chambre, sans qu'à un moment il ne tournât, lui aussi, les yeux vers moi. Ses prunelles alors fuyaient les miennes ; il continuait à causer, puis, comme malgré lui, me regardait encore ; nos yeux se croisaient et les siens se dérobaient de nouveau. A un pli qui se formait sur son front, je comprenais qu'il était sur le point de me défendre de le regarder de la sorte. Puis il se domptait, et quelquefois quittait la pièce. Cette sorte de renonciation à toute lutte avec moi était un parti pris chez lui, je le devinais, car je le savais de nature très énergique et surtout incapable de supporter

Nous allons à pied quelque temps qu'il fasse.

qu'on le bravât. Il aimait à raconter ce trait de sa jeunesse qu'il avait, attaché d'ambassade à Madrid, et sur le défi d'un jeune Espagnol, tué un taureau dans une course d'amateurs. Il devai terriblement en coûter à son orgueil de me permettre la silencieuse insolence de mes yeux, mais il me la permettait, et moi je n'avouai pas ce puéril triomphe à ma tante Louise. Il faut tout dire, j'étais un enfant malheureux ; je me savais tel, et j'aimais à ne rien diminuer de mon malheur en le lui racontant, à l'exagérer plutôt, pour avoir cette tendre sympathie qui émanait d'elle et me caressait le cœur. Parfois aussi je lui parlais de mon serment intime, de cette promesse solennelle que je m'étais faite de découvrir l'assassin de mon père et de m'en venger, et elle me mettait la main sur la bouche. Elle était pieuse et me répétait les mots de l'Évangile : « Il faut laisser à Dieu le soin de punir, disait-elle, ses volontés sont impénétrables... » Elle reprenait : « Souviens-toi des phrases sacrées : Pardonnez, on vous pardonnera... ne dites jamais œil pour œil, dent pour dent... Ah ! chasse de ton cœur la haine, même celle-là... » Et elle avait dans les yeux des larmes !

Je hais le concierge.

VII

Pauvre tante ! Elle me croyait l'âme plus forte que je ne l'avais. Il n'était pas besoin de ses conseils pour empêcher que je ne me consumasse tout entier à suivre ce désir de vengeance qui avait

été l'étoile fixe de ma première jeunesse, le phare couleur de sang allumé dans ma nuit ! Ah! les résolutions de l'adolescence, les serments d'Annibal faits avec nous-mêmes, le rêve de consacrer notre énergie à un unique but et qui ne change pas, — la vie se charge de balayer tout cela, pêle-mêle avec les généreuses illusions, les enthousiasmes naïfs, les nobles espoirs. Entre le garçon de quinze ans, malheureux mais si fier, que j'étais en 1870, et le jeune homme que je me trouvais être en 1878, huit années seulement plus tard, quelle différence, quelle diminution déjà !... Et dire que sans des hasards, si impossibles à prévoir, je le serais encore, ce jeune homme, dont j'ai là, tandis que j'écris, le portrait accroché au-dessus de ma table de travail. Certes, les visiteurs qui regardèrent ce portrait au Salon de cette année-là, parmi tant d'autres, n'ont pas soupçonné qu'il représentait le fils d'un père assassiné si tragiquement. Je la regarde à mon tour, cette image banale d'un Parisien banal, avec son teint pâli par les veilles imbéciles, avec ses yeux où aucune forte volonté n'allume son éclair, avec ses cheveux coupés à la mode, la correction de toute sa tenue, et je demeure étonné moi-même de songer que j'aie pu vivre comme je vivais à cette époque-là. Mais quoi ? Entre les malheurs qui ont frappé mon enfance et les tout derniers qui viennent de me bouleverser pour toujours, mon existence ne s'était-elle pas écoulée, si vulgaire, si terne, si pareille à celle du premier venu ? Notons-en les simples étapes. — Dans la seconde moitié de 1870, c'est la guerre. L'invasion me surprend à Compiègne, où je suis en vacances auprès de ma tante. Mon beau-père et ma mère passent le siège à Paris, moi, je travaille chez un vieux prêtre de la petite ville, celui qui a fait faire à mon père sa première communion. Dans l'automne de 1871, je rentre à Versailles en rhétorique. En 1873, au mois d'août, je suis bachelier, je fais tout de suite mon volontariat d'un an à Angers et dans des conditions parfaitement douces. Le colonel était le père de mon vieux camarade Rocquain. En 1874, et sur le conseil de mon beau-père, on m'émancipe. C'était le moment où je devais commencer mon œuvre de justicier ; et quatre ans plus tard, en 1878, je n'avais pas accompli cette vengeance qui avait été le tragique roman et comme la religion de mon âme d'enfant ; je ne l'avais pas accomplie, — et je ne m'en occupais plus.

Cette indifférence me faisait honte, quand j'y songeais — cruellement. Mais je me rends compte aujourd'hui qu'elle ne ré-

sultait pas tant de la faiblesse de ma nature, que de causes étrangères à moi qui eussent agi de même sur tout jeune homme placé dans ma situation. Dès l'abord et quand je m'attaquai à ma besogne de fils vengeur, un obstacle se dressa devant moi, infranchissable. Il est aussi aisé que sublime de s'exalter, de se prendre la main, de se dire : « Je jure de ne pas m'arrêter avant d'avoir puni le coupable. » Dans la réalité, on n'agit jamais que par détails, et que pouvais-je? Il me fallait procéder comme la justice, recommencer l'enquête qu'elle avait poussée jusqu'à son extrémité sans rien découvrir. Je m'abouchai avec le juge d'instruction, maintenant conseiller à la Cour, qui avait conduit l'affaire. C'était un homme de cinquante ans, aux mœurs très simples, qui habitait, dans l'île Saint-Louis, le premier étage d'une antique maison d'où la vue s'étendait sur Notre-Dame, le Paris primitif et la Seine, mince à cet endroit comme un canal. M. Massol, c'était son nom, voulut bien se prêter à reprendre avec moi l'analyse des données fournies par l'instruction... — Sur la personnalité de l'assassin, aucun doute, non plus que sur l'heure du crime. Mon père avait été tué entre midi et demi et deux heures, sans lutte, par ce personnage à haute taille, à larges épaules, dont les extraordinaires déguisements annonçaient, d'après le magistrat, « un amateur ». L'excès de complication est toujours une imprudence, car elle multiplie les chances d'insuccès. L'assassin s'était-il grimé parce que mon père le connaissait? « Non, répondait M. Massol, car M. Cornélis, très observateur et qui, en outre, était sur ses gardes, ainsi que l'attestent ses dernières paroles quand il vous a quittés, l'aurait reconnu à la voix, au regard et à l'attitude. On ne change ni sa taille ni sa carrure comme son visage... » M. Massol expliquait, lui, ce déguisement par le simple désir de gagner du temps pour sortir de France, au cas où le cadavre eût été découvert le jour même. En admettant qu'on eût télégraphié de tous côtés le signalement d'un homme très brun, à barbe très noire, l'assassin, débarbouillé de son maquillage, débarrassé de sa perruque et de cette barbe, habillé d'autres vêtements, passait la frontière sans être même soupçonné. D'après cette induction et une autre encore, le faux Rochdale habitait l'étranger. Il avait parlé anglais à l'hôtel, et les gens l'avaient pris réellement pour un Américain. Cela supposait ou qu'il appartenait à ce pays, ou qu'il y séjournait d'habitude. En outre, les quelques notes données par lui à mon père témoignaient d'une connaissance très

précise des procédés d'affaires pratiqués aux États-Unis. Donc un étranger, Américain ou Anglais, peut-être un Français établi en Amérique, voilà pour le criminel. Quant au mobile d'un crime aussi compliqué, il était difficile d'admettre que ce fût le vol. « Et cependant, faisait observer le juge d'instruction, nous ne savons pas ce que contenait le portefeuille emporté par l'assassin... Mais, ajoutait-il, ce qui me paraît détruire l'hypothèse du vol, c'est le soin que le faux Rochdale a pris de dépouiller le mort de sa montre en lui laissant au doigt un diamant qui valait plus que la montre... J'en conclus que ç'a été là une simple précaution pour dépister la police. Je suppose, moi, que cet homme a tué M. Cornélis par vengeance... » Et l'ancien juge d'instruction me citait quelques exemples singuliers des ressentiments qui poursuivent soit des médecins légistes, soit des procureurs de la République, soit des présidents d'assises. Il concluait que dans sa vie d'avocat, au palais, mon père pouvait avoir excité une de ces persistantes et féroces rancunes. Il avait gagné force procès importants; il devait avoir eu pour ennemis ceux contre lesquels s'était exercé son talent. Qu'un de ceux-là, ruiné par la suite, lui eût attribué sa ruine, et c'était de quoi expliquer tout l'appareil de cette vengeance. M. Massol me faisait observer que l'assassin, étranger ou non, était connu à Paris. Comment rendre compte sans cela du soin que cet homme avait pris de ne pas se montrer dans la rue? On avait retrouvé la trace de son premier séjour, fait à Paris à l'époque de la livraison de la perruque et de la barbe. Cette fois-là, il était descendu rue d'Aboukir, dans un petit hôtel où il s'était inscrit sous le nom de Rochester, et il ne sortait jamais qu'en fiacre. « Remarquez aussi, disait le juge, qu'il a gardé la chambre la veille et le matin du jour où M. Cornélis a été tué. Il a déjeuné dans son appartement, comme il y avait déjeuné et dîné la veille, tandis qu'à Londres et quand il habitait l'hôtel où votre père lui adressait ses premières lettres, il allait et venait sans précautions aucunes... » Et c'était tout. Trois adresses d'hôtel, de quoi suivre une piste psychologique, si l'on peut dire, voilà quels pauvres détails fournissait la sagacité du magistrat, que j'écoutais avec passion. Puis il s'arrêtait. Avec ses yeux futés qui luisaient, tout clairs, dans son visage presque poupin, il avait une expression de finesse extrême. Toujours bien rasé, de langage mesuré, tout ensemble froid, complaisant et doux, on devinait, à le voir, un de ces esprits équilibrés et méthodiques dont la force professionnelle

doit être très grande. Il avouait n'avoir rien pu découvrir dans une analyse très minutieuse de toute la situation présente de mon père, non plus que dans son passé. « Ah ! c'est une affaire à

Maintenant ma mère était invitée aux grandes réceptions des Tuileries.

laquelle j'ai beaucoup songé », disait-il, et il ajoutait qu'avant de quitter son cabinet de juge d'instruction en 1872 il avait repris le dossier resté entre ses mains. Il avait interrogé de nouveau le concierge de l'hôtel Impérial et quelques autres personnes. Depuis qu'il était conseiller à la Cour, il avait cru pouvoir indiquer une

piste à son successeur, un vol commis par un Anglais soigneusement grimé lui avait fait croire à une identité entre ce voleur et le prétendu Rochdale. Puis rien. « Ces actes ont eu du moins cet avantage, insistait-il, d'interrompre la prescription... » Je le consultais alors sur la durée du temps qui me restait pour chercher de mon côté. Le dernier acte d'instruction était de 1873. J'avais donc jusqu'en 1883 pour découvrir le coupable et le livrer à la vindicte publique... Quelle folie! dix années avaient déjà passé depuis le crime, et tout seul, moi, chétif, sans les ressources énormes dont dispose la police, j'avais la prétention de triompher, là où un fureteur de cette habileté avait échoué! J'essayai néanmoins. C'est à cette date que je me crus très perspicace en nouant des relations avec l'ancienne maîtresse de mon père, cette femme mariée dans les yeux de laquelle je lus tant de pitié pour moi et un tel reflet d'anciennes tendresses. A cette date aussi, je me plongeai dans la lecture de tous les papiers du mort. Ma mère en avait confié la garde à mon beau-père, avec cette tendresse absolue pour lui qui me faisait tant souffrir. Hélas! pourquoi aurait-elle compris sur ce point, plus que sur les autres, les susceptibilités de mon cœur qui répugnait si profondément à ces confusions de sa vie passée avec sa vie présente? M. Termonde avait du moins respecté scrupuleusement ces paquets de feuilles jaunies, où je trouvai de tout, depuis des projets de Société jusqu'à des lettres intimes, et, parmi ces lettres, un certain nombre étaient de M. Termonde lui-même et me prouvaient quelle amitié avait uni autrefois le second mari de ma mère au premier. Est-ce que je ne le savais pas et pourquoi en souffrir? Et rien toujours, aucun indice qui me mît sur la voie même d'un soupçon... J'évoquais l'image de mon père vivant, telle qu'elle m'était apparue pour la dernière fois; je l'entendais répondant à la question de M. Termonde, dans la salle à manger de la rue Tronchet, et parlant de celui qui l'attendait pour le tuer : « un singulier homme et que je ne suis pas fâché de voir de plus près »... Et il était sorti, et il avait marché vers la mort, tandis que je jouais dans le petit salon, que ma mère travaillait en causant avec l'ami qui devait être un jour son maître et le mien. Quel spectacle d'intimité, — tandis que là-bas!... Ne saurais-je donc jamais le mot de cette énigme sanglante? Mais où aller? Que faire? A quelle porte frapper?

En même temps que ce sentiment de l'impossible décourageait mon effort, les facilités soudaines de ma nouvelle existence con-

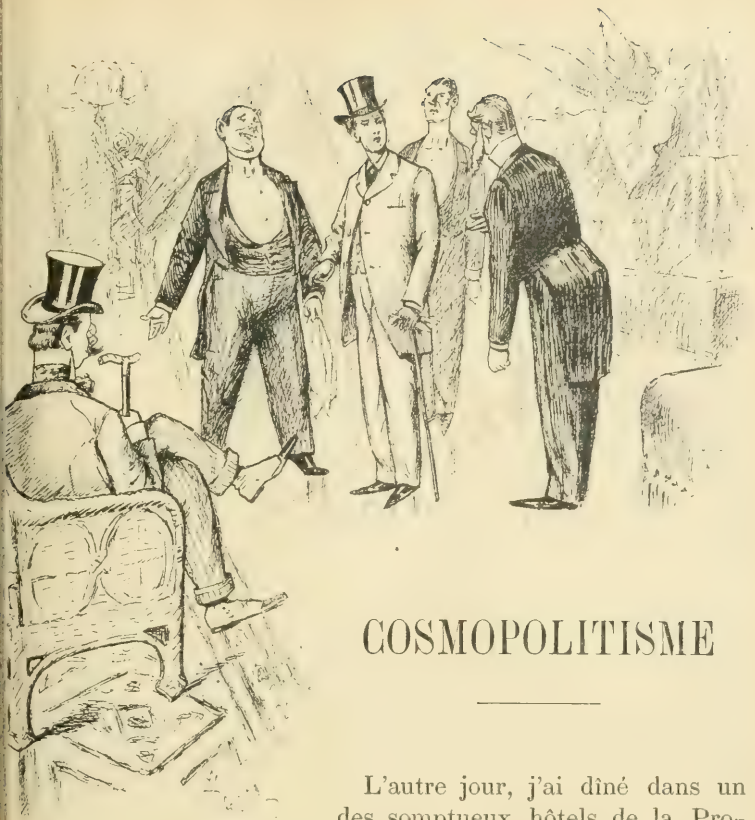
tribuaient à détendre en moi le ressort de la volonté. Durant mes années de collège, les souffrances de la jalousie conçue à l'égard de mon beau-père, les déceptions de mes tendresses comprimées, la médiocrité, la pauvreté des choses autour de moi, dix influences de chagrin avaient entretenu l'ardeur inquiète de mon cœur. Cela aussi avait changé. Certes, je continuais à aimer profondément, douloureusement ma mère, mais sans plus lui demander ce que je savais qu'elle ne me donnerait pas, ma place unique, mon asile à part dans sa tendresse. J'acceptais son caractère au lieu de me révolter là contre. Je n'avais pas cessé non plus de tenir mon beau-père en une sombre antipathie, mais je ne le haïssais plus avec la même violence. Ses procédés avec moi depuis ma sortie du collège avaient été irréprochables. De même qu'il s'était fait, durant mon enfance, un point d'honneur de ne jamais élever la voix en me parlant, il semblait qu'il se piquât de n'intervenir en rien dans la direction de ma vie d'homme fait. Lorsque, mon baccalauréat passé, je déclarai que je ne voulais suivre aucune carrière, sans en donner de raison, — en réalité pour me dévouer tout entier à l'idée fixe de mon œuvre de justice, — il ne trouva pas un mot de critique pour cette étrange résolution. Ce fut lui qui la fit admettre par ma mère, lui encore qui voulut qu'on m'émancipât. Quand on me remit en mains ma fortune, il se trouva que ma mère, qui m'avait servi de tutrice, et mon beau-père, son co-tuteur, s'étaient entendus pour ne pas toucher à mes revenus durant toute mon éducation; ces revenus s'étaient capitalisés et j'héritai, non pas de sept cent cinquante mille francs, mais de plus d'un million. Si pénible que me fût l'obligation de la reconnaissance envers celui que je considérais depuis des années comme mon ennemi, je dus m'avouer qu'il agissait envers moi en très galant homme. Il n'existait aucune contradiction, je le sentais trop, entre cette délicatesse de procédés et la dureté avec laquelle il m'avait interné au collège et comme relégué en exil. Pourvu que je renonçasse à me mettre en tiers entre lui et sa femme, il n'aurait avec moi que des rapports de parfaite courtoisie. Mais il fallait que je fusse hors de la maison maternelle. Il voulait régner tout entier sur le cœur et sur la vie de celle qui portait son nom. Comment aurais-je lutté contre lui? Comment aussi l'aurais-je blâmé, puisque je comprenais si bien qu'à sa place et jaloux comme j'étais, ma conduite eût été pareille?... Je cédai donc par impuissance à combattre une tendresse qui ren-

dait ma mère heureuse, par dégoût de soutenir la froideur quotidienne de mes relations avec elle et lui, par espoir, d'ailleurs, de me trouver plus apte à ma tâche de justicier, une fois libre. Moi-même je demandai qu'on me laissât quitter la maison, de sorte qu'à dix-neuf ans j'avais mon indépendance absolue, un appartement à moi, que je choisis avenue Montaigne, tout près du rond-point des Champs-Élysées, plus de cinquante mille francs de rente, une porte ouverte dans chacun des salons que fréquentait ma mère, et une porte ouverte aussi dans tous les endroits où l'on s'amuse. Comment aurais-je résisté aux entraînements qu'une pareille épreuve comporte?

Oui, j'avais rêvé d'être le Vengeur, le Justicier, et je me laissai rouler presque aussitôt par le tourbillon de cette vie de plaisir dont ceux qui la voient du dehors ne peuvent mesurer le pouvoir destructeur. C'est une existence futile et dévorante qui vous déchiquette vos heures comme elle vous déchiquette l'âme, qui met en charpie fil par fil l'étoffe irréparable du temps et l'étoffe plus précieuse encore de notre énergie. Je me trouvais, par rapport à ma besogne de vengeur, incapable d'agir immédiatement — à quoi et à qui m'attaquer ? — Je m'abandonnai donc à toutes les occasions qui s'offraient de tromper mon inaction par du mouvement, et bientôt les journées se précipitèrent, les unes après les autres, parmi ces mille distractions qui deviennent, pour les élégants de métier, comme un code de devoirs à remplir. Avec la promenade au Bois le matin, les visites dans l'après-midi, les dîners en ville, les parties de théâtre, et, après minuit, les séances de jeu au cercle ou de débauche, ailleurs, — comment trouver le loisir de suivre un projet ? J'eus des chevaux, quelques intrigues, un duel ridicule où du moins le fond d'idées tragiques sur lequel je vivais, malgré tout, me servit à bien me tenir.

Paul Bourget.

(*A suivre.*)



COSMOPOLITISME

L'autre jour, j'ai dîné dans un des somptueux hôtels de la Promenade des Anglais.

Oh ! mais, vous savez, dans un hôtel tout à fait « chic », où l'on ›uit de tous les perfectionnements du confortable moderne, et ui est tellement vaste que si l'on veut de l'eau chaude pour sa arbe il faut se servir du téléphone. Le seul coup de casquette du ortier coûte vingt francs, et un gentleman qui se respecte ne eut pas descendre ailleurs. — Entre nous, j'ai horreur de ces randes casernes et je leur préfère les auberges de campagne, où on se chauffe au feu de la cuisine en causant avec la patronne n train d'éplucher des pommes de terre. Mais ne le dites à peronne, au nom du ciel ! Je passerais pour un homme commun.

L'ami qui m'avait invité pousse, en sa qualité de cosmopolite et 'anglomane, la correction jusqu'aux dernières limites. Pour îner tout seul, chez lui, il met l'habit noir et la cravate blanche, t, lorsque son domestique lui apporte une lettre sur un plateau

d'argent, il la prend avec une pince à sucre. « Que voulez-vous? Je suis un peu snob, » me dit-il, quand je le plaisante amicalement sur sa faiblesse. Car il a de l'esprit et reconnaît volontiers qu'il n'est pire esclavage que celui des belles manières; mais il ne saurait s'en affranchir.

J'arrive donc à l'heure dite. Un homme du monde, bien mieux mis que moi, — lequel est, en réalité, un garçon de l'hôtel, — me débarrasse de mon chapeau, de mon pardessus et de ma canne, et me confie à un autre homme du monde, toujours bien mieux mis que moi, — c'est humiliant, à la fin! — qui me conduit au salon de lecture et m'annonce, avec un accent tudesque des plus prononcés, qu'il va prévenir mon hôte.

Pourquoi ne pas l'avouer? Je me méfie de ces laquais au baragouin international. Ils ont beau se dire Suisses, la seule langue qu'ils parlent bien est presque toujours l'allemand. En général, le patron est Allemand, lui aussi, quelques efforts qu'il fasse pour se faire accepter comme Alsacien. Tous ces gens-là me font l'effet de simples Prussiens qui se sont déguisés en ôtant leurs lunettes d'or, partie essentielle, comme on sait, du costume national. Souvenons-nous que, maintenant, — dans le pays de Gœthe et d'Hegel, — un individu peut très bien être à la fois docteur ès lettres, officier de la landwehr, et espion de guerre. Cette valetaille germanique m'est suspecte, et je m'imagine parfois que, sous prétexte de cirer les bottes et de changer les assiettes, ces gaillards-là préparent l'invasion et le pillage de l'avenir et choisissent déjà leurs pendules.

Mon ami me rejoint, et nous passons dans la salle à manger. Très malin, mon ami. Il a revêtu son smoking, pour différer un peu des garçons en habit noir. Celui qui nous sert est un blafard aux cheveux d'albinos, dont le visage serait si bien complété par un casque à pointe que j'ai envie de l'appeler brusquement « herr hauptmann », pour voir s'il ne tressaillera pas. Cependant il nous apporte une soupe à la tortue, qui — n'en doutez pas — est tout simplement faite avec de la tête de veau, et nous verse un soi-disant château-léoville qui ne vient pas plus du Médoc que ce sommelier allemand n'arrive d'un canton helvétique.

Tout en vidant mon verre avec une grimace, j'observe les groupes de dîneurs dans le restaurant. Car, pour un empire, mon fashionable ami ne s'asseoirait pas à la table d'hôte. — Je vous le confie tout bas, en cachette, je ne déteste pas les tables d'hôte, et

m'arrive même — voilez-vous la face, ô convenances ! — d'y auser quelquefois avec mon voisin, sans lui avoir été présenté ans les formes. — Heureusement, mon amphitryon ne soupnne pas chez moi ce goût crapuleux, ces mœurs de commis oyageur !

Je l'interroge sur nos voisins, — car j'aime à m'instruire, en oyage, — et, bien qu'il ne les connaisse pas personnellement, il ait, par hasard, que cet Américain est marié avec une Italienne, Russe avec une Anglaise, cet Autrichien avec une Roumaine cet Espagnol avec une Suédoise. Ici, les races et les nationatés sont mêlées comme une salade de légumes. Pas un Français, en entendu, et, çà et là, une mauvaise figure. Si j'avais quatre ous à placer, je ne les confierais certes pas à ce Juif ventripont, entouré de toute une famille de nez crochus ; et il n'y a pas danger que je propose jamais une partie d'écarté en cinq sec à joli Napolitain à la taille de guêpe, certain d'avance que je suis r'il retournerait d'abord le roi et ferait tout de suite la vole, omme par enchantement.

Et tout ce monde-là est effrayant de « cant », de bonne tenue, arle bas comme dans une église, dîne comme on communie, ndis que les garçons allemands vont et viennent, discrets, lencieux, en rêvant sans doute de chiper notre plan de mobiliation ou de dérober la formule chimique de notre poudre sans umée.

Eh bien, non, il est trop sinistre, le restaurant « chic » de la romenade des Anglais ! Je n'y tiens plus, je jette le masque, et déclare que j'aime mieux la mauvaise compagnie, pourvu qu'il ait un peu de gaieté. Je me rappelle avec délices les pensions quartier Latin, quand j'étais jeune, les joyeuses tables d'hôte l'on faisait des blagues, au dessert, et où l'on imitait le rugisment du lion en soufflant dans un verre de lampe.

Je me suis enfui de ce lieu funèbre, salué dans le dos par un aître d'hôtel à barbe blonde, qui doit être quelque chose comme ajor de cavalerie et professeur d'esthétique à l'Université de ubinge, et qui, pour ce méchant dîner, va présenter à mon igaud d'ami une note aussi salée qu'une indemnité de guerre. t, dès le lendemain, pour me débarbouiller du cosmopolitisme à atrance, qui me gâte un peu ce féerique pays, je suis allé flâner ans la vieille ville.

Elle ne sent pas bon, il faut en convenir. Mais, ici, du moins,

je coudoie des indigènes, des gens qui sont chez eux, dans la ville, dans le quartier où ils sont nés, qui parlent tous la même langue. Et cela me fait plaisir, cela me change un peu de tous les rastaquouères et de tous les poseurs exotiques.

J'ai franchi le fruste portique, au bout du quai du Midi, et j'ai pénétré dans la Nice d'autrefois. Trois hommes de front marcheraient malaisément dans ces ruelles, et la hauteur des maisons les fait paraître encore plus étroites. C'est à peine si, là-haut, vers le troisième ou le quatrième étage, le soleil éclaire les volets verts et les murailles d'un rose fané. En bas, dans la rue aux dalles disjointes, il fait toujours frais et sombre, et c'est presque les ténèbres, au fond des boutiques basses, qui, fermées, la nuit seulement, par des volets, sont béantes, le jour, comme des cavernes. Ces boutiques vous lancent, au passage, leurs fortes haleines. Même les yeux fermés, vous sauriez sans peine que vous êtes devant l'échoppe du cordonnier qui empeste le cuir, ou devant le cabaret qui sent la cave. Il y a là surtout de redoutables épiceries, à l'énergique relent de fromage et de morue séchée. Tant pis pour les dégoûtés ! Ils se priveront d'une promenade amusante s'ils reculent devant ce dédale, où quelques palais génois dressent encore la ruine imposante de leur façade aux lourds balcons, et où grouille sans cesse une foule pittoresque de femmes emmitouflées dans un vieux châle, d'artisans et de marins, pauvres gens, sans doute, mais non pas malheureux.

Car c'est une impression que je retrouve partout, dans le Midi. Je sens ici que la misère n'a rien d'affreux, est supportable. On vit dehors, on se nourrit de peu, on ne travaille pas trop, on a rarement froid, et l'on sait jouir, parbleu ! — aussi bien que les bronchitards et les rhumatisants millionnaires — de la mer bleue et du blond soleil, qui sont là, sur le quai, à deux pas.

Dans les rues escarpées et tortueuses de l'ancienne Nice, — quelques-unes sont de véritables escaliers, — je lis sur tous les visages cette bonhomie, cette douceur de vivre. Personne n'a l'air fiévreux, l'allure inquiète et hâtive des passants de chez nous. Tous vont sans se presser, aussi bien ces pêcheurs au teint de bronze, le béret en arrière, les mains dans les poches, que ce prêtre au type italien, aux yeux très noirs, aux joues bleuâtres, qui salue d'un regard de connaissance les marchandes assises auprès de leur modeste étalage.

Cette vieille ville, de physionomie intime, et qui garde évidem-

ent ses habitudes de jadis, ses mœurs traditionnelles, m'a aucoup plu. Elle ne semble pas se douter que, tout près d'elle, r l'autre rive du Paillon, se développe chaque jour davantage e grande cité de luxe et de plaisir, qui doit, tôt ou tard, bsorber et la détruire. C'est fatal. Un jour, on démolira ces coques et on bâtira de monstrueux hôtels avec ascenseur, où sonneront tous les idiomes de l'Europe. Tant pis !

Mais l'avenir est là, et le cosmopolitisme nous envahit victo-usement. Il choque les instincts et les sentiments de la plupart nous autres, vieux Latins. Mais qu'y faire ? Son triomphe finitif ne pourrait être que retardé par de passagères réactions. e railway et le steamer auront le dernier mot. Que deviendra nivers quand la science aura domestiqué des forces comme lectricité et les explosifs ? Peut-être le beau rêve qui nous a si uellement déçus jusqu'à présent se réalisera-t-il ? Peut-être nos scendants verront-ils disparaître les frontières qui séparent les tions, les haines de races et de peuples ? Mais, pour nous, fils siècle des révolutions et des grandes guerres, ce n'est là qu'un intain mirage, qui recule toujours et que nous sommes décou-gés de poursuivre.

Pareils aux vieillards qui ne se plaisent qu'à leurs plus anciens uvenirs, nous nous rattachons désespérément à nos vieilles oyances, et la perspective d'une civilisation nouvelle où il n'y rait plus que des sans patrie et des sans-foyer nous fait frémir. ui sait s'il n'est pas un précurseur, le Yankee sans domicile — n en voit plus d'un — qui trouve plus commode de toujours vre à l'hôtel et ne dort que dans des draps de louage ? Grand en lui fasse ! A tous les raffinements de bien-être que peut lui ocurer la fameuse maison à quinze étages de Chicago, le Fran-is préférera pendant des siècles encore l'humble toit de sa mille, et surtout l'émotion qui lui étreint le cœur devant la erre du seuil où il a joué dans son enfance et qu'ont usée les s de ses aïeux.

François Coppée.

LA MONGAUTIER[1]

(*Suite.*)

Il précédait le visiteur pour lui servir de guide et le conduisit à l'étage supérieur. Sur le palier, il poussa une porte accédant à une pièce un peu plus confortablement meublée que celles du rez-de-chaussée et fit entrer Haristéguy.

— Veuillez attendre ici, lui dit-il. Je vais avertir la citoyenne Fournial.

Et, souriant d'un sourire amer et triste, il ajouta :

— C'est sous ce nom qu'on désigne la Mère Marie du Christ, jadis prieure du couvent des bénédictines de Passy. Les trois vénérables religieuses qui vivent avec elle dans cette retraite, depuis que le couvent fut saccagé et pillé, ne sont plus aussi que des citoyennes. Il en est de même de Mlle de Saint-Marsans. Pour tout le monde dans le quartier, elle est la citoyenne Charlotte Béral. Appeler autrement ces saintes femmes, ce serait les livrer aux fureurs des sans-culottes et des jacobins.

— Je sais tout cela aussi bien que vous, mon brave homme, répondit Haristéguy. Le messager qui m'apporta naguère dans mon pays la lettre de la citoyenne Fournial m'a donné ces détails et d'autres encore. Il les a confiés à ma discrétion. Ne craignez donc pas que j'en abuse. Dominique Haristéguy n'a jamais trahi personne.

— A la manière dont vous êtes reçu et dont je vous ai parlé, Monsieur, vous avez dû comprendre que je suis bien loin de vous soupçonner de duplicité, protesta le jardinier ; mais c'était mon devoir de vous recommander la prudence.

Il allait s'éloigner, quand une nouvelle question du visiteur le retint.

1. Voir le num. 1 au 4 Décembre.

— Un mot encore. Où sommes-nous ici ?

— Nous sommes dans l'un des bâtiments de l'ancien couvent des bénédictines.

— Et on a permis à la citoyenne Fournial d'y demeurer ?

— On le lui a permis provisoirement. Elle est autorisée à y résider jusqu'au jour où la propriété, mise sous séquestre, après avoir été confisquée au profit de la nation, aura trouvé un acquéreur.

— Et sa qualité d'ancienne religieuse n'a pas attiré sur elle les foudres révolutionnaires ? On la laisse en repos ? On ne la persécute pas ?

— Si extraordinaire que cela puisse paraître, elle a été protégée jusqu'à ce jour par le souvenir de ses bienfaits. Parmi les habitants pauvres de Passy, il en est si peu à qui, en d'autres temps, elle n'ait fait du bien ! Ceux qu'elle a secourus jadis se sont ligués pour sa défense. Du reste, elle a quitté l'habit monastique, elle obéit aux lois, au moins en apparence. On n'a rien à lui reprocher. Mais elle vous parlera de ces choses mieux que je ne pourrais le faire, Monsieur. Je vais la prévenir.

Le jardinier se retirait, et Dominique Haristéguy resta seul. Alors, en attendant la citoyenne Fournial, il s'approcha de la croisée et regarda au dehors. Elle s'ouvrait sur le parc dont, tout à l'heure, il avait fait extérieurement le tour. A l'extrémité de ce parc vaste et profond, s'élevait un autre bâtiment qui semblait endormi dans le mystère de ses murailles silencieuses et de ses fenêtres closes.

Il crut d'abord que ce bâtiment, à la façade jaunie et lézardée, était abandonné et ne servait plus. Mais bientôt, à travers le parc, il remarqua des empreintes de pas dans la neige, qui formaient un chemin entre les deux maisons et révélaient que, sur ce chemin, on passait fréquemment. C'en fut assez pour qu'il se figurât que, dans l'enceinte où il venait d'être reçu ainsi qu'un ami, des proscrits avaient trouvé un asile.

Du même coup, une admiration attendrie emplit son cœur pour cette citoyenne Fournial qu'il ne connaissait pas, mais qu'il allait connaître. Il devinait en elle un généreux dévouement à des infortunes cachées et ignorées, et un désir ardent s'emparait de lui, le désir de pénétrer dans les drames obscurs et touchants dont les lieux où son ancienne affection pour la famille de Saint-Marsans l'avait conduit lui apprenaient à l'improviste l'existence.

Un bruit de pas troubla sa méditation. Il se retourna. Une femme entrait et fermait la porte derrière elle. Elle était vêtue de noir. Un bonnet de tulle noir serrait sa tête et encadrait, d'une bordure tuyautée, sa figure vénérable, amaigrie et pâle, une figure de septuagénaire qu'éclairaient des yeux sombres, dont une expression de douceur résignée tempérait l'éclat. Petite et frêle, elle semblait n'avoir que le souffle. Mais, en la regardant et en l'écoutant, on comprenait vite, tant il y avait d'autorité dans le geste et dans la voix, qu'une volonté de fer animait ce corps débile et que, sous cette enveloppe en apparence dépourvue d'énergie, battait une âme assez vaillante pour s'élever à la hauteur de tous les périls, les aborder de face et les braver.

— Vous êtes Dominique Haristéguy ? demanda-t-elle.

Il se courba respectueux et répondit :

— Oui, ma Mère.

Elle leva la main comme pour lui imposer silence, en disant :

— Je suis la citoyenne Fournial. Appelez-moi citoyenne.

— Eh bien, citoyenne, c'est moi qui suis Dominique Haristéguy.

— Qu'est-ce qui me le prouve ? Ne vous offensez pas de ma question, mon ami. J'ai charge d'âmes et je vis ici surveillée, entourée de soupçons, de pièges. J'ai porté l'habit religieux, et cela suffit pour que ceux qui tiennent ma vie dans leurs mains, et qui peut-être ne m'ont autorisée à rester provisoirement dans le couvent dont je fus supérieure que pour mieux m'avoir à leur discrétion, doutent de la sincérité de ma soumission aux lois nouvelles. Je dois me défier de tout inconnu.

— C'est agir sagement, citoyenne. Mais j'aurai vite fait de gagner votre confiance. Vous avez, du reste, un moyen bien simple de vous convaincre que je n'ai pas menti. Appelez Mlle de Saint-Marsans, la citoyenne Charlotte Béral, veux-je dire. Quoique nous ne nous soyons vus depuis dix ans, elle me reconnaîtra.

— Comment savez-vous que Charlotte habite cette maison ? s'écria surprise la citoyenne Fournial.

— Par votre jardinier avec qui j'ai causé déjà.

— Il a donc été plus crédule que moi.

— Et il a eu raison, vous allez être obligée de vous l'avouer. Je reçus le mois dernier à Urrugne, mon pays, une lettre de vous. Elle me fut apportée par un jeune soldat, un Parisien, qui venait rejoindre l'armée d'Espagne. Quand il m'eut remis cette lettre et

que j'en eus pris connaissance ; je la détruisis, jugeant que c'était peut-être dangereux de la conserver. Mais je la sais par cœur et je peux vous la réciter.

— C'est inutile, dit la citoyenne Fournial : j'ai foi maintenant dans vos paroles.

Sans se laisser arrêter par cette assurance, Haristéguy continuait :

— Vous m'écriviez que je devais considérer le porteur de votre message comme un autre vous-même, et ses propos comme émanant de vous. Il me dit qu'au nom de mon maître le comte de Saint-Mar- sans vous m'invitiez à me rendre à Paris dès que je le pourrais. Vous voyez que j'ai obéi, citoyenne, puisque me voilà. Êtes-vous convaincue ?

Il se courba et répondit : Oui, ma Mère.

La citoyenne Fournial tendit la main à son interlocuteur.

— Je suis convaincue, dit-elle : asseyez-vous et écoutez-moi. Pour vous faire comprendre pourquoi je vous ai mandé, je dois reprendre les choses d'un peu plus haut.

— Ne craignez pas de m'en trop dire, citoyenne, fit Haristéguy. Voici quatre ans que je suis sans nouvelles de M. le comte. J'ai su seulement qu'il avait quitté la France, non qu'il ait cru devoir m'en avertir, mais parce que j'ai vu son nom sur la liste des émigrés et que son château d'Urrugne, dont j'étais l'intendant, a été mis sous séquestre et vendu comme les autres domaines qu'il possédait en diverses provinces.

— Vendu ! s'écria la citoyenne Fournial. Mais alors Charlotte ne possède plus rien ?

— Il n'était pas en mon pouvoir de l'empêcher d'être dépouillée, gémit Dominique Haristéguy.

— Que va-t-elle devenir ? murmura la vieille religieuse.

— Je ne l'abandonnerai pas. Mais parlez-moi de mon maître, citoyenne. Je suis pressé de savoir ce qu'il est devenu.

— Il est mort.

— Mort !

— En Allemagne, à la fin de l'an dernier. Je l'ai appris naguère, grâce à un avis qui me parvint par l'agence secrète que les princes, frères du feu roi, ont instituée à Paris.

— Mlle Charlotte sait-elle qu'elle est orpheline ?

— Elle le sait et porte courageusement sa douleur. C'est du reste pour vous entretenir d'elle que je vous ai appelé.

— Je vous écoute, Madame.

— Lorsque son père émigra en 89, Charlotte, qu'il nous avait confiée après la mort de la comtesse, était encore parmi les élèves de ce couvent. Avant de partir et ne pouvant l'emmener avec lui, il vint lui faire ses adieux. En la quittant, il me donna l'assurance qu'avant peu elle irait le rejoindre. Jusque-là, je restais chargée d'elle. Ce fut à cette occasion, Monsieur, que le comte prononça votre nom. « — Parmi mes nombreux serviteurs, me dit-il, il en est un dont le dévouement et le zèle ne se sont jamais ralentis, et qui, plus que tous les autres, est digne de mon entière confiance. C'est Dominique Haristéguy, l'intendant de ma terre d'Urrugne. S'il vous devenait impossible de garder ma fille auprès de vous, vous appelleriez cet honnête homme, ma Mère, et vous la remettriez à sa garde. Je sais qu'il se dévouera à elle comme il s'est dévoué à moi. »

— M. le comte me connaissait, observa Haristéguy.

— Depuis cette époque, continua la citoyenne Fournial, quatre années ont passé et les événements se sont précipités. Les Ordres monastiques ont été abolis. Ce couvent fut envahi un soir par la populace. Les religieuses qui l'habitaient ne durent leur salut qu'à l'intervention de quelques citoyens courageux. La plupart d'entre elles prirent la fuite. Leurs élèves ont été rendues à leur famille et se sont dispersées. Seule de mes chères pensionnaires, Charlotte est restée près de moi associée à notre sort, partageant nos angoisses et nos périls. Mais cette situation ne saurait se prolonger. Dans ces bâtiments devenus propriétés de la nation, nous ne sommes plus en sûreté. On peut nous en expulser d'un instant à l'autre, peut-être même nous arrêter. La mort du comte de Saint-Marsans a aggravé pour Charlotte les

dangers du présent et les incertitudes de l'avenir. Le moment est donc venu pour moi de tenir la promesse que j'avais faite à son père, et de vous remettre le dépôt sacré qu'il me confia. Voilà pourquoi je vous ai appelé, Monsieur...

— Je l'accepte, ce dépôt, répondit simplement Haristéguy.

— Mais comment vivra la pauvre enfant, maintenant que la confiscation des biens de sa famille l'a réduite à la misère?

— Elle vivra du pain que je gagnerai et des modestes ressources que je possède. Le nouveau propriétaire du château de Saint-Marsans, le citoyen Gilbert Dolissalde, membre de la Convention, m'a demandé de conserver mon emploi d'intendant. J'ai accepté de le servir à ce titre. Il ne s'opposera pas à ce que je recueille mademoiselle. Elle passera pour ma nièce, la fille d'une sœur que j'ai perdue. Tant d'années se sont écoulées depuis qu'elle n'est venue au pays que personne ne la reconnaîtra. Ma femme et moi, nous l'aimerons comme notre fille.

— Dieu ne l'a pas abandonnée, soupira la citoyenne Fournial, puisqu'il lui réservait des protecteurs tels que vous. J'ai hâte de l'en avertir. Elle en sera bien heureuse, la chère petite. Je cours la chercher.

Elle s'éloignait, tandis que Dominique Haristéguy, très ému par ce qu'il venait d'apprendre, essayait de maîtriser l'impatience qui s'était emparée de lui au moment où il allait revoir la fille de ses maîtres, l'unique héritière de cette infortunée famille de Saint-Marsans, décimée et ruinée par la Révolution.

Son attente lui parut longue. Elle cessa enfin. La citoyenne Fournial reparut, appuyée au bras d'une belle jeune fille, fine de traits, brune de peau, grande et robuste, portant des vêtements de deuil, dont la simplicité n'altérait en rien l'aristocratique distinction de sa personne. D'un mouvement affectueux, elle la poussa vers Haristéguy, en murmurant :

— La voilà, votre nièce.

Un flot de larmes jaillit des yeux du fidèle serviteur des Saint-Marsans. Il s'inclinait, et de ses lèvres tremblantes tombèrent ces mots :

— Oh! Mademoiselle! Mademoiselle!

— Appelez-moi Charlotte, s'écria-t-elle. Pour vous, je ne serai jamais que Charlotte. On vient de me dire ce que vous voulez faire pour moi. Au nom de mon père et en mon nom, merci.

Elle se jetait dans ses bras, acceptant ainsi la protection que,

sans hésiter, sans marchander, il lui avait accordée, en l'adoptant comme sa nièce, pour la tirer de la détresse en laquelle elle était tombée.

Longtemps, ils s'entretinrent ensemble pour se concerter sur leur départ. Il fut convenu que Dominique Haristéguy viendrait chercher la jeune fille dans la matinée du lendemain. Ils étaient maintenant l'un et l'autre également pressés de quitter Paris. L'intendant allait mettre à profit les heures qui devaient s'écouler jusqu'au départ pour se procurer un passeport pour Charlotte, sans lequel elle n'aurait pu se mettre en route. Pour obtenir ce passeport, il comptait sur l'influence du conventionnel Dolissalde.

Comme la jeune fille laissait paraître la répugnance qu'elle éprouvait à devenir l'obligée du personnage à qui venaient d'échoir les biens de sa famille, Haristéguy lui dit :

— Ne vous hâtez pas de le juger trop sévèrement, Charlotte. Ce n'est pas un méchant homme, et peut-être est-ce pour un bien qu'il est devenu le propriétaire du château de Saint-Marsans. Il a voulu m'y conserver. Qui sait s'il ne voudra pas vous le rendre un jour ?

III

L'AME D'UN GIRONDIN

Depuis le mois de septembre précédent, la Convention nationale, en vertu d'un vote qu'elle avait émis, après l'incarcération de la famille royale au Temple, s'était transportée aux Tuileries. Elle siégeait dans la partie du palais la plus rapprochée de la rue de Rivoli. Ses bureaux et ses dépendances occupaient le pavillon de Marsan. Le public pénétrait dans son enceinte par le pavillon Philibert-Delorme. Là, se trouvait la salle de la Liberté, où les représentants recevaient les personnes qui leur demandaient audience. On passait devant cette salle pour accéder à celle des séances, aménagée dans l'ancien théâtre, au centre de la galerie qui réunissait les deux pavillons. Incendiés pendant la Commune de 1871, ces bâtiments ont maintenant disparu. Mais le souvenir des dramatiques péripéties qui s'y déroulèrent sous la Terreur leur survit dans la mémoire des hommes, et jamais, sans doute, ne s'en effacera.

Ce jour-là, vers le milieu de l'après-midi, la séance de la Convention, ouverte, selon l'usage, à dix heures du matin, touchait à son terme. Elle s'était écoulée dans un calme inaccoutumé, l'ordre du jour ne portant aucune de ces questions brûlantes au débat desquelles s'exaltaient les orateurs et s'enfiévrait la foule qui les écoutait. On n'avait entendu ni la voix de tonnerre de Danton, ni la parole enflammée de Vergniaud, ni les hypocrites préciosités de Robespierre ; la place de Marat était restée vide, et le président Pétion n'avait eu ni fureurs à éteindre, ni tempêtes à maîtriser. Les notes recueillies par les rédacteurs du procès-verbal ne signalaient aucun de ces incidents tumultueux que déchaînait fréquemment la lutte tragique et sans merci engagée entre la Montagne et la Gironde, qui se disputaient le pouvoir.

Aussi pouvait-on constater quelque déception parmi les spectateurs assis dans les loges. Ils appartenaient pour la plupart à cette plèbe forcenée qui ne quittait plus la Convention et par ses applaudissements, ses protestations, ses clameurs, encourageait les violences de la tribune, comme elle encourageait, en d'autres instants, celle de la rue.

A la tenue débraillée des hommes et des femmes, aux haillons dont les uns étaient couverts, aux uniformes de fantaisie que portaient les autres, à l'étrangeté farouche de leurs coiffures, bonnets phrygiens ou bicornes empanachés, et surtout à la brutale violence de leur langage, on reconnaissait les apologistes de *la Carmagnole* et les choristes de la *Lanterne*, sans-culottes et tricoteuses, qu'on avait vus faire cortège à l'infortuné Louis XVI allant à l'échafaud et qu'on allait voir bientôt former l'escorte ordinaire des condamnés que le tribunal criminel se préparait à envoyer en si grand nombre à la mort. Cette foule apaisée, ce jour-là, comme par miracle, laissait errer ses regards déçus sur les bancs des représentants du peuple, où des vides nombreux attestaient le défaut d'intérêt de la séance qui s'achevait dans l'indifférence et la lassitude.

A ce moment, au côté droit de l'Assemblée, où siégeaient les Girondins, un jeune homme ferma nonchalamment une brochure qu'il venait de lire, et se leva pour quitter la salle.

— Voilà le citoyen Dolissalde qui s'en va, dit une voix partie des loges supérieures.

— Bon voyage, répliqua quelqu'un.

Alors une troisième voix reprit :

— Quand on lui aura coupé le cou, il ne reviendra plus. Puissent les ennemis du peuple disparaître ainsi !

Ces menaces arrivèrent à celui qu'elles visaient. Vivement, il se retourna, fouillant de ses yeux clairs et doux la tribune où elles avaient été proférées. Sa figure fine et charmante, où brillaient toutes les grâces de la jeunesse et de l'intelligence, s'assombrit en une expression de défi. Il resta, la durée d'une minute, debout, impassible, dominant ses voisins de sa haute taille dont une lévite brune à larges revers accusait l'élégance et la vigueur. Les propos qu'il avait entendus ne s'étant pas renouvelés, il marqua son dédain d'un mouvement des épaules, reprit sa marche sans se hâter et descendit dans l'hémicycle.

Comme il y mettait le pied, un des huissiers de la salle s'avança à sa rencontre et lui présenta un petit carré de papier, en disant :

— Voici pour toi, citoyen représentant.

Dolissalde prit le papier, le parcourut d'un regard et lut : « Dominique Haristéguy attend le citoyen Dolissalde dans la salle de la Liberté. » Son visage exprima l'étonnement. S'il attendait quelqu'un à cette heure, ce n'était pas Haristéguy qu'il croyait à deux cents lieues de là. Il n'en fut du reste que plus empressé à répondre à son appel et, en toute hâte, il se dirigea vers la salle d'attente.

Quand il entra, elle était, comme toujours, pleine d'habitués, de solliciteurs, de curieux, parmi lesquels circulaient, importants et affairés, des conventionnels en quête des gens qui étaient venus les demander. Avant de se jeter dans cette cohue, Dolissalde s'arrêta, cherchant parmi les groupes son compatriote. Il ne tarda pas à l'apercevoir adossé contre un mur et le reconnut, avant de distinguer sa figure, à son béret et à son manteau. Et de même, à observer sa mine effarée, il eut vite compris que le brave Pyrénéen se sentait perdu dans cette foule où il ne connaissait personne.

Il alla de son côté, et l'abordant avec bienveillance :

— Te voilà donc dans la capitale, citoyen Haristéguy ? Quel événement t'a fait entreprendre un si long voyage ?

Depuis son entrevue avec Mlle de Saint-Marsans, Haristéguy avait eu le temps de préparer sa réponse.

— Un événement d'ordre privé, citoyen représentant, ré-

pondit-il ; l'obligation de m'acquitter d'une dette sacrée. Ma sœur, une pauvre veuve, est morte récemment à Paris. Avant de mourir, elle a confié à mes soins sa fille unique. C'est afin de recueillir cette orpheline, qui n'a plus désormais d'autres protecteurs que ma femme et moi, que je suis ici.

— Y es-tu pour longtemps ? demanda Dolissalde convaincu de la sincérité de cette explication.

— Arrivé hier, je regrette de n'avoir pu repartir sur l'heure. Tout ce que je vois dans cette ville d'enfer m'épouvante et m'irrite. Je repartirai demain, si toutefois je peux obtenir, d'ici là, grâce à ton intervention, un passeport pour ma nièce.

— Tu auras ce passeport.

— Merci de ton zèle, citoyen représentant.

— Tu n'as pas à me remercier. Te venir en aide en cette circonstance me coûtera si peu ! Et c'est bien le moins que je puisse faire pour reconnaître ton dévouement à ma cause. En prenant ma défense dans le collège électoral d'Urrugne, tu m'as rendu un service que je n'oublierai jamais.

— C'est surtout à nos concitoyens que j'ai rendu service. Ils ne pouvaient élire un représentant plus soucieux que le citoyen Dolissalde de leurs intérêts et de ceux de la patrie.

Le conventionnel coupa court à ces éloges.

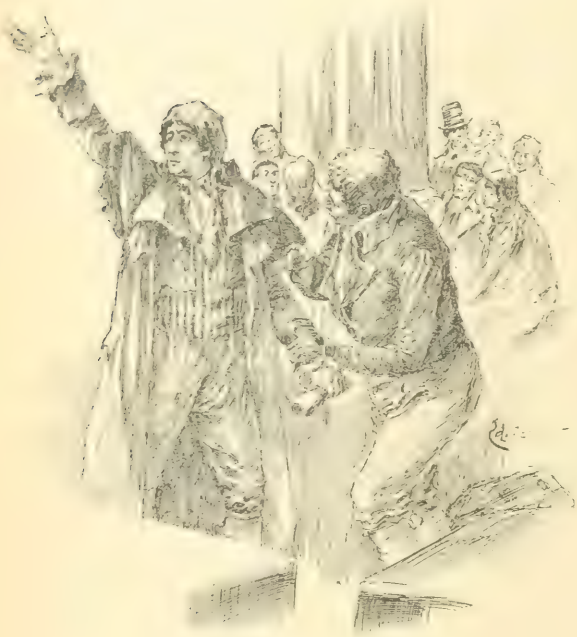
— Laissons cela, fit-il, et parlons encore de toi, Haristéguy. Est-ce seulement en vue d'obtenir un passeport pour ta nièce que tu as voulu me voir ?

— C'était aussi pour prendre tes ordres, citoyen représentant. Devenu naguère propriétaire des terres de Saint-Marsans, tu m'as accordé ta confiance et conservé dans l'emploi que j'occupais sous les anciens maîtres. C'est un bienfait dont je sens plus particulièrement le prix alors que ma famille va s'augmenter. Je manquerais aux devoirs que ce bienfait me commande si je ne témoignais en toute circonstance de mon empressement à te servir.

— Tu es un honnête homme, Haristéguy, s'écria Dolissalde attendri par cette déclaration. Il m'est doux de te le dire et d'étreindre fraternellement tes mains loyales. Ta présence me repose des haines féroces qui s'agitent en ces lieux, des crimes qui s'y perpètrent et que la vertu est impuissante à conjurer. Elle me repose surtout de la société des scélérats parmi lesquels je suis contraint de vivre.

Indifférent aux périls qu'il courait en tenant pareil langage, c'est à peine si, pour le tenir, il avait éteint sa voix. Haristéguy lui saisit le bras, et murmura :

— Parle plus bas, citoyen représentant. Contiens tes indignations. Tu n'as attisé déjà que trop de ressentiments implacables par ta conduite. On te reproche, comme à tes amis, les Girondins, de ne pas aimer le peuple et de fomenter contre lui des complots.



— Parle plus bas, citoyen représentant.

— Mensonges, mensonges, protesta Dolissalde. Les Girondins aiment plus sincèrement le peuple que ceux qui l'excitent par leurs viles flatteries.

— Le peuple de Paris ne le croit pas.

— C'est vrai, répondit tristement Dolissalde. Il n'a confiance que dans les tribuns qui le trompent en lui parlant sans cesse de ses droits, jamais de ses devoirs.

Il s'arrêta, promena sur les groupes bruyants qui l'entouraient ses yeux où montait la colère, et, se faisant violence pour écarter les pensées irritantes, il ajouta :

— Viens, sortons d'ici. On y respire un air empesté.

Haristeguy le suivit à travers le palais. Par un long corridor qui contournait la salle des séances, ils arrivèrent au vestiaire des représentants, où Dolissalde prit son manteau et son chapeau ; puis, ayant traversé le pavillon de Marsan, ils atteignirent une porte qui s'ouvrait sur le jardin des Tuileries.

La tempête de neige qui, dès la veille, s'était abattue sur la ville avait pris fin depuis plusieurs heures. Maintenant, un tiède soleil illuminait de ses rayons le voile blanc dont le sol était couvert. Les arbres effeuillés, les statues espacées à travers le jardin, les bordures des parterres, les vasques des bassins disparaissaient sous ce linceul qui dessinait gracieusement les formes et que dorait la lumière du ciel. Seul faisait tache sur cette blancheur éblouissante l'étroit chemin que, de la porte du palais à la grille de la rue de Rivoli, on avait tracé pour les membres de la Convention.

La figure de Manette se montra dans l'entre-bâillement de la porte.

Comme il fallait renoncer à s'engager dans les avenues que la neige rendait inaccessibles, Dolissalde entraîna son compagnon du côté de sa demeure. En arrivant à Paris, quelques mois avant, il s'était installé non loin de la Convention, dans un petit appartement de la rue de Richelieu, garni, en hâte et tant bien que mal, de meubles achetés chez un des brocanteurs devenus innombrables depuis que, grâce aux visites domiciliaires, aux arrestations, à la mise en vente des mobiliers d'émigrés et de suspects, s'était organisée presque également la mise au pillage des habitations privées.

Bref fut le trajet, et, tant qu'il dura, Dolissalde resta silencieux. Haristéguy respectait son mutisme et marchait à son côté sans lui demander où il le conduisait.

— Nous voici chez moi, dit soudain le jeune conventionnel.

Viens t'y reposer un moment. Nous y serons mieux pour nous entretenir.

Il franchissait le seuil d'une porte cochère, gravissait deux étages, et, ayant traversé une antichambre, introduisait Haristéguy dans une pièce assez vaste qui lui servait de cabinet de travail et de salle de réception pour les solliciteurs qui recouraient quotidiennement à son influence. En face d'une large table qui pliait sous le poids des dossiers et des livres, un feu clair flambait dans la cheminée. Dolissalde se jeta sur un siège devant ce feu en invitant Haristéguy à en faire autant.

— Mes ennemis prétendent donc que je n'aime pas le peuple? fit-il alors, reprenant l'entretien au point où il l'avait laissé tout à l'heure. Est-ce dans notre département qu'ils osent parler ainsi ?

— Dans notre département, je ne te connais pas d'ennemis, citoyen représentant, répondit Haristéguy. D'ailleurs, chez nous, de tels propos ne trouveraient pas créance. Tes compatriotes te connaissent ; ils t'ont voué respect et estime. C'est à Paris qu'on t'accuse. Depuis hier, à plusieurs reprises, j'ai recueilli les paroles de tes accusateurs. Veille sur toi, citoyen Dolissalde. Les Parisiens exècrent le parti des Girondins auquel tu t'es affilié.

— Mes opinions et mes amitiés sont là, repartit Dolissalde. La Gironde veut empêcher la République de tomber sous le joug des tyrans.

— Puisse-t-elle ne pas devenir leur victime!

A ces mots, Dolissalde se redressa et d'un air inspiré il continua :

— Je sais les dangers que je cours. Mais, comme mes amis, j'ai fait le sacrifice de ma vie. Nous sommes prêts à boire la ciguë. Si les tyrans triomphent, nous descendrons chez les morts, l'âme résignée, sans regretter les vivants. Plus tard, la patrie nous rendra justice. Elle nous élèvera des statues, et les hommes purs proclameront que nous avons aimé la liberté plus que nous-mêmes.

En cette profession de foi, vibrait une conviction sincère. Haristéguy en fut ému jusqu'aux larmes. Resté fidèle à la royauté, symbole des idées dans le culte desquelles il avait été élevé, son attachement pour elle ne l'empêchait pas de reconnaître ce qu'il y avait eu de juste dans la Révolution. Il en déplorait les excès : mais il n'oubliait pas qu'il l'avait saluée à ses débuts comme une

aube rédemptrice, et dans les doctrines de Dolissalde il retrouvait en partie les siennes. Il l'aimait pour ce motif, pour sa générosité, pour son éloquence, pour son énergie. Il l'aimait aussi pour le témoignage de confiance qu'il en avait reçu, et, bien qu'il lui reprochât intérieurement d'avoir contribué à dépouiller l'héritière de Saint-Marsans, il inclinait de plus en plus à lui pardonner cet acte de spoliation, en se disant que Dolissalde saurait quelque jour le réparer.

Sous l'empire de ces divers sentiments, surexcité par les paroles que celui-ci venait de prononcer, il le regardait avec admiration, une admiration à laquelle se mêlait quelque pitié quand il songeait que ce noble jeune homme était exposé à payer de sa tête les mérites qui brillaient en lui et les illusions qui l'avaient précipité dans l'ardente fournaise où tant d'âmes fières allaient périr.

— J'étais venu afin de te demander tes ordres, citoyen représentant, dit-il bientôt pour couper court au silence qui avait succédé aux paroles de Dolissalde. N'en as-tu point à me donner ?

— Fais à Saint-Marsans ce que tu y as toujours fait, Haristéguy. Il me suffit, pour avoir confiance en toi, de me rappeler quel fidèle serviteur tu fus pour tes anciens maîtres. Sers-moi comme tu les as servis. Veille sur mes intérêts comme tu veillas jadis sur les leurs. C'est tout ce que j'attends de toi. Plus tard, si le domaine change de mains une fois encore, tu t'entendras avec les nouveaux possesseurs.

— Ton intention n'est-elle pas de le conserver? interrogea Haristéguy d'un accent de surprise et d'inquiétude.

— Eh! sait-on ni qui vit, ni qui meurt? Ne viens-tu pas de me dire que mes ennemis rêvent et espèrent mon trépas? Si j'étais emporté par quelque bourrasque...

Haristéguy l'arrêta d'un geste, et, se levant, il lui dit :

— De grâce, citoyen représentant, ne prévoyons pas le malheur de si loin.

— Le prévoir, ce n'est pas le provoquer, objecta Dolissalde. Et puis, qu'importe, puisque la vie doit finir, que ce soit plus tôt ou plus tard!

Changeant brusquement d'entretien, il dit :

— Ne voulais-tu pas un passeport pour ta nièce ?

— Je te serais reconnaissant de me l'obtenir, en m'évitant des

démarches toujours difficiles pour un homme comme moi, étranger à Paris.

— J'irai demain matin le chercher moi-même à la Commune. Le chef du bureau des passeports est mon obligé.

Tout en parlant, Dolissalde prenait place devant sa table, et la plume en main, prêt à écrire, il ajouta :

— Donne-moi le nom de ta nièce?

— Charlotte Béral.

— Son âge?

— Vingt ans.

— Son signalement?

La question troublait Haristéguy.

— Je te demande son signalement, répéta Dolissalde.

— C'est que je suis un peu embarrassé pour te répondre, citoyen représentant. J'ai vu cette jeune fille tout à l'heure, après une longue, très longue séparation. Elle était enfant quand elle quitta le pays pour suivre ses parents. Je l'ai retrouvée transformée, et si courte a été notre entrevue que mes yeux n'ont pu saisir en tous ses détails sa physionomie.

— Est-elle brune ou blonde?

— Brune, très brune, des cheveux noirs, noirs aussi ses yeux; oui, je me souviens, continuait Haristéguy, le front bas, le nez allongé, la bouche moyenne.

— Assez, assez, fit Dolissalde, en souriant; c'est plus qu'il n'en faut pour constituer le signalement réglementaire. Dois-je mettre grande ou petite?

— Ma nièce est grande, mince de taille.

— Une belle personne en un mot, remarqua le député des Basses-Pyrénées qui achevait de prendre ses notes.

— Oui, très belle, répondit Haristéguy d'un accent convaincu.

— Et elle va s'ensevelir là-bas, dans ton village! Après avoir vécu à Paris, peut-être s'accoutumera-t-elle difficilement à la solitude.

— On s'accoutume à tout, et vivre dans la paix des champs vaut mieux que de vivre dans les périls d'une ville livrée à la famine et à la terreur. D'ailleurs, à Urrugne, elle trouvera deux cœurs disposés à la chérir, celui de ma femme, le mien. Nous n'avons pas d'enfant. Elle nous en tiendra lieu.

— Et plus tard, quand elle sera mariée, vous aurez, grâce à

elle, une famille. Votre bonne action vous aura porté bonheur.

— Ce n'est pas pour ce que nous avons le droit d'en espérer que nous l'accomplissons, mais parce que le devoir nous le commande.

— Et tu es un homme de devoir, toi, Haristéguy, reprit Dolissalde en allant s'accouder à la cheminée. Je t'ai bien jugé, et je me félicite de t'avoir confié mes intérêts. La guerre engagée en ce moment entre la France et l'Espagne va te rendre plus difficile la garde du domaine. Mais tu es à la hauteur des dangers qui pourront se produire, et, s'ils se produisent, tu sauras y parer.

— Il ne s'en produira pas, citoyen représentant. L'armée française occupe la frontière; elle empêchera les Espagnols de la franchir. S'il en était autrement, compte sur mon zèle pour protéger tes biens. Nous ne serons pas toujours en guerre avec les Espagnols. Parmi eux, j'ai beaucoup d'amis, et, s'ils mettaient le pied sur notre sol, ils se souviendraient des services de bon voisinage que je leur rendis en d'autres temps.

A ce moment Haristéguy, qui ne quittait pas Dolissalde des yeux, surprit son regard fixé sur la pendule. Il crut comprendre que le conventionnel désirait être seul.

— Si tu n'as plus rien à me dire, ajouta-t-il, je vais me retirer.

— J'aurais voulu te garder encore ; mais je suis attendu. Je ne te retiens donc pas. Reviens demain matin à dix heures. Tu déjeuneras avec moi, et je te remettrai le passeport de ta nièce.

— C'est que je ne serai pas seul, citoyen ; je dois aller la chercher, dès la première heure, dans l'asile où elle a été recueillie après la mort de sa mère.

— Tu viendras avec elle. Je serai charmé de la connaître.

Haristéguy s'inclina en signe de remerciement, et sans rien ajouter il s'éloigna. Après son départ, Dolissalde, qui l'avait ramené jusqu'à la porte, revint dans son cabinet, reprit place à sa table de travail où des lettres à répondre allaient le retenir encore. Mais, prêt à écrire, il resta, la plume immobile au bout de ses doigts, devant la page blanche qui le sollicitait, dominé par les pensées que venait d'éveiller en son esprit son entretien avec le régisseur de Saint-Marsans.

En cet entretien, ce qui l'avait surtout frappé, c'étaient les paroles où il retrouvait la preuve des haines ardentes déchaînées contre lui, en sa qualité de Girondin, parmi le peuple de Paris.

Pour qu'un simple paysan, sans relation dans la capitale, eût en quelques heures recueilli, dans les propos de la rue, le témoignage de ces haines, il fallait qu'elles fussent terribles. Il ne pouvait donc douter de leur violence. Du reste, il se rappelait que tout à l'heure, dans une tribune de la Convention, il les avait entendues s'exprimer sous des formes brutales, et le cœur serré, irrité par tant d'injustice et d'ingratitude, il se demandait comment il les avait encourues.

Quel était son crime ? N'était-il pas dévoué à la République et à la liberté ? N'avait-il pas donné des gages éclatants de ce dévouement que ses ennemis mettaient en doute ? N'avait-il pas voté la mort du roi, lui, à qui le sang versé faisait horreur ? Tous ses votes ne proclamaient-ils pas l'ardeur et la sincérité de ses convictions ? A quelle loi, si rigoureuse qu'elle fût, avait-il refusé son adhésion quand il s'était agi de frapper les royalistes, les émigrés, les conspirateurs du dehors et ceux du dedans ? Lorsque, dans son pays, malgré sa répugnance à s'emparer du bien d'autrui, il achetait naguère les biens de la famille de Saint-Marsans, qu'avait-il voulu, sinon proclamer par un acte personnel que, quel que fût le caractère des lois votées par la Convention pour conjurer les périls que courait la patrie, il les approuvait ? Que pouvait-il faire de plus, et si sa conduite avait été impuissante à empêcher les accusations calomnieuses qu'il trouvait maintenant sur son chemin, comment parviendrait-il à prouver l'ardeur de son patriotisme et à confondre ses ennemis ?

Ces questions l'assaillaient en foule, le livraient au découragement, excitaient en lui le regret de s'être jeté corps et âme dans ces luttes où Montagnards d'un côté, Girondins de l'autre, se disputaient le pouvoir sur des cadavres et sur des ruines. N'eût-il pas mieux fait de ne quitter jamais sa ville natale, son Saint-Jean-de-Luz, où il aurait pu vivre heureux, protégé par son obscurité ? Il revoyait la maison paternelle toute pleine de doux souvenirs, les rivages de la mer, théâtre de ses jeux d'enfant, que les monts pyrénéens dominent de leurs cimes altières, les rues silencieuses de l'antique cité remplies de paix sereine, les paysages familiers, toutes les images, en un mot, gravées depuis l'enfance dans sa mémoire. Comme il eût été heureux à demeurer là, toujours !

Mais, tandis qu'il s'attardait à ces vains regrets, une autre vision montait soudain devant ses yeux, celle des innombrables

dangers qui menaçaient son pays quand il s'était levé pour le défendre ; le glorieux défilé des actions mémorables auxquelles il avait participé depuis ; ces combats de géants livrés par la Convention à l'Europe coalisée ; cet appel foudroyant à l'émancipation de l'humanité jeté dans l'âme des peuples comme une semence féconde ; tant de héros enfantés par la volonté d'une nation qui venait de briser ses chaînes. Et son cœur dominant une défaillance passagère se gonflait d'orgueil. Il se consolait des crimes qu'il n'avait pu prévenir en se disant que, si grands qu'ils fussent, si grands que pussent être ceux qu'il redoutait encore, les uns et les autres seraient effacés dans l'avenir par toute la gloire dont la Révolution avait enrichi déjà et promettait d'enrichir encore le trésor de la France. Maintenant, raffermi, réconforté, il ne regrettait plus rien du passé paisible dont le temps, la distance, un fleuve de sang le séparaient à jamais. Il brûlait du désir de marcher d'un pas plus ferme et plus résolu, dût-il y trouver la mort, dans la voie où il s'était engagé.

Comme après avoir ainsi remonté par le souvenir toute la carrière parcourue, il embrassait par le regard de la pensée celle qui lui restait à parcourir et qui allait se perdre dans des ténèbres, ses yeux tout à coup s'éclairèrent d'un sourire. Il se leva transfiguré, délivré de sa fièvre. C'est qu'une délicieuse silhouette de femme venait de traverser sa rêverie, au moment où la pendule, marquant cinq heures, lui rappelait qu'il était attendu par Angélique Mongautier. Sa jeunesse reprenait le dessus. Il bondit comme un adolescent qu'appelle l'amour. L'homme stoïque et sombre dont nous avons ouvert l'âme à nos lecteurs s'était métamorphosé en un homme ardemment épris.

IV

JEUX ET PROPOS D'AMOUR

Vers la fin de ce même après-midi, Angélique Mongautier était seule chez elle. Sur le conseil du docteur Desroches, elle avait écrit au directeur de l'Opéra national pour s'excuser de ne pouvoir chanter le soir, et solliciter un congé de quelques semaines, que nécessitait l'état précaire de sa santé. Puis, sa lettre expédiée, elle avait condamné sa porte en n'exceptant de la sé-

vère consigne, donnée à Manette, que Gilbert Dolissalde. Il s'était accoutumé à venir la voir tous les jours. Elle l'eût rendu malheureux en se dérobant à ses visites, même une seule fois, et elle avait à cœur de se ménager son influence, de se réserver son appui.

Depuis déjà quelques mois, de plus en plus enveloppée par l'amour du beau conventionnel, elle assistait sans déplaisir, comme sans enthousiasme, aux péripéties du roman qui se déroulait en marge de sa vie. Nulle femme n'est indifférente aux hommages qu'on lui prodigue. Flattée par l'éclosion progressive des sentiments qu'elle inspirait, Angélique le laissait s'exprimer en toute liberté. Mais son cœur n'y répondait pas. Bien qu'elle appréciât en Gilbert Dolissalde la sûreté des relations, la grâce de l'esprit, la noblesse de l'âme, un dévouement que, après en avoir recueilli divers témoignages, elle tenait pour utile et précieux, elle ne parvenait pas à l'aimer comme il aurait voulu l'être.

En le recevant, en jouissant des instants qu'il lui consacrait, elle se reposait des relations qu'elle était obligée d'entretenir avec quelques-uns des puissants du jour, personnages sinistres dont on ne prononçait le nom qu'avec effroi, tant leurs actes publics, leurs discours dans les clubs, leurs votes à la Convention ou à la Commune, révélaient des intentions violentes, et qui, le soir venu, sortis de l'atmosphère excitante où s'alimentait leur redoutable énergie, se métamorphosaient, rentraient leurs griffes, oubliaient leurs rôles de proscripteurs et de bourreaux, s'humanisaient enfin au rayonnement de deux beaux yeux.

Gilbert Dolissalde différait d'eux en tout. Sa générosité naturelle éclatait dans ses paroles. Aux formes respectueuses qu'il donnait à son culte pour la beauté, on devinait que ce qui le poussait vers la femme, ce n'était ni le goût du libertinage ni des dispositions à la débauche, mais l'ardeur d'une âme passionnée, poétique, sentimentale, capable de sacrifice et de désintéressement. C'est par là qu'il avait gagné la confiance d'Angélique, son estime, sa sympathie, tout ce qui constitue une solide base d'amitié.

Par malheur, l'amitié n'est pas l'amour. Dolissalde, depuis qu'il fréquentait la séduisante pensionnaire de l'Opéra, avait eu beau lui parler de ses feux, protester de son dévouement, il n'était pas encore arrivé à prendre possession de ce cœur sur lequel il ambitionnait de régner. Angélique le voyait avec satis-

faction chercher à se rapprocher d'elle ; elle rendait justice à ses mérites, se plaisait à l'entendre exprimer ses opinions sur les événements pathétiques en lesquels il s'était jeté fougueusement ; elle s'associait volontiers à ses admirations et à ses haines ; elle le regardait comme un ami fidèle. Mais jamais elle n'avait tressailli en pensant à lui ; jamais elle ne s'était sentie tentée de tomber dans ses bras, d'entendre dans sa bouche les mots qui grisent de goûter l'ivresse divine des baisers et d'être à lui.

Dolissalde le savait, car, trop loyale pour le bercer d'illusions décevantes, elle ne lui

Il joignit les mains et une prière monta dans son regard.

cachait pas la vérité. Toutefois, il ne désespérait pas du succès, et, dans l'entraînement de son amour, il se disait sans cesse que, un jour ou l'autre, elle y serait sensible. En attendant, il continuait à faire montre de ses sentiments, à conserver les allures d'un homme follement épris, heureux d'avoir constaté, au cours de ses relations avec Angélique, que, si elle ne l'aimait pas encore d'une tendresse égale à la sienne, du moins nul ne pouvait se vanter d'avoir obtenu d'elle ce qu'elle lui refusait à lui-même.

D'autre part, sa passion que ne pouvaient décourager les obstacles qu'y opposait la jeune femme puisait dans les périls parmi

lesquels il vivait une incessante excitation. L'homme est ainsi fait, que moins il se croit sûr de l'avenir et plus il est impatient de jouir du présent. S'il a lieu de craindre que la vie soit brève pour lui, il veut en épuiser les joies.

Les temps étaient effroyables. L'existence humaine commençait à ne plus compter pour rien. La guerre civile engendrait des conflits fratricides. On vivait sous un régime de perquisitions, d'arrestations arbitraires, de surveillances soupçonneuses. La Convention votait des lois de sang. Les prisons étaient pleines. Le tribunal révolutionnaire préparait ses sentences. Sur les horizons obscurcis, se détachaient les armatures de la guillotine.

Aux frontières, des milliers de soldats rivalisaient d'héroïsme pour la défense du territoire. Il n'était pas de famille où on n'eût à trembler pour un être cher, combattant, captif ou proscrit. Les vivres manquaient dans la capitale. On avait rationné les habitants. Tous les matins, par le froid, sous la pluie, sous la neige, des foules hâves se rangeaient en longues files à la porte des boutiques, et, durant des heures, attendaient les aliments nécessaires à leur subsistance. Le soir venu, la ville s'enveloppait de solitude et de ténèbres. C'est à peine si, çà et là, un théâtre ouvert, des lumières aux vitres d'un café, des bruits d'orchestre aux abords d'un bal appelaient à se distraire la populace déchaînée et les rares gens d'une classe plus élevée qui avaient pris leur parti des malheurs publics.

Malgré tout, cependant, l'amour ne perdait pas ses droits. On ne s'est jamais tant aimé que durant ses sombres heures. Lorsqu'à la fin de ses journées fiévreuses Dolissalde, s'échappant à la mêlée confuse et tragique dont le tumulte retentissait dans le monde, reprenait possession de lui-même, c'est à la belle Angélique qu'allait aussitôt sa pensée. Il n'ignorait pas que la mort planait sur lui. Mais, s'il devait mourir, il voulait avoir aimé, avoir été heureux. De cette femme, d'elle seule, il attendait le suprême bonheur de l'amour que, de tout temps, ceux qui l'ont convoité se sont déclarés prêts à payer de leur vie.

C'est animé de ces sentiments, le cœur brûlant de désirs qu'il allait chaque jour la retrouver, tantôt chez elle au sortir des séances de la Convention, tantôt à l'Opéra où, après l'avoir applaudie sur la scène, il la rejoignait dans sa loge.

Là, tout n'était pas satisfaction pour lui. Rarement il y trouvait Angélique seule. Il s'irritait de la voir entourée d'adora-

teurs, de compter parmi eux des hommes que, sur un autre théâtre, il avait appris à mépriser et qui lui faisaient horreur. Il eût voulu les chasser non seulement pour rester seul près d'elle, mais aussi pour la délivrer de leur présence. D'un regard, elle imposait silence à sa colère, l'invitait à la patience. Puis, quand enfin ses farouches courtisans s'étaient dispersés, elle le récompensait de sa docilité en l'autorisant à la ramener jusqu'à sa demeure et en lui jetant au moment où il la quittait, d'une voix affectueuse, en guise d'adieu, un « à demain » très doux, très tendre, qui lui rafraîchissait le cœur et y faisait fleurir de nouveaux espoirs.

Ce jour-là, c'est chez elle, on l'a vu, qu'Angélique l'attendait. La veille, en se séparant, ils s'y étaient donné rendez-vous. Mais voilà que l'heure fixée par elle-même avait passé, et Dolissalde n'arrivait pas. Était-il retenu à la Convention par quelque long et grave débat ? Serait-elle privée de le voir ? Elle dut s'avouer que ce serait pour elle une déception. Cet aveu la conduisit à se poser de nouveau une question que souvent déjà elle s'était adressée.

« L'aimerais-je ? se demanda-t-elle. L'habitude de le recevoir m'est devenue chère. Je me plais à m'appuyer sur lui. Si je ne le voyais plus, il me manquerait. Est-ce là de l'amour ? »

Elle se recueillait, descendait au plus profond de son cœur, cherchait à en définir les sensations. Hélas ! elle avait beau évoquer l'aimable visage de son amoureux, se répéter ses propos passionnés, se convaincre de leur sincérité, il résultait de cet examen auquel elle procédait sans parti pris, en toute bonne foi, qu'elle n'apprécierait jamais en Dolissalde que l'ami et qu'il ne pouvait lui plaire qu'à ce titre.

Incapable de jouer une comédie pour se l'attacher plus étroitement et de feindre une passion égale à la sienne, elle s'apitoyait sur lui, en songeant qu'elle était impuissante à le rendre heureux.

« Pauvre garçon ! » murmura-t-elle.

Du même coup, un scrupule troubla sa conscience. Elle se demandait si elle avait été prudente et sage en laissant croire à Dolissalde que plus tard peut-être elle l'aimerait. Elle n'avait certes rien dissimulé de l'état de son âme et moins encore rien promis. Mais était-ce avoir fait assez ? Ce fut tout aussitôt une énergique résolution de lui enlever toute espérance et de ne pas le laisser s'attarder en des illusions du haut desquelles elle serait

ensuite obligée de le précipiter au risque de le meurtrir. Il souffrirait sans doute de cet aveu dont elle comprenait maintenant l'impérieuse nécessité. Mais, du moins, il ne pourrait lui reprocher d'avoir manqué de loyauté et de franchise.

Comme déjà les premières ombres du soir s'allongeaient à travers la chambre, la figure de Manette se montra dans l'entrebâillement de la porte.

— C'est le citoyen Dolissalde, annonça la nourrice.

Sans attendre une réponse qu'elle connaissait par avance, elle se rangea pour laisser entrer ce fidèle ami de la maison. Angélique, troublée en ses rêveries, se levait, courait au-devant de lui et le saluait de ces mots :

— Je commençais à craindre que vous ne fussiez empêché de venir.

— J'ai été retenu plus longtemps que je ne pensais, dit-il en embrassant les mains qui s'offraient à son étreinte. Mais si je n'avais pu venir, je vous eusse avertie à temps pour vous éviter de m'attendre, et, dans la soirée, je vous aurais apporté à l'Opéra mes excuses et mes regrets.

— Vous ne m'auriez pas trouvée.

— Vous chantez ce soir, cependant; j'ai lu votre nom sur les affiches.

— On fera une annonce au public. Je suis hors d'état de paraître devant lui. Vous voyez une malade, mon cher.

Un sourire démentait sa déclaration, en atténuait la gravité. Dolissalde s'y trompa cependant.

— Malade, vous ! fit-il inquiet. Depuis quand ?

— Depuis que le docteur Desroches me l'a déclaré.

— Et vous ne m'aviez rien dit !

— Je ne pouvais vous apprendre ce que j'ignorais moi-même. C'est ce matin seulement que le docteur a découvert le mal dont je souffre, m'a prescrit des remèdes, le repos, un voyage...

Dolissalde changea de couleur, et s'écria :

— Vous allez partir ?

— Il le faut bien, puisque ma santé l'exige. Allons ! ne vous alarmez pas. Mettez-vous là, ajouta doucement Angélique en désignant un siège à son ami ; écoutez-moi, et vous serez bientôt rassuré.

Il obéit sans se faire prier, car, si vaillant et si brave ailleurs, il défaillait à l'idée d'être séparé d'elle. Alors elle lui tint le lan-

gage qu'elle avait tenu quelques heures plus tôt au docteur Desroches, et lui exposa, d'une haleine, les raisons de sa conduite : l'effroi que lui causait Paris, les poursuites dont elle était l'objet de la part des membres les plus influents de la Commune, l'horreur qu'elle avait conçue pour leurs assiduités, pour les spectateurs devant lesquels on la contraignait à se faire entendre, pour les rôles qu'on lui imposait. Elle ne voulait plus vivre parmi les périls sans cesse renaissants. Elle voulait s'enfuir, disparaître, se faire oublier, et s'éloigner des émouvantes tragédies qui se déroulaient dans la capitale terrorisée.

— J'y reste bien, moi ! objecta Dolissalde d'un accent d'amertume et de reproche.

— Vous êtes un homme, vous ! répondit Angélique. Vous résisterez là où je serais brisée. Et puis, vous ne pouvez vous dérober. Vous avez une tâche à remplir, de nobles ambitions à réaliser. L'intérêt de la patrie et l'honneur vous commandent de ne pas déserter le poste où volontairement vous vous êtes mis. Mais, moi, quelles considérations peuvent me retenir dans cet enfer ? Et quand je me sens menacée dans ma vie, dans ma dignité de femme, dans mes pudeurs les plus sacrées, pourquoi y resterais-je ?

— L'amour que j'ai pour vous...

Elle l'interrompit avec vivacité, résolue à saisir l'occasion qui s'offrait à elle d'avoir une explication décisive, de préciser ses sentiments.

— Votre amour ne saurait peser sur mes déterminations et si je l'avais accueilli et encouragé, dit-elle.

Dolissalde se redressait.

— Ne m'aimerez-vous donc jamais ?

— Je vous ai donné mon amitié, mon amitié tout entière.

— J'espérais davantage, car elle ne peut suffire à me rendre heureux. Angélique, poursuivit-il, d'une voix toute vibrante de sincérité, laissez-vous toucher par mes ardeurs. Je vous veux tout entière et je vous mérite, m'étant voué à vous tout entier. Nul ne vous chérira comme je vous chéris. N'est-ce donc rien pour une femme comme vous, seule au monde, de pouvoir s'appuyer sur un amant fidèle et tendre ? C'est ma vie que je vous offre.

A l'entendre parler ainsi, à le voir humble, soumis, les yeux pleins de larmes, elle sentait une pitié douce monter en elle. Mais ce n'était que de la pitié, une tristesse intense de ne pouvoir rien

pour le soulager. Elle avait beau faire, l'amour que, peut-être, elle appelait, n'obéissait pas. Son silence l'apprit à Dolissalde, et, comme il avait toutes les délicatesses d'un cœur épris, il eut peur de paraître, en prolongeant ses prières, vouloir la contraindre.

— Je ne vous demande pas une réponse aujourd'hui, fit-il. Mais ne m'enlevez pas tout espoir. C'est bien le moins que j'aie le droit de vous demander.

Et comme elle continuait à ne pas répondre, il reprit, changeant brusquement d'attitude :

— Vous m'avez dit que vous vouliez partir. Où comptez-vous aller?

Elle lui savait gré de battre en retraite, et, jugeant une fois de plus à ce trait qu'il était digne de sa confiance, elle ne songea plus qu'à la lui témoigner.

— Où je compte aller? Je n'en sais rien. Je n'ai rien décidé. Je voulais quitter la France, passer à l'étranger. Le docteur Desroches m'en a dissuadée. Que faire cependant? Alors que de toutes parts notre pays est devenu la proie des hommes de violence et de sang, où trouver une retraite paisible et sûre? Conseillez-moi, Dolissalde. Il me faut du repos, du recueillement.

— Desroches est trop bon patriote pour vous conseiller d'émigrer, répondit-il. L'émigration est le refuge des ennemis de la patrie. Renoncez à vous allier à eux.

— J'y ai renoncé. Mais où aller?

Il s'était levé, se tenait debout, cherchant une réponse à cette question. Tout à coup, comme si quelque subite inspiration entrait en lui, il s'écria :

— Venez dans nos Pyrénées, Angélique. J'y achetai naguère un domaine abandonné par ses propriétaires, des nobles qui ont émigré. Il est situé aux portes de Saint-Jean-de-Luz, ma ville natale, non loin de la frontière espagnole. Je vous offre un asile au château de Saint-Marsans. Vous y serez en sûreté et vous y trouverez le repos que vous souhaitez.

Angélique, d'abord séduite par cette offre spontanée, allait y condescendre, quand elle se souvint que, peu de jours avant, la Convention avait déclaré la guerre à l'Espagne.

— Comment y serais-je en sûreté, puisqu'on va se battre sur la frontière, si l'on ne s'y bat déjà? demanda-t-elle.

— L'Espagnol ne la franchira pas. C'est sur le territoire ennemi que se poursuivra la guerre. Nos soldats iront forcer la

bête dans son antre. D'ailleurs, vous ne serez pas seule au château. Mon régisseur, Dominique Haristéguy, y réside avec sa femme et sa nièce. Leur présence vous distraira, et, si vous courez un péril, elle vous protégerait. Et puis, je ne tarderai pas à me réunir à vous. Si vous étiez menacée, je serais là pour vous défendre.

— Ah ! vous seriez là ? demanda Angélique d'un air surpris et contraint.

— Le comité de sûreté générale m'a offert de m'envoyer en mission à l'armée des Pyrénées. J'avais refusé cette offre, car je ne voulais pas quitter Paris. Je l'accepterai pour vous suivre et, quoi qu'il advienne, je serai toujours à même de vous faire un rempart de mon corps.

Ce fut dit spontanément, d'un accent si sincère qu'Angélique allait céder, lorsqu'une objection nouvelle se présenta à son esprit.

— Mon séjour dans vos terres, que nous ne pourrons cacher, ne justifiera-t-il pas les calomnies qu'on a déjà répandues sur nous ? dit-elle.

— Quelles calomnies ?

— On prétend que je suis votre maîtresse. Si l'on me voit vivre sous votre toit et vous à mes côtés, n'en sera-t-on pas convaincu ?

— Il est aisé d'imposer silence aux malveillants.

— Par quel moyen ?

Il joignit les mains, une prière monta dans son regard, et, presque tremblant, comme si sa destinée devait dépendre des paroles qu'il se décidait à prononcer :

— Soyez ma femme, Angélique, supplia-t-il. Quand nous serons unis par la loi, on ne pourra plus dire que vous êtes ma maîtresse.

Depuis qu'il avait osé parler de son amour, c'était la première fois qu'il tenait pareil langage et qu'il traitait Angélique, non comme une jolie fille de laquelle on sollicite un bonheur sans durée, mais comme une fiancée, celle qu'on vénère et qu'on veut associer pour toujours à sa vie. Rien ne pouvait toucher plus vivement cette jeune femme restée pure dans un milieu de désordre et de dévergondage. Devant cette offre formelle qui la flattait dans son orgueil et lui faisait entrevoir un avenir heureux, sa longue résistance fut ébranlée.

— Vous m'épouseriez ? soupira-t-elle.

— Quand vous voudrez, Angélique.

— Pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt ?

— J'hésitais à vous entraîner dans la carrière aventureuse où je me suis jeté.

— Vous m'aimez, cependant ; et vous avez douté de moi !

— Tant de dangers me menacent ! Ils vous menaceraient, vous aussi, si vous portiez mon nom. J'ai craint de vous y exposer.

— Écoutez, Dolissalde, reprit Angélique d'un accent qu'il ne lui connaissait pas, quoique vous m'ayez toute remuée par vos paroles, je ne sais encore si je vous aimerai, ni par conséquent si je pourrai consentir à vous épouser. Sachez du moins que, si ma main tombait dans la vôtre et que, si nous échangions les suprêmes serments, je tiendrais à honneur, devenue votre femme, de partager votre sort, quel qu'il dût être. Dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, je serais pour vous une compagne toujours dévouée, toujours fidèle.

— C'est parce que je vous ai jugée telle que je vous veux ! s'écria Dolissalde. Que ne vous prononcez-vous encore ?

— J'ai besoin de me recueillir avant de vous répondre, de regarder en mon cœur, d'y faire un peu de lumière.

Et comme elle le voyait pliant sous le poids d'une tristesse que le consentement qu'il sollicitait aurait seul pu dissiper, elle continua :

— J'accepte l'asile que vous m'offrez au château de Saint-Marsans. C'est vous dire quelle confiance j'ai en vous. Je serai heureuse de vous y voir souvent et plus heureuse encore si j'acquiers la certitude que, par vous et avec vous, je peux embellir à jamais ma vie. Ce jour-là, soyez-en sûr, ma réponse ne se fera pas attendre. J'irai joyeusement vers vous, avec le désir et la volonté de ne jamais plus vous quitter.

— Merci, répondit-il.

ERNEST DAUDET.

(A suivre).

Le Gérant : F. JUVEN.

Paris.-Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 76.12.97.

LA DATE

Au saut du lit, ce matin-là, Léonie Avias s'écria joyeusement :

— C'est aujourd'hui ! J'ai vingt ans !

Et elle courut à sa glace.

Peut-être elle pensait trouver son visage métamorphosé. La longue attente de l'enfance, les désespoirs de l'âge ingrat, la lecture des vers et des histoires romanesques illuminent l'échéance de la vingtième année d'une clarté magique. Léonie Avias n'eût pas été surprise de voir ses cheveux ceints ce jour-là d'un halo lumineux. Mais, malgré l'anniversaire, elle ne se découvrit d'autre auréole que l'ébouriffement de ses cheveux, frisés par l'oreiller. Dans la blancheur de la robe de nuit, toute fraîche de son repos, elle contempla son image triomphante, puis elle sourit à un pastel de femme, suspendu dans les mousselines de l'alcôve, sous un bouquet de buis bénit et elle murmura :

— Je suis aussi belle que maman.

Vermeil la jeune femme, dans son cadre, et la jolie fille, peignant sa tête dans le soleil, semblaient deux sœurs de pareil âge. Même, la minauderie du visage, l'indécision enfantine du regard, donnaient à la morte bien moins l'air d'une aînée que d'une Léonie cadette. Ses lèvres fraîches demandaient grâce pour toutes les pensées sérieuses ; il en jaillissait comme un éclat de rire éternel.

Les yeux toujours levés vers le portrait, Léonie songea qu'elle était aussi belle que sa mère : seulement elle avait l'air plus décidé. On voyait bien qu'elle commandait dans la maison depuis des années.

— Je suis une maîtresse femme ! comme dit papa.

Elle mit sur son bras la queue de sa robe de nuit et elle alla frapper chez son père.

M. Avias achevait la coupe complète de barbe à laquelle sa figure un peu grasse empruntait une douceur ecclésiastique. Avec un petit peigne d'écaille qui ne quittait pas son gilet, il démêlait une perruque d'un noir d'ébène, bouclée à la base, conique au sommet. Personne ne se souvenait d'avoir vu M. Avias sans ce postiche, depuis un voyage au Sénégal, dont il avait rapporté les fièvres.

— Léonie ! fit M. Avias au bruit de la porte.

Et il s'avança vers sa fille, les bras tendus, son pantalon tiré, très haut, par les bretelles, sur un plastron éblouissant.

— C'est sa mère ! le portrait de ma pauvre Clarisse, murmurait-il en serrant son enfant sur son cœur. Elle n'a rien pris aux Avias ! pas un cheveu, pas un trait !

Et c'était sa récompense que celle qui l'avait quitté quand l'enfant était encore au berceau, celle qu'il n'avait pas remplacée, lui revint avec ces yeux, cette taille, ces bras, qu'on lui mettait autour du cou.

Il caressait les cheveux de la jeune fille, tapotait ses joues, perdu dans la douceur des souvenirs. Pourtant il se ressaisit et prononça :

— Il faut que je te donne ton cadeau de fête : Regarde... là... sur la commode...

Tout de suite, Léonie détacha ses bras et courut au meuble. Un petit écrin était posé sur le marbre. Elle l'ouvrit et poussa un cri.

— Une bague ! une bague ! un rubis entouré de perles...

— Un souvenir de ta mère, répondit M. Avias, les yeux humides. Je lui ai entendu dire un jour : « Je donnerai cette bague à Léonie quand elle aura vingt ans. » Ce devait être un de ses bijoux de jeune fille, car elle ne tenait pas ce rubis de moi. Je te le mets au doigt, de notre part, à tous deux.

Ils déjeunèrent, comme de coutume, dans la petite salle. Depuis dix-huit ans, ils s'asseyaient ainsi en tête à tête. La haute chaise où la fillette s'était assise, autrefois, en face du veuf tendait encore dans un coin ses deux bras fermés par une galerie.

Le soleil du dimanche ricochait dans la carafe, s'accrochait au rubis. Léonie ne pouvait en détacher les yeux. Et comme elle ne cessait de faire glisser la bague le long de son annulaire, effilé et blanc, tout d'un coup elle poussa un léger cri :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai cassé ma bague ! Regarde papa ! Mais non, elle n'est pas brisée ; elle s'ouvre comme une alliance ! On dirait qu'il y a quelque chose d'écrit dedans... 2 *juin* 1866... Attends, je ne peux pas lire.

Elle versa de l'eau pure dans son verre et y plongea le bijou, puis, l'ayant sorti du bain, elle le frotta vivement avec sa serviette. La date sortit de la poussière.

— 2 juin 1866 !... Cela ne te rappelle rien, papa, cet anniversaire-là ?

— 2 juin 1866 ? répondit M. Avias en laissant tomber sa fourchette. Non, en vérité. Mais voyons, au mois de juin 1866 j'étais au Sénégal ?... Tu dois te tromper... laisse-moi voir...

Elle lui tendit le bijou. Il lut et devint un peu pâle. Puis, haussant les épaules avec un sourire, il prononça :

— Quelque anniversaire oublié, ma petite Léonie...

Pourtant il savait bien avec quelle piété il avait recueilli tous les souvenirs de sa chère morte et les avait scellés dans sa mémoire comme des cendres dans une urne.

Il acheva le repas sans causer. Dès qu'il fut libre il monta dans sa chambre ; il désirait se trouver seul pour s'interroger.

Un doute, lui ? Un soupçon ? Il aurait accueilli un soupçon sur sa Clarisse. Allons donc ! Grâce à Dieu ! sa foi n'était pas à la merci d'une vétille pareille, un hasard ! peut-être, une faute du ciseleur... Aussi ce n'était pas par défiance qu'il le rouvrait pour l'explorer encore, ce coffret plein de lettres, où il conservait pieusement tous les billets qu'elle avait eu l'occasion de lui écrire, pendant leurs fiançailles et ces trois années de mariage. Depuis

la séparation il avait passé des heures penché sur cette petite boîte. Il en portait toujours la clef suspendue à la chaîne de sa montre. Il lui semblait qu'il tenait enfermé là dedans un peu de l'âme de la morte.

Ses doigts, qui tremblaient, firent glisser sur la table un paquet de lettres. Elles étaient surchargées de ces estampilles qui marquent les escales lointaines.

MONSIEUR AVIAS, Négociant,

Saint Louis du Sénégal (Colonie française).

Sans hésiter, dans le paquet, il saisit la lettre cherchée. Tout de suite, la date lui sauta aux yeux : 3 *juin* 1866... Elle avait écrit le lendemain de cet anniversaire inconnu.

« J'ai fait aujourd'hui ma première sortie depuis bien des semaines, disait l'encre pâlie. C'est Léon qui m'y a forcée. Il m'avait déjà proposé la promenade, plusieurs fois, inutilement. J'ai cédé, j'ai pris son bras. Il m'a emmenée au bord de la mer, près de la Hève, là où la falaise s'éboule. C'est un endroit un peu effrayant et très désert. Tu ne m'y avais jamais conduit. »

Et il y avait dans le post-scriptum ces lignes ajoutées à la hâte, comme un remords, après la complaisante description de la promenade :

« Tu penses, mon cher Adolphe, si en contemplant cette mer dont je touchais presque l'horizon avec mon bras, j'ai songé à toi qui es de l'autre côté de la ligne bleue. »

M. Avias laissa tomber la lettre. Lui aussi il regardait, devant soi, avec l'écarquillement des paupières de ceux qui cherchent loin dans l'espace ou dans le passé. A la hâte il relut les quatre derniers billets du paquet. Le nom de Léon n'y était plus prononcé.

Ce silence lui parut mensonger. Car enfin il l'avait trouvé installé dans la maison, ce frère, plus jeune que lui-même, si brillant dans son uniforme de médecin de marine. Jusqu'au jour où, son congé fini, il avait dû reprendre la mer, Léon avait fréquenté chez eux, librement, en sa présence, en son absence, à toute heure du jour... Il avait voulu être parrain de Léonie... Il avait parlé d'elle, affectueusement, dans cette unique lettre qu'on avait reçue avant le télégramme du « Veritas », l'avis de la perte du steamer, corps et biens, dans un coup de mer.

...Certes, il aimait son frère, et cette mort l'avait laissé inconsolé. Mais avec quelles larmes Clarisse avait accueilli la nouvelle !... Oui... oui... c'était bien à dater de ce jour que sa santé fragile s'était tout à fait délabrée..., elle avait traîné, sur des chaises longues, sur ce lit..., dans des sueurs froides, dans des rêves fiévreux, toujours plus faible et plus maigre... jusqu'à cette agonie de sanglots, de bras jetés au cou, de supplications affolées...

— Elle me demandait pardon en mourant ! Pardon de quoi ?

M. Avias avait pris sa tête dans ses mains. Il écrasait son front contre ses paumes. Il allait crier quand la jeune fille frappa un coup léger contre la porte.

— Comment ! dit-elle, tu n'as pas encore mis ta redingote ?

Elle était prête pour sortir. L'ombrelle à la main, ses cheveux blonds voilés.

Il se leva brusquement, n'osant la regarder, et murmura :

— Où allons-nous ?

— Mais au cimetière ! Comme tous les ans.

Il se vêtit à la hâte.

En marchant Léonie sentait le bras de son père trembler sur le sien. Il parlait seul, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que tu dis tout bas ?

— Je compte.

— Tes pas ?

— Je compte des mois. Quand es-tu née ?

— Mais voyons, papa, aujourd'hui. Je ne t'ai jamais vu si distrait. A quoi penses-tu donc ?

Ils entrèrent dans le cimetière, cherchèrent la tombe. Avant d'ouvrir la grille M. Avias considéra un instant la petite colonne.

Deux noms y étaient gravés.

« *Léon Avias, médecin de la marine, décédé à la mer, le* 11 *juillet* 1869. »

Et « *Clarisse, épouse Avias, décédée le* 7 *janvier* 1870. »

Dans le médaillon, deux autres places étaient vides.

M. Avias baissa la tête et tout de suite il se prosterna.

Léonie était habituée à ces longues contemplations de la tombe maternelle. Elle allait et venait autour du petit jardin, renouvelait l'eau des bouquets, les attaches des couronnes. Mais, au bout d'un quart d'heure, comme son père ne bougeait toujours pas, elle l'appela à voix basse.

M. Avias ne répondit point. Il avait sa figure cachée dans ses mains. De temps en temps, un mouvement convulsif secouait ses épaules sous la redingote.

— Pauvre père! dit-elle. Il aimait tant maman!

Elle s'en alla un peu plus loin, lisant le long de l'allée les inscriptions des tombes.

Quand elle revint, après une promenade assez longue, le père était toujours prosterné. Il s'inclinait si bas que son front touchait presque la dalle. Étonnés de son immobilité, de loin les promeneurs l'observaient.

Léonie rougit, un peu honteuse de l'étalement de cette douleur. Et, s'approchant de M. Avias, elle dit d'une voix fâchée :

— Papa, tu vas te faire du mal. Il est temps de rentrer. Lève-toi.

Il ne bougeait pas plus qu'une statue. Elle lui toucha l'épaule.

Aussitôt ses mains tombèrent. Son visage était tout pâle. Il leva sur la jeune fille des regards où montait la folie. Et, les doigts joints, tendus comme vers une vision, il murmura :

— Clarisse! comment as-tu pu l'aimer plus que moi?

Hugues Le Roux.

LA MONGAUTIER [1]

(Suite.)

Et ce fut tout. Ils n'avaient plus qu'à se concerter en vue du prochain départ d'Angélique, maintenant décidé. Obligé de rester à Paris jusqu'à ce que le Comité de la guerre l'eût désigné comme représentant du peuple à l'armée des Pyrénées, Dolissalde ne pouvait partir avec son amie. Elle se troublait à l'idée de traverser la France avec Manette. Les routes n'étaient pas sûres. Peut-être un long voyage présentait-il quelques dangers pour deux femmes seules.

— Il dépend de vous d'être accompagnées, objecta Dolissalde. Le régisseur du domaine de Saint-Marsans est à Paris, où il est venu chercher sa nièce. Il devait partir demain avec elle. Mais, à ma demande, il vous attendra. Vous voyagerez ensemble. Il sera une sauvegarde pour vous et pour Manette. C'est un brave homme, courageux, énergique, bon patriote. Avec lui, à défaut de moi, vous ne courez aucun risque.

Angélique accepta sans hésiter cette proposition rassurante. Il lui fallait trois jours pour se préparer à partir. Pendant ce temps, Dolissalde s'occuperait des mesures à prendre pour faciliter son départ. Il lui ferait connaître Dominique Haristéguy et sa nièce Charlotte Béral, avec qui elle était destinée à vivre durant son séjour dans les Pyrénées. Justement, ils devaient déjeuner chez lui le lendemain. A l'issue du repas auquel il les avait conviés, il viendrait les présenter à Angélique.

— Je n'ai pas encore vu la nièce, ajouta-t-il. Mais si j'en juge par l'oncle, et bien que je me la figure comme une fille d'humble condition, elle doit être bonne, avenante, instruite. Elle sera donc

(1) Voir les numéros des 4 et 11 Décembre.

pour vous, une compagne précieuse, toujours prête, comme Haristéguy, à se dévouer. Avec eux à vos côtés, la solitude à laquelle vous vous condamnez ne vous pèsera pas.

— La solitude ne me fait pas peur, dit Angélique. J'ai toujours vécu seule.

Et, souriante, elle continua :

— D'ailleurs, si la société de ces braves gens ne me suffisait pas, l'espoir de vous voir arriver suffirait à égayer mon isolement.

Un tel langage équivalait presque à un aveu. Du moins Dolissalde l'interpréta ainsi. Il en fut bouleversé. Son amour y puisait de nouvelles raisons d'espérer que sa constance finirait par toucher Angélique, par la jeter dans ses bras. Pauvre Dolissalde ! Il ignorait qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Ce soir-là, quand il quitta son amie, il nageait dans l'ivresse.

Le lendemain, vers le milieu du jour, il revint chez Angélique. Mais il n'était pas seul, Haristéguy et Charlotte l'accompagnaient. Lorsqu'entra Charlotte, Angélique fut saisie d'étonnement. Elle s'était attendue à voir une petite paysanne, d'attitude modeste, de physionomie candide, un peu naïve, et elle voyait une belle jeune fille, très pâle, brune, fine, sévère de traits et dont la physionomie fière et triste rappelait celle de ces grandes dames que la Terreur avait chassées de Paris. Une simplicité quasi monastique caractérisait sa mise. Mais ses vêtements noirs, bien que dépourvus d'élégance, ne parvenaient pas à dissimuler sa grâce hautaine.

Après l'avoir accueillie avec une bienveillance qu'intimidait son air aristocratique et qui n'osait devenir familière, Angélique se rapprochant de Dolissalde, murmura à son oreille :

— On dirait une princesse déguisée.

— J'ai éprouvé la même surprise que vous, répondit-il. Mais ne nous plaignons pas. Tant mieux si cette aimable personne déconcerte nos prévisions et si son intelligence égale sa beauté. Vous vous plairez davantage en sa compagnie.

Il rejoignit Haristéguy qui se rendait compte de l'impression produite par Mlle de Saint-Marsans et qui se demandait s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

— Elle est charmante, ta nièce, lui dit-il.

— Pour le visage, elle est tout le portrait de sa mère, ma défunte sœur, fit Haristéguy forgeant, de toutes pièces, une expli-

cation qui justifiait la fable qu'il avait imaginée. Mais par l'âme, elle ressemble à son père, un officier de fortune qui périt dans les combats, sous le règne du tyran.

Pendant ce temps, Charlotte, silencieuse, écoutait et regardait, assaillie, quoique impassible en apparence, par les sensations les plus troublantes et les plus contradictoires. Elle n'était venue qu'à contre-cœur chez la citoyenne Mongautier. Avec ses préjugés de naissance et d'éducation, elle ne pouvait avoir que dédain pour une comédienne, et, tout en se prêtant à la démarche que, dans son propre intérêt et au nom de son salut, Dominique Haristéguy avait exigé d'elle, elle s'était promis de tenir à distance cette fille de rien, de qui son malheur la rapprochait.

— Nous allons vivre ensemble, mademoiselle...

Dolissalde ne lui inspirait pas des sentiments meilleurs, bien au contraire. Conventionnel, il avait voté la mort du roi et les lois spoliatrices édictées contre la noblesse ; puis, il s'était fait le complice de ces lois iniques, en achetant à vil prix les biens des Saint-Marsans, et en contribuant ainsi à dépouiller leur héritière. Elle se considérait donc comme sa victime ; et, à moins d'être une sainte, une victime peut-elle ne pas haïr son bourreau ?

C'est sous l'empire de ces ressentiments légitimes que Charlotte avait suivi Dominique Haristéguy chez la Mongautier,

n'ignorait pas qu'elle allait trouver Dolissalde, et se les figurant l'un et l'autre comme des monstres de laideur morale et de cruauté. Mais voilà que rien qu'à les voir et qu'à les entendre, l'opinion que, avant de les connaître, elle s'était faite d'eux, brusquement se modifiait. La grâce de leur accueil, la charmante physionomie d'Angélique, le fier regard de Dolissalde, la bonté naturelle de leur âme, qui se révélait dans leur attitude et dans leur langage, infligeaient aux craintes de Charlotte un démenti, l'obligeaient à se demander si ses griefs et ses préventions n'étaient pas exagérés, et si Dominique Haristéguy n'avait pas raison, lorsque, tout en déplorant que Dolissalde eût participé dans l'emportement de son patriotisme, aux excès de la Révolution, il rendait hommage à ses vertus privées, à sa droiture de cœur comme à ses qualités d'esprit.

« Malgré son égarement, c'est un honnête homme », répétait-il.

Maintenant, Charlotte s'avouait que c'était peut-être vrai, et l'impression qu'elle subissait devint encore plus entraînante lorsqu'Angélique, qui s'était rapprochée d'elle, lui dit :

— Nous allons vivre ensemble, mademoiselle, et je m'en réjouis. Je me sens toute disposée à m'attacher à vous. J'espère que, lorsque nous nous connaîtrons mieux, vous vous attacherez à moi.

— Je ne suis pas ingrate, répondit Charlotte que troublaient ces affectueuses paroles. La reconnaissance est un devoir.

V

AU CHATEAU DE SAINT-MARSANS

Dix jours plus tard, un peu avant midi, une vieille berline, chargée de bagages, débouchait sur la grande place de Saint-Jean-de-Luz par la route de Bayonne, et s'arrêta devant la mairie. Elle était attelée de trois chevaux, l'un d'eux monté par un postillon. La boue sous laquelle disparaissaient ses couleurs défraîchies attestait qu'elle venait de fournir une longue course.

Depuis que la guerre avec l'Espagne, récemment déclarée, entretenait entre la frontière et la capitale un continuel va-et-vient

de gens revêtus d'un caractère officiel, il ne se passait guère de journées, où l'on n'en vît un ou plusieurs traverser Saint-Jean-de-Luz. Mais il était presque sans exemple que les individus qui ne pouvaient exciper d'un tel caractère recourussent à un mode de locomotion ostentatoire, coûteux et, par conséquent, dangereux, en un temps où tout ce qui émergeait du niveau commun devenait aisément suspect. Seuls ou presque seuls, les représentants du peuple, les généraux se rendant aux armées, les fonctionnaires que Paris envoyait dans les départements couraient les chemins en si brillant équipage. Les voyageurs ordinaires, soucieux surtout de ne pas attirer l'attention des municipalités, choisissaient de préférence les voitures publiques, même quand ils n'avaient rien à redouter de la police.

Aussi, les témoins de l'arrivée de cette berline, qui s'attendaient sans doute à en voir descendre quelques personnages de marque, furent-ils déçus, en constatant qu'elle contenait trois femmes, en qui rien ne révélait des privilégiées, et un homme de mine si humble et de tenue si modeste qu'on ne pouvait en vérité le prendre pour un délégué du gouvernement. C'en était assez pour déchaîner les commentaires et les soupçons. Ils commençaient à se donner carrière en toute liberté, quand l'homme ouvrit la portière, descendit, et, l'ayant refermée sur les femmes, qu'il laissait dans la voiture, franchit le seuil de la mairie sans adresser la parole à personne.

Si vite qu'il eût passé, quelques-uns des gens attroupés l'avaient reconnu, l'un d'eux le nomma.

— Dominique Haristéguy, d'Urrugne, dit-il. C'est un bon patriote.

Ces quelques mots suffirent pour dissiper toutes les malveillances. Lentement les groupes se dispersèrent. Bientôt, il ne resta plus autour de l'équipage que quelques curieux qu'avait frappés la beauté de deux des voyageuses, aussi jeunes et aussi jolies, l'une et l'autre, qu'était vieille et ridée celle qui les accompagnait.

Pendant ce temps, Haristéguy se présentait devant l'employé de la commune, chargé du visa des passeports. Celui-ci l'accueillit avec plus de bonne grâce qu'il n'en déployait ordinairement envers les voyageurs que les ordres rigoureux de la municipalité conduisaient dans son bureau.

Te voilà revenu de Paris, citoyen Haristéguy, fit-il. Tu n'as

pas moins en voyage, à ce que je vois. Il y a vingt jours à peine que tu es parti.

— Je t'avais prévenu que mon absence serait de peu de durée, citoyen.

— Tu n'étais donc pas tenté de séjourner dans la capitale pour voir de près les grands hommes qui tiennent dans leurs mains les destinées de la patrie?

— Je les ai vus à la Convention, je les ai admirés et applaudis. Mais, comme je n'attendais rien d'eux, je me suis hâté de repartir, mes affaires terminées.

— As-tu, du moins, rendu visite à nos représentants?

— Je n'ai cherché à voir que le citoyen Dolissalde, le seul que je connaisse. Il m'a fraternellement accueilli.

— Que dit-on de lui?

— On rend hommage à ses talents comme à son civisme. Mais pardonne-moi, camarade, si je ne prolonge pas cet entretien. Je ne suis pas seul. Trois citoyennes avec qui j'ai voyagé m'attendent à la porte. Elles sont très lasses, et j'ai hâte de les conduire chez moi. Je ne suis venu que pour te soumettre leurs passeports et le mien.

— Qui sont-elles? demanda l'employé en prenant les papiers que lui tendait Haristéguy.

— L'une est ma nièce, Charlotte Béral. L'autre, la citoyenne Angélique Mongautier, fait partie de la troupe de l'Opéra. C'est une amie de Dolissalde, qui l'a mise sous ma garde pour la durée du séjour qu'elle vient faire à Urrugne, afin de s'y reposer.

— Toujours galant, le représentant Dolissalde observa l'employé en souriant, d'un air discret. Et la troisième citoyenne? fit-il.

— Une femme au service de la Mongautier, répondit Haristéguy. Si tu veux constater l'identité des voyageuses, viens jusqu'à la voiture. Tu leur éviteras la peine d'en sortir.

— J'ai confiance en toi, et ta déclaration me suffit.

L'employé signa les passeports et les rendit à Haristéguy. Après l'avoir remercié, celui-ci se hâta de rejoindre ses compagnes. Dès qu'il eut repris place auprès d'elles, le postillon, sur son ordre, fouetta ses chevaux. Ils partirent au grand trot dans la direction du pont de la Nivelle, qu'il fallait traverser pour gagner Urrugne et le château de Saint-Marsans.

— Maintenant, nous serons bientôt rendus, dit Haristéguy,

comme pour rendre courage aux voyageuses, dont le visage, pâle et défait, trahissait la fatigue.

— Ce ne sera pas trop tôt, grommela Manette. Huit jours de route!

— Ne vous plaignez pas, la vieille. Grâce à la sollicitude du citoyen Dolissalde, nous avons voyagé dans un confortable carrosse; aux relais, nous avons trouvé des chevaux frais: chaque soir, aux auberges, nous avons pu faire un bon repas, dormir dans un bon lit. Partout où nous avons passé, les autorités locales ont témoigné des égards aux protégés d'un représentant du peuple. Il n'en eût pas été de même si nous avions dû prendre la diligence comme le commun des mortels et si nous n'avions été munis de recommandations particulières.

— Le fait est que, si le voyage a été long, du moins il a été sans vicissitudes, dit Angélique.

Par la portière, elle regardait les dernières maisons devant lesquelles on passait, avant de sortir de la ville, et admirait leur architecture pittoresque. Soudain, elle se tourna vers Charlotte qui écoutait, attristée et pensive, indifférente, en apparence, aux lieux qu'elle parcourait.

— Vous devez maintenant vous reconnaître, Charlotte, fit-elle. Vous êtes ici dans votre pays.

— Oui, et m'y retrouver réveille en moi de bien anciens souvenirs, répliqua Mlle de Saint-Marsans, des souvenirs qui me ramènent au moins dix ans en arrière. J'étais heureuse alors.

Une plainte perçait dans ses paroles. Angélique, attendrie, lui prit la main et silencieusement la pressa. Depuis le départ de Paris, elle voyait fondre les défiances que Charlotte, lors de leur première rencontre, n'avait pu lui dissimuler; elle sentait le cœur de la jeune fille se rapprocher du sien. Les incidents du voyage, les entretiens qu'il favorisait, la sollicitude qu'il permettait à Angélique de prodiguer à sa nouvelle amie, tout avait contribué à ce résultat. Instinctivement attirée vers la Mongautier, Charlotte s'accusait de l'avoir mal jugée au début et cédait sans résistance à l'attrait exercé sur elle par les aimables qualités que huit jours de vie commune lui avaient fait découvrir et apprécier chez sa compagne de route.

Maintenant, la voiture sortait de Saint-Jean-de-Luz, brûlait le pavé du faubourg de Ciboure et s'enfonçait dans l'étroite vallée dont le village d'Urrugne occupe le point culminant. A sa droite,

cette vallée est longée par des hauteurs boisées qui la séparent du sinistre pauvre port de pêche aujourd'hui délaissé. A sa gauche quelques pics le dominent : la Rhune, la Haya, la Pena-Plata, le Sainte-Barbe. Ce sont les moins élevés de la chaîne des Pyrénées. Ils en marquent la fin du côté de l'Océan et sont là comme les derniers degrés des montagnes plus hautes qu'on rencontre en allant vers son autre extrémité, du côté de la Méditerranée.

A la montée d'Urrugne, les chevaux durent ralentir leur marche. Angélique et Charlotte purent alors contempler plus à loisir les sites grandioses, lointains ou rapprochés, qui s'offraient à leurs regards et que Dominique Haristéguy leur désignait. Au fur et à mesure que la route s'élevait, ces sites se multipliaient dans un cadre agrandi par les incessants reculs de l'horizon. Quand on atteignit Urrugne, tandis que les chevaux soufflaient, les voyageuses eurent le loisir d'emplir leurs yeux de la vision du plus beau paysage.

Derrière elles, sous un tiède soleil méridional, qui, déjà, semblait mettre en fuite l'hiver, c'était, jusqu'à Saint-Jean-de-Luz, la vallée qu'elles venaient de parcourir, égayée par de longues files de peupliers, des massifs de chênes décapités à la hauteur des grosses branches, des maisons aux façades claires, disséminées de toutes parts. Devant elles, c'était la plaine de la Bidassoa, le ruban moiré des eaux, le clocher de Béhobie, l'île des Faisans, Hendaye, et, plus loin, sur l'autre rive, à l'entrée de l'Espagne, Irun, la ville frontière; puis l'antique cité maure, Fontarabie, au pied du mont Guadalupe, dont les assises vont se plonger dans la mer au cap du Figuier.

A embrasser du regard ce panorama féerique, où tout lui rappelait son enfance, Charlotte défaillait, tant était douloureuse pour son cœur la différence qui s'accusait de plus en plus au contact de cette nature immuable, entre le passé béni qu'elle revivait par la pensée et le présent obscur, inquiétant et cruel. Quant à Angélique, elle s'abandonnait tout entière à la joie d'avoir fui Paris, ses périls, ses horreurs, et de se trouver si loin, dans un milieu si nouveau et si reposant.

Tandis qu'elles subissaient ces émotions, sur la route passaient des gens qui les saluaient, piétons ou cavaliers, vêtus des mêmes costumes que Dominique Haristéguy et coiffés, comme lui, du béret basque. Tous ou presque tous présentaient le type très pur

de la fière et forte race qui habite ces contrées, orgueilleuse de ses origines, gardienne vigilante des traditions et des croyances des aïeux, passionnée et généreuse, alerte de corps et d'intelligence, et qui, de tout temps, sur terre et sur mer, cultivant le sol, vivant de la pêche ou faisant la guerre, a donné au monde le glorieux exemple de son indomptable énergie. En comparant ces visages avenants aux figures patibulaires ou terrorisées de la plèbe parisienne, Angélique croyait avoir passé d'un enfer dans un paradis.

Parfois aussi, on rencontrait ou on dépassait des escouades de soldats. Ils appartenaient à l'armée des Pyrénées. Les uns allaient la rejoindre au camp de Béhobie, établi sur la frontière; les autres en revenaient, ramenant à Bayonne des prisonniers ou des blessés. Pour la plupart, ces soldats, gardes nationaux ou volontaires, portaient des uniformes en lambeaux. Leurs traits gardaient la trace des privations subies et des souffrances endurées depuis le début de la campagne. Mais on y pouvait lire la résignation aux sacrifices et l'irrévocable parti pris de vaincre ou de mourir.

En interrogeant au passage certains d'entre eux, les voyageurs apprirent que les Espagnols semblaient avoir renoncé à franchir la frontière au delà de laquelle ils restaient tenus en respect par les Français. S'ils se décidaient à tenter de la franchir, ce ne serait pas sans doute pour se diriger vers Saint-Jean-de-Luz. Le camp de Béhobie couvrait cette ville, et les approches en étaient trop bien gardées pour que l'ennemi osât porter de ce côté ses entreprises. Ces renseignements rassuraient Haristéguy. Il espérait que les hostilités ne s'engageraient pas dans les environs de Saint-Marsans, et qu'en dépit de la guerre engagée les femmes qu'il conduisait au château y seraient à l'abri de tout danger.

Une heure environ s'était écoulée depuis qu'on avait quitté Saint-Jean-de-Luz, quand, au delà d'Urrugne, la voiture abandonna la grande route pour s'engager dans un chemin plus étroit, creusé entre deux collines. Après avoir suivi, sur un assez long parcours, les sinuosités de leur base, ce défilé s'élargissait peu à peu et débouchait dans un vallon que d'autres hauteurs dominaient et enserraient.

— Voilà Saint-Marsans, s'écria joyeusement Haristéguy.

La fièvre aux yeux, Charlotte se pencha pour mieux voir. Puis, vaincue par l'émotion, elle se rejeta en arrière, couvrant de ses mains tremblantes son visage où faisait irruption un flot de larmes.

— Du calme, ma chérie, supplia tout apitoyée Angélique.

A son tour, elle regardait.

Sur un sommet, d'entre des bouquets d'arbres étagés le long des pentes, s'élevaient des constructions lourdes, sans élégance architecturale, mais imposantes dans l'encadrement de leurs massives et hautes tours. On y accédait par une avenue de tilleuls vénérables, large et montante, que bornait, à son extrémité, une grille aux pointes acérées. Grâce à cette disposition, on voyait le château de loin. Il se dressait au-dessus des bois, qui lui faisaient une enceinte mystérieuse, presque farouche, avec sa façade noirâtre, révélatrice de sa vétusté, sa toiture en tuiles rouges, qu'avaient décolorées les pluies, et ses tours d'angle, qui lui donnaient un air de forteresse ou de prison. Mais, quand on s'en approchait, cette impression, favorisée par l'éloignement, se modifiait. On découvrait alors, tout autour de ces sombres murailles, une terrasse monumentale, des pelouses, des carrés de fleurs, des quinconces, un bassin de marbre, des communs tapissés de glycines, tout un luxe ingénieux, combiné avec art, pour rendre agréable le séjour de cette solitude.

Haristéguy lui tendit les papiers.

— C'est ici que durant des siècles a vécu la famille de Saint-Marsans et se sont succédé ses nombreuses générations, dit Haristéguy à Angélique.

Et comme dans les yeux de celle-ci il devinait des questions, il y répondit sans attendre qu'elle les formulât, en racontant l'histoire de la noble maison dont il était resté trente ans le fidèle serviteur.

Longtemps elle avait occupé, dans le pays, un rang considérable que justifiaient son ancienneté, sa richesse, l'éclat de ses services, la faveur dont elle jouissait à la cour où résidait ordinairement quelqu'un de ses membres. Les uns s'étaient illustrés à la guerre, d'autres dans l'Eglise. On en citait qui avaient couru le monde, navigué, grossi leur fortune dans des aventures lointaines. Leur nom était populaire et respecté par toute la contrée basque.

Un flot de larmes inonda son visage.

Il en fut ainsi jusque sous le règne de Louis XVI. Alors, peu à peu, le prestige des Saint-Marsans, par suite des vides qu'avait faits la mort parmi eux, commença à s'affaiblir. En 1780, ils n'étaient plus représentés que par un unique héritier, gentilhomme passionnément attaché, comme ses ancêtres, à son pays natal. Il se plaisait à y résider. Si parfois il allait à Paris, c'était pour en revenir à bref délai, content de rentrer dans sa demeure. A cette époque, c'était un homme heureux.

Mais, à l'improviste, peu après son mariage et la naissance d'une fille, la mort de sa femme l'avait jeté dans un profond désespoir. Il était alors parti avec l'enfant, en laissant ses intérêts entre les mains d'Haristéguy. Depuis, on ne l'avait revu qu'à de longs intervalles, toujours seul. Élevée à Paris, sa fille ne l'accompagnait jamais ; on l'oublia. Après la Révolution, on apprit un jour que le comte de Saint-Marsans avait émigré. Émigrer était un crime que les lois révolutionnaires punissaient

durement. Elles atteignirent le fugitif non dans sa liberté ni dans sa vie, puisqu'il était hors de France, mais dans ses biens. Ils furent légalement confisqués et mis en vente au profit de la nation. C'est ainsi que Dolissalde avait pu en devenir acquéreur.

— Et le comte de Saint-Marsans n'a pas protesté? demanda Angélique, lorsque Dominique Haristéguy eut achevé son récit.

— M. le comte est mort en Allemagne, répondit ce dernier. La nouvelle de son décès m'a été communiquée à Paris.

— Mais sa fille, où est-elle?

A cette question, Charlotte tressaillit en regardant le vieux serviteur de son père. Il crut comprendre qu'elle le suppliait de ne pas la trahir.

— J'ignore où est mademoiselle, dit-il tristement. Elle ne m'a jamais écrit.

Angélique se récria :

— Pourquoi ce silence? Mlle de Saint-Marsans ne peut ignorer que vous lui êtes dévoué, et qu'elle eût trouvé près de vous un asile.

— Peut-être a-t-elle craint de me compromettre.

— Pour elle et pour vous, monsieur Haristéguy, je souhaite son retour, reprit Angélique. Je le souhaite, et je l'espère. Elle voudra revoir le pays qui fut son berceau. Tôt ou tard, elle y reviendra.

Charlotte, qui n'avait encore rien dit, s'écria vivement :

— Pourquoi y reviendrait-elle? Où trouverait-elle un abri, maintenant qu'on l'a dépouillée de son patrimoine? Si, comme je le crois, elle est fière, elle ne consentira pas à paraître mendiante, là où sa famille a régné, riche et puissante. Si jamais elle revenait, ce serait sans doute en se cachant, afin de ne pas donner aux spoliateurs le spectacle de sa détresse.

Un silence suivit ces paroles. Mais Angélique ne tarda pas à l'interrompre.

— Je connais le citoyen Dolissalde. Il est humain, intègre et généreux. Que Mlle de Saint-Marsans se présente à lui, en se nommant, et, sans attendre qu'elle lui réclame l'héritage de ses pères, il le lui restituera, je l'affirme.

— Je suis prêt à l'affirmer aussi, déclara Dominique Haristéguy.

— Qui vous a donné le droit de parler en son nom, Angélique? demanda Charlotte surprise.

— Je tiens ce droit de son attachement, de sa confiance en moi, répondit la chanteuse.

La vieille Manette jugea le moment opportun pour intervenir.

— Le citoyen Dolissalde est notre ami, dit-elle en se rengorgeant.

L'arrêt de la voiture, brusquement, coupa court à ces propos. Elle venait de faire halte, non devant le château qu'on apercevait à l'extrémité d'une terrasse, portes et fenêtres hermétiquement closes, mais au seuil d'un vaste pavillon qui le précédait et qui servait d'habitation au régisseur.

— Nous sommes rendus, dit celui-ci. Voilà ma maison.

La portière ouverte, il s'élançait et, quand ses pieds eurent touché le sol, il se retourna pour aider les voyageuses à descendre. Derrière lui, un cri joyeux s'éleva. Accourue de l'intérieur au bruit de la voiture, une paysanne, d'âge mûr, accorte et alerte sous ses cheveux presque blancs, se montrait sur le pas de la porte.

— C'est toi, Dominique ! Pourquoi ne m'as-tu pas annoncé ton retour ? Tout serait prêt pour te recevoir. Mais que de monde !

— Appelle nos gens, femme ; je t'expliquerai plus tard...

Lorsqu'elle eut obéi, et comme elle revenait de son côté, il s'avança vers elle et il l'étreignit affectueusement en lui glissant ces mots dans l'oreille :

— J'ai ramené de Paris notre demoiselle, en la faisant passer pour notre nièce. Ne t'étonne de rien.

Pétrifiée par la soudaineté de l'événement, la citoyenne Dominique ne savait que répondre. Son trouble s'accrut encore à l'aspect de Charlotte. Quoique celle-ci fût une enfant quand elles s'étaient séparées et se fût transformée depuis, elle la reconnaissait. Elle manqua de s'évanouir lorsqu'elle sentit, autour de son cou, la douce chaîne de deux bras qui l'enlaçaient, tandis qu'une voix, toute palpitante d'émoi, répétait :

— Chère, chère tante !

— Mademoiselle, mon enfant, balbutia Mme Dominique.

Cependant elle parvint à recouvrer un peu de sang-froid. Après avoir répondu aux affectueuses paroles de sa nièce et aux salutations d'Angélique et de Manette, elle put s'occuper de l'installation de ses hôtes inattendus, tout en écoutant son mari qui lui expliquait en hâte par suite de quelles circonstances ils étaient arrivés avec lui.

— Où allons-nous loger madame? lui demanda-t-elle, en désignant Angélique.

— Mademoiselle, si vous le voulez bien, objecta Manette qui l'avait entendue, à moins que vous ne préfériez l'appeler citoyenne comme on l'appelait à Paris.

— Citoyenne ! Je n'oserai jamais.

— Donnez-moi le nom que vous voudrez, madame, s'écria gaiement Angélique. Mais surtout, ne vous mettez point martel en tête pour mon campement. Un petit lit dans une chambrette me suffira, pourvu que j'aie auprès de moi votre nièce qui me fera compagnie et Manette, qui est au courant de mes habitudes.

Avant de répondre, Mme Dominique sollicitait l'avis de son mari.

— Le citoyen Dolissalde m'a donné ses instructions, dit-il, et nous devons nous y conformer. Il désire que Mlle Mongautier prenne possession du château, ainsi qu'il le ferait lui-même s'il était là. Elle occupera la chambre d'honneur, et, puisqu'il lui plaît que notre nièce ne s'éloigne pas d'elle, celle-ci prendra la chambre voisine. Mme de Saint-Marsans y logeait jadis. Tu y seras à merveille, petite, ajouta-t-il, en s'adressant à Charlotte.

Elle remercia d'un signe de tête, se faisant violence pour ne pas laisser voir combien la touchait ce témoignage de délicate attention qui lui rendait sa chambre de jeune fille.

— Et moi, où me nichez-vous, mon brave homme ? demanda Manette d'un accent de reproche.

— Je ne vous ai pas oubliée, la vieille, répondit Haristéguy. Vous aurez un cabinet à côté de votre maîtresse.

— Mais voilà si longtemps que le château n'a été habité qu'il vous faudra plusieurs jours pour préparer notre installation, observa Angélique.

Haristéguy protesta :

— Détrompez-vous, mademoiselle. Quelques heures suffiront. Depuis qu'il fut mis sous ma garde, il n'a jamais cessé d'être en état de recevoir ses maîtres. Il ne faut qu'allumer les feux et mettre les draps aux lits.

Quelques instants après, deux domestiques, mari et femme, les seuls qui restassent de l'ancien personnel, renvoyé quand le domaine avait été placé sous séquestre, procédaient, sous la surveillance de Mme Haristéguy et avec l'aide de Manette, aux préparatifs nécessités par l'arrivée de Mlle Mongautier. Pendant ce

temps, celle-ci et Charlotte, après une promenade sur la terrasse, parcouraient ensemble le rez-de-chaussée de l'antique demeure. C'était une suite de vastes salons, s'ouvrant sur les jardins et reliés ensemble par une galerie aux murs de laquelle figurait, en de nombreux portraits, la longue lignée des Saint-Marsans. Chevaliers, courtisans, évêques, soldats, marins, abbesses, châtelaines, ils étaient tous là, en tenue d'apparat, rappelant, par une foule de traits qui se retrouvaient chez les autres, le type caractéristique de la race dont l'illustration formait leur œuvre à tous et leur patrimoine commun.

Les sensations que cette visite procurait à chacune des jeunes femmes, quoique ne résultant pas des mêmes causes, agissaient sur elles avec une égale vivacité. Pour Charlotte, c'était comme un agenouillement sur des tombes, un retour au milieu des siens, une évocation des souvenirs de son enfance, entrevus à travers un voile de deuil. Pour Angélique, c'était, en même temps qu'une satisfaction donnée à la naturelle curiosité qui s'éveille en nous au seuil d'un monde nouveau, la consécration du droit éventuel qu'en lui offrant son nom, Dolissalde lui avait reconnu sur ce vaste domaine et sur les richesses qu'il renfermait.

Malgré tout, cependant, elle n'avançait qu'avec un respect mêlé de crainte parmi ces témoins muets d'un passé détruit. Elle s'y trouvait mal à l'aise, comme si sa présence dans ces lieux, où ces grands seigneurs et ces belles dames avaient vécu, eût constitué un outrage à leur mémoire et aux droits imprescriptibles de leur descendante, cette héritière dont Haristéguy avait parlé tout à l'heure et dont il ignorait le sort.

Tout en se disant ces mots, Angélique examinait successivement les portraits alignés sur les murs de la galerie.

Un de ces portraits, à l'improviste, captiva son attention, et la retint plus longtemps que les autres. Il représentait une femme brune et mince en qui semblaient réunis tous les dons corporels et toutes les grâces. Sa merveilleuse beauté resplendissait sur la toile, où, d'un pinceau étincelant et magique, le peintre l'avait fixée sans doute telle qu'il l'avait vue dans une fête; car cette enchanteresse, quelque grande dame de la cour des Valois, à en juger par son costume, était en atours de gala.

— Comme elle est belle! murmura Angélique, éblouie.

— C'est la comtesse Bernadette de Saint-Marsans, dit Charlotte. Elle vivait sous Charles IX. On raconte qu'elle fut aimée

de ce prince, mais qu'elle lui résista, voulant rester pure et fidèle à son époux.

La sûreté de cette explication parut étonner Angélique.

— Je ne vous savais pas si savante, ma chère, dit-elle en souriant.

Charlotte, embarrassée, balbutia :

— J'ai si souvent entendu raconter ces histoires, quand j'étais petite...

A ce moment, Angélique, qui l'observait, fut frappée par sa ressemblance avec la dame du portrait : mêmes traits, mêmes yeux, et surtout un air de famille qui, tout à coup, éclatait avec la force et la soudaineté d'une révélation.

— La comtesse Bernadette pourrait passer pour votre aïeule, tant vous lui ressemblez, reprit-elle.

— Je lui ressemble, moi ? Quelle idée !

Les joues de Charlotte s'empourpraient, et sa rougeur révéla son trouble. Angélique feignit de ne pas s'en apercevoir. Mais, à la faveur de cet incident, un soupçon s'emparait d'elle. Déjà frappée par les airs aristocratiques de sa compagne, sa mémoire maintenant lui rappelait diverses circonstances du voyage, propres à confirmer ce soupçon : certains mots dits par Charlotte, qu'elle semblait regretter après les avoir dits, des allusions mystérieuses à son passé qui transparaissaient dans son langage, le respect qu'en dépit de ses efforts pour le contenir lui témoignait Haristéguy durant la route, mille traits enfin qui contribuaient à prouver qu'elle était d'accord avec lui pour cacher quelque chose de sa vie. Pour la première fois, Angélique commençait à croire qu'on ne lui avait pas dit la vérité.

« Si c'était Mlle de Marsans ! » pensait-elle.

Elle eût voulu l'interroger et n'osait, craignant de l'offenser en tentant de pénétrer ses secrets. En revanche, elle interrogeait les autres portraits, y compris celui du dernier comte de Saint-Marsans, cherchant cette ressemblance dont l'obsession maintenant la poursuivait. Mais elle ne trouvait rien qui justifiât ses soupçons.

Déçue dans ses recherches, elle allait renoncer à en savoir plus long, lorsqu'une miniature sur émail, un peu perdue dans la file des tableaux, l'arrêta au passage. C'était une suave figure de petite fille, brune comme Charlotte, avec des yeux profonds et caressants comme les siens. Les cheveux noirs couvraient de

leurs boucles frisées le front, les joues, tombaient sur les épaules à peine indiquées. A travers l'embroussaillement de cette chevelure défaite, le regard brillait, et de nouveau, dans ce portrait comme dans celui de la comtesse Bernadette, avec plus d'évidence encore, apparurent à Angélique les traits de Charlotte.

— Mais c'est vous, ma chérie, c'est vous ! s'écria-t-elle.

Et comme Mlle de Saint-Marsans prise au dépourvu ne protestait pas, elle ajouta :

— Vous avez manqué de confiance en moi. Me supposez-vous donc capable de vous trahir ?

Le silence de Charlotte était un aveu. Elle le confirma en se jetant dans les bras d'Angélique et en disant :

— Vous avez surpris mon secret. Je ne le regrette pas. Il m'en coûterait trop de vous mentir, maintenant que je vous aime comme une sœur.

Angélique très tendrement répondit à son étreinte, et dit :

— Il faudra que le citoyen Haristéguy fasse disparaître ces portraits compromettants. Ce que j'ai découvert, il ne serait pas bon que d'autres le découvrissent. Quant à vous, si vous le voulez bien, ma chérie, nous n'en parlerons plus.

— Nous en parlerons, au contraire, protesta Charlotte. Il me sera si doux, chère Angélique, de vous entretenir de ma vie passée, de mes parents, des êtres que j'aimais jadis et que la mort m'a pris !

Ainsi, à peine arrivées, elles trouvaient l'une et l'autre et l'une dans l'autre une amitié réconfortante. Entre la descendante des Saint-Marsans et la chanteuse de l'Opéra, se nouait, presque à l'improviste, un lien étroit et puissant propre à embellir leur exil volontaire et à lui donner plus de charme qu'elles n'osaient l'espérer quand elles avaient quitté Paris pour gagner cet asile. Heureuses du hasard qui les y réunissait, il leur semblait que, maintenant, elles allaient trouver bientôt le repos et l'oubli qu'elles étaient venues y chercher.

Leur espoir ne devait pas être déçu. En ce pays où s'était écoulée son enfance, Charlotte au contact des beautés de la nature, avivées par l'approche du printemps, ne tarda pas à sentir se cicatriser les plaies de son cœur. Sa douleur filiale perdit peu à peu sa première amertume. La vision des maux soufferts durant un passé récent, terreurs, deuils, angoisses de toutes sortes, s'effaçait. En moins de trois semaines, assez

d'apaisement entrait en son âme pour qu'elle semblât s'être transformée.

Dans ce résultat, la tendresse grandissante d'Angélique, le dévouement des Haristéguy, eurent une large part. A toute heure, Charlotte voyait se multiplier autour d'elle les témoignages de l'affectueuse sollicitude de ses amis. Peut-être même était-ce là la cause principale de sa transformation, de ce bien-être moral qu'elle éprouvait après tant de cruelles épreuves, et quoiqu'à elle, comme à tous les Français, l'avenir toujours plus menaçant en réservât sans doute d'autres. C'était comme une halte reposante sur une route où de toutes parts la tempête fait rage et où tout à coup on rencontre un abri.

Il l'étreignit affectueusement.

Angélique, de son côté, jouissait d'un bien-être pareil. Il ne lui avait pas fallu plus de temps qu'à Charlotte pour oublier Paris, ses tragédies, ses horreurs. De tout ce qui le lui rendait odieux, et l'en avait fait fuir, elle ne se souvenait plus que comme d'un danger que, après l'avoir couru, on a laissé derrière soi. Elle n'osait croire qu'il ne renaîtrait pas. Mais, du fond de la retraite

où elle était venue se réfugier, il lui paraissait moins redoutable. Elle espérait maintenant y échapper, si graves que fussent les événements, à la faveur desquels il augmentait de jour en jour.

Presque parfaite eût été sa sérénité d'âme, si elle n'avait appréhendé l'arrivée prochaine de Dolissalde. C'était là son point noir ; ses sentiments pour le jeune conventionnel ne se modifiaient pas. Tels elle les avait conçus, tels ils demeuraient, faits uniquement de sympathie et de confiance, sans qu'elle éprouvât, en évoquant l'image de son adorateur, ni les émotions, ni la fièvre qui décèlent la passion. Ce n'est pas avec les yeux de l'amour qu'elle le voyait. Elle se révoltait même à l'idée de lui appartenir, tant, en dépit des mérites qu'elle lui reconnaissait et des bienfaits qu'elle avait déjà reçus de lui, il réalisait peu l'idéal que, de tout temps, elle s'était fait de l'homme qu'elle eût voulu associer à sa vie.

Mais c'est vous, ma chérie, s'écria-t-elle.

En quoi il différait de cet idéal, elle eût été incapable de le dire. Ce sont choses d'instinct et de sensation, qui s'expriment malaisément. On aime ou on n'aime pas, sans qu'on puisse préciser pourquoi, et elle n'aimait pas Dolissalde. Vainement, elle se

répétait que c'était un rare bonheur pour elle, pauvre fille, que sa misère avait livrée à une vie de hasards, d'avoir inspiré un ardent attachement à un homme dont la jeunesse, le caractère, la position sociale, constituaient des gages de sécurité future que toute femme devait être heureuse de s'approprier, et qu'il importait peu qu'elle ne l'aimât pas encore, étant fatalement destinée à l'aimer plus tard : elle ne pouvait se résoudre à l'épouser.

Un grand trouble s'emparait d'elle quand elle songeait qu'elle allait le revoir et qu'elle serait tenue de répondre à sa demande en mariage. Alors, il lui semblait qu'il serait loyal de ne pas attendre cette échéance, et que mieux valait s'éloigner avant qu'il arrivât. Mais la crainte de paraître ingrate en le fuyant et la crainte encore d'aller s'exposer à des périls plus grands que ceux auxquels elle s'était déjà dérobée paralysaient la volonté d'Angélique. Elle restait à Saint-Marsans, retenue par la douceur d'y vivre auprès de Charlotte, non moins que par l'effroi qu'en ces temps calamiteux devait inspirer à une femme une vie d'aventures où elle se serait lancée sans but et sans appui.

Ainsi se passèrent les premiers temps du séjour d'Angélique et de Charlotte à Saint-Marsans. Leur existence se déroulait uniforme et paisible. Leur confiance réciproque se manifestait en mille traits, sans réticence ni réserve. La Mongautier avait conquis celle de Charlotte par les affectueux égards qu'elle lui témoignait, depuis qu'elle la savait l'héritière des Saint-Marsans. Tout en s'appliquant, devant les étrangers, à la traiter comme la nièce d'Haristéguy et à paraître elle-même comme la dame et maîtresse du domaine, reconnue telle par la volonté de Dolissalde, elle ne perdait aucune occasion de rassurer Charlotte en lui donnant à entendre que, tôt ou tard, les biens que des lois iniques avaient remis en des mains qui n'y avaient aucun droit reviendraient à leur légitime propriétaire. Et, en effet, elle se promettait d'exercer son influence, afin d'obtenir de Dolissalde qu'il les restituât, dès que les circonstances le permettraient.

Haristéguy était au courant de ce projet. Il n'ignorait pas que son nouveau maître, passionnément épris d'Angélique, n'attendait qu'un mot d'elle pour l'épouser. Il voyait dans un avenir prochain ce mariage accompli, et, comme conséquence, Mlle de Saint-Marsans remise en possession de son patrimoine. C'était assez pour faire d'Angélique, à ses yeux, une créature d'élite dont il convenait de ne pas pénétrer le passé, puisque, quel qu'il eût

été, elle le rachetait par sa conduite actuelle. Il lui témoignait, par un dévouement qui ne se marchandait jamais, l'opinion qu'il s'était formée d'elle et la sincère vénération qu'il lui avait vouée.

Ses procédés, ceux de Charlotte ne touchaient pas moins le cœur d'Angélique. Son aventureuse existence ne l'avait guère accoutumée à recevoir de tels hommages. Ceux qu'on lui prodiguait jadis ne s'adressaient qu'à sa beauté. Intéressés de la part des courtisans qui brûlaient leur encens à ses pieds, ils avaient sa déchéance pour but, et si toujours elle les repoussait, c'est qu'ils la blessaient dans sa pudeur. Ceux qu'elle recevait maintenant l'emplissaient, au contraire, de reconnaissance et d'orgueil. Pour s'en montrer digne et les payer, elle eût volontiers versé son sang. A plus forte raison y répondait-elle en entourant Charlotte d'une tendre et ingénieuse sollicitude qui berçait et endormait la douleur de celle-ci.

VI

UN COUP DE MAIN

Bien que la guerre entre la France et l'Espagne durât, depuis plus d'un mois, on continuait, au château de Saint-Marsans, à ne pas s'en alarmer et à nourrir l'espoir de n'en pas souffrir. Elle ne s'était pas encore annoncée par un de ces coups retentissants, une de ces grandes batailles qui avaient signalé d'autres campagnes et notamment celles du Rhin. Le pays qui s'étend autour de Saint-Jean-de-Luz conservait plus de tranquillité que ne l'espéraient ses habitants au début des hostilités. Ce n'est pas sur ce point, en effet, que devait se porter l'effort le plus décisif des Espagnols. C'est à l'autre extrémité des Pyrénées, dans le Roussillon, qu'ils comptaient agir avec énergie, et tenter de franchir la frontière pour envahir le sol français. Du côté de l'Océan, ils semblaient vouloir se contenter de défendre le passage de la Bidassoa.

Aussi, la Convention, qui, depuis longtemps, en prévision de la guerre, entretenait là une petite armée, dite l'armée des Pyrénées occidentales, s'était-elle bornée à en renforcer légèrement l'effectif et à l'élever à huit mille hommes. Ces troupes étaient

divisées en trois camps, dont le plus important, celui d'Hendaye, abrité sous le fort de cette ville, couvrait la route de Béhobie, principale voie de communication avec l'Espagne, et protégeait toute la contrée comprise entre la frontière et Saint-Jean-de-Luz parallèlement à la mer. Aucune opération militaire n'avait encore eu lieu, car on ne pouvait décorer de ce nom quelques escarmouches sans conséquences, ni les coups de fusil plus ou moins meurtriers que les belligérants, renonçant à s'aborder de plus près, échangeaient, du matin au soir, d'une rive à l'autre de la Bidassoa. On ne s'inquiétait donc pas à Saint-Marsans, et quoique, avec son ordinaire prudence, Dominique Haristeguy se tînt prêt à emmener à la ville, en cas d'alerte, les femmes dont il avait la garde, il ne se croyait pas exposé à recourir à ces mesures de salut.

Promptes d'abord à s'effrayer du bruit des fusillades et du voisinage des hostilités, Angélique et Charlotte avaient fini par s'aguerrir, donnant ainsi à Mme Dominique et à Manette l'exemple du courage et du sang-froid. Elles s'étaient si bien aguerries qu'il leur arrivait souvent de quitter le château, et, à l'aide d'un mulet qui les portait tour à tour, de gagner par d'étroits sentiers, tracés à travers les collines, le sommet de la plus élevée, d'où elles pouvaient suivre les mouvements des troupes sur les bords de la rivière, de Béhobie à Hendaye, et assister à des combats d'avant-garde.

D'autres fois, elles accompagnaient Haristéguy jusqu'au camp où les gens du château étaient tenus pour patriotes. Elles y distribuaient, pour les blessés qu'on y rapportait, des secours en nature ou en assignats, la monnaie courante d'alors, et la charpie qu'elles avaient préparée durant leurs longs loisirs. Elles rentraient ensuite à Saint-Marsans, heureuses du bien qu'elles venaient d'accomplir et prêtes à recommencer.

Depuis un mois, les événements se déroulaient avec cette physionomie uniforme, sans laisser prévoir des incidents plus émouvants, lorsqu'un matin — c'était le 23 avril — au lever du jour, Angélique, encore couchée et endormie, fut brusquement réveillée par un bruit de détonations plus violent et plus nourri que tous ceux qu'elle avait entendus déjà. Elle se jeta hors de son lit et, vêtue en un tour de main, elle courut à la croisée. Ce lugubre vacarme venait du côté d'Hendaye. Il déchirait l'espace de ses coups précipités, et, sur le fond sombre du ciel d'où les

dernières ombres de la nuit n'avaient pas encore entièrement disparu, il allumait des reflets d'incendie qui se succédaient aussi rapides que des éclairs. Cette fois, ce n'était plus une simple fusillade, c'était le canon.

Comme Angélique achevait de s'en convaincre, la porte de sa chambre s'ouvrit, et Charlotte entra. Tirée, elle aussi, de son sommeil, elle se réfugiait, effrayée, auprès de son amie.

— Que se passe-t-il, Angélique? demanda-t-elle.

— Je suppose qu'une bataille vient de s'engager.

— Prions Dieu pour qu'il nous protège.

— Et pour qu'il donne la victoire à nos armes, reprit Angélique.

Charlotte ne répondit pas. Peut-être au fond de son cœur faisait-elle des vœux pour les armées royalistes de l'Espagne, qui représentaient à ses yeux le bon droit, tandis que les armées républicaines défendaient un gouvernement usurpateur et régicide. Mais, à l'exemple d'Angélique, elle s'agenouilla, et, durant quelques minutes, elles s'unirent dans une prière commune. Puis, s'étant relevées, elles allaient sortir quand apparurent Manette et Mme Dominique.

Manette tremblait de tous ses membres, croyant son dernier jour arrivé, sursautant à chaque coup de ce canon maudit dont le tapage, loin de s'apaiser, ne faisait que grandir. Quant à Mme Dominique, elle se désolait. Justement, une heure avant, son mari était parti en carriole pour Saint-Jean-de-Luz où l'appelaient quelques affaires, et, en son absence, elle ne savait à quel saint se vouer. Les domestiques du château qui se montrèrent à leur tour ne témoignaient pas plus de sang-froid, si bien que ce ne fut pas trop de la fermeté d'Angélique et de Charlotte pour rassurer ces vieilles gens que terrifiait la perspective d'un sanglant combat qui peut-être allait venir se dérouler sous les murs du château. Mme Dominique ne parlait de rien moins que d'aller chercher un asile à Saint-Jean-de-Luz. Manette ne retrouvait un peu d'énergie que pour encourager cette proposition. Si on les eût écoutées l'une et l'autre, on eût attelé une charrette et, après l'avoir chargée des objets les plus précieux, on serait parti en abandonnant Saint-Marsans aux horreurs de la guerre.

— Avant tout, il faut savoir ce qui se passe, déclara Angélique résolue à ne pas s'enfuir, à moins que Haristéguy, quand il reviendrait, n'en décidât autrement.

— Savoir ce qui se passe! gémit Manette. Pour le savoir, il faudrait aller au-devant des coups.

— S'exposer à la mort, ajouta Mme Dominique.

Angélique expliqua alors que, sans s'exposer, elle pouvait se rapprocher du théâtre du combat, comme elle l'avait fait souvent avec Charlotte. Les deux vieilles se récrièrent. Mais Angélique insistait, et son langage, exprimant une résolution définitive, leur ferma la bouche.

— J'irai avec vous, chère amie, dit Charlotte à qui tout son courage était revenu.

Cinq minutes plus tard, elles s'éloignaient par les chemins détournés qu'en tant d'autres circonstances elles avaient parcourus ensemble. En moins d'une heure, elles atteignirent, en évitant la grande route, les hauteurs qui se dressent au-dessus de la Bidassoa, et d'où l'on découvre un immense horizon. Elles purent alors embrasser du regard un terrifiant spectacle et comprendre d'où venait le terrible bruit qui les avait éveillées.

Les batteries espagnoles, établies de l'autre côté de la rivière, sur le point le plus élevé de Fontarabie, s'étaient donné pour but la destruction du fort d'Hendaye. Depuis le matin, elles couvraient la ville de fer et de feu. Les Français avaient essayé de répondre en tirant sur cette citadelle dévastatrice. Mais, en peu d'instants, elle avait éteint le feu de leurs canons qu'elle dominait. Le fort éventré, abandonné par ses défenseurs, semblait prêt à tomber en ruine.

Tout autour montait dans le ciel l'épaisse et rougeâtre fumée des incendies qu'avaient allumés dans Hendaye les obus espagnols. Chassés de leur demeure, les habitants fuyaient. On les voyait se disperser de tous côtés, entraînant dans leur panique les soldats eux-mêmes qui, surpris en pleine quiétude, abandonnaient leur camp, démoralisés et affolés par cette attaque imprévue.

De la place où elles se trouvaient, Angélique et Charlotte suivaient des yeux ces fuyards que quelques officiers tentaient en vain de rassurer et d'arrêter.

— Oh! les lâches! les lâches! murmurait Angélique; ils désertent.

On apercevait déjà une colonne d'infanterie espagnole qui marchait vers le pont de Béhobie, avec, sans doute, le dessein de le traverser et d'entrer en France. Ce qui allait se passer, l'occupa-

tion d'Hendaye, livrée sans résistance, et les Français chassés des divers points qu'ils avaient occupés jusqu'à ce jour, s'annonçait si clairement dans les mouvements de l'ennemi que les deux jeunes filles se serrèrent l'une contre l'autre, l'âme étreinte par l'angoisse.

— Il faut retourner en hâte au château, observa Charlotte.

Angélique partagea cet avis, et elles s'empressèrent de revenir sur leurs pas. Quand elles arrivèrent à Saint-Marsans, Haristéguy y était rentré, rappelé par le bruit du canon qu'on entendait de Saint-Jean-de-Luz, comme aussi par les rumeurs qui proclamaient la victoire des Espagnols.

Inquiet sur le sort d'Angélique et de Charlotte, blâmant leur imprudence, il se préparait à aller à leur rencontre. Rassuré en les voyant, il voulait les conduire à la ville avec sa femme et Manette. Quand il les y aurait mises à l'abri, il reviendrait à Saint-Marsans.

— Puisque vous devez y revenir, demanda Charlotte, pourquoi nous en éloignez-vous?

— Parce que tout me porte à croire que les Espagnols, trouvant la route libre devant eux, vont se présenter ici, et que je ne veux pas vous laisser exposées aux dangers d'une occupation.

— Vous croyez donc que les Français ne conjureront pas ces dangers? reprit Angélique.

— Les Français ont lâché pied. Ils se portent sur Saint-Jean-de-Luz. La route est couverte de leurs bandes désorganisées.

C'était la vérité. Les troupes républicaines, composées en partie de gardes nationaux et de jeunes conscrits non encore accoutumés au feu, n'avaient pu tenir devant un ennemi numériquement plus fort et mieux discipliné. Dans ces circonstances difficiles, les chefs, cédant aux nécessités créées par cette défection, avaient décidé de lever le camp d'Hendaye et de se porter en arrière, sur la route de Saint-Jean-de-Luz. Ce mouvement qui s'exécutait sans précision, sans ordre, avec toutes les apparences d'une débandade, livrait aux Espagnols un territoire assez vaste de ce côté de la frontière, et, avec ce territoire, le domaine de Saint-Marsans, qui en occupait une partie. C'est là ce dont s'effrayait Haristéguy.

— Ce soir ou demain, disait-il, les Français voudront reprendre possession de leur sol. L'ennemi ne se laissera pas chasser sans résistance. Des combats s'engageront autour du château, peut-

être même dans son enceinte. C'est pour cette cause que vous n'y pouvez rester.

— Vous avez bien raison, citoyen Haristéguy, répétait Manette; partons, partons.

Mais personne ne lui faisait écho, pas même Mme Dominique.

— Je partirai si tu pars, notre homme, déclara-t-elle. Si tu restes, je reste. Ma place est là où tu es.

— Restons tous, s'écria Angélique.

Charlotte appuyait résolument.

— Les Espagnols ne sont pas des bandits, dit-elle; ils ont le respect des femmes, et, s'ils occupent le château, nous serons en sûreté sous leur garde tout autant que sous celle des Français.

— Mais si l'on se bat! bégayait Manette.

Elles atteignirent les hauteurs qui dominent la Bidassoa.

— Si l'on se bat, ma bonne, reprit Angélique, tu iras te cacher dans les caves. Quant à nous, nous soignerons les blessés.

Haristéguy eut bientôt compris qu'il n'aurait pas raison de la révolte suscitée contre son projet.

— Qu'il soit donc fait selon votre volonté, dit-il.

Il ne fut plus question de partir. Dans l'ignorance où l'on était

des événements, Haristéguy, pressé d'en connaître l'issue, s'éloigna de nouveau pour se rendre à Urrugne où il serait plus à portée de recueillir des nouvelles. Son absence se prolongea durant plusieurs heures. Sa femme, Angélique, Charlotte attendirent avec impatience son retour. L'effroi de Manette continuait à se traduire par des gémissements. Cependant, le canon avait cessé de gronder. Mais on entendait la fusillade qui tantôt s'éloignait et tantôt se rapprochait. Bientôt elle s'apaisa, et il fut évident que les Français avaient définitivement renoncé à disputer la route aux Espagnols et à les déloger de leurs positions.

Mesdemoiselles, je suis le marquis Gaëtan de Rosnière.

Une partie de la journée s'écoula dans ces alternatives. Vers cinq heures de l'après midi, Haristéguy revint.

— Les Espagnols tiennent tout le pays jusqu'à Urrugne, dit-il. Nous n'éviterons pas leur visite. Elle ne saurait tarder. Nous serons contraints de la subir, puisqu'on nous a laissés sans défense.

Et comme il voyait Manette pâlir, il l'engagea à rentrer chez elle. Angélique se joignit à lui pour presser sa nourrice de céder à ce conseil.

— Puis-je donc te quitter ? s'écria celle-ci. J'ai peur, c'est vrai. Mais cela ne m'empêche pas de rester près de toi, dussé-je y mourir.

— Et personne n'en veut à vos jours, la vieille ! répliqua Haristéguy en levant les épaules.

Manette se le tint pour dit, et, peu à peu, elle parvint à maîtriser ses transports. Maintenant, presque honteuse de les avoir traduits, elle s'excusait, répétant à tout propos que, bien qu'elle ne fût pas faite pour les aventures guerrières, elle saurait tout de même remplir son devoir.

Soudain, un domestique qu'Haristéguy avait placé en vedette à l'entrée du parc remonta précipitamment vers le château, au moment où Angélique et Charlotte allaient se mettre à table pour souper.

— Voilà les Espagnols, dit-il, effaré, au régisseur ; ils sont plus de mille.

Haristéguy courut sur la terrasse, suivi de sa femme, des deux jeunes filles et de Manette. Aux dernières lueurs du jour déclinant, ils virent les Espagnols envahir le parc non pas au nombre de mille, comme l'avait dit le domestique, mais au nombre d'une quarantaine, appartenant au corps des grenadiers de la garde royale. Haristéguy les reconnut à leur uniforme bleu à parements clairs. A la tête de la troupe marchait un officier jeune et de belle mine, un capitaine dont la figure ouverte et bienveillante s'éclaira d'un sourire, lorsqu'il eut constaté que, au lieu de l'ennemi qu'il s'attendait peut-être à combattre en entrant dans le château, il n'avait devant soi que quelques femmes et un homme sans armes.

— Rassurez-vous, braves gens, leur cria-t-il de loin en un français très pur, dépourvu d'accent étranger, et en les saluant de l'épée : nous venons en amis, nous ne faisons la guerre qu'aux tyrans qui vous oppriment.

Ces paroles, tombées dans le silence, restèrent sans réponse. Haristéguy brûlait de l'envie de répliquer qu'en présence de l'étranger il n'y avait en France ni oppresseurs ni opprimés. Mais il se contint, jugeant imprudent de provoquer par une bravade un adversaire contre lequel il ne pouvait rien et qui se présentait d'ailleurs avec des intentions pacifiques.

Sur l'ordre de l'officier, les soldats faisaient halte, mettaient l'arme au pied, tandis que lui-même se portait en quelques pas au devant d'Haristéguy qui s'était décidé à venir à sa rencontre.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il en l'abordant.

— Le régisseur de ce domaine, répondit Haristéguy.

— N'appartient-il pas au comte de Saint-Marsans?

— Le comte de Saint-Marsans est mort.

— Mais il avait une fille?

— Elle est hors de France.

— Émigrée! Alors, cette terre a dû être confisquée par l'État.

— Elle appartient maintenant au citoyen Dolissalde, membre de la Convention nationale, qui l'a rachetée.

A peine eut-il fait cet aveu qu'Haristéguy le regretta. La figure de l'officier avait pris une expression ironique et méchante. Il ricanait :

— Le citoyen Dolissalde! Un scélérat qui osa condamner son roi.

— Il a voté le sursis, rectifia Haristéguy.

— Ceux qui votèrent le sursis avaient déjà voté la mort. Ils ont commis un crime abominable. Si j'avais eu l'honneur d'être ici chez le comte de Saint-Marsans, poursuivit l'officier, j'aurais eu pour sa propriété les mêmes égards que pour ceux qui l'habitent. Mais du moment qu'elle appartient à un régicide...

Sans achever d'exprimer sa pensée, il se tournait vers ses soldats comme pour leur donner des ordres dont l'irritation, qui passait dans sa voix, permettait de deviner le caractère. Haristéguy comprit. Il vit le château dévasté, mis au pillage dans un coup de représailles et de vengeance.

— Ne vous hâtez pas de juger le citoyen Dolissalde et de le punir, capitaine, fit-il vivement à demi-voix, comme s'il craignait d'être entendu. En achetant ce château, il s'est fait le complice d'une bonne action. Il ne l'a acheté que pour le restituer un jour à Mlle de Saint-Marsans.

Cette révélation parut surprendre l'officier. Cependant, il n'eut pas l'air d'en mettre en doute la sincérité :

— Ceci, reprit-il, n'absout pas le forfait qu'a commis le sieur Dolissalde en condamnant son roi, mais suffit cependant pour me décider à me conduire en ce château ainsi que dans une maison amie. Je le considère comme appartenant toujours à Mlle de Saint-Marsans. J'ai reçu l'ordre de l'occuper et de m'y maintenir, coûte que coûte, contre les Français s'ils essayaient de s'en emparer. J'entends donc y être maître. Je n'exigerai rien de vous, cependant, que ce qui me sera nécessaire pour l'accomplissement de la mission qui m'a été confiée.

— Ordonnez, capitaine; on vous obéira, dit Haristéguy, heureux d'en être quitte à si bon compte.

— Qu'on loge mes hommes; il ne leur faut qu'un hangar et

quelques bottes de paille. Vous aurez à les nourrir durant leur séjour. Mais leur dépense vous sera remboursée en bons de réquisition. Pour moi, je demande une chambre et mes repas en payant aussi, bien entendu. Qui sont ces jeunes dames? ajouta-t-il en désignant sur le perron Angélique et Charlotte qui suivaient de loin, avec inquiétude, ce long colloque.

— Celle qui porte des vêtements noirs est ma nièce, l'autre est une amie du citoyen Dolissalde, réfugiée ici pour fuir la capitale et ses dangers.

— Une Parisienne? fit galamment l'officier. Cela se devine rien qu'à la voir.

— Il y a encore sa nourrice, ma femme et nos servantes.

L'officier, satisfait de ses explications, réitéra ses ordres à Haristéguy concernant ses soldats, puis l'ayant congédié et s'adressant à ceux-ci, il leur donna ses instructions pour la garde du château. Il ne prévoyait pas un retour offensif des Français avant quelques jours. Mais il fallait se garder contre une surprise. Quelques instants après, des sentinelles étaient postées sur divers points du parc et le long du défilé qui conduisait de la grande route au château. Le reste de la troupe s'installa dans les communs. Alors, seulement, l'officier se décida à gagner sa chambre. Haristéguy, qui avait veillé à ce que rien ne manquât à ces nouveaux venus auxquels, maintenant, il tenait tant à plaire, s'offrit pour l'y conduire.

— Je serai à merveille ici, observa d'un accent de bonne humeur l'officier, après avoir visité l'appartement qu'on finissait de préparer pour lui au premier étage.

— Désirez-vous qu'on vous y serve à souper, capitaine?

— Serai-je donc obligé de manger seul? s'écria-t-il désappointé. En traversant les pièces du rez-de-chaussée, j'ai vu dans l'une d'elles deux couverts. Je pense qu'ils sont pour votre nièce et pour l'amie du citoyen Dolissalde. Ne voudraient-elles pas m'autoriser à souper avec elles?

Dès son entrée au château, il avait remarqué qu'elles étaient jolies l'une et l'autre, et, bien qu'elles lui fussent inconnues, leur société lui paraissait plus agréable que la solitude.

— Vous autoriser à souper avec elles? dit Haristéguy. Venez le leur demander vous-même.

Il invita d'un geste l'officier à le suivre et le guida jusque dans la salle à manger où Angélique et Charlotte recommençaien

leur repas interrompu par l'arrivée des Espagnols. En voyant entrer le jeune chef, elles se levèrent sans savoir encore pour quelle cause il se présentait à elles, mais déjà prévenues en sa faveur par ses allures courtoises, sa grâce charmante et ses procédés dont Haristéguy avait eu le temps de leur faire part. Leur accueil, quoique plein de réserve, révélait si clairement des dispositions favorables qu'il ne s'y méprit pas. Convaincu qu'elles ne demandaient qu'à exaucer son désir, il n'hésita pas à l'exprimer. Il le fit en ces termes :

— Mesdemoiselles, je suis le marquis Gaëtan de Rosnière, bon Français, quoique émigré, et capitaine dans la garde de Sa Majesté le roi d'Espagne. Voulez-vous me permettre de m'asseoir à votre table ?

Quoiqu'il eût l'air de s'adresser en même temps à Charlotte et à Angélique, en réalité, c'est à celle-ci qu'allait sa requête comme si elle eût été seule en position d'y faire droit. Il est vrai qu'elle occupait à la table où il souhaitait d'être admis la place d'honneur ; que sa toilette d'une rare élégance en sa simplicité, révélait une Parisienne, et qu'elle semblait être d'un rang social plus élevé que sa compagne, dont la beauté, quoique très pénétrante aussi, n'avait pas le même éclat, éteinte qu'elle était dans un deuil d'orpheline et dans une attitude voulue de modestie et d'effacement.

— Vous êtes le maître, monsieur, répondit Angélique.

— Oh ! les mauvaises paroles ! remarqua-t-il. Est-ce en maître que j'ai parlé ? Est-ce ainsi qu'on répond à une prière ?

Angélique ne s'excusa pas. Mais déjà, sur un signe d'elle, Manette apportait un couvert et Haristéguy poussait une chaise devant la table.

— Alors, vous voulez bien ? reprit l'officier, restant encore debout, comme s'il attendait l'autorisation qu'il avait sollicitée.

Cette fois, ce fut Charlotte qui parla.

— Un gentilhomme français est à sa place partout, dit-elle.

Elle s'asseyait, donnant l'exemple, Angélique et le marquis de Rosnière l'imitèrent. Comme la nuit venait, Haristéguy mit sur la table un candélabre, après en avoir allumé les bougies. Puis il s'éloigna, laissant seuls les convives et Manette pour les servir.

Ils gardèrent d'abord le silence, Angélique et Charlotte un peu

intimidées par la présence de cet étranger et lui ne songeant maintenant qu'à réparer la fatigue de cette journée en mangeant et en buvant. Une fois rassasié, il se redressa, et alors, comme revenu à lui-même, il parut examiner avec plus d'attention les deux belles personnes que les circonstances venaient de le réunir.

Avec son instinct de femme, Angélique eut vite compris que c'était celle qu'il était surtout occupé. Son regard, après s'être à peine arrêté sur Charlotte, se reposait de préférence sur elle et la poursuivait avec une obstination qui la gênait. Lorsque, à deux ou trois reprises, leurs yeux s'étaient rencontrés, elle avait découvert dans les siens une expression d'étonnement et de satisfaction qu'elle ne s'expliquait pas. Peut-être même s'en fût-elle intérieurement offensée si la conduite qu'il tenait depuis son arrivée ne l'eût disposée à le juger avec bienveillance. Nulle femme n'est insensible aux sentiments qu'éveille sa beauté chez un homme séduisant, quand il s'applique à leur conserver des formes déférentes. Elle ne pouvait donc considérer comme une injure cette attention soutenue, encore qu'elle en fût troublée comme si elle y eût vu la preuve de quelque foudroyante impression produite par elle sur ce brillant officier et le symptôme d'une de ces sympathies soudaines qui, la jeunesse aidant, mènent droit à l'amour.

Cependant, ce silence, en se prolongeant, ajoutait à l'embarras commun. Le marquis de Rosnière parut le comprendre. A l'improviste, il reprit la parole :

— La vie a de singuliers hasards. Je ne me doutais guère, ce matin, que, ce soir, je soupérais en France, dans le château d'un homme qui fut mon ami, un ami vénéré et regretté.

Charlotte, à ces mots, leva les yeux sur lui et, très émue, interrogea :

— Vous avez connu le comte de Saint-Marsans?

— Oui, mademoiselle, en 1791, sur les bords du Rhin. J'ai servi sous ses ordres à l'armée de Condé. Plus tard, nous dûmes nous séparer. Le prince me confia une mission en Espagne où, après l'avoir remplie, je me décidai à rester, S. M. le roi Charle IV m'ayant accordé une compagnie de sa garde. En quittant M. de Saint-Marsans, je me flattais de l'espoir de le retrouver un jour. C'est avec la plus vive douleur que, tout à l'heure, j'ai appris sa mort.

— Puisque vous l'avez connu, il a dû vous parler de sa fille, reprit Charlotte.

— Il m'en a parlé souvent. Il gémissait de la savoir loin de lui. Il se proposait de la rappeler bientôt. Il la chérissait... Sait-on s'il a eu le bonheur de la revoir avant de mourir?

Charlotte se faisait violence pour retenir ses larmes. Angélique, qui redoutait qu'elle laissât son émotion la trahir, répondit pour elle :

— Nous avons lieu de croire que ce bonheur lui a été refusé.

— Mais où se trouve actuellement Mlle de Saint-Marsans?

— On l'ignore, répliqua Charlotte ; elle a disparu.

— Et, pendant ce temps, les brigands l'ont dépouillée! fit avec véhémence M. de Rosnière.

— Si jamais elle revient en France, ses biens lui seront restitués, répondit Angélique.

— C'est donc vrai, ce que m'a dit tout à l'heure le régisseur? Mais, au fait, vous devez le savoir, vous, mademoiselle, continua le marquis. N'êtes-vous pas l'amie du citoyen Dolissalde?

— Je suis son amie ; ses intentions me sont connues ; il est trop loyal pour s'approprier le bien d'autrui.

— Il est fâcheux qu'il se soit donné l'air d'être de connivence avec les spoliateurs.

— Valait-il mieux qu'il laissât un autre que lui devenir propriétaire de ce château? Sait-on en quelles mains serait tombé le patrimoine de Mlle de Saint-Marsans et si jamais elle l'eût recouvré? Tout le monde n'a pas la noblesse d'âme du citoyen Dolissalde.

— Sa noblesse d'âme? Parlons-en! s'écria ironiquement le marquis. Est-ce en envoyant son roi à l'échafaud qu'il l'a manifestée?

— Le roi pactisait avec l'étranger, reprit Angélique piquée au vif et tout étonnée de l'ardeur qu'elle mettait à parler en faveur de Dolissalde.

— Il défendait sa couronne outragée, sa noblesse proscrite, ses sujets opprimés.

— Malheur à ceux qui portent les armes contre leur patrie!

— Angélique! de grâce! supplia Charlotte effrayée par le ton de cet entretien.

— Laissez, laissez, fit dédaigneusement le marquis. Mademoiselle est dans son rôle en plaidant la cause du citoyen Dolissalde et de ses pareils. Puisse-t-elle déployer la même éloquence quand viendra pour eux l'heure de la vengeance!

De nouveau, les bouches devenaient muettes, fermées par la crainte de prolonger ce débat inutile et de l'envenimer. Alors, Angélique eut le regret d'en avoir trop dit. Elle craignait d'avoir blessé ce gentilhomme d'une courtoisie si parfaite et de s'être abandonnée à son emportement, sans avoir l'excuse d'une de ces convictions ardentes qui justifient la violence des paroles et des actes.

Dans le fond de son cœur, elle n'éprouvait que pitié pour les victimes et haine contre les bourreaux, et c'est ceux-ci qu'elle venait de défendre en la personne de Dolissalde. Pourquoi avait-elle pris son parti, puisqu'elle n'approuvait pas sa conduite et puisqu'elle ne l'aimait pas? Sous l'empire de ce regret, elle n'hésita pas à revenir la première.

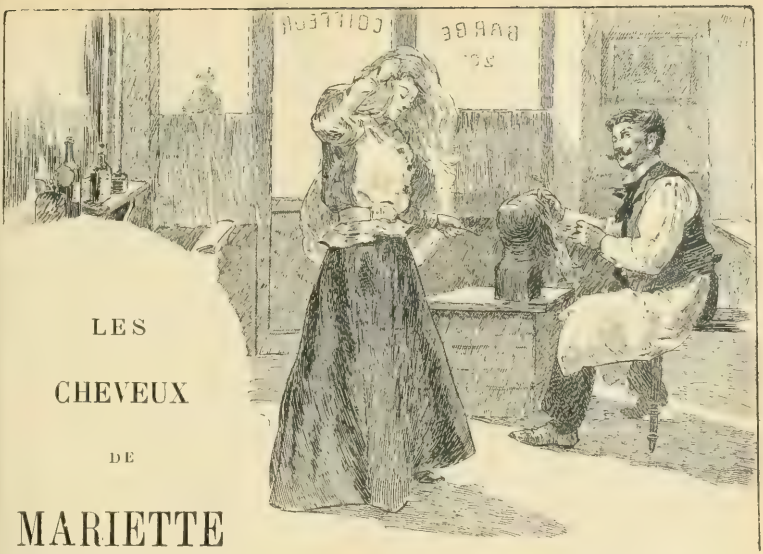
— Pardonnez-moi, monsieur, dit-elle, je flétris comme vous les crimes révolutionnaires. Mais j'aime mon pays et je ne saurais m'enrôler sous le drapeau des émigrés qui le combattent.

— Si, comme eux, vous aviez tout perdu, répondit M. de Rosnière avec douceur, si vous aviez subi les horreurs de la fuite, les amertumes de l'exil; si vos parents étaient captifs, menacés de mort, peut-être raisonneriez-vous autrement.

Elle baissa la tête sans protester, tandis que le marquis, le souper étant fini, quittait la table, s'approchait de la croisée, et, appuyant aux vitres son front brûlant, essuyait furtivement du bout des doigts quelques larmes qui roulaient sur ses joues.

Ernest Daudet.

(A suivre.)



LES CHEVEUX DE MARIETTE

Les beaux cheveux longs, les beaux cheveux blonds qu'elle avait, la petite Mariette ! Longs à lui tomber jusqu'aux jarrets quand il lui prenait la fantaisie d'enlever son peigne d'une main preste, et de remuer la tête d'un air mutin, comme une fauvette qui secoue ses plumes. Et blonds, d'un adorable blond de moisson mûre, avec des reflets d'or qui donnaient à croire qu'elle emprisonnait le matin, en tordant ses cheveux devant la fenêtre, les rayons de soleil trop curieux qui s'attardaient indiscrètement à baiser ses blanches épaules. Ah ! les cheveux blonds de Mariette. Plus d'un gaillard de vingt ans en avait rêvé et s'en était tissé d'imperceptibles hamacs à bercer ses amoureuses songeries !... Mais va-t-en voir s'ils viennent, Jean ! Mariette, un beau jour, s'était mariée.

Et justement, comme pour faire la nique au proverbe, c'était Jean qu'elle avait choisi.

Qui ça, Jean ? Ma foi, Jean ! qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? L'avez-vous connu ? Non. Alors, je vous dirais son vrai nom que vous n'en seriez guère plus avancés. Pourtant, c'est bien le moins que je vous présente un brin le mari de notre

amie Mariette. Un brave garçon, pas beaucoup plus vieux qu'elle, rient clair comme elle des yeux et des dents, et tout disposé à jouer à la vie cette bonne farce de la prendre au sérieux comme un aphorisme de Joseph Prudhomme. Au besoin, il eût poussé l'irrévérence jusqu'à faire la charge de cette vieille rentrognée, ayant justement été doué par la nature d'une aptitude toute spéciale à manier le crayon. C'était même sur cette aptitude qu'il comptait pour faire un bout de chemin dans le monde... à moins que ce ne fût un trou dans la lune. Admirable insouciance, que restent seuls capables de comprendre ceux qui ont été capables d'avoir vingt ans, talent infiniment plus rare que ne le pense le troupeau des vulgaires humains !

Donc, Mariette et Jean s'étaient épousés. Pourquoi ? Tiens, cette bêtise... Parce qu'ils s'aimaient, parbleu ! Quant à vous dire comment ils s'en étaient aperçus, c'est ce que je ne saurais faire. Le savaient ils eux-mêmes ? Je n'en voudrais pas jurer. Jean, qui traitait Mariette en camarade, avait le cœur sur la main ; un soir qu'il lui avait serré les doigts plus longtemps que de coutume, Mariette avait trouvé ce cœur-là dans sa menotte. Cet étourdi de Jean l'y avait oublié. Pour le punir, Mariette le garda. Sur l'honneur, voilà toute l'histoire.

D'ailleurs, pas le sou, ni l'un ni l'autre. Le lendemain du mariage, Jean, fouillant dans sa poche, y trouva trois francs.

— Nous n'irons peut-être pas très loin, avec ça, dit-il.

Ils allèrent du moins jusqu'au dîner, qui fut sommaire. Mais ils se rattrapèrent au souper, un souper de caresses friandes, où ils mirent les baisers doubles, les gourmands !

Le surlendemain, Jean reçut, comme une tuile, une fortune sur la tête : cinq cents francs ! Un oncle de province qui lui envoyait son cadeau de noces... Après s'être mutuellement pincé pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, le couple fit des projets. S'il ne parla pas d'acheter Paris, c'est uniquement parce qu'il n'aurait su qu'en faire. Mariette, la première, reprit son sérieux. Une femme de tête, Mariette !

— Donne-moi ça, dit-elle. C'est moi qui tiendrai la caisse. Il faut être économes et penser à l'avenir !

Jean d'un geste royal, lui tendit le papier bleu, et, de ce jour, se reposa dans une sécurité profonde. Une seule idée le chiffonnait un peu. Quand il descendait dans la rue et se voyait dans la glace d'un magasin, il se trouvait une mine de bourgeois, et se

tâtait pour voir s'il ne prenait pas déjà du ventre. Alors, pour se faire maigrir, il courait dans Paris, cherchant de l'ouvrage... pour plus tard.

Au bout de quinze jours, la caissière Mariette commença à sentir de vagues inquiétudes. C'était à ne pas y croire : les cinq cents francs avaient l'air de tirer à leur fin !... Était-ce possible ? N'y avait-il pas là-dessous quelque magie ? Mariette devint grave, réfléchit longtemps, et prit son parti.

— Tu sais, dit-elle, le soir, à Jean ; il faut que d'ici huit jours tu aies trouvé de l'ouvrage.

— Je veux bien. Mais pourquoi cet air sérieux ? Est-ce que nous n'aurions plus d'argent ?

— Si, si ; seulement, il ne faut pas qu'un homme reste à rien faire.

— Tu as raison. Aussi, je cherche. Mais ce n'est pas facile à trouver.

Huit jours après, la caissière Mariette était fort soucieuse. Il n'y avait pas à se le dissimuler : la famine était là. Elle ne dit rien à Jean, sachant bien que le brave garçon cherchait pour de bon de la besogne. Mais elle s'évertua de son mieux à conjurer la terrible échéance de la misère, dont elle pressentait maintenant les cruelles revanches. Elle fit des prodiges d'économie, tondant sur un œuf, avant de le casser, l'espoir de sa prochaine omelette.

Au bout d'une semaine de ce régime, Mariette était devenue la plus avisée des ménagères, et la plus habile aussi, car Jean, toujours sans travail, ne s'était aperçu de rien.

Or, un matin, comme Jean venait de partir, Mariette fut prise d'une affreuse envie de pleurer. Cent sous... il lui restait cent sous, juste de quoi vivre deux jours, et encore !... Décidément, les choses menaçaient de tourner au noir. Elle s'habilla, cependant, non sans pousser deux ou trois gros soupirs. Comme elle se coiffait devant sa glace, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus d'épingles à cheveux.

— Bon, gémit-elle, encore une dépense !

Quand elle fut dans la rue, elle entra chez le coiffeur du coin, prendre un paquet d'épingles de deux sous. L'artiste capillaire était dans un coin de sa boutique, fort occupé à tresser une natte de cheveux blonds, fichée par un clou sur une tête en bois.

— Vous n'avez pas besoin de ça, vous, pas vrai, la belle? fit-il d'un air galant en clignant de l'œil vers le chignon de Mariette.

— Hum... non, répondit celle-ci. Et heureusement, car ça doit coûter cher!

— Hein, dans les vingt-cinq francs!

— Ça?

— Mais oui, ça. Vous comprenez bien qu'une fois travaillé, ça prend du prix.

— Bien sûr! Mais rien que les cheveux, ça vaut déjà quelque chose?

— Je vous crois; en voilà bien pour quinze francs!

— Pour quinze francs? Mais alors, pour combien en ai-je donc sur la tête?

— Voyons voir?

Mariette enleva son peigne, et, d'un coup de tête, fit tomber la blonde cascade de ses cheveux.

— Fichtre, dit le coiffeur, voilà une belle toison!

Mais il se ravisa soudain, et, flairant une affaire:

— Vous en avez bien là pour... oui, bien payé... pour un billet de cent francs! Êtes-vous vendeuse?

— Pas aujourd'hui, répondit Mariette, en se recoiffant d'un tour de main. Mais un de ces jours, peut-être. Ça me fatigue la tête, depuis quelque temps.

— Mais, sans les couper tous d'un coup, on pourrait s'arranger. J'achète aussi au détail, vous savez?

— C'est bon, c'est bon. Nous verrons ça un de ces matins!

Et Mariette, un peu pensive, remonta chez elle. Jean venait d'y rentrer pour déjeuner.

— Dis-donc, fit Mariette avec un éclat de rire, sais-tu ce que le coiffeur d'en bas me proposait tout à l'heure?

— Non.

— Il voulait me donner cent francs pour mes cheveux.

— Quelle idée folle!

— Hé, on ne sait pas! Le jour où on n'aurait plus d'argent, ça pourrait être une ressource.

Mais Jean se mit soudain dans une colère affreuse, disant que, si jamais elle faisait un coup pareil... Eh bien, quoi, qu'est-ce qu'il faut? — Il ne savait pas, mais... Non, tout de même, il

n'y avait qu'un cerveau de femme pour inventer de ces idées absurdes !

Mariette ne répliqua pas.

Quinze jours plus tard, comme elle était en train de se peigner, Jean, qui avait oublié quelque chose, rentra brusquement dans la chambre.

— Adieu, fit-il en embrassant sa femme dans le cou.

Mais soudain il s'arrêta.

— Tiens ! c'est drôle, fit-il, on dirait que tes cheveux diminuent !

— Tu crois ? dit Mariette, en les roulant vivement dans ses deux mains. Oui, en effet, il me semble qu'ils tombent un peu, depuis quelque temps.

— Achète donc de l'eau. Il y a des eaux pour ça...

— Bah, des bêtises !

Huit jours après, comme il se penchait sur le lit pour dire adieu à Mariette, un peu paresseuse ce matin-là, Jean dit tout d'un coup :

— Mais, décidément, ils s'en vont tous tes cheveux, mignonne ! Tu n'en as presque plus.

— Oui, oui, fit Mariette en s'enfonçant la nuque dans l'oreiller. Ils tombent toujours. Eh bien, quand je n'en aurai plus, tu ne m'aimeras plus, voilà tout !

— Méchante ! Tu le mériterais, pour ce mot-là... Mais sois tranquille, si je conclus aujourd'hui mon affaire, nous les ferons repousser, tes cheveux, je t'en réponds !

Sur le coup de midi, Jean rentra chez lui, si vivement qu'il faillit faire sauter la porte.

— Ça y est, s'écria-t-il. Marché conclu ! Il paraît que j'ai du talent, beaucoup de talent. On m'engage : trois cents francs par mois... Pérou, Pactole et Golconde ! Et, pour commencer, quinze jours d'avance.., Tiens, regarde plutôt : je ruisselle d'or !

Et, superbement, le victorieux Jean égrena cinq louis sur la table.

Mariette, toute saisie, le regardait avec admiration.

— Hé, bon Dieu, s'écria-t-elle tout d'un coup, qu'est-ce que c'est que toutes ces bouteilles ?

— Ça, répondit Jean, c'est pour faire repousser vos cheveux

[illegible] ! Douze flacons, des plus grandes marques... J'ai dévalisé tous les parfumeurs !

— Et tu en as pour ?...

— Cinquante francs, pas davantage.

Mariette pensa tomber de son haut.

— Eh bien, s'écria-t-elle, tu as fait là un beau coup !

— Comment ça ?

— Mais, malheureux, ils ne tombaient pas, mes cheveux... Tiens, regarde !

Et, saisissant à deux mains sa fauve crinière, elle tira dessus sans sourciller. Puis, comme son mari, stupéfait, restait bouche béante, elle partit soudain d'un franc éclat de rire.

Mais Jean, tout d'un coup, s'approcha d'elle, et, lui saisissant les mains, il les écarta vivement.

— Ce n'est pas possible ! fit-il d'une voix altérée.

— Pourquoi, pas possible ? répliqua Mariette.

— Coupés !... Tu les as fait couper ?

— Dame ! il a bien fallu vivre, depuis un mois que nous n'avons plus rien !

Jean demeura un instant muet, sans bouger. Puis, doucement, il attira sa femme sur sa poitrine et posa ses lèvres sur son front.

Or, comme elle se laissait faire, sans mot dire, Mariette sentit deux grosses larmes qui lui tombaient sur les cheveux.

— Grand fou, dit-elle en souriant, sois donc raisonnable. Ils repousseront, sois tranquille, car voilà deux gouttes d'eau qui valent mieux que tes douze flacons.

Joseph Montet.

ANDRÉ CORNÉLIS [1]

(Suite.)

Une femme de quarante ans me persuada que je l'avais séduite, je fus son amant; puis je me persuadai, moi, que j'étais amoureux d'une autre femme, une grande dame russe, établie à Paris. Celle-là était, elle est encore une de ces illustres comédiennes du monde, qui emploient à s'entourer d'une cour d'adorateurs, plus ou moins récompensés, toutes les séductions du luxe, de l'esprit et de la beauté, sans une rêverie dans la tête, sans une émotion dans le cœur, avec les plus adorables dehors des plus délicates rêveries et des plus fines émotions. Je menai cette existence d'esclave attaché aux caprices d'une coquette sans âme pendant six mois environ. Je me consolai des faussetés de cette cabotine exotique en m'acoquinant avec une fille entretenue. Cette nouvelle aventure me prouva que la galanterie demi-mondaine ne vaut pas beaucoup mieux que l'autre. Les femmes du monde sont intolérables de mensonge, de prétention et de vanité; les autres de vulgarité, de sottise, et de sordide amour du lucre. J'oubliai ces liaisons absurdes aux tables de jeu, tout en me rendant bien compte de la misère de ce divertissement, qui ne cesse de devenir insipide que pour devenir hideux, comme un bon calcul d'argent à gagner sans travail. Il y avait en moi quelque chose d'effréné à la fois et de dégoûté qui me poussait à outrer tout ensemble et à flétrir mes sensations. Il est vrai de dire que je ne pouvais me donner entièrement à aucune. Je retrouvais toujours, dans les plus intimes replis de mon être, le souvenir de mon père, qui m'empoisonnait toutes mes pensées, comme à leur source. Lorsque, vers les trois heures du matin, je traversais la ville en voiture pour regagner mon appartement d'où j'étais sorti à

(1) Voir les numéros des 4 et 11 Décembre.

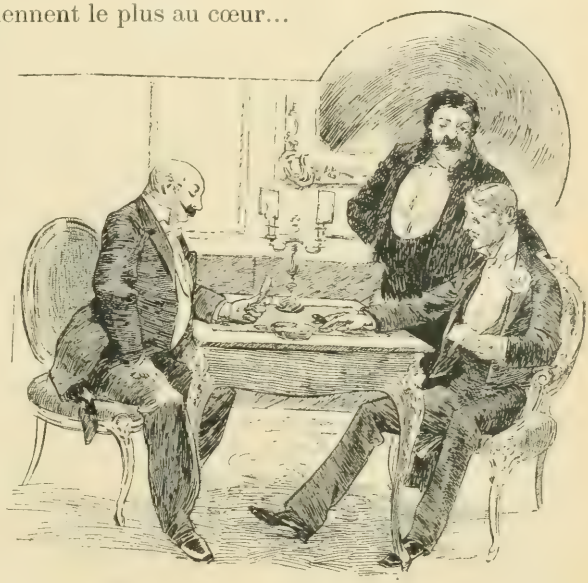
sept heures, habillé comme à Londres, en cravate blanche, en petits souliers, un bouquet à la boutonnière de mon frac, mon portefeuille bourré de billets de banque, je regardais le ciel de la nuit, les nuages qui couraient sur les étoiles, la froide et pâle lune, les vastes rues noires avec la guirlande de leurs becs de gaz, et une émotion inexprimable s'éveillait en moi qui me faisait sentir que toute existence est un rêve. Une impression d'obscur fatalisme envahissait mon esprit malade. C'était si étrange que je vécusse, moi, comme je vivais, et je vivais ainsi pourtant, et le moi visible ressemblait si peu au moi intime! Une destinée pesait-elle donc sur moi, pauvre être, comme sur l'univers entier? « Qu'elle me pousse, » me disais-je, et je me livrais à elle. Je me couchais sur des idées de philosophie noire, et je me réveillais pour continuer une existence sans dignité, dans laquelle je perdais, avec ma force d'exécuter mon programme de réparation envers le fantôme qui hantait mes songes, toute estime propre et toute conscience.

Je m'acoquinai avec une fille entretenue.

Qui m'aurait aidé à remonter le courant?... Ma mère? Elle ne voyait de cette vie que son décor mondain, et elle se félicitait que je me fusse, comme elle disait, désauvagé... Mon beau-père? Mais il avait, volontairement ou non, favorisé tout ce désordre. Ne m'avait-il pas rendu maître de ma fortune à l'âge le plus dangereux? N'avait-il pas aidé, aussitôt l'âge venu, à mon

admission dans les cercles dont il était membre ? N'avait-il pas facilité de toutes manières mon entrée dans le monde?... Ma tante ? Oui, ma tante souffrait de mon genre de vie. Et cependant n'aimait-elle pas mieux que j'oubliasse du moins les sinistres résolutions de haine qui l'avaient toujours épouvantée ? Et puis je ne la voyais guère. Mes voyages à Compiègne se faisaient rares. J'étais à l'âge où l'on trouve toujours du temps pour ses plaisirs, où l'on n'en trouve pas pour les devoirs qui vous tiennent le plus au cœur...

S'il y avait quelqu'un dont la voix s'élevât sans cesse contre la dissipation de mon énergie dans de vulgaires plaisirs, c'était celle du mort qui gisait sous terre, sans vengeance; cette voix montait, montait sans cesse des profondeurs de toutes mes rêveries, mais je m'habituais à ne plus lui répondre. Était-ce ma faute



J'oubliai ces liaisons absurdes aux tables de jeu...

tout conspirait à paralyser ma volonté, depuis les plus importantes des circonstances jusqu'aux plus petites ? Et je m'alanguissais dans une torpeur douloureuse que ne distrayait même pas le remue-ménage de mes fausses passions et de mes faux plaisirs.

Un coup de foudre me réveilla de ce lâche sommeil de ma volonté. Ma tante Louise fut frappée d'une attaque de paralysie. C'était vers la fin de cette morne année de 1878, au mois de décembre. J'étais rentré le soir, ou plutôt le matin, après avoir gagné au jeu quelques milliers de francs. Des lettres m'attendaient et une dépêche. Je déchirai l'enveloppe bleue en chan-

tonnant un air à la mode, une cigarette aux lèvres, et sans me douter que j'allais apprendre un événement qui deviendrait après la mort de mon père et le second mariage de ma mère, la troisième grande date de ma vie. Le télégramme, signé du nom de Julie, mon ancienne bonne, m'annonçait la maladie soudaine de ma tante et me demandait de venir aussitôt, bien qu'on espérât la sauver. Un détail me rendit cette subite nouvelle plus affreuse encore. J'avais reçu de ma tante une lettre, il y avait juste huit jours, dans laquelle la pauvre se plaignait, à son ordinaire, de ne pas me voir, et ma lettre de réponse, à moi, était là, sur ma table de travail, à demi-écrite. Je ne l'avais pas achevée. Dieu sait pour quelle futile raison ? Il ne faut rien moins que l'arrivée de la sinistre visiteuse, la mort, pour nous faire comprendre que nous devons nous hâter de bien aimer ceux que nous aimons, si nous ne voulons pas qu'ils s'en aillent à jamais, avant que nous les ayons assez aimés. A l'anxiété que me causa le danger où se trouvait la chère vieille fille se mélangea le remords de ne pas lui avoir témoigné assez combien elle m'était chère. Il était deux heures du matin, le premier train pour Compiègne partait à six heures, elle pouvait mourir dans l'intervalle... Qu'elles furent longues, ces minutes d'attente que je tuai en repassant dans mon esprit, avec une amertume extrême, tous mes torts envers cette sœur unique de mon père, ma seule vraie parente ! La possibilité d'une irréparable séparation me faisait me juger si ingrat ! Mon malaise moral augmenta encore dans le wagon, tandis que je traversais, à la triste clarté d'une aube d'hiver, le paysage parcouru si souvent jadis. Je redevenais, en reconnaissant chaque détail, le collégien qui allait là-bas, le cœur débordant de tendresses inépanchées, le cerveau chargé du poids d'une redoutable mission. Je devançais en pensée le train si lent à mon gré. J'évoquais ce visage aimé, si simple et si loyal, cette bouche aux lèvres un peu fortes, ces yeux doublés de tant de bonté, que cernaient des paupières plissées, mâchurées, comme rongées par les larmes, ces bandeaux grisonnants. Dans quel état la reverrais-je ? Peut-être si cette nuit de repentir, cette angoisse, tout ce trouble intérieur n'avaient pas tendu mes nerfs comme des cordes trop sensibles, oui, peut-être n'aurais-je pas subi devant ce lit d'agonie les folles intuitions qui m'assaillirent, qui me rendirent capable de désobéir à la mourante... Mais comment regretter cette désobéissance, qui seule m'a mis sur la voie de la vérité ? —

Non, je ne regrette rien, j'aime mieux avoir fait ce que j'ai
ait.

VIII

La vieille Julie m'attendait à la gare; elle n'y voyait presque
lus clair à présent, elle était bien cassée, bien usée, avec sa
ace plus plate et plus ridée encore, ses lèvres plus rentrées;
nais elle était toujours la bonne, la plus fidèle Julie, qui conti-
uait à me dire : tu, comme au temps où elle venait border la
ouverture de mon petit lit, chaque soir, dans ma chambre de la
ue Tronchet. Malgré ses mauvais yeux de soixante-dix ans, elle
ne reconnut aussitôt que je descendis de vagon, et elle commença
le me parler, comme elle faisait d'habitude, interminablement,
ussitôt que nous fûmes montés dans le coupé de louage que ma
ante envoyait au-devant de moi depuis ma plus lointaine enfance.
e connaissais si bien la caisse antique de la lourde voiture, les
oussins de cuir jaunâtre et le cocher que j'avais toujours vu au
ervice du loueur, un petit homme à figure guillerette avec des
eux clignotants de malice, mais dont le bonjour essaya de se
aire triste ce matin-là.

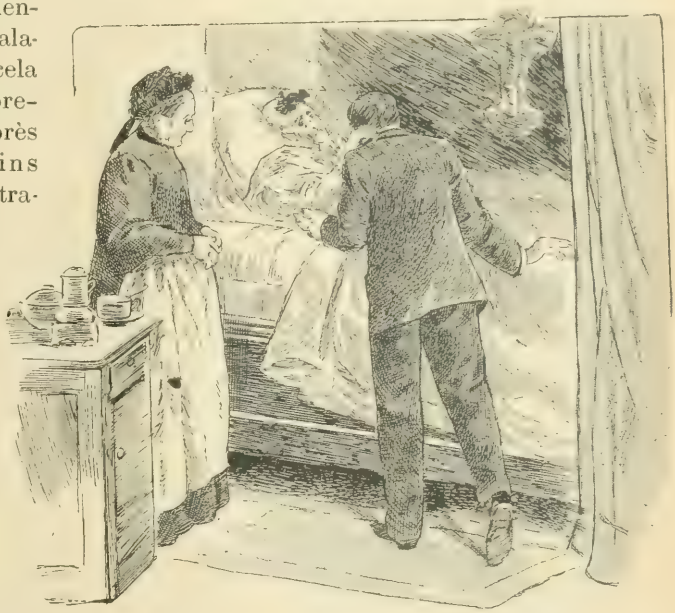
— C'est hier que ça l'a prise, me racontait Julie, tandis que le
éhicule dévalait par les rues, lourdement; mais, vois-tu, ça
evait arriver... La pauvre demoiselle changeait, changeait
epuis des semaines... Elle si confiante, si douce, si juste,
lle grondait, elle furetait, elle soupçonnait. Elle avait les idées
ournées, quoi ?... Elle ne parlait que de voleurs, que d'assas-
ins... Elle croyait que tous lui voulaient du mal, les fournisseurs,
ean, Mariette, moi-même... Oui, moi aussi... Elle descendait à
a cave, tous les jours, compter les bouteilles de vin, elle en
ıscrivait le nombre sur un papier. Le lendemain, elle retrouvait
e même compte et elle soutenait que ce n'était pas le même
apier, elle reniait sa propre écriture... Je voulais te dire cela
uand tu es venu la dernière fois, je n'ai pas osé, j'avais peur de
tourmenter, et puis je croyais que c'était des gyries, qu'elle
tait lunée, que ça passerait... Enfin, hier, je descends à l'heure
u dîner pour lui tenir compagnie, comme elle voulait bien, car,
ı sais, elle m'aimait au fond, même malade... Je ne la trouve pas.
ous la cherchons partout avec Mariette et Jean, jusqu'à ce que
e dernier a eu l'idée de lâcher le chien, qui nous a conduits

droit au bûcher. Nous la voyons là, tombée de son long à terre... Elle était allée sans doute vérifier le bois. Nous la relevons, la pauvre chère demoiselle. Sa bouche était toute tirée de travers, elle avait un côté qui ne pouvait pas bouger... Elle se mit à parler... Alors nous l'avons crue folle. C'étaient des mots sans suite que nous ne comprenions pas. Mais le docteur prétend qu'elle a toute sa tête, seulement qu'elle dit une parole pour une autre. Et elle s'impatiente qu'on ne lui obéisse pas... Cette nuit, je la veillais elle me demande des épingles je lui en apporte, elle se fâche. Croirais-tu que c'était l'heure qu'elle voulait savoir? Enfin à force de la questionner, et par ses oui et par ses non, qu'elle exprime avec sa main restée bonne comme cela, je la devine... Si tu savais comme elle était agitée cette nuit à cause de toi? Je l'ai bien vu. Je lui ai prononcé ton nom, ses yeux ont brillé. Elle répète des mots, des mots. Tu penserais qu'elle divague, elle t'appelle... Vois-tu, ce qui l'a rendue malade, c'est les idées qu'elle se forgeait par rapport à ton pauvre père. Les dernières semaines, elle ne parlait pas d'autre chose. Elle disait : — Pourvu qu'on ne tue pas aussi André, moi je suis vieille, mais lui, si jeune, si bon, si doux. — et elle pleurait, elle pleurait sans cesse. Moi, je la contrepoinçais : — Qui voulez-vous qui cherche du mal à Monsieur André

Je déchirai l'enveloppe bleue en chantonnant.

ui demandaisje ? — Alors elle s'écartait de moi avec une défiance qui me faisait gros cœur ; pourtant je comprenais qu'elle n'avait pas sa tête... Le docteur a dit qu'elle se croyait persécutée, que c'était une manie ; il dit aussi qu'elle ne retrouvera plus la parole, mais qu'elle peut guérir...

J'écoutais le bavardage de Julie et je ne répondais pas. Que ma tante Louise eût un commencement de maladie mentale, cela ne me surprenait guère, après les chagrins qu'elle avait traversés, et je m'expliquais ainsi bien des singularités que j'avais observées dans son attitude envers moi, lors de ses dernières visites. Elle s'avait stupéfié en me réclamant un des livres de mon père que je n'avais jamais songé à emporter. « Rends-le-moi... » m'avait-elle dit, avec une telle insistance que je m'étais mis à la recherche du livre. J'avais fini par le découvrir sous une pile d'autres, comme caché à dessein dans le bas d'une armoire.



Je me penchai sur elle pour l'embrasser.

Les phrases prolixes de Julie ne faisaient que m'éclairer sur la triste cause de ce qui m'avait semblé une bizarrerie de vieille fille minutieuse et solitaire. En revanche, ce que je ne pouvais prendre avec autant de philosophie que faisait mon ancienne bonne, étaient les idées de ma tante sur la mort de mon père. Quelles idées ? Il m'était arrivé plusieurs fois, au cours de conversations

avec elle, de sentir vaguement qu'elle ne m'ouvrait pas tout son cœur. L'obstination qu'elle avait mise à combattre mes projets d'enquête personnelle pouvait provenir de sa piété, qui répugnait à toute volonté de vengeance. Mais cette piété entrait-elle seule en cause ? L'inquiétude qu'elle m'avait si souvent montrée à l'endroit de ma sécurité, allant jusqu'à me supplier de m'armer le soir, de ne pas monter en chemin de fer dans les compartiments vides, et autres conseils semblables, cette pusillanimité dans le souci de ma personne avait sans doute pour principe une exaltation morbide ; mais aussi ces terreurs pouvaient reposer sur un fondement moins vague que je ne l'imaginais. Aussi remarquai-je avec une certaine appréhension que ces craintes étranges avaient reparu plus fortes encore aussitôt qu'elle avait cessé de dominer entièrement son esprit. — « Allons! me dis-je, lui ressemblerais-je ? Est-ce que ces idées fixes ne sont pas naturelles chez une personne dont le cerveau est travaillé par la manie des persécutions et qui a perdu un frère adoré dans des circonstances aussi mystérieuses que tragiques? En écoutant Julie et raisonnant ainsi presque malgré moi, nous arrivâmes devant la maison de ma tante, vraie maison de drame et de malheur, par ce matin de décembre, avec la ligne sinistre de la forêt dépouillée sur l'horizon, avec les nuages qui voûtaient de gris le ciel tout bas, avec la solitude de ce coin de petite ville qu'enveloppait le plus triste des silences, celui de la campagne en hiver. Le chien bondit au-devant de moi quand je descendis de voiture, un grand terre-neuve, noir et blanc, que j'avais pris plaisanterie, et au scandale de ma tante Louise, surnommé Don Juan. Je le repoussai presque avec dureté, tant j'avais le cœur serré à l'idée de l'état où j'allais retrouver la malheureuse femme, et je gravis trois par trois les marches de l'escalier qui conduisait à sa chambre.

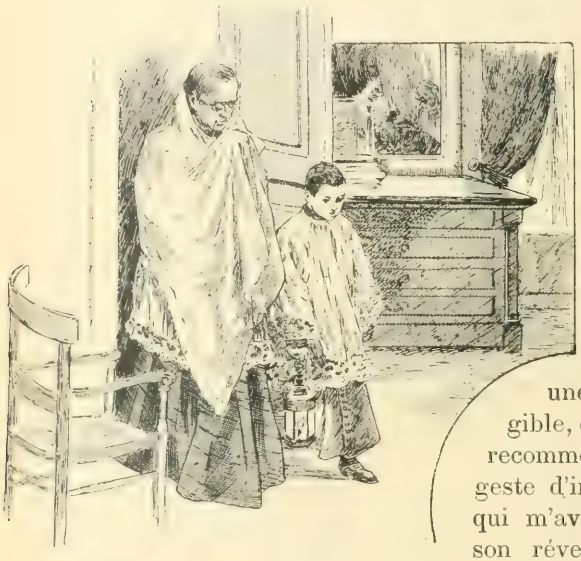
Lorsque j'entrai, la domestique, assise au chevet du lit, m'arrêta d'un geste sur le pas de la porte et me fit signe que ma tante reposait. Je vins donc, en assurant mon pied sur le tapis, m'asseoir dans une bergère au coin du feu, et je regardai la malade dormir, la face tournée du côté du mur, au fond d'un vieux lit à colonnes droites qui avait été celui de ma grand'mère, dans la ville de Provence d'où notre famille est sortie. Les rideaux d'étoffe rouge brodée de velours noir que ma tante avait fait suspendre aux tringles de ce lit, à la place des rideaux de mous

seline destinés à écarter les moustiques, la dérobaient à demi à ma vue. J'écoutais son souffle court, et je regardais cette chambre qui m'était aussi familière que le salon d'en bas, où j'avais écrit ma lettre de compliment à mon beau-père lors de son mariage. Ces rideaux rouges étaient aujourd'hui d'une nuance passée qui s'harmonisait aux formes antiques des meubles, au papier fané du paravent plié devant la fenêtre, à la couleur blanche du tapis, au reps décoloré des fauteuils, à tout ce qu'il y avait, de ci de là, de vieilleries, épaves de notre vie de famille, pieusement ramassées par la vieille fille; et elle était si méticuleuse, ses mains à mitaines noires savaient si bien poursuivre le grain de poussière oublié par Jean, le jardinier valet de chambre, que ces objets usés, grâce à la teinte brunie du bois de lit, des chaises et de la commode à poignées de bronze, donnaient à la pièce la physionomie intime que les peintres primitifs recherchent dans leurs tableaux de Nativité. Le contraste était saisissant entre mon appartement de jeune homme à la mode et cette paisible retraite. J'avais trop brusquement passé de l'un à l'autre pour ne pas sentir, et ce contraste, et le muet reproche qui se dégageait pour moi de cette chambre de malade, dont l'atmosphère était maintenant affadie par l'odeur de la tisane, au lieu d'être vivifiée par le frais arome de lavande cher à ma tante. Durant la demi-heure que je passai ainsi à écouter son sommeil et à songer à sa vie solitaire, au coin du feu qui brûlait à petit bruit, de quels reproches ne m'accablai-je pas! Quelles résolutions je formai de venir ici de longues semaines, auprès d'elle, quand elle serait mieux, car je ne pouvais, je ne voulais pas admettre qu'elle fût en danger de mort, et j'attendais la minute où elle se réveillerait pour lui demander pardon, pour lui dire combien je l'aimais. Tout d'un coup, elle poussa un soupir plus fort que les autres, je la vis qui soulevait son bras demeuré libre, et qui le remuait plusieurs fois de bas en haut, par un geste qui avait quelque chose de désespéré.

— Elle est réveillée, me dit Julie, qui avait remplacé au chevet du lit la jeune domestique.

Je m'approchai de ma tante et je l'appelai par son nom; je vis son pauvre visage déformé par la paralysie. Elle me reconnut, et comme je me penchais sur elle pour l'embrasser de sa main valide elle toucha ma joue. Elle me fit cette caresse qui lui était accoutumée, plusieurs fois, lentement. Je la mis sur le dos, aidé

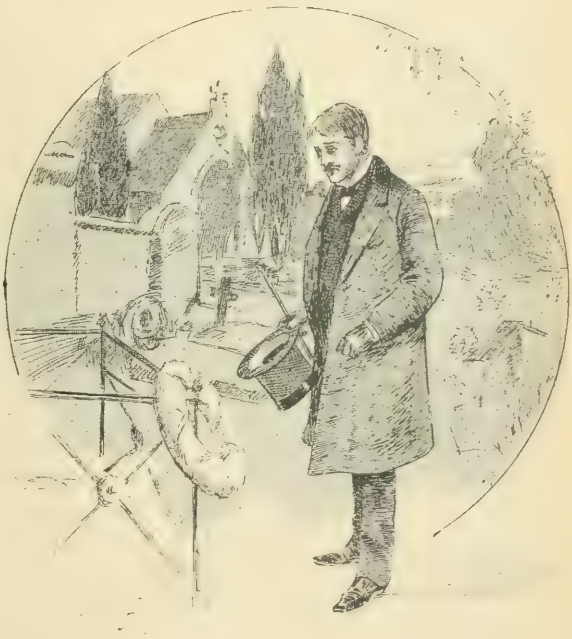
de Julie, car elle avait une peine infinie à se retourner elle-même, de manière qu'elle pût bien me voir; elle me regarda longtemps, et deux grosses larmes jaillirent de ses yeux, dans lesquels je lisais une tendresse folle, une angoisse suprême et une pitié inexprimable. J'y répondis par des larmes, moi aussi, qu'elle essuya du revers de sa main; et elle voulut me parler, mais elle ne put prononcer qu'une phrase incohérente qui acheva de me fendre le cœur. Elle vit, à l'expression de mes traits, que je ne l'avais pas comprise; elle fit un effort pour trouver les mots qui traduiraient une pensée, qu'elle avait là précise et lucide. Elle dit encore une phrase inintelligible, et c'est alors qu'elle recommença de faire ce geste d'impuissance navrée qui m'avait tant frappé à son réveil. Cependant elle parut, à une question que je lui posai : « Que voulez-vous de moi, chère tante? » reprendre courage. Elle fit signe qu'elle désirait que Julie sortît, et à peine fûmes-nous seuls que son visage changea. Elle put, aidée par moi, glisser sa main sous son oreiller, d'où elle retira un trousseau de clefs, et, en isolant une des autres, elle fit le geste d'ouvrir une serrure. Je pensai aussitôt à ces craintes chimériques d'être volée, dont je la savais victime, et je lui demandai si elle voulait la cassette qu'ouvrait cette clef. C'était une toute petite clef avec des dentelures au bout, et un cran un peu bas, comme on en fabrique pour les serrures de sûreté, dites à pompe. Je vis que je ne m'étais pas trompé. Elle put dire : oui, et, en même temps, ses yeux s'éclairaient.



Le prêtre vint lui donner les sacrements.

— Mais, où est cette cassette?... lui demandai-je encore.

Elle répliqua par une phrase dont il me fut impossible de saisir le sens, et, comme je la voyais retomber dans son agitation douloureuse, je la suppliai de me laisser l'interroger et qu'elle me répondît par des gestes. Après quelques minutes, j'étais parvenu, de tâtonnements en tâtonnements, à savoir qu'il s'agissait d'un coffret enfermé dans une des deux grandes armoires d'en bas, laquelle s'ouvrait par une clef attachée aussi au trousseau. Je descendis, la laissant seule, comme elle me fit signe qu'elle le désirait. Je n'eus pas de peine à trouver le coffret auquel la petite clef s'adaptait, quoiqu'il fût placé soigneusement derrière un carton à chapeaux et des étuis d'argenterie. Il était d'un bois odorant, avec les initiales C. J. incrustées en lettres de platine et d'or... J. C. — Justin Cornélis... — Il avait donc appartenu à mon père. J'ai supposé, depuis, que ce petit meuble, d'un travail délicat, lui avait été donné en échange de quelque coffret semblable avec d'autres initiales, par une amie qui lui avait demandé d'enfermer là tous les menus objets qui sont les reliques d'une affection cachée : les billets parfumés, les voiles portés pendant une promenade heureuse, les bouquets séchés, les portraits tirés à un seul exemplaire. Peut-être, cette amie était-elle la femme que j'avais si indignement soupçonnée de complicité dans le crime de l'hôtel Impérial.



Repose, repose : que la paix descende sur ton tombeau !

Puis, mon père s'était marié. Il n'avait voulu ni conserver ni détruire ce souvenir d'un passé avec lequel il rompait pour toujours, et il l'avait confié en garde à ma tante... Sur le moment, je ne m'en demandai pas si long, j'essayai la clef à la serrure pour bien m'assurer que je ne me trompais pas. Je soulevai le couvercle et je regardai presque machinalement, convaincu que j'allais trouver des liasses d'obligations, quelques écrins à bijoux, des rouleaux de napoléons, tout un petit trésor, enfin, craintivement enseveli. Au lieu de cela, je vis plusieurs paquets enveloppés minutieusement de papier. J'en pris un et je pus lire : « Lettres de Justin... et le chiffre de l'année ; même inscription sur le deuxième, sur le troisième, sur le quatrième. C'était toute la correspondance de mon père que ma tante conservait ainsi, avec la religion qu'elle mettait à ne laisser ni se perdre, ni se détériorer un seul des objets ayant appartenu à celui qui avait été la plus profonde tendresse de sa vie. Mais pourquoi ne m'avait-elle jamais parlé de ce trésor-ci, plus précieux pour moi que tous les autres? Je me posai cette question en refermant le coffret. Puis, je me dis qu'elle avait sans doute voulu ne se séparer de ces lettres qu'à la dernière minute. Je remontai dans ces pensées. Dès la porte, je rencontrai ses yeux. Ils exprimaient une impatience et une anxiété dévorantes. A peine eût-elle la petite cassette sur son lit qu'elle l'ouvrit, saisit un paquet de lettres, puis un autre, finit par en garder un seul, remit ceux qu'elle avait retirés, donna un tour de clef et me fit signe de porter le coffret sur la commode. Tandis que j'exécutais cet ordre et que j'écartais les petits bibelots dont cette commode était encombrée, je vis la malade, dans la glace posée devant moi. Elle s'était, par un effort suprême, retournée aux trois quarts, et, de sa main libre, elle essayait de lancer le paquet de lettres, qu'elle avait mis à part des autres, dans la cheminée placée à droite de son lit, du côté du chevet, à un mètre seulement. Mais elle put à peine se soulever, son élan fut trop faible et le petit paquet de lettres roula par terre. J'accourus vers elle, afin de lui remettre la tête sur les oreillers et le corps au milieu du lit, et alors, avec son bras impuissant, elle recommença de faire son grand geste triste, crispant sur le drap ses doigts amaigris, et de nouvelles larmes coulèrent de ses pauvres yeux. — Ah! comme j'ai honte de ce que je vais écrire ici!... Je l'écrirai pourtant, car je me suis juré d'être vrai jusqu'à cette faute, jusqu'à une pire encore!

— Je n'avais pas eu de peine à comprendre ce qui s'était passé dans l'esprit de la malade. Évidemment, le petit paquet, tombé sur le tapis, entre le garde-feu et la table de nuit, contenait des lettres qu'elle désirait détruire pour toujours, afin que je ne les lusse pas. Elle aurait pu brûler depuis longtemps ces feuilles dont elle redoutait pour moi la fatale influence. Je comprenais qu'elle eût reculé d'année en année, de jour en jour peut-être, moi qui savais de quel culte idolâtre elle entourait les moindres objets ayant appartenu à mon père. Ne l'avais-je pas vu conserver le buvard dont il se servait quand il venait à Compiègne, avec les enveloppes et le papier qui s'y trouvaient lors de sa dernière visite? Oui, elle avait dû attendre, attendre encore, de se séparer à jamais de ces chères et dangereuses lettres. Puis la maladie l'avait surprise et, tout de suite, elle avait ressenti l'angoisse que ce paquet demeurât en ma possession. Je me rendais compte qu'une défiance déraisonnable, celle des derniers moments, l'avait empêchée de demander le coffret à Jean ou à Julie. C'était là, je le compris à cette minute même, le secret de l'impatience avec laquelle la pauvre femme avait désiré mon arrivée, le secret aussi du trouble où je l'avais vue. Et maintenant ses forces l'avaient trahie. Elle avait tenté vainement de jeter les lettres dans le feu, ce feu dont elle entendait le crépitement sans pouvoir se soulever ni même regarder la flamme tant désirée. Toutes ces inductions qui se présentèrent d'un coup à ma pensée ont pris forme plus tard. Sur le moment, elles se fondirent en un immense mouvement de pitié devant l'excès de souffrance de la malheureuse femme.

— Ne vous tourmentez pas, chère tante, lui dis-je, en ramenant la couverture jusqu'à ses épaules ; je vais brûler ces lettres.

Elle leva des yeux remplis d'une supplication anxieuse. Je lui fermai les paupières avec mes lèvres, et je me baissai pour ramasser le petit paquet. Sur le papier qui lui servait d'enveloppe, je lus distinctement cette date : « 1864. — Lettres de Justin. » 1864 ! c'était la dernière année de la vie de mon père ! — Je le sens, ce que je fis à ce moment-là fut infâme ; les suprêmes volontés des mourants sont chose sacrée. Je ne devais pas, non, je ne devais pas tromper celle qui était là, sur le point de me quitter pour toujours, et dont j'entendais le souffle devenir plus rapide à cette seconde. — Ce fut un passage tourbillonnant

d'idées plus fortes que moi... Si ma tante Louise tenait passionnément, follement, à ce que ces lettres fussent brûlées, c'est qu'elles pouvaient me mettre sur la voie de la vengeance... Des lettres de la dernière année de mon père, et dont elle ne m'avait jamais parlé, à moi !... Je ne raisonnai pas, je n'hésitai pas, j'aperçus dans un éclair cette possibilité d'apprendre... Quoi ? Je ne savais pas, mais d'apprendre... Au lieu de jeter le paquet de ces lettres dans le feu, je le lançai à côté sous un fauteuil, je revins me pencher sur la malade, et, d'une voix que je tentai de faire assurée et calme, je lui dis que son désir était accompli, et que les lettres brûlaient. Elle me prit la main et la baisa. Comme cette caresse me fit mal ! Je m'assis à côté de son lit en cachant ma tête dans les draps pour que ses yeux ne rencontrassent pas les miens. Hélas ! je n'eus pas longtemps à craindre son regard.

Vers les dix heures, elle s'assoupit. A midi, son agitation recommença.

Le prêtre vint, à deux heures, lui donner les sacrements.

Elle eut une nouvelle attaque vers le soir qui lui enleva toute connaissance et elle mourut dans la nuit...

Chère morte, ce mensonge que je t'ai fait ainsi, à ta dernière heure, me le pardonneras-tu ? En voulant que je ne lusse jamais ces lettres fatales, qui ont commencé d'éclairer le passé d'une si terrible lumière, tu espérais m'épargner des soupçons qui t'avaient torturée toi-même. Sur ton lit de mort, tu ne pensais qu'à mon bonheur. Me pardonneras-tu d'avoir rendu vaine cette prévoyance de ton agonie ? Il faut que je te parle, quoique je ne sache pas si tu peux me voir aujourd'hui, ou m'entendre, ou seulement sentir l'émotion qui va du plus intime de moi vers ta mémoire, douce morte. Vois : j'ai tant de honte de t'avoir menti, quand tu ne songeais toi, qu'à m'être bonne, si bonne qu'aucune créature humaine n'a jamais été meilleure pour une autre. Il faut que je te dise cela, tendre femme, qu'ils ont ensevelie parmi des draperies blanches, comme il convenait à ton être si pur. De toi, du moins, je n'ai jamais douté. En pensant à toi, je n'ai pas une amertume, sinon de ne t'avoir pas assez chérie quand tu vivais, sinon d'avoir trahi le dernier vœu qu'ait formé ton âme. Je crois te voir avec tes yeux qui disaient que dans ton cœur il n'y avait pas une tache ; mais que de blessures ! Tu viens

à moi, et tu me pardonnes, et de ta main tu caresses ma joue, triste, si triste caresse que tu m'as donnée, avant de t'en aller dans ces ténèbres où les mains ne peuvent plus s'étreindre, ni les larmes se mêler. Si la mort n'était pas venue sur toi trop vite, si j'avais obéi à ton suprême désir, tu aurais emporté sous la terre le secret de tes doutes les plus douloureux. Pauvre fantôme, tu ne me blâmes plus maintenant, n'est-ce pas, d'avoir voulu savoir? Tu ne me blâmes plus d'avoir souffert ? Il existe, pesant sur nous, une destinée qui veut que la clarté se fasse sur la nuit du crime, que la justice reprenne son droit et que le vengeur arrive. Par quels chemins ? Cette puissance le sait, et elle emploie à son œuvre de réparation des armes bien étranges. Il était dit, sœur pieuse de mon père, que ton culte fidèle de cette chère mémoire aboutirait à réveiller en moi la volonté qui s'endormait. Ame dévouée, âme inquiète, ne me reproche pas les tourments que je me suis donnés, le dévouement tragique dans lequel j'ai abîmé ma jeunesse. Et repose, repose ; que la paix descende sur le tombeau où vous dormez votre sommeil ensemble, mon père et toi, dans ce cimetière de Compiègne qui me recevra un jour, moi aussi. Dire que ce jour pourrait être demain !...

Paul Bourget.

(A suivre.)

MADAME DE MOIRAN[1]

(Suite et fin.)

III

Près de deux mois avaient passé... Avril reverdissait les Champs-Élysées et les boulevards. Mai allait apporter sa chaleur. Puis l'été serait là... Et Mme de Moiran songeait que, chez elle, déjà le parc devait s'égayer de fleurs ; que bientôt la montagne se parerait à neuf ; que le fleuve roulerait plus large et plus sonore, que partout enfin, dans les sentiers ou par les routes, le long des prairies et des bois, flottaient les premiers parfums des fleurs, des feuilles et des mousses fraîches, montait, dans des rayons de soleil, cette bonne odeur de la terre, humide encore des neiges fondues... Même, à deux reprises, Mme de Moiran avait parlé de son départ pour Tonneraz, et, si elle le remettait de semaine en semaine, c'est qu'elle espérait décider Marguerite à l'accompagner avec ses deux enfants, à s'éloigner de Paris. Elle tenta l'aventure. Elle échoua. Marguerite, pour expliquer son refus, trouva cent raisons auxquelles Mme de Moiran parut se rendre.

Elle-même d'ailleurs hésitait à partir, sentant que sa présence pouvait devenir utile. En effet, Chambris maintenant avait d'autres torts que ceux dont il n'était pas entièrement responsable. Non content d'être naturellement vulgaire, suffisant et maladroit, il s'avisait de faire le débauché. Il « avait une danseuse » très connue, qu'il traitait bien, en chevaux et bijoux, par gloriole de capitaliste. « C'est une bague au doigt, » disait-il à ses amis. Et il expliquait que c'étaient là des façons de renforcer son crédit dans la haute finance... Tout cela, Mme de Moiran l'avait appris par une vieille parente, une de ces redoutables sexagénaires, tou-

(1) Voir le numéro du 11 Décembre.

jours très informées des affaires d'autrui et se plaisant à venir prêcher la mauvaise nouvelle à ceux qui doivent feindre de l'ignorer.

— Laissons cela, ma cousine, je vous en prie, avait répondu Mme de Moiran.

Elle ne put cependant empêcher la visiteuse de nommer avec sollicitude Marguerite et Saincy, dont le monde « commençait à s'occuper ». Cette fois, Mme de Moiran arrêta net confidences et conseils. Elle ne voulait pas croire encore à ces médisances que l'attitude même de Saincy, plus circonspecte maintenant, semblait démentir ; pourtant elle ne pensa guère à autre chose les jours suivants ; et certains journaux ayant publié que M. Saincy renonçait pour le moment au nouveau voyage projeté, Mme de Moiran s'inquiéta. Une occasion s'offrit de prendre l'offensive, elle se hâta d'en profiter.

Saincy, à deux reprises déjà, était venu chez elle sans la trouver. Or, une après-midi, comme elle rentrait, elle se trouva face à face avec le jeune homme sur le pas de sa porte. Il se plaignit d'avoir, jusqu'à ce jour, constamment joué de malheur.

— C'est-à-dire, interrompit-elle gracieusement, que vous voilà forcé de remonter avec moi et de me faire une longue visite.

Il la suivit.

Tout en écoutant ses premières phrases de politesse, dans le petit salon où ils s'étaient installés, Mme de Moiran se demandait si ce n'était là qu'un homme à bonnes fortunes, ou s'il n'y avait pas mieux que du désir et de la fatuité dans le rayonnement de ses profondes et limpides prunelles : si un garçon de cet âge, qui, par patriotisme ou viril besoin d'action, mettait volontairement sa vie aux prises avec tant de fatigues et de dangers, ne devait pas avoir une âme capable d'autres dévouements et d'autres sacrifices... Et peu à peu, indulgente et charmée, elle se mit à le questionner. Voulait-il, comme il le disait, renoncer à son nouveau voyage ? Dans ce Paris, n'éprouvait-il pas la nostalgie de lointaines contrées, ne manquait-il pas d'air, après ses longues courses dans les libres solitudes, après les nuits de bivouac ou de pleine mer ?... Mais lui, semblait éviter de précises réponses, considérer, au delà de ces questions, la cause de cette curiosité, et à la fin, il dit en souriant, non sans un peu d'ironie :

— Madame, vous êtes bien soucieuse de ma gloire !

Elle comprit ce reproche et, à ces détours, elle préféra la

franche allure que Saincy venait de donner à l'entretien. Elle répondit avec gravité, en le regardant bien en face :

— Oui, j'en suis soucieuse.

Il reprit :

— Vous êtes, madame, une bonne Française.

— Et une bonne mère, ajouta-t-elle.

Il était devenu très pâle et se taisait, comme ayant peine à respirer. Une colère grondait en lui, qu'il eût sans doute laissée éclater, s'il se fût trouvé en face d'un homme. Mais il se dompta, passa la main sur ses yeux pour en éteindre la lueur de violence, et doucement, tristement, il dit :

Mme de Moiran avait appris tout cela par une vieille parente.

— Vous désirez donc que je parte ?

— Je le souhaiterais...

— Mais... si je pars... c'est avouer... une chose qui n'est pas, qui ne sera pas... C'est douter de moi-même et de quelqu'un... C'est presque une injure...

— Non, monsieur, c'est une générosité, tout simplement. D'ailleurs, tenez ! voulez-vous rester, en me jurant que...

— Non, madame, je ne veux pas jurer, parce qu'il faut tenir ses serments, et je n'ai pas le droit de m'exposer sciemment à un parjure. Je puis, en me contraignant, sacrifier tout mon bonheur, m'enfuir sans regarder en arrière, abandonner là mon espérance, mais rester... non !

Elle l'admirait, malgré elle, à cause de sa droiture et aussi de son amour. Pour la première fois, depuis tant d'années, elle se retrouvait en contact avec une passion humaine. Cet homme, c'était un peu celui qu'elle avait aimé ; celle qu'il aimait, lui, c'était un peu elle-même. Elle souriait au passé, à cette adoration respectueuse d'autrefois.

Elle ne prit aucun soin pour cacher son émotion, et, calmant d'un mot presque maternel l'emportement du jeune homme :

— Écoutez, mon ami, mon enfant... Ne parlons plus de cela aujourd'hui... Voulez-vous?... Voyez, je ne vous dis plus « Monsieur », je vous appelle « mon enfant »... C'est qu'entre nous, il y a un secret, maintenant, et grave... Et puis, je vous avais tout de suite jugé un homme honnête, et de cœur. A présent, vous savez ce que je réclame de vous... Attendez... Ne décidez rien... Vous y repenserez. Vous reviendrez me voir. Nous en causerons encore et vous finirez par trouver que je vous ai donné un sage conseil... et vous me direz merci... n'est-ce pas ?

Il secoua la tête si tristement que Mme de Moiran eut pitié de lui. Et, se laissant aller toute à sa sympathie, elle osa murmurer presque avec reconnaissance :

— Vous l'aimez donc bien?...

— Oh! oui, je l'aime ! s'écria-t-il avec une vivacité et une franchise de jeunesse qui la ravirent.

Mais tout de suite, elle eut honte de ce mouvement d'âme si naturel, si féminin. Elle comprit qu'il fallait demeurer sévère, inexorable.

Elle attirait sur sa poitrine cette désespérée...

— C'est mal, c'est très mal, dit-elle ; vous ne devez pas... et je vous conjure...

Il l'interrompit :

— Mais enfin, madame, au nom de qui et de quoi me demandez-vous de renoncer à tout ce que j'espère, à tout ce qui est ma vie?... Est-ce au nom de votre fille?

Elle fit signe que non.

Il ricana :

— De votre gendre ?

Elle haussa les épaules.

— De la morale? de la religion? continua-t-il.

Elle eut un geste vague.

— Alors, c'est en votre nom à vous, madame, à vous seule?

— Oui, répondit-elle, parce que je suis sa mère et que je ne veux pas que vous la fassiez souffrir.

— Souffrir ?

— Oui !... Partez.

— Et si je refusais ?

— C'est votre droit.

— Ce refus vous surprendrait ?

— Oui ! J'avais bonne opinion de vous.

Il réfléchit un instant. On eût dit qu'il allait se résigner, se courber devant cette volonté intervenue tout à coup dans sa destinée ; mais l'effort était trop grand pour son orgueil, ou plutôt pour son amour... Il releva les yeux sur Mme de Moiran, et lui dit d'un ton solennel :

— Madame, je vais commettre une infamie en vous révélant un secret qui n'est pas le mien seul ; mais il faut que vous sachiez tout... Il y a deux ans, quand je suis parti... j'aimais déjà... Oh ! c'était un amour timide, honteux, presque désespéré... j'aimais comme à quinze ans... Mais maintenant, mon amour a pris de la volonté, de l'audace ; et, fou que je suis, j'ose espérer... Et après tout, pourquoi pas ?

Il poursuivit, sans se laisser arrêter :

— Oh ! je dirai tout, madame, puisque j'ai commencé. Car, enfin, cet amour sera peut-être le bonheur pour elle... Elle est si mélancolique, sa vie, sans tendresse reçue ni donnée !... Quel mari !... Mais c'est un sacrilège qu'elle soit à lui ! Et n'avez-vous pas eu des torts, vous, sa mère, et pouvez-vous venir, à présent, me parler de telle sorte, à moi qui voudrais la consoler ? Et vous me dites : « Allez-vous-en ! Laissez-la pleurer ! » De quel droit ?

Il s'était levé et marchait de long en large, à pas inégaux, précipités. Il continua, s'animant encore :

— Est-ce donc que vous n'avez jamais aimé ? Ou bien êtes-vous de celles qui oublient leur passé, leur jeunesse... l'amour... Je suis insolent, cruel, n'est-ce pas ? C'est que je me révolte !... Vous prétendez, vous, les mères, avoir le droit de choisir les maris de vos filles... Soit !... Mais alors, si vous vous trompez, si vous le choisissez mauvais, si vous assurez le malheur de votre enfant, vous perdez le droit de repousser l'homme qui, plus tard, viendra lui apporter de la joie, de l'amour... De l'amour, il en faut à une femme... et vous le savez bien... avouez !...

— Oui, je le sais, dit lentement Mme de Moiran, et je ne vous

en veux pas de votre colère... Seulement, il y a mieux pour une femme que l'amour et la joie dont vous parlez : il y a la fierté d'être restée intacte et le bonheur de ne pas détourner les yeux quand nos enfants nous regardent... C'est très doux, très grisant l'amour, même le péché, quand on est tout jeune... Mais après?... Après, il faudra continuer quand même, par habitude... et alors... Demandez donc à celles que vous voyez passer maintenant, qui veulent encore se rajeunir : demandez-leur si elles n'ont pas eu quelquefois le dégoût de leur corps avec le remords de l'avoir donné à aimer ; si elles ne préféreraient pas à tous leurs souvenirs d'adultère l'honneur d'avoir fièrement supporté l'abandon conjugal, d'avoir été respectées, vénérées, autant qu'admirées et chéries... Moi aussi, je suis cruelle, n'est-ce pas? J'appelle les choses par leur nom. Je dis la vérité. J'ai raison. L'homme qui aime une femme mariée agit bien en s'éloignant d'elle à temps. Il lui prouve sa noblesse, lui témoigne son amour, car il ne pourrait lui laisser que le mépris d'elle-même et le chagrin d'être seule, quand, satisfait, il lui rappellerait tout à coup ses devoirs, ses enfants, son avenir, afin de se séparer d'elle poliment, sans lui dire : « Maintenant, j'en ai assez ! »

Saincy considéra bien en face Mme de Moiran, et lui dit :

— Ou bien vous ne pensez pas un mot de tout cela, ou bien vous n'avez jamais aimé.

Elle répondit :

— Je pense tout ce que j'ai dit là... et j'ai aimé... J'ai même si bien aimé que je n'ai pas d'autre souvenir dans l'âme.

— Et *il* vous aimait?... Il savait que vous l'aimiez? Et malgré cela, vous avez passé dans la vie à côté l'un de l'autre... comme des indifférents ?

— Un jour, je lui ai demandé d'être généreux, de me fuir...

— Et il vous a obéi ?...

— Oui.

— C'est qu'il ne vous aimait pas.

Elle murmura :

— Il m'aimait trop.

Saincy, une fois encore, la regarda longuement, puis lui dit :

— Il est mort ?

— Oui, fit-elle très bas.

Un silence de respect s'étendit sur eux.

Saincy, ému par cette confession, qu'il sentait bien n'avoir

jamais été faite à un autre, commençait d'admirer cette femme, son obstination à rester pure, et le sacrifice autrefois consommé par elle du seul rêve de sa jeunesse. Peu à peu, le meilleur de lui-même, tout ce qu'il avait en lui de fier et de bon, s'éveillait, s'épanouissait. Il murmura :

— Vous avez bien souffert...

Elle baissa la tête pour dire oui. Puis, voulant peut-être profiter de cet attendrissement :

— Je vous en supplie, reprit-elle, obéissez, vous aussi. Laissez-la vous oublier... si possible... Partez... et que Dieu vous garde.

Il frissonna, répétant avec effroi :

— M'oublier ! m'oublier !...

Elle continua :

— Et je vous promets qu'elle saura un jour combien il vous en a coûté... combien vous l'aimiez.

Il balbutia :

— Pas encore... Attendez. Je n'ai pas le courage de vous répondre encore.

Mais elle comprenait que tout répit serait un danger. Elle insista...

— Allons, dites oui... mon cher enfant. Soyez brave, et je vous bénirai...

Il l'arrêta d'un geste.

— Oh ! ce ne sera pas la peine de me remercier, dit-il d'une voix sourde... Je vais tâcher d'obéir, mais avec le regret égoïste de cette générosité, comme vous dites. Je m'enfuirai, mais avec la rage au cœur... Et ma conscience ne me dit pas que j'aie raison d'obéir... ni que votre fille vous saura gré jamais de nous avoir enlevé le bonheur à tous deux, ni que cela soit d'une bonne mère. Et même, pour un peu, je vous accuserais d'avoir agi de la sorte par jalousie... Oui, par jalousie, à cause de ce bonheur que vous, vous avez laissé échapper.

Il s'inclina, dans un dernier frémissement de colère, puis, glaçant tout à coup sa voix :

— Mais, malgré tout, madame, il sera fait selon vos vœux... parce que maintenant il me semble qu'en moi tout est flétri... En touchant à mon secret, vous m'avez rendu impossible de le chérir. Adieu, madame, et oubliez-moi.

De nouveau il s'inclina, puis, tout pâle et se raidissant, il gagna la porte et sortit.

IV

C'est vrai qu'elle existe chez les femmes honnêtes, cette jalousie de la faute. Peut-être le péché d'amour les révolte-t-il, mais aussi et surtout le plaisir des pécheresses. Elles trouvent injuste que d'autres goûtent en paix les félicités qu'elles n'ont pas cru devoir s'accorder.

C'était à peu près ce qu'avait dit Saincy à Mme de Moiran, et, en principe, il n'avait pas eu tort. Toutefois, dans le cas présent, il se trompait. Mme de Moiran voulait et croyait, en toute sincérité, n'agir que pour le plus grand bien de sa fille. Certes, elle n'espérait plus le miracle qui ferait de son gendre un mari délicieux et de Marguerite une épouse ravie, mais elle estimait préférable que ce ménage durât, que Mme de Chambris continuât de vivre dans une sorte de tranquille résignation, avec des satisfactions de mère, sans désirs d'aventures.

Et elle se répétait : « Oui, j'ai bien fait, j'ai eu raison ! »

Mais voici que deux semaines seulement avaient passé depuis sa conversation avec Saincy, et déjà, peu à peu, une pitié lui venait pour ces deux êtres à qui elle infligeait une douleur. Déjà, elle avait observé chez Marguerite de tristes rêveries, et la pâleur des joues, et la fatigue des yeux qui ont pleuré en secret et s'obligent à sourire... Et, bien qu'elle n'eût pas revu Saincy, bien qu'elle n'eût voulu faire aucune question à Marguerite, elle ne doutait pas que la pauvre enfant ne connût déjà la résolution soudaine de son ami... Un incident acheva de lui prouver qu'elle avait deviné juste. Chambris, un jour, annonça en rentrant qu'il venait d'apprendre au cercle une nouvelle bien surprenante.

— Figurez-vous, dit-il, que Saincy repart bientôt pour un nouveau voyage.

A ces mots, Marguerite ne sursauta pas.

— Vraiment? répondit-elle. C'est curieux, en effet... On assurait le contraire.

Cette paisible façon de répondre en disait long à Mme de Moiran, qui, pour ne pas affecter de se taire, demanda :

— Retourne-t-il dans le Turkestan?

— Non, fit Chambris... Je crois qu'il va en Afrique, je ne sais où... Mais, ce qui est sûr, c'est qu'on le blâme de ne pas

attendre encore. Il va traverser des régions paludéennes, en pleine saison des fièvres, et il y laissera ses os... Que voulez-vous ? c'est un toqué !

Cette fois, Mme Chambris devint blême, et, tandis que son mari, la fourchette en main, baissait la tête sur son assiette remplie, elle lui jeta un regard de colère et de haine dont l'éclair fit peur à Mme de Moiran...

Puis, quand les deux femmes se retrouvèrent seules — Chambris étant allé fumer sa pipe — lorsque la mère vit l'ombre toujours plus épaisse des longues songeries obscurcir le front de l'affligée ; lorsque dans le silence du salon elle eut considéré ces paupières appesanties, ces doigts qui tremblaient en essayant de broder ; lorsqu'elle vit une larme enfin briller dans les cils et tomber... alors elle n'y tint plus ! Elle voulut consoler, être tendre, être mère... Et, aussitôt, elle vint à Marguerite, lui entoura la tête de son bras, comme un enfant, la baisa au visage, sur les yeux, le front, le cou, les cheveux, la caressant de la main, tout doucement... Et elle murmurait :

— Pauvre petite ! tu es malheureuse... La vie est sévère quelquefois ; les femmes ont des peines qu'elles cachent ; je connais ça. Il nous monte des larmes, à la fin, que nous ne pouvons retenir... Ne me dis rien, je n'ai pas besoin de rien savoir. Toutes les tristesses se valent. Toutes les femmes qui pleurent se comprennent. Garde tes secrets !... Pleure, ma fille ! Cela soulage. Là ! pleure encore... Je voyais bien que tu souffrais... Quand tu voudras, tu viendras poser ta tête contre moi, sur ma poitrine, et je te bercerai, je te dorloterai ton chagrin... Cela va déjà mieux. Tu as moins mal là ? Ce cœur n'est plus si gonflé et ces pauvres yeux sourient maintenant... Donne, que je les baise encore... Viens ! allons voir tes enfants dormir. Cela calme... Et puis, si tu veux, dans quelque temps, dans quinze jours, nous partirons, toi et moi, avec eux... Nous nous en irons à Tonneraz. Tu verras la grande montagne sauvage qui m'a consolée aussi. On se sent toute petite auprès d'elle, et cela diminue aussi nos douleurs. On n'est plus qu'un grain de poussière dans le monde. On se regarde en pitié... Et ce dédain de nous-mêmes finit par un dédain de tout ce qui nous faisait souffrir. Tu verras, je te guérirai !...

Elle parlait ainsi. Elle attirait sur sa poitrine cette désespérée, et il n'y avait pas besoin entre elles de confidences. Une douleur existait chez l'une dont l'autre souffrait aussi ; et cela leur suffi-

sait pour s'aimer d'avantage. Et puis, chez toutes deux, une pudeur existait qui n'admettait que des paroles vagues.

Mme de Moiran n'aurait pu nommer Saincy, manifester même d'aucune façon qu'elle avait pénétré son secret ; l'eût-elle fait, Marguerite eût nié, refusé toute consolation, trouvé la force de rire assez haut pour qu'on n'entendît pas la plainte de son âme... Au lieu que cette enveloppante, discrète et délicate sympathie maternelle avait si bien attendri la jeune femme qu'elle accepta, peu de jours après, de s'en aller avec sa mère à Tonneraz. Du moins, ce serait le repos ; elle reprendrait là des forces pour continuer de vivre ou seulement se laisser vieillir et mourir, puisque tout était fini, puisque sa destinée ne voulait pas qu'elle ressentît la douce ivresse, le bonheur de certains crimes.

On avait trouvé pour Chambris de suffisants prétextes à cette fugue ; il l'admit sans peine, égoïstement satisfait de la liberté inattendue qui lui était donnée. Les deux femmes devaient partir un jeudi. Tout était prêt, arrêté, convenu. Mme de Moiran ne perdait pas de vue Marguerite, la protégeant de sa vigilante affection : elle avait peur ; elle sentait qu'à ces heures d'émotion suprême, une femme peut succomber tout à coup, la tentation n'étant jamais plus dangereuse qu'au moment où l'on va s'en éloigner pour toujours.

Elles quittèrent Paris. Ce fut triste, ce départ, ce voyage de nuit, sans sommeil ; triste, cette arrivée à Tonneraz avec la courbature du wagon.., Il y avait trop de soleil, trop de paix, trop de chants d'oiseaux et de fleurs ouvertes. Autant de contrastes et d'ironies.

Des jours, de longs jours passèrent. C'était une vie de résignation, avec des sourires acceptant la douleur. Et dans cette solitude volontaire, on devinait que les lèvres tout bas murmuraient un appel, un nom, une prière ; que ces yeux sans larmes regardaient vers le passé, que ces mains se tendaient vers un absent. Mais, d'un tacite accord, ni la fille ni la mère ne parlaient plus de ces misères, parce qu'elles trouvaient plus noble sans doute, l'une de les endurer, l'autre de les secourir en silence...

Combien de temps se serait-elle continuée, cette douloureuse intimité ? L'oubli, l'apaisement seraient-ils enfin venus ; l'espoir même d'un peu de joie nouvelle ? Qui sait ? Il y a, dans les choses d'amour, une fatalité impétueuse qui surprend et déroute nos prévisions.

Un matin, de bonne heure, quinze jours à peine après son arrivée à Tonneraz, Mme de Moiran s'était assise devant la maison, attendant que sa fille s'éveillât, et, de temps en temps, elle levait les yeux vers les volets fermés de la chambre de Marguerite, songeant tristement que, pour dormir encore elle avait dû, la pauvre enfant, veiller et pleurer tard dans la nuit. Tout à coup, une voix claire détourna sa pensée :

— Bonjour, grand'mère. Voici des lettres que le facteur nous a données pour vous.

C'étaient les deux petites Chambris qui apportaient elles-mêmes le premier courrier. Et, tout de suite, Mme de Moiran aperçut, parmi les journaux et les prospectus, une lettre dont l'écriture inconnue, à la fois énergique et rapide, l'étonna. Elle déchira l'enveloppe, courut à la signature et vit ce nom : Gabriel Saincy. La feuille tremblait un peu dans ses mains et son regard vacillait lorsqu'elle se mit à lire... Dans ce billet, très court, le jeune homme prévenait Mme de Moiran qu'il était à l'hôtel du Commerce, à P..., un petit bourg situé à quelque distance de Tonneraz.

Bonjour, grand'mère. Voici des lettres.

« J'attendrai là, disait-il en terminant, ou votre visite, si vous daignez venir jusqu'à moi, ou un signe de vous qui m'appelle à Tonneraz. J'ose espérer que vous ne refuserez pas d'entendre la déclaration que l'honneur me commande de vous faire et que votre loyauté, madame, vous empêchera de trouver étrange. »

— Il ne faut pas qu'il vienne ici, murmura Mme de Moiran. J'irai, moi, le voir... Je ne puis lui refuser la grâce qu'il me demande, après le sacrifice que je lui ai imposé.

Déjà tout émue et agitée, elle allait se lever et donner l'ordre d'atteler, pour se faire mener à P... avant que Marguerite fût

N. L. — II. 1.

Dessin de Guydo.

La lecture du billet parut la rendre assez perplexe. (Chap. II.)

levée, quand une main se posa sur son bras, et une voix lui dit timidement :

— Grand'mère, est-ce une lettre de papa, dites ?

— Non, mon enfant.

— Grand'mère, puis-je prendre le timbre-poste pour ma collection ? Ça ne vous fait rien si je découpe l'enveloppe ?

C'était sa petite-fille, âgée de sept ans, qui avait ramassé l'enveloppe tombée à terre, et qui la lui tendait, répétant :

— Permettez-vous ?

Alors, devant ce regard naïf et limpide, Mme de Moiran eut honte de sa faiblesse, et, reprenant l'enveloppe :

— Non, répondit-elle, je ne puis te donner ce timbre... Je t'en donnerai un plus beau demain.

Il lui déplaisait qu'un fragment de ce papier touchât les mains de cette enfant...

Elle n'hésita plus. Elle rentra au salon, et, tout de suite, elle écrivit :

Elle s'assit sur un banc, au bord de l'allée.

« Monsieur,

« Je ne puis aller vous voir, ni vous recevoir ici. Suivez courageusement votre destinée ; vous avez l'âme assez noble pour m'approuver d'agir ainsi, assez courageuse pour vous éloigner sans reproches. »

Elle cacheta la lettre à la cire et la remit elle-même à son cocher, lui commandant de monter à cheval et de la porter aussitôt.

— Y a-t-il une réponse, madame ? fit l'homme.

Elle songea un instant.

— Non, répondit-elle.

A pas lents, elle revint sur la terrasse. Marguerite, en robe légère du matin, était accoudée à sa fenêtre ouverte. Elle salua sa mère d'un bonjour et d'un geste affectueux. Mme de Moiran

tressaillit. Elle eut le sentiment qu'elle venait de commettre, au nom de la vertu, quelque chose comme une trahison. Elle retint le baiser qu'elle voulait lancer à sa fille, du bout des doigts; et une larme de pitié — qui sait? de remords? — lui monta aux yeux.

— Le facteur est venu? demanda Mme Chambris.

— Oui.

— Pas de lettres pour moi?

— Je ne crois pas.

— Tant mieux.

— Descendras-tu bientôt? reprit Mme de Moiran. Il fait si bon! Nous nous installerons dehors.

— Oui, un peu plus tard, fit la jeune femme.

Et, d'un mouvement fatigué, elle se retira de la fenêtre, avec un sourire d'adieu mélancolique et forcé.

Environ une heure après, Marguerite avait rejoint sur la terrasse Mme de Moiran. Celle-ci se calmait peu à peu. Déjà elle avait entendu le pas d'un cheval sur le pavé de la cour, vers l'écurie, et elle avait compris que c'était son messager qui revenait. Par prudence et quoique désireuse d'informations plus précises, elle était restée là, pour ne pas éveiller la curiosité de sa fille, se réservant d'interroger plus tard le cocher, qui était un ancien serviteur, ponctuel et discret. Celui-ci, d'ailleurs, lui aurait déjà rapporté la réponse de Saincy, au cas où le jeune homme lui en aurait confié une. Tout allait donc pour le mieux. Il lui semblait qu'à chaque minute écoulée, le danger fuyait plus loin; que cette fois, c'était bien la paix et l'honneur reconquis: Marguerite redevenait libre dans une vie sans orage de passion, et elle-même, rassurée par sa conscience, ne se reprocherait plus d'avoir été cruelle. Et ainsi le remords diminuait, lui aussi, une fierté grandissait en elle d'avoir dominé la destinée, vaincu le mal, arrêté l'amour qui grise et qui affole et qui tue.

V

Elle était seule, l'après-midi, dans le grand salon bien clos, ayant laissé Marguerite sortir avec les enfants, en promenade. Son esprit errait. Et voilà que tout à coup son cœur cessa de battre, à cette phrase paisiblement prononcée par un domestique:

— Madame peut-elle recevoir M. Gabriel Saincy ?

Elle ne répondit pas. Elle regardait, étourdie de peur, l'homme debout devant elle et qui attendait une réponse. Lui s'imagina sans doute qu'elle n'avait pas compris, et il répéta :

— M. Gabriel Saincy.

Elle dit machinalement :

— Ah ! il est là ?...

— Oui, madame.

— Faites entrer.

Elle avait songé un instant à s'esquiver, à ne reparaître au salon qu'après s'être dominée... Mais elle craignait qu'alors le courage lui manquât; d'autre part elle n'osait pas renvoyer Saincy : elle comprenait que cela lui était défendu. Toutes ces pensées furent très rapides, autant que des visions de mauvais rêve, pendant la fièvre. Pourtant, comme elle était brave, après tout, la réalité du danger l'apaisa, et lorsque Saincy, grave et pâle, s'avança, elle le regarda bien dans les yeux, avec le sévère et grave étonnement qu'elle était en droit de lui témoigner.

Mais ils avaient de trop franches et nobles natures pour que toute ruse ne leur semblât pas vulgaire et indigne d'eux-mêmes. Et, presque aussitôt, Saincy parla d'un ton étrangement solennel, faisant passer par ses lèvres toute sa douleur, toute son âme.

— Pardonnez-moi, madame, d'être venu malgré vous. Il le fallait, parce qu'il y a des choses que l'on ne doit pas écrire, des prières qui seraient vaines si on ne les faisait tout haut... Voici : je vous ai promis de partir, de quitter la France, de ne plus jamais... Eh bien, je ne peux pas... Je vous en prie, madame, loyalement : déliez-moi de ma promesse, rendez-moi ma liberté de vivre et d'aimer... Sinon... il arrivera ceci : ou bien j'obéirai, je m'en irai, et quelque jour je me tuerai, à moins que je ne trouve moyen de me faire tuer je ne sais comment... ou bien je resterai, et alors je manquerai à ma parole... Vous le voyez, de toute façon, ce sera triste et laid... Aussi...

Mme de Moiran l'arrêta :

— Monsieur, je crois que nous devons en rester là... Le seul fait de votre présence ici était une bizarrerie que j'ai pardonnée à votre jeunesse... Maintenant, quittons-nous.

Mais Saincy devint si blême et sa main tremblait si fort, étendue en avant d'un geste qui demandait grâce, et son regard était si désolé, que Mme de Moiran ne se leva pas pour l'obliger à

prendre congé d'elle... Malgré tout, elle saluait ce grand amour. Elle en avait le respect et la pitié... Et elle adoucit sa voix pour dire :

— N'ai-je pas raison, et ne comprenez-vous pas que je vous parle ainsi ?

— Non, madame, répondit-il, non! Et vous ne dites même pas toute votre pensée. Je suis sûr que vous estimez ma franchise et que vous plaignez ma douleur... Elle est malheureuse, celle que vous me défendez d'aimer ; elle souffre, j'en suis sûr... Il devrait y avoir une justice en ce monde... Elle est souvent absente ou opprimée. Quand par hasard elle veut agir, que du moins notre absurde et maladroite humanité ne l'arrête pas... Et puisque aujourd'hui encore, madame, vous vous souvenez d'avoir eu le cœur navré d'amour et de chagrin, je vous supplie, au nom de ce souvenir, d'oublier que vous avez connu mon secret, voulu barrer la route à ma vie...

— Monsieur, reprit Mme de Moiran, je vous assure que ma conscience m'absout, et que mon passé me donnait le droit de réclamer ce sacrifice... Vous reculez maintenant : c'est donc que vous manquez de courage ? Les jeunes hommes d'aujourd'hui n'ont plus la bravoure de ceux qui nous ont aimées, autrefois !... Croyez-vous que...

Elle se tut un instant, incertaine, craintive ; ses yeux interrogeaient Saincy, demandant si elle pouvait se confier.

Il murmura :

— Parlez, madame. Si vous dites tout, je n'aurai plus l'air d'ignorer ce que je sais.

— Vous savez donc ?

— Oui...

Elle reprit, pâlissant encore, mais fortifiée par ses souvenirs :

— Croyez-vous que ce ne fut pas horrible pour moi de *le* renvoyer ? Croyez-vous qu'*il* n'a pas été héroïque, le pauvre enfant !... N'est-ce pas un exemple ?... Et vous savez son nom ?... Faut-il vous le dire ?

Saincy fit non, de la tête.

Elle ne le nomma pas. Elle continua doucement :

— Et voilà pourquoi j'ai osé envers vous ce que je n'aurais osé envers personne. Vous devez avoir dans le sang la même noblesse, la même générosité. Cela m'a donné confiance...

Mais tout à coup elle se tut. Dans les yeux de Saincy flambait

l'ironie de certains désespoirs, et devant cette menace, toute troublée, effrayée, elle reculait.

— Non, vous n'êtes pas juste, madame, dit-il... Vous n'avez pas le droit de vous servir de ce mort !... Comment, parce qu'il vous adorait et qu'il a souffert par vous, sur votre ordre, vous auriez le droit de me faire souffrir aussi !... Au contraire, c'est une dette de cœur que vous avez à payer. Comme il vous aimait! Si vous saviez... Il a écrit à ma mère peu de jours avant de mourir, se sentant perdu...

Saincy la savait par cœur, cette suprême confidence, l'ayant mille fois relue et méditée... Aussi venait-il de la dire comme s'il avait sous les yeux la triste lettre, — tandis que Mme de Moiran, le front dans sa main, laissait glisser des larmes entre ses doigts. Et cela ne semblait pas étonner Saincy que cette femme pleurât enfin, redevenue soudain toute jeune, attendrie et faible.

Oui, elle pleurait sous le coup de l'irréparable... Sombre pitié de lui et d'elle-même, brûlants regrets du bonheur perdu, malédictions jetées à sa conscience et à sa vertu qui avaient commis le crime de faiblesse et d'oubli; horreur, colère, amour, il y avait de tout dans ces larmes... Ah ! comme elle aurait voulu retourner en arrière, bien loin, sur la triste route du passé jusqu'au lieu de cette halte funeste où elle avait hésité entre les deux chemins à prendre ! Et même l'image se précisait. Elle voyait le petit soldat s'éloigner d'elle, suivant le chemin qui mène à la mort, puis disparaître après un sobre geste et un dernier regard sans peur, tandis qu'elle-même restait un moment à rêver là, puis, stupide et impitoyable, prenait l'autre chemin, celui de la vertu et de l'oubli.

Alors, comme elle pleurait toujours ces larmes depuis tant d'années contenues, par degré la voix de Saincy allait se ralentissant. A la fin, il n'osa plus rien dire... Il n'avait pas cru à une si belle durée d'amour et de douleur. Et il s'enhardit tout à coup jusqu'à s'approcher de Mme de Moiran et à lui prendre la main et à la lui presser, sans qu'elle s'en étonnât, avec le respect et la douceur d'un fils.

— Pardon! disait-il, pardon! J'ai été lâche et cruel!... Vous avez souffert toute une vie : j'en peux bien subir autant... J'ai paru vous reprocher la mort de celui que vous avez aimé... Mais il n'était ni mon père, ni mon frère ; je l'ai à peine connu... Et c'est infâme de vous avoir dit tout cela ; infâme, oui, parce que je

le faisais pour moi, en égoïste, par vengeance, ayant au fond de moi de la haine pour votre sévérité... Maintenant, c'est fini. Je serai brave, je vous le promets. Tenez, je vais partir... vous aurez la paix... Elle aussi.

Il dut reprendre haleine. Sa voix tombait.

— C'est affreux, reprit-il ; mais enfin, cela vaut mieux, je pense... Il y a des fatalités... Le malheur plane sur nous tous, mais il fond sur quelques-uns, de préférence ; il s'acharne... Voilà... Je vais m'en aller... Elle m'oubliera peut-être, ou bien souffrira, je n'en sais rien... Tâchez que personne ne l'aime. Cette pensée me rend fou... Non ! cela ne sera pas ! Jurez-le-moi... Quel dommage, pourtant ! Je peux bien vous en parler, maintenant que c'est fini. Voici : nous nous aimions... nous nous le sommes dit. C'était très chaste. Sa main, en m'effleurant, me donnait une secousse à me faire tomber. Je l'ai aimée tout de suite. Et cela la rendait si heureuse ! Je comptais ne plus la quitter... Nous aurions été très prudents. Ma tendresse l'aurait partout accompagnée. Elle aurait eu cette joie secrète qui donne la force contre les douleurs. Elle a eu tant à supporter ! Sa vie est si sombre, si lourde ! Vous ne vous doutez pas combien... J'étais un ami, en même temps que je l'adorais... Cela aurait duré toujours. On n'aime plus, voyez-vous, comme je l'aime... C'est dans notre sang, cet amour-là, Vous savez que même on en meurt... Elle me contait ses chagrins en quelques mots, et puis elle me disait : « Mais cela m'est égal ; votre vue me guérit l'âme. » Allons, c'est fini... Pardon !... Assez ! mon courage s'en irait...

Il se courba, comme entraîné par sa rêverie. Mme de Moiran le considérait d'un regard infiniment profond. Tout à coup, il releva la tête, résolument, prêt au suprême effort. Mais, en cet instant, leurs yeux se rencontrèrent et se parlèrent. Et cela suffit.

L'un de ces regards disait l'oubli des fiertés et des rigueurs, le mépris des préjugés, la douce indulgence pour les révoltes du cœur et pour les enivrements de la jeunesse ; et l'autre, charmé, ravi, refusait encore de croire à ce miracle inespéré, brillait de larmes joyeuses. Enfin, comme Mme de Moiran se détournait avec un pâle sourire de vaincue, honteuse de se rendre, il murmura :

— Ainsi, c'est vrai ?... Que vous êtes bonne !

Elle répondit :

— Je suis une faible femme, une mauvaise mère... Mais que voulez-vous ? j'ai eu pitié... Dieu jugera.

Il se pencha et lui baisa la main en étouffant un sanglot de bonheur.

— Chut! fit-elle, je ne veux plus rien savoir.

Et, se dérobant à cette gratitude, elle alla vers la fenêtre qu'elle ouvrit et dont elle poussa les contrevents.

Il l'avait suivie... Alors, au fond du parc, dans une allée qui montait au château, ils aperçurent tous deux, en même temps, la forme claire d'une robe... Marguerite venait, lentement. Loin encore elle semblait manquer de force et de courage pour parvenir jusqu'à eux. Et, cédant à sa triste lassitude, elle s'assit au bord de l'allée, sur un banc. Elle était toute seule, ayant, par désir de recueillement peut-être, fait prendre à ses enfants un autre chemin pour rentrer.

Et ce petit hasard agit sur sa destinée. Car ainsi, elle semblait la vivante image de la femme abandonnée, pleurant dans sa misère d'amour, de sorte que Mme de Moiran n'éprouva plus le remords d'avoir été miséricordieuse, que même sa pitié grandit ; une joie singulière lui remplit l'âme d'avoir absous l'avenir de cette femme, et entre ses lèvres ce mot passa léger, comme un souffle :

— Pauvre enfant!

Puis comme Saincy, respectueux et immobile, mais frémissant d'émotion, attendait, elle lui dit :

— Il ne faut pas qu'elle vous voie ici. Partez.

Il eut une ardente et muette supplication.

Elle hésitait.

— Eh bien! reprit-elle soudain, parlant très vite, si vous voulez absolument la voir, vous pourriez...

Elle s'interrompit, rougissante :

— Mais non, non... Cela n'est pas possible... Je suis folle... Partez, allez-vous-en.

Il n'osa résister à son geste, et, après un indéfinissable regard de promesse et de regret, de douleur et d'espoir, vers celle qui là-bas, rêvait à lui, toute affaiblie de langueur et de peine, brusquement, il s'arracha et s'enfuit.

Mme de Moiran, n'avait pas quitté la fenêtre. Elle considérait toujours, vers le fond du parc, la forme lointaine et pensive de la jeune femme. Et, sans plus interroger sa conscience, elle ne se reprochait maintenant qu'une chose, — de n'avoir pas laissé porter à cette désespérée la parole de délivance et d'amour.

Elle songeait à cela, tristement... Et voilà que, tout à coup, elle l'aperçut, lui, Sainey. Le courage, sans doute, lui avait manqué : et il était revenu sur ses pas.

Il s'était approché de Marguerite et se tenait devant elle. Ils étaient debout tous les deux et devaient se parler à mi-voix. Ce fut très court. Leurs mains ne se touchèrent même pas. Il s'éloigna de nouveau et disparut, tandis qu'elle retombait sur le banc et demeurait là, comme foudroyée de joie.

Ils étaient debout tous les deux.

Combien de temps dura cette stupeur ? Même Mme de Moiran n'aurait su le dire. Elle vivait à cette heure de la même vie que cette autre femme, sa fille ; elle tremblait et rougissait des mêmes pensées, elle s'abandonnait comme elle... Et il lui semblait que cet amour, ce bonheur était le sien, celui d'autrefois dont elle s'était privée pour elle, qu'elle lui avait gardé et qu'elle lui donnait tout entier aujourd'hui.

Et, en évoquant toutes les tristesses du passé, elle se pardonnait toute l'indulgence et la pitié du présent...

Un bruit de pas sur le gravier de la terrasse la tira de sa songerie. Marguerite passait. Elle allait, le visage rose, les yeux éclairés, toute radieuse. Les deux femmes se firent un signe de tête, sans paroles ni sourires. Ce fut tout. Seulement, il y avait une caresse infiniment douce dans le regard de Marguerite ; reconnaissance involontairement témoignée pour cette complicité qu'elle devinait et devait toujours feindre d'ignorer, qui était un péché peut-être selon Dieu et selon le monde, mais non pas devant leurs consciences de femmes et d'amoureuses.

Adolphe Chenevière.

Le Gérant : F. Juvin.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 79.12.97.

PASSAGÈRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Le train s'était arrêté. Des voix, au loin, glapissaient le nom de la station. Elles s'approchèrent, parurent s'entêter devant le coupé-toilette, et quand leur chœur se tut, Fresneaux tressaillit.

Dans le brusque silence, d'opiniâtres minutes s'égrenaient, la nuit plus dense, plus froide, autour du dormeur. Puis le wagon oscilla, dérapa lourdement, tâtonna comme un patineur essayant la glace, et repartit enfin, d'un grand effort.

Il était parti... il roulait...

Par saccades se précipitait sa course. L'express roulait de nouveau, dévorait les rails, plus acharné qu'avant, plus vite. Et, pris entre un frisson vague et sa paresseuse terreur d'un déplacement conscient, Fresneaux, après un soupir, se recroquevilla dans son *plaid*, recouvra l'accoutumance des mille bruits de la marche, se berça de leur trépidation.

Pour mieux fermer les yeux, il avait serré les dents, se raidissant à rattraper son plein somme.

Elles flottaient encore devant lui, les ombres de son rêve, et voilà que, si proches, il ne parvenait point à les atteindre, le fil

cassé. Un instant, il se sentit nager entre deux vies ; mais — tel un vin s'écoule entre les douves disjointes d'un tonneau — son sommeil se perdait. Alors, à constater cette fuite, un agacement l'envahit, qui précipita la déroute. La lucidité revint.

Violemment, il se détortilla, jeta son châle à l'autre bout du wagon, étira ses membres cassés, bâilla. Où donc était-il?... En traîtrise, une piqûre de migraine répondait, lardant sa veulerie, et, par une souffrance, il acheva de réintégrer le réel.

Il se souvenait... Il se souvenait de tout, de tantôt, de la veille, et de toujours! Il l'avait réalisé, son coup de tête! Il était parti : voilà! Et il roulait...

— Loin de la mer encore?

Curieux de voir l'heure à sa montre, il décapuchonnait la lampe au plafond : la mèche était éteinte. Sa surprise chercha des jurons, puis, tâtonnant à la portière, il tira les stores, ouvrit la vitre, et la tristesse d'un petit jour pluvieux entra, dans un coup de fouet d'air glacial.

Le train courait de plus belle, sa fumée se mêlant à la brume basse. Souvent, il sifflait. Des maisons filaient, entrevues, le temps d'un éclair, entre de mornes haies et des arbres chauves.

Un moment, la voie coupant une route, Fresneaux aperçut, le long de la barrière du passage à niveau, des ouvriers, leurs outils à l'épaule, un bissac pendant au bout. — La cloche d'une invisible usine sonnait au loin. — Et ces hommes avaient disparu dans un pli de terrain qu'il regardait encore, subitement envahi de pitié pour les déshérités, à se représenter l'horreur de leur réveil en des cahutes sans feu, l'hiver, à la chandelle...

Sa migraine s'était envolée dans la brise, lorsqu'un vol d'escarbilles le rejeta dans son compartiment ; mais ses yeux ne quittèrent point la plate campagne qu'attristaient les embruns d'octobre, et il voulut s'amuser de son passager remords d'ignorer ou de trop oublier la misère.

Il cherchait un mot de « blague », théâtre ou journal, une phrase de livre aussi, un de ces clichés commodes qui servent à clore un débat. La vie restait la vie, parbleu!... Pour son compte, d'ailleurs, n'était-il pas bon, généreux même? Seulement, quoi?... Ses charités égoïstes, le bien accompli par devoir, aussi bien que ses bontés nerveuses : des gouttes d'eau dans une mer de sable!... D'abord, les aurait-il ruminées, ces choses, les aurait-il seulement remarqués, ces pauvres diables, en se réveillant, au chaud,

la bouche moins amère, après une bonne nuit? Enfin, dans le fond, n'étaient-ils pas plus heureux que lui, ces ouvriers?...

Prononçant : « ouverrriers », il essaya d'être féroce, jusqu'à ce qu'il revît mentalement les faces mornes. Elles ne s'étaient pas même levées au passage de l'express!... Tout bas, dans une gêne, il se promit de ne pas oublier, à Saint-Nazaire, l'Œuvre des naufragés et la caisse des pauvres... Un moyen au surplus — qui savait? — de conjurer la Vie, non par espoir qu'elle lui devînt meilleure, mais pour qu'elle le désennuyât!...

Du coup, sa mélancolie s'éclaira d'un sourire. Un reçu de bureau de bienfaisance lui servant désormais de fétiche? Il devenait joueur!... Et, sur ce mot, sa songerie rebroussant chemin, il s'imagina son cercle, s'y transporta d'esprit, s'égaya devant le gros baron de Verdier taillant à cette heure son dernier *bac*...

Il la revoyait, la salle familière. Il la revoyait, avec ses hôtes habituels, et, cadre et gens, plus nets, mieux dessinés, plus vivants qu'il ne les avait jamais découverts dans la réalité... Des habits noirs autour du jeu; des plastrons fripés, du poil défrisé; et les mêmes têtes hâves, toujours, toujours les mêmes! sincères seulement, pour une minute, en cette pointe d'aube : le masque à vif, les rides effrontées, et, chez les jeunes, après tant d'heures de Bois, de cabaret, de théâtre, d'alcôve, de club, une poussée de barbe bleuissant le chagrin des joues, de ce bleu sale qu'étalent les faces des cadavres qu'on a faits beaux à peine refroidis...

« Oui! songea-t-il, sûrement, ils s'y rivent encore, à cette minute! Tous! Et le petit de Juilly perd sans doute! Rageur, le cigare au coin de la bouche, il ne sent pas brûler le ruban de son monocle... Dinn, dinn, dinn! Jules empile les plaques : cinq, vingt-cinq, cinquante, cent louis... Le tas reluit... — La nacre, ça ne se salit pas! Elle est très fille. La transpiration des doigts fiévreux entretient ses reflets comme la peau de la femme l'orient des perles!... — Et, terrassé, Villeroy, le psychologue pour salons israélites, doit écouter la musique des jetons, ricaner devant le faux mollet tourné sur les jambes de coq du valet de pied, ou susurrer au chocolatier Bertoux un mot profond de snob. — *Huit*... murmure le tapis : *Neuf!... Un riche tableau!... Baccara!... A moi la main!... J'en donne... Vous tirez?... C'est la culotte!*... Pendant ce temps, sur la place de la Concorde, un grand silence; la nuit froide s'attarde à les attendre; des étoiles grelottent; deux gardiens de la paix sur un trottoir battent la

semelle, et les cochers des voitures du cercle se chauffent autour d'un brasero, leurs ombres engoncées de carricks seules vivantes par la chaussée déserte !... »

Ah ! continua-t-il, que c'était loin tout cela ! Et quelle invention, l'express ! Dans le temps d'un mauvais somme, il vous jetait loin de votre existence quotidienne, en plein air propre, puis, belles ou laides, en des choses neuves !...

Le jour grandissait, des bandes claires, des échappées d'une lointaine lumière, marbrant sa lividité. Le vent sentait l'eau. Fresneaux en frissonnant coupa son rêve court, ferma la vitre, et gauche, dépaysé, titubant aux cahots, s'arc-bouta, les doigts accrochés au filet à bagages.

Ne plus penser à Paris ? reprenait-il, à tout ce qu'il laissait en arrière ? Sa rancœur un peu lâche ne l'aurait pas voulu ! Féroce, au contraire, il tenait à revivre, pour la bien savourer, sa brusque révolte de la veille, au moment où ses lassitudes, son dégoût de soi-même, des autres et d'une fastidieuse existence battant leur plein, le gros du Verdier, le petit de Juilly et ses compagnons de « fête » le brocardaient à propos de son yacht :

— Alors, il allait le faire éclairer au gaz, son *rafiot ?... La Liane* allait payer à Saint-Nazaire l'impôt des portes et fenêtres ?...

Ah ! comme il s'était décidé tout de suite, vraiment stupéfait, d'abord, de l'avoir oublié si longtemps, son bateau, puis d'avoir pris une résolution, si vite !... Un mot — un chèque — à Léo qui l'attendait pour dîner avant les *Variétés ;* une lettre — presque brutale — à *l'autre*, l'indécollable belle-sœur du petit de Juilly : un télégramme à Saint-Nazaire, au père Harden, son capitaine, afin qu'à bord tout fût « paré » ; des ordres enfin chez lui, des consignes pour ses chevaux, et vite à la gare Saint-Lazare !... Un dîner quelconque parmi les Anglais du Terminus-Hôtel, et Pierre apparaissait, les malles enregistrées déjà... Partir ! Était-ce assez bon de partir !... Et *La Liane*, cette vieille *Liane*, qui chauffait à présent !... Il allait en faire de la route ! dormir tout son soûl ! rêver de bonnes heures sur la passerelle !... « Vous n'irez pas jusqu'à Cowes ! » avait crié l'éternel de Juilly. Allons donc ! Aux Antilles ! en Afrique ! dans l'Inde ! au Japon ! Le tour du monde, si le caprice l'en prenait !... En attendant, Nantes était proche, et de Nantes à Saint-Nazaire : le temps d'un cigare...

Vivement, Fresneaux souleva son fauteuil-lit qui réintégra la muraille ; puis il se démena dans le compartiment élargi. Les

mains maladroites, il roulait plaid et manteau, vidait le filet, bousculait valise et nécessaire. Elle l'attendait, sa *Liane!*...

Sur un nouveau regard à sa montre, il se précipitait dans le cabinet de toilette, et, là, soudain, tombait son excitation. Sa serviette à la main, longtemps il fixa le miroir terne, l'œil en arrêt sur sa face pâlie, sur ses yeux tirés. Ou bien, il penchait la tête, mesurait le vague commencement de tonsure blanchissant son crâne.

Et il songeait à ses trente-trois ans si tôt brûlés aux inutilités d'hier, à l'inconnu de demain. Jadis, il s'était connu presque fat, dans une fierté de sa jeunesse robuste, de ses forts appétits, de sa belle carrure de mâle solide, de mâle aux yeux tendres! Hier encore, il plastronnait, tenté de piaffer sous les regards de chaque nouvelle venue! Et voilà qu'il se trouvait fini, sans plus d'ardeur à vivre, épuisée son exubérance, vidé son trésor de prodigue!... Fini! bougonna-t-il, laid même sous la correction banale de ses traits... — Ah! *correction!* le mot cliché de son snobisme! — il n'était plus que « correct »... en tout! bête enfin à l'égal de son costume de voyage : un *suit* signé par le tailleur du prince de Galles!... la tête, sa pauvre tête de joli homme, vide en surplus, les idées de tout le monde rangées là-dedans, comme les cuirs de sa sellerie, bien en ordre! alignées!...

Luce ? Francine ?

Cinq ans auraient donc suffi, depuis l'héritage inespéré, les millions s'abattant un matin sur sa table de petit fonctionnaire aux Beaux-Arts?... Dire qu'à peine lue la lettre du notaire, il avait commandé toiles et marbres aux artistes originaux dont son ministre, la critique, les bureaux dédaignaient l'œuvre!... Hélas! combien brefs, ces enthousiasmes! Depuis, il ne les avait plus retrouvés, mangé par Paris, la vie oisive et sotte : monde, club, filles et sport, qui l'engrenaient, snob, par sa vanité de timide, par son puéril besoin d'une revanche sur feu la médiocrité. D'habitude prise...

A la longue, il ferma les yeux pour ne plus se voir. Plongeant

dans sa cuvette jusqu'aux oreilles, il barbottait, demandait à la fois aux morsures de l'eau froide une jouissance consolante et la réparation de son mauvais sommeil ; mais il n'arriva point à ne plus penser. Voilà qu'elle lui rappelait, cette sommaire ablution matinale, le voyage d'inauguration de son yacht, le départ en bande pour le Havre... Eh !... peut-être était-ce le même compartiment ?... Aux stations, on échangeait les invitées de wagon à wagon, cette nuit-là... Qui donc avait-il avec lui ? Luce? Francine ?...

Le nom ne lui revenait point. Sans plus chercher, il s'épongea, termina sa toilette, et l'évocation de ces essais de *La Liane* le hantait encore... Ils en étaient, tous les jeunes du cercle, et des cabotines lancées, et deux reporters historiographes. Puis, la grande « pose », un étalage de « chic », l'île de Wight, les Anglais à « épater » : de l'opérette : des costumes inouïs de *yachtsman* et de *yachtswoman*, etc. ! Sur l'honneur ! quelques-uns, certain soir, avaient endossé l'habit rouge à son bord !... Et n'avait-on pas vidé plus de paniers de champagne que brûlé de kilos de charbon ?... Ça, de la mer ? Ça, du *yachting ?*... Pauvre *Liane !* Elle n'avait plus, dès lors, promené que son seul équipage ! Luce ne voulait pas en entendre parler, ni les autres. Car c'était bien Luce, oui...

Fresneaux s'arrêta de ranger les brosses dans son nécessaire. A sa maugréante tristesse une constatation, née du rappel de ce nom de femme, ajoutait comme un deuil. Cette fois, il s'en allait pour un voyage véritable, afin de se laver le cœur et le cerveau sur de vraies routes, par la grande mer : mais il s'en allait seul, tout seul, sans plus de camarades — ô chance ! — sans plus de comédie d'amour aussi pour bercer ses heures. Et, fatalement, une association d'idées lui ramenait un rêve de jadis, un rêve qu'il effleurait, la veille encore, avant de s'endormir : — la femme après le joujou.

Pourquoi donc pas, si tout arrive ? Une tendresse sûre aurait pu le suivre, partager sa joie, courir sur les lames, s'embarquer avec lui... Quel inédit bonheur d'aimer entre le ciel et l'eau, sous les étoiles, — d'être aimé !...

La locomotive siffla. Fresneaux, le cœur étreint, éclatait de rire.

— Nantes !...

On entrait en gare. Il songea qu'il devait avoir faim, courut au buffet, heurta quelqu'un, poussa un cri :

— Tiens, le docteur!... Bonjour, mon bon Verton! Vous rallie-z le bord?

— Parbleu!... Harden m'a appris hier la grande nouvelle, il savoir que vous consentiez à dérouiller *La Liane*, et je suis venu monter ma pharmacie... Nous sommes tous aux anges, — moi surtout, son médecin *in partibus!...*

Puis, tandis que le chocolat fumait dans les tasses, le petit docteur, les yeux pétillants, ses mains fébriles tourmentant sa casquette galonnée ou fourrageant ses favoris, commença vingt histoires :

— Je disais bien que vous vous décideriez à nous offrir autre chose que de pauvres promenades de caboteur — histoire d'entretenir la machine!... Savez-vous que le second voulait nous quitter?... Il engraisse, ce cher Mauricet... Et Harden donc!... S'il n'avait pas eu la pêche... Oui, je suis content, comme le jour, tenez, où vous vous êtes rappelé l'ami de papa, le vieux Verton mangeant sa retraite de médecin de première classe de la marine, dans un coin du Pas-de-Calais, et, sans grande clientèle, culottant des pipes en regardant la mer, avec le regret du temps où il la maudissait à l'approche de son tour d'embarquement... Ah! le *carré* des officiers! les bons divans où l'on sieste au frais, éventé par le *pankah*, où l'on bouquine, où l'on cartonne : le *poker* des familles!... Tout ça, voyez-vous, ça ne s'apprécie que lorsqu'on l'a perdu, quand on s'embête à terre, sans femme et sans enfants!...

Un appel annonçait le départ. Fresneaux, oubliant d'achever sa tasse, se leva vite, entraînant le docteur; et, sa joie revenue, délesté de pensers, il l'interrogeait aussitôt sur le bord, l'équipage, l'approvisionnement, riait à son rire, ne l'interrompait que pour guetter à la portière si Saint-Nazaire n'apparaissait point.

Repris d'une fièvre jeune, il poussait des pieds le wagon trop lent.

II

— Pousse!... Avant partout!

La baleinière file; les matelots souquent dur; et Fresneaux se sent une félicité puérile à serrer les tire-veilles, à regarder les nageurs, les flexions alternatives des larges thorax, la brusque

détente des bras musculeux, tandis qu'il cherche à synchroniser les battements de son pouls et le rythme des coups d'aviron.

Sur le tapis parant l'arrière, tremblote une gerbe de fleurs : on l'a reçu comme une femme ; l'équipage s'est cotisé. Braves gens !... Mis sur leur trente-et-un, les baleiniers faraudent, en tenue des dimanches. Au ruban des bonnets, le nom de *La Liane* brille en lettres d'or et, sur le jersey collant, s'étale en broderies de soie qu'encadrent le pavillon national et le pavillon du Yacht-Club de France.

C'était une inédite beauté.

Beaux hommes, bien choisis, sortant pour la plupart de la marine de guerre, ils exhibent des décorations : Tonkin, Madagascar. Au premier rang, Fresneaux voit même sur un jeune torse une médaille militaire. Il reconnaît le mathurin, lui sourit, d'un sourire promettant à tous la *double*, une ration extra de vin et de tafia, la gratification, enfin, qu'appelle l'offre du bouquet. Ensuite, c'est le docteur, toujours agité, c'est le père Harden, sanglé dans son ancien uniforme d'officier à la Compagnie Transatlantique, auxquels il sourit aussi, béatement ravi de ne point sentir son premier plaisir inférieur à son attente. Sans doute sourirait-il de même à la Loire limoneuse et triste, au ciel bas qui bruine, s'il les pouvait voir !

Il bavarde. Il se moque du canot qui suit de loin, plus lourd, chargé de malles, le valet de chambre effaré parmi les colis. En loup de mer, il prononce : *canottt ;* et ses yeux se rivent au yacht, dont la svelte mâture se profile au large :

— C'est drôle ! il l'aurait cru plus long !...

Bien vite, son reproche s'envole, tant le séduit le joli dessin des lignes qui, lentement, se haussent sur l'eau jaune : Gréée en brick-goëlette, *La Liane* a vraiment l'air d'une mouche d'escadre ! Sa machine se dissimule ! Ses mâts enfin, « appelés » sur l'arrière, l'affinent encore de cette coquetterie d'oiseau qui reste l'apanage des seuls voiliers...

Ainsi parle le propriétaire dont le commandement : « Rentrez ! » part à peu près à temps. L'embarcation court sur son erre ; on

N. L. — II. 12. Dessin de Dorbon

Bonjour mon bon Verton !... Vous ralliez le bord ? (Chap. I.)

accoste ; il saute et, à la « coupée », serre les mains des officiers, entre deux timoniers tête nue, pendant que le sifflet du maître de manœuvres rend « les honneurs » et que les pavillons brusquement « frappés » se déploient au bout des drisses. Il est heureux.

Aussitôt commence la visite de son *home* flottant et la reprise du gîte rêvé, la réaccoutumance aux choses par lesquelles il va vivre. Tout est en place, bien entretenu ; tout l'attend, et tout est parfait, dans une ingénieuse utilisation des moindres coins, dans un confort pratique, dans un luxe de bon goût, relevés par des recherches d'art : tableaux aux murs, statuettes, bibelots amarrés sur les meubles, par des livres aussi, débordant jusque sur le piano, — un Érard qu'il ne peut se tenir d'essayer au passage. Et quand, déguisé en bon yachtsman, il sort de son appartement et monte sur le pont, *La Liane* a dérapé depuis une heure.

Dans l'auberge où l'avaient attiré deux beaux yeux.

Elle est en route. De grosses fumées noires répètent sur le ciel le sillage qu'à gros bouillons l'hélice écrit sur l'eau glauque. Ces deux sillages, Fresneaux les aperçoit. Il s'accoude au couronnement de l'arrière, sur la lisse, afin de les suivre du regard...

Nuages charbonneux et blanches mousses de savon, les deux vols presque parallèles s'enfuient plus vite. Ils s'en vont là-bas, vers la terre, là-bas, dans la direction des prisons d'où, tantôt, le voyageur s'évada, comme s'ils prétendaient le rattacher aux choses disparues, dévider seulement la chaîne qu'il a cru rompre !

Plus vite, ils vont plus vite : *La Liane* a forcé de vapeur. Bravo *La Liane!* Et l'horizon de ciel et d'eau n'a pas le temps de les happer. Avant que de l'atteindre, ils s'éparpillent ou se cassent : le tracé de fumée en courts flocons que le vent déchiquète, le sillon d'argent en rondes nappes qui flottent au loin, perles défilées, anneaux désunis.

Non, rien ne l'accroche plus aux jours envolés, aux tableaux tant vus, aux gestes trop faits, aux baisers connus, aux paroles trop dites! La porte est close derrière lui, la porte qu'il ne rouvrira point, — de sitôt!

Un geste ponctue son serment mental, énergiquement. Puis il gagne l'avant, grimpe sur la passerelle et jouit de la mer.

Câline et dure, elle l'enveloppe à présent de partout. La brume a mangé les dernières côtes. Pour lui seul, voilà qu'elle verdit. Mais son vert de joyau maladif ne lui semble pas cruel dans la solitude sans soleil. Le frisson, sur cette moire froide, des premières lames de l'Atlantique, c'est, pour son rêve, l'appel, qui meurt et chuchote, des lointains continents, des exotismes neufs.

Et sa poitrine se bombe, et ses poumons se gorgent d'air salé, et, voluptueusement, sa narine hume le parfum iodé qu'exhale l'Océan. Sa joie ne faiblit point dans la forte brise où se hâle sa peau, où se piquent ses yeux. Il savoure le naissant bercement du roulis, le ronflement assourdi des machines, la trépidation du bord. Elles chantent, ces musiques, son caprice réalisé, sa liberté reconquise. Elles lui soufflent aussi comme un besoin de confidences. Il se penche vers le médecin, mais son intime bonheur balbutie, et c'est un mot d'enfant, un mot de son enfance, qui lui monte aux lèvres :

— Mon cœur joue du violon!...

III

Brèves, les heures s'étaient suivies, et les mers, toutes exquises...

Sur les cartes que consultait Fresneaux, le large n'a qu'un nom : des fois, il s'en étonnait. En débrouillant son œil, le vent de l'Atlantique avait affiné sa contemplation jouisseuse. Il aurait, lui semblait-il, cadastré sans peine cet infini dont son rêve déli-

mitait les parcelles. Et, pour en baptiser les lambeaux, il notait les divers soleils que connaît l'Océan, les palettes du ciel, les polychromies de l'eau, les mille fugaces paysages dont se peuple l'espace, entre les nuées et les lames.

Les heures firent des jours, les jours près d'une semaine, — on allait à toute petite vitesse, — sans qu'il s'en aperçût, par ces féeries tant neuves. Des aubes se succédaient, timides ou triomphales, et des couchants mélancoliques, et de fanfaronnes agonies de rayons, et des midis revivant l'été mort, et d'aigres souffles fourriers de l'hiver proche, qui caressaient également ses far-niente sur la passerelle, le non-penser de ses réveils, l'hébétude de ses saines fatigues, le soir. D'imprécises poésies l'éventaient alors, qu'il ne s'en voulait point de ne savoir traduire, son impuissance se masquant sous la passivité de ses bonheurs, sous son parti pris de les déguster longuement. La pluie même le régala, la pluie charmante et monotone qui battit tout un jour l'abri de toile recouvrant l'arrière du yacht.

Sous l'averse, elle avait jauni, cette tente, d'un jaune de vitre en corne ou de colle à bouche, et le pont coiffé de ce velum, ceint de rideaux pareils, semblait éclairé comme un laboratoire de photographe. Les matelots allant au loch, et vêtus eux aussi de jaune en leurs *suroîts* couleur de bière, promenaient dans cette pénombre de pâlottes silhouettes, y campaient, immobiles, des illustrations de vitrail. Fresneaux n'ayant pas voulu qu'on redescendît le piano au salon, s'y remémorait du Schumann. Ou bien, quand l'interrompaient les hurlements de la sirène du bord interrogeant la brume, il soulevait un pan des rideaux pour admirer la mer sournoise. Sous sa main, la lisse, les haubans, les bittes suintaient ; l'eau gargouillait partout à ses oreilles ; des poches se creusaient dans le dôme de toile, avec des flic-floc au roulis, des égouttements le long des coutures ; mais sa musique chantait en sa tête, durant qu'il suivait les coups de balai de la pluie et du vent sur le rechignement vert-de-gris des courtes lames. Et il était vaguement, divinement heureux de confondre ses sensations en un égal ravissement du ronron de l'hélice, des batailles de l'océan et du ciel, du sourd tressaut travaillant le parquet sous ses semelles, de l'odeur forte enfin de son mac-ferlane caoutchouté.

Le lendemain, en se levant, il se croyait sur les tropiques pour le bleu profond encerclant *la Liane*, pour l'horizon et le sillage

écaillés de flammes, pour la nappe lumineuse et chaude que fendait la vapeur.

Pareil encore, pareil exactement s'était montré le lendemain, le beau temps immuable, et, tout à coup, à déjeuner, curieux, pour la première fois, des côtes invisibles, il s'informait auprès d'Harden de la possibilité d'atterrir.

Le vieux Breton souriait :

— Monsieur, je savais bien que vous vous saouleriez vite de la mer !

— Pour moi, faisait le second, peu m'importe l'escale, pourvu que je puisse télégraphier à ma femme, savoir si tout mon petit monde va bien...

Cordialement, Fresneaux s'informa de ce « petit monde » et de l'âge des enfants, mais, rentré dans son appartement, il songea soudain qu'il ne possédait point, lui, la moindre famille, qu'il ne saurait à qui télégraphier. Ah ! *La Liane* pouvait « faire un trou dans l'eau » : la mort de son propriétaire n'endeuillerait personne ! Tout bas, en souriant il se lisait les *échos* que, sans doute, inspirerait aux journaux « la fin du voyageur millionnaire ». Et son imagination ne s'attrista que lorsqu'il revit, en ses souvenirs, le cimetière où dormaient les siens, là-bas, à Boulogne-sur-Mer, non loin de cette Liane, l'humble et cher petit fleuve, dont son bateau portait le nom.

On rangea la terre, ce soir-là.

L'Espagne, ensuite le Portugal : Leixoes, Porto, Lisbonne ; et l'Espagne encore : Cadix, Gibraltar, Malaga, Carthagène, Alicante, Barcelone, etc., puis des ports moins connus, des anses, que dédaignent les touristes comme les paquebots et les navires de guerre, vingt coins amoureusement jolis où, sans pilote souvent, le yacht entrait en tâtonnant, hésitait à « mouiller », et, seul parmi les humbles barques de pêche, les balancelles, les tartanes, grossissait monstrueusement.

Car Fresneaux les aimait, ces havres minuscules, où rien ne lui rappelait Paris, où nul journal n'annonçait sa venue, mais où, par contre, survivait dans les mœurs, dans les types, dans le pittoresque des choses, l'originale couleur que souhaitait son naissant ennui.

Si vite, elles l'avaient fatigué, les escales connues, les grandes villes tant banales tapies derrière la beauté des ports ! Avant que d'y descendre, s'avisait-il aujourd'hui de songer, il avait trop con-

sulté sa bibliothèque, pour que sa candeur érudite ne souffrît point de continuelles désillusions. Les poètes, les artistes voyaient et décrivaient à travers leur rêve ; leur vision de voyageurs novices, l'enthousiasme de leur jeunesse se noyaient d'optimisme ; ou bien, depuis leur passage, des Haussmann locaux avaient opéré. Quant aux autres : *globe-trotters*, géographes, savants, vulgaires confectionneurs de Guides, ils n'étaient pas moins inexacts, mais, par contre, écrivaient « en véritables savetiers ».

De belles filles aux lèvres vernissées.

Oh ! le déjà vu des églises et des palais ! le retable qu'on s'est imaginé et la toile qu'a vulgarisés la photogravure !... Enfin, le beau réel, l'intangible beau, disparaissant lui-même sous les restaurations des architectes officiels ou les embellissements des ingénieurs ! Cintra, le château de la Penha, transformés en pièces montées pour Buttes-Chaumont ! La tour de Belem, flanquée d'un corps de garde et d'une usine à gaz !...

Et puis, des chapeaux à haute forme aux bords du Tage, à l'alameda de Cadix, à la *plaza de Toros* de Malaga ! Des canons aussi partout, presque aussi nombreux qu'à Gibraltar, et des soldats, et des casernes, celles-ci et ceux-là du dernier modèle allemand !...

Pour la joie d'une jolie rencontre : belle fille emmantillée, ou paysan portugais menant des bœufs démesurément cornus, leur joug historié pomponné de rouge ; pour le spectacle d'une danse nationale à peine abâtardie ; pour le régal d'un air populaire ;

pour la pureté d'une ruine sarrasine, combien d'horreurs à chaque pas !... Aux devantures des boutiques, le poursuivait le cauchemar de la tour Eiffel, en bois, ivoire, chocolat ou saindoux. Et sur les murs encore, entre des affiches de « cabots » en tournée, des placards de journaux trompettant un nouveau roman-feuilleton, ou des réclames de pharmaciens spécialistes, il la retrouvait, sa tour Eiffel, implacable à l'égal de la musique italienne, des modes de Paris, de la monnaie anglaise !...

En ces petits ports inconnus, son regard, du moins, se reposait, ainsi que ses oreilles. Parfois même, des hasards le fêtaient.

C'était une inédite beauté de traits, de monument — église ou masure, — ou de paysage naturel. Il pêchait, et ses palanques, ses chaluts perfectionnés ramassaient, autour de la chaloupe à vapeur du yacht, une population de femmes et d'enfants dont la bouderie se muait en joie à la distribution du poisson. Des fillettes se risquaient même en bachot jusqu'à *La Liane* où les rejoignaient leurs grandes sœurs. De beaux rires alors, frais et jeunes, sonores comme le Midi, couraient par les salons. A la porte de sa chambre, ou devant le cabinet de toilette, les curieuses s'arrêtaient, tentées de toucher à tout, ravies des grandes glaces : et des rires encore fusaient dans leurs admirations. Ou bien, c'était une leçon d'espagnol qu'il demandait, à terre, dans l'auberge où l'avaient attiré deux beaux yeux. Parfois encore, il achetait des étoffes, du vin, des bibelots, heureux de battre les boutiques, curieux de pénétrer dans les maisons. Certains villages de la côte le gardèrent ainsi plusieurs jours.

Harden, quand il rentrait, clignait de l'œil malicieusement.

— Alors, nous ne partons plus, monsieur Fresneaux ?

Les premiers temps, il riait aux suppositions du Breton. Ensuite, il haussa les épaules, et bientôt le marin n'osa plus plaisanter, car, un matin, en réintégrant le bord, le propriétaire de *La Liane*, pour commander de pousser les feux, prit une voix mauvaise,

— Quelle route faisons-nous ? lui demandait le second, un instant après.

Il tardait à répondre, inachevant même son geste dans une visible lassitude. Accoudé sur les cartes, le regard ailleurs, il cherchait un coin qui tentât ses curiosités abolies ou réveillât son silencieux espoir. Ensuite alternèrent, durant près d'une quinzaine, des retours à la grande mer et des va-et-vient de

caboteur ou d'ingénieur hydrographe étudiant un littoral : puis, derechef, loin de toute côte, à petite vitesse, souvent à la voile, de nouvelles promenades coupées seulement par les rares bonheurs d'un gros temps secouant *La Liane* ou de la rencontre de navires à saluer ; puis, encore, d'imprévus mouillages prolongés sans raison apparente.

Il couchait à terre, louait un cheval, frétait une carriole, battait des pays, nouait des relations, ramenait même des familles avec lui. Le maître d'équipage dut tapisser de pavillons l'échelle de tribord, pour que, de la baleinière, les matelots ne vissent pas l'ascension des mollets des visiteuses. Après le dîner, ces étrangères dansaient, la joie vite bruyante, et Fresneaux, entre deux valses, rappelait en ricanant le souvenir d'autres bals, à Lisbonne, Porto, Malaga, Cadix, Barcelone, dans les consulats et dans les légations, ou même à bord.

Peut-être bien, affirma-t-il au médecin, sa rancune contre les grands ports venait-elle de ces soirées stéréotypées. Ne lui avaient-elles pas rendu, avec à peine une proportion plus forte de rastaquouères, ses soirées de Paris, leurs coutumières mondanités, leurs *flirts* de commande, et des invités, cravatés comme leur col carcan, du dernier « CORRECT » ?

— Hein, docteur, plus d'habit noir, ici ?...

Il montrait les señoras, et le retraité riait, car c'avait été son supplice, le quotidien endossage du frac ! Après avoir photographié tout le jour, le bon Verton aimait mieux développer ses clichés, virer ses bains, ou bien, sa pipe aux dents, à l'aise en sa vareuse, entamer au carré son *poker*. Mais Fresneaux insistait, câlinement, moins par taquinerie que par égoïste terreur de sa solitude hors du bord. Chez les diplomates, chez ses « connaissances » de Paris retrouvées à terre, — des hôtes de son club durant l'Exposition, — il avait donc traîné l'ami, le compatriote secourable, l'oreille confidente ; de même qu'il l'employait « son bon docteur », lorsqu'il fallait faire les honneurs du yacht, « rendre » dîners et soupers, satisfaire enfin les curiosités indigènes et « représenter » en remboursant en invitations à des fêtes, qu'il ne voulait point banales, les « réclames » de la presse locale et l'accueil des salons.

A tout dire, d'abord, elles l'avaient rapidement lassé, comme le reste, les galantes promenades auxquelles la fraction jeune de ses hôtes le conviait à l'issue de ces réceptions : Seigneur ! se

montraient-elles assez semblables sous tous les cieux, les filles haut cotées ! Toutes les élégances de plus en plus s'internationalisent, pensait-il. Aussi, curieux de plaisirs plus humbles, de baisers originaux, d'une note neuve et populaire, aimait-il à battre, au bras du médecin, les rues sombres, où, les théâtres clos, les cafés éteints, des croisées s'illuminent encore ; puis à s'oublier dans la fraîcheur des *patios*, à la musique des guitares, en des parfums d'œillets et de chair brune.

Images confondues en un type fuyant et doux.

Ravi d'éveiller des babillages, de distraire des ennuis lourds, de chatouiller peut-être des caprices avec sa moustache blonde, avec ces deux syllabes magiciennes : Paris, avec surtout la douceur de ses façons, dont sa pitié exagérait la politesse, avec enfin ses générosités, il était allé des recluses s'éventant derrière l'encorbellement grillé des fenêtres, aux danseuses des faubourgs. Il avait goûté le xérès de pacotille, l'amontillado à l'odeur de vernis auxquels les rauques gosiers demandent la force de pousser de nouveaux « Ollé ! » durant que ronflent les tambourins et que cliquettent les castagnettes. Et chaudes encore de leurs danses en rut, fleurant le santal et l'ail, de belles filles, gardant un peu du piment rouge de leur dîner dans les yeux, sur la langue, sur leurs lèvres vernissées, avaient rappelé l'étranger du pas des portes, dans les ruelles à matelots.

Peu à peu, cependant, il n'avait plus osé abuser de l'obligeance du médecin. La société de Harden, de Mauricet, comme celle du chef mécanicien et du lieutenant ne le tentait point, d'autre part,

hors du yacht. Ni les uns ni les autres enfin de ces braves gens n'étaient célibataires. D'escale en escale, il lui avait alors fallu continuer ses flânes, solitairement; mais il rentrait vaguement morne. L'ombre de la femme s'était projetée sur son rêve, et de ces frôlements, de ces chansons, de ces bouches offertes, des fièvres lui demeuraient, ou de passagères mélancolies qu'il voulait attribuer à l'absence de tout compagnon. Un matin, ce goût de noctambulisme l'avait quitté brusquement.

Que cherchait-il aujourd'hui? Son interprète et professeur d'espagnol, « son bon docteur », l'ignorait. Ces invités, que le médecin photographiait en groupe, sous le regard attendri des parents, sous la « blague » moqueuse de son jeune « pays », ne devaient point voir l'épreuve des clichés : — une belle nuit, le maître de *La Liane* commandait l'appareillage et le yacht se lançait dans la Méditerranée, le cap cette fois sur l'Égypte.

Aux accords plaqués de ses mains distraites les marins s'éveillaient.

Elles recommencèrent, les journées à la mer, et les nuits longues que Fresneaux passait en partie sur le pont, étendu sur une chaise longue de rotin.

Il essayait de lire, l'œil loin des feuilles, égaré sur la mer, ou suivant au ciel les déformations d'un nuage. A peine pensait-il. Lentement il ruminait ses impressions dernières, ses haltes dans des bourgades inconnues, si petites, qu'il s'imaginait, pour s'y être arrêté des trois jours, les avoir habitées des mois. Des profils, des prunelles, l'éclair de certains sourires, l'écho de certaines intonations traversaient sa songerie, y confondaient plusieurs images en un type fuyant et doux. Il n'achevait point ses cigarettes, tombait à des passivités d'intellect que berçait la chanson de l'infatigable hélice, qu'assoupissait encore la contemplation

du sillage louettant et refouettant des dentelles d'écume d'un mobile mais immuable dessin.

Ou, bien, dans l'ombre, avant de s'endormir, il enlevait le prélart abritant le piano au pied du mât. Aux accords que plaquaient ses mains distraites, les marins de la bordée de quart, étendus sur le pont, s'éveillaient et s'appuyaient sur leurs coudes afin de mieux entendre. Des phrases commençaient dont l'envolée tombait tout d'un coup : et, leurs sonorités mortes à peine, ces hommes rudes se rendormaient. Elle leur échappait, la musique naissante : une harmonie chuchotée presque, où des tristesses passaient, vite raillées en d'autres notes aux perles brèves. Longtemps cependant le concert montait au ciel tendre, vers le clignotement pâli des étoiles, dans l'air bleu de lune. A hauteur des vergues, la fraîcheur éventant la nuit l'éparpillait, et c'était comme une pluie de baisers retombant sur la souple moire de la mer.

IV

Des pages de Loti sur le Maroc, le hasard d'une lecture se résumant toute en une description vague où chantait un écho de Chateaubriand sous de fuyantes phrases, si suggestives, et Fresneaux ordonnait de virer de bord.

Mais le sultan n'était plus à Tanger quand il y débarquait, et l'ambassadeur de France, ex-normalien, joli homme, après s'être informé des belles madames des salons officiels à Paris, expliquait l'impossibilité d'un voyage au Maroc véritable.

Dans la ville, ensuite, un orientalisme d'Exposition universelle assaillait le promeneur. L'Afrique était en *toc ;* la seule ordure était réelle. Par le capharnaüm des rez-de-chaussées luisaient des armoires à glace. Sur les terrasses buveuses de soleil, qui surplombaient les ruelles sordides, séchaient des gilets de flanelle parmi de haillonneux burnous ; et Fresneaux, invité par des misses aux cheveux couleur de *pale ale*, à venir jouer au *lawn-tennis*, s'excusait au téléphone par l'intermédiaire d'un juif marocain qui parlait allemand.

Sans attendre la pression, il repartait à la voile.

Le lendemain, il vit Oran, rêva du Sud, se sentit chauvin et des mess variés ; puis, excédé du baccara, des Espagnoles retrouvées, des uniformes et de l'esprit de corps, de l'absinthe bi-quotidienne, des préparatifs d'une élection qui ranimait les haines locales et tout le linge sale algérien, il ne se crut pas la force de monter à cheval, de gagner le désert. Il pleuvait, aussi bien, comme en France.

— Nous allons ?

— A Marseille !

Et l'on reprit la mer, et l'on « brûla » les Baléares.

— C'est qu'un ami m'a télégraphié, disait-il au père Harden, étonné de ses préoccupations à propos de la vitesse. Je suis son témoin. Vous comprenez...

Sans que le Breton eût d'ailleurs bronché, il rougissait de son mensonge.

Suivaient des heures vides, déplorablement vides, au bout desquelles une bourrasque contraignait *La Lune* à capeyer sous petite vapeur. Fresneaux maugréa du retard, et, dans les coups de tangage, souffrit d'un commencement de mal au cœur. Presque aussitôt il se résignait, et il était presque tenté de se frotter les yeux lorsqu'il découvrit le Frioul et Marseille.

A la gare, ce soir-là, gêné du silence de Verton, il disait son projet de réappareiller sous quelques jours.

— Taratata ! grommela le médecin. Puis, l'heure du départ sonnant, il se hissa sur le marche-pied du wagon, et dans une dernière et cordiale poignée de main :

— Savez-vous, reprit-il à brûle-pourpoint, savez-vous, Fresneaux, ce qui vous a manqué à bord ?... Une femme !

Moins surpris qu'agacé, le yachtsman leva les épaules. L'autre insistant pourtant, il dut lui dire, à mots hachés, l'impossibilité de ce compagnonnage : est-ce qu'il voudrait de celles dont le consentement était sûr ? Quant aux autres !... Il lui faudrait... Mais à quoi bon ? Les Françaises d'abord ne voyageaient point... Jamais il ne trouverait...

— Eh bien, à votre place, je recourrais aux annonces ! Ne vous en êtes-vous pas servi pour recruter l'état-major ?

Fresneaux n'eut que le temps d'éclater de rire : le train s'ébranlait ; mais, debout à la portière, et jusqu'à ce qu'il ne le vît plus, il accabla le docteur de gestes apitoyés, d'une mimique railleuse.

Le rapide filait sur les rails. Bientôt des pans d'eau bleue apparurent, s'éclipsèrent, reparurent encore. A ce rappel des lointains et des mers défuntes, un émoi secoua le fugitif, comme si cette arrière-garde de l'azur perdu eût été le dernier sourire de l'aimée.

Savez-vous, Fresneaux, ce qui vous a manqué à bord ?

Maîtresse congédiée, ou bien maîtresse enfuie ?... Il ne voulut point se répondre.

La nuit tombait, l'amenant à revivre son dernier trajet en wagon, l'amertume de son réveil à l'approche de Nantes. Quelles joies ensuite, pourtant ! Et aujourd'hui...

Colère, il se secoua, voulut dormir. Des pensées — une pensée — aboyaient après son repos. Alors, afin de les chasser, puis bientôt par plaisir, il se l'imagina découverte, la compagne que lui souhaitait Verton. Et quand il l'eut créée, la certitude de son utopie le traversa d'un froid douloureux. Des minutes s'écoulèrent, longues et tristes. Son rêve lui tenait au cœur. Il cessa de se résister, le reprit, se consolant à faire joujou, puérilement, avec sa poupée chère. Seulement, une survie d'espoir, dans une plus forte tension de désir, lui soufflait des concessions peu à peu. L'inconnue se matérialisait à devenir possible, réelle. Sans doute existait-elle quelque part ! Peut-être même en était-il plusieurs, de pareilles ?...

Où donc, hélas ?...

Par des milieux divers et de confus paysages, son imagination

quêta sous un froncement des sourcils ; d'inutiles pistes la dé-courageaient. Tout à coup, le conseil du docteur lui revint.

— Quelle folie !...

Voilà cependant qu'il essayait de rédiger son annonce. Déjà mentalement il se contraignait à des raturages. Concise, mais explicite et ne pouvant choquer, ne devrait-elle pas tout dire ? « *Le possesseur d'un grand et confortable steam-yacht français offre l'hospitalité à son bord, pour croisière de quelques mois, à dame, vingt-cinq à trente ans, jolie, distinguée, bonne musicienne, ne craignant pas la mer...* »

Debout sous la lampe.

Non, ce n'était point encore cela, mais comment détailler ?... Et puis ne fallait-il pas indiquer que sa reconnaissance saurait généreusement se traduire ? Rapidement d'ailleurs il chassa cette préoccupation pour ne point avoir à se figurer les besogneuses qu'allécherait l'allusion brutale, et, patiemment, il recommença, dix fois, quinze fois, vingt fois, jusqu'à ce qu'il crût atteinte la forme souhaitée.

Et pour ne pas oublier cette version enfin définitive, il la nota. Debout sous la lampe, ses doigts zigzaguant aux oscillations du wagon, il griffonna des lignes sur une de ses cartes de visite.

Un soulagement caressait ses nerfs ; il eut besoin de se forcer pour rire de son « enfantillage ». — « Baste ! Qui sait ? » reprenait-il en s'étendant sur sa couchette. Et les yeux clos, il énumérait les journaux dans lesquels une telle publicité serait productive : le *Figaro*, le *Temps*, les *Débats*, les feuilles à clientèle cosmopolite et voyageuse ; l'*Illustration*, quelques revues ; des gazettes étrangères, édition de Paris... Puis le sommeil noya son rêve.

V

Sur le perron, Fresneaux se retournait pour admirer encore la paire de chevaux qu'il venait d'essayer.

Un bien-être le pénétrait intimement : la réaction du sang à ses joues que la bise pinçait tout à l'heure, sur le siège, et la satisfaction profonde de ne pas s'être laissé « enrosser » par le maquignon.

— Oui ! belle paire... même taille... mêmes actions... de quoi faire loucher du Verdier et sa bande !

Il se pencha pour crier en mauvais anglais une recommandation dernière à l'homme d'écurie qui emmenait l'attelage et, sur le seuil, il se retournait encore.

— Il y a là une dame qui attend Monsieur, annonça le valet de chambre en s'approchant pour prendre le pardessus de son maître.

— Une dame ?...

Éloquemment, la grimace du jeune homme disait son espérance d'avoir mal entendu, de n'avoir pas entendu plutôt le mot « madame » suivi d'un nom propre.

— « Une dame » et pas de carte ?

Alors, une postulante ?... Vingt jours après l'insertion dernière, il s'en présenterait encore ! Celle-ci cependant n'avait point demandé rendez-vous, ainsi que l'y conviait l'annonce. Il n'attendait personne...

Un reproche lui vint qu'il garda devant la face diplomatique et tranquille de Pierre. Pour que ce précieux domestique, incapable de « gaffes », eût, malgré sa consigne, introduit la visiteuse, ne fallait-il point qu'elle le méritât, plus jolie que ses devancières ?

Et pourtant, à quoi bon ?... Essais d'une heure, essais d'une nuit : la même impossibilité gisait au bout ! Il savait bien qu'il ne la dénicherait point, la compagne tolérable ; or, ses curiosités sans espoir s'avouaient lasses.

Fresneaux tira sa montre : sa faim se précisait, aiguisée par l'air vif du Bois, et prévoyant avec humeur un retard à son déjeuner, il entra, la figure maussade.

D'abord, il s'étonnait : le salon était désert : mais par la baie donnant sur son grand *hall*, il aperçut une silhouette de femme.

L'inconnue lui tournait le dos.

Occupée à lorgner les tableaux couvrant les murs et les bibelots précieux épars çà et là, des fauteuils, une table, la cachaient jusqu'à mi-corps. Il voyait seulement le manche d'écaille de sa face-à-main, un poignet ganté, le dessin de son bras levé, sa nuque haut découverte sous d'épais cheveux décolorés par la distance, enfin, jeunes et pleines, des épaules moulées par une jaquette très ajustée. Rien autre : et ce buste l'intéressa tout de suite, et près du seuil du *hall* il s'arrêta.

Grâce aux tapis, elle ne l'avait pas entendu approcher. Très à l'aise, elle continua son examen. Puis, sans le voir encore, elle surgit d'entre les meubles, et se révéla, grande un peu, une grâce simple en son attitude d'une distinction naturelle. Voilée par malheur, un petit chapeau de voyage abritant son front. Ensuite, elle se tourna de profil presque, et sa jupe de drap, étroite et longue, proclamait une élégance sobre, des formes aussi qui ne trahissaient point la promesse des épaules.

— Qu'est-ce que c'est que celle-là ? se demanda Fresneaux.

Il cherchait un jeu des glaces lui livrant le visage, quand la visiteuse se retourna tout à fait, — le surprit.

Vivement, trop vivement, il s'était avancé, son sang-froid disparu du coup, ne démêlant point d'ailleurs d'où lui provenait ce trouble : de son insolite espionnage à présent connu d'elle, ou de l'inédite étrangeté des yeux qui s'étaient posés sur lui.

Oh ! si vite... La flamme d'un coup de fusil s'envole moins promptement. En voyage, des fenêtres d'un wagon, on aperçoit ainsi des coins de pays qu'on ne peut détailler et dont la foudroyante disparition vous force à fermer les paupières, car dans le noir parfois, ils resurgissent, comme instantanément photographiés...

Mais il n'avait pas fermé les paupières. Il les baissait seulement, et sa rétine ne conservait qu'une image, qu'un souvenir : la profonde prunelle dont pour lui le regard survivait seul, dans la fuite des traits entrevus.

— Monsieur Henri Fresneaux ?... demanda l'étrangère.

La voix chaude, grave un peu, revêtait de musique la sécheresse mi-hautaine, mi-abréviativement commerciale, à la mode yankee, de l'interrogation.

Il s'inclina, releva la tête, la fixa, mais, son regard retrouvé, s'en évada tout de suite. C'était elle qui l'examinait, à présent. Il le sentit, irrité de cette interversion des rôles, mécontent de se découvrir timide comme jadis en ses mauvaises années, et cependant ravi d'être intrigué. Quelque chose déjà le chatouillait délicieusement : l'approche d'un danger et d'un plaisir mêlés ensemble. Ensuite il s'excusait en lui d'être désarçonné de la sorte. Sa gêne, il l'attribuait à ses manquements aux disciplines mondaines et à ses préceptes de mâle expert, depuis son indiscret épiage et la fugitive hésitation qu'il avait eue avant d'inviter cette femme à s'asseoir, jusqu'au choix maladroit, à contre-jour, du fauteuil offert. L'inconnue enfin avait pu deviner sa grossière erreur. Car il l'avait prise — le nierait-il ? — pour une solliciteuse tardivement attirée par l'annonce... Mais au fait, enfin, qui donc était-elle, et que pouvait-elle lui vouloir, si vraiment distinguée d'attitude et de lignes, si parfaitement chez elle ? Étrangère à coup sûr... Seule, une étrangère... Mais quoi ? Elle ne le fixait plus. Assise à présent, le trouvait-elle ridicule, tandis qu'il observait, déplorablement muet, l'arrangement des plis de sa robe, ou guignait ses bottines ?...

Paul Bonnetain.

(A suivre.)

Chacun sa vocation. Celle d'Alcide Chapeau consistait simplement à quitter la province pour demeurer à Paris. Dès son enfance, il se sentit entraîné irrésistiblement vers la capitale. Non qu'il y pensât briller par quelque mérite ou quelque originalité. Mais tout homme marche vers un but, toute vie tourne autour d'un pôle. Lui, Paris l'attirait.

Il en parlait toujours comme s'il y eût été, ce qui lui donnait un singulier relief parmi ses voisins. Ses descriptions imaginaires étaient précises. Sur le mur de son bureau pendaient des cartes et des plans de la grande ville. Un point au crayon rouge marquait l'endroit où il habiterait une fois sa fortune faite. D'ailleurs, il connaissait toutes les rues principales, les boulevards, leur longueur, leur largeur.

Le provincial est inférieur au Parisien, la chose est certaine. Mais le provincial qui veut se faire Parisien et qui le sera est supérieur à ses congénères. D'après cet axiome, Alcide Chapeau méprisa son entourage de boutiquiers et de rentiers, dédaigna l'épouser une fille du pays et, quand le succès de ses entreprises lui permit de réaliser ce rêve, rompit avec toutes ses relations.

Donc, à cinquante ans, Alcide débarquait dans la capitale et louait un logement rue Montmartre, en plein centre, en pleine activité, au cœur de Paris. Il choisit la maison la plus populeuse, Les locataires grouillaient.

Les premiers mois furent délicieux. Il prenait possession de son royaume. Son pied frappait dur sur le pavé, sa canne martelait le trottoir. Il se faisait un point d'honneur de ne jamais demander son chemin à personne, disant : « A quoi bon? J'irais les yeux fermés. » Aussi se perdait-il souvent.

Une bizarrerie l'étonnait : il n'entrait en rapports avec personne. Sa solitude lui pesa ; il voulut la rompre. Mais une invincible timidité lui liait la langue et lui comprimait le cerveau. Depuis tant d'années il proclamait la suprématie de tous ces gens qu'auprès d'eux il se sentit infime, tout petit garçon, ridicule, emprunté, provincial en un mot. Le fait est que ses tentatives de liaison restèrent infructueuses. On semblait lui rire au nez.

Il se tint à l'écart, vexé. Pour secouer son ennui il inventa des distractions. Son pas était de soixante-dix centimètres. Il se mit à arpenter des rues, convertissant en mètres le nombre de ses pas et vérifiant son erreur dans le Bottin. Il devint d'une habileté surprenante.

On se lasse de tout. Alcide Chapeau commençait alors à trouver la vie très monotone et Paris dénué d'intérêt. Jusque chez lui, il n'éprouvait qu'échecs et outrages. Ainsi le concierge, cet être évidemment inférieur, le concierge affectait de le connaître à peine. Blessure cuisante, car ce concierge causait avec tous les locataires, potinait avec les bonnes, et la loge retentissait de rires.

Quel précieux allié eût été un pareil personnage! et quel agent de fusion avec les autres habitants de l'immeuble? Alcide pensa : « Il faut le conquérir. » Et, chaque jour, il entr'ouvrait la porte et demandait :

— Il n'y a pas de lettre pour moi?

L'individu ripostait, d'un ton bourru :

— Non, rien.

Cela dura deux semaines; puis, un matin, le concierge, impatienté, s'écria :

— Eh! que diable, vous savez bien que vous ne recevez jamais de lettres, vous!

C'est vrai, il ne recevait jamais de lettres, lui. Tous ses voisins

en recevaient. Lui, non. Quoi d'étonnant à ce qu'il fût délaissé par le concierge et privé de la considération à laquelle il avait droit ? Ne pas recevoir de lettres, c'est ne connaître personne, ne posséder aucune protection, être dénué de toute influence, de tout crédit, de toute autorité.

Il s'aperçut soudain de son isolement dans le monde. Il vivait à part, comme un lépreux. Nul ne s'intéressait à lui. Il ne pouvait faire ni bien ni mal. Qu'il crevât, pas une larme ne coulerait. De là sans doute provenait l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait.

Cette intuition le rendit songeur. Il cessa ses visites au concierge. Son visage marquait l'effort des laborieux enfantements qui transforment une vague idée en résolution fixe et irrévocable.

Or, un matin il arriva ceci : Alcide passait devant la loge d'un air dégagé, en sifflotant, quand le concierge l'appela :

— Monsieur Chapeau, monsieur Chapeau, il y a des lettres pour vous.

— Ah ! bien, prononça M. Chapeau, tout simplement.

Il y en avait trois : l'une munie d'une enveloppe distinguée, une autre portant l'en-tête des magasins du Louvre, la troisième, carte postale, où Alcide put lire aussitôt une demande de secours.

Le lendemain, il en reçut quatre. L'une d'elles exhibait une couronne de comte, cerclée d'une devise. Le surlendemain, deux courriers apportèrent cinq lettres. Et cela s'accrut. Bientôt d'une façon définitive, à chaque courrier, il y eut quelque chose pour M. Alcide Chapeau.

Sa situation subit un changement immédiat. Le concierge devint obséquieux et bavard. Les autres locataires le saluait très bas dans les escaliers. Lui-même prit de l'aplomb. Au café, on le considérait.

Comme il se félicita de son stratagème ! Les délicieuses nuits qu'il employait à tracer sa propre adresse sur toutes ces enveloppes ! Il fallait une rude attention pour que l'écriture ne fût jamais semblable. Et quelle imagination pour varier l'état social apparent de l'expéditeur ! Nul détail n'était négligé : ni le parfum, ni la couleur de l'encre, ni la position du timbre, ni le cachet. Les enveloppes surtout le préoccupaient. Il passait ses après-midi à en acheter de formats différents et de qualités spéciales.

Il ne s'en tint pas là. Il eut la minutie de composer scrupuleusement le texte des missives renfermées. Sa correspondance fut dès lors d'une complexité prodigieuse. Il s'écrivait des suppliques, des mots de remerciements, des faire-part, des condoléances, des billets d'amour ou des billets de vieux camarade, ou de riche cousin, ou de fonctionnaire important.

Et il ne manquait pas d'ouvrir et de lire toutes ces lettres. Son importance grandissait avec leur augmentation progressive. Aussi ne pensait-il même plus au concierge ni à ses voisins. Il se suffisait. Sa vie se trouvait si remplie, une vie d'araignée au milieu de sa toile, à l'affût parmi les centaines de fils qui rayonnent autour d'elle.

Il ne marchait plus : il courait. Il courait à travers Paris, roulait sur tous les omnibus et fréquentait les bureaux de poste des quartiers les plus opposés. A l'approche de ces bureaux, sa contenance devenait tout autre, en rapport exact avec la qualité de la personne qui, soi-disant lui écrivait. Et, de même, à sa table de travail, son âme se métamorphosait à l'infini. Tantôt il possédait une âme de ministre, tantôt de commerçant, ou d'épicier, ou d'acteur, ou de militaire, ou de femme du monde, ou de courtisane. Il en prenait les poses, la voix, les manières. Il était vraiment le personnage évoqué. Et son plaisir se doublait d'une joie de créateur à voir défiler devant lui tous ces types imaginaires, engendrés par sa fantaisie.

Jamais il n'ouvrait une enveloppe sans l'examiner et la palper, comme pour en chercher la provenance. Puis il allait droit à la signature et s'écriait :

— Tiens, c'est Machin !

Ou bien :

— Que diable me veut cet animal ?

Enfin, il lisait, et, d'un bout à l'autre, il accompagnait sa lecture de remarques et d'exclamations : « Est-il bête !... » « Ah ! non, je refuse... » « Pour qui me prenez-vous, monsieur ?... » « Voilà un particulier qui ne manque pas d'intelligence... »

Cette expression revenait souvent, si bien que son orgueil grossit alimenté par tant de louanges indirectes. La tournure des phrases l'émerveillait, et l'affluence des idées et la pompe des formules de politesse. Se haussant d'un degré, il entretint avec lui-même un commerce spirituel des plus transcendants. Il se consultait sur les questions palpitantes qui divisent l'humanité.

Il se demandait son avis sur la peine de mort, sur le libre arbitre, sur le désarmement, sur le doute, sur les dogmes. Il s'exposait des cas de conscience : « Monsieur, ma femme me trompe... Dois-je la tromper, ou la tuer, ou la répudier ? » « Monsieur, la vie m'est à charge : admettez-vous le suicide ?... »

Il se regardait comme universel. Recettes de cuisine, placements de fortune, remèdes sanitaires, plans de voyage, combinaisons pour amoureux, rien ne l'embarrassait. Il était d'autant moins gêné que son manège consistait en interrogations et jamais en réponses.

Un jour, il s'écrivit une lettre anonyme. Et, en la recevant, il pesta, indigné : « Comment y a-t-il des gens assez lâches pour employer de telles manœuvres et pour ternir la réputation d'autrui, tout en gardant le masque ? »

Un autre jour, il se donna rendez-vous au pied de l'obélisque, à quatre heures. Et, durant deux heures, il s'attendit, en tirant sa montre avec impatience et en maugréant après le malotru qui le laissait se morfondre.

Enfin, il fut heureux. Mais l'âge vint. Il craignit que sa santé ne résistât pas à un labeur si formidable. Prudemment il planta là tous ses correspondants et disparut.

Aujourd'hui, il vieillit dans son pays natal. Ses paperasses sont étiquetées et cataloguées. Le soir, il réunit ses amis d'autrefois et il lit quelques-unes de ses lettres, principalement celles qu'il s'est adressées de la part de personnages importants.

Maurice Leblanc.

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(*Suite.*)

IX

Ma tante était morte vers les neufs heures du soir. Je lui fermai les yeux et je restai longtemps à pleurer. A onze heures, la vieille Julie vint me chercher et me força de descendre pour manger un peu. Je n'avais rien pris de la journée qu'une tasse de café noir à midi. Quel sinistre repas je fis ainsi, dans cette salle aux murs garnis d'assiettes anciennes, où je m'étais assis tant de fois en face d'elle, la pauvre morte! Une lampe posée sur la table éclairait la nappe, devant moi, sans dissiper entièrement les ombres de la pièce, que chauffait un grand poêle de faïence, tout fendillé par le feu. J'écoutais le bruit de ce poêle qui me rappelait les soirées de mon enfance, durant lesquelles je mettais des châtaignes à cuire dans la braise d'un feu tout semblable, après les avoir fendues, par crainte des éclats qui sautent. Je regardais Julie qui avait voulu me servir elle-même, et qui essuyait, du coin de son tablier bleu, de grosses larmes le long de ses joues ridées. J'ai traversé dans ma vie des heures plus cruelles, je n'en ai pas connu d'aussi poignantes. Je peux me rendre la justice que le chagrin commença par abolir en moi toute autre pensée. Je ne songeai pas un instant à ouvrir, durant cette nuit funèbre, le paquet de lettres que je m'étais approprié par un mensonge si honteux. J'avais oublié jusqu'à son existence, quoique j'eusse pris le soin, dans l'après-midi, de le ramasser et de le porter dans ma chambre. Que m'importait

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre.

maintenant la curiosité de savoir les secrets de ces lettres ! Je savais que je venais de perdre pour toujours le seul être qui m'eût aimé complètement, et cette idée me fendait le cœur. Je voulus veiller la morte une partie de la nuit. Je ne pouvais me détacher de ce visage immobile, sur lequel j'avais lu, pendant des années, la tendresse absolue, entière, et, maintenant, rien que des traits rigides, des lèvres serrées, des paupières baissées, et une sorte de tristesse navrée que je n'ai vue sur la face d'aucun autre mort. Toutes les pensées mélancoliques, dont la vivante s'était empoisonné le cœur en silence, remontaient à la surface de cette physionomie rendue à sa vérité. Ah ! cette seule expression d'infinie tristesse aurait dû me pousser dès cette minute à en rechercher la cause mystérieuse dans les lettres, qui avaient préoccupé son esprit jusqu'au bord des éternelles ténèbres, mais comment aurais-je trouvé en moi la force de raisonner devant cette figure douloureuse ? Je me disais que cette bouche ne m'avait jamais fait entendre que des paroles si douces et qu'elle ne me parlerait plus, que ces mains n'avaient eu pour moi que des caresses et qu'elles ne répondraient plus à mon étreinte. Le désespoir s'unissait en moi à une espèce d'étonnement épouvanté. Devant un mort qui nous fut cher, on a tant de peine à croire que cela soit réel, bien réel, qu'il n'y ait plus que le silence, et pour toujours, là où battait un cœur, où un esprit brillait, où une âme aimait. Une sœur, qui veillait ma tante auprès de moi, disait des prières. Je me laissai aller, moi aussi, à repéter les formules auxquelles je ne croyais plus. Je récitai : « Notre Père, qui êtes aux cieux... » et « Je vous salue, Marie... » Et je songeais combien de fois elle avait dû, elle, la pauvre vieille fille, prononcer ces prières en demandant à Dieu, pour moi, la paix et le bonheur !...

A trois heures du matin, Julie vint me remplacer au chevet de la morte. Je passai dans ma chambre, qui était sur le même étage que celle de ma tante. Un cabinet de débarras séparait les deux pièces. Je me jetai sur mon lit, recru de fatigue. La nature triompha de ma douleur. Je m'endormis de ce sommeil qui suit les grandes déperditions de force nerveuse, et d'où l'on sort capable de vivre à nouveau et de supporter ce qui semblait insupportable. Quand je me réveillai, il faisait jour. Un triste et sombre ciel d'hiver, voilé comme celui de la veille, mais plus menaçant à cause de la nuance plus noire des nuages, s'appesan-

tissait sur le jardin dépouillé. J'allai à la fenêtre contempler longtemps le sinistre paysage que fermait la ligne de la forêt. Je note ces petits détails afin de mieux retrouver mon impression exacte d'alors. En me retournant et marchant vers la cheminée pour chauffer mes mains au feu que la domestique venait d'allu-

Il se décrivait, dans leur tête-à-tête du soir.

mer, mon regard tomba sur le paquet de lettres volées à ma tante... Oui, volées, c'était bien le mot... Il était là, comme je l'avais posé la veille, en hâte, sur le marbre de la cheminée, entre mon porte-monnaie, le trousseau de mes clefs et mon étui à cigarettes. Je le pris avec un battement de cœur, ce petit paquet, dont les plis témoignaient qu'il avait été souvent rouvert et refermé. Il m'était encore possible de réparer le criminel mensonge que j'avais fait à l'agonisante. Je n'avais qu'à étendre la

main, et ces papiers tombaient dans la flamme, et la volonté dernière de la morte se trouvait accomplie. Je me laissai aller sur un fauteuil et je regardai quelques minutes cette flamme qui montait, jaune et souple, autour des bûches. Je soupesai le paquet. Au juger, il devait contenir un grand nombre de lettres. Je me sentis en proie à tout le malaise physique de l'indécision. Je ne cherche pas à justifier cette seconde défaite de ma loyauté, je cherche à la comprendre... Non, ces lettres n'étaient pas à moi. Je n'aurais jamais dû me les approprier. Je devais les détruire sans les avoir ouvertes, d'autant plus que l'entraînement des premières secondes était passé, ce soudain afflux d'idées qui m'avait empêché d'obéir à la supplication angoissée de ma tante. « Pourquoi cette angoisse ? » me demandai-je cependant de nouveau, tandis que je relisais l'inscription tracée par ma tante sur l'enveloppe : « Lettres de Justin, 1864. »

Je vis les feux aveuglants de la locomotive.

Comme la chambre où j'étais là, partagé entre un devoir de piété indiscutable et le désir de savoir, m'était une mauvaise conseillère!... Ç'avait été autrefois celle de mon père, et le mobilier n'avait pas changé depuis cette époque. Le temps avait seulement un peu effacé la nuance de l'étoffe claire dont ma tante avait fait tendre la pièce pour que son frère y reposât ses yeux. Il s'était chauffé à cette cheminée par des matins d'hiver pareils à celui-ci, froids et noirs. Il s'était assis pour rêver, sur le fauteuil profond où je me tenais. Il avait écouté le tintement des heures passer dans le timbre à demi faux de la pendule d'albâtre, qui me sonnait à moi maintenant cette heure de trouble. Le petit dogue de bronze, à face bourrue, à bajoues pendantes, qui se tenait sur cette pendule, l'avait vu aller et venir sur ce tapis aux fleurs éteintes. Il avait dormi son sommeil de jeune homme et d'homme fait dans

cette alcôve et sur ce lit que je venais de quitter. Il avait travaillé, assis à ce bureau posé près de la fenêtre, en travers, dans le jour qu'il affectionnait. Non, cette chambre ne me laissait plus libre d'agir : elle me rendait mon père trop vivant. C'était comme si le fantôme de l'assassiné fût sorti de son tombeau pour me supplier de tenir la promesse de vengeance jurée tant de fois à sa mémoire. Quand ces lettres n'eussent offert qu'une seule chance, une contre mille, de me donner une indication, une seule, sur les secrets de la vie intime de mon père, je ne pouvais pas hésiter. Que m'importaient ces puériles scrupules de respect pour ce qui n'avait été sans doute que le caprice dernier d'une malade d'esprit ? Je dressai contre mes restes de piété ce raisonnement sacrilège, afin de les abattre. Je n'avais pas besoin d'arguments pour céder à l'effréné désir qui grandissait, grandissait en moi. Ces lettres, les dernières que sa main eût écrites ; ces lettres qui me montreraient à nu sa vie intime, à la veille du sanglant attentat, je les avais là et je ne les lirais point !... Allons donc !... C'en était assez de ces enfantines lenteurs !... Et je défis brusquement l'enveloppe qui contenait cette correspondance. Les feuillets tremblaient entre mes doigts, maintenant tout jaunis, avec leurs caractères un peu décolorés. Je reconnaissais l'écriture, tassée, carrée et nette, avec des trous au milieu des mots. Les dates avaient été souvent omises par mon père, et alors ma tante avait réparé l'omission en écrivant le quantième du mois elle-même. Pauvre tante, dont ce soin religieux attestait la tendresse, je ne songeais plus, dans mon excitation folle, qu'à deux pas de moi était sa chambre funéraire. A Julie, qui vint me demander des instructions pour tous les détails matériels dont s'accompagne la mort, je répondis que j'étais trop accablé, qu'elle décidât tout à son gré, que je voulais être seul durant cette matinée, et je me plongeai dans ma lecture au point d'en oublier et l'heure qui passait, et les événements autour de moi, et de m'habiller, et même d'aller revoir celle que j'avais perdue, tandis que je pouvais encore me repaître de ses traits... Oui, pauvre tante, et envers laquelle j'étais si ingrat, si traître aussi ! Dès les premières pages, je compris trop bien pourquoi elle avait voulu m'empêcher de boire le poison que chaque phrase distillait dans mon cœur, comme elle l'avait distillé dans le sien. Les terribles lettres ! C'était maintenant comme si le fantôme eût parlé, de cette parole sourde qui est celle des confessions, et un drame

caché se déroulait devant moi, dont je n'avais pas rêvé la tristesse. J'étais tout enfant, lorsque se passaient les petites scènes dont cette correspondance me représentait le détail. Je ne savais pas déchiffrer l'énigme d'une situation, et, depuis, la seule personne qui eût pu m'initier à cette lugubre histoire était précisément celle qui avait poussé la discrétion jusqu'à me cacher, toute sa vie, l'existence de ces papiers trop éloquents; celle qui, sur son lit de mort, avait pensé à les détruire plus qu'à son salut éternel, et qui, sans doute, s'accusait, comme d'un crime, d'avoir différé de jour en jour à brûler ces feuilles fatales. Quand elle s'y était décidée, c'était trop tard.

La première lettre était datée de janvier 1864. Elle commençait par des remerciements adressés à ma tante pour mon cadeau d'étrennes de cette année-là : un fort avec des soldats de plomb, qui m'avaient charmé, disait la lettre, parce que les cavaliers étaient en deux morceaux, l'homme se détachant de la bête... Et, tout de suite, les phrases banales de ce remerciement se changeaient en une effusion de tendresse souffrante. Rien qu'à l'accent avec lequel le frère parlait à sa sœur, se répandant en regrets pour son enfance passée et leur vie commune, on devinait une âme anxieuse, avide d'affection et mécontente de son sort actuel. Il s'exhalait, de cette première lettre, une plainte contenue qui m'étonna aussitôt, car j'avais toujours cru que mon père et ma mère avaient été parfaitement heureux l'un par l'autre. Hélas ! cette plainte ne faisait que grandir, que se préciser aussi. Mon père écrivait à sa sœur, chaque dimanche, même quand il l'avait vue dans la semaine. Comme il arrive dans les correspondances fréquentes et régulières, les moindres événements se trouvaient notés dans leur minutie, et toutes nos habitudes d'alors ressuscitaient devant ma pensée à cette lecture, mais accompagnées d'un commentaire de mélancolie qui trahissait des malentendus irréparables entre ceux que je jugeais alors si unis. Je revoyais mon père, tel qu'il m'accueillait, à sept heures du matin, dans son costume de chambre, qu'il passait pour déjeuner avec moi. Je devais partir pour le collège à huit heures, et mon père me faisait répéter mes leçons brièvement ; puis nous nous asseyions dans la salle à manger, devant la table sans nappe, sur laquelle Julie nous servait deux tasses d'un chocolat dont l'odeur sucrée flattait mes gourmandes narines d'enfant. Ma mère, elle, se levait beaucoup plus tard, et, depuis que

j'allais au collège, mon père, afin de ne pas la réveiller si tôt, occupait une chambre à part. Que j'étais content de ce repas du matin, durant lequel je bavardais à mon aise, parlant de mes devoirs à faire, de mes lectures, de mes camarades ! J'en avais gardé un délicieux souvenir de minutes insouciantes, cordiales, délicieuses. Mon père aussi dans ses lettres parlait de ces déjeuners du matin, mais en homme qui souffrait de découvrir dans nos causeries que ma mère s'occupait trop peu de moi à son gré, que je ne remplissais pas assez sa vie de femme rêveuse et volontiers frivole. Il écrivait des phrases que l'avenir s'était chargé de rendre tristement prophétiques : « Si je lui manquais jamais, que deviendrait-il ?... » A dix heures, je revenais de classe ; mon père était déjà occupé à ses affaires, j'avais moi-même un devoir à préparer, et je ne le revoyais qu'à onze heures et demie, au second déjeuner. Maman était là, dans une de ces toilettes du matin qui seyaient merveilleusement à sa beauté mince et souple. A distance, et par delà mes froides années d'adolescent, cette table de famille m'était si souvent apparue dans un mirage de chaude intimité. En avais-je assez éprouvé la nostalgie, plus tard, quand je m'asseyais entre ma mère et M. Termonde, à nos déjeuners des jours de sortie ? Et maintenant je retrouvais, dans les lettres de mon père, la preuve que le divorce des cœurs existait dès lors à notre table, entre les deux personnes que mon culte de fils réunissait dans une seule tendresse ; et le même divorce se retrouvait dans nos dîners pris en commun et dans nos soirées à trois. Mon père aimait passionnément sa femme, et il sentait que sa femme ne l'aimait pas. C'était là le sentiment sans cesse exprimé dans ces lettres, non pas de cette manière brutale et positive ; mais comment n'aurais-je pas compris cette signification secrète de toutes les phrases, moi qui avais traversé une adolescence d'une si étrange analogie avec le drame de cette vie d'homme ? Comme moi, plus que moi encore, mon père était un silencieux. Il avait laissé des malentendus irréparables s'établir entre ma mère et lui. Comme moi plus tard, passionné, gauche, étouffant de timidité devant cette femme si aristocratique, si fière, si différente de lui, le fils d'un demi-paysan devenu ingénieur civil par la force de son génie personnel, comme moi, ah ! pas plus que moi, il avait connu la torture des situations fausses qui ne peuvent pas être éclairées, sinon par des mots que la bouche n'aura jamais l'énergie de prononcer. Quelle pitié que les desti-

nées se recommencent ainsi, et que les mêmes dispositions de l'âme se développent chez le fils, après s'être développées chez le père, afin que le malheur de l'un soit identique au malheur de l'autre !... Père trop semblable à moi, ses lettres étaient pleines de soupirs que ma mère n'avait jamais soupçonnés, — vains soupirs vers une fusion complète de leurs deux cœurs, — tendres soupirs vers l'impossible chimère d'un bonheur partagé, — soupirs désespérés vers le terme d'une séparation morale d'autant plus définitive que la cause en était, non point dans des torts réciproques (tout se pardonne quand on s'aime), mais dans un contraste indestructible, presque animal, de deux natures. Il ne lui plaisait par aucune de ses qualités, il lui déplaisait par tout ce qu'il pouvait avoir de défauts en lui, et il l'adorait... J'avais assez vu de variétés de ménages mal arrangés, depuis que j'allais dans le monde, pour ne pas comprendre quel enfer taciturne avait dû être celui-là, et les deux figures se dessinaient devant moi, si nettes : ma mère avec ses gestes naturellement un peu maniérés, la délicatesse fragile de ses mains, sa pâleur, ses tours de tête, sa voix volontiers basse, le je ne sais quoi de presque immatériel répandu sur toute sa personne, ses yeux dont le regard pouvait se faire si froid, si dédaigneux, et, d'autre part, la carrure robuste de grand travailleur qui était celle de mon père, ses larges rires quand il s'abandonnait à la gaieté, le caractère professionnel, utilitaire, et, à vrai dire, plébéien de tout son être, idées et façons, gestes et discours. Mais ce plébéien était si noble, si haut par sa généreuse sensibilité. Il ne savait pas la montrer, c'était là son crime. Sur quelles misères reposent, quand on y songe, la félicité absolue ou l'irrémédiable infortune !

Déjà, au cours de ces premières lettres, le nom de M. Termonde passait et repassait sous la plume de mon père, et voilà que la onzième ou la douzième de ces lettres, je ne sais plus laquelle, éclatait en un cri de souffrance aiguë qui fit bondir mon cœur, trembler mes mains, se mouiller mes yeux. Soudainement, et dans quelques pages datées de la nuit, dont l'écriture seule trahissait une émotion profonde, le mari, jusque-là maître de lui, avouait à sa sœur, à sa douce et fidèle confidente, qu'il était jaloux... Il était jaloux, et de qui ?... De celui-là même qui devait, un jour, le remplacer à son foyer, donner un nom nouveau à celle qui avait été Mme Cornélis ; de cet homme aux allures félines, aux prunelles pâles, à qui mon instinct d'enfant avait voué une

si précoce, une si fixe haine : — il était jaloux de Jacques Termonde ! Il la racontait, cette jalousie, dans cette confession subite, avec l'âpreté d'accent qui soulage le cœur des malaises trop longtemps contenus. Dans cette lettre, le début d'une série que la mort seule devait interrompre, il disait la date lointaine de cette jalousie, et comme elle lui était venue, à surprendre le regard dont Termonde enveloppait ma mère. Il disait qu'il avait cru dès lors à une passion naissante chez cet homme, puis que Termonde était parti pour un grand voyage et que lui, mon père, avait attribué cette absence à une loyauté d'ami sincère, à un noble effort pour combattre dès le commencement une inclination criminelle. Puis, Termonde était revenu. Ses visites à la maison avaient repris, de plus en plus fréquentes. Tout l'y autorisait : mon père l'avait eu comme camarade intime à l'École de Droit, il l'aurait choisi comme témoin de son mariage si l'autre n'eût pas été retenu hors de France, à cette époque, par ses fonctions diplomatiques. Mon père avouait, dans cette lettre, et aussi dans les suivantes, l'avoir tendrement aimé, au point d'avoir considéré sa propre jalousie comme un sentiment indigne et comme une espèce de trahison. Mais on a beau se reprocher une passion, elle n'en est pas moins là, dans notre cœur, qui nous le déchire et nous le ronge. Depuis le retour de Termonde, cette jalousie avait augmenté, avec la certitude que l'amour de celui qui en était le principe augmentait aussi. Le malheureux homme ne s'était pas cru le droit cependant de fermer la porte à son ami. Sa femme n'était-elle pas la plus pure, la plus honnête des femmes ? Même le penchant au mysticisme et à la dévotion exaltée, qu'il lui reprochait quelquefois, offrait une garantie qu'elle ne se permettrait jamais rien qui fût une tache sur sa conscience. D'ailleurs, les assiduités de Termonde s'accompagnaient d'un si évident, d'un si absolu respect, qu'elles ne donnaient aucune prise au reproche. Que faire ? Avoir une explication avec sa femme, lui qui était pris d'un battement de cœur à la seule idée de discuter contre elle ? Exiger qu'elle cessât de recevoir son ami, à lui ? Mais si elle cédait, il l'aurait privée d'une distraction réelle, et il ne se le serait point pardonné à lui-même. Si elle ne cédait pas ?... Et mon pauvre père avait préféré se débattre dans cette géhenne de la faiblesse et de l'indécision, où roulent, pour n'en plus sortir, les silencieux et les timides. Et il détaillait cette misère à ma tante, et il insistait sur le caractère maladif de son sen-

timent, implorant un conseil, une pitié, accusant la puérilité de sa jalousie, s'en moquant ; et jaloux tout de même, et ne pouvant se retenir de parler, de reparler de cette plaie ouverte dans son âme, et incapable de l'énergie qui eût été sa guérison.

Les lettres se faisaient plus sombres encore. Comme il arrive quand on n'a pas coupé court aussitôt à une situation fausse, mon père souffrait des conséquences de sa faiblesse, et il les voyait se développer devant lui, — sans agir, parce qu'il aurait fallu, pour les arrêter maintenant, subir d'affreuses scènes. Après avoir toléré que son ami multipliât ses visites, ce lui était un martyre de constater que sa femme avait subi à ce degré l'influence envahissante de cette intimité. Il la voyait prendre des conseils de Termonde pour les petites choses de la vie, sur un point de toilette, pour l'achat d'un cadeau, le choix d'une lecture. Il retrouvait la trace de cet homme dans les changements de goût de ma mère, en musique, par exemple. Il aimait, quand nous étions seuls à la maison, le soir, qu'elle se mît au piano et qu'elle jouât, longuement, au hasard. Elle n'exécutait plus aujourd'hui que des morceaux indiqués par Termonde, qui avait rapporté de ses voyages une connaissance assez approfondie des maîtres allemands, au lieu que mon père, élevé en province et auprès de sa sœur, élève elle-même d'un professeur de province, en était resté au culte des musiciens italiens. Et puis ma mère se rattachait par sa famille à une société toute différente de celle où mon père la faisait vivre. Les triomphes que son extrême beauté lui assurait dans cette dernière, joints à sa native douceur, avaient empêché, d'abord, qu'elle ne regrettât son ancien milieu. Il en fut autrement, lorsque sa familiarité avec Termonde qui appartenait, lui, au monde le plus élégant, lui rendit de nouveau présentes toutes les habitudes de ce monde. Mon père la vit qui s'ennuyait dans son propre salon, dont elle faisait les honneurs avec une pensée absente. Il n'était pas jusqu'aux opinions politiques de son ami qu'il ne retrouvât sur les lèvres de sa femme. Elle le raillait finement de ce qui lui restait d'utopies libérales, et, derrière cette moquerie sans méchanceté, mais qui était une moquerie pourtant, comme derrière ses nouvelles sensations d'art, toujours il retrouvait Termonde, et encore Termonde. Il se taisait pourtant, la timidité dont il avait toujours été victime devant ma mère s'exaspérant avec sa jalousie. Plus il était malheureux, plus il devenait sensible, incapable de montrer sa peine.

Il y a des âmes ainsi façonnées, que la souffrance les paralyse et les empêche d'agir. Et puis c'était derechef la même question : Que faire ? Par quel biais aborder une explication, quand il n'avait en définitive rien de précis à dire, pas un reproche positif qu'il pût articuler ? Est-ce qu'on dresse un acte d'accusation avec des nuances ? Il continuait à ne pas douter de l'honnêteté de sa femme. Du moins, il affirmait son entière estime pour elle, à chaque page, suppliant ma tante de ne pas retirer une parcelle de son amitié à sa chère Marie, la conjurant de ne faire jamais devant elle, qui en était l'innocente cause, une allusion à des tourments dont il rougissait lui-même. Et il insistait sur ses propres torts, il s'accusait de ne pas être assez tendre, de ne pas savoir se faire aimer, et c'étaient des tableaux de son intérieur, évoqués avec une humilité navrante. Il se décrivait, durant leur tête-à-tête du soir, regardant sa femme, qui, couchée parmi de petits coussins brodés, dans un fauteuil, en toilette claire, appuyait ses pieds chaussés de bas à jour sur un tabouret à bascule et qui lisait à la clarté d'une lampe posée à côté d'elle, sur une table mobile. Que lisait-elle ? Un roman prêté par Termonde. Elle lisait, caressant ses cheveux distraitement avec un couteau à papier en or ciselé, donné par Termonde au jour de l'an. Il cherchait une phrase par laquelle il pût atteindre cet être

Non, jamais je ne m'étais jeté ainsi dans ses bras comme je fis.

qu'il sentait si lointain, si étranger à lui, — et si aimé. Mais ces phrases-là, on ne les prononce pas ainsi. C'est le cœur contre le cœur, les mains unies, entre deux caresses, qu'un homme tendre et fier peut avouer cette torture déshonorante lorsqu'elle n'est pas touchante, — la jalousie dans l'estime. Les autres, les brutaux, ne connaissent pas ces scrupules. Ils disent : « Je suis

Julie nous avait dressé une espèce de souper.

jaloux, » sans plus s'inquiéter si c'est là une insulte ou non. Ils ferment leur porte à qui leur déplaît, ils imposent à leur femme un : « Suis-je le maître ? » qui ne tient compte que de leur bon plaisir, à eux. Ont-ils raison ? En tous cas, cette brutalité n'était pas le fait de mon pauvre père. Il trouvait en lui assez de force pour montrer à Termonde un visage glacé, pour ne lui parler qu'à peine, pour lui tendre la main avec cette politesse insultante qui creuse un abîme entre deux sincères amis. L'autre n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Mon père, qui ne voulait pas d'une scène avec lui, parce que cette scène eût eu pour conséquence

immédiate une autre scène avec ma mère, multipliait les petits affronts. Termonde en était quitte pour venir aux heures où l'homme d'affaires était retenu à son bureau. Et mon père racontait les rages qui le poignaient, à l'idée que sa femme et celui dont il était jaloux causaient ensemble, intimement, parmi les fleurs du petit salon, tandis qu'il s'abîmait, lui, le malheureux, dans le plus aride travail, pour assurer toutes les royautés du luxe à cette femme dont il ne serait jamais, jamais aimé, bien qu'elle portât son nom, bien qu'il la crût fidèle. Mais cette fidélité glacée, ah! ce n'était pas de cela qu'il avait soif, l'infortuné qui terminait sa dernière lettre par cette phrase, — me la suis-je assez souvent répétée! « C'est si triste de sentir qu'on est de trop dans sa propre maison, qu'on possède une femme par tous les droits, qu'elle vous donne tout ce que ses devoirs l'obligent à vous donner, tout, excepté son cœur qui est à un autre, sans qu'elle s'en doute peut-être, à moins que... Vois-tu, j'ai d'affreuses heures où je me dis que je suis un niais, un lâche, qu'il est son amant, qu'elle est sa maîtresse, qu'ils se moquent de moi ensemble, de ma stupide confiance, de mon aveuglement... Ne me gronde pas, ma pauvre Louise. Cette idée est infâme, et je la chasse en me réfugiant auprès de toi, pour qui, du moins, je suis tout au monde... »

A moins que?... — et cette lettre était du premier dimanche du mois de juin 1864, et le jeudi suivant, quatre jours plus tard, celui qui avait écrit cette lettre et supporté ces douleurs allait au rendez-vous où il devait trouver une mort mystérieuse, — cette mort qui allait permettre à sa veuve d'épouser l'ami félon... Quelle idée aussi affreuse, aussi infâme que celle dont mon père s'accusait dans cette terrible dernière lettre venait de s'éveiller en moi? Je posai sur la cheminée la liasse de ces feuilles révélatrices, je pris ma tête dans mes mains et la tempête des imaginations cruelles passa sur cette tête, où je sentais le sang battre la fièvre. Ah! la hideuse, la sinistre chose, l'innomable!... Mon âme l'entrevoyait et elle se rejetait en arrière... Mais quoi? le monstrueux soupçon, ma tante n'en avait-elle pas subi l'assaut? Et, comme un encouragement à oser penser ce qui me donnait un tel frisson d'horreur, de petits faits ressuscitaient dans ma mémoire, me montrant cette sœur fidèle de mon père en proie à cette idée qui venait de m'envahir si fortement. Que de bizarreries je comprenais tout d'un coup, que je n'avais pas comprises!

Le jour où elle m'avait annoncé le second mariage de ma mère, et quand j'avais prononcé de moi-même le nom maudit de Termonde, pourquoi m'avait-elle demandé d'une voix tremblante et comme affolée : « Que sais-tu ? » Que craignait-elle donc que je n'eusse deviné ? Quel renseignement redoutable attendait-elle de mon innocente observation d'enfant ?... Plus tard, et lorsqu'elle me conjurait d'abandonner le soin de venger notre cher mort, lorsqu'elle me répétait la parole sainte : « Je me suis réservé la vengeance, dit le Seigneur », quels coupables prévoyait-elle donc que je rencontrerais sur ma route ? Quand elle me suppliait de ménager mon beau-père, de me le concilier plutôt, de ne pas m'en faire un ennemi, ses conseils n'avaient-ils pour but que la tranquillité de ma vie quotidienne, ou bien croyait-elle qu'un autre danger pût me menacer de ce côté-là ? Lorsque les craintes se multipliaient dans son cerveau, affaibli par la maladie, et qu'elle en revenait toujours à ce conseil de prendre garde à mes sorties du soir, quelle vision d'épouvante lui revenait à l'esprit, lui montrant dans l'ombre une main capable de me frapper, — la même main qui avait frappé mon père ? Lorsque, à ses derniers moments, elle réunissait toutes ses forces afin de détruire cette correspondance, sur quelle piste supposait-elle donc que ces lettres me jetteraient ? Tout s'éclairait soudain d'une effrayante lumière... Ce que ma tante avait aperçu par delà ces lettres, je l'apercevais aussi. Ah ! je n'ai pas craint de penser ainsi, et j'ai honte à présent d'écrire ce que j'ai pensé. Mais comment aurais-je pu échapper à la logique de la situation ? Que ma tante eût livré ces lettres au juge chargé d'instruire l'affaire, est-ce que ce magistrat n'aurait pas supposé aussitôt ce que je ne pouvais pas m'empêcher de supposer ? Non, je ne le pouvais pas... Un homme est assassiné auquel on ne connaît pas d'ennemis ; il est avéré que le meurtre n'a pas le vol pour mobile, sa femme a un amant, et, presque aussitôt après la mort de son mari, elle épouse cet amant... « Mais c'est eux, c'est eux les coupables ; ils ont tué le mari, » dirait le juge, dirait le premier venu. Pourquoi ma tante qui avait ces lettres de mon père entre les mains ne les avait-elle pas données à la justice ? — Je le comprenais trop : elle ne voulait pas que j'eusse à penser de ma mère ce que j'en pensais, à cette minute, dans un accès de folle douleur : — qu'elle avait trompé mon père, qu'elle avait été la maîtresse de Jacques Termonde, que là gisait le secret de l'assassinat. — Concevoir cela

comme seulement possible, c'était commettre un parricide moral, c'était la grande, l'inexpiable faute envers celle qui m'avait tiré de sa chair et porté dans son sein. J'avais toujours tant aimé ma mère, si tristement, si tendrement. Jamais, non, jamais, je ne l'avais jugée. Que de fois, me trouvant en tête-à-tête avec elle, et ne sachant pas lui dire ce qui m'oppressait le cœur, que de fois il m'était arrivé de songer que l'obstacle dressé entre nous deux ne nous séparerait pas toujours! Je deviendrais peut-être, un jour, son unique soutien, elle verrait alors combien elle m'était restée chère. — Mes souffrances n'avaient rien entamé de ma tendresse. Malheureux qu'elle me refusât une certaine sorte d'affection, je ne la condamnais pas de ce qu'elle prodiguait cette affection à un autre. Il y a une telle différence à souffrir d'un être qu'on aime, dans le bien ou dans le mal, à le sentir noble ou bas dans les chagrins qu'il nous inflige. En définitive, et avant que ces fatales lettres n'eussent fait sur moi leur œuvre de désenchantement, de quoi était-elle coupable à mes yeux? De s'être remariée? D'avoir voulu, demeurée veuve à moins de trente ans, refaire sa vie? Rien de plus légitime. De n'avoir pas compris les relations de l'enfant qui lui restait avec l'homme qu'elle avait choisi? Rien de plus naturel. Elle était plus épouse que mère, et puis, les êtres un peu chimériques et frêles, comme elle, répugnent aux luttes quotidiennes. Ils préfèrent ne pas voir en face la réalité qui leur imposerait une énergie de tous les instants. J'avais admis, d'instinct d'abord, à la réflexion ensuite, toutes ces explications de l'attitude de ma mère à mon égard. Quelle source d'indulgence jaillit en nous, chaude, profonde, inépuisable, pour ceux qui nous tiennent vraiment à la racine du cœur, et cette source venait de se tarir tout d'un coup, et à sa place je sentais s'épancher en moi le flot empoisonné des plus odieux, des plus abominables soupçons....

Cette première, cette soudaine invasion d'une si affreuse idée ne dura pas. Je n'y aurais point résisté; j'aurais pris un pistolet pour me tuer et détruire du coup l'excessive douleur, si cette idée s'était implantée en moi, comme cela, précise, accablante d'évidence, impossible à repousser. Elle fut ainsi durant les instants qui suivirent la lecture des lettres. Puis la crise diminua, je réfléchis, et tout de suite ma tendresse pour ma mère entra en lutte contre le cauchemar. A l'attaque de ces exécrables imaginations, j'opposai des faits, dans leur certitude et leur netteté.

Je me rappelai par le menu les moments où j'avais vu ma mère et mon père, en présence l'un de l'autre, pour la dernière fois. C'était à la table du déjeuner d'où il s'était levé pour aller là-bas, vers l'assassin. Mais est-ce que ma mère n'était pas rieuse, à son ordinaire, ce matin-là? Est-ce que Jacques Termonde n'avait pas déjeuné avec nous? N'était-il pas demeuré ensuite, après le départ de mon père, à causer, tandis que je jouais? C'était à ce moment même, entre une heure et deux, que le mystérieux Rochdale commettait le crime. Termonde ne pouvait pas être à la fois dans notre salon et à l'hôtel Impérial, pas plus que ma mère n'aurait pu, impressionnable comme je la connaissais, parler ainsi paisiblement, heureusement, si elle avait su qu'à cette heure-là son mari tombait pour ne plus se relever... J'étais un fou d'avoir laissé une pareille hypothèse dessiner son image montrueuse devant mes yeux, une seule minute. J'étais un infâme d'avoir aussitôt dépassé les plus insultantes défiances de mon père. Déjà et sans preuve aucune que l'expression d'une jalousie qui s'avouait elle-même déraisonnable, j'en étais arrivé où cet homme, malheureux mais aimant, n'avait pas osé aller : à cette extrémité d'outrage envers ma mère de croire qu'elle avait été la maîtresse de Termonde. Et, quand bien même elle eût inspiré, du vivant de son premier mari, un sentiment trop vif à celui qu'elle devait épouser un jour, est-ce que cela prouvait qu'elle eût partagé ce sentiment? L'eût-elle partagé, cela prouvait-il qu'elle y eût cédé jusqu'au don entier de sa personne? Précisément, les femmes délicates comme elle était, ces créatures très fines, et qui vivent à côté du réel, caressent si volontiers la chimère de romanesques affections qu'elles croient innocentes, puisque toute action coupable en est bannie. Pourquoi n'aurait-elle pas aimé Termonde d'une de ces affections-là, fidèle, en fait, à ses devoirs, et livrée en pensée à une intimité dont il était trop naturel qu'un époux fût jaloux, mais qui, au demeurant, n'entachait en rien l'honneur de l'épouse? Je la justifiais ainsi, non seulement de toute participation au crime, mais encore de toute faute contre ses devoirs. Cela l'aurait flétrie si profondément pour mon cœur qu'elle eût eu un amant... Et puis mes idées changeaient de nouveau; je me souvenais du cri qu'elle avait jeté devant le cadavre de mon père : « Dieu me punit... » Je ne lui faisais pas la charité d'admettre que ce cri eût trahi simplement les scrupules d'une âme exaltée, qui se reprochait maintenant

jusqu'à ses pensées. Je me souvenais aussi des yeux étincelants de Termonde et de ses mains frémissantes, lorsqu'il parlait avec ma mère de la disparition mystérieuse de mon père. S'ils étaient complices, ils jouaient la comédie devant moi, innocent témoin, pour qu'ils pussent, à l'occasion, invoquer ma parole d'enfant... Ces souvenirs me rejetaient sur la voie funeste. L'idée d'une liaison coupable entre elle et lui me saisissait de nouveau, et, presque tout de suite, la pensée qu'ils avaient profité de l'assassinat, qu'ils y avaient eu un intérêt puissant et unique... L'assaut du soupçon recommençait, si violent, qu'il triomphait de toutes les barrières que je dressais là contre. J'accumulais toutes les objections tirées d'un alibi physique et d'une invraisemblance morale. J'en arrivais à me dire : il est strictement impossible qu'ils soient pour rien dans le meurtre; impossible, impossible, impossible. — je me répétais ce mot avec frénésie, puis l'hallucination me revenait, terrassante. Il y a des moments où l'âme désemparée se trouve inhabile à dompter des visions qu'elle sait fausses, où l'imaginaire et le réel se confondent en un cauchemar, pareil à ceux de la panique, et sans que le jugement sache distinguer l'un de l'autre. Cette paralysie du jugement, qui a été jaloux sans la connaître? Que j'en ai souffert, durant la journée qui suivit la lecture de ces lettres! J'allais, je venais à travers la maison, incapable de vaquer au moindre devoir, comme foudroyé par des émotions que les gens qui m'entouraient attribuèrent au chagrin de la perte que je venais de faire. A plusieurs reprises, je voulus m'asseoir au chevet de la morte. La vue de son visage, aux narines déjà pincées, avec son expression de tristesse encore accrue, m'était intolérable. Elle renouvelait trop mes misérables doutes... Vers quatre heures, un télégramme vint. Il était signé de ma mère et m'annonçait son arrivée par le train du soir... Lorsque je tins cette feuille de papier bleu dans ma main, ce fut une détente momentanée à mon angoisse... Elle venait... Elle avait pensé à ma peine... Elle venait... Cette seule assurance dissipait mes soupçons. J'allais la revoir... Pourvu qu'elle ne les devinât pas, ces soupçons criminels, sur mon visage? Et puis les hypothèses absurdes et infâmes me reprenaient... Elle pense peut-être que la correspondance entre mon père et ma tante n'a pas été détruite, elle vient pour essayer d'avoir ces lettres avant moi, pour savoir ce que ma tante m'a dit en mourant. S'ils sont coupables, elle et Ter-

monde, ils doivent s'être défiés toute leur vie de la clairvoyance de la vieille fille... Certes, j'avais été très malheureux dans mon enfance, mais que j'aurais voulu retourner en arrière, être le collégien qui méditait sur la froideur de son beau-père, à l'étude triste et interminable du soir, — et non pas le jeune homme qui, cette nuit-là, se promenait dans la gare de Compiègne, attendant une mère soupçonnée ainsi !... Dieu juste ! N'ai-je pas tout expié d'avance par cette heure-là ?

X

Le train de Paris approchait. J'en entendais la sourde rumeur. Je vis les feux aveuglants de la locomotive s'avancer dans la nuit rapidement, puis me dépasser. Le train stoppa. L'homme de garde cria le nom de Compiègne et le chiffre des minutes de l'arrêt, tout en ouvrant les portières les unes après les autres. Chacun de ces détails me parut durer un temps bien long... J'allais de voiture en voiture, cherchant ma mère sans la trouver. Au dernier moment n'avait-elle pu se décider à venir ? Quelle épreuve pour moi s'il en était ainsi ! Quelle nuit je passerais, en proie à cette tourmente des soupçons que sa présence seule dissiperait, — je le comprenais trop. Une voix m'appela. C'était la sienne. Je l'aperçus, tout en noir. Non, jamais je ne m'étais jeté dans ses bras comme je fis à cette minute, oubliant tout, — et que nous étions dans un lieu public, et pourquoi elle venait, — tout, dans la joie de sentir mes horribles imaginations s'en aller, se fondre au simple contact de cet être que j'aimais si profondément, le seul qui me fût cher, malgré les malentendus, jusqu'au plus profond de mon cœur, maintenant que je venais de perdre la sœur de mon père. Après ce premier mouvement presque animal, presque semblable à l'étreinte par laquelle un noyé saisit le nageur qui plonge vers lui, je regardai ma mère sans parler, en lui tenant les mains. Elle avait levé son voile, et, dans le jour incertain de cette gare, je vis qu'elle était très pâle, et qu'elle avait pleuré. Rien qu'à rencontrer ses yeux où roulaient encore des larmes, je compris que j'avais été fou. Je le compris aux premières phrases qu'elle prononça, me disant sa peine si tendre-

ment, et qu'elle avait voulu venir tout de suite, quoique mon beau-père fût souffrant. — M. Termonde était sujet depuis deux ans à de violentes crises de foie. — Mais ni le chagrin éprouvé à cause de moi, ni le souci de la santé de son mari n'avaient empêché cette pauvre mère de songer, pour ce déplacement de quelques jours, à ses petites préoccupations habituelles de confort et d'élégance. Sa femme de chambre était là, auprès de nous, accompagnée d'un porteur; et tous les deux chargés de trois ou quatre sacs de différentes grandeurs, en cuir anglais, soigneusement boutonnés dans leur housse d'étoffe : un nécessaire, une petite cassette contenant le papier et les instruments à écrire, une sacoche où placer le porte-monnaie, le mouchoir, le livre, le voile de rechange ; et puis une boule où mettre l'eau chaude pour les pieds, deux coussins pour reposer la tête, et une pendule légère suspendue dans sa gaine ouverte.

La voir à genoux devant la sœur morte de mon père mort.

— Tu me reconnais... me dit-elle, tandis que j'indiquais la voiture à la femme de chambre pour s'y débarrasser de ses paquets ; et, me montrant sa robe, qui était de drap marron soutaché de noir : « Tu vois, je n'aurai mes vêtements de deuil que demain... Ils ne pouvaient pas être prêts, mais on les enverra dès la première heure... » Et comme je l'installais dans la voiture, elle ajouta : « Il y a encore une boîte à chapeau et une malle... » Elle souriait à demi en me disant cela, pour me faire sourire à

mon tour. C'était une vieille matière à gentilles querelles entre nous que l'encombrement des menus et inutiles colis parmi lesquels elle voyageait. En tout autre état d'esprit, j'aurais souffert de retrouver chez elle, à côté de la marque d'affection qu'elle me donnait en venant, la trace constante de cette frivolité mondaine. N'était-ce pas là une des petites causes de mes grands malheurs? Mais cette frivolité m'était, au contraire, si douce à remarquer dans cette minute... C'était donc là cette femme que je m'imaginais tout à l'heure, arrivant vers moi avec le projet ténébreux de fouiller les papiers de ma tante morte, de voler ou de détruire les pages accusatrices qui s'y pourraient rencontrer! C'était là cette femme que je me représentais, le matin, comme une criminelle chargée du poids du plus lâche assassinat!... Oui, j'avais été fou, j'avais ressemblé au cheval emporté qui galope après son ombre. Mais quel apaisement de constater cette folie, quelle détente! J'en oubliais presque la douce et chère morte. J'étais bien triste au fond de l'âme, et cependant heureux, tandis que le vieux coupé nous emportait à travers la ville, dont les fenêtres éclairées brillaient dans la nuit. Je tenais la main de ma mère, j'avais envie de lui demander pardon, de baiser le bas de sa robe,

Elle avait rencontré mon père à un bal...

de lui répéter que je l'aimais, que je la vénérais. Elle voyait bien mon émotion, qu'elle attribuait au malheur dont je venais d'être frappé. Elle me plaignait. A plusieurs reprises, elle me dit : « Mon André... » C'était si rare que je la sentisse ainsi, toute à moi, et juste dans la nuance de cœur que réclamait ma sensibilité malade !

J'avais fait préparer pour elle la chambre du rez-de-chaussée, à côté du salon. Je me rappelais que cette chambre était la sienne, lorsqu'elle était venue à Compiègne avec mon père, quelques jours après son mariage, et je m'étais dit que l'impression produite sur elle par la vue de la maison d'abord, puis par celle de cette chambre, m'aiderait à dissiper mes affreux soupçons. Je m'étais juré de noter minutieusement les plus légers troubles qui passeraient en elle, à la rencontre d'un passé rendu de nouveau vivant par cette physionomie des choses, qui ne change pas aussi vite que le cœur d'une femme. Je rougissais à présent de cette idée de policier. Je sentais combien il est honteux de juger sa mère, de ne pas faire un acte de foi en elle qui prévale même contre l'évidence. Je le sentais, hélas ! d'autant mieux que l'innocente femme se surveillait moins. Elle était entrée dans sa chambre avec un visage recueilli, elle s'était assise devant le feu, étendant ses pieds fins du côté de la flamme qui rosait ses joues pâles ; et, avec ses cheveux restés tout noirs, avec sa taille restée toute jeune, elle avait encore, dans le demi-jour de cette pièce, le charme de délicatesse et d'aristocratie dont parlait mon père dans ses lettres. Elle regarda longuement autour d'elle, reconnaissant la plupart des objets que la piété de ma tante avait laissés à leur place. D'une voix triste, elle dit : « Que de souvenirs !... » Mais l'émotion qui détendait ses traits n'était pas amère. Ah ! elle n'a pas ces yeux, cette bouche, ce front, une femme qui revient dans une chambre où elle a vécu, vingt ans auparavant, auprès d'un mari qu'elle a fait assassiner après l'avoir trahi !... Il n'y eut pas un détail durant toute cette soirée qui ne vînt ainsi me démontrer combien ma puérile et déshonorante imagination avait calomnié complaisamment celle qui eût dû m'être sacrée. Julie nous avait dressé une espèce de souper qu'elle voulut nous servir comme elle m'avait servi le jour précédent. Je les regardais toutes les deux, l'une en face de l'autre, la vieille domestique et son ancienne maîtresse. Je savais que leurs caractères ne s'étaient pas convenus autrefois, et pourtant elles

éprouvaient une grande douceur à se revoir. Cette pauvre Julie surtout, simple fille, incapable de dissimuler, était si contente, qu'elle me prit à part quelques minutes avant ce frugal repas, pour me dire la consolation qu'elle éprouvait dans son chagrin à retrouver ma mère si bonne pour moi, et à nous servir tous les deux assis à la même table, comme aux temps lointains. Si, dans ces temps-là, il y eût eu dans la vie de ma mère un de ces coupables secrets que les domestiques fidèles devinent mieux que personne, non, l'honnête servante qui nous avait élevés, mon père et moi, ne l'eût pas ignoré, ni pardonné. J'en aurais surpris la trace sur cette face aux lèvres rentrées, dont chaque ride avait pour moi son éloquence. Ma mère, de son côté, ne se fût pas complu dans la présence de ce témoin d'une ancienne faute. Ses gestes eussent traduit une gène cachée, quand ce n'eût été que cette hauteur par laquelle nous ripostons, comme à l'avance, au blâme deviné chez un inférieur. La figure de Julie rentrait pour ma mère dans la série des choses qui lui représentaient son premier mariage, et soit que la mort presque subite de ma tante l'eût beaucoup remuée, soit que ce sentiment du passé flattât son goût pour le romanesque, bien loin de repousser ces souvenirs, elle s'y abandonnait, et, moi, je la bénissais intérieurement de détruire par son attitude seule les derniers vestiges de ma muette calomnie. Quel merci je lui murmurai encore dans ma pensée lorsque plus tard, dans la nuit, elle me demanda de voir la morte, afin de lui dire un dernier adieu ! Nous entrâmes ensemble dans la pièce où l'agonisante s'était débattue contre la préoccupation suprême d'où j'avais tiré de si abominables conséquences. Ma mère s'approcha du lit... La mort, qui a de ces singularités tragiques, avait exagéré la ressemblance qui existait du vivant de ma tante entre son visage et celui de mon père. Ce profil, immobile et livide, surtout à cause de la mentonnière qui maintenait la bouche fermée, rappelait invinciblement l'autre profil que j'avais gardé dans ma mémoire, et devant lequel ma mère m'avait embrassé d'une si chaude étreinte. Nous nous trouvions de nouveau tous les deux en présence d'une vision funèbre. Mais je n'étais plus un enfant, elle n'était plus une jeune femme. Que d'années avaient passé entre ces deux morts, et quelles années ! Cette comparaison s'imposait à ma mère aussi bien qu'à moi. Elle demeura d'abord silencieuse, enfin elle me dit : « Comme elle lui ressemble... » Elle s'approcha de ma tante, appuya un baiser sur

ce front glacé, puis elle s'agenouilla au pied du lit et se mit en prière. Cette épreuve, que j'avais à peine osé rêver, elle-même était allée au-devant d'une façon si naturelle, si vraie... J'ai eu depuis bien d'autres signes de la pureté absolue du cœur de ma mère, j'ai entendu sortir de la bouche de celui qui avait conduit tout le crime des paroles qui purifiaient pleinement la noble femme. Il n'en était plus besoin. La voir à genoux devant la sœur morte de mon père mort avait suffi pour exorciser le fantôme.

Quand elle eut achevé de prier, elle voulait rester à veiller auprès de ce triste chevet. Je l'en empêchai parce que je redoutais pour elle l'émotion d'une nuit ainsi passée et je la forçai de descendre. Mais elle était trop troublée, et elle me demanda de lui tenir compagnie encore un peu de temps. J'acceptai avec joie, tant j'avais peur de retrouver loin d'elle les hallucinations que sa manière d'être avait si complètement dissipées. Je me sentais si bien son enfant durant cette soirée passée en tête à tête, que je m'extasiai comme jadis, dans ma véritable enfance, devant ses moindres gestes. J'admirai avec quel art elle transforma, tout de suite, le coin de la cheminée du salon, où nous nous tenions, comme en un petit asile de causerie, bien retiré, bien à nous. Elle me fit apporter le paravent auprès de la chaise longue. Elle posa sur une petite table mobile sa pendule de voyage, son flacon de sels, la boîte de mes cigarettes. Elle-même avait passé une robe de chambre blanche, enroulé autour de sa tête et de ses épaules une mantille noire ; sur ses jambes elle mit une couverture de laine rose tricotée à la main avec des rubans. Elle appuyait sa joue sur un des deux petits coussins revêtus de soie rouge dont elle se servait dans le chemin de fer. Quelques violettes des bois, dont Julie avait paré un petit vase, mêlaient leur arome au frais parfum qu'elle secouait autour d'elle, et je l'aimais d'être ainsi, de me rappeler par les minuties de sa fine élégance les impressions les plus lointaines que j'avais eues d'elle. Je l'aimais surtout de me parler comme elle faisait, m'ouvrant son âme, et en laissant échapper tant de souvenirs. Elle avait commencé par me questionner sur la maladie de ma tante. Elle continua en m'entretenant de mon père, ce qui lui arrivait bien rarement. Il était si rare aussi que nous nous vissions dans une intimité pareille ! Dans ce salon tout peuplé des reliques du mort, avec le souvenir, si présent à mon esprit, des lettres lues ce jour même, ce me fut une sensation bien étrange de l'entendre me raconter à son tour

l'histoire de son mariage. Elle me dit, ce que je savais déjà, comment s'était fait ce mariage, qu'elle avait rencontré mon père à un bal chez un grand avocat qui connaissait les dames de Plane par des relations de monde. Elle me décrivait sa propre toilette à ce bal, puis elle me peignait mon père un peu engoncé dans son habit noir, avec une cravate blanche mal nouée et des gants trop longs... « Quand on est jeune fille, ajoutait-elle, on est si sotte... Il s'est fait présenter chez nous, il m'a demandée une première fois, puis une seconde... Et les deux fois j'ai refusé parce que j'avais dans le souvenir cette puérilité de ces gants trop longs... La troisième fois, il a voulu me parler en tête à tête... Maman avait une grande envie de ce mariage, malgré certaines différences de milieu et d'éducation... Ton père était un si honnête homme, si travailleur, si capable, et puis, il admirait maman avec tant de naïveté, comme une idole... Enfin elle consentit à cette entrevue... Je reçus ton père avec le ferme propos de lui répondre non, et il me parla si gentiment, avec un tact si exquis, tant d'éloquence... Je vis si bien qu'il m'aimait... Et je dis oui... » Quel commentaire pour moi de toute la correspondance de mon père que cette entrée dans le mariage, symbole anticipé de toutes les années qui allaient suivre ! Oui, jusqu'à leur dernier déjeuner pris en commun avant l'assassinat, ils avaient vécu ainsi, elle, se laissant aimer avec l'indulgente fierté d'une femme qui se sait plus fine, plus distinguée, — et lui, le laborieux homme d'affaires, tout voisin du peuple, aimant cette femme délicate et d'un charme rare, avec un sentiment idolâtre de sa supériorité à elle, avec une méconnaissance naïve de ses supériorités à lui. Le grand poison du cœur, c'est le silence. Je l'avais déjà trop senti pour moi-même, et je le sentais pour le compte de celui dont j'étais le fils, dont j'avais hérité l'âme ombrageuse et concentrée. Et ma mère continuait, — navrante ironie, — insistant sur les qualités de mon père, sur sa droiture, son énergie et aussi sur les portions de ce caractère qui lui étaient demeurées fermées. « Depuis qu'il est mort si tristement, reprenait-elle, je me suis demandé si je l'avais rendu aussi heureux qu'il aurait pu l'être... J'étais bien jeune alors et nous n'avions guère de goûts communs... J'ai toujours aimé le monde, c'est de naissance ; et lui, il ne l'aimait pas, il ne s'y sentait pas à l'aise... J'étais très pieuse, et il était très voltairien... Il croyait les autres hommes aussi bons que lui-même, et il pensait que l'on peut se passer de religion... Nous avons vu, depuis, où cela

même... Il n'était pas jaloux, jamais il ne m'a fait une observation sur les quelques amitiés d'hommes que j'avais formées; mais il avait en lui un principe inquiet... Lorsqu'il était obligé de quitter Paris pour quelques jours, si je mettais un peu trop tard à la poste ma lettre quotidienne, c'était tout de suite un télégramme qui me demandait anxieusement des nouvelles de ma santé. Le soir, si je rentrais un peu après mon heure habituelle, je le trouvais tout soucieux, persuadé qu'il m'était arrivé un malheur .. Et puis, il avait des tristesses sans causes, de grands silences... Je n'osais pas le questionner... Tu tiens cela de lui, mon pauvre André... »

Puis elle me parlait de cette mort mystérieuse : « J'en ai tant pleuré, disait-elle, et, depuis, j'y ai tant pensé. Ton père n'avait pas d'ennemi. Il avait fait sa carrière trop loyalement... Ma conviction est que l'assassin comptait qu'il apportait avec lui une grosse somme d'argent. Remarque bien que nous ne savons pas ce que ton père avait en portefeuille... Ah! mon André, si tu savais quels jours j'ai passés? C'est dans ces moments-là que j'ai pu connaître mes vrais amis... » Et elle se prit à nommer M. Termonde et à me détailler les preuves de son dévouement. Mais je ne lui en voulais pas de ne pas comprendre, à l'heure où nous étions, qu'elle ne pouvait prononcer ce nom sans me faire de mal. Une fois lancée dans la voie des réminiscences, pourquoi se serait-elle arrêtée? Quel scrupule l'eût empêchée de m'entretenir du second mariage et des consolations qu'elle y avait trouvées? Avait-elle jamais deviné ma véritable situation envers mon beau-père, pas plus qu'autrefois les sentiments de mon père à l'égard du même personnage? Certes il y avait pour moi une mélancolie affreuse dans ces confidences qui formaient la contre-partie cruelle des autres, de celles que mon père faisait à ma tante dans ses lettres. Mais quelque grande que fût ma tristesse à constater les profondeurs du malentendu qui avait séparé ces deux êtres, qu'était cela auprès du cauchemar tragique dont j'avais subi l'assaut? Et j'écoutai, toute cette longue soirée d'hiver, ma mère me parler ainsi, avec la douce, l'enivrante certitude que jamais, plus jamais, les soupçons monstrueux ne me reprendraient. Tout s'expliquait des lettres de mon père. Il avait été profondément jaloux de sa femme, et il n'avait jamais osé dire cette jalousie dont le principe était une influence morale, ignorée peut-être de celle-là même qui la subissait. Non, la créature qui me racontait tout ce passé avec cette clarté dans les yeux, avec cette douceur

dans la voix, avec cette ingénuité dans l'aveu de ses intelligences, avec cette évidente sincérité de toute sa personne, non, cette créature ne pouvait être qu'innocente, même des douleurs qu'elle avait infligées, — ou bien elle eût été un monstre d'hypocrisie. Du moins je n'ai pas pensé cela de toi, femme si faible mais si bonne, si capable de méconnaître une souffrance, mais si incapable de la provoquer en la comprenant : et depuis cette soirée ma foi en toi n'a plus subi d'atteintes. J'étais sauvé de mes doutes impies.

Oui, je peux me rendre cette justice qu'à partir de ce moment je n'ai plus traversé une seule crise de ces doutes à l'égard de ma mère. Ni pendant le reste de nuit qui suivit cet entretien, ni pendant le jour d'après, qui fut celui de l'enterrement, ni pendant les jours qui succédèrent, et quand elle m'eut quitté, je n'entendis de nouveau la voix honteuse, celle qui m'avait parlé si fort contre celle que j'aurais dû être le dernier, que j'avais été le premier à juger coupable. Il n'en fut pas de même à l'endroit de mon beau-père. Lorsque la défiance est éveillée sur un point, et qu'il s'agit d'un intérêt aussi tragique, aussi poignant que l'assassinat d'un père, cette défiance ne s'endort pas avant d'avoir touché, d'avoir palpé, d'avoir étreint une certitude. Je l'avais tenue, cette certitude, à la minute où j'avais embrassé ma mère, où je l'avais entendue parler. Mais quoi ? Est-ce que l'innocence de ma mère prouvait l'innocence de mon beau-père ? Dès que je fus seul, et que j'eus étudié, par le menu cette fois, les fatales lettres, cette nouvelle position du problème s'imposa aussitôt à mon esprit. Sauf les mauvais quarts d'heure d'injustice par excès de souffrance, mon père avait toujours distingué, lui aussi, la responsabilité de sa femme et celle de son ami dans la relation dont il était jaloux. Toujours il avait innocenté ma mère dans sa pensée, et jamais, au contraire, il n'avait révoqué en doute la passion de Termonde pour elle. C'était là le fait positif, indéniable et que j'ignorais, avant la lecture des lettres : à savoir que cet homme avait eu un intérêt prodigieux à la suppression de mon père. Je pouvais, avant cette lecture, croire que sa tendresse pour ma mère était née en lui, seulement lorsqu'elle avait été libre de l'épouser. Malgré mes jalousies, j'avais trouvé cela si naturel qu'une femme, jeune, belle et malheureuse, inspirât un passionné désir de la consoler, bien vite transformé en amour, même au plus intime ami de son mari mort. Les choses m'apparaissaient

à présent sous un angle tout autre. Je relisais les lettres dans la solitude de la maison de Compiègne où je m'attardais au lieu de rentrer à Paris, en apparence pour régler quelques affaires, en réalité parce que j'étais comme les animaux blessés qui se terrent pour souffrir. Une relique, entre toutes celles dont était peuplée cette maison, réveillait, plus que toutes les autres, le désir de vengeance et de justice qui avait dominé mon enfance. C'était, posé sur un petit secrétaire et à côté du buvard ayant appartenu à mon père, qui renfermait encore les enveloppes et le papier à lettres à son chiffre, un de ces calendriers à éphémérides dont on arrache une feuille chaque jour. Il était, ce calendrier, de l'année 1864 ; ma tante l'avait conservé, sans plus y toucher, à la date du jour où elle avait appris la terrible nouvelle de l'assassinat. Samedi, onze juin, marquait la petite feuille posée sur l'épaisseur des autres, et ces autres comptaient les jours de cette année-là, que mon père n'avait pas vécus ! Le onze juin 1864 !... C'était donc le jeudi, neuf, qu'il avait été tué. J'avais neuf ans alors, j'en avais vingt-quatre aujourd'hui, et le mort n'était pas vengé... Pourquoi ? Parce que le hasard ne m'avait fourni aucune indication. Je n'avais pu former aucune hypothèse qui reposât sur un fait observé, vérifié, certain. Aujourd'hui que je tenais une de ces indications, si douteuse fût-elle, une de ces hypothèses, quelle que fût son invraisemblance, non, je n'avais pas le droit de reculer. Il fallait pousser mes soupçons jusqu'à leur extrémité. « Si j'allais chez M. Massol, me disais-je, lui remettre cette correspondance et le consulter, est-ce qu'il considérerait cette nouvelle révélation sur notre intérieur, sur les sentiments de la victime, sur ceux du second mari de ma mère — comme un document à négliger ?... » Non, mille fois non, si bien que je n'aurais pas osé lui porter ces lettres. J'aurais tremblé de lancer les limiers de justice sur cette piste.

Nous avions tant cherché, tant étudié, lui et moi, qui pouvait avoir eu intérêt à ce crime ?

S'il avait pensé à mon beau-père, il ne m'en avait du moins jamais parlé. Quel indice possédait-il, qui l'autorisât, une seconde, à jeter ce trouble dans mon esprit ? Cet indice, je pouvais le lui fournir, moi, et je le sentais, d'instinct, si grave, d'une signification si redoutable ! Comment me serais-je empêché de m'y attacher ainsi, de le tourner et de le retourner, m'abandonnant à cette espèce de dévidement d'idées qui s'accomplit en

nous, presque à notre insu, quand le rouet de notre rêverie a été une fois mis en branle ?

Je sentais mieux mon impuissance à dominer ma pensée, grâce au contraste qui existait entre cette tempête intime et la profonde tranquillité de la maison de la morte. Ma vie y coulait, si monotone en apparence, et réellement si ardente, si effrénée. Je me levais tard, je classais des papiers, je les lisais jusqu'à l'heure de mon déjeuner que je prenais seul, toujours servi par Julie qui continuait à ne pas vouloir qu'une autre personne s'occupât de moi. Dans cette salle à manger silencieuse, j'avais comme compagnons le chien de garde don Juan et deux chats, que j'avais donnés moi-même à ma tante autrefois, deux demi-angoras, surnommés, l'un Boule-de-Poil, à cause de sa longue fourrure, l'autre Pierrot, pour sa figure spirituelle et sa malice. J'étais là, donnant la pâture à toutes ces bêtes. Je me souvenais de ce Robinson que j'aimais tant durant mon enfance, et des scènes où le solitaire s'assied à sa table, entouré de sa ménagerie privée. Hélas! j'étais, moi, le Robinson qui a vu sur le sable l'empreinte d'un pied inconnu, et qui, retiré dans l'asile paisible, y transporte avec lui son anxiété. Julie allait et venait, dans ses vêtements de deuil. Les chats soufflaient lorsque don Juan s'approchait d'eux. Si je les négligeais, ils étendaient la patte et griffaient la nappe, en allongeant leur museau futé. J'écoutais le bruit de l'horloge comtoise posée à terre dans sa gaine, et dont le balancier de cuivre passait et repassait par la lucarne ronde découpée au milieu du bois. Et dans ce décor si doucement bourgeois, j'étais en train de raisonner les chances de culpabilité de mon beau-père.

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

LA MONGAUTIER[1]

(*Suite.*)

VII

COMMENT VIENT L'AMOUR

L'émotion de Gaëtan de Rosnière n'eut que la durée de quelques minutes. Lorsqu'elle se fut dissipée, il se retourna pour rejoindre les accueillantes personnes avec lesquelles il venait de souper et qu'il se reprochait d'avoir abandonnées. Mais il ne vit plus que l'une d'elles, celle qui lui avait tenu tête. L'autre avait disparu, et de même la vieille nourrice. Restée seule et toujours assise devant la table, Angélique s'y tenait accoudée, le front dans la main, et là semblait attendre qu'il convînt à l'officier de reprendre l'entretien interrompu. La lumière des bougies tombait droit sur son visage, en éclairait la pure beauté et se reflétait dans ses yeux.

— Décidément, c'est bien elle! murmura M. de Rosnière.

Ces mots arrivèrent à l'oreille d'Angélique. Mais, ne les comprenant pas, elle crut avoir mal entendu.

— Votre compagne nous a quittés? interrogea le marquis. Est-ce notre discussion qui l'a mise en fuite?

— Elle tombait de fatigue, après cette émouvante journée, et elle s'est retirée, répondit Angélique.

— Oh! je ne m'en plains pas, s'écria-t-il joyeusement, en s'asseyant près d'elle d'un air entreprenant et familier; bien au

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre.

contraire, puisque le tête-à-tête qu'on nous a ménagé me permet de payer aux charmes de la divine Mongautier le tribut de mes hommages et me fait espérer qu'elle ne me sera pas cruelle.

Ces mots, l'accent dont ils furent prononcés, le regard impertinent de M. de Rosnière, le geste de ses bras tendus comme prêts à enlacer la fine taille de la chanteuse, tout enfin la choquait. Elle s'écarta et, stupéfaite d'entendre son nom dans la bouche de cet inconnu, comme d'un changement d'attitude auquel elle n'était pas préparée :

— Que signifie ce langage, monsieur? demanda-t-elle avec hauteur. En quoi l'ai-je provoqué?

— Me suis-je donc trompé? N'êtes-vous pas Mlle Mongautier, de l'Opéra?

— Que vous importe? Je ne vous connais pas.

— Mais, moi, je vous reconnais. Il y a moins de deux ans que je vous ai applaudie. J'habitais encore Paris; j'étais très assidu à vos représentations; je vous admirais, et, vous ayant vue, je ne pouvais plus vous oublier. Aussi, lorsque tout à l'heure, en soupant, je vous ai reconnue, ai-je béni le hasard qui nous rassemblait.

— Est-ce une raison pour me manquer de respect?

— Exprimer son admiration à une jolie femme, se rappeler qu'on brûla pour elle des feux les plus ardents, et que, si elle l'ignora, c'est que l'amour qu'elle avait inspiré était timide et discret, constater en la retrouvant qu'elle est plus belle aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, oser le lui dire dans l'emportement d'un désir inassouvi et soudainement ranimé, est-ce là ce que vous appelez manquer de respect?

Il débitait ce petit discours, debout, penché sur Angélique avec, dans les yeux, une flamme de passion juvénile qui venait de s'y allumer et qui ne semblait pas près de s'éteindre. Troublée sous ce regard audacieux, Angélique restait sur la défensive. Cependant, son visage exprimait plus d'appréhension que de colère et, peut-être aussi, plus de surprise que d'appréhension.

— Je ne mets pas en doute la sincérité de vos paroles, dit-elle. Il se peut que vous m'ayez connue et admirée; mais je n'en sus jamais rien.

— J'étais perdu dans la foule de vos adorateurs.

— Je n'ai donné le droit à aucun d'eux de me parler comme vous venez de le faire, et ceux qui se sont permis de me tenir de tels propos n'ont encouru que mon mépris.

Au lieu de céder à la prière que contenait ce langage, le marquis souriait ironiquement, et ses allures, non moins significatives que son regard, révélaient la résolution de ne pas désarmer.

— Les nymphes de l'Opéra ne nous ont point accoutumés à la résistance, dit-il. Nous les avons toujours trouvées moins dédaigneuses que vous, belle inhumaine, et moins promptes à s'offenser pour quelques grains d'encens allumés sur leur autel. Il est même vrai que sous le tyran Capet, comme disent leurs amants d'aujourd'hui, il ne serait venu à aucune d'elles la pensée de repousser les hommages d'un gentilhomme. Allons, ma divine, laissez là ce courroux qui vous défigure, et faites à mes lèvres avides l'aumône d'un baiser. Nous sommes seuls. Personne ne saura que vous vous êtes laissé fléchir.

Son geste dessinait une prise de possession. Mais ses bras n'étreignirent que le vide. D'un mouvement en arrière, Angélique les avait évités.

— Un gentilhomme n'est pas digne de l'être quand il insulte une femme, dit Angélique adossée au mur, révoltée contre les amoureuses entreprises de M. de Rosnière.

Mais il redoublait de raillerie.

— Eh ! fi ! une jolie personne comme vous, peut-elle s'enlaidir à ce point ? Vous montreriez-vous si farouche si, au lieu de n'être qu'un pauvre émigré, un proscrit, j'étais un de ces puissants du jour qui essayent d'imiter leurs anciens maîtres dont ils ont pris la place, le citoyen Dolissalde, par exemple, dont vous vous glorifiez d'être l'amie, et qui peut-être est déjà votre amant ?

Elle feignait de ne vouloir pas l'entendre et conservait une attitude résolument hostile ; alors, il s'échauffa. Ses joues s'empourprèrent, son regard s'assombrit, et, grave, un tremblement dans la voix, il poursuivit :

— Il ne faudrait pas abuser de ma patience, ni oublier que je suis ici par le droit du plus fort. Je vous ai demandé un baiser ; ne me le refusez pas, car je le veux, et je l'aurai. Je pourrai même exiger davantage.

Éperdue, elle voulut s'enfuir. Par malheur, le marquis, la serrant toujours de plus près, se dressait entre elle et la porte. Elle avait la ressource de crier, d'appeler. Mais elle eut peur de mettre aux prises le brave Haristéguy, qui serait venu à son secours, et ce gentilhomme, qui se conduisait comme un soudard, et que, maintenant, elle supposait capable de toutes les violences.

— C'est infâme ce que vous faites là ! lui dit-elle en le repoussant.

— Infâme est un bien gros mot. Votre présence m'a rappelé des émotions anciennes et profondes ; elle a ranimé des feux mal éteints ; peut-être est-ce l'amour qui renaît ; car je vous ai aimée, quoique vous ne l'ayez jamais su, et vous ririez de moi si, lorsque je vous tiens, je n'essayais de vous communiquer l'ardeur qui me consume. Cédez de bonne grâce à cette ardeur, charmante Angélique ; car, vrai Dieu, j'aurai raison de votre résistance.

Rosnière lui saisit le poignet.

Elle commençait à comprendre qu'elle n'échapperait pas à l'outrage, si elle ne tentait un suprême effort pour s'y dérober. Elle s'était rapprochée de la table non desservie. Un couteau se trouvait à la portée de sa main. Elle s'en empara et déjà menaçait, lorsque Rosnière lui saisit le poignet, lui fit lâcher d'une étreinte brutale cette arme fragile et, la prenant par les épaules, il l'attira vers lui avec tant de force, que leurs visages se trouvèrent rapprochés. Elle sentit passer sur le sien l'haleine de son vainqueur.

— Misérable ! murmura-t-elle défaillante, misérable !

Mais deux lèvres brûlantes s'imprimaient sur sa bouche et la

lui fermèrent. Alors se produisit en elle un singulier phénomène. Au lieu de bondir sous le contact que, vainement, elle avait voulu fuir, et qui lui faisait horreur avant qu'elle l'eût subi, elle tressaillit, déjà soumise comme s'il lui eût enlevé soudain la force de réagir et de se révolter. Dans le trouble où elle était jetée, il lui sembla que cette caresse d'un amant en délire versait en ses veines un poison délicieux qui la paralysait tout entière. Elle tressaillit, à demi pâmée, surprise à peine de n'être pas indignée, de n'être plus que la chose et le bien de cet homme, et de n'avoir plus la volonté de le haïr. Et comme il l'étreignait fiévreusement, affirmant ainsi sa victoire, elle s'abandonna, sa tête appuyée contre la robuste poitrine où elle entendait les battements précipités d'un cœur vers lequel le sien se sentait maintenant attiré. En même temps, un flot de larmes s'échappa de ses yeux, sous l'empire d'un émoi doux et profond à la faveur duquel elle pardonnait l'outrage.

Ces larmes le trompèrent. Tout naturellement, il s'imaginait qu'Angélique se lamentait sur sa défaite, et, à son tour, il fut bouleversé. L'indignité de sa conduite lui apparut; le repentir s'éveillait en lui, entrait dans sa conscience et subitement lui dictait des mots de regret. Il tomba à genoux, tenant dans ses mains celles d'Angélique, et, courbé, il murmura :

— Pardonnez-moi. J'étais fou.

Elle dégagea ses mains, les posa sur les joues de Gaëtan, et de haut, le tenant immobile, longuement, elle le contempla comme si elle eût voulu fixer, dans ses propres regards, la vision de ces traits si mâles et si purs, qui s'étaient adoucis et détendus, et qui exprimaient non la joie d'un trop facile triomphe, mais une contrition sincère.

Puis, elle soupira :

— Je ne vous pardonnerai jamais si vous ne m'aimez pas. Je vous pardonne si vous m'aimez. Vous êtes le premier homme dont les lèvres aient touché les miennes. Vous serez le dernier, voilà tout.

Elle voulait s'éloigner. Mais il la retenait, enivré par le tendre aveu que dissimulaient si mal les paroles qu'elle venait de prononcer.

— Oh ! ne me quittez pas si vite ! supplia-t-il. Accordez-moi quelques instants encore, puisque vous m'avez pardonné.

Il attendait qu'elle lui répondît. Mais, à la prière qu'il venait

de lui adresser firent écho tout à coup des clameurs rauques venues du dehors et le bruit d'une fusillade.

Surpris, éperdus, ils s'écartèrent l'un de l'autre.

— On se bat dans le parc ! dit Angélique terrifiée.

Le marquis poussa un juron véhément.

— Mes soldats se seront laissé surprendre. Ah ! les brutes !

Il tirait son épée, ne fit qu'un saut jusqu'à la porte et sortit en criant :

— A moi ! Aux armes !

Angélique s'élança vers la fenêtre, l'ouvrit et regarda au dehors. A la clarté de la lune, qui tombait du ciel en rayons d'argent sur la terrasse déserte, elle vit déboucher d'une avenue une forte troupe de soldats français. Ils chassaient devant eux les sentinelles espagnoles dont ils avaient trompé la surveillance. Les sentinelles fuyaient en déchargeant au hasard leurs fusils sur les assaillants qui ripostaient. Au bruit des détonations, les grenadiers espagnols logés dans les communs, tirés de leur sommeil par ce vacarme apparaissaient, ahuris, effarés ; ils cherchaient à se rallier et n'y parvenaient pas. Leur infériorité numérique, leur éparpillement, leur visible désarroi, tout annonçait qu'ils ne pourraient tenir devant la marche résolue des Français. A ce spectacle, Angélique sentit son sang se glacer. Elle songeait à M. de Rosnière ; elle tremblait pour lui. Elle l'aperçut bientôt. Debout sur le perron, il brandissait son épée en appelant ses soldats, en les apostrophant, furieux de leur épouvante qui les livrait à l'ennemi et de voir le cercle formé par les Français se resserrer sur eux, peu à peu, en les mettant dans l'impossibilité d'échapper. Il parut alors, à Angélique, beau comme un archange et si chevaleresque, si vaillant, qu'elle l'aima plus en cette minute qu'elle ne l'avait aimé tout à l'heure quand elle avait goûté le miel de ses baisers.

— Mon Dieu ! sauvez-le ! supplia-t-elle d'une voix mourante.

— Pour qui priez-vous, Angélique ? demanda-t-on à côté d'elle.

Elle se retourna. C'était Charlotte qui s'était mise à sa recherche et la rejoignait. Elle répondit affolée :

— Je prie pour ce jeune officier.

— Je m'unis à vous, ma chérie. Que le ciel le protège !

Elles demeuraient toutes les deux clouées à la même place,

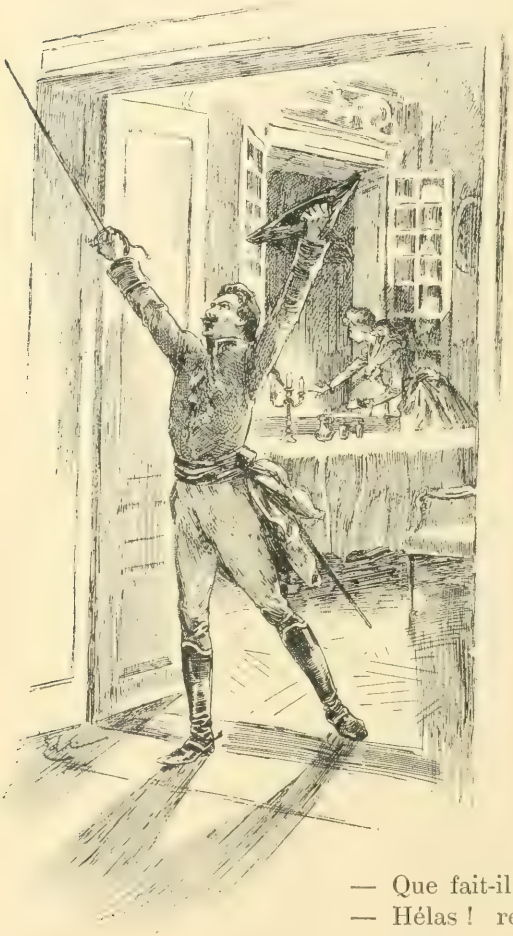
suivant, angoissées, les péripéties d'une lutte que tout prédisait devoir être fatale aux Espagnols.

A l'improviste, un nouveau venu sortit du château, derrière l'officier.

— Haristéguy, murmura Angélique, qui le reconnut.

— Victoire! victoire! cria-t-il. Ce sont les Français. Vive la République! Sus à l'étranger!

Et comme, à ses cris, le marquis faisait volte-face, Haristéguy, écartant l'épée dont la pointe s'abaissait vers sa poitrine, sauta sur lui. Surpris par la soudaineté de cette attaque, M. de Rosnière tenta de se dégager. Mais Haristéguy l'étreignait vigoureusement, en appelant à l'aide.



A moi ! Aux armes !

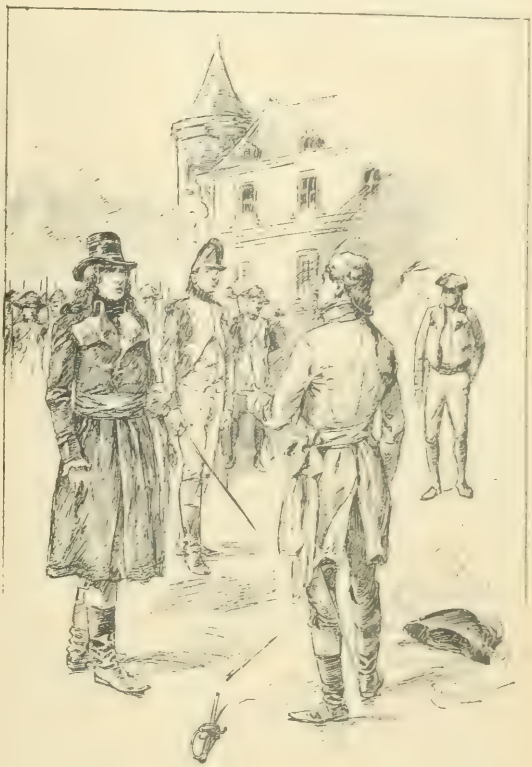
— Que fait-il? s'écria Charlotte.

— Hélas ! répondit Angélique, il se conduit en patriote. Il défend son pays. Qui pourrait l'en blâmer?

Des pleurs de désespoir coulèrent sur ses joues. Elle constatait que le marquis était perdu. A l'appel d'Haristéguy, quelques soldats se précipitèrent, et, vaincu par le nombre, le malheureux jeune homme voyait tomber à ses

pieds les débris de son épée, dont sa main captive ne tenait plus que la garde.

Alors, un personnage qu'Angélique n'avait pas encore distingué parmi les soldats, sortit de leurs rangs et s'avança vers M. de Rosnière. Il portait la redingote à larges revers et le chapeau à cocarde qu'avaient adoptés les représentants du peuple. Une écharpe tricolore ceignait sa taille. Les soldats s'écartaient respectueusement sur son passage. Angélique, stupéfaite se rejeta en arrière. Elle le reconnaissait. C'était Gilbert Dolissalde.



Ah ! vous êtes le citoyen Dolissalde, continua le marquis.

— Toute résistance est désormais inutile, monsieur, dit-il au marquis. Nous sommes les maîtres. Voyez plutôt.

Le marquis regarda. Ses hommes avaient jeté bas leurs armes et s'étaient rendus.

— Sans leur couardise, vous ne me tiendriez pas encore, répondit-il dédaigneusement.

— Ne regrettez rien, reprit Dolissalde. Vous luttiez sans profit. Partout, les Espagnols ont abandonné les positions qu'ils occupaient ce matin. Ils ont repassé la Bidassoa.

— C'est bien; faites de moi ce que vous voudrez, répondit fièrement le marquis.

— Les Français savent honorer le courage, même chez leurs ennemis. Vous êtes prisonnier de guerre; vous serez traités avec les égards auxquels vous avez droit. Veuillez me faire connaître votre nom.

— Je suis le marquis Gaëtan de Rosnière, capitaine de la garde royale d'Espagne.

— Rosnière? Ce n'est point là un nom espagnol.

— Je suis Français et émigré, avoua le prisonnier.

— Français et émigré! répéta Dolissalde. Oh! mais, voilà qui change votre situation : vous avez été pris les armes à la main, combattant contre votre patrie. Vous savez sans doute quel sort vous attend. Les lois sont formelles. Elles me commandent de vous passer par les armes.

— Oui, je sais que ces lois, votées par des bandits, ont légalisé l'assassinat.

Dolissalde ne releva pas l'injure. Il avait pitié d'un ennemi désarmé.

— Vous avez toute la nuit pour vous préparer à mourir. Qu'on l'emmène, ordonna-t-il aux soldats, et que l'on le garde à vue. Les autres prisonniers seront conduits à Bayonne.

Les soldats allaient obéir. Mais, d'un geste, le marquis les arrêta.

— Un seul mot, fit-il ironique et agressif, en regardant Dolissalde. Ne m'apprendrez-vous pas à qui je dois d'être envoyé si galamment au trépas?

Dolissalde déclina son nom, sa qualité.

— Ah! vous êtes le citoyen Dolissalde, continua le marquis en enveloppant d'un regard l'homme qu'il supposait épris d'Angélique, à qui il croyait l'avoir ravie et à qui sa mort allait la rendre. Enchanté de vous connaître.

Il tourna les talons et se laissa entraîner vers un hangar sous lequel il allait attendre l'exécution de l'arrêt qu'il avait encouru.

Alors, Haristéguy s'approcha de Dolissalde.

— Es-tu décidé à faire périr ce malheureux, citoyen représentant?

— Il faut des exemples, répliqua durement le conventionnel. Les émigrés nous ont déclaré une guerre sans merci. Ils sont nos

pires ennemis. Ne cherche pas à sauver celui-là. Je n'ai pas le droit de l'épargner.

Haristéguy comprit qu'il n'obtiendrait pas la grâce du condamné. Il baissa la tête, attristé et résigné. Puis il continua :

— Quelles circonstances t'ont conduit ici, citoyen représentant ? Nous ne t'attendions pas.

— Je suis venu pour voir la citoyenne Mongautier, répondit Dolissalde. En arrivant ce soir à Saint-Jean-de-Luz, j'ai appris que les Espagnols avaient franchi la frontière en l'absence de mon collègue, le représentant du peuple à l'armée des Pyrénées-Orientales, et qu'ils étaient maîtres de Saint-Marsans. J'ai décidé tout aussitôt de les en déloger et de les contraindre à repasser la Bidassoa. J'ai rassemblé nos bataillons épars et déjà honteux de leur défaite. Avec l'aide de leurs chefs, j'ai ranimé leur courage, et, les entraînant à ma suite, j'ai marché à l'ennemi. Dès qu'il nous a vus, il a battu en retraite sur tous les points à la fois, sans essayer de résister, sans tirer même un coup de fusil. Alors, laissant le gros de nos troupes le poursuivre l'épée dans les reins, je suis venu te délivrer, toi et les habitants de cette maison.

Haristéguy lui prit la main et la pressa respectueusement, en disant :

— Merci, citoyen représentant ; c'est un fait d'armes qui te fait honneur et qui te vaudra les éloges de la Convention.

— La Convention n'en est plus à décerner des éloges à ses membres, fit avec tristesse Dolissalde. La guerre est dans son sein. Les factions aux prises ne songent plus qu'à s'entre-dévorer. Robespierre, Danton et Marat se sont ligués pour abattre les Girondins. Ils ameutent contre nous le peuple de Paris. Tout est péril là-bas. Chacun de nous joue sa vie. Nul ne sait aujourd'hui s'il sera vivant demain, et c'est parce que j'ai vu la mort sur ma tête, que j'ai voulu faire mes adieux à la citoyenne Mongautier, et à toi, mon brave.

— Reste avec nous, citoyen, supplia Haristéguy. Tu vivras dans les camps ; les soldats bientôt te chériront ; avec eux, tu marcheras à la conquête de l'Espagne, et, si tu étais menacé par le bourreau, ils te feraient un rempart de leur corps.

— Cette destinée glorieuse réaliserait un rêve que j'ai fait bien souvent, mais qu'il n'est pas en mon pouvoir de réaliser. Naguère encore, je songeais à me faire envoyer en mission à cette armée. Le Comité de sûreté générale était disposé à exaucer mon désir

et à m'adjoindre à celui de mes collègues qui s'y trouve déjà. Je me serais ainsi rapproché de tout ce que j'aime ; j'aurais vécu dans mon pays natal, parmi mes amis, sans cesser de servir la France. J'aurais oublié Paris ; j'aurais évité les dangers qui me menacent. Mais le devoir en a décidé autrement. J'ai entendu sa voix impérieuse. Je ne puis abandonner mes amis. Je suis tenu de rester avec eux, de partager leur sort, quel qu'il soit. Je partirai demain pour les rejoindre.

— Réfléchis cependant, citoyen, pria encore Haristéguy.

Dolissalde lui coupa la parole.

— Ma résolution est irrévocable, affirma-t-il. Ne parlons plus de ces choses.

Tout en causant, il marchait à travers la terrasse, maintenant de nouveau solitaire et silencieuse, se dirigeant vers l'entrée du château. Il en vit sortir Angélique et Charlotte. De la croisée où elles venaient d'assister aux scènes qui finissaient, elles avaient entendu la sentence prononcée contre le marquis de Rosnière. Résolument, Angélique accourait à son secours, et Charlotte l'avait suivie.

Angélique se jeta au-devant de Dolissalde.

— C'est vous qui avez condamné cet homme ? lui dit-elle avec arrogance. Est-ce donc pour répandre le sang que vous êtes ici ?

Il s'attendait à un autre accueil, et cette question qui tombait d'une bouche irritée, d'abord le déconcerta. Mais il eut bientôt repris possession de lui-même, et, très doux, il répondit :

— Une bataille suprême va bientôt se livrer dans la Convention. Les Girondins y trouveront la victoire ou la mort. Avant de me jeter dans cette bataille, je suis venu vous saluer une dernière fois, Angélique.

S'il avait espéré l'attendrir, en évoquant l'image des événements redoutables qui se préparaient à Paris, il fut bientôt détrompé. Cette image laissait Angélique insensible. Elle ne songeait qu'à sauver M. de Rosnière.

— Et c'est au moment de vous livrer aux hasards d'une lutte si redoutable que vous osez ordonner le supplice de votre prisonnier ? s'écria-t-elle. Ne craignez-vous pas que ce meurtre vous porte malheur ?

— J'obéis aux lois que j'ai votées, déclara Dolissalde.

— Elles sont iniques.

— Elles étaient nécessaires au salut de la patrie. Ne pas les exécuter, ce serait livrer la République à ses ennemis.

— La République ne sera pas perdue parce que vous aurez usé de clémence envers un adversaire vaincu.

— Un traître, un révolté. Il ne mérite aucune pitié. Cessez de le défendre, Angélique. Le défendre, c'est pactiser avec lui, et, si d'autres que moi vous entendaient...

— Je vous supplie de ne pas le mettre à mort, Dolissalde. Ne souillez pas votre conscience d'un tel crime.

— De grâce, monsieur, intervint Charlotte.

— Quoi ! vous aussi, mademoiselle ?

— Nous sommes deux à vouloir vous arracher sa grâce, reprit Angélique. Quant à moi, dussé-je me placer entre lui et les soldats chargés de le tuer, je ne laisserai pas ce forfait s'accomplir.

Elle s'exprimait avec véhémence. A la faveur des clartés rayonnantes de cette nuit de printemps, Dolissalde voyait sa figure convulsée par l'énergie de ses supplications, et, dans ses yeux, l'affirmation d'une indomptable volonté. Il tressaillit, saisi soudain d'un soupçon qui troublait son cœur.

— A la chaleur avec laquelle vous plaidez sa cause, on dirait vraiment que vous l'aimez, observa-t-il, et c'est pour cela que vous ne voulez pas qu'il périsse.

— Eh bien, oui, je l'aime et je veux qu'il vive !

A cette révélation qu'Angélique n'avait pu retenir, une pâleur livide couvrit le visage de Dolissalde. Il chancela, porta la main à sa poitrine, tandis qu'Angélique le poursuivait de son regard, à la fois dur et suppliant.

— Si vous l'aimez, c'est donc que vous ne m'aimerez jamais ? murmura-t-il.

— J'ai voulu vous aimer ; je n'ai pu. On ne commande pas à son cœur.

— Savez-vous qu'en me bravant vous aurez hâté la fin de votre protégé ?

La menace que proférait Dolissalde dans un coup de brusque colère terrifia Angélique. Elle vit M. de Rosnière irrévocablement frappé.

— Oh ! Dolissalde, une telle vengeance serait indigne de vous, gémit-elle. Oubliez les mots que j'ai prononcés. Sauvez ce jeune homme. Je vous jure de ne le revoir jamais, d'effacer son souvenir de ma mémoire et d'être votre femme.

Il sourit d'un sourire rempli d'amertume.

— Comme il faut que vous l'aimiez, pour me parler ainsi ! fit-il, un reproche dans la voix. Et moi qui venais à vous, l'âme gonflée d'espérance !... Mais rassurez-vous : je ne vous obligerai pas à m'épouser.

— Que décidez-vous ? reprit Angélique.

Il resta silencieux, livré aux suggestions les plus contraires, tenté d'écraser de sa magnanimité la femme qui l'abandonnait, de se montrer généreux afin de lui infliger le regret de l'avoir méconnu, et presque aussitôt poussé à se venger d'elle en faisant disparaître l'homme qu'il accusait de la lui avoir enlevée. Son silence, révélateur du combat qui se livrait en lui, devenait terriblement significatif. Il épouvantait Angélique. Elle s'attendait à entendre cette bouche muette confirmer tout à coup l'ordre de mort. Dans sa détresse, elle se tourna vers Charlotte, et celle-ci devina que son amie sollicitait son appui.

Elle parut prendre un grand parti, elle s'avança vers Dolissalde, et, d'une voix douce et assurée, elle supplia :

— Laissez-vous émouvoir, monsieur. Peut-être ai-je acquis le droit de ne pas implorer en vain votre pitié.

— Le droit ? Comment ? fit-il étonné.

— Cette antique demeure, qui vous appartient aujourd'hui et que vous voulez ensanglanter, fut celle de mes ancêtres. Elle constituait le patrimoine dont vous m'avez dépouillée.

— Vous êtes mademoiselle de Saint-Marsans ?

— Haristéguy vous a trompé en me présentant comme sa nièce. Je suis l'héritière des maîtres légitimes de ce domaine. Peut-être ai-je tort de vous le révéler. Mais c'est à ce titre que je vous demande la grâce de l'infortuné gentilhomme dont vous vous êtes emparé. Vous pouvez, en me l'accordant, réparer tout le mal que vous m'avez fait. Soyez humain, et moi, que mon malheur n'a que trop disposée à vous haïr, je vous bénirai.

Cette douce voix s'ouvrait un chemin dans le cœur de Dolissalde. Il se disait qu'en effet peut-être devait-il un dédommagement à l'héritière des Saint-Marsans. A force de se le dire, il en fut convaincu.

— Je dois oublier ce que je viens d'entendre, reprit-il. Si j'en gardais le souvenir, je serais obligé de vous livrer, vous aussi, à la rigueur des lois, et, avec vous, ceux qui, en cachant votre nom, ont abusé de ma confiance. Mais je ne sais rien, je ne veux rien

savoir. J'accorde la vie du coupable à la clémence du Charlotte Doral et non à Mlle de Saint-Marsans qui reste un innocente pour moi.

Des sanglots lui répondirent. C'était Angélique dont les angoisses se dissipaient dans une explosion de gratitude et de larmes. En même temps, Dolissalde vit que Charlotte s'approchait, lui prenait les mains, et il sentit sur sa chair brûlante une timide caresse. Charlotte lui adressait ainsi ses remerciements. Il en fut troublé dans tout son être, troublé profondément, mais non moins consolé et réconforté, comme si dans ce baiser si chaste et si doux il eût puisé un espoir inattendu, succédant à celui dont il s'était si longtemps leurré et que venaient de détruire les cruelles paroles d'Angélique.

VIII

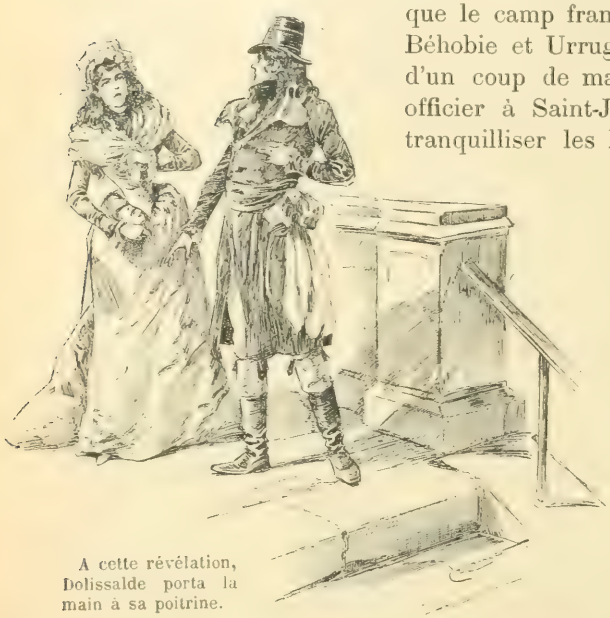
ILLUSIONS PERDUES

Bouleversé par l'aveu d'Angélique, Dolissalde espérait cependant que tout n'était pas dit entre eux. Malgré cet aveu, il doutait encore de la réalité de son malheur. Angélique, de son côté, comprenait que, si Dolissalde l'interrogeait, elle n'aurait pas le droit de ne lui point répondre. Mais, si proches des événements qui rendaient indispensable un entretien précis et décisif, ils ne se sentaient, ni l'un ni l'autre, assez libres de corps et d'esprit pour y apporter, lui, la modération, elle, le sang-froid qui pouvaient seuls l'empêcher de dégénérer en une scène de récriminations et de reproches. Aussi, sans s'être concertés, l'avaient-ils ajourné en se séparant assez brusquement au moment où Dolissalde venait d'accorder aux prières de Mlle de Saint-Marsans la vie du marquis.

Angélique, accompagnée de Charlotte, était rentrée chez elle, tandis que Dolissalde, trouvant dans les devoirs patriotiques, dont il avait spontanément assumé la responsabilité, un prétexte pour contenir l'éclat de sa douleur, montait à cheval, entraînant à sa suite les officiers et les soldats auxquels il devait sa facile victoire, et, ne laissant au château que les quelques hommes nécessaires à la garde des prisonniers, se transportait aux avant-pos-

tes français. Il voulait s'assurer par lui-même que les Espagnols avaient repassé la Bidassoa, et que, dans les rangs de l'armée républicaine, maintenant ralliée et réconfortée, chacun se tenait prêt à les repousser s'ils tentaient un retour offensif.

Cette rapide excursion accomplie, par une soirée tiède et claire, fut pour Dolissalde un soulagement. Quand il eut parcouru la ligne des avant-postes et constaté que le camp français, établi entre Béhobie et Urrugne, était à l'abri d'un coup de main, il expédia un officier à Saint-Jean-de-Luz pour tranquilliser les habitants de cette ville, et, congédiant son escorte dont il n'avait plus besoin, il revint seul vers le château de Saint-Marsans où il comptait passer la nuit. L'air parfumé du soir, le silence des lieux qu'il traversait, la solitude et le légitime orgueil d'avoir rendu un grand service à son pays en contraignant les Espagnols à reculer, c'en était assez pour ramener l'apaisement en son âme, après les violentes secousses qu'elle avait subies. L'apaisement y descendit en effet. Il pensait à Angélique sans colère ni ressentiment.



A cette révélation, Dolissalde porta la main à sa poitrine.

Plus il y pensait, et plus il était contraint de s'avouer qu'elle ne méritait pas ses reproches. Si cruel que fût pour lui le doute où le jetait la question de savoir si, en déclarant qu'elle aimait M. de Rosnière, elle avait dit la vérité, il reconnaissait que, cette déclaration fût-elle sincère, il ne pouvait s'en offenser. Depuis qu'il connaissait Angélique et lui avait voué une tendresse toujours plus ardente, elle s'était incessamment refusée à lui répondre, ainsi qu'il l'eût voulu. Tout en lui laissant l'espérance de l'aimer

un jour, elle s'était tenue sur la réserve, lui confessant loyalement qu'elle ne l'aimait pas encore. Il se rappelait ses moindres propos sur ce sujet dont tant de fois ils s'étaient entretenus, et n'en pouvait invoquer un seul d'où il fût équitable de tirer un grief contre elle. Si donc maintenant elle aimait cet émigré, elle usait de son droit, ne s'étant jamais engagée à aimer Dolissalde ou à ne pas aimer un autre que lui.

Mais, quoique ces objections qu'il se faisait à lui-même justifiassent Angélique, il n'en restait pas moins malheureux d'avoir acquis la preuve qu'elle appartenait maintenant au marquis de Rosnière. Si vive était sa peine qu'il ne parvenait pas à s'y résigner et, qu'en dépit des paroles désobligeantes qu'Angélique avait prononcées, il se raccrochait encore à l'espoir qu'en lui tenant le langage qu'il considérait comme sa condamnation elle avait menti.

Cependant sur l'insistance d'Haristéguy, il se mit à table.

Il était bien fragile, cet espoir. Mais il ne voulait pas le sacrifier sans avoir entendu de nouveau l'arrêt cruel, dont le souvenir déchirait son cœur. Et comme, quelque disposé que soit à s'immoler pour ce qu'il chérit un homme fier et généreux, son immolation ne s'accomplit pas sans résistance et sans luttes, il se révoltait à la pensée qu'il n'avait plus qu'à courber la tête et qu'à céder Angélique au rival qui la lui disputait.

Ce rival, après tout, ne pouvait-il s'en débarrasser et le faire disparaître ? Quand le marquis aurait cessé de vivre, lui-même ne retrouverait-il pas Angélique ? Une tentation insidieuse s'em-

parait de lui. Il rêvait de reprendre sa parole, de se montrer inexorable et d'envoyer Rosnière à la mort, quoiqu'il lui eût promis la vie. Mais alors tout ce qu'il portait en soi de chevaleresque et de loyal se soulevait. A la seule idée de manquer à sa parole, un remords montait en sa conscience troublée. Non, il s'était engagé à sauver M. de Rosnière ; il devait le sauver. Agir autrement, ce serait encourir la haine de cette adorable Angélique à l'amour de laquelle il s'obstinait à ne pas renoncer, et le mépris de Mlle de Saint-Marsans. Déjà coupable envers Charlotte, il redoutait de lui paraître plus coupable encore, si, après lui avoir accordé la grâce du marquis, après avoir accueilli le témoignage de sa gratitude, il reprenait sa promesse et revenait sur ce qu'il avait fait à sa sollicitation. N'était-ce pas assez de l'avoir dépouillée jadis quand il ne la connaissait pas encore ? Il s'attendrissait à présent, en songeant que, de même qu'il pouvait par la restitution de ses biens réparer le mal qu'il lui avait fait, de même aussi il pouvait conquérir son estime, en arrachant le marquis au trépas.

Cette estime, pourquoi y tenait-il ? Il n'aurait pu le dire ; il n'en savait rien ; mais il tressaillait en se rappelant de quel ton pénétré, dépouillé de toute colère, Mlle de Saint-Marsans tout à l'heure l'avait supplié d'abord, en lui révélant son nom, et remercié ensuite. Il semblait à Dolissalde qu'à ce moment elle ne se rappelait plus les crimes que, en sa qualité de noble et de royaliste, elle lui reprochait, et où elle puisait sans doute tant de motifs de le haïr. Il se disait que bientôt, s'il le voulait, elle ne le haïrait plus, et il lui était doux de se le dire. Ainsi, les plus beaux sentiments que puisse concevoir l'âme humaine emplissaient la sienne, se liguaient pour lui conseiller le sacrifice et la clémence.

Peut-être encore les risques qu'il allait affronter, dès sa rentrée à Paris, exerçaient-ils sur lui une influence salutaire ? S'il devait succomber, ne valait-il pas mieux laisser, dans la mémoire d'Angélique et de Mlle de Saint-Marsans, le souvenir de sa générosité que celui de sa rigueur ? L'imminence incessante de la mort, qui caractérise les époques tragiques, a le plus souvent pour effet d'inspirer aux êtres qui pensent un profond détachement des choses de la vie. Quand on croit qu'on va périr, il est aisé de ne plus tenir à ce qui constitue notre raison de vivre. On se désintéresse des choses, et, par ce désintéressement, on se prépare à mourir sans regrets. Ainsi l'âme de Dolissalde s'allé-

geait des liens qui l'attachaient à la terre, des espérances bien moins qu'à la faveur de sa jeunesse et de son amour il avait conçues. Il disparaîtrait sans rien regretter si seulement il savait que sa mort ferait verser quelques larmes à Charlotte et à Angélique. Mais, s'il les voulait, ces larmes, ne devait-il pas les mériter ? Dès ce moment, sa résolution fut prise et son sacrifice accompli. Il ne renonçait pas à plaider encore une fois sa cause auprès d'Angélique. Mais qu'il gagnât son procès ou qu'il le perdît, M. de Rosnière serait sauvé.

Il était plus de minuit, quand Dolissalde rentra au château.

— Es-tu satisfait de ta tournée, citoyen représentant ? lui demanda Haristéguy qui avait veillé en attendant son retour. L'ennemi n'est-il plus à craindre ?

— L'ennemi a regagné son territoire. Nos troupes veillent, et, s'il osait revenir sur le nôtre, il trouverait à qui parler. Nous pouvons dormir en toute tranquillité.

— Avant de dormir, ne veux-tu pas prendre quelque nourriture ? Je t'ai fait préparer un repas.

— Je n'ai ni faim ni soif, répondit Dolissalde.

Cependant, sur l'insistance d'Haristéguy, il se mit à table. Mais il ne toucha que du bout des lèvres aux mets que lui présentait le régisseur. Quand il eut fini ce repas, durant lequel il avait gardé le silence, il manifesta l'intention d'aller se reposer jusqu'au matin. Il appelait le sommeil. Dans la détresse de son cœur, il en attendait un soulagement et l'oubli momentané de ce qui le torturait. Haristéguy prit un flambeau pour le conduire à son appartement. Ensemble, ils montèrent au premier étage. A l'improviste, comme ils parcouraient les corridors, une porte s'ouvrit, et Angélique parut au seuil de sa chambre.

— Veuillez m'accorder un moment d'entretien, Dolissalde, dit-elle.

— Vous ne vous êtes donc pas couchée ? s'écria-t-il, surpris de la voir.

— J'avais hâte de vous parler et je vous ai attendu. Laissez-nous, Haristéguy.

Le régisseur s'éloigna. Dolissalde, dont l'émotion renaissait, entra chez Angélique. Elle ferma la porte, et ils furent seuls.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, reprit-elle. Mais une courte explication était nécessaire entre nous. J'ai pensé que vous me sauriez gré de ne pas l'ajourner à demain.

— Je vous en sais gré, car je ne la désire pas moins que vous.

Très pâle, il tremblait, déchiré par le doute, un doute fait d'espoir et de crainte.

— J'ai été cruelle pour vous, tout à l'heure, continua Angélique. Il faut me pardonner et m'aider à panser la blessure que j'ai faite à votre cœur.

— La panser ! Comment le pourriez-vous, puisque vous ne m'aimez pas, puisque vous en aimez un autre ?

— Hélas ! soupira-t-elle, sais-je seulement si je l'aime ?

— Que voulez-vous dire ? fit-il d'un accent où se révélaient ses perplexités.

— Je vous dois la vérité. Lorsque, dans mon ardeur à obtenir la grâce de ce malheureux, j'ai laissé échapper l'aveu qui vous a désespéré, j'étais sincère. Cet aveu, je ne l'avais pas prémédité. Il s'est échappé de ma bouche, malgré moi, dans l'emportement d'une conviction que je supposais inébranlable. Mais, depuis, ma raison est entrée en lutte avec la sensation foudroyante que j'avais subie. Elle s'efforce de me démontrer que cette sensation se dissipera, et que je cesserai d'aimer celui que je crois aimer aujourd'hui. Je me demande, en vain, si l'avenir qu'il m'offre présente les mêmes conditions de sécurité que celui que vous m'offrez. Dominée, depuis quelques heures, par cet homme dont la brusque arrivée dans cette maison, la séduction conquérante, la brutale et soudaine passion ont déchaîné en moi des sentiments que je n'avais jamais éprouvés, je ne puis m'empêcher de le comparer à vous, et, dans cette comparaison, vous le dépassez de si haut en désintéressement et en générosité, qu'il me semble maintenant que je n'ai plus à trembler pour sa vie, qu'en vous sacrifiant à lui je vais commettre une iniquité, fouler aux pieds un bonheur certain pour choisir un bonheur douteux. Ah ! Dolissalde, venez à mon aide, guidez-moi, tirez-moi de mon angoisse, conseillez-moi.

— Vous ne pouvez prendre conseil que de vous-même, Angélique, fit Dolissalde avec douceur; mon opinion ne saurait être désintéressée, et, par conséquent, elle vous serait suspecte.

— Eh! ce n'est pas là ce qu'il faudrait me répondre, pour me rendre à moi-même.

— Que puis-je donc, alors que vous m'avez dit que vous aimiez ce gentilhomme et qu'il vous aime également.

— Mais puisque, ensuite, j'ai confessé n'en rien savoir!

Écoutez, Dolissalde; je vous ai demandé la grâce de M. de Jouvenières; vous l'avez accordée à mes prières, à celles de Charlotte. Il est donc juste que je reconnaisse votre magnanimité et que vous en soyez récompensé. Puisque je suis décidée à obéir, sachez vouloir; vous m'avez suppliée d'être votre femme. Exigez maintenant. Je vous épouserai, cet homme aura disparu, son souvenir disparaîtra de même...

Elle parlait en toute sincérité, prête à un sacrifice dont son trouble et son désarroi moral ne lui permettaient pas de mesurer l'étendue. Mais Dolissalde fut plus clairvoyant qu'elle ne l'était. Il l'avait écoutée, très calme, rasséréné peu à peu malgré sa douleur, comprenant bien que l'abnégation, dont elle lui donnait l'éclatant témoignage, ne résultait que du désir de ne pas le livrer au désespoir, et qu'à ce désir seul elle s'immolait. Vivement, il l'interrompit.

— Ne persistez pas à me convaincre que je dois vous prendre au mot, dit-il déjà résigné. Si j'étais assez imprévoyant pour vous écouter, vous ne tarderiez pas à être malheureuse, à regretter celui que vous aimez et à m'en vouloir de vous avoir séparé de lui. Ne protestez pas; vous l'aimez, vous ne m'aimez pas; et peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Depuis que vous avez quitté Paris, je me suis dit souvent que je n'avais pas le droit de vous entraîner dans les aventures que je vais courir. Aussi, lorsque je suis venu, n'était-ce pas pour vous demander la réponse que vous m'aviez promise, il y a quelques semaines.

— Pourquoi donc, alors?

— Pour vous exposer les motifs qui me commandaient de ne pas vous la demander encore. Je voulais, en vous disant adieu, vous déclarer que, tenu de songer au salut de la patrie avant de m'occuper de mon bonheur, je vous laissais libre d'assurer le vôtre, sans moi, en dehors de moi, comme bon vous semblerait.

— Vous renonciez à me faire partager votre amour? s'écria Angélique.

— Je ne me serais réservé que le droit, si je survivais aux événements qui vont se dérouler et si vous étiez libre encore, de revenir plaider ma cause. Oui, tel était le but de ma visite ici, l'unique but.

— Vous valez mieux que moi, murmura Angélique.

— Ce que j'attendais, ce que j'espérais, reprit Dolissalde, je n'ai plus à vous le dire. Que j'aie rêvé ou non de vous trouver

enfin convaincue de mon inextinguible tendresse, de vous entendre me répondre qu'elle avait touché votre cœur, que vous ne vouliez pas de mon renoncement, que vous seriez ma femme si je vivais, que vous me pleureriez si je périssais, peu importe, puisque ce rêve, dont la réalisation m'eût ouvert le ciel, ne peut se réaliser.

— Il se réaliserait si vous vouliez; voyez, je ne résiste pas.

Ce fut sans conviction qu'elle poussa ce cri, comme malgré soi, inquiète, anxieuse, redoutant d'être écoutée; car, si, tout à l'heure, elle aspirait à égaler Dolissalde en générosité, maintenant, elle cédait au naturel égoïsme qui est au fond de nous, et se réjouissait en constatant qu'il refusait son sacrifice. Et, sans doute, il devina ce qu'elle pensait, car il répondit :

— Je ne pourrais conserver un peu d'espoir que si vous n'aimiez pas cet homme. Mais, puisque vous l'aimez...

Son geste compléta sa phrase et affirma le caractère définitif de son renoncement. Cette fois, Angélique ne s'attarda pas à protester. Elle l'acceptait, ce renoncement; car l'évidence de son amour pour Rosnière l'écrasait, et son cœur en était si complètement envahi qu'il n'y restait plus assez de place pour qu'un autre sentiment pût y fleurir et y vivre.

— C'est un grand malheur que vous m'ayez connue, dit-elle. Me pardonnerez-vous jamais?

— Puis-je m'en prendre à vous si je fus impuissant à me faire aimer et si un autre a été plus heureux? Mais d'où tire-t-il donc son charme, ce misérable aristocrate? demanda Dolissalde en un mouvement de colère dont il ne fut pas maître. Est-ce parce qu'il a trahi sa patrie que vous l'avez préféré?

Ce cri rejetait Angélique dans l'angoisse.

— Oh! Dolissalde, pourquoi parler ainsi de lui? Oubliez-vous que vous avez promis de le sauver?

— Rassurez-vous, fit-il amèrement : j'ai promis, je tiendrai.

— Je ne serai tranquille que lorsqu'il sera loin d'ici. Comment allez-vous vous y prendre pour le faire fuir?

— Je n'en sais rien encore; mais, demain, il sera libre.

— Demain! Pourquoi demain? Pourquoi pas cette nuit?

— Parce que les soldats qui le gardent, si j'essayais de l'arracher de leurs mains, alors que je le leur ai confié, me dénonceraient. Je suis contraint de ruser pour ne pas me perdre et perdre avec moi les habitants de cette maison. Au lever du jour,

le prisonnier partira pour Saint-Jean-de-Luz. Quand il y sera rendu, il me sera plus facile d'assurer son évasion. J'ai dans cette ville des amis sûrs. Ils me seconderont.

La perspective des dangers qui menaçaient encore le marquis de Rosnière terrifiait Angélique. Mais elle avait foi dans la parole de Dolissalde.

— Ce que vous ferez sera bien fait, dit-elle. Je vous bénis pour votre désintéressement. Je vous en serai reconnaissante jusqu'à mon dernier jour. Permettez que je vous adresse encore une prière. Je voudrais avertir le prisonnier de vos intentions, dissiper l'angoisse à laquelle il doit être livré, alors qu'il croit toucher à sa dernière heure.

— Comme vous l'aimez! reprit Dolissalde. Vous voulez l'avertir. Comment vous y prendrez-vous? Il est gardé à vue.

— Laissez-moi faire. Feignez seulement d'être étranger à ma démarche. Je suis sûre d'arriver jusqu'à lui, si vous ne m'en empêchez.

— Faites, faites. Agissez à votre guise. Je ferme les yeux; j'ignorerai tout.

Elle répondit par des remerciements et s'élançait déjà pour sortir, quand une question de Dolissalde la retint.

— Un mot encore. Que ferez-vous quand il aura recouvré sa liberté? Quels sont vos projets d'avenir?

— Vous m'en demandez trop, répondit Angélique. M'aime-t-il assez pour me vouloir à ses côtés? Consentira-t-il à ce que je partage sa vie errante? Je ne sais qu'une chose, c'est que, lorsqu'il sera sauvé, je partirai.

— Pourquoi partir si vous ne pouvez le suivre?

— Ai-je le droit de rester dans votre maison, maintenant que je ne suis plus rien pour vous?

— Voilà certes un beau scrupule. Mais il n'a pas de raison d'être, Angélique. Cette maison a cessé de m'appartenir depuis que Mlle de Saint-Marsans y est revenue. Mon testament sera fait demain en faveur de la citoyenne Charlotte Béral. C'est d'elle et non de moi que vous recevez ici l'hospitalité. Rien ne s'oppose donc à ce que vous restiez.

— Ah! je ne me trompais pas, quand j'affirmais à Charlotte que vous ne voudriez pas vous approprier son patrimoine, s'écria Angélique. Je vous avais bien jugé, Dolissalde. Mais connaît-elle vos intentions?

— Elle les connaîtra bientôt.

Angélique était confondue par la conduite de Dolissalde. Mais c'est en vain qu'elle cherchait des mots pour exprimer son admiration.

— Allez, allez, dit-il à bout de forces. Hâtez-vous de porter à votre amant la bonne nouvelle que vous brûlez de lui apprendre. Possesseur de votre cœur, assuré de recouvrer sa liberté, il n'aura plus rien à souhaiter.

Il regagna la porte, se dérobant aux effusions d'Angélique, comme si cette scène, qui venait de consommer son infortune, eût trop duré. Angélique le regarda s'éloigner, anxieuse, éperdue, l'âme de nouveau livrée au doute le plus affreux. Elle se demandait si, en ne retenant pas cet homme qui se révélait à elle si grand, si maître de soi, elle ne sacrifiait pas à des chimères la réalité du bonheur. Cette sensation, pendant quelques minutes, s'exerça sur elle avec tant de puissance qu'il lui sembla que, s'il ne s'était pas enfui si vite, elle serait tombée dans ses bras. Mais il s'éloignait; il eut bientôt disparu, et alors elle sentit renaître sur ses lèvres la saveur du baiser qui l'avait jetée dans l'ivresse, et l'image du séducteur, revenant devant ses yeux, la reprit tout entière. Elle ne songeait plus qu'à voler vers lui, quoiqu'elle le connût à peine, quoiqu'il n'eût rien fait ni rien dit qui donnât à l'amour dont il se prétendait animé le caractère de ce qui dure.

Ernest Daudet.

(*A suivre.*)

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 171.12.97

LA MONGAUTIER [1]

(Suite.)

IX

SUITES D'UN COUP DE FOUDRE

Quelques instants après avoir quitté Dolissalde, Angélique, couverte d'une mante, une lanterne à la main, descendait à l'office. Comme il lui fallait un prétexte pour s'entretenir avec M. de Rosnière,

Résolument, Angélique se dirigea de ce côté.

elle s'était donné celui de lui apporter de quoi se nourrir. Dans l'office, elle prit un pain, une bouteille de vin, des restes du souper, mit le tout dans un panier, et, ce panier à son bras, elle sortit du château. Du ciel étoilé tombait sur la terrasse déserte et sur les massifs du parc une lumière argentée. Les es-

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

paces qu'elle éclairait, en découpant sur les lointains horizons les contours des montagnes, les lignes des maisons disséminées à travers les champs, les silhouettes des arbres, ces espaces striés de rayons et d'ombres étaient livrés au silence, et ce calme imposant adoucit pour Angélique le souvenir des tragiques événements qui s'étaient déroulés en ces mêmes lieux durant le jour.

Du haut du perron, où elle stationnait hésitante, elle aperçut, à l'autre extrémité de la terrasse, le hangar sous lequel le prisonnier attendait son supplice. L'obscurité qui régnait sous ce hangar ne permettait pas d'en voir l'intérieur. Mais, à quelques pas en avant, au centre d'un étroit terrain nu, les soldats, pour se protéger de la fraîcheur de la nuit, avaient allumé du feu qui maintenant ne jetait plus de flammes et formait un amas de braises incandescentes. Autour de ce bivouac, ils se tenaient assis, au nombre d'une demi-douzaine, immobiles, endormis sans doute, chacun d'eux ne représentant dans sa posture de repos et sous le manteau qui l'enveloppait qu'une masse informe.

Résolument, Angélique se dirigea de ce côté, s'attendant à voir quelqu'un de ces fantômes accroupis se lever à son approche. Mais elle dépassa le groupe qu'ils formaient sans qu'ils eussent remué. Surprise, elle allait pénétrer sous le hangar, quand un homme en sortit et vint droit à elle. Elle l'eut vite reconnu. C'était Rosnière.

— Quoi ! c'est ainsi qu'ils vous gardent ? lui dit-elle à voix basse.

— Oui, piètres soldats, fit-il dédaigneusement. Au lieu de veiller, ils se sont endormis. Il n'a tenu qu'à moi de me rendre libre. Je pouvais m'enfuir.

— Que ne l'avez-vous fait?

— Je ne voulais pas partir sans vous revoir. Je vous attendais. J'étais sûr que vous viendriez. Et j'ai bien fait de vous attendre, puisque vous voilà.

Sans permettre qu'elle lui répondît, il l'entraînait. Elle ne songeait pas à lui résister. Docile, le comprenant, avant qu'il eût parlé, elle s'assit à côté de lui, sur un banc qui se trouvait là, et où, d'un signe, il l'attirait. Elle se déchargea de son panier, et le lui montra en disant :

— Voici de quoi réparer vos forces et aussi de quoi justifier ma présence auprès de vous si vos gardiens m'interrogeaient. Mais, en réalité, ce n'est pas pour vous apporter ces quelques provisions que je suis ici.

Il souriait, et, d'un mouvement câlin, posant sa tête ébouriffée sur l'épaule d'Angélique, il passa le bras autour de sa taille. Elle se dégagea de l'étreinte avec vivacité, quoique sans colère.

— De grâce, supplia-t-elle, ne songez qu'à écouter les importantes communications que j'ai à vous faire de la part de Dolissalde. Il a dû, devant ses soldats, vous tenir un dur langage, et vous signifier que vous seriez fusillé au lever du jour. Mais cette menace ne sera pas exécutée.

— Pourquoi m'inflige-t-il sa bonté ? demanda le marquis avec hauteur. Entre ce meurtrier de mon roi et un gentilhomme émigré, il ne peut y avoir que haine et représailles. Me faire grâce, lui, c'est m'insulter.

— Vous le jugez mal, protesta Angélique. Il est trop loyal, trop humain, trop généreux pour mettre à mort un ennemi désarmé.

— Louis XVI, quand votre Dolissalde le condamna, n'était-il pas désarmé, vaincu, sans défense ? Pourquoi tant de rigueur contre le prince et tant de bienveillance pour le sujet.

— Et qu'importe ? S'il vous empêche de périr, ne lui devez-vous pas au moins quelque gratitude ?

— De la gratitude, à lui ? Allons donc ! Je n'en dois qu'à vous.

Et, railleur, une irritation dans la voix, le marquis ajouta :

— Oseriez-vous avouer de quel prix vous avez payé sa clémence ?

— Elle ne m'a rien coûté, s'écria Angélique révoltée. Dolissalde est meilleur que vous. Il m'a suffi de faire appel à sa justice, à sa pitié.

— Sait-il que je vous aime ?

— Je le lui ai appris, et c'est parce qu'il le sait et me croit sensible à votre amour, qu'il s'est laissé toucher par mes supplications, par mes pleurs, sans rien exiger.

Le marquis était ébranlé.

— Jurez-moi qu'il n'est pas votre amant, dit-il, et je vous croirai.

— Je le jure, affirma-t-elle ; je jure aussi qu'il ne tenait qu'à moi de l'épouser. Son respect égal sa sollicitude. Il n'a jamais douté de moi, lui. Il me tient pour une honnête femme, digne de devenir la compagne d'un honnête homme.

— Que ne l'épousez-vous, alors ? demanda Rosnière, dont l'émotion grandissait.

Elle courba la tête et murmura :

— Peut-être l'eussé-je épousé, si je ne vous avais connu. Je ne peux plus maintenant. Oh ! ce n'est pas que je suis sûre de vous aimer, reprit-elle comme pour atténuer la signification de son aveu. Tout a été surprise dans ce que j'ai ressenti quand vous avez paru devant moi, et quand, sincère ou simulée, votre passion m'a brutalement enveloppée. L'amour va-t-il naître des sensations que vous avez déchaînées dans mon cœur ? Je l'ignore. Mais le doute, le trouble auxquels je suis livrée, ne me permettent plus de devenir la femme de Dolissalde.

Elle n'avait pas encore achevé, que déjà, de nouveau, le marquis l'étreignait, la couvrait de caresses brûlantes en répétant :

— Je vous aime ! je vous aime !

Violemment, elle le repoussa. Mais il suppliait :

— Ayez foi dans mes serments, Angélique, et, si mon existence aventureuse ne vous fait pas peur, fuyons. Nous nous réfugierons loin, bien loin, quelque part où nous pourrons nous aimer en liberté et être heureux.

De plus en plus troublée et séduite, elle eut cependant la force de résister. Fuir avec lui, disparaître, c'était faire injure à Dolissalde, en paraissant mettre en doute la sincérité de ses promesses.

— N'exigez pas que je vous suive. Je dois préparer à mon départ l'homme généreux qui vous sauve. Lorsque vous serez en sûreté, si vos intentions sont toujours les mêmes, alors, appelez-moi.

Il comprenait que ce qu'elle proposait valait mieux que ce qu'il avait proposé lui-même, une fuite immédiate où elle eût été exposée à d'incessants dangers.

— Oui, il est plus sage d'ajourner notre réunion, dit-il. L'ajourner, c'est la rendre plus sûre. Mais si vous alliez changer d'avis...

Elle le regarda, et, malgré la nuit, à la clarté des étoiles, il lut dans ses yeux un si formel engagement, qu'il ne douta plus d'elle, et qu'il reprit.

— Je crois en vous et je vous attendrai.

Ils restèrent un moment enlacés, sans se rien dire, enivrés par leur tendresse réciproque et débordante, par le charme infini du silence solennel qui régnait autour d'eux. Ce silence, Angélique fut la première à le rompre :

— Ce n'est cependant pas pour vous entendre me parler de votre amour que j'étais venue vous trouver, dit-elle en soupirant.

— Regrettez-vous de m'avoir entendu ? demanda-t-il, un sourire à la bouche.

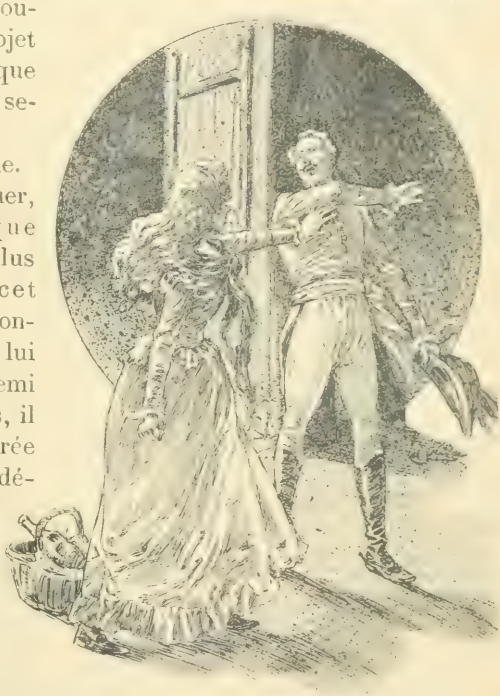
— Je ne regrette rien. Mais je ne dois pas oublier le motif qui m'a conduite ici. Je voulais vous avertir du projet de Dolissalde, afin que vous soyez prêt à en seconder l'exécution.

Il lui coupa la parole.

— Inutile de continuer, Angélique. Quoique maintenant je n'ai plus de haine contre cet homme, je ne peux consentir à recevoir de lui un service. Il est l'ennemi des princes que je sers, il combat la chose sacrée dont j'ai embrassé la défense. Il m'est interdit d'accepter ses bienfaits.

— Vous préférez périr ?

— Ai-je donc besoin de lui pour assurer ma fuite ? Voyez, poursuivit Rosnière, en désignant les soldats immobiles autour du bivouac qui s'éteignait, mes gardiens dorment toujours. Rien ne s'oppose à mon départ. Dans une heure, j'aurai repassé la frontière.



Violemment, elle le repoussa.

— A moins que vous ne soyez arrêté en chemin.

— Dieu me protégera, répondit-il.

Elle n'osa le retenir, dominé par la crainte que Dolissalde, en dépit de ses efforts, fût impuissant à le sauver. Après tout, puisque la route était libre, ne convenait-il pas d'en profiter sans attendre ? Les circonstances seraient-elles aussi favorables le lendemain ?

— Partez donc, soupira-t-elle; partez sans tarder.

Elle l'embrassa une dernière fois, et, dans ce suprême adieu, elle comprit que leurs âmes se liaient indissolublement. Quand il s'arracha de ses bras, et que, ayant passé sans bruit derrière le groupe des soldats, il disparut dans la nuit, elle eut le cœur déchiré.

Toute frémissante d'une indicible angoisse, elle demeura immobile tant qu'elle entendit les pas du fugitif sur le sable des avenues. Puis, ce bruit s'affaiblit et bientôt cessa. Alors, elle revint à pas lents vers le château. Tout était retombé dans le silence. Avant d'y rentrer, elle écouta de nouveau. Elle respira, rassurée, mais toute tremblante encore à la suite de tant de poignantes émotions. Elle se retrouva dans sa chambre; elle avait perdu jusqu'à la faculté de penser et de se souvenir. Elle eut tout juste assez de force pour se dévêtir et se jeter sur son lit, où en quelques minutes le sommeil l'eut saisie.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait grand jour; à la pendule, huit heures sonnaient. Les yeux à peine ouverts, elle se souvint des événements de la nuit, de son entretien avec Dolissalde, de la fuite de Rosnière, de la terreur qui s'était emparée d'elle au moment où il s'enfonçait dans l'obscurité du parc.

— Comment ai-je pu dormir, alors que je tremblais pour lui? se demanda-t-elle. Et dormir si longtemps? Est-il sauvé du moins?

De nouveau renaissaient ses perplexités et ses craintes, encore qu'elle fût disposée par son long sommeil, par le calme qui régnait autour d'elle, à se rassurer. Des questions se dressaient, se succédaient. Qu'avaient fait les soldats en s'apercevant de la disparition de leur prisonnier? Dolissalde en était-il averti? Quels ordres avait-il donnés? Quelle résolution allait-il prendre? Elle s'interrogeait, immobile et pensive dans son lit, sous les lourds et amples rideaux, le regard perdu dans leurs plis, comme si c'eût été de là que sortaient les images qui ravivaient ses émotions de la veille.

Soudain, elle perçut un bruit. Des pas faisaient plier et craquer le plancher de sa chambre. Elle étendit le bras, écarta la tenture et se souleva, pressée de savoir si quelqu'un était entré et qui. Elle vit Charlotte qui s'approchait d'elle, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas la réveiller si elle dormait encore. Elle la salua d'un sourire en disant:

— Cessez de vous contraindre, ma cousine, je ne dors pas.

— Dites que vous ne dormez plus, Angélique. Depuis que j'ai quitté ma chambre, je suis entrée à deux reprises dans la vôtre. Votre repos était si profond que je n'ai osé le troubler. Quoique j'eusse une importante nouvelle à vous donner, j'ai préféré attendre.

— Quelle nouvelle ?

— Le marquis de Rosnière a disparu.

— Il s'est évadé ? s'écria Angélique en feignant l'étonnement, car elle hésitait à avouer, même à Charlotte, qu'elle était la complice du fugitif.

— On le croit. J'ai été réveillée dans la nuit par les cris des soldats qui donnaient l'alerte. J'ai entendu le citoyen Dolissalde leur adresser de violents reproches pour leur négligence, leur intimer l'ordre de se jeter sur les traces de M. de Rosnière, les menacer des peines les plus rigoureuses s'ils ne le retrouvaient pas. Il est bien surprenant que vous n'ayez rien entendu. Il est vrai que ce tapage n'a pas duré. Les soldats partis, tout est redevenu silencieux jusqu'au matin.

— Et, depuis, n'avez-vous pas revu Dolissalde ?

— Je l'ai revu, il m'a mandée ; il désirait s'entretenir avec moi.

— Vous a-t-il paru irrité ?

— Il pesté contre M. de Rosnière, contre les soldats qui n'ont pas su le garder. Mais on dirait que sa colère n'est qu'en surface. Et même j'ai cru comprendre qu'il préférait savoir le marquis loin d'ici.

— Il ne peut que s'en réjouir, puisqu'il nous avait promis de le sauver. Dolissalde est le plus noble des hommes.

— C'est vrai. Par sa conduite généreuse envers M. de Rosnière, envers moi, il m'a obligée à me repentir de l'opinion que d'abord j'avais conçue de lui, et de reconnaître que vous aviez raison quand vous le défendiez contre moi. Savez-vous qu'il entend me remettre en possession de mes biens ?

— Ne vous l'avais-je pas annoncé ? fit joyeusement Angélique. Il m'a fait part de ses intentions hier seulement. Mais depuis longtemps je les pressentais.

— Il me les a communiquées lui-même ce matin, avec quelle simplicité, quelle bonne grâce, quelle satisfaction d'accomplir un acte de justice, de me tirer de ma détresse ! Ce qu'il a fait, rien

ne l'obligeait à le faire ; nul autre à sa place ne l'eût fait. Aussi ma reconnaissance sera-t-elle éternelle! Quelle dommage que vous n'ayez pu répondre à son amour, Angélique! L'épouser, c'eût été vous préparer du bonheur. Quelle femme ne serait heureuse avec un homme tel que lui?

Une conviction si sincère et si forte passait dans ce langage qu'Angélique en fut stupéfaite. Charlotte aimait-elle Dolissalde? Venait-elle de trahir son secret? C'est ce que maintenant Angélique voulait savoir.

Soudain, elle perçut un bruit; elle écarta la tenture.

— Il n'y a de bonheur pour une femme qu'avec l'homme qu'elle aime, répondit Angélique, et, quelle que soit mon estime pour Dolissalde, je ne l'aime pas.

— Il en est bien malheureux.

— Je le sais, hélas! et je forme des vœux pour qu'il soit aimé par quelque belle jeune fille, bonne, tendre, digne de lui. S'il la rencontrait, celle-là, il serait bientôt consolé. L'amour ne guérit-il pas les blessures qu'il fait? Oui, affirma Angélique, avec un entrain provocateur et voulu, je souhaite que le cœur de Dolissalde se détourne de moi pour aller à qui pourra le comprendre et lui répondre, à une pure jeune fille comme vous.

— Pourquoi parler de moi? s'écria Charlotte. Il ne saurait être question de moi.

— En diriez-vous autant si Dolissalde était né aux mêmes hauteurs sociales que vous? La manière dont il répare ses torts

n'eût-elle pu vous disposer à lui manifester, en lui conservant votre vie, cette reconnaissance dont vous parlez et qui, d'ailleurs, vous, sera éternelle ?

Charlotte entendit ces propos sans en être offensée.

Il semblait même qu'il y eût de la tristesse et des regrets dans la réponse qu'elle y fit :

— Ce n'est pas parce que je suis issue d'une famille noble et que lui sort du peuple qu'il me serait impossible de l'épouser, déclara-t-elle. Le roi a le droit d'anoblir le plus humble de ses sujets, et sans doute, à la prière de Mlle de Saint-Marsans, ne refuserait-il pas d'élever au même rang qu'elle l'homme qu'elle aurait choisi. Mais, entre celui dont nous parlons et les royalistes fidèles, il y a des forfaits, des actes publics malfaisants qu'un acte privé, quelque honorable qu'il soit, ne saurait faire oublier. C'est un fossé sanglant, large et profond, que rien ne saurait combler.

Angélique, affolée se précipita sur Dolissalde.

— Pas même l'amour ? demanda Angélique d'un air de doute.

Charlotte leva sur elle ses yeux où se révélait une incertitude. Puis elle dit :

— Je n'aime pas, et c'est vous qu'on aime.

Angélique renonça à la pousser plus loin. Mais elle en avait assez entendu pour comprendre que dans le cœur de Charlotte un combat s'engageait entre ce qu'elle considérait comme un devoir et la séduction exercée sur elle par des procédés aussi généreux qu'ils étaient inattendus. Cette découverte réjouissait

Angélique, la délivrait des remords dont elle ne parvenait pas à se défendre depuis qu'elle avait sacrifié Dolissalde. Peut-être y avait-il là pour lui un remède efficace pour sa blessure, la possibilité d'un dédommagement qu'elle lui souhaitait avec ardeur.

Charlotte s'étant éloignée, Angélique fit sa toilette et quitta sa chambre. Elle avait hâte maintenant de revoir Dolissalde. Elle voulait lui confier d'abord ce qu'elle venait de découvrir, lui parler ensuite de Rosnière, et se convaincre que, malgré les ordres qu'il avait donnés pour qu'on poursuivît le fugitif, il ne désirait pas son arrestation. Elle le trouva dans une salle du rez-de-chaussée, conférant avec Haristéguy et au moment de partir. Devant le perron attendait, prêt à être monté, le cheval sur lequel il était arrivé, la veille, de Saint-Jean-de-Luz, où il avait laissé sa voiture pour courir sus aux Espagnols.

En voyant entrer Angélique, Haristéguy se retira. Dolissalde, qui était assis, se leva, et, venant à elle, il lui dit d'un ton de reproche :

— C'est vous qui avez fait fuir votre amant, n'est-ce pas ? Je vous avais promis qu'il aurait la vie sauve ; mais vous n'avez pas eu foi dans ma promesse. Je ne méritais pas cette injure.

Quoique déconcertée par cet accueil, Angélique ne tarda pas à se ressaisir, et protesta avec véhémence :

— Vous m'accusez à tort, Dolissalde. Je n'ai pas douté de vous. Quand M. de Rosnière, que vous appelez bien à tort mon amant, m'a fait connaître qu'il voulait s'enfuir, je me suis efforcée de le détourner de ce dessein. Je lui en ai montré le danger. Je me suis faite caution de la sincérité de vos engagements. Mais il a refusé de m'entendre. Il ne voulait pas vous être redevable de son salut. J'ai été impuissante à le retenir. Allez-vous nous châtier, moi de mon impuissance, lui de son orgueil, en vous acharnant à le poursuivre ?

— Le poursuivre ! je n'y songe guère. J'ai dû lancer sur ses traces les soldats qui l'ont laissé s'évader. Mais je ne tiens pas à ce qu'ils le reprennent, malgré le mal qu'il m'a fait. Qu'il s'échappe, que je n'entende plus parler de lui. Seulement, s'il se laissait arrêter de nouveau, ne comptez pas sur moi pour le sauver. Je n'y pourrais rien. D'ailleurs, je pars, vous le voyez.

— Vous nous quittez ?

— Je serais déjà loin d'ici, si je n'avais attendu votre réveil pour vous faire mes adieux.

— Pourquoi partir si vite? N'est-ce pas [illegible] quelques heures à Saint-Marsans que vous avez fait un si long voyage?

— Le devoir et l'honneur me rappellent à Paris. En me séparant de mes amis, à la veille de complications redoutables, j'ai juré d'être auprès d'eux quand elles éclateraient; et comme l'état de la capitale, la rivalité croissante de la Convention et de la Commune me font craindre qu'elles n'éclatent d'un instant à l'autre, je dois me remettre en route sans tarder. Et puis, qu'est-ce qui me retient ici? Ma présence ne peut que vous être importune, et la vôtre ne m'est plus qu'une torture, depuis que j'ai perdu l'espérance de vous avoir à moi.

Elle ne savait que lui répondre, car, ce qu'il disait, elle se le disait elle-même.

— Vous voyez bien qu'il vaut mieux que je disparaisse, ajouta-t-il. Je vous fais mes adieux, Angélique. Puisse celui que vous m'avez préféré embellir votre vie et se dévouer à vous tout autant que je m'y fusse dévoué si vous m'aviez choisi!

Sa voix se fondit dans un accent d'infinie tendresse et d'amer chagrin.

— Je gémis de vous savoir malheureux par ma faute, murmura Angélique. Mais votre douleur s'apaisera... Vous m'oublierez, vous vous consolerez.

— Jamais, jamais! affirma-t-il. Heureusement que là-bas, loin de vous, dans ce Paris où je retourne, des dangers vont se dresser sur ma tête. Il me sera doux de m'y livrer; il m'est déjà doux de penser que j'y trouverai la mort.

Angélique, éperdue, se jeta sur lui, suppliante et tout en larmes.

— Il ne faut pas mourir, il faut vivre.

— Vivre! A quoi bon?

— Voulez-vous donc me léguer le remords de vous avoir tué? De grâce, vivez; vivez pour moi, vivez pour Charlotte.

En entendant ce nom dans la bouche d'Angélique, Dolissolde ne put réprimer son étonnement.

— Mlle de Saint-Marsans? demanda-t-il. Supposez-vous donc qu'elle me pleurerait?

— Elle vous pleurerait, et plus longtemps que vous ne pensez. Vos bienfaits ont excité sa gratitude. Elle a conçu pour vous d'affectueux sentiments. Nous sommes deux maintenant à vous

admirer. Mais si dans mon cœur il n'y a qu'admiration pour votre grandeur d'âme, peut-être y a-t-il quelque chose de plus dans le sien.

— Je ne vous comprends pas, objecta Dolissalde, en proie au plus grand trouble.

— Interrogez-la, dit Angélique ; obtenez d'elle qu'elle vous parle en toute sincérité comme elle m'a parlé, et alors vous serez convaincu que vous auriez tort de persister à vouloir mourir. Il est bon de mourir quand on n'a plus rien à espérer dans ce monde ; mais, quand on peut encore connaître les joies d'un amour ardent et partagé...

Dolissalde, impétueusement, l'interrompit :

— Assez! assez! s'écria-t-il. Je ne dois pas, je ne veux pas vous comprendre ni vous suivre dans la route où vous essayez de m'entraîner, parce que vous croyez que j'y trouverai l'oubli.

— Mes paroles vous irritent, fit avec tristesse Angélique. Est-ce un crime de vous vouloir heureux ?

Dolissalde laissa tomber sur elle un regard où parut un reste de ressentiment et lui dit avec dureté :

— Vous avez perdu le droit de vous occuper de mon bonheur.

Sans rien ajouter, il allait vers la porte. Angélique le suivit silencieuse, n'osant insister, mais ne regrettant rien de ce qu'elle lui avait dit. Elle était convaincue qu'il n'en perdrait pas le souvenir, et que, tôt ou tard, ce souvenir le ramènerait vers Charlotte, comme vers la seule consolatrice qui pût lui donner secours et appui.

Sur le perron, les habitants du château l'attendaient pour le saluer à son départ : Mlle de Saint-Marsans, Mme Dominique, Manette et Haristéguy se trouvaient là. Il prit congé de chacun d'eux avec bienveillance, feignant de ne pas voir leur émotion, dissimulant la sienne, évitant tout ce qui aurait pu l'attendrir, et se dérobant aux remerciements que Charlotte ne cessait de lui prodiguer.

— A bientôt! fit-il soudain.

Et, coupant court à ces adieux qui n'étaient paisibles qu'en apparence, il s'approcha de son cheval qu'un domestique tenait en main. Souriant une dernière fois à ses amis, il allait se mettre en selle quand une exclamation d'Haristéguy l'arrêta. Il regarda. Un cavalier, portant l'uniforme des dragons de la République, surgissait de l'une des avenues du parc. Il traversait la terrasse

N. L. — II. 13.

Dessin de F. [illegible]

Dolissalde prit le pli que le dragon lui présentait et l'ouvrit. Chap. IX.

en se dirigeant vers les gens qu'il voyait groupés autour de Dolissalde.

— D'où viens-tu ? lui demanda ce dernier.

— Je viens de Saint-Jean-de-Luz. Je cherche le citoyen Dolissalde, membre de la Convention nationale.

— Il est devant toi. Que lui veux-tu ?

— Lui remettre ce message de la part de son collègue, le citoyen Cavaignac, représentant du peuple, en mission à l'armée d'Espagne.

Dolissalde prit le pli que le dragon lui présentait, et l'ouvrit. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et ceux d'Angélique avec une expression d'ardente curiosité. Mais, sur le visage impassible de Dolissalde, elle ne surprit aucun mouvement qui lui permît de deviner s'il était mécontent ou satisfait des nouvelles qui lui étaient communiquées. Sa lecture terminée, il repliait la lettre et s'adressant au cavalier :

— Retourne vers celui qui t'envoie, ordonna-t-il, et préviens-le que je te suis à Saint-Jean-de-Luz, où j'aurai le plaisir de le voir. Va, mon brave.

Le dragon tourna bride, et, rapidement, s'éloigna. Alors, Angélique, s'approchant de Dolissalde, l'anxiété sur la figure, lui dit :

— N'est-ce pas de M. de Rosnière que vous entretient cette lettre ?

Déconcerté par la question, il hésitait à répondre.

— Oh ! ne niez pas, Dolissalde. C'est du marquis qu'il s'agit, j'en suis sûre : mon cœur m'en avertit. Que vous apprend cette lettre ? Je veux la lire. Peut-être vous annonce-t-elle l'arrestation de ce malheureux ?

Ces prières instantes ne permettaient pas à Dolissalde de mentir. A quoi bon, d'ailleurs, puisque son mensonge eût été bientôt découvert ? Cette considération le décida à confesser la vérité. Il tendit la lettre à Angélique, en lui disant :

— Lisez, puisque vous le voulez.

Elle défaillait en prenant ce fatal papier qu'elle pressentait déjà révélateur de quelque catastrophe. Charlotte et Haristéguy la soutinrent, pendant que, d'une voix brisée, elle lisait ce qui suit :

« Citoyen mon collègue, en arrivant cette nuit de Perpignan où m'avaient appelé les devoirs de mon mandat, j'ai appris les

événements survenus en mon absence, le coup de main tenté par les Espagnols contre notre frontière, et le zèle que, te trouvant ici par hasard et te substituant à moi, tu as déployé pour les contraindre à se repentir de leur audace. Quand j'aurai la bonne fortune de te rencontrer, je t'offrirai mes remerciements. En attendant, j'ai adressé à la Convention un rapport pour lui faire connaître ta belle vaillance et ton succès.

« Tu apprendras avec satisfaction que nous avons mis la main sur le ci-devant marquis de Rosnière, cet émigré au service de l'Espagne que tu avais arrêté au château de Saint-Marsans, et qui s'en était évadé grâce à la criminelle négligence de ses gardiens. L'un d'eux l'a reconnu au moment où, appréhendé, errant aux portes de Saint-Jean-de-Luz, après une furieuse résistance, on le conduisait à la municipalité pour y être interrogé. Je savais donc qui il était quand il a comparu devant moi, et il n'a pu me cacher longtemps son nom. D'ailleurs, l'eussé-je ignoré, que la lutte qu'il venait de soutenir et dont son uniforme en lambeaux attestait la violence, sa colère, le sang dont il était couvert me l'eussent désigné comme un suspect. Il m'a avoué s'être égaré en cherchant à gagner la frontière. Ton patriotisme peut donc se rassurer. Ce grand coupable subira le châtiment qu'il a mérité.

« Toutefois j'ai renoncé à user moi-même contre lui de la rigueur des lois. Il prétendait, en effet, avoir des révélations à faire sur les menées des émigrés, et ne vouloir les faire qu'au Comité de Salut public. J'ai donc décidé de l'envoyer à Paris, où le Comité décidera de son sort. Il est parti sous bonne escorte au lever du jour.

« Salut et fraternité. « CAVAIGNAC. »

— Il est perdu! observa Haristéguy.

Angélique, à ces mots, se précipita sur Dolissalde, et, se cramponnant, affolée, à son bras :

— Allez-vous le laisser périr?

Dolissalde se taisait, et son mutisme équivalait à un aveu d'impuissance. Charlotte intervint, plus calme qu'Angélique, sinon moins émue.

— Oh! monsieur, venez-nous en aide pour empêcher qu'il meure.

— Il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous exaucer, mademoiselle, répondit-il subjugué par la supplication de Char-

lotte. Mais que puis-je, maintenant qu'on l'a conduit à l'Abbaye ? Le Comité de Salut public ne lâche jamais sa proie.

— Je pars avec vous, Dolissalde, reprit brusquement Angélique. A nous deux, nous l'arracherons au trépas.

Insensible aux efforts que déployaient pour l'apaiser Charlotte, Manette et Mme Dominique, elle ne se contenait plus, éclatait en sanglots, répétant :

— Qu'on me laisse partir !

Sa douleur faisait mal à voir. Dolissalde en fut remué jusqu'aux entrailles. Il oubliait sa propre infortune au spectacle de celle dont les éclats achevaient cependant de meurtrir son cœur.

— Faites appel à votre raison, Angélique, pria-t-il dans un élan de pitié ; dominez votre désespoir. Aller à Paris, ce serait vous perdre sans profit pour M. de Rosnière. Votre présence même entraverait les démarches auxquelles je vais me livrer pour vous le rendre.

— S'il doit mourir, je veux le revoir, déclara-t-elle.

Alors Dolissalde se tournant vers Charlotte :

— Obtenez qu'elle ne parte pas, mademoiselle, dit-il. Retenez-là ici. Je vous jure à toutes deux de vous ramener cet homme, dussé-je périr pour le sauver.

A cette minute où son désintéressement s'affirmait avec tant d'éloquence, Charlotte sentit se dissiper toutes les préventions qu'elle avait nourries contre lui. Elle le trouvait si noble, si grand, si beau, qu'elle ne résistait plus à l'attrait qu'il exerçait sur elle. Elle lui pardonnait ses erreurs et ses fautes, et ce fut comme vaincue qu'elle murmura, si bas que lui seul l'entendit :

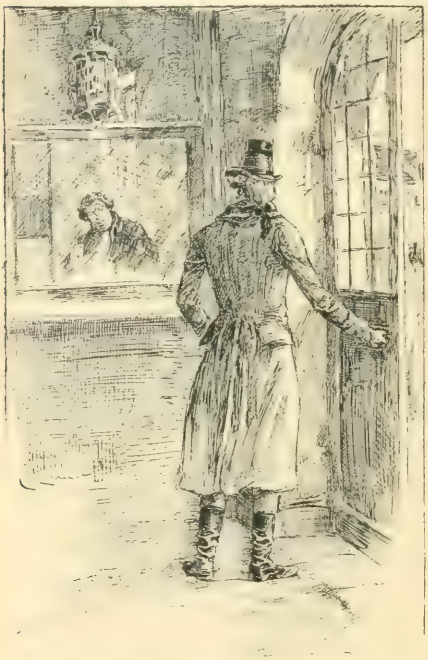
— Sauvez-le ; mais sauvez-vous aussi. Gardez-vous pour ceux qui vous aiment et pour moi dont vous avez à jamais conquis la reconnaissance.

X

SUR LA ROUTE DE PARIS

Dans la petite ville d'Amboise, située, comme on sait, entre Tours et Blois, avait eu lieu, ce jour-là, dernier jour du mois d'avril, le marché qui, de temps immémorial, s'y tenait toutes les semaines. Bien qu'en Touraine, comme partout ailleurs, la

Révolution eût eu pour conséquence de rendre de plus en plus difficiles les transactions commerciales, les cultivateurs des environs d'Amboise avaient, pour la plupart, conservé l'habitude de venir en ville les jours de marché. Mais c'était moins encore dans l'espoir de vendre à bon prix leurs produits dépréciés ou pour procéder à des achats qu'afin de recueillir des nouvelles de Paris, auxquelles nul citoyen ne pouvait plus être indifférent depuis que les événements qui se déroulaient dans la capitale avaient pris un caractère tragique et se répercutaient dans les provinces, menacées, elles aussi, par les violences d'une plèbe en délire. Aussi, leurs opérations bâclées en hâte, ces braves gens s'entassaient-ils dans les cabarets et y restaient-ils à échanger leur espoir et leurs craintes, jusqu'à l'heure de leur départ. C'était pour eux le moment le plus intéressant de la journée.



Il entra dans le bureau où un homme était assis.

A la tombée de la nuit, cette agitation durait encore. Elle donnait aux rues un air de fête et formait un curieux contraste avec leur ordinaire physionomie, si paisible six jours sur sept. On débattait ferme aux abords des auberges, dans les salles enfumées qui ne désemplissaient que lentement et qu'on voyait s'éclairer peu à peu de la flamme jaunâtre des chandelles.

Au dehors et au dedans, les conversations se poursuivaient passionnées et ardentes, caractérisées par des mots sonores lancés à pleine bouche, et par des noms illustres prononcés tantôt avec respect, tantôt d'un ton de haine ou de mépris. Les rivalités de la Convention et de la Commune, les luttes furieuses

de la Montagne et de la Gironde, la popularité de Marat, les ténébreuses menées de Robespierre, la modération dont on accusait Danton, les périls amassés sur la tête de Vergniaud, l'influence exercée sur les Girondins par la citoyenne Roland, la trahison de Dumouriez, la complicité de Pitt et Cobourg, tels étaient les sujets des entretiens où passaient à tout instant des expressions pompeuses ressuscitées de la plus lointaine antiquité, et entrées dans la circulation courante, sous la poussée des multiples incidents qui les avaient mises à la mode.

— Si tu viens pour souper, citoyen, il faut attendre.

Ces hommes et leurs actes avaient des adversaires aussi déterminés et résolus qu'étaient énergiques leurs défenseurs. Il était impossible d'en parler sans que se déchaînassent entre les contradicteurs d'âpres conflits de paroles, prélude des troubles de la rue, et sans qu'apparût, dans toute son horreur, cet esprit de suspicion et de haine, qui, d'un bout de la France à l'autre engendrait la guerre civile. On se bravait et on se menaçait, et, si l'on n'en venait pas aux coups, du moins y avait-il, au bout de chaque phrase, des images de mort brutalement évoquées par les plus audacieux pour imposer silence aux plus timides en les épouvantant.

Ce soir-là, au déclin du jour, l'agitation n'avait pas encore cessé. Mais, visiblement, elle tendait à s'apaiser. Ce n'est plus qu'à l'hôtellerie du Bon Samaritain qu'elle se continuait, les consommateurs attablés en cet endroit ne paraissant pas disposés à lever de sitôt la séance. Cette hôtellerie cossue et confortable,

moitié auberge, moitié cabaret, s'élevait à la sortie de la ville, sur la route de Paris, à côté de la poste aux chevaux. Ce voisinage expliquait sa vogue; elle recrutait sa clientèle parmi les voyageurs qui faisaient halte au relais. Tandis qu'on changeait les chevaux de leur voiture, ils allaient manger et boire au Bon Samaritain. Les gens d'Amboise le savaient. Ils venaient donc là de préférence, certains d'y apprendre et d'y voir du nouveau, et comme les arrêts à la poste se renouvelaient souvent, en vingt-quatre heures, l'auberge ne cessait guère de présenter la physionomie qu'elle avait encore au moment où nous y conduisons nos lecteurs.

Devant la porte, stationnait une diligence dételée, trois ou quatre berlines arrivées de loin et restées là, en attendant des chevaux, puis, s'espaçant sur une assez longue distance, les véhicules venus des environs, charrettes, cabriolets, et même quelques vieux carrosses tombés de la noblesse dans la roture, par suite des ventes de biens d'émigrés, si fréquentes en ce temps-là.

Dans l'intérieur de l'auberge c'était mieux encore. Gens du pays ou étrangers, de nombreux consommateurs occupaient toutes les tables, et le personnel de la maison ne suffisait pas à les servir. De la cuisine à la grande salle, c'était un incessant défilé de bouteilles et de plats que trois ou quatre servantes apportaient pleins et remportaient vides, ahuries, affolées, perdant la tête, ne sachant à qui répondre, et finissant par feindre de ne rien entendre.

Ce tumulte battait son plein, lorsqu'un bruit de roues le couvrit tout à coup pendant quelques instants. Les consommateurs assis près des croisées virent à travers les vitres arriver une voiture attelée de deux chevaux. Elle sortait de la ville qu'elle venait de traverser, dépassa l'hôtellerie et s'arrêta devant la poste. Dans cette voiture, il n'y avait qu'un seul voyageur. Il ouvrit la portière, descendit, entra dans le bureau où un homme était assis derrière un grillage.

— Il me faut des chevaux frais, lui dit-il, un postillon. Qu'on attelle pendant que je vais souper, et qu'on se hâte.

Quelque impérieux que fût cet ordre, le maître de poste, auquel il venait d'être jeté, ne bougea pas. Avec un flegme qui révélait une longue expérience des exigences du public et l'habitude de n'en pas tenir compte, il répondit :

— Nous n'aurons ni postillons ni chevaux avant demain matin. Bêtes et gens sont tous pris. Il faut te résigner à passer la nuit à Amboise, citoyen. Plusieurs voyageurs sont dans le même cas que toi. Fais comme eux : tu partiras à ton tour.

— Les représentants du peuple n'ont pas coutume d'attendre, répliqua le nouveau venu. Arrange-toi pour me faire partir sur l'heure, coûte que coûte.

Cette fois, le maître de poste daigna s'émouvoir. Il se leva, dévisagea son interlocuteur et lui dit :

— Je te reconnais pour t'avoir déjà vu. Tu es le citoyen Dolissalde, député de Saint-Jean-de-Luz, un patriote éprouvé que j'admire.

— Alors, fit Dolissalde apaisé par cet hommage, tu n'en dois être que plus disposé à me donner satisfaction.

— Je n'en ai pas le pouvoir, citoyen représentant. Mes chevaux sont presque tous surmenés, fourbus; un repos leur est nécessaire sous peine de les voir crever en route. Ceux que j'eusse pu te donner sont retenus.

— Par qui? Pour qui? interrogea Dolissalde qui, de nouveau, s'impatientait.

— Les uns pour le coche de Bordeaux à Paris, qui vient d'arriver et va repartir, — service public qui sous aucun prétexte ne doit être entravé.

— Mais les autres?

— Ils ont été réquisitionnés par un brigadier de gendarmerie, porteur d'un ordre de ton collègue, le citoyen Cavaignac.

En entendant prononcer ce nom, Dolissalde tressaillit. Cinq jours avant, au moment de quitter Saint-Jean-de-Luz, il s'était entretenu avec Cavaignac. Il savait, en montant en voiture, que le marquis de Rosnière, expédié dès le matin à Paris, voyageait en poste et n'avait sur lui que quelques heures d'avance. Durant la route, en songeant aux moyens de lui rendre la liberté, ainsi qu'il l'avait promis à Angélique et à Charlotte, et en considérant les difficultés d'une telle entreprise, il s'était dit que, s'il pouvait rejoindre en chemin le prisonnier, peut-être lui serait-il moins difficile de le délivrer qu'à Paris, où, une fois incarcéré, sa délivrance deviendrait presque impossible. Il avait donc fait diligence, brûlé les étapes, courut nuit et jour dans l'espoir de le rattraper. Mais les gendarmes qui conduisaient Rosnière étaient animés sans doute d'un égal désir d'atteindre promptement leur

destination, car Dolissalde, en dépit de ses efforts, n'avait pu retrouver leurs traces. Il désespérait déjà d'arriver en même temps qu'eux à Paris, lorsqu'à l'improviste il apprenait qu'ils les avait enfin rejoints.

Cette nouvelle lui causa autant de plaisir que d'émoi. Il comprit cependant la nécessité de n'en rien trahir. Ce fut avec une froideur voulue et d'un ton d'indifférence qu'il questionna le maître de poste.

— Est-il seul, ce brigadier ?

— Non, citoyen représentant. Il est accompagné d'un camarade. Je crois qu'ils mènent à Paris un suspect. Du reste, si tu veux en savoir plus long, tu peux aller les trouver à l'auberge du Bon Samaritain, la maison à côté. Ils y soupent. Tâche de t'entendre avec eux, et, s'ils consentent à retarder leur départ, je n'aurai plus à te refuser les chevaux que je leur destinais.

— C'est une affaire faite, répliqua Dolissalde avec assurance.

Il quitta le bureau de la poste et se dirigea vers l'auberge. Quand il y entra, elle était toujours pleine et bruyante. Sous la voûte d'entrée à peine éclairée, une vieille femme, la maîtresse de l'établissement, vint à sa rencontre au moment où il allait franchir le seuil de la grande salle.

— Si tu viens pour souper, citoyen, lui dit-elle, il faut attendre. Toutes les places sont occupées.

— Je cherche des gendarmes qui prennent ici leur repas.

— Des gendarmes ? Ah ! oui, je me rappelle. Ils sont dans ce cabinet, citoyen.

Elle désignait une porte close.

— Préviens le brigadier que le citoyen Dolissalde, représentant du peuple, a besoin de lui parler.

La vieille, en constatant qu'elle avait devant elle un haut personnage, se précipita pour obéir. Elle entra dans le cabinet et revint presque aussitôt, suivie du brigadier. Il s'avançait vers Dolissalde, obséquieux et empressé.

— Est-ce moi que tu demandes, citoyen représentant ?

— C'est toi ; j'ai voulu t'avertir que je prends les chevaux que tu as réquisitionnés. Tu ne te remettras en route que demain matin.

— Mais c'est contraire aux ordres que j'ai reçus, objecta le brigadier. Mes instructions sont formelles. Si tu en doutes, citoyen représentant, lis.

Il fouillait l'une des poches de son uniforme, en tirait un papier qu'il déplia avant de le présenter à Dolissalde.

— Tu verras qu'il m'est interdit de m'arrêter avant d'avoir déposé mon prisonnier au siège du Comité de Salut public.

— Je prends sur moi la responsabilité du retard, déclara Dolissalde. Je vais te délivrer une attestation qui te couvrira.

Sans plus attendre, il poussa la porte qu'avait fermée le brigadier et pénétra dans une pièce, au milieu de laquelle il aperçut assis à table, en train de manger, Rosnière et l'autre gendarme. Quoique le marquis ne portât plus l'uniforme des officiers espagnols, cet uniforme ayant été mis en pièces durant la lutte qu'il avait soutenue au moment de son arrestation, Dolissalde le reconnut sous les habits bourgeois dont il s'était vêtu, par ordre de Cavaignac, à son départ de Saint-Jean-de-Luz. Ces habits, trop étroits pour lui, lui donnaient l'air d'un paysan endimanché. Mais, à l'examiner de plus près, la mâle fierté de ses traits, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses mains, une attitude naturellement hautaine révélaient son origine aristocratique.

— Est-ce moi que tu demandes, citoyen représentant?

En voyant apparaître Dolissalde, il se leva surpris. Le gendarme qui le gardait l'imita. Dolissalde feignit de ne remarquer ni leur empressement, ni leur surprise, et, s'adressant au brigadier, il lui ordonna d'aller quérir une plume et de l'encre. Puis, il s'avança vers Rosnière et lui parla à demi-voix, employant, par

surcroît de prudence, la langue espagnole qui lui était familière et que comprenait à merveille le prisonnier.

— J'avais promis de vous sauver, monsieur, lui dit-il. Vous vous êtes défié de moi, et je pourrais en être offensé. Mais j'ai à cœur de tenir l'engagement que j'ai pris envers Mlle Mongautier. Dédaignerez-vous encore mon secours?

L'orgueil du marquis plia devant cette offre spontanée, et sa réponse témoigna de sa gratitude.

— Je ne voulais pas être votre obligé; j'ai eu tort, je l'avoue, et je vous prie de m'excuser. Si vous pouviez me venir en aide, j'accepterais maintenant. Mais vous ne le pouvez plus. Demain matin, je serai emprisonné, et votre zèle sera, pour moi, frappé d'impuissance.

— Vous est-il donc impossible d'échapper à vos gardiens avant d'arriver à Paris?

— Leur échapper n'est rien, répliqua M. de Rosnière. J'en ai fait bien d'autres, et, depuis cinq jours que je voyage, j'ai pu m'enfuir à plusieurs reprises. Il m'eût suffi de faire boire mes compagnons. Mais une fois libre, que deviendrai-je? Je n'ai pas de passeport; je ne possède plus que de maigres ressources qui seraient bientôt épuisées, et il y a trop loin d'ici aux frontières pour que je me flatte de l'espoir d'y arriver. Quant à rentrer libre dans Paris où je parviendrais à me cacher, comment m'y prendre? Découragé, las d'errer à travers le monde, sous le coup de menaces continuelles, les limiers de la police à mes trousses, j'aime autant en finir. On me guillotinera; c'était écrit.

— Les difficultés que vous énumérez ne sont pas insurmontables, répliqua vivement Dolissalde. En vous obligeant à passer la nuit dans cette auberge, je vous fournis peut-être une occasion inespérée de vous rendre libre. Tirez-vous seulement des mains des gendarmes, si vous le pouvez.

Rosnière haussa les épaules en souriant, comme pour marquer que ce n'était pas là le plus difficile.

— Je vous donne rendez-vous avant minuit, à une lieue d'ici, sur la route de Paris, poursuivit Dolissalde. Le premier arrivé attendra l'autre. Je me charge de vous conduire dans la capitale. Vous passerez pour mon domestique.

— Ne craignez-vous pas de vous compromettre?

— Eh! monsieur, laissons cela. Ne songez qu'à me seconder.

Le brigadier revenait. Dolissalde, brusquement, changea de

ton, enfla la voix, et, reprenant la langue française, il continua :

— Je te reproche tes crimes, malheureux, et tu railles ! C'est donc que tu es sans conscience, que tu as perdu toute pudeur ! Le regret de ton forfait, un repentir sincère pouvaient ennoblir ton trépas. Tu préfères finir en révolté ! Que ton destin s'accomplisse donc ! Tu ne mérites aucune pitié.

— C'est bien dit, citoyen représentant, intervint le brigadier ; mais, à vouloir ranimer son civisme, tu perds ta peine. C'est un grand scélérat

Tout en parlant, il tendait la plume à Dolissalde. Le conventionnel, continuant à simuler la plus vive irritation, s'assit devant la table, et, au bas des instructions rédigées par Cavaignac, il écrivit quelques lignes destinées à justifier les gendarmes du retard qu'il leur imposait.

— Voilà qui est fait, dit-il au brigadier quand il eut fini. Tu es maintenant à l'abri de tout reproche et tu peux attendre en toute sécurité le moment de ton départ. Encore un mot, ajouta-t-il avant de sortir. Élève ton zèle à la hauteur de ton devoir : sois vigilant et, durant cette nuit, ne dors que d'un œil. Cet homme a toutes les audaces. La violence et la ruse lui sont familières. Arrêté à plusieurs reprises, il est toujours parvenu à s'évader. Si ta surveillance se ralentissait un instant, il saurait en profiter pour s'enfuir.

— Je veillerai, citoyen représentant, affirma le brigadier.

Il accompagna Dolissalde jusqu'à la porte. Là, celui-ci le retint encore :

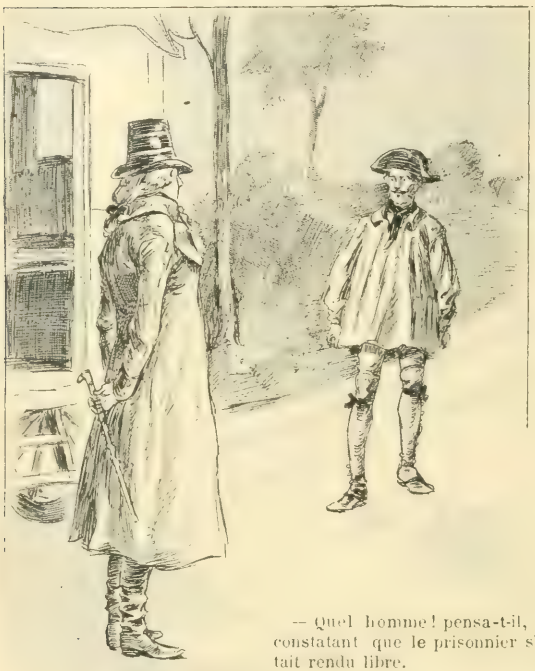
— Quoique j'aie dû parler sévèrement à ton prisonnier, lui dit-il, et te recommander de ne pas le perdre de vue, ne déploie pas contre lui des rigueurs inutiles. Si coupable qu'il soit, tu ne dois pas oublier qu'il va périr. La République a le devoir d'immoler les traîtres, mais non celui d'insulter à leur malheur. A la veille d'aller rendre compte de ses actions à l'Être suprême, ce ci-devant a droit à tous les égards compatibles avec la nécessité de le garder étroitement.

Impressionné par ces paroles, le brigadier, après avoir vu s'éloigner Dolissalde, rentra dans le cabinet. Rosnière s'était déjà remis à table. Mais l'expression de bravade et d'impertinence qui devant le conventionnel animait son visage avait fait place à une expression de mélancolie et de regrets.

— Le citoyen représentant me juge mal, murmura-t-il, et c'est

à tort qu'il m'accuse d'être insensible à ses remontrances. S'il pouvait lire dans mon âme, peut-être y verrait-il quelques remords. J'ai cependant une excuse, puisque c'est pour la défense du Trône que j'ai pris les armes. Mais ce n'est pas de gaieté de cœur, quoi qu'il en dise, que je les ai tournées contre ma patrie.

— C'est ainsi que tu aurais dû lui parler, jeune homme, observa le brigadier.



— Quel homme! pensa-t-il, en constatant que le prisonnier s'était rendu libre.

— N'eût-ce pas été me donner l'air d'avoir peur et de vouloir exciter sa compassion?

Rosnière passa la main sur son front comme pour en chasser des pensées douloureuses, et, paraissant se contraindre, il reprit gaiement :

— Bah! puisque je dois mourir, à quoi bon ces scrupules? Je ne veux plus songer qu'à vivre en joie les heures qui me restent, et, puisque nous avons toute une nuit devant nous, camarades, je vous propose d'en profiter pour faire bonne chère. Foin du pauvre souper que nous offre la République! Ne pouvons-nous y ajouter un menu moins spartiate et quelques bouteilles de vin vieux? Qu'en dis-tu, brigadier? C'est moi qui régale.

Il avait pris dans ses poches une poignée d'assignats jaunis et froissés et les étala sur la table en disant :

— Voilà de quoi payer.

Les gendarmes se consultaient du regard, visiblement tentés

par cette offre séduisante. Mais le brigadier hésitait, comme s'il eût craint de compromettre son autorité en se familiarisant avec son prisonnier. En même temps, il se rappelait les dernières paroles du représentant du peuple : « Pas de rigueurs inutiles », lui dit Dolissalde. Et ne serait-ce pas une rigueur inutile que d'empêcher ce malheureux voué à l'échafaud d'égayer les instants qui lui restaient à vivre ? Cette considération inspira la réponse du brigadier.

— Je ne m'oppose pas à ce que tu choisisses ce que tu veux boire et manger, dit-il. Mais les patriotes n'acceptent pas les largesses des ennemis de la République.

— La République ! s'écria Rosnière. Mais je ne refuse pas de boire à sa prospérité, à la mémoire de ses défenseurs, malgré le mal qu'ils m'ont fait. Quand on est vaincu, condamné, on voit les choses autrement que pendant le combat. Refuseras-tu de me faire honneur ?

Les deux voyageurs se séparèrent sans échanger un mot.

— S'il ne sagit que de trinquer aux mânes des héros morts pour la patrie...

— Oui, à leurs mânes et aussi aux victoires de ses armées... Appelle le maître de l'auberge, brigadier. Commande toi-même.

Pendant ce temps, dans la pièce voisine, Dolissalde soupait en hâte. Il ne se dissimulait pas la gravité de l'acte qu'il venait d'accomplir en favorisant l'évasion d'un prisonnier d'État, en l'aidant à la préparer et en se faisant ainsi son complice. Mais, lié par une promesse solennelle, il voulait la tenir et à cette inébranlable résolution il sacrifiait les ressentiments qu'il nourrissait contre les émigrés et les traîtres, convaincu d'ailleurs que celui qu'il avait entrepris de sauver n'était pas assez redoutable pour que sa délivrance mît en danger la République.

Son souper terminé, il revint à la poste, afin de donner des ordres en vue de son départ. Ce n'était pas cependant qu'il fût pressé de partir. S'étant engagé à attendre Rosnière à une lieue de la ville jusqu'à minuit, il considérait comme prudent d'abréger son attente. Trop longue, elle pouvait éveiller les soupçons du postillon, et elle serait d'autant plus courte qu'il partirait plus tard.

Il simula donc une accablante fatigue, un pressant besoin de repos, et, après avoir prévenu le maître de poste que, d'accord avec les gendarmes, il prenait pour son usage les chevaux qu'ils avaient réquisitionnés, il fixa à dix heures sa mise en route.

Il voulait essayer de dormir jusque-là. Très obligeamment, le maître de poste lui offrit sa propre chambre. Il accepta cette offre et se jeta sur un canapé. A dix heures, on le réveillait. Devant la poste, sur la route maintenant déserte et silencieuse, sa voiture l'attendait, tout attelée, le postillon en selle. Il y monta et on partit.

En moins d'une demi-heure, l'équipage eut franchi la distance d'une lieue. Il y avait en cet endroit un petit bois dont Dolissalde se souvenait pour y avoir passé lors de ses précédents voyages. Les arbres répandaient tout autour une ombre propice à qui voulait se cacher.

Dolissalde arrêta là le postillon. Il lui ordonna de se ranger au ras du chemin, sur la lisière du bois, et d'éteindre ses lanternes.

— J'attends quelqu'un, lui dit-il. Et comme le postillon semblait s'étonner, il ajouta :

— Souviens-toi que, quoi qu'il arrive, tu ne dois rien voir, rien entendre. Tu payerais de ta tête tout propos qui prouverait que tu as vu et entendu.

De telles menaces, en ce temps-là, n'étaient point vaines. Le postillon le savait. Il savait aussi qu'il conduisait un représentant du peuple, un membre de cette Convention terrible qui avait fait périr le roi de France, et dont le seul nom faisait trembler les citoyens jusqu'au fond des plus humbles bourgeois, les plus puissants monarques sur leur trône. C'était assez pour lui fermer la bouche. Assuré de sa discrétion, Dolissalde attendit, protégé par l'obscurité. Il était descendu de voiture et marchait de long en large, sous les arbres, ne suspendant sa promenade que lorsque passaient des voyageurs. Il n'en vit passer d'ailleurs qu'un très petit nombre, et aucun d'eux ne l'aperçut. Une heure s'écoula ainsi

A ce moment, dans le silence du soir, se fit un bruit de pas qui se rapprochait. Dolissalde regarda du côté d'Amboise d'où venait ce bruit. Sur le blanc ruban qui se déroulait sous la lune claire, se dressa bientôt une haute silhouette. Il la laissa s'approcher jusqu'à ce qu'il eût reconnu Rosnière.

— Quel homme! pensa-t-il en constatant que, ainsi qu'il le lui avait prédit, le prisonnier s'était rendu libre.

Interpellant le postillon, il lui enjoignit de rallumer ses lanternes. Puis, quand le fugitif fut à sa portée, il l'arrêta par ces mots :

— Je suis là.

Il avait ouvert la portière; il montra l'intérieur de la voiture au marquis en l'invitant à monter.

— Ma place est sur le siège, répliqua Rosnière.

Dolissalde insistait.

— Ce sera temps de t'y mettre avant notre entrée dans Paris.

Rosnière céda. Son compagnon monta derrière lui, ferma la portière, et, le postillon ayant fouetté ses chevaux, ils filèrent grand train.

— C'est donc vrai que je vous dois la vie, moi qui m'étais promis de refuser votre assistance ? s'écria le marquis, dans un élan de gratitude.

— Vous ne me devez rien, répondit Dolissalde. C'est une autre que moi qu'il faudra remercier, celle pour qui je vous sauve.

— Mlle Mongautier ?

— Évitons de parler d'elle, voulez-vous ?

Rosnière s'inclina en signe d'obéissance. Dolissalde reprit :

— Comment avez-vous fait pour vous délivrer ?

— Comme je vous l'avais dit. J'ai grisé mes gardiens. Je les ai vus rouler sous la table, s'endormir. Alors, très tranquillement, j'ai ouvert la croisée et je suis sorti. Quand ils s'apercevront de ma fuite, je serai loin, grâce à vos bons offices.

— Vous m'avez demandé de vous faire entrer dans Paris, continua Dolissalde. Êtes-vous toujours décidé à venir jusque-là ?

— Décidé plus que jamais, déclara le marquis. Empêché quant à présent de retourner à l'étranger, je ne saurais me cacher nulle part mieux qu'à Paris. J'y ai des amis fidèles qui me donneront asile jusqu'au moment où je pourrai repartir.

— Alors, écoutez-moi. Demain matin, avant que nous soyons en vue de la capitale, vous monterez sur le siège.

— Ainsi qu'il convient à un domestique, fit Rosnière gaiement.

— Je n'ai pas d'autres moyens de vous soustraire aux formalités auxquelles sont soumis les arrivants. Mon passeport me donne le droit de me faire accompagner par mon officieux. Je suis donc contraint de vous donner cette qualité.

— Je l'accepte avec reconnaissance.

— Une fois dans Paris, nous nous séparerons.

— C'est entendu. Votre secours ne me sera plus nécessaire.

— Cependant, ajouta Dolissalde, si, de nouveau, il vous arrivait malheur, n'hésitez pas à vous adresser à moi. Si même, dès à présent, vous avez besoin de quelque argent... Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez à bout de ressources ?

— Je sais où m'en procurer. Merci quand même, monsieur.

Il y eut un silence. Puis, Dolissalde reprit :

— Il me semble que nous n'avons plus rien à nous dire et que nous pouvons dormir.

Le marquis fit un signe de dénégation.

— Je n'ai pas tout dit encore, monsieur. Quoique vous ayez repoussé les témoignages de ma gratitude, comment me défendre de vous l'exprimer, à cette heure où, grâce à votre généreux dévouement, je recouvre la liberté ?

— N'insistez pas, monsieur, supplia Dolissalde.

— Un seul mot. J'ignore ce que l'avenir vous réserve. Mais, lorsque les Français révoltés seront rentrés dans le devoir, et quand le roi de France, S. M. Louis XVII, aujourd'hui captif au Temple, aura recouvré sa couronne, ce jour-là, monsieur, si vous êtes persécuté, je serai heureux de me constituer votre défenseur.

Dolissalde sourit dédaigneux, et répondit :

— C'en est fait de la royauté. Pour empêcher son rétablissement, il y a des millions de Français, prêts à prendre les armes.

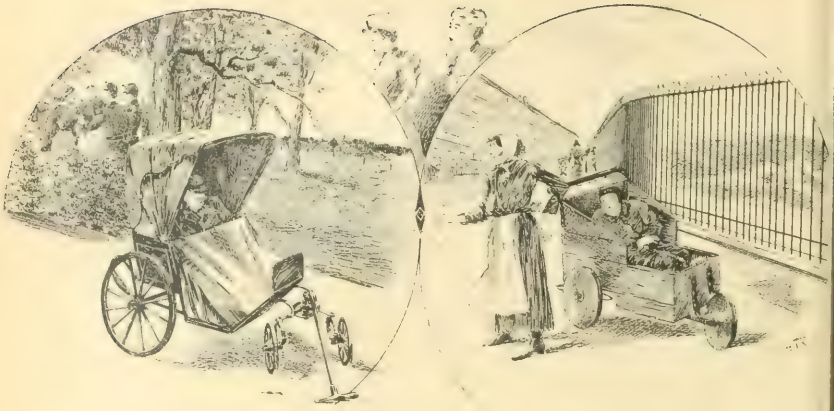
— Eh! que sait-on? demanda Rosnière.

— La République fondée sur la volonté d'un grand peuple, est inébranlable. Je n'en suis pas moins touché de vos honnêtes intentions. Elles sont d'un cœur pur et loyal, quoique aveuglé.

Ce fut leur dernier mot. Maintenant, ils se taisaient l'un et l'autre, empêchés, par la différence d'opinions qui les faisaient ennemis, de se prodiguer plus longtemps et plus complètement leur estime réciproque. Durant toute la nuit, ils n'échangèrent que de rares propos. Du reste, leur voyage se poursuivait sans incidents. Aux relais où ils durent s'arrêter, il suffit que Dolissalde déclinât sa fonction de représentant pour leur épargner les formalités qu'on imposait aux voyageurs. Quelques lieues avant Paris, au lever du soleil, Rosnière prit place sur le siège, et c'est dans cet équipage que, protégé par Dolissalde, il entra librement dans la cité terrorisée où régnait souverainement la Commune tombée au pouvoir des Jacobins. Au tournant d'une rue, il sauta sur le pavé; les deux voyageurs se séparèrent, sans échanger un mot.

Ernest Daudet.

(A suivre.)



LE PÈRE DE MADAME

— Surtout, Annette, ayez bien soin de mon père !

C'est ce que ne manquait jamais de dire Mme de Lautry à sa domestique, chaque fois que celle-ci sortait, poussant devant elle la voiture où le pauvre M. Buvignières gisait impotent et inconscient.

Ancien haut fonctionnaire, inspecteur des finances en retraite, commandeur de la Légion d'honneur et décoré d'une multitude d'ordres exotiques, M. Buvignières, aux abords de ses soixante-dix ans, avait été frappé de paralysie. Il était veuf et n'avait qu'un enfant, une fille, veuve elle-même depuis peu, et qui s'empressa de le recueillir chez elle et de l'entourer de sa plus tendre sollicitude. Mère d'un garçonnet de six ou sept ans et d'une petite fille qui atteignait à peine ses vingt mois, Mme de Lautry partageait ainsi son affection et son excellent cœur entre ses bébés et son infortuné père.

Elle habitait, à Passy, un modeste et paisible pavillon de la rue du Ranelagh, et chaque après-midi, quand le temps le permettait et qu'elle en avait le loisir, elle s'en allait, accompagnée de ses enfants et de sa femme de chambre qui voiturait M. Buvi-

gnières, faire une promenade dans le Bois de Boulogne, aux alentours de la Muette. Lorsque Mme de Lautry se trouvait retenue par quelque visite à rendre ou à recevoir, empêchée par quelque urgente course, Annette partait seule avec le malade dans sa chaise roulante, et alors...

— Surtout, ayez bien soin de mon père! Vous entendez, Annette!

— Madame peut être sans inquiétude!

En effet, quel danger pouvait-il y avoir? Les voitures étaient rares dans ces parages, et c'était si tôt fait de gagner le Bois, d'arriver à une contre-allée ou de s'engager dans un des petits chemins interdits aux cavaliers.

Or, il advint qu'une après-midi de juin, Annette, qui ce jour-là était seule avec son malade, fit la rencontre d'une de ses payses, de la grosse Élisa, son ancienne camarade de première communion à Saint-Bonnet de Bourges, devenue, par le hasard des temps, une bonne comme elle chez des bourgeois de Passy. Deux militaires, deux superbes *tringlos*, tout luisants et battants neufs, escortaient Elisa; et, comme eux aussi étaient originaires de la ville de Jacques Cœur, voilà nos quatre Berrichons bientôt rassemblés côte à côte sur un banc, le long d'une pelouse avoisinant la porte de la Muette, et dégoisant à cœur joie et à bouche que veux-tu de tous leurs souvenirs du pays natal. Près de ce banc, en bordure de la pelouse, se dressait un épais bouquet de bois, devant lequel Annette avait eu soin de placer la petite voiture, de façon que le malade fût abrité le mieux possible contre le soleil et contre le vent. Il n'y avait du reste aucune indiscrétion à redouter de sa part puisqu'il n'articulait plus que des sons incompréhensibles, semblait ne plus entendre, ne rien voir presque, ne s'intéresser à rien et ne vivre que pour manger, mais avec quel appétit!

L'entretien était si intéressant, si passionnant, qu'il se prolongea toute une grande heure. Quand enfin Annette se décida à prendre congé de ses pays pour regagner la maison et tourna la tête... ô stupeur! miséricorde divine! le père de madame avait disparu. Plus de voiture, plus rien!

Annette n'en croyait pas ses yeux. Elle se mit en quête, courut d'un côté, d'un autre, revint sur ses pas, rebroussa chemin de nouveau, arrêtant les passants, les interrogeant toute anxieuse, haletante, éperdue...

Non, on n'avait pas vu de malade... Non, pas de petite voiture!...

Il fallait rentrer pourtant ! Et comment oser?... Que répondre à madame ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Dans son saisissement et son affollement, la pauvre fille en vint à se dire que M. Buvignières était peut-être reparti tout seul, qu'il avait pu marcher oui, tout d'un coup, comme ça, par miracle ; qu'il s'en était retourné de lui-même, sans la prévenir, à la dérobée, sans doute pour lui jouer une farce, ramenant sa roulotte avec lui, et qu'elle allait le retrouver à la maison...

Hélas! non, il n'y était pas ! Et l'on peut juger avec quelle désolation et quelle indignation Mme de Lautry accueillit les aveux de sa domestique.

— Malheureuse ! Je vous le disais bien, de faire attention ! Je vous le recommandais bien chaque fois! Est-ce vrai ? Et vous me répliquiez toujours qu'il n'y avait rien à craindre, aucun danger... Vous voyez, n'est-ce pas ? Vous voyez ?

Des jours et des semaines s'écoulèrent : malgré les déclarations faites à la police, les démarches de toutes sortes et les recherches sans nombre, M. Buvignières demeurait introuvable.

Mme de Lautry, dont la foi était des plus vives, la piété ardente et profonde, avait fini par ne plus rien attendre du secours des hommes et s'en remettre entièrement à Dieu. Elle ne cessait de le prier, d'implorer sa miséricorde et sa clémence, pour qu'il protégeât l'infortuné vieillard et le lui rendît... s'il était encore de ce monde !

Un jour qu'elle était allée voir une de ses amies de pension, sa plus intime amie, Berthe Lefillol, perchée dans le haut du boulevard Saint-Michel, et qu'elle s'en revenait le long de la grille du Luxembourg, en compagnie de son petit garçon et de Mlle Suzanne qu'Annette portait dans ses bras, elle fut accostée par une vieille femme, une mendiante, qui psalmodiait plaintivement :

— N'oubliez pas un pauv' paralytique, si vous plaît !

Elle fouilla dans sa poche, en tira une pièce de menue monnaie ; mais à l'instant où elle la glissait dans la main de la mendiante, Annette jeta un cri.

— Oh! madame ! madame !

Le regard de Mme de Lautry suivit celui de sa bonne... Là, à deux pas d'elle, contre le mur de soubassement de la grille

M. Buvignières était installé dans une petite voiture, — pas celle qu'il avait rue du Ranelagh, une autre moins élégante et moins cossue, plus fatiguée et défraîchie, mais propriété cependant. Oh ! c'était bien lui ! Sans le moindre doute ! Du premier coup il était méconnaissable, quoique paraissant mieux portant, moins sanguin. Il n'y avait que sa rosette de la Légion d'honneur qu'on avait prudemment enlevée.

— Mon père ! mon père ! Toi ! s'exclamait Mme de Lautry.

Et une sorte d'épanouissement, de vague sourire, comme un rayon d'intime joie et de suprême allégresse, illumina la face du paralytique, toujours immobile, muet, affalé.

— Comment ce malade est-il là, madame ? Où l'avez-vous trouvé ? Comment osez-vous le...

Mais la mendiante, jugeant ces questions trop indiscrètes et la situation quelque peu gênante, s'était empressée de gagner le large.

— Annette, passez-moi Suzanne, et prenez cette voiture !... ramenez monsieur !...

Eh bien, ce retour ne profita pas, ainsi qu'on aurait pu le croire, à M. Buvignières.

La mendiante, la vieille mère Pellegrin, qui durant près de dix ans, avait soigné deux paralytiques, son mari d'abord, puis un beau-frère de celui-ci, et avait vécu d'eux et bien vécu, copieusement exploité avec ces infirmes la charité publique, s'entendait comme personne à les traiter et les gouverner.

Ilsavaient beau se fâcher ou implorer, beau geindre et vociférer, elle ne se laissait pas imposer ni attendrir, elle tenait bon et ferme ; pas de vin pur, pas de viandes noires, pas de salaisons, aucun excitant, rien que de l'eau rougie et des légumes, du végétalisme.

Il est probable que Mme de Lautry, dans sa filiale tendresse, se montra moins prudente. Elle se fit une fête sans doute d'indemniser son père des jeûnes et privations qu'il avait endurés. Tant il y a que, dès le lendemain de sa rentrée au bercail, M. Buvignières commença à perdre sa bonne mine et ce regard dont la vivacité et l'éclat attestaient certainement des réapparitions de l'intelligence. Il semblait toujours fatigué à présent, toujours alourdi et ensommeillé ; il avait comme peine à soulever les paupières, et lorsqu'il regardait, c'était d'un œil terne et fixe, atone et vitreux, inconscient, sans expression, sans vie.

Annette remarqua vite ce changement et crut devoir le signaler à Mme de Lautry.

— Voyez donc, madame, comme monsieur a le teint rouge, empourpré, tout le visage congestionné... Et puis il dort tout le temps... Ça m'inquiète, madame, je vous assure.

— Mais moi également, ma fille. Oui, je me suis bien aperçue aussi de ces somnolences continuelles et de cette congestion... Je suis passée hier chez le docteur Vallier pour lui en parler et le prier de venir le plus tôt possible; je l'attends ce matin...

— Ecoutez, madame, ce n'est pas pour vous commander, mais... à la place de madame, j'aurais plus de confiance dans la femme... vous savez, cette vieille femme, la mendiante qui avait emporté monsieur. Oui, elle doit certainement posséder quelque secret pour ravigoter ces malades-là !

— Annette ! A quoi pensez-vous !!

— Que madame veuille seulement se rappeler comment était monsieur quand nous l'avons repris, comme il avait l'air éveillé et florissant... et comparer ?

— C'est vrai... il n'y a pas à nier..., balbutia Mme de Lautry.

— Eh bien, si j'étais que de madame, je tâcherais de la retrouver, cette sorcière-là et — je ne lui rendrais pas monsieur, non ! — mais je lui demanderais comment elle faisait pour si bien le soigner !

On n'eut pas le temps d'entreprendre cette recherche et tenter cette expérience : ce jour-là même un quart d'heure après le départ du docteur Vallier, M. Buvignières était frappé d'une nouvelle attaque et enlevé par une mort foudroyante.

Albert Cim.

PASSAGÈRE[1]

(*Suite.*)

Non!... non! Elle ne le raillait pas, gênée plutôt elle-même, à son tour, par cet accueil et ce silence. Voilà qu'enhardi, il ne la retrouvait plus, sa prunelle.

— Monsieur, fit-elle, et sa voix, plus sourde sur ce mot, se raffermit tout de suite, retrouvant son timbre primitif durant que se relevaient ses longs cils, j'arrive sans doute trop tard?

— Mon Dieu... madame...

Quoi?... C'était donc bien pour l'annonce qu'elle venait?... Elle s'offrait?... Tout bas il s'injuria. Non! avait-il été assez bête! Il eut envie de rire, puis une fatuité le roidit dans un besoin de paraître insolent.

— Je ne vous cacherai pas, madame...

De rechef, il n'acheva point. Durant qu'il la fixait cette fois bien en face, d'un regard qu'il voulait fouilleur — le regard dont il enveloppait ses chevaux tout à l'heure : on ne l' « enrossait » pas, lui! — voilà qu'elle s'était méprise au son de sa voix ou à cet examen. Évidemment, elle avait pressenti un refus : ses yeux changeaient de couleur, un frisson plissait ses lèvres. Ou bien — oui, c'était cela! — ce coup d'œil de maquignon chez son hôte l'avait cinglée...

Il venait de découvrir la physionomie tout entière.

Ah! pourquoi débattre les choses, couper les cheveux en quatre, se mentir : il ne se tromperait pas!... Il était plus troublé qu'elle, et elle avait une autre cause encore, sa paralysie puérile devant cette femme ; elle n'avait qu'une cause : il venait de découvrir la physionomie tout entière, la voilette enfin levée! Et

(1) Voir le numéro du 25 Décembre 1897.

devant son inattendue séduction, devant son œil étrange et doux, sous la nouveauté du charme froid qui sortait d'elle, il se sentait à la fois béat et dérouté. Qui donc était-elle pour s'offrir à lui, si vraiment femme, et non fille, si fière et si libre!... Et un peu de crainte le remuait à prévoir le désenchantement fatal : ne ressemblait-elle pas à son rêve?...

Cependant, il parlait. Des banalités : l'heureuse surprise de cette visite, etc..., des mots stupides, et, de nouveau, il l'examinait, — mal. Inconscient de ses paroles, il cherchait à la reconstituer, à se la définir, cette beauté neuve. Aucune parmi ses plus jolies maîtresses, aucune parmi les femmes dont il avait souhaité le baiser, n'avait cette âme dans les traits, n'avait cet œil, et combien en avait-il possédé, et combien en avait-il désiré de plus belles!

— Je serais venue plus tôt, interrompit-elle, mais de ce matin seulement... depuis une heure... je sais votre projet de croisière et votre désir de trouver une compagne de route.

Frappé de son ton net, de sa voix décidée, il releva le front : le regard qu'il heurta lui sembla non moins résolu, légèrement hautain peut-être.

« Un coup de tête, pensa-t-il, un désespoir qui veut fuir, ou bien encore, la dernière carte d'une belle joueuse, le sacrifice froidement délibéré d'une femme, exigeant du moins le paiement royal auquel elle a droit et prompte à saisir l'occasion de se vendre hors des banalités ordinaires, dans du romanesque... »

Et sur cette réflexion, sentant par habitude le besoin d'être « fort », il s'en voulut de demeurer ému. Quoi qu'elle lui demandât, il le lui donnerait, certes : n'était-il pas généreux avec toutes? Or, celle-ci valait qu'on se ruinât! Mais avec quel empressement, dès cette minute, l'éblouirait-il, s'il l'osait, et si, au prix d'une prodigalité dépassant, qui fût-elle, toute ambition, il devait rentrer dès à présent dans son rôle d'homme! Oh! l'admirer, à l'aise, sans plus se sentir, lui, le banquier, lui, le mâle, honteux devant cette créancière, emprunté devant cette coureuse d'aventures s'offrant là comme s'offrirait une reine!...

— Puisque votre choix, monsieur, n'est pas encore fixé...

Avait-il dit cela? songea-t-il. Jamais!... Voilà que, l'achevant, elle parlait pour elle et pour lui, tranquillement impérieuse, sûre de sa victoire.

— ... Je serais en effet heureuse d'être agréée...

Sur le mot « agréée », un pâle sourire — il le remarqua — découvrait ses dents magnifiques, un sourire non moins rhythmique que ses yeux changeants. Fresneaux ne sut s'il traduisait amertume ou rouerie.

— ... et de connaître en tout cas votre décision le plus tôt possible.

Un mouvement appuyant la fin de la phrase, il redouta qu'elle se levât, et, dans son ignorance du terrain, les questions qui le hantaient ne sortirent point. Mais elle se bornait à tirer de sa poche un bout de lettre. C'était un petit carré de papier du Japon, sans chiffre, une demi-feuille coupée aux ciseaux, sur laquelle elle lut une copie de l'annonce. Et l'homme percevait à présent des ironies dans sa voix. Comme cette rédaction était ridicule, et la demande elle-même!...

Lentement elle lisait, le parler pur, sans accent international, de bon goût à l'égal de son costume de voyage: parfois, elle s'interrompait pour interroger.

« C'est elle qui me questionne! » constata Fresneaux en se piquant au jeu.

— « ... *l'hospitalité à son bord pour croisière de quelques mois...* » Vous aimez la mer, monsieur?

— Passionnément, madame... Et vous?

— Beaucoup. J'ai toujours rêvé d'accomplir un long voyage comme celui que vous projetez, mais je n'ai jamais pu dépasser les côtes de Grèce. « ... *à dame distinguée, jolie...* » (Elle ne détacha pas les deux derniers mots, le timbre plus bas peut-être) « ... *de vingt-cinq à trente ans...* » C'est à cause de cette précision, quant à l'âge, que je suis venue tout de suite, sans vous écrire, ainsi que m'y invitait la fin de l'annonce.

— Je ne m'y étais pas nommé, madame...

— C'est vrai, mais je vous en savais l'auteur, répondit-elle, une furtive malice égayant le temps d'un éclair ses lèvres graves, comme si, pensa son hôte, elle s'était amusée de décevoir sa curiosité.

— Vous saviez?

Elle ne parut pas entendre.

— Si cette condition était essentielle, je devrais renoncer à l'espoir d'embarquer, et, en ce cas, je quitterais Paris ce soir. De là, ma visite matinale. J'ai presque en effet trente et un ans.

— La condition n'était pas expresse, répliqua-t-il en saluant.

Un silence descendit, dura. La femme fronçait d'abord les sourcils ; puis sa bouche se crispa, et entre ses doigts, tout à coup, sa face-à-main se rompit d'un coup sec. Et, lui, la regarda dans les yeux.

Pourquoi ne parlait-elle plus? Ne devinait-elle pas ses timidités à travers l'admiration stupéfaite dont il la caressait? Pour excentrique qu'elle fût, ne la trouvait-elle point naturelle, sa surprise? Et que pensait-elle à présent? Pourquoi cette impatience et, son visage clos, cette fièvre des mains cassant ce brimborion d'écaille? Pouvait-il, ne sachant rien, risquer de la blesser par des questions?... Elle ne le voyait donc pas, délicat et déjà tendre, silencieux du silence qu'ont les collectionneurs et les enfants, leur convoitise brusquement réalisée d'un jouet trop cher, d'un bibelot unique?... Et si captivante!... D'une expression non vue! d'un charme si rare!...

Un morceau du lorgnon glissa le long de la robe, tomba sur le tapis. Subitement, en le ramassant, il songea que, non comédienne, elle souffrirait d'attendre davantage une réponse.

Aussitôt, une pitié l'amollit, mais sa curiosité s'en fit plus intense.

— Assurément, madame, je n'aurais jamais osé espérer la fortune que le hasard m'envoie ce matin...

L'inconnue ne bougea point : ses lèvres s'entr'ouvrirent — sourire ou bien soupir de soulagement?

— Ainsi, je suis agréée?...

Il allait pour répondre, mais ce que pensait le mâle réveillé elle le devina sans doute. Sous la pâleur mate de sa peau, du sang courut, comme allumé par la flamme dont s'éclairait l'œil du jeune homme. Aussitôt, elle se leva, très occupée des plis de sa robe qu'elle aplatissait.

— Quand partons-nous? fit-elle, redevenue impassible.

— Mais, balbutia-t-il, pris de court, je n'avais aucun projet... Je désespérais de trouver, je vous l'ai dit... Nous partirons, nous partirons... quand il vous plaira! Je suis tout à fait à vos ordres.

A peine le remercia-t-elle, et d'un hochement de tête encore puis, d'un ton détaché :

— Votre jour sera le mien. Demain, dans huit jours, ce soir même si vous le jugiez bon...

— Ce soir? interrompit-il, interloqué.

— Oui, ce soir, si cela vous convenait; mes malles sont faites.

A chaque fois que, du geste ou de la voix, il troublait ainsi ses étonnements, il croyait démêler une inquiétude qui se répandait. Et pour l'éprouver, pour se montrer enfin moins original, il ne voulut plus réfléchir, se lança :

— Eh bien, va pour ce soir! En prenant le rapide de Marseille, nous serons demain à bord de *La Liane* après déjeuner. Mon yacht est à la Seyne, près Toulon, où l'on doit visiter ses machines...

— Entendu, monsieur. Je serai ce soir à la gare de Lyon.

Elle avait fait deux pas.

— Mais vous devez avoir des préparatifs... des achats... Il vous faut pour les mers chaudes, pour l'Inde, pour le Japon, un... équipement spécial. Voulez-vous me permettre de...

Elle pâlit, un frisson aux lèvres, et, l'œil dur, répondit en cherchant ses mots :

— Je suis prête... J'ai d'ailleurs le temps jusqu'à ce soir si, à la réflexion, il me manque quelque chose. D'ailleurs, n'y a-t-il pas des magasins aux escales?...

Elle les nommait en voyageuse qui, d'avance, a étudié les étapes, et elle termina par un : « Je vous remercie » sec et tranchant.

— Emmenez-vous une femme de chambre? reprit-il, tremblant à la fois de l'avoir blessée et férocement désireux de la forcer à se livrer. Ou bien préférez-vous utiliser les services de la femme de mon domestique?... C'est une brave fille, très adroite, et qui, déjà faite à la mer, m'a demandé la permission d'accompagner son mari.

— Je n'emmène personne; cette femme suffira donc. Je voyage, du reste, à l'anglaise, j'ai le pied marin et je ne suis pas encombrante.

Par cette déclaration, ne lui signifiait-elle pas de ne plus avoir à lui parler du voyage? On partait le soir même; elle serait à la gare... voilà! C'était fini. Aussi bien se dirigeait-elle vers la porte. Alors, comme il lui tendait le fragment d'écaille qu'il avait ramassé l'instant d'avant, tout un côté détaché du manche de sa face-à-main, il y remarqua un chiffre, un G diamanté :

— G...? G...? fit-il gaiement. Georgette?... Geneviève?... Gabrielle?... Si, toutefois, c'est là l'initiale d'un prénom?...

— Tiens! répondit-elle avec douceur, comme satisfaite de la

forme discrète de l'interrogation. C'est vrai! Je sais votre nom et vous ignorez le mien!... Je me nomme Germaine...

Il ne broncha point; son silence seul s'informait encore.

— Mme Germaine... Weber... Oui : Weber...

Elle semblait répéter ce nom pour se l'apprendre à elle-même, pour se forcer à le retenir, et son regard, s'abaissant vers le piano, trahissait ingénument pour Fresneaux le mensonge de cet état civil. Et ce devait être encore, pensa-t-il, la suite de l'association d'idées que commandait le choix musical de son pseudonyme qui l'arrêtait devant les partitions empilées près de l'instrument.

— Wagner... Schumann... Mendelssohn... Bach... Beethoven... Ah! fit-elle, presque joyeusement : la musique de votre intérieur!

Elle montrait les toiles couvrant les murs, puis, parmi des plantes vertes, entre les meubles rares, sous des tentures sévèrement somptueuses, des statues, des bronzes, cent œuvres d'art, toutes originales, dont elle loua l'heureuse réunion.

— Voilà qui repose du bric-à-brac des salons du jour, comme des collections mêlées étant trop complètes. Vous avez écrémé, monsieur!

Sans paraître pédante, et ne se trompant point, elle nommait quelques œuvres, les plus rares, les moins banalisées, qui justement ne portaient pas visiblement de signature, celles qu'elle ne regardait pas tantôt quand il l'avait surprise. Du fragment de son lorgnon, elle les désignait d'un joli geste, et il l'admirait, ravi, peureux, en un rêve, et il lui répondait au hasard.

Oui, toutes jolies...

Un moment, elle laissa courir ses doigts gantés sur le clavier, et, dans les quelques mesures qu'elle esquissa sans cesser de causer, un écho de Schumann passa, le prélude d'une phrase qu'il aimait entre toutes.

...où, du moins, drôles

— Vous avez sans doute un piano à bord?

— Oui, certes, deux même, dont un sur le pont, et quelques toiles aussi, et des bibelots, qui vous plairont puisque vous aimez les jolies choses...

— Des livres ?

— Une bibliothèque !... *La Liane*, voyez-vous, c'est un...

Elle l'interrompit gentiment pour le « supplier de lui laisser des surprises » ; et elle se dirigeait de nouveau vers le second salon, quand elle s'exclama devant un plat niellé, d'un travail oriental. Charmant, certes, l'objet, mais au fond quelconque par comparaison avec les chefs-d'œuvre proches. Fresneaux pourtant ne s'étonna point de cette apparente faute de goût, car sur ce plat, son vide-poche habituel, s'empilaient des photographies de femmes.

Harassant les domestiques.

— C'est persan, n'est-ce pas ?

— Non, madame, siamois. Un cadeau de notre consul à Bangkok...

— Vraiment? fit-elle en se penchant pour mieux voir.

Alors, sur sa nuque, sur sa joue, elle sentit peser le regard du jeune homme, et susurra, pareille un instant à toutes les femmes : « Suis-je assez indiscrète ! Je ne voyais pas ces portraits !... »

— Oh ! ces portraits !... s'écria-t-il, content de la voir s'amoindrir devant le mâle reparu, ce sont les envois que m'a valus mon annonce... Ils devraient être au feu... un oubli de Pierre... Vous pouvez constater que mon découragement jusqu'à tout à l'heure était fondé !...

Déjà, les mains avides, elle les avait pris, les inspectait un à un ; et, rapproché d'elle, assez près pour humer le discret parfum de pomme sauvage qu'elle exhalait, il les regardait aussi, la comparant à ces postulantes évincées.

D'aucunes cependant, dans le tas, toutes étant jolies, apparaissaient vraiment belles, et il se rappelait, au passage, la joie de

leur chair, la comédie de leurs baisers, divers détails de l'épreuve préliminaire après laquelle il les avait congédiées, d'aucunes si princièrement remerciées, qu'elles pouvaient croire leur élection probable. Oui, toutes jolies, ou du moins drôles, telles quelques Anglaises de museau gamin, leur maigre chignon à la diable, ou des institutrices coiffées à la Titus; et beaucoup absolument désirables, beautés communes mais réelles : Viennoises potelées, l'Italie dans les yeux, ou coquettes Américaines, en des poses de féerie — apothéose, — et femmes du Nord, Hollandaises, Danoises, etc... Sur trente, trois Françaises seulement, et dont deux encore étaient plutôt Belges ou Suissesses, à ce qu'il croyait...

Et dire, ô mon Dieu, que, plus jeune, moins épris de chimères, il naviguerait peut-être à cette heure avec, auprès de lui, quelqu'une de ces filles!...

Son regard retombait sur « Germaine », la détaillait savoureusement, s'arrêtait à d'exquises découvertes, de son menton fier à sa triste et tendre bouche, des ailes palpitantes de son nez irrégulier à ses yeux. Oh! si profonds, ses yeux de songe, — les yeux de plusieurs femmes! Si changeants! tantôt couleur noisette comme ses cheveux et tantôt couleur d'océan, et tantôt pareils à de pâles violettes!...

— Ainsi, demanda-t-elle soudain, aucune des candidatures ne vous a décidé?

— Aucune!

Elle le fixa bien en face, des questions la travaillant qu'elle n'osait proférer, et elle le tâtait, avec des hypocrisies de paroles. Lui répondait sans l'entendre, et se repaissait d'elle à présent comme d'un tableau. Des termes de peintre, son ancien argot des Beaux-Arts, lui revenaient même en tête, amusaient son froid enthousiasme d'artiste. Ensuite, voilà que, tout à coup, il rêvait de son baiser, s'imaginait ce que serait l'inédite fête de leur première étreinte. Mais qu'avait-elle donc? Que lui avait-il dit?... Il ne s'en souvenait pas... Une allusion peut-être au dégoût lui restant de ses essais avec ces filles?... La lecture plutôt d'une dédicace au dos d'une photographie?...

« Germaine » avait rougi violemment; ces portraits, elle les jetait plutôt qu'elle ne les reposait, et maintenant elle était blanche, la face de marbre, une nuit dans ses prunelles, les yeux plus grands encore. Sans comprendre, Fresneaux attendait il ne savait quoi, une larme, un cri, quelque chose dont il avait peur et

pitié. Il se taisait aussi, et de longues secondes s'écoulèrent, une minute peut-être, entêtées à ne point finir, où, [illegible] se demandait si elle n'allait point fuir pour toujours, renoncer au voyage, lui casser brutalement son rêve.

Un frisson la secoua. Comme pour se ressaisir, elle fermait les paupières, et, redevenue impassible, sa marche reprise vers la porte, elle apprêta son sourire final.

Sur le perron, puis à la grille, elle se retournait, légère en sa souple élégance de lignes, le geste heureux dans une noble allure, et prenait congé, sa main vaguement tendue à l'homme, qui ne la voyait pas.

Il semblait à Fresneaux sortir d'un songe. Cette inconnue qu'il accompagnait, il ne la reverrait point, n'est-ce pas? C'était une aristocratique quêteuse égarée chez un célibataire au cours d'une corvée de charité, et qu'il reconduisait respectueusement, son offrande inscrite! Et, sous des clichés mondains, les politesses surannées qu'un gentleman par trop américanisé comme lui devait encore aux rares femmes qu'habille l'universel respect, se battaient en sa cervelle avec un besoin de la rappeler, de s'assurer de son bonheur futur.

— Au revoir, madame, murmura-t-il dans un dernier salut.

— A ce soir! répondit-elle.

Machinalement, il la retint, cherchant quoi lui dire :

— Ne puis-je vraiment vous être utile à rien, d'ici à notre départ?

— Non... merci! Vous avez vous-même assez à faire, pour que votre passagère n'abuse pas de votre temps avant l'embarquement...

La grille se refermait : elle était partie! D'un saut il se trouva dans le pavillon du concierge, ouvrit une croisée, et, jusqu'à l'angle de la rue, suivit le fiacre emportant Mme Weber.

Et, le véhicule disparu, Fresneaux demeurait longtemps à se reprendre. La sonnerie d'un coucou dans la loge le tira du rêve.

Une demi-heure!... Il ne s'était pas écoulé plus d'une demi-heure depuis qu'il avait découvert cette femme dans son hôtel. Là il s'était engagé!... Ce soir, il la retrouverait à la gare!...

Il rentra en éclatant de rire, puis sa mémoire refusa de lui restituer nettement la visiteuse, et il leva les épaules, s'interdit de réfléchir afin de n'avoir pas à se railler.

— Déjeunons d'abord! monologue-t-il. Mais son appétit coupé

cieux allait de brusques boulimies à des chipotages sur son assiette. Il se « blagua » dans le même instant et s'enorgueillit de se sentir si jeune encore. Une fièvre enfin le prenait au café : ses malles à commander... des dépêches à Harden... la femme de Pierre à styler tout de suite. Et ses chevaux...

Harassant les domestiques, ses ordres se brouillaient. Quand il eut terminé ses télégrammes, la vue de son cabinet de toilette en révolution, puis du *hall* où le concierge et le jardinier jetaient des housses sur les meubles, l'interloqua. Comment ? « ça y était !... » Un regret de collectionneur qu'on exile, la fugitive et ridicule appréhension d'un incendie en son absence, ou d'un vol, le souvenir de l'attelage essayé tout à l'heure, le traversèrent, noyés en cette sensation exquise qu'il commettait une folie originale — et qu'il la pouvait si librement commettre.

— Allons, Pierre ! dépêchons !...

Oui, que risquait-il, après tout ? Souveraine indépendance et infaillible *assurance contre la vie :* ne possédait-il pas la fortune ? *Adieu vat !*

Par esprit de revanche, fouettant son mépris de la femme, il revint à son bureau demander par téléphone des ouvertures de crédit aux escales projetées. Allô !... Allô !... Il avait vécu. Jeune, il était riche, et fort. Comme *La Liane*, il n'aurait pas de peine à stopper, voire à virer de cap !... Non, Germaine ne *mettrait* point *son sac à bord*, pour parler comme le docteur !

D'elle-même, en ses derniers mots, elle s'était inscrite sur le « rôle » du yacht et dans son existence : « *Passagère !...* »

DEUXIÈME PARTIE

I

Lorsque sa voiture approcha de la gare, une crainte pinça Fresneaux, en plein cœur : si cette femme ne venait point ?...

En une minute, il s'imagina dix romans, tous désillusionnants ou cruels à son amour-propre. Cette « madame Weber », voilà qu'il y songeait, ce pouvait être simplement une curieuse, récem-

ment arrivée à Paris, une recrue nouvelle du monde ou du demi-monde cosmopolites, une indépendante enfin, qui n'avait pas l'annonce l'intriguant, se retenir d'aller voir, *at home*, l'excentrique voyageur. Ou bien, plutôt, des amis, des amies, la lui avaient dépêchée pour le mystifier... Et l'absurdité de telles suppositions, démenties par tous ses souvenirs, le frappant avant qu'il ne se les formulât jusqu'au bout, il n'en rechutait pas moins à ce doute peureux : — si elle allait ne point venir ?...

D'abord, il s'injuria pour cet émoi banal ; mais le coupé ne s'était pas encore arrêté qu'il exulta : ne lui rendait-elle pas, cette transe puérile, les candides heures qu'il croyait à jamais mortes ? et ses premiers essais d'amour, et l'impatiente fièvre, si bête, des jeunes rendez-vous ?...

Leste, il sauta sur le trottoir. Déjà ses yeux fouillaient la cohue dans les salles. Sa passagère, évidemment, ne pouvait arriver en avance ; pourtant, il l'espérait, malgré lui. Enfin, devant le guichet des bagages, Pierre et sa femme lui apparurent, et, tout de suite, il remarqua que Louise portait un sac, un nécessaire, trop élégants pour appartenir à cette brave fille. Son pouls s'accéléra violemment : Germaine devait être arrivée !

— Les bagages de Monsieur et Madame sont enregistrés, annonçait le domestique, flegmatique. Madame est dans la salle d'attente...

Il tressaillit.

« Monsieur et Madame !... » Certes, il se les était entendu dire, ces trois mots, tant et tant de fois, mais toujours hors de son *home* clos, jamais enfin par ce serviteur ancien, gardien bien dressé de sa liberté égoïste. Aussi, durant le visa des tickets, à l'entrée du couloir menant aux salles d'attente, ruminait-il, railleur, avec un vague effroi, l'aisance du fait accompli, le naturel de ce si facile changement d'existence, la complicité des choses et des gens. Mais alors il aperçut de loin Mme Weber, debout devant la cheminée ; et la si jolie silhouette de la jeune femme, en sa pose de frileuse, la grâce de son image, l'enveloppement discret de son manteau, le piquant mystère de sa voilette, dix détails fuyants et fins, se photographièrent en lui, réels, ineffaçables.

Car, à cette minute, tout en piétinant d'impatience, tenté d'être brutal et de pousser devant lui la bande d'Anglais qui le séparait encore d'elle, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler un de

ses rêves d'étudiant pauvre, un rêve caressé dans cette même gare, dix ans plus tôt, quand attendant quelque triste convoi de banlieue, il contemplait l'exode des couples amoureux vers Nice, la mer et l'Italie. Seuls, il les remarquait, ceux-là, parmi les voyageurs des trains de luxe menant aux pays du soleil, et il entretenait la chimérique imagination d'une fuite pareille à réaliser quelque jour. Depuis... Ah ! depuis !... Il les avait connues, ces évasions : des échappées vers la roulette ou le tir aux pigeons de Monaco, non vers l'amour ! Et ce soir, elle lui tombait, la douceur de ses anciens châteaux en Espagne !... Combien inattendue !... Lorsqu'il salua l'inconnue bienfaisante, un bonheur se lisait dans ses yeux. Par deux fois, elle venait de lui rendre le printemps de ses émotions, le reflet de sa vie antérieure. L'amour demeurant impossible, il se sentit lui devoir au moins l'hommage d'une gratitude délicate.

A son sourire, cependant, elle répondait par un pareil sourire, si vite, si franchement éclos à l'appel du sien, qu'il la devina désireuse avant tout de bien établir, en l'antidatant, la comédie de leur association. Son : « Couvrez-vous donc, je vous prie, » revêtait des intonations amicalement familières, encore qu'il déçût, par le froid petit salut dont il s'accompagnait, l'espoir d'une intimité trop immédiate. Enfin, sa main tendue, d'un geste un peu sec, de mode anglo-saxonne, disait un bon garçonnisme voulu.

Cette main, il la serra légèrement. Il ressentait un vrai plaisir à tâcher de muettement satisfaire son énigmatique compagne, sans perdre son sang-froid, et en entrant consciemment dans son rôle, en acteur consommé.

Tandis qu'il la conduisait au wagon, l'évocation l'effleura même d'une scène de théâtre salonnier jouée jadis, tout jadis, avec la belle-sœur du petit de Juilly, baronne d'opérette, d'ailleurs vraiment bien née, dont l'insignifiance intellectuelle, l'anglomanie et les folies de jeune animal pas élevé du tout, lui justifiaient — aujourd'hui, mais, alors ! — les ordinaires sottises des gazetiers et des « psychologues », genre Villeroy, consacrant leurs études au « monde » — avec un grand M... Flirt exquis ! Puis intervenait un paravent derrière lequel, un soir, en se grimant, l'oreille dressée à son nom, il la surprenait excitant la « blague » ambiante, féroce, et si vulgairement ! Un paravent !... La vie les affectionnait parfois, ces *ficelles* d'un théâtre suranné !... Le jour

même, il trouvait le moyen d'être rappelé à l'ordre par [illegible], et il méditait des vengeances, le naïf! Ensuite, [illegible] mois avant passé, le faisant sinon homme, du moins « clubman! » le gaufrant parisien au monde du boulevard! Il prêtait de l'argent à [illegible] de Juilly, acceptait ses « tuyaux » de course et d'alcôve, l'invitait avec l'excuse de s'en amuser à son tour, puis devenu l'amant de sa belle-sœur, l'intriguait, des soirs, en refusant quelque « fête » et, pour s'excuser, employait l'ineffable argot du jeune homme : « Impossible, cher, j'attends mon veau mystérieux! »

Et voilà! Celle-ci, cette Germaine, il l'aurait comme la petite baronne, mais il n'avait pas à se venger. Alors, pourquoi la rabaisser? Qui fût-elle, elle valait mieux, moins méprisable!

Si jolie d'abord! si en dedans!... Peu de voyageurs la regardaient, mais du respect s'avouait en l'admiration de ceux-là. Eh oui! Elle était sienne. Il la posséderait... Seulement, il n'y voulait point penser. Ses indigestions des jours précédents lui rendraient du moins le service de le maintenir calme, la tête seule en éveil. Il ne la désirait point, à cette minute. Donc, il pourrait savourer l'aventure, — l'aventure si neuve! Il pourrait s'abreuver de romanesque, s'illusionner un bon bout de temps. Après?... Après, il lui resterait un original souvenir à revivre, des sensations neuves à se remémorer! La préface, aussi bien, était pour excuser la vulgarité trop prévue du roman!

Ils arrivaient à leur compartiment où Pierre et Louise disposaient leurs petits bagages, et devant lequel il dut s'excuser de n'avoir pu, le départ décidé si vite, trouver mieux qu'un coupé-lit. Sans doute devait-elle haïr les promiscuités du sleeping?... Mais Germaine eut un geste d'indifférence à ces choses. La face figée, elle regardait un des fauteuils-couchettes déjà paré pour la nuit, ses oreillers en place. On aurait dit un vrai lit dans une chambre à coucher véritable. Fresneaux, de son côté, le remarquait, et devant ces blancheurs de linge, devant cette intimité du décor, une confuse pudeur l'empêcha d'inviter la voyageuse à monter tout de suite, sous l'œil des passants, avant enfin que les deux domestiques eussent regagné leur wagon.

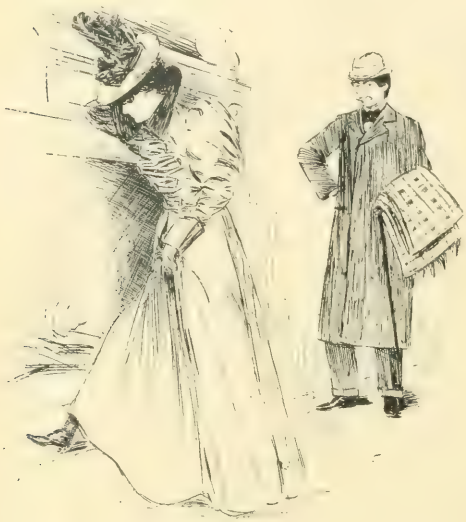
— Nous avons quelques minutes encore : vous plaît-il de marcher un peu?...

Son bras offert, il la sentait contre lui pour la première fois, devinait sa chair, aspirait son parfum. Elle ne pesait point, pourtant appuyée; et sa marche souple rythmait derrière elle un

sourd frou-frou. A la devanture de la bibliothèque, sur son invitation à choisir des journaux, elle prit l'*Illustration* et le *Graphic*.

Un moment, ils causèrent des livres nouveaux pressés à l'étalage; elle avait lu déjà les plus marquants, les jugeait d'un mot, avec le goût qu'il avait observé en elle, le matin, à propos d'art.

Ensuite, très banalement, et pour dire quelque chose, ils parlèrent de chemins de fer, se citant l'un à l'autre des lignes étrangères, mieux organisées. « D'où est-elle ? » se demanda-t-il encore, et il cherchait une formule de question quand elle déclara : « Nous ne connaissons pas ces progrès en France! » s'avouant ainsi Française, ou du moins naturalisée.



Il aperçut de loin Mme Weber, debout devant la cheminée.

L'appel : « En voiture! » soulageait les impatiences de Fresneaux. Durant l'ascension des marchepieds, il découvrit les chevilles de la jeune femme, et, sur un coin de bas, des volants de jupons. A cette indication de la jambe, à ces dessous entrevus, il la retrouvait de race, bien faite, suprêmement élégante, et une petite fièvre dont il voulut sourire, — ravi dans le fond de rester féministe, d'éprouver encore, et toujours, à l'approche de la femme, et plus raffiné qu'à ses débuts, un trouble presque attendri, une curiosité heureuse, le délicieux émoi d'un fervent *Introïbo*, — lui faisait les mains maladroites, pendant qu'il la débarrassait de son manteau.

Tête nue, en taille, Germaine se révélait telle qu'il l'avait imaginée, de port superbe, la gorge basse un peu, harmonieuse de mouvements et, sous sa grâce, pleine de vie, pleine de force. Cette découverte, il la lui communiqua, mais avec des mots d'artiste, avec la technique qu'elle-même avait employée pour admirer ses bronzes et ses marbres dans le *hall*. Doucement elle

leva les épaules, ne répondant point : son sourire seul la disait contente de la forme de l'hommage.

De ses bagages, durant que s'ébranlait le train, elle tirait un cache-poussière, une écharpe de dentelle. En un clin d'œil, elle se transforma, vêtue et coiffée pour la nuit. Il l'adait, la trouvant plus jolie encore, et déjà plus à lui, l'ample vêtement jouant le peignoir. A son tour il ouvrait son nécessaire, installait sur une tablette, devant la voyageuse, une boîte de raisin, des bonbons, et démasquait enfin des bottes de fleurs rares cachées jusque-là dans le filet. A leur vue, elle battit des mains comme une enfant, et, son merci ne traduisant pas une joie feinte, Fresneaux goûta le petit frisson si doux qu'éprouvent certains êtres à donner aux autres de la joie, le petit frisson, jugeait-il, que procure toute création. Analyste et rêveur, il n'était ni poète, ni romancier ; dilettante, il ne peignait ni ne composait : mais créer du bonheur n'est-ce pas produire la plus rare des œuvres?...

Durant l'ascension des marchepieds, il découvrit les chevilles de la jeune femme.

Seulement pourquoi l'offre — au fond si banalement normale — de ces fleurs la remuait-elle ainsi? Éveillait-il des souvenirs?... La rassurait-il par cet indice sur la façon dont il entendait jouer son rôle?... Ou bien lui procurait-il l'illusion dont, l'instant d'avant, il se berçait lui-même... l'illusion d'une tendresse entre eux et d'un voyage d'amour?...

Il ne put se répondre et ne s'en préoccupa point autrement. Comme elle picorait quelques grains de raisin, les fleurs restées sur ses genoux, voilà qu'il trouvait à Germaine, et à leur aventure, des parentés avec ces orchidées, avec ces fruits. En ce soir glacial de février, dans la course folle du train, est-ce que la

femme, leurs noces impromptues mais platoniques, les corolles, les grappes, ces productions de toutes les serres, n'étaient pas adorablement absurdes, perversement artificielles, donc exquises?...

Elle ouvrait les journaux, pour voir les gravures; il s'assit auprès d'elle et, leurs bustes se touchant presque, il humait à nouveau le discret parfum de ses cheveux, mais il chassa la tentation d'enlacer sa taille. Cette caresse, dont le souhait en lui demeurait chaste, sans doute la prendrait-elle pour un rappel de droits, et peut-être souffrirait-elle qu'il la traitât si vite comme une des filles dont chez lui tantôt elle avait découvert les portraits...

De ce moment il ne réfléchit plus, la pensée lasse, et résolu à vivre son rêve original sans plus se regarder le vivre. S'en remettant des choses au hasard, il ne s'étonna plus d'être auprès de Germaine, se persuada la connaître, et à mesure qu'il se retrouvait à l'aise, sa voix, son attitude, ses prévenances redevenues naturelles, il la remarqua plus détendue elle aussi, plus généreuse du regard clair de ses grands yeux.

Elle parlait enfin davantage, la phrase libre, les mots à la débandade, comme dans les conversations familières, entre époux ou amants restés seuls au foyer, leurs invités partis. Tout haut, elle lisait la légende des images, les commentait, jamais inintelligemment. Dans l'*Illustration*, des dessins de Renouard sur l'Armée du Salut la firent gaiement sourire, puis raconter une anecdote, et cette fugitive gaieté, transfigurant son masque mélancolique, lui prêtait une beauté nouvelle. Les dessins du *Graphic* lui suggéraient ensuite sur les mœurs britanniques des observations fines et justes, mais Fresneaux ne s'émerveillait plus de constater chez elle un cerveau bien nourri, un don sérieux d'observation. Il notait sa prononciation pure, se réconciliait avec l'anglais que mettait en musique cette bouche de femme. A vue de texte sa passagère traduisait, et il se demandait si, décidément, elle n'était pas anglo-saxonne, quand, au feuillet suivant, les yeux tombèrent sur des *fac-simile* d'autographes. Là se trouvaient reproduits des billets du prince de Bismarck et de M. de Giers, de l'allemand et du russe, qu'elle lut en français couramment, sans y faire attention, l'air pressé de finir pour passer aux autres pages et à de plus intéressantes choses. Quelque chose cingla Fresneaux. Une méfiance le roidit, une peur presque

nais, prêt à s'exclamer devant ce don polyglotte, il se voulait à
emps. Subitement, il songeait que si simple, si peu prétentieuse,
peut-être se croyait-elle à présent connue de lui? Evidemment,
cette femme ne s'imaginait point qu'il se fût, le matin, lancé à
uivre sa voiture des yeux!... Mais alors...

Alors?... Alors, qui fût-elle, ce serait encore plus drôle : voilà
out! Et, content, il revint aux illustrations se bercer de la voix
le Germaine.

La dernière feuille achevée, un silence tombait sur eux, qu'elle
ompit en se levant pour déposer les journaux dans le filet. Avant
u'elle se rassît, n'ayant plus de prétexte à rester si près d'elle,
son tour il se dressa.

— Pourquoi ne fumez-vous pas?... Si, si! fumez donc, je vous
rie. Je ne déteste pas l'odeur de la cigarette.

Elle l'interrogeait en même temps sur l'itinéraire qu'il comptait
uivre avec son yacht.

— Mais nous irons où vous voudrez, Germaine...

Il s'arrêta court, stupéfait de l'avoir appelée par son prénom,
'avoir pensé tout haut, et devant son pâle sourire, craignant
ncore de l'avoir blessée.

— Je vous demande pardon, mais peut-être vaudrait-il mieux,
hère madame... Weber...

Elle l'interrompit :

— Vous avez raison : je crois préférable que vous m'appeliez
ermaine, et qu'à bord je n'aie pas l'air d'une nouvelle venue
ans votre vie...

Dans un grand trouble il s'inclina, honteux de sa méfiance
nstant d'avant. La voix de la jeune femme lui avait semblé sin-
ulière, et sourde d'une émotion mal contenue. Plus que jamais,
aurait voulu la questionner, savoir quelle peine la jetait à l'exil
e ce voyage, à ce sacrifice d'elle-même. Des pitiés le pénétrèrent,
du respect, pour le deuil moral dont il avait maintenant la
ette perception. Mais ce lui fut une douceur de penser qu'il
ourrait du moins payer sa dette de reconnaissance au hasard en
montrant compatissant et tendre à cette tristesse inconnue.
éjà, dans son absence de désirs, impossible toute jalousie, il se
açait son rôle. La fatuité qu'il eut alors de son bon cœur lui fit
endre d'un élan la main de Germaine, une main gantée qu'il
isa.

— Oui, nous irons où vous voudrez, reprenait-il pour la tirer

de sa songerie. J'avais projeté de voir l'Inde, la Chine, le Japon Qu'en dites-vous ?

— Oh ! moi, fit-elle, comme il vous plaira !

Et elle ajouta, se parlant à elle-même :

— *Any where... out of the world !...*

— N'importe où, hors du monde ?... traduisait-il tout haut.

Son ton interrogeait, mais il se reprocha sa curiosité indis crète, et des vers de Baudelaire lui vinrent aux lèvres, l'*Invita tion au voyage*, qu'il fredonna sur un air de Rollinat.

Aussitôt elle parla musique. Leur tranquille conversation ton bait, quelconque, à la conversation de salon.

Après un arrêt bref, le rapide repartait dans la nuit. De heures avaient coulé.

— Désirez-vous vous reposer ? demanda Fresneaux.

Pour la laisser libre, il feignait de fumer à la portière. Cin minutes après, quand, ne l'entendant plus marcher, il se re tourna, elle était étendue sur la couchette. Alors il étala se manteau sur elle, enveloppa ses pieds dans une couverture, borda.

— Voulez-vous que je tire l'écran sur la lampe ?

— Non... non... merci...

Cependant il abaissa le petit store bleu, mais d'un côté seul ment, de manière à lui éviter à la fois la sensation de l'obscuri dans sa solitude près de lui, et la cuisson de la lumière aux yeu

— Je vous remercie, fit-elle.

Et la douceur de ces trois mots enveloppa le jeune homm d'une caresse durant qu'il se couchait à son tour.

— Êtes-vous bien ? N'auriez-vous pas voulu pour dormir...

Elle l'interrompit encore :

— Non, je dors très bien toute habillée... Je vous ai dit q j'avais l'habitude du voyage : je ne suis pas encombrante... (me trouve on ne peut mieux, et je vais parfaitement reposer.

Il prit la main qu'elle lui tendait comme pour s'excuser du t un peu impatient de sa réponse.

— Bonsoir, Germaine !

— Bonsoir... Henri !

A son tour elle lui donnait son prénom, lui rendait la famil rité de son appel. Sa voix sonnait plus grave. Et il pensait qu'c était à sa discrétion.

Elle avait fermé les yeux, le visage tourné vers lui. Elle se

plait déjà dormir. La dentelle bâillant sur sa jouc [illegible] devinait à la gouttelette de lait d'une minuscule perle. Longuement il admira le profil de la jeune femme, puis il essaya de [illegible] deviner toute, sous l'enveloppement de la couverture, mais ses curiosités masculines lui parurent vite trop vulgaires [illegible] fantasque aventure. Il les chassa. Pourquoi gâter l'[illegible] Pourquoi si vite rechuter à la conclusion coutumière?...

Aussi bien, la vue de la dormeuse, mystérieuse encore dans le sommeil avec son souffle égal et ses lèvres closes, parlait à son imagination seule. Appuyé sur un coude et silencieux, il ne tenta plus que de pénétrer l'énigme de ses traits, de deviner le roman de sa présence en ce wagon. De nouvelles hypothèses se présentèrent qu'il dédaigna de discuter pour évoquer le son de sa voix tout à l'heure, quand elle l'avait prié de la nommer : Germaine, afin de n'avoir point l'air, à bord de *La Liane*, « d'une nouvelle venue dans sa vie. »

Dès lors, en [illegible].

De quel ton elle lui avait dit ça! Et qu'il devait y avoir en elle de douleur ancienne remuée!... Germaine »!... Elle avait aimé, elle aimait encore et, sûrement, n'était aimée pour avoir ces lèvres tristes, cette lassitude indifférente! « *Anywhere out of the world!...* » Pauvre femme!

Alors, sans y penser, Fresneaux se pencha vers elle, et toute sa sincère pitié, tout son bonheur aussi sous la bonne fortune de cet anormal épisode en sa vie ennuyée, passèrent dans le baiser dont il effleura les cheveux de Mme Weber.

Elle n'avait pas bougé. Lentement il se coucha, travaillé par un doute subit. « Qui sait? monologuait-il, qui sait?... Elle me trouve stupide, peut-être!... » Tout de suite il leva les épaules : qu'importait?...

Et il s'efforça de lire en lui-même, jusqu'à ce que des détails arrêtassent : la revie d'impressions fugaces, la résurrection de certaines minutes spécialement enregistrées parmi tant d'autres : et des craintes encore coupaient son analyse. C'était, à leur façon, leur nuit de noces, — celle dont dépend l'avenir d'un couple. Que pensait-elle?

Pour la revoir, il se souleva et surprit ses grands yeux posés

sur lui, ses yeux profonds. Ils ne le raillaient point ; à leur tour, ils cherchaient à le pénétrer ; et il remarqua combien elle était peu femme. Car, surprise, elle n'abaissait pas le regard, dédaignait de paraître s'être éveillée sous un cahot et de simuler un retour au sommeil. Seulement, le devinant inquiet, elle lui souriait, d'un bon sourire reconnaissant, plutôt issu des prunelles que de l'éclosion des lèvres. Ensuite elle désentortilla son bras, l'étendit, et Fresneaux sentit l'imperceptible caresse de deux doigts gantés l'invitant à dormir en frôlant ses paupières.

Quand il les souleva, Germaine avait caché sa tête au creux de son coude. Il crut, le cœur étreint, l'entendre pleurer, l'épia, et à son silence, à son immobilité, conclut qu'il s'était trompé... Ou bien elle avait rêvé...

Déjà, dans le roulis berceur du train, il recommençait à dérouler ses récentes sensations, se trouvait sot et tendre, et s'interrompait pour prévoir le réveil. Sans faute, il se lèverait avant elle et demanderait à l'eau fraîche, puis aux ressources de la toilette, la réparation de sa nuit mauvaise...

— Oui, fit-il, sot et tendre, romanesque et naïf ! Avec cela, de puériles préoccupations de bellâtre !...

Et sur un dernier regard vers Germaine, sa pitié revenue, Fresneaux se déclarait qu'il ne voudrait point être autrement.

Paul Bonnetain.

(*A suivre*)

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(*Suite.*)

Je me disais : « La grande objection préalable à toute enquête, c'est l'alibi constaté ; l'alibi se rapporte aux données physiques du crime, et dans toute analyse de cet ordre, à côté de la série de ces données physiques, il y a la série des données morales. Tant qu'elles ne coïncident pas, il y a doute, et la grande affaire d'un assassin habile est justement de créer ce doute. Si l'on s'en tenait à l'apparence d'impossibilité matérielle, combien d'instructions on ne pousserait pas ?... » Je me levais parmi ces pensées, et le plus souvent je marchais vers la forêt. Autour de moi s'étendait l'immense silence des après-midi d'hiver. Les feuilles sèches vêtissaient la futaie d'admirables teintes fauves sur lesquelles se mouvait par intervalle une tache de la même nuance, le pelage de quelque chevreuil bondissant. Ces mêmes feuilles sèches criaient sous mes pieds, et moi je poursuivais mon raisonnement. Je déduisais les conditions de l'une et de l'autre hypothèse... « Soit, M. Termonde est coupable. Il était, il est encore passionné jusqu'à la violence : c'est un premier fait. Il aimait ma mère éperdûment : c'en est un autre. Mon père en était jaloux jusqu'à la douleur : c'est un troisième fait. Voici où commence l'incertitude : M. Termonde s'est-il aperçu de cette jalousie ? A-t-il eu avec mon père quelques-unes de ces scènes muettes, à la suite desquelles un homme du monde comprend que la maison de l'ami dont il courtise la femme va lui être fermée ? Cette supposition-là peut être admise sans difficulté. De là au furieux désir de se débarrasser d'un obstacle qu'on sent à

(1) Voir les numéros depuis le 1 Décembre 1897

jamais invincible, le passage est déjà plus malaisé à comprendre, mais la chose est encore possible... » A ce moment de mon analyse, je me heurtais contre ce que j'appelais les données physiques du crime. Le faux Rochdale existait, c'était de nouveau un fait, des gens l'avaient vu, l'avaient entendu, lui avaient parlé. Il attendait dans la chambre de l'hôtel Impérial, tandis que M. Termonde était à notre table, causant avec nous. Pour que M. Termonde fût coupable du crime, il fallait donc admettre entre ces deux hommes une complicité, que l'un, le faux Rochdale, fût un instrument, une espèce de bravo chargé de tuer pour le compte de l'autre !

Le caractère d'exception de cette nouvelle hypothèse était trop évident pour que je m'y abandonnasse. La première fois que je conçus cette idée, je me moquai de moi cruellement. Je me rappelai mes paniques d'enfant et les preuves étranges que j'avais eues alors de ma facilité à confondre l'imaginaire avec le réel. Il m'était arrivé, à plusieurs reprises, entre ma septième et ma dixième année, de me réveiller la nuit, et là, seul au milieu des ténèbres, je me disais que peut-être il faisait jour, et que j'étais devenu aveugle. C'était une folie. J'écarquillais mes yeux pour percer l'ombre. Le noir s'épaississait autour de moi ; l'angoisse de ma cécité possible devenait si forte alors, que je devais, pour me rassurer, chercher une allumette à tâtons, la frotter contre le phosphore de sa boîte ; et la vue de la flamme dissipait mon cauchemar.

Je me disais : « La grande objection préalable ».

Que j'étais resté pareil à moi-même, combien incapable de dominer les chimères subitement apparues devant mon esprit ! Je venais d'en avoir la preuve, à l'occasion de maman, et tout de suite je recommençais d'être la proie docile d'une chimère semblable !... J'avais beau me répéter cela, et insister sur l'invraisemblance d'une telle aventure : le faux Rochdale soudoyé par

M. Termonde pour assassiner mon père, — en définitive, ce n'était là qu'une invraisemblance et non pas une impossibilité absolue. En matière de crime, la moindre réflexion démontre que tout arrive. Je me complaisais alors à me souvenir des histoires extraordinaires de Cour d'assises que me représentait ma mémoire. Mon imagination devenait couleur de sang, comme l'horizon où le soleil se couchait derrière les taillis rouillés... Je rentrais. Je dînais, comme j'avais déjeuné, tout seul, puis je passais la soirée dans le salon, assis à la place où s'était assise ma mère. J'avais si peur des furies de pensée, auxquelles je me laissais trop aisément entraîner, que je demandais à Julie de me rejoindre, aussitôt son repas fini. La vieille femme s'installait sur une petite chaise bretonne, toute basse, dans le coin de l'âtre, comme une personne accoutumée à s'acagnarder sur le banc du coin de la grande cheminée, à la cuisine. Elle tricotait un bas, faisait aller et venir les aiguilles d'acier dans les mailles de laine brune, et, pour cette besogne, elle assurait sur son nez une paire de besicles qui donnaient à sa face ridée et tirée un aspect de caricature. Il lui arrivait de travailler ainsi toute la soirée, sans dire un mot, avec Boule-de-Poil, son favori, ronronnant à ses pieds, tandis que Pierrot, jaloux, frottait sa tête contre elle, mendiant une caresse et dressé sur ses pattes. D'autres fois, elle parlait, répondant aux questions que je lui posais sur ma tante. Elle me répétait ce que je savais déjà si bien : les angoisses de la pauvre créature à mon endroit, ses idées sur les dangers que je pouvais courir, son anxiété à son lit d'agonie. Elle insistait sur l'inconsolable chagrin que cette sœur fidèle avait eu du mariage de la veuve de son frère, et sur la haine vouée par elle à M. Termonde. « Chaque fois qu'elle se décidait à venir chez ta mère, continuait Julie, à cause de toi, André... d'avance elle était me-

Il lui arrivait de travailler ainsi toute la soirée.

lade d'agitation; et huit jours de tristesse au retour à se ronger l'âme... » Ces petits détails ne m'étaient pas nouveaux. Je les connaissais depuis bien longtemps; mais avec ma disposition actuelle, ils me rejetaient sur le chemin des hypothèses cruelles. Je recommençais par un autre côté l'analyse de mes pensées sur M. Termonde. « Admettons qu'il soit coupable, reprenais-je, y a-t-il un seul fait, depuis l'événement, qui ne soit éclairci par cette culpabilité? L'horreur de ma tante est cependant un indice que je ne suis pas un insensé, car elle a nourri des soupçons pareils aux miens... Mais elle soupçonnait aussi ma mère, sans quoi elle eût mis son veto à ce mariage, qu'elle devait considérer comme le plus épouvantable sacrilège. Eh bien! elle pouvait s'être trompée sur ma mère et avoir raison sur mon beau-père... » Est-ce que l'antipathie de ce dernier pour moi n'était pas un signe aussi? Je la mesurais à la mienne. N'y avait-il pas là quelque chose de plus que l'antagonisme d'un beau-père et d'un beau-fils? Mais comme il a dû me détester si je lui représentais mon père vivant, ce père à qui je ressemblais d'une manière saisissante, et qu'il aurait tué! Et puis, ces étranges inégalités de son humeur, ces besoins alternatifs d'étourdissement et de solitude, les noires mélancolies où je savais, par ma mère, qu'il tombait si souvent... j'avais expliqué jusqu'ici ces bizarreries de caractère par la maladie de foie, qui, depuis quelques années, plombait ses joues, bistrait ses paupières, et, de temps à autre, le couchait au lit, en proie à des souffrances si aiguës que cet homme si ferme en criait. Mais ces bizarreries, et cette maladie elle-même, ne pouvaient-elles pas être aussi l'effet de ce phénomène obscur, indéniable pourtant et qui revêt des formes étranges, le remords? Est-ce que je ne savais point par expérience l'étroit rapport du moral et du physique, les ravages de l'idée fixe sur la santé, la puissance meurtrière et irrésistible de la pensée, moi qui ne traversais pas une émotion un peu violente sans être terrassé ensuite par la névralgie? Et je me sentais de nouveau emporté par le soupçon. Combien celui qui doute ainsi est malheureux! C'est comme un roulis et comme un tangage auquel son esprit ballotté se trouve en proie. Le bateau s'élève, puis il retombe, et, de droite à gauche, de bas en haut, le passager malade est balancé, couvert de sueur, toute son énergie vaincue, et, à chaque fois, il croit qu'il va mourir...

XI

Contre cet intolérable malaise, je n'avais qu'un remède, celui-là même qui venait de si bien me réussir vis-à-vis de ma mère. Aux envahissements de l'imagination, il fallait opposer le réel, me mettre en présence de l'homme que je soupçonnais, le voir droit en face, tel qu'il était, non point tel que me le présentait mon esprit, de jour en jour plus fiévreux, plus incapable de juger ses visions. Je discernerais alors si j'avais été victime d'un cauchemar; et le plus tôt serait le mieux, car mon angoisse grandissait, grandissait dans ma solitude. Ma tête se troublait. Je finissais par ne plus même douter. Ce qui n'aurait dû être qu'un tout faible indice faisait maintenant preuve accablante dans ma pensée. Il n'était que temps de réagir, dans l'intérêt même de mon enquête, si je devais être amené à pousser plus avant : ou bien je tomberais dans cet état nerveux que je connaissais trop et qui me rendait toute action de sang-froid impossible... Je me décidai donc à quitter Compiègne. Je voulais revenir à Paris, voir mon beau-père, et, d'après la première impression que je lui produirais en me présentant devant lui à l'improviste, je jugerais du plus ou moins de valeur de mes soupçons. Je fondais cette espérance sur un raisonnement que je m'étais déjà fait à l'occasion de ma mère. Je me disais que M. Termonde, s'il était mêlé à l'assassinat de mon père, avait redouté par-dessus tout la pénétration de ma tante. Leurs relations avaient été cérémonieuses, avec un fond de haine de sa part, à elle, qui n'avait certes pas échappé à cet homme si fin. Coupable, ne devait-il pas craindre qu'à son lit de mort la vieille fille ne m'eût confié ses pensées? L'attitude qu'il aurait avec moi, lors de notre première entrevue, serait donc une épreuve d'autant plus concluante que cette entrevue serait plus subite et qu'il aurait moins de temps pour s'y préparer. Que risquais-je à la tenter, cette épreuve? Tout au plus resterais-je dans le doute, mais il était probable que je serais rassuré du coup.

Je rentrai donc à Paris, sans avoir prévenu personne, pas même mon valet de chambre et mon concierge, et, presque aussitôt, je m'acheminai vers le boulevard de Latour-Maubourg. Je me vois encore, m'arrêtant à la porte du petit hôtel, vers deux

heures de l'après-midi. C'était le moment où j'étais presque certain de rencontrer M. Termonde à la maison. D'ordinaire, il restait là jusqu'à trois heures à fumer dans le hall après le déjeuner. Puis ma mère et lui vaquaient, chacun de son côté, aux diverses courses et aux visites, pour se retrouver vers sept heures, avant le dîner. J'étais venu à pied, afin d'user mes nerfs par l'exercice, me traitant d'ailleurs tout le long de la route avec le dernier mépris. A mesure que je me rapprochais de la réalité, les chimères évoquées dans ma solitude me semblaient le produit d'une fantaisie d'enfant malade. Je songeais à ce qu'il y avait eu d'humiliant, de ridicule dans l'arrivée de ma mère à Compiègne. J'étais allé au-devant d'elle comme Oreste au-devant de Clytemnestre, et j'avais trouvé une femme occupée de sa robe de deuil, de son chapeau, de ses sacs de voyage et de ses petits coussins. Le même ironique contraste m'attendait-il dans ce premier entretien avec mon beau-père ? C'était vraisemblable, et je me convaincrais, une fois de plus, de ma facilité à me griser de mes propres idées. Cela me peinait toujours profondément de constater cette faiblesse, et ma constante impuissance à y voir juste, précis et net. Je me comparais en pensée aux taureaux que j'avais vus dans le cirque de Saint-Sébastien, lors d'un voyage de vacances aux Pyrénées, à ces stupides bêtes qui s'affolent contre un morceau d'étoffe écarlate au lieu de fondre tout droit sur le gladiateur alerte qui se joue de leur colère. Je tirai la sonnette dans ces dispositions découragées. Durant la demi-minute que j'attendis là, je regardai l'espèce d'édifice de bûches artistement dressé presque à la hauteur de la maison par le marchand qui occupait le terrain d'à côté. Je me rappelai mes matinées du dimanche, autrefois, passées à contempler ces piles symétriques et leurs dessins compliqués. Étais-je beaucoup plus raisonnable qu'alors ?... La porte s'ouvrit. Je reconnus la cour étroite, la cage vitrée de la marquise, le tapis rouge de l'escalier. Le concierge, qui me salua, n'était plus celui par lequel je me croyais méprisé dans mon enfance ; mais le valet de chambre qui m'ouvrit la porte n'avait pas changé. Son visage rasé m'offrit son impassible physionomie d'autrefois, celle qui me donnait, quand j'arrivais du collège, une telle impression d'insolence et d'outrage, — ô puérilité ! A une question que je lui fis, cet homme me répondit que ma mère était là, ainsi que M. Termonde et une dame de leurs amis, Mme Bernard. Ce nom acheva de me remettre au vrai point

de la situation. C'était une assez jolie personne toute mince et très brune, avec des cheveux sur le front, un nez un peu retroussé, des dents très blanches, que découvrait dans un sourire continuel sa lèvre supérieure un peu courte, l'air d'un Wattean-gavroche, et tout le bagout d'une femme du monde au fait des moindres potins. Je tombais du haut de mes songes de pastorale imaginaire en pleine frivolité parisienne. J'allais entendre parler de la pièce à la mode, de quelques procès en séparation, d'adultères et de chapeaux. C'était bien la peine de m'être mangé le cœur tous ces jours derniers, — amère nourriture.

Le domestique m'introduisit donc dans le hall que je connaissais si bien, avec son divan oriental, avec ses plantes vertes, ses meubles singuliers, ses tapis aux nuances doucement passées, son Meissonier sur un chevalet drapé, à la place où était autrefois le portrait de mon père, son fouillis de bibelots, l'énorme parasol japonais ouvert au milieu du plafond. Sur les murs, de grands morceaux d'étoffe chinoise montraient leurs personnages dont les moustaches, la barbe et les cheveux étaient brodés avec de la soie blanche ou noire. Du premier coup d'œil, je vis ma mère, à demi couchée sur un fauteuil américain, qui s'abritait du feu avec un écran ; Mme Bernard, assise en face, tenait son manchon d'une main et de l'autre faisait un geste ; M. Termonde en redingote écoutait, debout, le dos à la cheminée, la jambe repliée pour chauffer la semelle de sa bottine, en fumant un cigare. A mon entrée, ma mère jeta un petit cri de joyeux étonnement et se leva pour venir à ma rencontre. Mme Bernard prit aussitôt cet air contrit d'une femme distinguée qui se prépare à témoigner une sympathie de commande à une personne de sa connaissance éprouvée par un grand malheur. Oui, j'aperçus ces petits détails tout de suite, et aussi le haut-de-corps de M. Termonde, le battement subit de ses paupières, l'expression, bien vite dissimulée, de désagréable surprise que lui causait ma présence. Mais quoi ? N'en était-il pas ainsi de moi-même ? J'aurais juré qu'à cette minute-là, son cœur se serrait un peu comme le mien, qu'il subissait une sensation de gêne à la gorge et à la poitrine. Qu'est-ce que cela prouvait ? Qu'il existait, de lui à moi, le même courant d'antipathie que de moi à lui. Était-ce une raison pour que cet homme fût un assassin ? C'était mon beau-père simplement, et un beau-père qui n'aimait pas son beau-fils. Cela durait depuis des années, et pourtant, après la semaine d'angoisse soupçonneuse

dont je sortais, cet involontaire et fugitif passage me frappa d'une impression singulière, tandis que je lui prenais la main après avoir embrassé ma mère et salué Mme Bernard. La main ? Non, mais, comme toujours, le bout des doigts, et qui tremblaient un peu entre les miens. Que de fois ma main, à moi, avait frémi de même, à ce contact, par une invincible répulsion !... Je l'écoutai me débiter les phrases de sympathie qu'il me devait dans ma peine et qu'il m'avait déjà écrites à la campagne. J'écoutai Mme Bernard en prononcer d'autres. Puis, la conversation reprit son cours, et, pendant la demi-heure que la jeune femme resta encore, je regardai plutôt que je ne parlai, comparant mentalement la physionomie de mon beau-père à la physionomie de la visiteuse et à celle de ma mère. J'éprouvais devant ces trois visages une impression qui ne s'était jamais ainsi précisée pour ma pensée, celle de leur différence, non pas simplement d'âge, mais d'intensité, mais de profondeur. Que celui de ma mère était peu mystérieux, facile à lire comme une page écrite en caractères bien nets ! Que l'âme de Mme Bernard, cette légère, cette innocente et pauvre âme mondaine, se révélait aussi au premier regard, à travers des traits délicats tout ensemble et communs ! Qu'il y avait peu de réflexion, de parti pris volontaires, de quant à soi impénétrable, derrière la grâce poétique de l'une et derrière les gracieuses minauderies de l'autre ! Quel masque personnel, au contraire, et violemment expressif que celui de mon beau-père ! Avec ses yeux bleus, un peu écartés, et qui semblaient toujours fuir l'observation, avec les touffes de ses cheveux prématurément blanchis, avec les grandes rides amères de sa bouche, avec son teint brouillé de bile, obscur et trouble, comme ce visage semblait révéler, chez l'homme du monde qui causait avec ces deux femmes du monde, une créature d'une autre race ! Quelles passions avaient ravagé ce sang, quelles pensées creusé ce front, quelles veilles meurtri ces paupières ? Était-ce la figure d'un homme heureux, à qui tous les événements ont réussi ; qui, né riche, d'une excellente famille, a épousé la femme qu'il aimait ; qui n'a connu ni les âpres soucis de l'ambition, ni les tracas d'une fortune à faire, ni les affronts de l'amour-propre humilié ? Sans doute, il souffrait du foie. Mais pourquoi cette réponse dont je m'étais contenté jusqu'alors me parut-elle soudain enfantine et presque niaise ? Pourquoi tous ces signes d'usure et de tourment me semblèrent-ils les effets d'une cause secrète et que je m'éton-

nai de ne pas avoir cherchée plus tôt ? Pourquoi me trouvai-je soudain, en sa présence, au rebours de ce que j'avais prévu, au rebours de ce qui m'était arrivé avec ma mère, plongé plus avant dans le gouffre de soupçons, duquel j'avais tant espéré sortir ? Pourquoi eus-je peur, nos yeux s'étant rencontrés une seconde, qu'il ne pût lire ma pensée dans les miens et pourquoi les détournai-je avec une sorte de honte et d'épouvante ?... Ah ! lâche que j'étais, triple lâche ! Ou bien j'avais tort de penser ainsi, et il fallait à tout prix le savoir, ou bien j'avais raison, et il fallait le savoir encore ! Mais la recherche passionnée de cette certitude était la seule ressource qui me restât pour continuer de m'estimer moi-même.

Cette recherche était difficile, je m'en rendis compte aussitôt. Des faits ? Je ne pouvais pas en rencontrer. Où et comment m'y prendre ? La seule position du problème que j'avais devant moi m'interdisait toute espérance de découvrir quoi que ce fût par une enquête matérielle. De quoi s'agissait-il, en effet ? De m'assurer si, oui ou non, M. Termonde était le complice de l'homme qui avait attiré mon père dans un guet-apens. Mais je ne connaissais pas cet homme lui-même. Je n'avais d'autres données, sur lui, que les détails de son déguisement et les vagues hypothèses d'un juge d'instruction. Si seulement j'avais pu le consulter, ce juge, et m'éclairer de son expérience ? Que de fois j'ai saisi le paquet des lettres dénonciatrices, décidé à le lui porter, à implorer de lui un conseil, une indication, un appui ! J'arrivais devant la porte de sa maison et là je m'arrêtais. L'image de ma mère me barrait l'entrée. S'il allait la soupçonner, comme avait fait ma tante ? Je reprenais alors le chemin de mon appartement, où je m'enfermais pendant des heures et des heures, couché sur le canapé de mon fumoir, et m'intoxiquant de tabac. C'était alors que je relisais les fatales lettres, bien que je les susse quasi par cœur, afin de vérifier ma première impression que j'espérais toujours anéantir. Elle augmentait, au contraire, à chacune de ces lectures nouvelles. J'y gagnais du moins de concevoir que cette certitude, dont je m'étais fait un point d'honneur, ne pouvait être que psychologique. En définitive, toutes mes imaginations avaient pour point de départ les données morales du crime, en dehors des données physiques que je ne pouvais pas atteindre. Il fallait donc m'attacher uniquement, passionnément, à ces données morales. Et je recommençais à raisonner comme à Compiègne. « Supposons, me

disais-je, que M. Termonde soit coupable, dans quel état d'esprit doit-il être ? Cet état d'esprit une fois donné, comment agir de manière à lui arracher, à lui-même, quelque signe de sa culpabilité ?... » Sur l'état d'esprit, je n'avais aucun doute. Souffrant et sombre comme je le connaissais, l'âme angoissée jusqu'au tourment, si cette souffrance, cette tristesse, cette angoisse s'accompagnaient du souvenir d'un meurtre commis dans le passé, cet homme était la victime d'un secret remords. La question était donc d'inventer un procédé qui donnât comme une forme à ce remords, de dresser devant lui le spectre de l'action commise, brusquement, brutalement. Coupable, il était impossible qu'il ne frémît pas; innocent, il ne s'apercevrait pas même de l'épreuve. Mais cette soudaine évocation du crime sous les yeux de celui que je soupçonnais, comment la produire ? C'est au théâtre et dans les romans qu'on représente une scène d'assassinat devant l'assassin, en épiant sur son visage la seconde où il ne se possède plus. Dans la réalité, on n'a guère à son service, quand on veut donner un coup de sonde à travers la conscience de quelqu'un, que l'outil de la parole, si malaisé à manier. Je ne pouvais pourtant pas aller droit à M. Termonde et lui dire en face : « Vous avez fait tuer mon père... » Innocent ou coupable, il me jetterait à la porte comme un fou!

Le valet de chambre... n'avait pas changé.

Après bien des heures de réflexion, je compris qu'un seul plan était raisonnable, un seul utile : c'était d'avoir avec mon beau-père, un tête-à-tête et au moment où il s'y attendrait le moins, un entretien tout en nuances, tout en sous-entendus, dont chaque mot fût comme un doigt appuyé sur les places les plus douloureuses de sa pensée, au cas où cette pensée serait celle d'un meurtrier. Il fallait que chacune de mes phrases le contraignît à se demander : « Pourquoi me dit-il cela, s'il ne sait rien ? Il sait quelque chose?... Que sait-il ?... » Je connaissais ses moindres jeux de physionomie, ses gestes les plus simples. Je le possédais si bien physiquement!

Aucun signe de trouble, si léger fût-il, ne m'échapperait. Si je ne rencontrais pas le point malade en procédant de la sorte, j'en concluerais à l'inanité des soupçons qui, depuis la mort de ma tante, renaissaient et renaissaient sans cesse. J'admettrais cette simple, cette invraisemblable explication, que rien ne démentait des lettres de mon père, à savoir que M. Termonde avait aimé ma mère sans espérance du vivant de son premier mari, puis bénéficié d'un veuvage auquel il n'aurait pas même osé penser. Si, au contraire, je le voyais durant notre entretien, comprendre mes soupçons, les deviner, suivre mes paroles avec anxiété, si je surprenais dans son regard cet éclair qui révèle l'épouvante instinctive d'un animal attaqué à l'instant où il se croit le plus en sûreté, si l'épreuve réussissait, alors... alors... Je n'osais pas penser à cet alors. Cette seule possibilité me bouleversait trop profondément. Mais cette conversation, en aurais-je, moi, la force? Ç'allait être un de ces combats, pareils aux duels au sabre, où la victoire est à celui qui prend tout de suite la garde haute ; et je me rendais bien compte que ma sensibilité toujours frémissante me rendait ce rôle plus difficile qu'à un autre. Rien qu'à y songer, mon cœur battait plus vite, mes nerfs se crispaient...

Mme Bernard, assise en face, tenait son manchon d'une main.

Quoi? c'était la première occasion offerte d'agir, de me dévouer à la besogne de vengeance, acceptée, convoitée durant toute ma jeunesse, et j'hésiterais... Heureusement ou malheureusement, j'avais pour me conseiller un compagnon plus fort que mes hésitations : le portrait de mon père, suspendu à présent dans mon

fumoir de jeune homme. La nuit, je me réveillais, bourrelé par ces pensées. J'allumais ma bougie et j'allais le regarder, détaché en clair sur la tenture en face de moi. Comme nous nous ressemblions, quoique je fusse un peu moins robuste d'encolure! Que nous étions bien le même être! Que je le sentais voisin de moi! Que je l'aimais! Ce front haut, ces yeux bruns, cette bouche un peu large, ce menton un peu long, — je les contemplais avec une émotion indicible. Cette bouche surtout, que cachait à demi une moustache noire, coupée comme la mienne, elle n'avait pas besoin de s'ouvrir et de me crier : « André, André, souviens-toi de moi! » Non, pauvre mort, je ne pouvais pas te laisser ainsi sans avoir tenté jusqu'à l'impossible pour te venger, et c'était une conversation à soutenir — rien qu'une conversation. Mon malaise nerveux cédait la place à une volonté tout à la fois fiévreuse et froide, — oui, les deux ensemble; et ce fut avec une maîtrise de moi-même presque absolue, qu'après une période assez longue de ces luttes intimes, le plan de mon discours très arrêté, je me rendis à l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg par une après-midi du commencement de février. J'étais presque assuré de trouver mon beau-père seul. Ma mère déjeunait chez Mme Bernard ce jour-là; je le savais. Il était à la maison, et seul en effet. « Allons, André, me dit la voix intérieure qui défend au soldat de reculer, sois un homme. » Une fois de plus, je sentis combien l'action est apaisante, et quel bienfait l'audace emporte avec elle. C'est de trop penser qu'on souffre et de trop regarder son propre cœur. Hélas! on ne peut pas toujours agir.

M. Termonde se tenait dans son cabinet de travail. Lorsque j'entrai, il fumait, assis sur un fauteuil bas, frileusement, au coin du feu. Lui aussi, comme moi dans mes mauvaises heures, se grisait de tabac, ne quittant un cigare que pour en prendre un autre. Cette pièce, où je venais rarement, n'offrait aucun caractère très spécial et qui permît de rien préjuger sur la personne qui s'était choisi ce décor intime. C'était une vaste chambre, luxueuse à la fois et insignifiante. Les voussures de bois du plafond, toutes sombres, le cuir de Cordoue tendu, sur les murs, de couleur feuille morte avec des rehauts d'or, la nuance du tapis d'un rouge obscur et les teintes effacées des gobelins des portières, s'harmonisaient avec le demi-jour, tamisé par des vitraux mobiles, en ce moment fermés. Et c'était une profusion de meubles de toutes provenances qui rappelaient les voyages du

diplomate élégant : deux bargueños d'Espagne aux éclatants reflets de pourpre, des chaises basses aux dossiers sculptés de style florentin, dans la cheminée, de hauts chenets en fer forgé achetés à Nuremberg, avec les monstres chimériques de leur ciselure, et, au-dessus de cette cheminée, une vieille copie du portrait de César Borgia par Raphaël. Une large bibliothèque occupait un des pans de la pièce. Les livres d'histoire et d'économie politique y montraient leur reliure verte ou noire, au-dessus des casiers où s'empilaient d'autres livres brochés, aux couvertures claires, qui étaient les romans à la mode. Un grand bureau plat s'étendait au milieu de la chambre, avec les objets nécessaires pour écrire, soigneusement rangés, et quelques photographies dans leurs cadres de maroquin, celle de ma mère, celle du père et de la mère de M. Termonde. Ce cabinet de travail révélait au moins un trait dominant de celui qui l'emplissait, en ce moment, de la fumée bleuâtre de son cigare : le souci méticuleux de la correction. Mais ce souci, qui lui était commun avec tant de personnes de son monde, peut servir de paravent à la banalité la plus entière, comme à l'hypocrisie la plus raffinée. Ce n'était pas seulement dans la tenue extérieure de sa vie que mon beau-père se montrait ainsi impénétrable, sans qu'on devinât s'il cachait ou non des pensées profondes derrière sa politesse et son élégance. Ces réflexions, je les avais faites souvent, à une époque où je n'avais guère qu'un intérêt de curiosité à comprendre le plus intime repli de ce caractère d'homme. Elles me saisirent avec une extrême intensité, à cette minute où je venais à lui avec une volonté si nette de lire dans son passé. Cependant, nous nous serrions la main, je prenais place à l'autre côté de la cheminée, j'allumais, moi, une cigarette, et je lui disais afin d'expliquer mon insolite présence :

— Maman n'y est pas ?

— Mais ne t'a-t-elle pas raconté, l'autre jour, qu'elle déjeunait chez Mme Bernard ?... me répondit-il. C'est une petite expédition dans l'atelier de Lozano, — c'était le nom d'un peintre espagnol très goûté depuis deux ans, — pour voir le portrait qu'il termine de Mme Bernard... Est-ce que tu as quelque chose à faire dire à ta mère ?... ajouta-t-il simplement.

Ce peu de mots suffisaient à me montrer qu'il avait remarqué la singularité de ma visite. Devais-je m'en affliger ou m'en réjouir ?... Je le voyais donc prévenu que j'arrivais poussé par un

motif particulier, mais cela même donnerait toute leur portée à mes paroles. Je commençai par mettre la conversation sur une matière indifférente, parlant de ce peintre dont je connaissais un bon tableau, une danse de gitanes dans une chambre d'auberge à Grenade. Je lui décrivais les poses hardies, les teints pâles, les œillets rouges dans les cheveux noirs, la face de Maure du guitariste, et je le questionnais sur l'Espagne. Visiblement, il me répondait par simple politesse. Tout en continuant de fumer son cigare, il fouillait le feu avec des pincettes, prenant entre leurs pointes un morceau de braise, puis un autre. Au frémissement de ses doigts, le seul signe de sa sensibilité nerveuse qu'il ne sût pas bien dompter, je constatais que ma présence lui était, comme toujours, désagréable. Il causait cependant avec son habituelle courtoisie, de cette voix douce, presque sans timbre, qui donnait l'impression qu'il s'était dressé à parler ainsi; ses yeux étaient fixés sur la flamme, et son visage, que je voyais de profil, avait cet air d'infinie lassitude que je connaissais bien, un je ne sais quoi d'immobile et de triste, avec de longues rides et comme une contraction de la bouche dans une pensée toujours amère. A un moment, je le fixai, ce profil détesté, avec tout ce que j'avais en moi d'attention, et, passant d'un sujet à un autre, sans transition, je laissai tomber cette phrase.

— J'ai fait, ce matin, une visite bien intéressante.

— C'est ce qui te distingue de moi, répliqua-t-il d'un ton indifférent, qui ai gâché ma matinée à mettre au courant ma correspondance.

— Oui, continuai-je, bien intéressante... J'ai passé deux heures chez Massol...

J'avais beaucoup compté sur l'effet de ce nom qui devait lui rappeler tout d'un coup l'enquête sur le mystère de l'hôtel Impérial. Les muscles de son visage ne bougèrent pas. Il posa les pincettes, se pencha en arrière sur son fauteuil, et me demanda d'un air distrait :

— L'ancien juge d'instruction? Que fait-il maintenant?...

Était-il possible qu'il ne sût réellement pas où vivait cet homme, celui dont il devait se défier le plus, s'il était coupable? Comment savoir si cette indifférence était jouée? Le traquenard que j'avais tendu me sembla soudain la conception d'un enfant naïf. En admettant que mon beau-père eût maintenant le cœur serré, que son pouls battît la fièvre, qu'il se demandât avec angoisse : « Où

veut-il en venir? » mais c'était une raison pour lui de mieux cacher son émotion... N'importe. J'avais commencé. Il fallait continuer et frapper fort.

— M. Massol est conseiller à la Cour, répondis-je, et j'ajoutai, — quoique ce ne fût plus vrai : — Je le vois souvent... Nous avons causé, ce matin, des criminels qui échappent au châtiment. Imaginez-vous qu'il est persuadé que Troppmann avait un complice. Il croit cela sur les détails du crime, qui, d'après lui, supposent deux hommes... Si cela est vrai, il faut avouer que Messieurs les assassins ont leur honneur à eux, quelque bizarre que cela paraisse, puisque ce monstrueux tueur d'enfants s'est laissé couper le cou sans dénoncer l'autre... C'est égal, le complice a dû passer de mauvaises heures à partir de la découverte des cadavres et de l'arrestation de son camarade... Je ne m'y fierais pas, à cet honneur-là, et, si la fantaisie me prenait de commettre un crime, j'agirais seul... Et vous? demandai-je, comme en plaisantant.

Ce n'était rien, ces deux petits mots, rien qu'une insignifiante plaisanterie, si celui à qui je posais cette bizarre question était innocent. Dans le cas contraire, ah! c'était de quoi lui geler la moelle dans les os. Il m'avait écouté en s'enveloppant de fumée, les paupières à demi abaissées sur les yeux. Je ne voyais plus sa main gauche qu'il laissait pendre de l'autre côté du fauteuil, et il avait passé la droite dans la poche de sa jaquette. Il mit un peu de temps à me répondre — bien peu, mais cette minute peut-être qui sépara ma demande et sa réponse, s'écoula pour moi si brûlante. Mais quoi? Les conversations précipitées n'étaient pas dans ses habitudes, puis, ma question n'offrait rien d'intéressant pour lui s'il n'était pas coupable, et, s'il l'était, ne lui fallait-il pas calculer dans un éclair la portée de la phrase qu'il me lancerait? Comment le savoir encore?... Il ferma les yeux tout à fait, ainsi que cela lui arrivait souvent, et il me dit avec l'accent détaché d'un homme qui parle d'idées générales :

— Il est certain que des morceaux de conscience demeurent intacts chez des gens très corrompus. Cela se voit surtout quand on habite des pays où les mœurs sont plus vraies que chez nous, plus voisines de la nature. Tiens, cette Espagne qui t'intéresse tant, lorsque j'y vivais, elle avait encore ses brigands... On passait des traités avec eux pour traverser en sûreté un bout de sierra... Il n'y avait guère d'exemple qu'ils manquassent au contrat... L'histoire des causes célèbres fourmille en scélérats qui

ont été des amis excellents, des fils dévoués, des amants accomplis... Mais je suis comme toi, et je pense que le mieux est de n'y pas trop compter...

Il souriait, lui aussi, en prononçant ces derniers mots, et, maintenant, il me regardait avec ses prunelles d'un bleu si clair tout ensemble et si mystérieux, si intraversable. Non, je n'étais pas de taille à lui lire de force dans le cœur. Il fallait un autre talent que le mien, une autre acuité de regard, une autre énergie pour jouer vis-à-vis de ce personnage le rôle du policier qui magnétise un coupable. Pourquoi, néanmoins, mes soupçons augmentaient-ils à sentir cet homme si dissimulé, si masqué, si boutonné? N'y a-t-il pas des natures faites ainsi, qui se ferment sans motifs comme d'autres s'ouvrent, des âmes d'obscurité comme des âmes de jour?... Allons, du courage et frappons encore.

— M. Massol et moi, repris-je, nous nous sommes aussi demandé quelle vie pouvait bien mener ce complice de Troppmann ou encore ce Rochdale, que nous n'avons pas renoncé à retrouver, ni lui ni moi... Car M. Massol a eu bien soin, avant de quitter son cabinet, de faire un acte interruptif de la prescription, et nous avons des années devant nous pour chercher... Ces criminels dorment-ils en paix? Sont-ils punis, même dans leur sécurité momentanée, par l'appréhension du danger, par le remords?... Ce serait une ironie singulière s'ils étaient à présent de bons et tranquilles bourgeois, fumant leur cigare comme vous et moi, amoureux, aimés?... Est-ce que vous croyez au remords, vous?

— Oui, j'y crois, répondit-il.

Était-ce le contraste entre la légèreté affectée de mon discours et le sérieux avec lequel il avait parlé, qui me fit paraître sa voix grave et profonde? Mais non, je me trompais, car il avait supporté sans un frisson la nouvelle que la prescription du crime avait été interrompue, — nouvelle effrayante pour lui s'il était mêlé au meurtre, et il ajouta d'un ton paisible, — ne retenant de ma question que son côté philosophique.

— Et M. Massol, croit-il au remords?...

— M. Massol, fis-je, est un cynique. Il a vu trop de vilaines histoires. Il dit que c'est là une question d'estomac et d'éducation religieuse. Il prétend qu'un homme qui digèrerait à merveille, et à qui, tout enfant, on n'aurait jamais parlé de l'enfer, pourrait

voler et tuer du matin au soir, sans jamais connaître d'autres remords que la crainte des gendarmes... Cette question de l'autre vie, on ne sait pas quel rôle elle joue dans la solitude, prétend ce sceptique, et je crois qu'il a raison, car bien souvent je me mets, sans raison, la nuit, à penser à la mort, moi qui ne crois plus à grand'chose, et j'ai peur... Oui, j'ai peur... Et vous, continuai-je, croyez-vous à un autre monde?...

— Oui, dit-il...

Et cette fois je crus bien discerner une altération dans sa voix.

— Et à la justice de Dieu? insistai-je.

— A sa justice et sa miséricorde, répondit-il avec un accent singulier.

— Étrange justice, m'écriai-je, qui, pouvant tout, attendrait pour punir! C'est ce que ma pauvre tante me disait toujours, quand je lui parlais de venger mon père : « Laisse à Dieu le soin de punir... Eh bien, ajoutai-je, si je tenais l'assassin, si je l'avais là devant moi, si j'étais sûr... Non, je n'attendrais pas l'heure de cette justice de Dieu... »

Je m'étais levé en prononçant ces paroles, en proie à une involontaire exaltation dont je sentis aussitôt l'enfantillage. M. Termonde s'était, lui, penché de nouveau sur le feu; il avait repris les pincettes. Il ne répliqua rien à ma sortie. Avait-il vraiment, comme je l'avais cru pendant une seconde, ressenti un peu de trouble à m'entendre parler de cet inévitable et redoutable lendemain du tombeau, dont j'ai si peur, moi, aujourd'hui que j'ai du sang sur mes mains? Je n'en pus rien savoir. Son profil était, comme tout à l'heure, impassible et triste. L'agitation de ses mains, qui me rappelait tant le geste avec lequel il tournait et retournait sa canne de jonc, tandis que ma mère lui annonçait la disparition de mon père, autrefois, oui, l'agitation de ses mains était extrême, mais tout à l'heure elles tisonnaient avec une fièvre pareille. Le silence s'était abattu entre nous subitement, mais que de silences semblables nous avions traversés, à chaque tête-à-tête!... Et puis, contre l'explosion de ma douleur et de ma haine d'orphelin, qu'avait-il à dire ou à faire? Innocent ou coupable, il devait également se taire, et il se taisait. Un découragement immense me saisit. Ah! dans cette minute, j'aurais souhaité avoir à mon service les instruments de torture du moyen âge, les chevalets, les fers rouges, le plomb fondu, de quoi arracher leur secret aux bouches les mieux fermées. Stérile

et impuissante fureur ! Mon beau-père avait regardé la pendule; il s'était levé à son tour, et il me disait : « Veux-tu que je te mette quelque part sur ma route? J'ai demandé la voiture pour trois heures, j'ai rendez-vous au cercle à la demie afin de nous entendre sur une élection qui aura lieu demain... » J'avais devant moi, au lieu du criminel terrassé que j'avais rêvé, un homme du monde en train de penser à ses devoirs de club. Je déclinai son offre presque en balbutiant. Il me reconduisit jusque dans le hall avec un sourire. Pourquoi donc, un quart d'heure plus tard, lorsque nous nous croisâmes sur le quai, par hasard, moi m'en retournant à pied, lui dans un coupé... — oui, pourquoi son visage me sembla-t-il si bouleversé, si tragique, si sombre? Il ne me vit pas. Il était dans le coin. Sa face se détachait, toute terreuse, sur le fond de cuir vert... Ses yeux regardaient... où et quoi?... C'était une vision de détresse qui passait devant moi, tellement différente de la physionomie souriante de tout à l'heure, qu'elle me fit soudain me redresser avec une émotion extraordinaire et me dire, comme épouvanté de mon succès : « Aurais-je touché juste? »

Oui, continuai-je, une visite bien intéressante...

XII

Cette impression d'épouvante me domina durant tout le soir de cette journée et celles qui suivirent. Il y a une distance infinie entre nos imaginations, si précises soient-elles, et le moindre atome de réalité. Certes, les lettres de mon père avaient remué en moi des fibres profondes, évoqué devant mes yeux des tableaux tragiques. Ce simple petit fait : le bouleversement du

visage de mon beau-père au sortir de notre entretien me secoua, pourtant, d'une autre secousse. Au fond de moi, après la lecture des lettres même répétée, j'avais gardé la secrète espérance que je me trompais, qu'une épreuve légère dissiperait des soupçons que je jugeais insensés, peut-être parce que j'appréhendais à l'avance le formidable devoir qui surgirait devant moi, au jour de la certitude. J'avais ressemblé à un amant que le hasard instruit d'une infidélité de sa maîtresse. Trop fier pour supporter la trahison, il procède à une enquête minutieuse, avec le désir, inavoué, mais cuisant, mais passionné, que cette femme soit innocente ; car, une fois l'enquête finie, et si elle est démontrée coupable, il faudra vouloir. Il sait trop bien ce que lui coûtera cette volonté !... Moi aussi, dès la première heure, j'avais entrevu l'inévitable résultat, si mon beau-père se trouvait coupable. Il me faudrait vouloir... Vouloir ? Je n'osais pas regarder en face cette nécessité. Non, je ne l'avais pas regardée, avant cette rencontre de mon ennemi, terrassé de douleur sur les coussins de son coupé.

Pourquoi donc... lorsque nous nous croisâmes.

Maintenant, je m'aventurais à y songer. Qu'aurais-je à vouloir, s'il était coupable ?... Une fois rentré chez moi, j'eus l'énergie de me poser ce problème, nettement, et j'aperçus toute l'horreur de la situation. De quelque côté que je me tournasse, je rencontrais une souffrance impossible à soutenir. — Que les choses durassent comme elles étaient, non, je ne le supporterais pas ! Je voyais ma mère s'approcher de M. Termonde comme elle faisait souvent, lui toucher le front de la main par un geste amical, mettre un baiser sur ce front... Qu'elle fût ainsi avec l'assassin de mon père, les os me brûlaient rien que d'y penser, et c'était comme une pointe de flèche qui me pénétrait la poi-

trine. Soit ! J'agirais, j'aurais la force d'aller à ma mère et de lui dire : « C'et homme est un assassin... » et de le lui démontrer ; et voici que je ressentais déjà l'effrayante douleur qu'elle éprouverait, elle, à ce discours. Il me semblait que je verrais, en lui parlant, ses yeux s'ouvrir, et, à travers ses prunelles, un déchirement de tout son être, jusqu'à son cœur, et que, sur-le-champ, là, devant moi, elle deviendrait folle ou tomberait morte... Non, je ne lui parlerais pas moi-même. Si je tenais en main la preuve convaincante, j'irais à la justice, et une scène nouvelle s'évoquait. J'apercevais ma mère, maintenant, à la minute où l'on arrêtait son mari. Elle serait là, dans la chambre, auprès de lui. « Et de quel crime est-il accusé ?... » demanderait-elle, et elle devrait entendre la terrible réponse. Et j'en serais la cause volontaire, moi qui avais, depuis mon enfance et pour lui épargner une tristesse, tout étouffé de mes plaintes, à l'époque où mon cœur contenait tant de soupirs, tant de larmes, tant de douleurs, que me plaindre à elle eût été un soulagement suprême. Je ne l'avais pas fait alors. Je la savais heureuse de sa vie et que ce bonheur seul la rendait aveugle à mes peines. Je l'aimais mieux aveugle et heureuse. Et maintenant ?... Je ne pouvais pas te porter ce coup, Être fragile, Être si cher ! Cette première vue de la double perspective d'infortune offerte à mon avenir, si mes soupçons se trouvaient justes, fut trop cruelle. Et, tout de suite, je me raidis de toutes mes forces contre une vision qui devait emporter avec elle de pareilles conséquences. Au rebours de mon habitude, je me fis le complice des hypothèses heureuses... Mon beau-père triste dans son coupé, qu'est-ce que prouvait cette apparition ? N'avait-il pas dix motifs possibles de soucis, à commencer par sa santé, plus chancelante chaque jour ? Un seul fait m'eût été la preuve absolue, indiscutable : s'il avait tressailli d'un sursaut épouvanté tandis que nous causions, si je l'avais vu, comme l'oncle d'Hamlet, de mon frère en agonie, se lever livide, la face convulsée, devant le spectre de son crime évoqué subitement. Pas un muscle de son visage n'avait bougé, pas un éclair n'avait échappé à ses yeux. Pourquoi donc interpréter, et cette froideur comme une hypocrisie prodigieuse, et le bouleversement des traits que j'avais constaté une demi-heure plus tard comme le véritable aveu ?... C'étaient là des raisonnements justes, ou du moins ils me paraissent tels, aujourd'hui que j'écris de sang-froid ces souvenirs. Ils ne prévalaient pas contre l'espèce d'instinct funeste

qui me forçait de suivre cette piste. Oui, c'était absurde, c'était fou de supposer presque gratuitement cette chose énorme : que M. Termonde eût fait assassiner mon père par un autre. Cette histoire invraisemblable, je ne pouvais pas m'empêcher de l'admettre, à tous les moments comme possible, et, à quelques minutes, comme certaine. Quand on a laissé place dans son esprit à des idées de cet ordre, on n'est plus maître d'aller, de venir. Ou l'on est un lâche, ou bien on coule à fond sa pensée. Je devais à mon père, je devais à ma mère, je me devais à moi-même de savoir. Je me promenai des heures entières dans mon cabinet de travail, roulant ces sinistres rêves. Il m'arriva plus d'une fois de prendre un pistolet, de l'armer, de me dire : « Une petite pression sur la gâchette, un tout faible mouvement comme celui-ci... — je faisais le geste, — et je suis à jamais guéri de cette mortelle angoisse. » Mais de manier seulement cette arme, de sentir le froid du canon lisse, me rappelait la mystérieuse scène où mon père avait été frappé. Je me représentais le salon de l'hôtel Impérial, l'homme grimé qui attendait, mon père qui entrait, qui s'asseyait à la table, feuilletant des papiers, et un pistolet, comme celui-ci, braqué à quelques centimètres de la nuque, et le foudroiement subit, la tête s'abattant sur la table, l'assassin enveloppant de serviettes ce cou troué d'où jaillissait le sang, et il lavait ses mains comme s'il eût achevé une besogne ordinaire, posément, à loisir. La rage de la vengeance grondait en moi à ces images. J'allais vers le portrait du mort qui me regardait de ses yeux immobiles... Et j'avais des soupçons sur l'instigateur de ce meurtre, et je les laisserais sans les vérifier parce que j'avais peur d'agir ensuite! Ah! je me déterminerais après. Il fallait savoir d'abord, à tout prix.

Je passai ainsi trois jours à me torturer parmi ces irrésolutions coupées de projets sans cesse rejetés comme impraticables. Savoir?... C'était bientôt dit, mais je ne pourrais jamais extorquer son secret, s'il en avait un, à cet homme si maître de lui qui était mon beau-père, moi si passionné, si énervé, si peu capable de dominer la frénésie de mes émotions changeantes! Ce sentiment de sa force et de ma faiblesse me faisait redouter sa présence autant que je la désirais. Au vague et douloureux malaise qui m'avait toujours rendu intolérable de respirer, de parler, de manger à côté de lui, allait se joindre l'impression plus pénible encore de la difficulté de mon attitude. J'étais comme un novice

qui doit se battre en duel avec un adversaire très adroit; — il veut se défendre et vaincre, il est courageux, résolu, mais il doute de son propre sang-froid. Que faire maintenant que j'avais porté un premier coup, et qui ne s'était pas trouvé décisif? Si cet entretien avait eu réellement une portée sur sa conscience, comment m'y prendre pour redoubler le premier effet, pour achever de bouleverser cette âme? J'en étais là de mes réflexions, formant, reformant des plans toujours détruits, quand un billet de ma mère arriva, se plaignant que je ne fusse pas revenu depuis le jour où je ne l'avais pas rencontrée, et m'annonçant que, l'avant-veille, mon beau-père avait été repris d'une crise de foie très violente... L'avant-veille? C'était donc le lendemain même de notre conversation! Encore ici on eût dit que le sort se complaisait à redoubler l'ambiguité des indices, principe de mes pires désespoirs. Cette crise imminente expliquait-elle la physionomie angoissée de mon beau-père dans sa voiture? Était-elle une cause ou bien simplement l'effet de la foudroyante terreur dont il avait dû être écrasé sous son masque d'indifférence, s'il était coupable, tandis que je lui lançais en face mes phrases menaçantes? Ah! l'abominable incertitude et que ma mère augmenta encore, dès que je me fus rendu auprès d'elle, par ses paroles : « C'est la seconde crise depuis deux mois, disait-elle; jamais les attaques du mal n'avaient été aussi rapprochées... Ce qui m'effraye le plus, ce sont les doses de morphine qu'il arrive à prendre, pour échapper à ses douleurs... Il n'a jamais eu un bon sommeil... Voici des années qu'il ne dort pas une nuit, sans avoir recours aux narcotiques, mais il était raisonnable, au lieu qu'aujourd'hui... » Elle secouait la tête bien tristement, la pauvre femme, et moi, au lieu de compatir à son chagrin, je me demandais si ce n'était pas encore là un signe, si cette perte de sommeil n'était pas liée à un atroce, à un invincible remords; et cela pouvait être aussi la banale conséquence d'un désordre organique. « Veux-tu le voir?... » continuait ma mère, presque timidement, et, comme j'hésitais, arguant de ma crainte de le fatiguer, en réalité tout surpris de cette offre : « C'est lui-même qui t'a demandé... Il voudrait avoir de toi des nouvelles sur l'élection d'hier au cercle... » Était-ce bien le véritable motif de ce désir de me voir, que je ne pouvais m'empêcher de trouver singulier, ou voulait-il me prouver qu'il était demeuré indifférent à notre entretien? Devais-je apercevoir dans cette commission,

dont il avait chargé ma mère, un signe de plus de l'extrême importance qu'il attachait aux détails de sa vie mondaine, ou bien, appréhendant mes défiances, les prévenait-il? Ou encore était-il lui-même torturé par l'idée de savoir, par le besoin de repaître sa curiosité de la vue de mes traits, pour y déchiffrer ma pensée?

Je me retrouvais, en pénétrant dans cette chambre à coucher qui, tout enfant, avait été la mienne, mais où je ne venais plus guère depuis des années, dans la même disposition anxieuse de l'âme que l'autre jour, alors que le valet de chambre m'ouvrait la porte du cabinet de travail de mon beau-père. J'avais pourtant une espérance de moins, celle que M. Termonde fût terrassé par mes allusions directes au crime hideux dont je l'imaginais coupable. Ma première sensation, quand la portière retomba, fut cruelle. J'avais encore dans la mémoire quelques phrases des lettres de mon père, où il indiquait, sans insister, le secret divorce d'existence peu à peu établi entre lui et sa femme, et tout de suite, le seul aspect de cette chambre à coucher de mon beau-père me fournissait une preuve nouvelle de l'étroite intimité dans laquelle ma mère avait vécu avec son second mari. Avec sa couchette mince, avec son mobilier un peu nu, cette pièce n'avait pas cette physionomie habitée qui atteste une présence continuelle. Mon beau-père n'y dormait que malade. En temps ordinaire, il ne faisait que s'y habiller. La tenture d'un vert sombre, mal éclairée par l'unique lampe, à globe rose, posée sur une petite colonne et assez loin du lit pour ne pas fatiguer le malade, avait pour toute décoration un portrait de ma mère, une des premières études de femme qu'ait exécutées Bonnat. Ce n'était qu'un buste et qu'une tête, mais d'un relief surprenant, et qu'augmentait encore le jour incertain de la chambre. La toile était pendue entre les deux fenêtres, en face du lit, de manière à ce que M. Termonde, quand il dormait là, pût reposer son dernier regard, la nuit, et son premier, le matin, sur ce visage, dont le peintre avait rendu très fortement la beauté de race, et très finement aussi le je ne sais quoi d'à demi-théâtral, le pli un peu affecté de la bouche, le regard distant, la coiffure compliquée. Je regardai d'abord ce portrait, qui s'offrit à moi dès que j'eus passé la porte qui ouvrait au pied du lit. Puis, dans ce lit, j'aperçus mon beau-père, et, parmi les oreillers, sa tête aux cheveux blanchis, au masque jauni et creusé. Il avait autour du cou un foulard d'un bleu pâle que je reconnus pour l'avoir vu au cou de

ma mère : je reconnus aussi la couverture de laine rouge qu'elle lui avait tricotée, toute pareille à une autre qu'elle avait faite pour moi, un gentil ouvrage de femme auquel je l'avais vu s'occuper pendant des heures, passementé de rubans et doublé de soie. Toujours et toujours les plus minces détails renouvelleraient donc la cruelle impression de partage dont j'avais si longtemps souffert ! Aujourd'hui, cette impression m'était rendue plus cruelle encore par mon soupçon. Je sentis que mes yeux devaient trahir le tumulte de ces sentiments, et, tout en m'asseyant au chevet du lit de mon beau-père et lui demandant de ses nouvelles, avec une voix que j'entendais comme si c'eût été celle d'un autre, j'évitai de rencontrer ses yeux à lui. Ma mère était sortie, aussitôt après m'avoir introduit, sans doute pour vaquer durant ma visite à quelques menus soins relatifs à la santé de son cher malade. Ce dernier me questionnait sur cette élection au cercle qu'il avait donnée comme prétexte à son désir de me voir. J'avais le coude appuyé sur le marbre de la table de nuit et le front dans ma main. Quoique je ne visse point son regard, je sentais qu'il étudiait mon visage, et je m'obstinais à fixer dans le tiroir à demi ouvert de cette table, — à côté d'une montre et d'une bourse de soie brune, autre ouvrage de maman, — un tout petit pistolet de poche, de fabrication anglaise. Quelles préoccupations tragiques révélait la présence de cette arme, placée là ainsi, à la portée de la main et probablement par une habitude constante ? Devina-t-il mes pensées à la fixité de mon attention ? Ou bien lui-même avait-il rencontré des yeux cette arme, par hasard, et s'abandonnait-il aux idées que lui suggérait cette vue, afin de ne pas laisser tomber la causerie toujours difficile entre nous ? Le fait est qu'il me dit comme répondant à la question que je m'adressais mentalement :

— Tu regardes ce pistolet... Il est joli, n'est-ce pas?... — Il le prit, le tourna, le retourna, puis le remit dans le tiroir qu'il repoussa. — J'ai cette bizarre manie... Je ne pourrais pas dormir sans une arme chargée, là, tout près de moi... Après tout, c'est une habitude qui ne fait de mal à personne et qui peut avoir son avantage... Si ton pauvre père avait eu sur lui une arme comme celle-là quand il est allé à l'hôtel Impérial, les choses se seraient passées moins simplement pour l'assassin...

Cette fois je ne pus me retenir de lever mes yeux et de chercher les siens. Comment, s'il était coupable, osait-il rappeler ce

souvenir? Pourquoi, s'il ne l'était pas, cette brisure soudaine, cette fuite de son regard sous le mien? En parlant ainsi de la mort de mon père, obéissait-il à une simple association d'idées, ou bien tenait-il à marquer la parfaite liberté de son esprit sur ce qui avait fait la matière de notre dernier entretien? Ou bien encore était-ce un coup de sonde destiné à mesurer la profondeur de ma défiance? Il ajouta, prenant texte de cette allusion au meurtre mystérieux qui m'avait rendu orphelin :

— Et, à ce propos, as-tu revu M. Massol?...

— Non, lui dis-je, pas depuis l'autre jour...

— C'est un homme bien intelligent, continua-t-il. Lors de cette terrible histoire, en ma qualité d'ami intime du cher mort et de ta mère, j'ai causé beaucoup avec lui... Si j'avais su que tu le voyais, ces temps-ci, je t'aurais dit de le saluer de ma part...

— Il ne vous a pas oublié... répondis-je.

Et je mentais; car M. Massol ne m'avait jamais parlé de mon beau-père; mais je me sentais repris de cette rage froide qui m'avait fait, dans la conversation de l'autre soir, redoubler mes attaques presque follement. Cette place endolorie que je cherchais dans cette âme obscure, ne la rencontrerais-je donc jamais? Ses yeux, cette fois, ne faiblirent point. Ce que ma phrase pouvait présenter d'énigmatique ne l'entraîna pas à m'interroger davantage. Tout au contraire, il mit un doigt sur sa bouche. Habitué aux moindres bruits de la maison, il venait d'entendre qu'un pas approchait, celui de ma mère. Me trompais-je? Y avait-il dans ce geste, par lequel il me demandait le silence, une supplication de respecter la sécurité de l'innocente femme? Devais-je traduire ainsi le regard dont ce mouvement s'accompagna : « N'éveille pas de soupçons dans le cœur de ta mère; elle souffrirait trop!... » Était-ce simplement la préoccupation d'un homme qui veut éviter à sa femme un réveil de tristes souvenirs?... Elle entra. Elle nous vit, d'un même regard, réunis sous le même rayon de la lampe, et elle nous envoya un même sourire, qui nous enveloppait d'une même tendresse. Ç'avait été le rêve de toute sa vie, que nous fussions ainsi l'un auprès de l'autre, et tous les deux auprès d'elle. Elle attribuait à mon caractère ombrageux, — elle m'en avait parlé à Compiègne, — les difficultés éprouvées dans la réalisation de ce désir. Et toujours souriante, elle venait à nous, ayant à la main un plateau d'argent avec un verre rempli d'eau de Vichy, qu'elle

tendit à mon beau-père. Celui-ci but avidemment et rendit le verre vide à sa femme en lui baisant la main. « Laissons-le reposer, dit-elle, sa tête est brûlante... » Et rien qu'à toucher l'extrémité de ses doigts qu'il abandonna dans les miens, je sentis qu'en effet, il avait la fièvre. Mais de quelle manière interpréter ce symptôme, aussi ambigu que tous les autres, et qui pouvait, comme eux, signifier également le malaise physique et le malaise moral? Je m'étais juré de savoir. Mais comment? Comment?...

Si j'avais été surpris du désir de me voir, exprimé par mon beau-père durant sa maladie, je le fus bien davantage, quinze jours plus tard, d'entendre mon domestique l'annoncer chez moi en personne, tandis que j'étais dans mon cabinet, en train de classer de nouveaux papiers de mon père rapportés de Compiègne. J'avais passé ces deux semaines dans cette ville, prenant pour prétexte la suite de mes affaires à régler, en réalité pour réfléchir longuement sur la conduite à tenir vis-à-vis de M. de Termonde, et ces réflexions avaient encore accru mes doutes. Sur ma demande, ma mère m'avait écrit à trois reprises pour me donner des nouvelles du malade. J'avais su ainsi qu'il allait mieux et qu'il sortait. Revenu de la veille, j'avais choisi, pour me rendre à leur hôtel, un moment ou j'étais presque sûr de ne rencontrer personne. Et voici que, tout de suite, mon beau-père accourait chez moi, lui qui n'y était pas venu dix fois depuis que je m'étais installé dans mon appartement. « Ma mère l'avait, me disait-il, chargé pour moi d'une commission. Elle m'avait prêté deux numéros de revue, dont elle avait besoin pour envoyer toutes les livraisons de l'année à la reliure ; et, comme il passait devant ma porte, il était monté afin de me les redemander... » Je l'examinai, tandis qu'il me donnait cette explication de sa visite, sans deviner si ce prétexte cachait ou non quelque motif secret.

Paul Bourget.

(A suivre.)

Le Gérant F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 70.12.97.

HERMENGARDE

Le vicomte de Bonnereuil, un vieux gentilhomme insignifiant, mais aigri, la vicomtesse, mélancolique et pieuse, et leurs trois filles : l'aînée Hermengarde, belle et hautaine ; les deux cadettes, Anne et Catherine, drôlettes et vivaces, occupaient, chez leurs cousins les Signerol, la situation ingrate de parents pauvres.

Les parents pauvres ! c'est une espèce qui n'est pas rare au faubourg Saint-Germain, dans ce monde où les fortunes se défont nécessairement chaque jour, mais ne se refont guère, sinon par des mariages avec la banque ou l'industrie : mariages dont, sans doute, on ne peut presque plus dire qu'ils soient une exception, mais qui, cependant ne sont pas encore tout à fait la règle.

Toute la famille s'était ingéniée pour faire vivre tant bien que mal ce fâcheux vicomte, sa femme et ses filles. Le marquis de

Signerol leur avait offert, dans son vieil hôtel de la rue Saint-Dominique (le classique hôtel au fond de la cour, avec vaste perron, escalier de pierre et hautes fenêtres), un appartement mansardé, mais fort convenable encore et même d'assez grand air, un appartement de cadet. Il leur fournissait, en outre, le bois et l'éclairage. La marquise, à chaque saison, faisait habiller les trois sœurs. D'autres parents donnaient à ces fillettes, le jour de leur fête, quelques billets de cent francs pour leur toilette et leurs menues dépenses. J'omets beaucoup d'autres petits bénéfices, car les Bonnereuil étaient un peu quémandeurs. Oh ! quémandeurs avec une extraordinaire dignité, comme des gens qui estimaient que la décence de leur vie extérieure importait à tout le faubourg, et qui tendaient la main au nom d'un principe. Et ils vivaient ainsi, de leurs cinq mille francs de rente augmentés d'un casuel au moins égal, assez confortablement en somme, mais rageusement, avec des airs de protestation et des figures toujours mal satisfaites.

Car les blessures ne manquent jamais quand on les cherche. Ils souffraient du luxe et du grand train de vie de leurs opulents cousins. Les Signerol étaient bons pour eux et les invitaient à leurs dîners intimes et à presque toutes leurs soirées. Mais les trois sœurs ne pouvaient y montrer des robes neuves aussi souvent qu'il aurait fallu, et cela les ulcérait. Quand elles revenaient d'une promenade à pied à l'heure des visites, la rangée des équipages à la porte de l'hôtel et, dans le monumental escalier, le coudoiement d'élégances qui leur étaient interdites, encore que ces élégances fussent éminemment choses de leur monde, leur mettaient au cœur une tristesse et une rancune. Parfois la marquise, pensant leur être agréable, leur donnait le landau pour se promener au Bois avec les petits Signerol, — deux Bobs à mollets bruns et à grands cols blancs, — et alors les trois sœurs éprouvaient vaguement la crainte d'être prises pour leurs institutrices. Bref, chacun des bons procédés de leurs cousins n'avait d'autre effet que de leur rappeler leur condition de parents pauvres.

Joignez que, rentrées chez elles, elles avaient à subir la mauvaise humeur de leur père. Par de continuelles allusions, par ses moindres gestes, par toute sa façon d'être, il leur reprochait de n'être pas des garçons. La naissance de ces trois filles à la

queue-leu-leu lui avait été une triple déception et semblé un triple désastre. Un fils ! s'il avait eu un fils ! Il ne se gênait pas pour le confesser devant ses filles, un fils les eût tirés tous de la misère. Un fils, du moins, n'eût pas eu de peine à se mésallier avantageusement, à trouver, dans la banque ou le négoce, quelque riche héritière, à vendre son nom très cher, puisque cela se vend et qu'on fait même grand honneur à ceux qui l'achètent. Mais que faire de trois filles sans dot, sinon trois vieilles filles ou trois béguines.

L'aînée des petites Bonnereuil, Hermengarde, s'était peu à peu pénétrée de ces propos. Elle en comprenait la justesse. C'était une personne énergique, d'une beauté altière et brune, très décidée à mordre à la vie, à en prendre où elle pourrait, et en qui semblait revivre, sous sa grâce de jeune fille surveillée et sous le très mince vernis d'une éducation de Sacré-Cœur, l'ardeur batailleuse et brutale des plus lointains ancêtres de sa race.

Sa pauvreté la révoltait. Qu'est-ce que le nom tout seul ? Le vrai noble ne fut-il pas, à l'origine, celui qui savait prendre et garder ? Si un nom est une marchandise, pourquoi ne vendrait-elle pas le sien (puisque le nom s'ajoute couramment à celui du mari) ? Pourquoi ne vendrait-elle pas les avantages que représentaient sa naissance, ses parentés, ses relations ? Sans doute le placement de tout cela était plus difficile à trouver pour une fille que pour un garçon. Mais que coûtait-il de chercher ?

Et elle chercha.

Vers le même temps, Ernest Foussard, cet homme d'affaires essentiellement moderne que tout Paris connaît, propriétaire d'une raffinerie, de deux fabriques de noir animal, de trois journaux et de quatre cafés-concerts, constatait en faisant son inventaire, qu'il venait de décrocher son vingtième million. Marié à une ancienne gérante de Family-Hôtel, qui avait des économies, et resté veuf très jeune encore, il n'avait point songé d'abord à se remarier, estimant qu'un homme qui n'a point de femme, célibataire ou veuf, est beaucoup plus à l'aise pour se servir de toutes les femmes. Mais maintenant que sa fortune était faite, maintenant qu'il avait tout, hôtel à Paris, galerie de tableaux, château historique en province, qu'il avait été nommé, par les conservateurs, député aux dernières élections, et qu'enfin il frisait la cinquan-

taine, l'idée lui vint d'épouser une femme qui lui apporterait la seule chose qui lui manquât : un beau nom à ajouter (avec autorisation du Conseil d'État) à celui de Foussard et, tôt ou tard, après des résistances qu'il prévoyait et que, d'avance, il approuvait presque, ses entrées dans ce monde mystérieux et inaccessible du Faubourg.

Or, à force de chercher, Hermengarde de Bonnereuil et Ernest Foussard se rencontrèrent.

Ce fut d'abord à une vente de charité, où il lui paya mille francs une paire de boutons de manchettes. (Il avait pris auparavant ses informations et savait que cette belle fille n'avait pour tout bien que son grand nom et ses grands yeux.)

Quelques jours après, il envoyait à la jolie vendeuse cinq cents kilos de sucre et un énorme ballot de vêtements et de mercerie « pour ses pauvres ».

Le vicomte lui écrivit pour le remercier. La semaine suivante, Foussard se présentait carrément chez les Bonnereuil.

Il fut reçu et revit Hermengarde.

Il revint.

J'abrège.

Ernest Foussard et Hermengarde s'étaient mutuellement devinés du premier coup. Ils jouèrent l'un et l'autre, avec une discrétion et un sérieux suffisants, la comédie qui convenait.

Foussard plut au vicomte par la pureté de ses sentiments monarchiques et séduisit la vicomtesse par la pureté de ses sentiments religieux.

Au bout de trois mois, il fit sa demande.

Le vicomte fut très digne :

— Monsieur, dit-il, je regrette que vous ayez eu l'imprudence d'exprimer un vœu auquel nos principes nous obligent d'opposer le refus le plus formel. Je le regrette, dis-je, car j'avais de la sympathie pour vous.

— Au moins, répondit Foussard, accordez-moi une grâce. Daignez transmettre ma demande à Mlle Hermengarde. Si elle refuse elle aussi, ma douleur sera profonde ; mais comme je serai bien sûr, alors, qu'il ne me reste aucun espoir, il me semble que j'aurai plus d'énergie pour triompher de ce funeste amour. Et je serai soutenu par cette idée que c'est à elle, à elle seule, que j'obéis.

— Monsieur, dit le vicomte, vous êtes gentilhomme par le cœur, et ces paroles montrent assez la délicatesse de vos sentiments.

Quand le vicomte lui apprit la démarche de Foussard, Hermengarde dit simplement :

— Enfin!

Elle ajouta :

— Les Signerol vont faire une tête!

— Tu acceptes donc? demanda le père.

— Si j'accepte!... J'en ai assez, de la misère ! Et puis, raisonnons. Est-ce que, cette année seulement, notre cousin Sillery, le petit prince de Castelfidardo et le vieux comte d'Artenay n'ont pas épousé trois juives?

— Ce n'est pas la même chose, dit la mère.

— Eh ! reprit Hermengarde, M. Foussard sera comte du pape quand il voudra ! Et quand il lui plaira, il sera légalement Foussard de Bonnereuil, en attendant qu'il supprime Foussard pour abréger et pour la commodité du discours. Vous savez tout cela aussi bien que moi.

— Et si je refuse mon consentement? dit le vicomte.

— J'ai vingt-deux ans, mon cher père. Je vous ferai une douce violence et, je vous connais, vous aimez tant votre fille que vous n'aurez pas le courage de lui en vouloir.

— Ma fille, vous m'étonnez et m'affligez beaucoup.

— Vous ne parlez pas comme une fille de votre monde, ajouta la vicomtesse.

Ce qui n'empêcha pas le vicomte d'écrire à Ernest Foussard :

« Monsieur, j'ai le devoir de vous apprendre que, à ma grande surprise, ma fille a favorablement accueilli votre demande. Je vous confesse que j'ai combattu sa résolution de toutes mes forces. Mais les sentiments que vous avez su lui inspirer sont tels, qu'elle s'est déclarée prête à aller, s'il le fallait, jusqu'aux sommations respectueuses. Voilà la situation. Je vous prie de laisser à un père accablé de douleur le temps de se recueillir. »

Quand le vicomte raconta aux Signerol la démarche de Foussard et la réponse d'Hermengarde, le marquis et la marquise jetèrent les hauts cris. Ils déclarèrent que l'idée seule d'un pareil

mariage devait faire horreur à un gentilhomme. Le vicomte fut de leur avis ; mais ils allèrent trop loin : ils assurèrent qu'ils ne souffriraient pas que ce Foussard, « ce croquand, cette espèce », franchît une fois de plus la porte de leur hôtel. Le vicomte protesta contre tant de rigueur ; des mots aigres furent échangés ; le vicomte sortit brusquement, furieux et digne ; dès le lendemain, il déménageait sans crier gare et s'installait, avec sa femme et ses filles, dans un petit appartement de la rue du Bac.

Ce fut une consternation dans tout le Faubourg. Certes, on n'en était pas à la première mésalliance. Mais, justement, il y en avait eu trop dans ces dernières années. Puis, celle-là était trop voyante. Ce Foussard était particulièrement mal famé : c'était l'argent tout cru, l'argent cynique, gagné trop vite et par des procédés vraiment trop modernes. Ce mariage signifierait, avec une clarté par trop insolente, que l'argent peut tout, que tout est décidément à vendre, et que, pour faire le même mariage qu'un Rohan ou un Montmorency, le plus décrié des trafiquants n'a qu'à y mettre le prix. Si encore ce Foussard avait été homme à agir discrètement, à dissimuler son bonheur ! Mais on sentait bien qu'il le tambourinerait, qu'il le crierait sur tous les toits de la réclame, qu'il l'afficherait, s'il pouvait, sur les vitres lumineuses des kiosques et sur tous les pignons disponibles de chemin de fer de ceinture. Déjà, trois journaux du matin avaient annoncé la chose sous des initiales transparentes — comme des cartes.

Des douairières grimpèrent les cinq étages des Bonnereuil, chapitrèrent Hermengarde pendant des heures, passant de l'attendrissement à l'indignation, et des menaces aux prières. Elle fut inébranlable.

Un des religieux les plus appréciés du Faubourg, le R. P. de Sainte-Amarante, vint prêcher à son tour la jeune insurgée. Il n'en put tirer que ces mots :

— On ne veut pas que je vende mon nom ? Eh bien ! mais... ce qui peut se vendre peut se racheter.

Il faut croire que le bon Père comprit ce propos mystérieux, car il eut immédiatement une assez longue conférence avec le vicomte de Bonnereuil. On ne sait au juste quels discours échangèrent ces deux personnages. Mais, lorsque le vicomte recon-

duisit son visiteur sur son modeste palier, le saint religieux lui disait à mi-voix :

— Résumons-nous, monsieur le vicomte. Nous avons dit : une pension annuelle de quarante mille francs, dont vingt mille pour vous et vos chères filles cadettes, à condition qu'elles n'épouseront jamais que des hommes de leur monde, et vingt mille pour Mlle Hermengarde, à la même condition. C'est bien entendu ? Je me charge de transmettre votre proposition au marquis et à la marquise de Signerol et aux autres personnes qu'elle intéresse...

La proposition fut acceptée. Le Père de Sainte-Amarante colporta, dans les rues de Varennes, Saint-Dominique et Barbey-de-Jouy, une sorte de feuille de souscriptions pour la pension Bonnereuil. Des railleurs appelèrent cela « l'œuvre des parents pauvres ». Mais la liste fut rapidement couverte. Car l'amour-propre s'en mêla, comme si le chiffre de chaque souscription devait être la mesure de la gentilhommerie de chaque souscripteur et de la pureté de son sang. Des familles presque gênées, de celles qui trouvent moyen, avec trente mille francs de rente, de vivre décemment, et même en gardant assez grand air, dans leur hôtel patrimonial, s'imposèrent des privations. Mais l'obole la plus méritoire fut assurément celle du chevalier d'Outarville.

Le chevalier d'Outarville est le dernier chevalier qu'on ait vu. Il avait été, naturellement, page de Charles X. C'était un vieillard propret, d'une politesse surannée, plein de préjugés et de désintéressement. Il vivait d'une fort petite rente, avec un vieux domestique, un Caleb à cheveux blancs, tout à fait vénérable.

Un soir que, par hasard, le chevalier ne dînait pas en ville et qu'il mangeait chez lui son petit pot-au-feu, il dit tout haut :

— Il se passe aujourd'hui des choses... Cette petite Hermengarde de Bonnereuil... De mon temps...

Joseph approuvait respectueusement, d'un hochement de tête silencieux. Le chevalier reprit :

— C'est une belle œuvre, en vérité, que d'empêcher un pareil déshonneur ! Que ne puis-je y contribuer ! Mais nous ne sommes pas assez riches, mon pauvre Joseph !

Plein d'une tristesse digne, le chevalier pignochait.

Le dîner ne fut pas long, ce soir-là. Joseph aussi navré que son maître, semblait réfléchir profondément.

Mais le lendemain matin, en apportant au chevalier son chocolat, le vieux serviteur était presque joyeux.

— Que monsieur le chevalier se rassure, dit-il. J'ai fait mes calculs. Avec de l'ordre et de l'entente, en rognant un tout petit peu sur tout, en me levant un peu plus tôt pour aller aux Halles, nous pouvons économiser cinquante francs par mois. Et je promets à monsieur le chevalier que monsieur le chevalier ne s'en apercevra pas trop.

Ernest Foussard reçut du vicomte de Bonnereuil la lettre suivante :

« Monsieur, après avoir consacré aux plus sérieuses réflexions le délai que je vous avais prié de nous accorder, j'ai le chagrin de vous apprendre que ma fille renonce à faire à votre demande l'accueil qu'elle eût voulu. Nous avions hésité, tant votre caractère nous inspirait d'estime ; mais nous sommes enfin obligés de reconnaître qu'il y a des principes plus forts que tout et auxquels nous devons tout sacrifier. Vous le comprendrez, puisque ces principes sont, au fond, les vôtres, et vous en approuverez la douloureuse intransigeance. Croyez d'ailleurs »... etc.

L'honneur du Faubourg était sauvé.

Jules Lemaitre.

PASSAGÈRE [1]

(*Suite.*)

II

Mme Weber s'éveillait.

D'abord elle étira son buste, les bras en l'air, et, dans une paresse, ses pieds n'arrivaient point à se détortiller du plaid et du manteau jeté sur elle. Son capuchon avait glissé, entraînant des épingles d'écaille. Ses cheveux, sous la caresse du premier soleil, blondissaient par places. Sur le front seul, ils gardaient leur couleur noisette, la chaude pâleur de la peau, le long de l'oreille et du cou, assombrissant leurs mèches folles...

Ensuite, elle se frotta les yeux, puis, d'un coup, se reprit.

Souple, elle était debout déjà, mais, quand elle eut débarrassé d'un tour de main et réenfoncé son lit dans la muraille, elle aperçut, au seuil du lavabo, son compagnon de route qui la contemplait.

Glacée, plus blanche dans l'ébouriffement des dentelles.

Un ravissement venait d'immobiliser l'homme à la découvrir si jolie. Le teint mat de sa passagère ne trahissait rien de la nuit fatigante. Sous la savoureuse fraîcheur de l'épiderme, un peu de

(1) Voir les numéros depuis le 25 Décembre 1897.

rose seulement demeurait à sa joue droite, celle qui reposait sur l'oreiller tantôt, durant son dernier essai de sommeil ; et sa tranquille beauté triomphait, jeune et saine.

L'épreuve de cette insomnie, par le cahotage de l'express, aucune femme, pensait Fresneaux, ne l'aurait aussi bien supportée ! Sa joie aussitôt lui soufflant des douceurs fraternelles, le besoin d'être reconnaissant à ce nouveau bonheur, il sut la rassurer tout en se montrant tendre. Les gracieusetés de ses prévenances se nuançaient délicatement, le disaient ami, rien qu'ami, et, sans galanterie banale, bannissaient du nouveau tête-à-tête la gêne qu'il avait vue poindre dans le premier regard de Mme Weber.

En causant enfin, il avait transporté la valise de la voyageuse dans le cabinet de toilette. Sans attendre qu'elle le quittât, il se mit à la portière.

Le long du train, dans la fête d'une aube lumineuse, courait un paysage à la sanguine. Peu à peu, sous le réconfort du soleil, sous la pureté d'un ciel déjà presque provençal, la fraîcheur du vent fouetta Fresneaux de la fièvre heureuse, de la joie physique, de l'instinctive ardeur à vivre baignant la radieuse campagne par cette matinée de fin d'hiver, à l'heure exquise dont l'éveil en toute saison semble être le printemps du jour. Et quand il se retourna, ce lui devint une autre jouissance, la vue du compartiment où traînaient des objets féminins : le chapeau, les gants, la voilette, le manteau...

Des étoffes montait une senteur d'iris ; plus loin, les fleurs moribondes odoraient encore, vaguement. Des épingles à cheveux, un mouchoir restaient sur le fauteuil ; et du cabinet de toilette venait une chanson d'eau, parmi des tintements de flacons, des frou-frous de jupes, avec un parfum encore, celui-ci discret, subtil, et tant suggestif, parfum de parfum, — muguet ? héliotrope ? pomme sauvage ?... — et parfum de chair : le cou, la gorge, les épaules... l'haleine d'une peau moite frissonnant à présent aux baisers de l'éponge.

Glacée, plus blanche dans l'ébouriffement des dentelles, appelant la chaleur de lèvres amoureuses, voilà qu'il se la figurait, cette peau, dans un trouble subit ; et ses lèvres se tendaient vers elle dans le vide... Mais ce désir matinal, ce rappel de ses sens oubliés, il les refréna, sans peine.

Sa cigarette allumée, il se contraignait froidement à des bruta-

lités imaginaires, déshabillait en pensée sa voisine, l'étreignait, afin de retomber ainsi à sa résolution de la veille.

Pourquoi donc en effet si tôt ? se disait-il encore. Pourquoi si vite ?... Après le premier spasme, sa curiosité serait morte. Alors, pour peu qu'elle le désillusionnât, — trop passive en l'humiliation d'un involontaire abandon, ou bien lui révélant une imperfection physique, un défaut de sa beauté, — sans doute la mépriserait-il. Et elle lui pèserait, comme elles lui avaient pesé, toutes ! Comédienne ou bien résignée, il la trouverait pareille aux autres, ne songerait plus qu'à la débarquer...

Maintenant, au contraire, elle l'intéressait, parlait à ses rêves, l'intriguait même ; il pouvait arranger à sa guise le mystère qui l'entourait encore, réaliser en elle des types autrefois souhaités, se donner enfin le régal de la pénétrer en la consolant. Ce lui avait été si doux, la veille, de la plaindre !... Il ne la plaindrait plus dès qu'il l'aurait possédée.

Ou bien se jugeant trop sentimental, tremblant à l'idée de se découvrir dupe — et de ne plus pouvoir l'être, — il se forçait à des considérations d'un plus étroit égoïsme, se représentait par exemple sa croisière gâtée.

Une minute, il revécut ainsi sa dernière traversée à bord de *La Liane*, repassa par ses agacements, frissonna rétrospectivement au souvenir de sa lamentable solitude. Avec quelle ardeur l'appelait-il, trois mois plus tôt, la compagne intelligente et discrète, l'amie familière et douce ! Sans doute, il la désirait belle, mais d'une beauté d'objet d'art. A ce moment, ce qu'il appelait c'était la femme dont la voix, la robe, la silhouette, la musique pourraient, en incarnant l'âme de la mer et du navire, distraire sa vie sans penser. C'est vaguement qu'il rêvait à ses caresses, et certes il l'évoquait moins durant ses insomnies dans sa cabine que sur le pont du yacht, en la tendresse étoilée des nuits méridionales. Un profil perdu, de la lune filtrant de la tente sur une nuque, ou sur un bras nu passé dans un hauban, le chant de paroles rares, berceuses comme l'écho du dernier lied issu de son piano : ce fuyant et symbolique tableau ne synthétisait-il pas en son clair-obscur ses plus précieuses chimères ?...

Eh bien ! cette compagne, cette amie, il la tenait à cette heure ! Non pas précisément telle qu'il se la bâtissait l'autre mois, mais si exquise, et dépassant ses plus ambitieux espoirs !... Ce qu'il attendait d'elle, elle le comprendrait. Docile, elle le lui

apporterait, car cette tâche ne déplairait point à sa mélancolie, ne répugnerait pas à ses délicatesses, car enfin elle lui devrait de la gratitude pour sa tendresse sans exigences, — pour sa pitié sans question...

III

— Permettez-moi, Germaine, de vous présenter les officiers du yacht... de bons marins... de non moins bons amis !...

Les uns après les autres, avec un mot aimable pour chacun, affectueux pour le docteur, il les nommait, et la jeune femme, d'après ce mot, composait son salut, son sourire, sa poignée de main, si vraiment grande dame, si parfaite de grâce, de naturel, de tact, qu'en la présentant à son tour, il perdait conscience du mensonge obligatoire :

— Mme Germaine Weber... une amie d'enfance... qui nous fait l'honneur d'être notre passagère...

Les officiers s'inclinaient de nouveau ; Verton souhaitait la bienvenue à la place d'Harden qui balbutiait ; puis le couple quittait la coupée, et, sur le pont, le yachtsman sentait la voyageuse s'abandonner à son bras, la devinait contente.

A cette heure, sous un ciel estival, le mistral tombé, la rade n'avait point une ride ; et fier de son grand pavois, ses pavillons déployés, son équipage en grande tenue, le bâtiment associait ses coquetteries polychromes, son élégante finesse, son charme d'artificielle création à l'apothéose lumineuse dont vibraient le paysage et la mer...

— Ah ! c'est beau ! fit Germaine, simplement.

— Oui, c'est beau. La rade de Toulon vaut presque le golfe de Naples... Mais laissez-moi, je vous prie, vous installer ; vous devez être lasse.

Elle ne se pressait pas cependant, s'arrêtait devant la « descente » menant au salon, lente à s'arracher à la contemplation des choses, — lente à lâcher peut-être un songe intérieur. Et quand elle posa le pied sur les marches, son sourire était mort.

A ces côtés, chemin faisant, il tentait de déchiffrer la muette pensée de ses yeux changeants : elle demeura close. Pressant aussitôt la visite des salons, il ouvrit une porte :

— Votre appartement !...

Dans l'adorable pièce, seuls, deux hublots de cristal trahissaient la mer ambiante. Mi-chinois, mi-japonais, l'ameublement s'accommodait à la vie et aux habitudes européennes, sans que, depuis les kakémonos tapissant les murs jusqu'au lit de milieu, le moindre détail occidental jurât avec le pur décor, sans qu'on devinât non plus l'arrimage le garantissant du roulis. On aurait dit cette pièce une annexe du cher logis où, la veille, il recevait sa future passagère ; et si loin, si loin de la mer! recueillie si intimement ! Les broderies fantastiques du plafond, l'éventail de soie qui, couvert d'énormes chrysanthèmes et de paons, s'éployait en dais à la tête du lit, éclairaient la chambre de reflets chatoyants, d'une musique de couleurs.

Mme Weber n'eut pas le temps de trouver une formule admiratrice.

— Le cabinet de toilette...

Ici triomphaient l'Europe, son confort et son luxe. Argent, ivoire, marbre et carreaux de faïence : les glaces ne reflétaient que clartés jeunes, n'évoquaient que la symphonie des blancheurs de linge et de chair de femme dont elles s'empliraient à l'heure du bain. La visiteuse ne remarqua pas tout de suite la note d'art original que l'orfèvrerie de la toilette, les ciselures des cadres, l'ornementation des murs, le dessin de la baignoire, des tables et des sièges, mêlaient à la coquetterie raffinée de cet intérieur, à l'ingéniosité de son aménagement. Fresneaux d'ailleurs ne lui laissa point étudier son œuvre. Elle aurait le temps, pensait-il, d'y voir le fruit de collaboration des divers hommes qu'il prétendait être : l'artiste épris de tous les beaux, le délicat égoïste amant du confortable jusqu'à la manie, le voluptueux enfin et dévot de la Femme!...

Il se dirigeait vers la porte, appelait Louise, lui commandait de se mettre aux ordres de Mme Weber, lui indiquait les boutons commandant les sonnettes et la lumière électrique, puis vérifiait avec elle les fermetures des portes et des hublots avec la visible sollicitude d'un maître de maison préoccupé du bien-être de son hôte...

— Au surplus, ma fille, votre mari vous renseignera... Faites-vous montrer votre chambre... Elle est tout à côté, à proximité de l'appartement de Madame... Et puis, si vous étiez embarrassée, si votre maîtresse n'arrivait point à s'installer tout à fait bien, vous n'avez qu'à frapper chez moi. Ici, tenez...

Lestement il traversa le couloir partageant l'arrière du navire, désigna son *home*, dont la porte s'ouvrait en face du logement de Germaine, et revint sur ses pas afin de saluer sa passagère. Mais elle avait suivi la femme de chambre. Elle regardait le couloir, — la porte.

— A tout à l'heure ! lui dit-il, nous luncherons vite afin de partir avant le coucher du soleil et d'assister à l'appareillage.

Elle ne répondit pas. Seulement, elle lui tendit la main, une main qui serrait la sienne fermement, d'une étreinte presque masculine, et le regard qu'elle plongeait en lui n'avait plus de tristesse, la transfigurait.

La joie qui l'envahit alors, Fresneaux l'emporta. Rentré chez lui, longtemps il s'oubliait les bras ballants, l'œil dans le vide, ne s'éveillant que pour s'étonner d'être ainsi remué.

Qu'avait-elle, voyons, cette femme, pour l'émouvoir de la sorte ?... La veille, il ne la connaissait point !... A présent encore, il ne savait rien d'elle. Il n'avait pas même baisé son ongle... Et pourtant...

Il secoua la tête.

Pour ne pas s'avouer son impuissance à lire en lui-même, ou sa peur d'y casser d'imprécises espérances, il se persuadait d'une complicité du hasard et de sa volonté.

IV

— En travaillant jusqu'à l'aube, oui, monsieur, il serait possible de partir demain de bonne heure...

— Eh bien, faites le nécessaire : au jour, nous essaierons la machine en rade... Et ne vous désespérez plus. Que diable ! nous ne portons pas la poste !

— C'est vrai, monsieur, mais c'est bien de la *guigne*!... La passagère aura triste opinion de nous...

Fresneaux ne put s'empêcher de rire. Ironiquement, il se souvenait des inutiles colères auxquelles il se laissait aller, trois mois avant, lorsqu'un accroc quelconque, avarie, gros temps, marée, formalités bureaucratiques au Consulat, à la Douane, ou bien à la Santé, retardaient ses appareillages. Sa patience d'à présent, son humeur égale, ne devait-il pas les attribuer à la présence de

Germaine? Voilà que la réalisation de son rêve le rendait indulgent aux hommes et aux choses! Tantôt, Toulon lui en avait paru délicieux!... Devant les merveilleuses cariatides du Puget soutenant le balcon de la mairie sur le Carré du Port, Germaine avait un si joli arrêt, et ensuite, un si joli geste pour se protéger les yeux du soleil!... Et lui, du coup, il n'avait pas pensé à sortir ses indignations habituelles contre les restaurations des architectes communaux. Elle admirait les Puget : il l'admirait, elle!

Mais ce mécanicien que préoccupait l'opinion de sa passagère!... Aussi bien, n'était-il pas le seul. L'état-major, l'équipage lui-même semblaient visiblement impressionnés, dans un pareil souci de plaire à l'arrivante. N'avait-il pas entendu, l'instant d'avant, Mauricet, le second, commander au maître d'hôtel de rapporter des fleurs en allant à terre?... Et Verton qui ne s'était pas déshabillé! Sanglé, comme à l'heure de la présentation, dans sa redingote « numéro un », il oubliait sa pipe!... C'était aussi des propos surpris, deux matelots s'entretenant de Mme Weber :

— As-tu vu la femme du patron?...

L'un la dépeignait, un naïf enthousiasme dans son admiration respectueuse; l'autre, tout fier d'avoir porté les malles de la voyageuse, s'étendait sur le gentil merci dont elle l'avait gratifié.

Fresneaux appela le maître et commanda qu'on servît aux deux bordées le dîner du dimanche avec la double ration de vin. Son intime joie voulait de la joie autour d'elle. A ce moment, comme pour le payer, pensa-t-il, de son égoïste bonté, Germaine parut. Durant qu'elle grimpait à la passerelle, une absence d'embarras et de minauderie la montrait familière avec la vie maritime, telle une Anglaise fidèle du yachting. Une grâce d'ailleurs demeurait en son aisance; ses souples mouvements n'avaient rien d'hommasse; elle restait très femme, plus désirable seulement peut-être, et plus étrangement jolie, dans son costume de bord, la jupe de molleton bleu tout unie, droite et courte, la jaquette de même drap, entr'ouverte sur un gilet blanc, ses cheveux haut relevés sous un chapeau de canotier enturbané de gaze, ses mains gantées de suède, et nul bijou sur elle.

Si le retard apporté au départ la contrariait, il ne put le savoir. Afin de consoler le chef mécanicien remonté sur la passerelle pour prendre un ordre auprès d'Harden, elle trouvait d'ingénieuses et charmantes paroles, puis dispensait autour d'elle, au cours de sa visite à travers le yacht, et l'aise et la bonne humeur. On eût

dit qu'elle avait toujours habité *La Liane*, et, tout comme le médecin, le maître du bord se laissait aller à cette illusion.

L'accoutumance au bonheur, quoi! l'accoutumance que contractent si vite, par une sorte de protestation de l'instinct contre la vie, les êtres les moins familiarisés avec le bonheur!... Ainsi jugea-t-il, ne se moquant que de la forme de son jugement, et tout heureux de la savourer, cette illusion, en l'accommodant avec sa philosophie. « Suis-je assez enfant, tout de même! » répétait-il, ravi d'ailleurs d'être enfant et de le sentir.

Elle allait la première.

Le navire exploré, un lunch les réunit, auquel, du consentement de Germaine, il avait convié le docteur et le commandant, comme s'il avait craint de la voir changer dans le tête-à-tête, de perdre le fruit de ce premier apprivoisement.

Cependant elle demeurait pareille, même ensuite hors du bord. Le canot à vapeur les promenait tous deux autour de la rade, de la Seyne à Balagnier, de la Grosse-Tour à Saint-Mandrier et Tamaris. Et la jeune femme montrait une si visible joie, devant la mobilité des tableaux changeant à chaque cap, et toujours adorables, qu'il lui proposait de ne point hâter la marche de *La Liane*, de battre les bords de la Méditerranée avant de gagner l'Égypte.

Invraisemblablement bleue, la mer buvait le ciel. Près de Saint-Mandrier, à l'ombre des pinèdes, elle dormait sous une moire, et de la nuit semblait déjà tomber sur elle en des creux d'une froideur de laque. Devant Tamaris, moins profonde, elle s'éclairait, verdissait même à lécher la côte, comme si l'ombre des oliviers et des palmiers encadrant les villas avait déteint à sa surface. Par delà les Sablettes, par delà la ligne jaune paille d'une étroite plage, c'était, à gauche, le large, le grand large,

un scintillement qui fuyait sous la déclinaison du soleil derrière le cap Sicié. Une voile de pêcheur passa, voile brune, et l'atmosphère était si claire qu'ils distinguaient un numéro écrit en gros chiffres sur la toile. Doucement elle entra dans la lumière vermeille et s'enflamma. Le vent la poussait plus fort. Sa flambée fut brève. Sur l'horizon, ce n'était plus qu'une larme de sang, qui peu à peu noircit, s'amoindrit, s'effaça, mourut.

Des yeux ils l'avaient escortée, puis, machinalement, une fois descendus à terre, ils l'avaient encore suivie dans leur marche parallèle. Sans savoir, sans penser, ils s'en allaient, eux aussi, vers la lumière.

Une joue reposant sur ses deux mains jointes.

L'eau les arrêta, clapotant à leurs pieds. Ils ne se parlaient plus, et le chuchotis de la mer caressait leur silence. Germaine contemplait l'espace, le ciel de corail, les dégradations des couleurs; et il la contemplait.

Elle n'était plus énigmatique, tout amollie par le charme de cette minute, par le recueillement de leur solitude, par la douceur sans mélancolie que souffle en Provence l'approche du soir. A mesure que s'amincissait à l'horizon la ligne de paillettes où scintillait le dernier éclat du soleil, ses yeux s'attendrissaient; et c'était le flot baisant sa bottine qui lentement héritait de la teinte acier trempé de ses prunelles, leur rendant en échange son bleu clair, presque violet, de tout à l'heure.

Et il ne cherchait plus à percer le rêve intérieur de sa compagne. Il la devinait, la souhaitait, sans pensée comme lui, béate sous la quiétude ambiante des choses, bercée de leur inconsciente tendresse, affranchie enfin de la Vie en une de ces haltes, en un de ces sommeils d'enfant, dont, en ses théories, l'exquisité si fuyante excusait chez l'homme et chez la femme leur éternel espoir d'être heureux.

Germaine frissonna. La brise fraîchissait sans doute. Il le lui dit, ses mains fraternelles s'inquiétant de l'épaisseur du molleton

sur ses épaules. Ensuite ils s'en revinrent, le ciel rouge derrière eux, sur Six-Fours, et devant eux un autre ciel mauve et lilas, déchiqueté par les montagnes.

Parfois, une flaque, un rétrécissement du sentier, des ornières les forçaient à se séparer. Elle allait la première, et Fresneaux gardant sous sa manche la tiède sensation du bras qui s'y posait l'instant d'avant, n'avait plus que la préoccupation de l'y sentir revenir avant que sa chair se fût refroidie.

Près de l'appontement desservant les villas de Tamaris, ils se suivaient ainsi, lorsque leur apparut un groupe d'officiers de marine tout prêts, eux aussi, à se rembarquer dans leur canot. Ils s'étaient arrêtés pour dire adieu aux hôtes d'une des villas. Il fallait passer entre eux, mais les marins ne parlaient déjà plus : — ils regardaient Germaine. Fresneaux se roidit. Avec cette insolence angoissée des timides « en représentation », il répondit sèchement à leur salut, puis, tout à coup, hâtant le pas, rejoignit Mme Weber, et, malgré qu'il leur restât dix mètres au plus à parcourir pour atteindre les planches et l'escalier au bas duquel était amarrée leur embarcation, il lui prit le bras, le reposa sur le sien en le serrant, violemment presque.

Sous son regard surpris il baissait les yeux, et dans la chaloupe, assis près d'elle, il se taisait.

On démarra. La machine ronflait à peine qu'il se trouva stupide. Il se secoua, mais pour rechuter. Qu'allait-il lui proposer pour tuer les heures au sortir du restaurant ? D'abord, que serait-ce, ce restaurant ? Où aller ?... Il connaissait mal la ville... Par bonheur, à ce moment, comme la chaloupe obliquait pour faire route vers Toulon, Germaine, montrant la Seyne, lui demanda s'il ne préférait point dîner à bord ? « Pour elle, elle aimerait mieux regagner *La Liane*... » Tout de suite il donna l'ordre au patron de rallier le yacht. Au restaurant, voilà qu'il y songeait, ils n'auraient plus été seuls. Des uniformes partout, en ce port de guerre, en cette cité de soldats... On l'aurait encore regardée !... Sur cette réflexion, sa maussaderie reparut, et il ne vit ni la rentrée des torpilleurs que sa passagère lui faisait apercevoir courant autour d'eux, au ras de l'eau, pareils à d'énormes mais agiles tortues grises, ni l'escadre des cuirassés à bord desquels clairons, tambours et mousqueterie saluaient la rentrée des « couleurs ».

V

En tête à tête, ils avaient dîné, sous la tente de l'arrière, et leur causerie languissait. L'ombre d'un domestique virait entre eux, une ombre portée, que la lumière électrique et la nappe blanche noircissaient étrangement.

De l'avant, il venait un tapage de forge, la réparation d'une pièce de machine enfiévrant le bord, tandis que tintait sur la Seyne une sonnerie de cloche, la fermeture des ateliers. Des steamboats filaient sur Toulon chargés d'ouvriers. Ensuite la rade se fit déserte et l'obscurité plus profonde. Des étoiles au ciel, des fanaux de navires sur la mer, scintillèrent dans la nuit sans lune. Parfois, entre les coups plus rares sur l'enclume, des cris passaient, modulés longuement, qui disaient la prise de veille sur les navires de l'escadre et piquaient la coulée du temps à de réguliers intervalles : « Bon quart avant!... Bon quart tribord!... » Tristement un écho promenait ces voix sur l'eau morte, où des feux de positions, verts et rouges, figeaient leur regard sans un clignotement.

Son trouble persistant, Fresneaux cependant répondait mal à Germaine, ravie du spectacle neuf. Il se revoyait sur l'apponte-ment de Tamaris. C'était bien, n'est-ce pas, sous un coup de vanité bête qu'il avait devant ces officiers ressaisi le bras de sa compagne? C'était bien un besoin de leur montrer qu'elle était sienne?... Mais il ne parvenait pas à se tromper. Il le percevait encore, le regard d'un des lieutenants de vaisseau, un de ces regards d'homme qui admirent et désirent, un regard comme il en avait lui-même, l'avant-veille, dans la rue, à la rencontre d'une femme plus jolie ou mieux faite que les autres... un regard qui la déshabillait...

Qui la déshabillait... Oui, c'était cela, et maintenant à l'énoncé mental de ces trois mots, il éprouvait la même crispation...

Alors il était jaloux?..,

Il répétait le mot et il ricanait, se trouvant bête encore; mais comme il enveloppait des yeux sa voisine, la déshabillant lui-même à son tour, le désir soudain l'envahit, brutalement.

Pourtant il continuait de raisonner. Elle le fixait, gênée de son silence. Sans doute le devinait-elle, et l'avait-elle deviné tantôt?

Il s'en voulut. Il était déjà ridicule pour elle, odieux peut-être!... Ridicule en tout cas, sûrement!... Et l'inquiétude de son orgueil masculin tâcha de se soulager en méchancetés, durant que se réveillait en lui du mépris, toute la lie amère qu'avaient filtrée sous son adoration de la femme ses douze ou treize ans d'amours.

Qu'avait-elle à présent à contempler de nouveau la rade, en cette attitude prétentieuse, accoudée sur la nappe, une joue reposant sur ses deux mains jointes?... Son cou, parbleu, qu'elle faisait valoir! Et les feux des navires qu'elle avait comparés à des lucioles!... En avait-elle jamais vu des lucioles?... Aux Sablettes, au coucher du soleil, elle frissonnait, et, si tard, n'en avait pas moins exigé de dîner ici, sur le pont, en plein air, dans l'aigre fraîcheur d'une soirée de fin février!... Comme c'était bien leur logique!

Germaine se taisait toujours, immobile, l'œil perdu. Du temps coula, et Fresneaux sentait tomber peu à peu la violence de son premier désir. Quand son pouls fut redevenu tranquille, son humeur s'en alla.

Mme Weber n'avait point bougé, n'avait point rouvert la bouche mais elle tremblait, la nuit sur les épaules. Il tenta de s'imaginer les révoltes et le désespoir qui sans doute gisaient sous sa résignation. Ruminait-elle à cette minute un repos, ou bien une horreur d'être laissée seule à ses pensées?... Ensuite, il avait honte de ses mépris résurgis l'instant d'avant. Elle grelotta. Quelle facile philosophie, le mépris!... La pauvre, pauvre esclave!...

Pénétré de la tendre, de la timide pitié où depuis la veille sa curiosité sombrait toujours devant le masque triste et fier de Germaine, il se leva. Doucement il lui prit la main.

— Vous allez avoir froid... Venez.

En bas, il l'installait dans le salon, ne lâchait sa main que lorsqu'il la sentait réchauffée dans les siennes. Elle le remercia, mais bientôt un silence nouveau les désunit. Ils se regardaient à la dérobée, redevenus étrangers l'un à l'autre. Il aurait voulu trouver des choses à dire, à faire. A la fin, elle se mit au piano :

— Désirez-vous que je vous fasse un peu de musique?...

Elle feuilletait les partitions avant qu'il eût répondu, tant l'avaient profondément remué le son de sa voix, sa douceur de chien battu. Se montrait-elle assez soumise, résignée à tout supporter de lui pour accomplir leur marché! Une seule fois, elle

s'était révoltée : à Paris, la veille, quand, en goujat, il lui avait parlé des achats nécessaires. Pourvu qu'il ne récidivât point, sans doute elle demeurerait, comme à présent, passive, docile... A la même seconde, cette attitude agaçait en lui la bête égoïste et mauvaise qu'il avait sentie s'éveiller au dessert. Ses théories sur la femme, sur l'amour, repointant nettes et tranchantes, il s'invectivait. Était-ce ainsi qu'il aurait dû la prendre? Mais il s'arrêtait de penser, l'écho retrouvé de sa voix : « Désirez-vous que je vous fasse un peu de musique? » et pour la réétudier, se laissait ressaisir à son charme.

— Tiens!... fit-elle, n'est-ce pas ce que vous fredonniez en wagon, hier soir... du Baudelaire?

Mme Weber avait ouvert un album, un recueil de Rollinat, et déjà commençait l'*Invitation au voyage* :

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble!
Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble!
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux
Brillant à travers leur larmes.

Sa voix, qu'elle ne donnait pas tout entière, dans la lenteur d'un déchiffrage à première vue, semblait être l'écho d'une autre voix, l'accompagnement timide et chuchoté dont on se berce à la réentente d'un morceau familier que joue par hasard un lointain orchestre.

Et c'était bien la voix que voulait l'interprétation du caressant poème : assez féminine pour en accentuer la tendresse lasse, et cependant d'un timbre grave de contralto convenant à cette chanson d'homme.

Fresneaux s'était approché, tournait les feuillets. Sous cette musique ainsi comprise, ainsi rendue, son naissant ravissement n'arrivait à balbutier que des éloges quelconques. Sans y penser, il s'assit près de Germaine, la suivit, sur le clavier d'abord, puis en chantant. Et il oublia tout, s'embarqua sur la musique, pour très loin.

Souvent, se bornant à l'accompagner, elle l'écoutait à son tour. Il ne s'en troublait point, se l'imaginant comme lui sensible aux suggestions des vers et de la mélodie. Et le cahier y passa usqu'à la dernière page : *Madrigal triste :*

Que m'importe que tu sois sage !
Sois belle ! et sois triste !... Les pleurs
Ajoutent un charme au visage
Comme le fleuve au paysage :
L'orage rajeunit les fleurs...

Mais cette pièce, elle en trouva trop courts les trois couplets, et prié de la redire, il la reprenait en cherchant sur les marges de l'album des mots griffonnés au crayon, des strophes de Baudelaire, négligées par le musicien et qu'il avait commencé d'y écrire. Il chanta :

Je t'aime surtout quand la joie
S'enfuit de ton front terrassé ;
Quand ton cœur dans l'horreur se noie ;
Quand sur ton présent se déploie
Le nuage affreux du passé.

Le piano subitement se tut. Germaine très pâle, les yeux fermés, ne bougeait pas. Il voulut lui prendre la main, trouva son bras rigide. Elle se cramponnait à l'instrument pour ne pas tomber. Alors il la soutint aux épaules et à la taille, l'appuya contre lui. Peu à peu, les bras de la jeune femme se détendirent et sa tête se renversa dans un sanglot. Les larmes jaillissaient, silencieuses. Il lui parla, ne sachant d'ailleurs ce qu'il disait, et brusquement les pleurs tarirent.

Mme Weber s'était levée. Blanche, l'œil sec et fixe, toute raidie, la voix presque dure, elle s'excusait. Sans répondre, sa pitié traversée d'humeur, il la conduisit à sa chambre, lui baisa la main, la confia à Louise, et remonta sur le pont.

En vain, alors, il essaya de réfléchir. L'imprévu de la crise le laissait épeuré devant l'inconnu. Dans une furieuse promenade, le cœur étreint, il battit le parquet sonore. Soudain des cris traversèrent la nuit, des cris de bête qu'on égorge. D'un bond il fut à l'escalier. Le docteur passait en courant. Il le vit entrer chez Germaine, se précipita sur ses talons et demeura planté à l'entrée du couloir.

Les cris avaient cessé, remplacés par une plainte d'enfant, par un gémissement monotone et bas. Louise sortait, rentrait, ressortait portant un flacon d'éther, du thé, des fioles prises à la pharmacie, et Fresneaux accoté, contre la cloison, ne bougeait pas, son affreuse angoisse sombrée dans un énervement.

Ah! songeait-il, cela commençait bien!... Des attaques de nerfs!... Certes si! elle était bien femme, pareille aux autres, avec leurs infirmités assommantes, leurs bobos ridicules d'enfants névrosées!... Mon Dieu! que cet éther empoisonnait! Le yacht entier en était plein... Mais qu'est-ce qu'elle avait eu, voyons?... Ces cinq vers chantés innocemment? Cette allusion involontaire à son passé?... Ça devait être cela... C'était cela!... On était si bien au salon, et si loin de tout, dans la musique! Une soirée perdue...

Tout aussitôt il se reprochait son abominable égoïsme. Avait-elle dû souffrir jusqu'ici pour qu'un mot la bouleversât de la sorte!...

— Vous pouvez venir, dit Verton surgissant au seuil de la chambre.

Il hésitait.

— C'est Mme Weber qui vous demande...

Germaine était couchée dans le grand lit, sous le dais de l'éventail brodé de paons et de chrysanthèmes. Il s'approcha, la vit seule, et comme elle essayait de lui sourire, toute pâle, ses cheveux épars, et recommençait à s'excuser, quelque chose le poigna, invinciblement.

Fléchissant le genou, il lui prit la main, la baisa avec une ferveur attendrie, et balbutia :

— Pardon!...

Stupéfaite, elle le regardait, puis ses yeux désolés s'illuminèrent. Du sang courait sous la pâleur glacée de ses joues. Sincère cependant, sans lever les yeux, incliné sur la main qu'il caressait dans les siennes, il continuait avec emportement :

— Pardon, Germaine... Je suis une brute... Je ne sais rien de votre passé si ce n'est qu'il a été douloureux... J'aurais dû prévoir... Moi qui voulais vous le faire oublier, ce passé que j'ignore! Moi qui veux vous entourer de tendresse, de douceur...

Elle l'interrompit. Elle avait dégagé ses doigts, lui prenait les siens, et elle balbutiait, ne trouvant pas ses mots, toute transfigurée d'une fièvre de joie :

— Vous... ne savez pas?... Vous... ne savez pas?...

Il était plus près d'elle, à toucher ses cheveux. Un bonheur naissait en lui, le bonheur du bonheur qu'il venait de lui donner.

— Je vous le jure! murmura-t-il.

Et tous ses émois se fondaient en un besoin de l'immédiat baiser qui scellerait son serment, soulagerait la tension de ses nerfs. Ce baiser, sa bouche, ses yeux l'annonçaient. Il avait rêvé ce que serait leur prime étreinte. Ah! le fou!... Aurait-il prévu cette secousse partagée et la crise cruelle amenant cette minute exquise?...

Il se pencha, ne pensant plus.

Il se pencha, ne pensant plus, notant seulement son extase, s'ouvrant tout entier à l'ineffable, mais ses lèvres ne trouvèrent point les lèvres de Germaine. Elle se soulevait, dégageait ses mains pour les lui appuyer sur les épaules, puis le contemplait dans les yeux, profondément.

Et l'ineffable s'envola, Fresneaux sentit à nouveau ses artères sourdre, sa pensée se remettre en marche. « Elle veut lire en moi, se convaincre que je ne mens point, par pitié, » songea-t-il, le temps d'un éclair, en lui rendant son regard, en y confirmant son serment. Puis ses cils malgré lui battirent. Il apercevait la chair de la jeune femme entre les dentelles de sa chemise, descendait du cou et des beaux bras jaillis vers lui aux rondeurs de la gorge, si proches, si tentantes, sous la transparente batiste. Furieusement alors il la voulut, se penchant encore, la forçant à

ployer les bras, à baisser les paupières. La prendre!... L'heure avait sonné! Il allait la prendre, il avait trop tardé déjà, il fallait qu'il la prît... Mais ses doigts tremblaient, dans une affolante caresse sur la nudité de ces bras vaincus, retombés sur le drap. Il hésitait devant l'effort suprême, s'inquiétait des yeux clos. Et si près de Germaine à présent, — sa bouche quêteuse s'en contractant de désir, — il retrouvait le parfum deviné la veille, la grisante haleine de la peau, quand Mme Weber se laissa retomber sur les oreillers. Sous la chute de sa tête, un souffle d'éther montait, et, tout à coup, il s'aperçut qu'elle était blanche à faire peur.

Il se redressa.

— Vous souffrez? balbutia-t-il.

— Rien... Oh! rien...

Mais elle semblait chercher sa respiration, son poing comprimant sa poitrine, dans un geste d'angoisse. Il voulut appeler, s'arrêta sur la prière des yeux qu'elle relevait enfin. Peu à peu, du sang revenait sous l'épiderme de la jeune femme; la respiration se régularisait, normale. Cependant, les reins cassés, il insistait pour faire revenir le docteur, et le son de sa voix si changée l'étonnait durant qu'il parlait, se forçant à rentrer dans sa pitié antérieure. Il aurait voulu sortir, être loin et seul. A la fin, il sonna Louise, l'installa au chevet du lit en lui recommandant, en cas de rechute, de venir le chercher en même temps que Verton : il passerait la nuit. Germaine entendit, protesta, mais il fit : « Chut! » un doigt sur ses lèvres, et se sauva très vite.

Il apercevait la chair de la jeune femme.

Sur le pont, dans la nuit humide, Fresneaux ne trouvait point une place de bonne. Il essayait tous les sièges, balançait sa fièvre sur les rockings-chairs, ou la fouettait d'une marche folle, d'un bord à l'autre. Et c'étaient des alternatives d'impatience, de tendresse, d'inquiétude; des reproches aussi qu'il s'adressait; ou bien des douceurs qu'il ruminait, le cœur noyé de béatitude, jusqu'à ce que des soupçons vinssent doucher sa chair encore

frémissante et le tâtonnement de ses rêves autour du bonheur entrevu.

Si bien à propos elle avait pâli, de la souffrance sur tous ses traits ! C'était une comédie peut-être ?... Sans doute !... une pure comédie inventée pour reculer la rencontre de leurs lèvres... Aussi, qu'avait-il tardé ? En jurant qu'il ne lui mentait pas, il aurait dû, d'un élan, lui prendre sur sa bouche — sa bouche adorable !... sa bouche, qu'il revoyait et baisait imaginairement, frénétiquement ! — il aurait dû lui prendre, lui boire le « merci » que lui criaient les grands yeux exultants !... Avait-il été assez enfant, assez sot !... Et, après, quand les mains de Germaine s'étaient jetées à lui, à ses épaules !... Alors il essayait de se prouver que l'odeur de l'éther avait seule paralysé son désir.

La femme de chambre parut : « Madame, après l'avoir priée de ne pas rester à son chevet, s'était endormie paisiblement. » Puis un moment après, Verton montait à son tour, confirmait la nouvelle. « La réaction..., marmonnait le docteur. Vous pouvez être tranquille... » Fresneaux sentit repoindre ses soupçons.

En bas, il entr'ouvrit la porte de Mme Weber. Dans une vague lumière se noyait la pièce, mais Louise, se levant du divan sur lequel elle s'était installée près du lit, démasqua la lampe, et il aperçut la dormeuse.

Germaine ne feignait pas le sommeil. Les bras épars, — ses bras qu'il vit tout d'abord dans un frisson au souvenir de leur veloutis tiède et glacé tantôt, sous la caresse de ses paumes, — elle était étendue dans la même attitude, un peu de côté, les lèvres entr'ouvertes. L'ombre de ses cils ondulait jusqu'aux pommettes au gré de sa tranquille respiration ; et cette ondulation, les dentelles de la chemise et du drap la continuaient, soulevées mollement. Il suivit la ligne du corps sous la couverture ; et son sang battait la chamade, tandis qu'à grand'peine il se retenait d'approcher, se rappelant la présence de la femme de chambre. A la fin, ses regards remontèrent au visage, s'y rivèrent avec amour.

En l'alanguissement de sa pose abandonnée, dans la détente de ses traits assoupis, c'était encore une Germaine nouvelle qui reposait sous ses yeux, et de quel charme ! et combien désirable !... Par cette précipitation d'événements et d'émois, elle avait pour lui, jusqu'ici, tenu du rêve. A présent, elle lui apparaissait réelle, avec d'inoubliables détails, de son fin menton à

son oreille, de ses cheveux défaits aux ailes de son nez, des blanches coquilles de ses paupières à la pâleur ambrée du hiatus de son bras et de son sein droit — un coin de chair hypnotisant où palpitait une aigrette rousse, l'ébouriffement d'un frison, comme une plume au seuil d'un nid.

A reculons, il sortit et, rentré dans sa chambre, n'évoqua plus, ne revécut plus que l'adorable minute où il s'était penché vers elle, appelant son baiser, tandis que l'exaltation de sa pitié se fondait en amour.

Ne lui devrait-il que cette minute!... Car il l'avait aimée, alors, le cœur, la tête, les sens conquis d'un coup, — inconscient. Et c'était bien la première fois, ajoutait-il, qu'une femme lui donnait, hors du spasme, cette extase abîmée...

Il n'alla pas plus loin. Cette extase, il la voudrait ressentir à nouveau, il la poursuivrait, n'est-ce pas? Et si c'était là l'amour, le confus état tant souhaité, la folie qu'il n'avait jamais connue, la traditionnelle maladie contre laquelle l'avait vacciné l'éducation, la lecture, la vie et ce parasite de sa volonté : la manie de se regarder vivre?... Si elle était guérie, pourtant, son impuissance à aimer?...

Mollement il se contraignit à sourire. Une passion de quarante-huit heures!... Et ses bras en même temps embrassaient le vide, et ses lèvres se gonflaient pour un baiser perdu, et il revoyait Germaine, réentendait son triomphal : « Vous... ne savez pas?... Vous... ne savez pas?... »

Bientôt, à constater la profondeur de son émotion, une appréhension le traversa : l'égoïste calcul de la fatale expiation dont la vie la lui ferait racheter; la prescience aussi de l'éphémère en ce ravissement. Il le chassa, ce vague effroi, et se reprit à ruminer son bonheur. Seulement, ses idées se décousaient. Adorable d'abord, puis douloureux presque de monotonie, l'air de Rollinat le hantait, mettait ses pensées en musique. Qu'apporterait le lendemain? se demandait-il. Et comment serait avec lui Germaine?... L'air reparaissait, chantait en sa tête, lui titillait le cerveau jusqu'à ce qu'il le fredonnât :

> Que m'importe que tu sois sage!
> Sois belle! et sois triste!...

Impatienté, secouant la tête comme sous le harcèlement d'une mouche, il sortit, alla coller l'oreille à la porte de Mme Weber,

n'entendit rien, rentra. L'air l'avait enfin abandonné, mais alors sur le fauteuil où il se jeta pour attendre le jour, il le chercha, — malgré lui. Des notes lui manquaient, creusaient de trous la mélodie. Il s'agaça dans un entêtement d'ivrogne, et vraiment gris d'ailleurs, une joie latente sous sa puérile préoccupation, lui entr'ouvrant les lèvres. Sans qu'il s'en aperçût, le sommeil à la fin éteignit son sourire; et, ses paupières closes, la persécutrice musique berça, baroque, la fièvre de ses rêves noyés d'amour.

TROISIÈME PARTIE

I

Tout le jour, dans l'air attiédi, de subtiles caresses avaient couru, prémices de chaleur issues d'océans déjà proches. Par moment, sous une dernière bouffée de mistral, cette haleine tombait, mourait, pour renaître plus câline; presque aussitôt, furtive et ces souffles contrariés alternaient avec la coquetterie du jeu d'un éventail, en un manège de femme qui s'offre et se refuse.

Mais à cette heure, *La Liane* filait dans la nuit, une nuit bleue, douce, molle. Au coucher du soleil, le rappel jaloux des brises françaises ou italiennes s'était éteint, l'hiver vaincu. La mer s'assoupissait. A peine traînait-il au large le suprême frisson d'une paresse qui s'étire. Et Fresneaux accoudé sur la lisse, à l'arrière, accrochait sa détresse au sillage du yacht.

A ses pieds, sous l'ombre surplombante du couronnement, l'hélice, à coups de fouet furieux et monotones, s'acharnait à réveiller l'eau morte. Là sanglotait, là vivait une révolte. Peu à peu, cette vie, cette plainte, les blancheurs aussi de l'écume, hypnotisèrent le triste veilleur.

Ce silence que ne rompait plus à son oreille accoutumée le lointain ron-ron des machines, elles le lui peuplaient, comme elles le reposaient de la nuit trop bleue, trop douce, trop molle,

dont la banale tendresse baignait sa rancœur ironiquement. Ne le retenaient-elles pas enfin loin de Germaine ?...

Derrière lui, Mme Weber avait arrêté le balancement de son hamac qui, tantôt, le frôlait presque de ses franges. Il la pouvait, la voulait croire endormie, ou bien redescendue; et, se crispant, il s'entêtait, l'œil sur l'eau, à ne point se retourner, tout à l'âcre plaisir de ruminer sa sottise, de savourer son chagrin, conscient au reste de se montrer maladroit, grossier, — peut-être bien féroce, — mais content de l'être, de se nuire et de se venger sur soi, puérilement.

Un moment, il se compara aux buveurs que saoule tout d'un coup la fraîcheur du grand air, au sortir de la chaude atmosphère d'un débit d'alcool. En lui, dans cette subite solitude, une ivresse se levait de toute la colère qu'il avait rentrée jusqu'alors. Impatiences, dépits, voire des remords, et les désespérances emmagasinées une à une, résurgissaient violemment, sans que leur afflux précipité lui permît de se reconnaître, de revivre en leur ordre les crises dernières. Pareil aux ivrognes qui discourent, il bégayait en pensant.

« Six jours plus tôt... » s'acharnait-il à se répéter. Mais, quoi! seulement six jours ?... Soudain, ce chiffre l'avait arrêté. Interdit, il vérifia. Une semaine à peine! .. Il aurait cru souffrir depuis des mois!... Et de constater que si récent était son malheur, il se découvrit plus malheureux.

Oui, reprenait-il enfin, sur un rageur haussement d'épaules, six jours plus tôt, il avait connu de si adorables heures... Cette promenade à Tamaris avec Germaine!... Ensuite, cette inoubliable soirée, la scène dans sa chambre, au pied de son grand lit!... Quelle fièvre neuve, le lendemain matin, lorsque, en ouvrant les yeux et en se souvenant de la veille, il avait réintégré son jeune amour!

— Madame a bien passé la nuit, lui répondait-on.

Il se précipitait : elle n'était déjà plus chez elle ; et, en débouchant sur le pont, il la trouvait regardant l'appareillage.

Un peu pâle encore, mais combien plus jolie, et différemment !... Ses deux mains, elle les lui tendait de suite, de loin ; et cet abandon, la reconnaissance de ses grands yeux lui restituaient, presque aussi aiguë, sa joie antérieure.

Elle voulait le remercier, elle voulait s'excuser, s'expliquer, quand du geste, du regard, en lui serrant les mains plus fort,

il lui fermait la bouche, dans un élan de tendresse délicate, de candide générosité. L'imbécile!... Ah! comme il le regrettait amèrement le même soir!..

Cette après-midi-là, le yacht avait battu la côte, s'arrêtant aux mouillages des îles d'Hyères, à suivre les exercices de l'escadre, les manœuvres des torpilleurs, ou détachant son canot à vapeur, à bord duquel tous deux fouillaient les anses du littoral. Elle lui faisait couper sur un amandier une branche fleurie... Mais, après dîner, la nuit venue, elle abandonnait son rocking-chair pour descendre à sa chambre. Cependant, durant la longue journée, au cours de leur promenade notamment, elle s'était montrée si charmante dans sa grâce attendrie, elle semblait si bien se promettre en ses exagérations d'amabilité, qu'il la suivait, naïvement sûre d'elle et de son baiser. Et voilà qu'au seuil de son appartement, elle s'arrêtait court, lui tendait la main, lui signifiait nettement adieu.

Ç'avait été si brusque!... si douloureux!...

Ensuite, il s'était dit: « Elle souffre encore! » et il cramponnait son incertain espoir à la hâte de voir venir le lendemain — sa revanche...

De fait, cette seconde aube en mer ne lui avait-elle pas rendu une Germaine plus désirable si possible, et d'un attrait plus intentionné, avec la gratitude, du bonheur même, dans ses regards?...

Une partie de pêche le long de la côte les isolait bientôt, un mousse seulement avec eux dans l'embarcation. Elle s'amusait comme une enfant, et, courbée, à genoux, visant au fond de l'eau transparente un oursin ou quelque coquillage à pincer avec son roseau fendu, elle l'affolait, si fraternelle, si tranquille, et tellement tentatrice en son costume de pêcheuse, dans cette pose révélatrice de souple chatte aux aguets, qu'il cherchait un prétexte pour envoyer le mousse à terre, afin de la prendre à pleins bras, afin de lui planter sur la bouche le baiser fou dont le besoin le tenaillait. A la fin, il n'y tenait plus. La manche retroussée, elle lui présentait sa prise, une étoile de mer, quand, vivement, il abaissait les lèvres, les collait au pli du coude, sur le beau bras nu jailli devant son désir...

Encore à présent, la saveur évoquée de ce premier contact l'exaspérait. Et, la bouche humide, il le ruminait. Et il rebuvait, l'aspirant jusqu'à ce que sa succion imaginaire lui contractât la

gorge, la chaleur fondante de cette peau, l'arome neuf de cette chair...

Comme une petite fille, elle avait rougi, puis tout aussitôt pâli, une telle angoisse sur sa face brusquement exsangue qu'il avait craint la réédition de sa crise au piano, l'autre soir. Mais non ! Il l'avait si bien, si distinctement vu se roidir, se réarmer de sang-froid, courir après ses sourires d'avant, et, les joues de nouveau rosées, le regard moins noir, se contraindre à reprendre ses façons naturelles !... Elle pêchait encore ; seulement elle ne s'agenouillait plus dans le canot, et sa voix, ses gaietés sonnaient faux. Lui, alors, fermait les yeux, ne pensait plus, sentait seulement qu'un nuage venait de passer sur le soleil, que des choses se décoloraient en lui, dans une ombre subite et froide. Les nerfs brisés, la volonté abolie, il humait machinalement les goutelettes d'eau de mer restées à ses moustaches.

Leur retour au yacht s'était coupé de longs silences, ou de mots vides. Elle se contraignait à parler, se lassait, recommençait courageusement. A peine à bord, elle courait s'enfermer, pour s'habiller, disait-elle, et, après un très long temps, au second coup de cloche, reparaissait dans le même costume, s'en excusait, inachevait son mensonge et fuyait les regards dont il la fouillait, s'imaginant d'abord qu'elle avait les yeux rouges, puis s'apercevant qu'un reflet de lumière devait seul lui meurtrir les paupières...

Ah ! l'hypocrite ! Si femme !... L'éternelle blague !... Comme elle faisait joujou avec lui !...

A cette escale de ses souvenirs, Fresneaux empoigna la lisse des deux mains. Une fureur écrasait ses paumes sur le bois.

Oh ! c'était trop aussi !... Il lui aurait tout pardonné, non de lui infliger un tel ridicule. Car, aussi bien, qu'il appelât ou non son désir de l'amour, c'était surtout dans son orgueil qu'il avait souffert, ce soir là encore, et depuis !...

Plus brusquement que la veille, et alors qu'à table, un tiers à dessein introduit entre eux : le docteur, ils s'étaient muettement réconciliés, et malgré que bientôt leur causerie eût recouvré la douceur de leurs premiers tête-à-tête, elle se disait de bonne heure fatiguée par le grand air, la tête alourdie par ces premiers soleils, et descendait — appuyée au bras du médecin. Deux minutes après, à sa porte... Non, c'avait été trop drôle !... Distinctement il se revoyait planté dans le couloir, stupéfait du bon-

soir qui venait de le congédier dans une banale poignée de main, et si bête, n'osant pénétrer chez elle, n'osant l'appeler !

La rejoindre !... Il n'avait qu'à la rejoindre, qu'à invoquer ses droits, leur contrat tacite... Par malheur, le doigt déjà levé pour heurter, il l'avait retrouvée en lui-même, se la dessinait droite, dédaigneuse, triste surtout, telle qu'en certaines heures, les deux premiers jours, s'imaginait par-dessus tout les yeux dont elle le regarderait entrer chez elle. Et dans une timidité de débutant, une honte lui venait à se figurer l'humiliation de Germaine, le pli hautain de sa lèvre survivant à la passivité d'un méprisant abandon.

Bien vite, il était remonté. Mais pour ne pas s'avouer que, chez elle, des attitudes, des lignes, des regards, des silences, toute une extériorité, imprécise dans son éloquence, lui en imposaient comme à un enfant et renversaient les rôles, n'avait-il pas tenté de se glorifier de sa faiblesse ?... Il était impossible, n'est-ce pas ? que, demeurant, le matin, l'après-midi et pendant leurs douces soirées, la partenaire intelligente et fine, le compagnon enthousiaste de plein air et de yachting, puis la tendre rêveuse dont la silhouette exquise s'immobilisait sur le pont, une fois refermé son piano, elle devînt fille, en bas, le verrou tiré, et se fît la maîtresse dont les bras enlacent, dont les baisers apaisent pour mieux attiser ! S'il l'avait rêvée, cette dualité complexe, son exigence dépassait la sottise. Et puis, après, qu'est-ce qu'il lui resterait ? Rentreraient-ils tous deux le lendemain dans leur peau de la veille ?... Non ! Donc, s'il l'avait laissée s'enfermer dans sa chambre, c'était une fois de plus uniquement par peur de gâter son roman...

Mensonge bref, qu'achevait un juron dont la grossièreté voulue le vengeait de ce sentimentalisme. Il la voulait et la voulait passionnément. Déjà ?... Si vite ?... Oui ! Les heures valent double à la mer, et triple dans une vie commune de l'aube à la nuit comme la leur. D'abord, cette femme ne ressemblait à nulle autre, et si le mystère moral flottant autour d'elle, l'énigme de son passé, l'étrangeté de sa venue chez lui, de sa présence à bord, ne l'intéressaient déjà plus, c'est qu'ils s'étaient mués pour sa curiosité en un mystère, en une énigme uniquement physiques. Seule, la soif du goût de son baiser, seule, la continuelle provocation de sa chair inconnue le sollicitaient à présent. Et, buté, il en venait dans sa convoitise à l'injurier tout bas : Que voulait-

elle ? En acceptant ce voyage, ne s'était-elle pas vendue ?... Alors, pourquoi ?...

Vendue ? s'interrompait-il, se rappelant sa fierté. Ah ? parbleu, c'était clair ! Elle ne voulait point entre eux d'une association éphémère. Pour elle, se donner, c'était se condamner à le perdre vite, lui, l'amant. En se refusant au contraire, elle ferrait sa prise. Pauvre niais !... Avoir rêvé l'impossible et découvrir qu'il était tombé sur une simple déclassée, dont l'originalité consistait à être l'ex-mondaine, belle, ambitieuse, intelligente, etc., mais « roublarde », spéciale aux romans-feuilletons !...

Par malheur, le doigt déjà levé.

Dans cette voie, il n'était pas allé loin, se traitant d'imbécile ; mais de la puérile énormité du soupçon, il lui restait assez de défiance pour pimenter son dépit d'inquiétudes.

Fresneaux d'ailleurs en son soliloque n'achevait point de revivre la fin de cette nuit, ses promenades d'ours en cage sur la passerelle, puis, dans sa cabine, l'insomnie consécutive. De même, il brûlait vite les lendemains qui avaient suivi. N'était-ce point toujours, dès lors, la même chose ? des alternatives de tendresse tranquille, de respectueuse sympathie intellectuelle, de désirs fous, de timidités juvéniles ; puis, mentales, de méchancetés ou de méfiances rancunières — des envies de lui demander pardon, au réveil, et d'enfoncer sa porte, le soir ?...

Paul Bonnetain.

(A suivre.)

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(Suite.)

Il avait le teint plus brouillé que d'habitude ; le regard de ses yeux brillait davantage ; sa main maniait son chapeau, nerveusement. « Les revues ne sont pas là, lui répondis-je ; peut-être les trouverons-nous dans le fumoir... » C'était faux que les deux volumes fussent là-bas ; et je connaissais leur place sur la table de mon cabinet, mais dans le fumoir se trouvait le portrait de mon père, et l'idée m'avait saisi d'entraîner Termonde en face de cette peinture, pour voir de quel front il soutiendrait la rencontre. Il ne l'aperçut pas tout d'abord, mais je me dirigeai du côté du chevalet qui le supportait, ses yeux qui suivaient tous

Je fus surpris d'entendre mon domestique l'annoncer chez moi.

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

mes mouvements rencontrèrent la toile, ses paupières battirent, une espèce de sombre frisson courut sur son visage, puis il détourna ses regards vers un autre petit tableau accroché au mur. Je ne lui laissai pas le temps de se remettre de la secousse, et, fidèle au système presque brutal qui ne m'avait pourtant réussi qu'à moitié, j'insistai.

— Ne trouvez-vous pas, lui dis-je, que ce portrait de mon père me ressemble d'une manière frappante ? Un de mes amis prétendait, l'autre jour, qu'avec la même coiffure, j'aurais exactement la même tête ?...

Il me regarda, moi d'abord, puis la toile longuement. On eût dit un expert en tableaux examinant une œuvre d'art sans autre motif que d'en apprécier l'authenticité. Si cet homme avait fait tuer celui dont il étudiait ainsi le portrait, son empire sur lui-même était véritablement extraordinaire. Mais l'épreuve n'était-elle pas décisive pour lui ? Montrer son trouble, c'était avouer. Que j'aurais voulu mettre la main sur son cœur, à cette minute, et en compter les battements !

— Tu lui ressembles... dit-il enfin, pas à ce degré... le bas du menton surtout, le nez et la bouche ; mais ce n'est pas du tout le même regard, ni la même coupe de sourcils, du front et des joues...

— Croyez-vous, repris-je, que cette ressemblance soit assez grande pour que je pusse faire tressaillir l'assassin s'il me rencontrait tout à coup, là, ainsi ?... — Et je m'avançai en le regardant jusqu'au fond des prunelles, comme si je mimais une scène dramatique. — Oui, continuai-je, cette analogie des traits serait-elle suffisante pour que je lui fisse l'effet d'un spectre, en lui disant : reconnaissez-vous le fils de celui que vous avez tué ?

— Nous retombons dans notre discussion de l'autre soir, répliqua-t-il, sans que son visage se contractât davantage ; cela dépendrait des remords de cet homme, s'il en avait, et de son système nerveux.

Nous nous tûmes de nouveau tous les deux. Son masque pâle et tourmenté, mais immobile, m'exaspérait par son absence complète d'expression. Dans ces minutes-là, — et combien de scènes pareilles n'avons-nous pas jouées ensemble depuis cette première époque de mes soupçons, — je me sentais aussi énergique, aussi résolu que je l'étais peu, tout seul, en tête-à-tête avec ma propre pensée. Cette impassibilité m'affolait, et, encore à ce moment, je ne me bornai pas à cette seconde tentative. J'en imaginai aussitôt

une troisième qui devait, s'il était coupable, l'angoisser autant que les deux autres. J'étais comme un homme qui frappe son ennemi en tenant à plein poing la lame d'un couteau dont le manche est brisé. Le coup qu'il porte l'ensanglante lui-même; ses doigts se déchirent sur le fil, tandis qu'il fouille la blessure avec la pointe. Mais non, je n'étais pas exactement cet homme... Je ne pouvais pas douter du mal que je me faisais à moi-même par ces cruelles épreuves; et lui, mon adversaire, cachait si bien sa plaie que je ne la voyais pas. N'importe, la folie de savoir était plus forte que ma douleur.

— Que ces ressemblances sont étranges, lui dis-je, nous avons, mon père et moi, exactement la même écriture... Voyez plutôt...

J'ouvris le coffre-fort scellé dans le mur où j'enfermais les papiers auxquels je tenais particulièrement. J'y avais caché la correspondance de mon père avec ma tante. Je pris les lettres qui étaient posées sur le paquet, les premières. Je savais que c'étaient aussi les dernières en date, et je les lui tendis, telles que je les avais rangées, dans leurs enveloppes. Ces lettres portaient comme suscription le nom et l'adresse de ma tante : « Mademoiselle Louise Cornélis, à Compiègne ». Elles avaient sur elles le sceau de la poste, et, bien visiblement, la marque du jour de l'expédition, en avril et en mai 1864. C'était toujours le même procédé. Si M. Termonde était coupable, il devait se dire que ces lettres expliquaient le changement subit de mon attitude à son égard, l'audace de mes allusions, l'énergie de mes attaques, et aussi que j'avais trouvé ces lettres dans les papiers de ma tante morte. Il était impossible qu'il ne se demandât pas, avec une anxiété affreuse, ce que ces lettres contenaient pour avoir éveillé en moi de tels soupçons. Quand il eut les enveloppes entre les mains, je vis son sourcil se froncer. Une seconde, j'eus l'espérance d'avoir brisé ce masque derrière lequel il cachait son vrai visage, celui où se reflètent les intimes sentiments de l'âme. Ce n'était que la contraction des muscles de l'œil, familière à celui qui regarde minutieusement. Son front se rasséréna tout de suite et il me rendit les lettres sans me poser aucune question sur leur contenu.

— Cette fois, dit-il simplement, la ressemblance est réellement surprenante; — puis revenant à l'objet officiel de sa visite : — Et les revues?... demanda-t-il.

J'aurais versé des larmes de rage. De nouveau, je venais

d'avoir la sensation que j'étais un enfant nerveux en train de lutter contre un homme absolument calme. J'avais enfermé les lettres dans le coffre-fort. Je bouseulai la petite bibliothèque du fumoir, puis la grande, celle du cabinet. Je finis par feindre un grand étonnement à retrouver les deux livraisons sur ma table, parmi d'autres journaux. Puérile comédie! Mon beau-père en avait-il été seulement la dupe? Quand il eut les deux numéros, il se leva du coin du feu où il s'était assis pendant ma recherche, dans le fumoir qu'il n'avait pas quitté, le dos tourné au portrait. Mais que prouvait encore cette attitude? Pourquoi se serait-il complu dans la contemplation d'une image qui ne pouvait lui être que pénible, même innocent.

Ne trouvez-vous pas, que ce portrait de mon père me ressemble ?

— Je vais profiter de ce soleil pour faire un tour au Bois, dit-il, j'ai mon coupé; viens-tu avec moi?...

Était-il sincère en me proposant cette promenade en tête-à-tête si contraire à nos habitudes? A quel mobile obéissait-il : désir de me démontrer qu'il n'avait seulement pas compris mes attaques, ou bien attendrissement de malade qui redoute l'isolement?... J'acceptai à tout hasard, pour continuer mes observations, et, un quart d'heure plus tard, nous roulions tous les deux vers l'Arc de Triomphe, dans cette même voiture où je l'avais vu passer, vaincu, brisé, comme tué, à la suite de notre premier entretien. Cette fois-ci, on eût dit un autre homme. Enveloppé dans son pardessus fourré de loutre, fumant un cigare, saluant de la main celui-ci ou celui-là par la fenêtre ouverte, il parlait, parlait, me racontant, sur les personnes dont la voiture croisait la nôtre, des

anecdotes de toutes sortes, que j'ignorais ou que je connaissais. Il semblait causer devant moi, et non pas avec moi, tant il se préoccupait peu de me répéter ce que je pouvais savoir ou de m'apprendre ce que je ne savais pas. J'en concluais, — car, dans certaines dispositions d'esprit, toute nuance devient un signe, — qu'il parlait ainsi pour se dérober à quelque nouvel assaut de ma part. Mais je n'avais pas l'énergie de recommencer aussitôt mes vains et douloureux efforts pour faire saigner la blessure de son cœur. Je l'écoutais donc, et, une fois de plus, je remarquai l'étrange contraste de ses pensées intimes avec les rigides doctrines qu'il affichait d'ordinaire. On eût dit qu'à ses yeux cette haute société dont il défendait habituellement les principes n'était qu'une caverne. C'était l'heure où les femmes du monde sortent pour leurs courses et leurs visites, et il me dénombrait leurs scandales, ou vrais ou faux. L'une était, d'après lui, la maîtresse du frère de son mari ; une autre était notoirement entretenue par un vieux diplomate, enrichi lui-même par un mariage déshonorant; une troisième avait épousé un veuf imbécile, et, pour hériter de toute la fortune, précipité le fils de cet homme dans des débauches qui l'avaient tué à dix-neuf ans... Il me débitait ces médisances et ces calomnies avec une horrible gaieté, comme s'il se fût réjoui de trouver l'humanité abominable. Fallait-il y voir la facile misanthropie d'un ancien viveur, habitué à ces conversations de club ou de retour de chasse, durant lesquelles chacun montre à nu la férocité de son égoïsme, et outre volontiers la noirceur de son désenchantement pour mieux prouver son expérience ? Était-ce le cynisme d'un scélérat, chargé du forfait le plus hideux et content de se démontrer que les autres valent moins que lui ? A l'entendre ainsi rire et parler, je tombai dans une tristesse singulière. Les derniers hôtels de l'avenue du Bois étaient dépassés. Nous suivions une allée à droite dans laquelle les coupés se faisaient rares. C'était, sur les taillis dépouillés, une jolie et fine lumière, ce ciel léger, d'un bleu tout pâle, qui ne se voit qu'à Paris. Il continuait de ricaner, et je songeais qu'il avait peut-être raison, que c'était là l'envers infâme du monde... Pourquoi pas ?... J'étais bien là, dans la même voiture que cet homme, et je le soupçonnais d'avoir fait assassiner mon père ! Tout le fiel de la vie me crevait à la fois sur le cœur... Mon beau-père comprit-il, à mon silence et à mon visage, que sa gaieté me mettait au supplice ? Se trouva-t-il lui-même lassé de son effort ? Brus-

quement, il cessa de causer. Nous étions arrivés à un coin désert du bois.

Nous descendîmes de voiture pour marcher un peu. Comme cette image est présente à ma mémoire : le sentier écarté, tout gris entre les gazons pauvres et les arbres nus, le ciel froid d'hiver, la route à quelques pas de nous, sur laquelle le coupé vide avançait lentement, traîné par le cheval bai, qui remuait sa tête, et conduit par le cocher au visage immobile ; — puis, devant moi, lui qui marchait, avec sa haute taille prise dans un long pardessus ! Le sombre collet de fourrure faisait mieux ressortir la blancheur prématurée de ses cheveux. Il tenait de sa main gantée une canne avec laquelle il chassait les cailloux, comme impatiemment. Pourquoi cette silhouette me revient elle à cette heure avec une précision insoutenable ? C'est qu'à le voir cheminer ainsi, la tête un peu penchée, dans ce paysage d'hiver, je fus saisi, comme je ne l'avais jamais été, du sentiment de son absolue, de son irrémissible misère. Était-ce l'influence de notre conversation de cette après-midi, de la tristesse où m'avait jeté son ricanement, de la mort de la nature autour de nous ? Pour la première fois depuis que je le connaissais, une surprise de pitié se mélangea en moi à la haine, tandis qu'il marchait, essayant de se réchauffer à ce pâle soleil et si contracté, si évidemment lassé, si lamentable. Combien de temps allâmes-nous ainsi ?... Tout d'un coup, il se retourna et me dit, avec un visage altéré de douleur.

— Je ne me sens pas bien. Rentrons...

Quand nous fûmes en voiture, il reprit, mettant son malaise soudain sur le compte de sa santé :

— Je n'ai pas longtemps à vivre, je suis touché... Je souffre tant que j'en aurais depuis bien des années fini avec cette vie, sans ta mère... — Et il commença de me parler d'elle avec cet aveuglement que j'avais déjà remarqué en lui. Jamais, dans mes heures les plus hostiles, je n'avais douté que son culte pour sa femme ne fût sincère, et, cette fois encore, je l'écoutais, dans ce commencement de crépuscule, et tandis que nous redescendions sur Paris au grand trot, me dire des phrases qui me prouvaient combien il l'avait aimée. Hélas ! sa passion en pensait plus de bien que ma tendresse. Il me vantait le tact exquis avec lequel ma mère comprenait les choses du cœur ; j'avais, moi, tant connu ses insensibilités ! Il exaltait la finesse de son intelligence ;

elle m'avait si peu compris ! Et il ajoutait, lui qui avait tant contribué à nous séparer :

— Aime-la bien, tu seras bientôt seul à l'aimer...

S'il était le criminel que j'avais osé penser, certes il savait qu'en dressant ainsi ma mère entre lui et moi, il m'opposait la seule barrière que je ne pourrais jamais, jamais franchir, et je comprenais de mon côté, lucidement, amèrement, que cet obstacle serait plus fort même que les pires certitudes. A quoi bon tant chercher alors ? Pourquoi ne pas renoncer tout de suite à mon inutile enquête ? Mais c'était déjà trop tard.

Il marchait, essayant de se réchauffer à ce pâle soleil.

XIII

Ai-je été un lâche ? Quand je songe à ce que j'ai pu accomplir, de cette même main qui tient la plume, il faut bien que je me réponde : « Non. » Comment expliquer, alors, que ces toutes premières scènes, celle où j'avais essayé de torturer mon beau-père dans son cabinet de travail en lui parlant des crimes commis à plusieurs reprises et du danger des complicités ; — celle au chevet de son lit, où je lui avais dit en le regardant : « non, M. Massol ne vous a pas oublié » ; — celle dans mon propre appartement où je lui avais mis en main les lettres accusatrices : — oui, comment expliquer que ces trois scènes aient été suivies de tant de journées d'inaction ?

Dessin de Bonnet.

N. L. — II. 14.

C'est une petite expédition dans l'atelier de Lozano pour voir le portrait qu'il termine.
(Chap. XI.)

Je me suis reproché cruellement de n'avoir rien su trouver pendant des mois, qui me donnât enfin la sensation de la vérité. Ah ! la preuve qu'on étreint, qu'on regarde en face, qu'on a auprès de soi, comme une personne, c'est le hasard qui me l'a fournie. Ce n'est pas moi qui l'ai arrachée des ténèbres où elle gisait. Mais était-ce ma faute? Du moment que mon beau-père avait trouvé en lui assez d'énergie pour ne pas succomber au premier assaut, le plus soudain, le moins attendu, que me restait-il, qu'à veiller, épiant les moindres indices, et aussi à creuser le fond et le tréfonds de son caractère? J'en revenais à mon raisonnement primitif : puisque les données matérielles m'échappaient, ramasser du moins toutes les raisons morales de croire plus ou de croire moins à la probabilité du crime compliqué dont j'accusais cet homme dans ma pensée. Cela supposait qu'au rebours de mes habitudes anciennes je vécusse beaucoup dans la maison de ma mère.

Marchant vers l'échafaud, dans le froid de l'aube.

Cette intimité aurait dû nous être, à M. Termonde et à moi, un intolérable supplice. Comment me supportait-il, se sentant soupçonné de la sorte ? Et moi, comment supportais-je sa présence, le soupçonnant ainsi que je le faisais ? Eh bien ! non...

J'avais certes la morsure d'une vipère au cœur lorsque je le voyais auprès de ma mère, installé dans la sécurité de ce luxe et de cette tendresse, aimant sa femme, aimé d'elle, respecté de tous, et que je me disais :

— Si cet homme pourtant est un assassin, un lâche, un ignoble assassin ?...

Et je le voyais tel qu'il aurait dû être, livide, les cheveux coupés, les mains liées, marchant vers l'échafaud dans le froid de l'aube, avec l'agonie de l'expiation dans les prunelles, et, devant lui, le couteau de la guillotine, noir sur le ciel pâle... Au lieu de cela : « Souffres-tu, ami ?... — Mon Jacques, pour quelle heure as-tu demandé la voiture ?... — Couvre-toi bien... — Qui aurons-nous à dîner mercredi ?... » C'était le jour où ils recevaient leurs amis, pendant l'hiver et jusqu'à la fin du printemps. La voix douce de ma mère parlait ainsi, et la constatation de leur vie à deux me crucifiait, mais l'attrait de savoir était plus fort que cette douleur.

Mes soupçons s'exaltaient jusqu'au délire, et ils aboutissaient à un irrésistible besoin de le tenir, lui, sous mes yeux, de lui infliger le tourment de ma présence. Il s'y prêtait avec une facilité complaisante qui m'étonnait toujours Subissait-il des sensations analogues aux miennes ? Aujourd'hui que tous les mystères sont dévoilés et que je sais la part qu'il avait prise à l'horrible complot, je comprends que j'exerçais sur lui une attraction torturante. L'idée fixe du meurtre accompli le suppliciait, et je faisais partie vivante de cette idée fixe, comme il faisait partie vivante de ma continuelle, de ma sinistre rêverie. Il ne pouvait plus penser qu'à moi, comme je ne pouvais plus penser qu'à lui.

Notre haine nous attirait l'un vers l'autre, comme un amour. Séparés, la tempête des imaginations folles se déchaînait, trop furieuse.

Du moins il en était ainsi pour moi, et sa présence, qui m'était si douloureuse, calmait en même temps les espèces d'ouragans intérieurs qui, loin de lui, m'emportaient d'une extrémité à l'autre du possible. A peine étais-je seul que les projets insensés tourbillonnaient en moi. Je me voyais lui sautant à la gorge, lui criant : « Assassin... » et le contraignant d'avouer, par la violence. Je me voyais déterminant M. Massol à reprendre, pour mon compte, l'instruction jadis abandonnée, et ce dernier arrivant au

boulevard de Latour-Maubourg avec les données nouvelles que je lui aurais fournies. Je me voyais soudoyant deux ou trois coquins, enlevant mon beau-père et l'internant dans quelque maison isolée de la banlieue, jusqu'à ce qu'il eût confessé le crime. Ma raison s'en allait dans ces divagations auxquelles m'entraînait l'excès de mon désir, avivé encore par le sentiment de mon impuissance. Et lui aussi, quand je n'étais pas là, devait traverser des heures pareilles, former mille plans divers et y renoncer. Il se demandait : « Que sait-il ?... » se répondant selon les heures : « Il sait tout, il ne sait rien... — Que fera-t-il ?... » et, tour à tour, concluant que je ferais tout, que je ne ferais rien. Lorsque nous étions ensemble, au contraire, en face l'un de l'autre, la réalité s'imposait à nous et détruisait tant de chimères. Nous restions là tous les deux, à nous étudier, comme deux bêtes qui vont s'affronter, mais aussi chacun de nous deux comprenait exactement où l'autre en était.

Nous ne pouvions montrer pleinement, ni lui sa défiance, ni moi mes soupçons. Nous constations que nous n'avions pas avancé d'une ligne depuis notre première causerie à mon retour de Compiègne. Et pour ma part, cette évidence, tout en me désespérant, m'apaisait un peu, elle soulageait ma conscience du reproche que je me faisais trop souvent, de demeurer là, inefficace.

Que pouvais-je ?

Tristes souvenirs que ceux de cette époque, de ces longs mois qui se passèrent ainsi ; de ce février, de ce mars, de cet avril ! Oui, jusqu'au mois de mai de cette année 1879, je vécus cette vie étrange, voyant mon beau-père quasi chaque jour, en proie, lorsqu'il n'était pas là, aux pires orages de l'imagination, et, quand il était là, m'ensanglantant le cœur à cette cruelle présence. Mon champ d'action était circonscrit à l'étude minutieuse de son caractère, et, cette action-là, j'en usais du moins, et j'en abusais, me livrant à l'anatomie de son être moral, avec une ardeur de curiosité, tantôt déçue et tantôt satisfaite, suivant que j'étreignais ou non quelques détails significatifs. Je m'attachais aux plus petits de préférence, comme plus involontaires, par suite comme moins susceptibles de tromper, comme plus capables de me renseigner sur les arrière-replis de cette nature... Nous montions à cheval, au Bois, le matin, plusieurs fois par semaine et ensemble, contrairement à nos habitudes d'autrefois. Il venait me prendre,

ou bien nous nous rencontrions, sans nous être donné rendez-vous, attirés l'un vers l'autre par l'instinct de notre passion commune.

Tandis que nous allions, causant de choses indifférentes, je le regardais manœuvrer son cheval d'une façon si dure, qu'à chaque promenade, et quoique excellent écuyer, il courait le risque d'être jeté à terre. Il avait le goût des bêtes difficiles, et avec cela, des passages de férocité froide, où il brutalisait l'animal presque cruellement. Ce qu'il faisait ainsi avec les chevaux, despotique, injuste, implacable, je songeais en moi-même qu'il l'avait fait avec la vie, pliant toutes les choses et tous les êtres autour de lui, à sa volonté. Rancunier à l'excès, au point d'avouer qu'il ne pouvait pas attacher de sens au mot « pardon », il s'était taillé dans le monde une situation à part, peu aimé, très redouté, reçu dans les salons du plus difficile accès. Sous les apparences d'une correction parfaite, il cachait une énergie extrême et qui s'était montrée pendant la guerre. Il s'était battu sous Paris admirablement. A propos de sa tenue à cheval, j'arrivais ainsi aux inductions les plus éloignées de ce point de départ. Sa violence innée me le faisait juger capable de tout pour satisfaire ses passions.

J'apercevais, dans le courage déployé par lui en 1870, une espèce de contrat passé avec lui-même, comme une réhabilitation de sa personne à ses propres yeux, au cas où il aurait réellement commis le crime. D'autres fois je me demandais si ce courage n'avait pas été tout simplement la mise en œuvre de cet instinct de férocité que je constatais en lui, ou bien un débouché offert au fond de désespoir sur lequel je le sentais vivre, dans son décor de bonheur. Mais d'où venait ce désespoir? Était-ce uniquement d'une santé détruite?... J'examinais alors sa physiologie, pendant que je galopais à son côté, cherchant une correspondance entre la construction de son corps et les équivoques indices fournis par les livres spéciaux sur l'aspect extérieur des criminels : il avait le buste trop fort pour ses jambes, les bras trop développés, une expression facilement dure de la mâchoire inférieure, et le pouce un peu trop long. Ce dernier détail occupait une place d'autant plus importante dans ma pensée, que mon beau-père avait l'habitude de fermer la main, ce pouce en dedans, comme pour le cacher. Je me rendais bien compte que je ne pouvais rien tirer de positif de pareilles remarques, je les rejetais

omme puériles, et aussitôt je les reprenais, afin de les compléter ar d'autres qui donnassent une valeur aux premières. C'est insi que, toujours galopant le long des allées du bois, je creusais 'hérédité de M. Termonde. Son aïeul maternel s'était tiré un oup de pistolet ; son frère, à lui, s'était noyé, après avoir mangé a fortune, pris du service, et déserté dans des circonstances nonteuses. Il y avait du tragique dans cette famille. Que de fois, andis que nous chevauchions botte à botte, tous deux silencieux, i-je roulé ces mornes et folles pensées dans ma tête, et de pires ncore !...

Nous revenions. Quelquefois j'allais déjeuner chez ma mère, ou 'y passais aussitôt après mon rapide repas, pris solitairement lans ma petite salle à manger de l'avenue Montaigne, qui donnait ur le tir de Gastine-Rainette, et le claquement des balles sur les ôles qui m'arrivait même à travers les fenêtres fermées ne s'asso- iait que trop bien à ma sombre humeur. — Il était très rare que M. Termonde et moi fussions en tête à tête durant mes visites au oulevard de Latour-Maubourg. Que m'importait maintenant ? S'il était le criminel que je m'obstinais à poursuivre, il était pré- venu, et je n'avais plus la chance de lui arracher son secret par surprise.

J'aimais beaucoup mieux l'étudier pendant qu'il causait, et au cours de ces causeries soutenues devant moi avec l'un ou 'autre, je constatais combien sa maîtrise de lui-même était entière.

Dans mon enfance et ma première jeunesse, j'avais haï ce ouvoir de se dominer si complètement que je sentais être le sien, andis que j'étais si fou, si naturellement victime de ma sensibi- ité nerveuse, si incapable du sang-froid qui masque de calme les iolentes émotions. A présent, ce m'était une sorte de joie d'ob- erver la profondeur de son hypocrisie. Il avait une telle habitude, resque une telle manie de la dissimulation, qu'il se taisait des noindres événements de sa vie, même à sa femme. Jamais il ne isait ni ses visites, ni les gens qu'il avait rencontrés, ni ses ectures, ni ses projets. Manifestement, il s'était dressé à prévoir es conséquences les plus éloignées de chaque phrase qu'il pro- onçait. Une surveillance de soi aussi continue, dans une vie 'apparence si aisée, si unie, avait quelque chose de trop étrange our que cet homme ne donnât pas, même aux indifférents, une npression de personnage énigmatique. En ajustant ensemble

les diverses pièces de ce caractère, et rapprochant cette dissimu lation de la frénésie passionnée que j'avais observée en lui, : m'apparaissait, à moi, comme un être infiniment dangereux. I questionnait beaucoup et parlait très posément, très sobrement à moins qu'il ne fût dans un certain état singulier comme l'après midi de notre promenade en voiture, où il semblait s'étourdir d flot de ses paroles. Alors il ricanait nerveusement, et découvra des théories presque cyniques ou des particularités d'esprit qui m faisaient, moi, frissonner.

Il avait par exemple une connaissance extraordinaire de toute les questions relatives à la médecine légale.

A l'occasion d'un procès retentissant qui se jugeait ce hiver-là, et au cours d'une discussion très animée à laquelle pre naient part plusieurs personnes, il lui échappa de citer la date d jour où fut arrêté le célèbre docteur La Pommeraie. Je vérifiai l chiffre, il était exact. Quelle étrange préoccupation des choses d crime et qui concordait trop bien avec certaines données que j devais à mes entretiens avec M. Massol ! N'était-ce pas l'obsé dante, l'unique pensée que le vieux juge prétendait avoir observé chez la plupart des meurtriers, qui les amène à retourner sur le lieux où ils ont tué, à revenir auprès du cadavre de leur victim pour le regarder lorsque le cadavre est exposé dans un lieu pu blic, à rechercher ceux qui les soupçonnent, à lire minutieusemen les journaux où il est parlé de leurs forfaits, à suivre les affaire où l'on poursuit des actes pareils au leur ?... A d'autres heure mon beau-père tombait dans ces silences terribles dont rien n le tirait, fumant, fumant... Un cigare alors succédait à un autre malgré toutes les défenses du médecin, sans interruption aucun Le tabac le jour, la morphine la nuit, — quelle souffrance essayai il donc de tromper avec cet abus de stupéfiants ? Étaient-ce le tortures de sa maladie ou les autres, celles que j'imaginais quan je me livrais à mes tragiques hypothèses ? Il avait aussi de instants d'une lassitude telle que même ma présence le laissa indifférent, — les lassitudes d'un homme arrivé à l'extrémité d ce qu'il peut supporter de douleur, et dont l'âme se refuse à senti pour avoir trop senti. Je le surpris ainsi deux ou trois fois, seu dans la demi-obscurité de la nuit commençante, et profondémen abîmé dans sa fatigue, qu'il ne prenait pas garde à moi qui m'a seyais en face de lui et le regardais sans rien dire même. J'éta tenté de lui crier : « Avoue, avoue, mais avoue donc enfin !...

Et je n'aurais pas été surpris qu'il se rendît, qu'il laissât s'échapper son secret, qu'il me répondît : « C'est vrai... » C'est alors aussi que je sentais l'inanité des petits faits que j'avais ramassés si soigneusement. Et s'il n'était pas coupable?... Je me taisais, en proie à cette fièvre de doute qui me rongeait depuis des semaines et il finissait, lui, par sortir de son silence pour me parler de ma mère. Il évoquait de nouveau cette image entre nous. Pourquoi? Y pensait-il avec tant d'émotion parce qu'il se croyait très malade et sur le point de la quitter à jamais? Voulait-il se défendre contre moi avec ce bouclier devant lequel je reculerais toujours, il le savait bien?

Etait-ce une supplication de lui éviter, à elle, une suprême douleur? Oui, c'était cela plutôt que tout le reste.

Avec sa bravoure native et sa violence, il n'aurait pas supporté l'outrage de mes yeux fixés sur lui, les allusions atroces de certaines de mes phrases, la menace continue de ma présence, s'il n'avait point voulu à tout prix épargner à ma mère une scène entre nous, quoiqu'il fût bien sûr que de cette scène ne jaillirait aucune preuve certaine... Mais qu'il fût seulement accusé de cela devant elle, non, il préférait souffrir comme il souffrait. Car il l'aimait.

Si intolérable que ce sentiment pût me paraître, il fallait bien que je l'admisse, même dans l'hypothèse du crime, — surtout dans cette hypothèse. Et alors je comprenais que, malgré notre haine, nous nous trouvions devoir agir en commun pour ne pas toucher au bonheur de cette créature qui nous était si chère à tous les deux. La différence était pourtant grande entre nous. Que je fusse attaché à ma mère, il pouvait en éprouver une impression d'ombrage et de jalousie, mais non pas ce frisson d'horreur qui me saisissait quand je songeais qu'il l'aimait autant que moi, et qu'il en était aimé... peut-être avec le sang de mon père sur la conscience!

Il l'aimait!... C'était pour elle qu'il avait acheté la main d'un autre et fait répandre ce sang, et c'était elle qui devait causer sa perte, elle qui se mouvait entre nous deux avec ce même regard de tendresse heureuse dont elle nous avait enveloppés l'un et l'autre, le soir où elle m'avait vu assis au chevet de son mari malade et où son sourire s'était fait si tendre pour lui et pour moi : — le même sourire! Les efforts qu'il faisait pour entretenir la sécurité dans ce cœur de femme devaient tourner à sa ruine. Oui,

toutes les précautions prises par lui, en vue de parer aux éventualités qu'il croyait possibles, furent le principe même de cette ruine, depuis ses savantes confidences à la douce créature jusqu'à la menteuse affection qu'il me témoignait devant elle. Si nous

Nous montions à cheval, au Bois, le matin.

n'avions pas fait semblant, lui et moi, de nous aimer, elle ne m'aurait jamais parlé comme elle me parla, je n'aurais jamais su d'elle ce que j'ai su et qui a terminé si brusquement le duel silencieux auquel s'usait mon impuissante énergie...

Y a-t-il donc une fatalité, ainsi que l'ont pensé certains hommes, ceux-là même qui ont, comme Bonaparte, manié le plus vigoureusement les choses réelles?

Ce que je comprends, à regarder ma vie par delà des événements accomplis, c'est qu'il existe une logique profonde des situations et des caractères, et cette logique développe toutes les conséquences de nos actions jusqu'à leur terme, si bien que la réussite même de nos criminels projets emporte avec elle de quoi nous briser un jour. Quand j'y songe avec un peu de suite, et comment ce fut d'elle, de cette femme tant aimée par lui, que me vint le suprême indice, que je n'espérais pas, et la certitude après laquelle je ne pouvais plus reculer, un vertige de terreur m'envahit, comme si le grand souffle de la destinée passait sur mon front.

Oui, cela m'épouvante, parce que j'ai aussi du sang sur les mains, et cela me rassure en même temps, parce que je me dis que j'ai été l'ouvrier d'une œuvre inévitable, l'esclave nécessaire d'un maître invisible... Pauvre mère ! Si tu avais su ? Toi aussi, tu fus donc l'instrument meurtrier du sort, mais un instrument aveugle, comme le couteau qui tue et qui ne le sait pas. Au lieu que moi, j'ai vu, j'ai su, j'ai voulu... Ah ! j'ai eu jusqu'à présent la force de tenir le pacte fait avec moi-même, celui de confesser mon histoire simplement, détail par détail, et sans me juger... Et voici qu'à l'approche de la scène qui détermina la nouvelle et dernière période du drame de ma vie, mon âme hésite. Lâche ! lâche ! lâche !... Le rêve me saisit de nouveau, cette espèce de stupéfaction que ce soit mon histoire à moi, que j'aie agi comme j'ai agi, que j'aie cela sur ma mémoire... Non, je me suis donné ma parole, je continuerai. Oui, j'ai commis l'acte, de cette main qui tient ma plume. Oui, j'ai du sang, du sang, une ineffaçable tache, là, sur ces doigts qui tremblent, mais il faudra bien qu'ils m'obéissent et qu'ils écrivent l'histoire jusqu'au bout.

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

LA MONGAUTIER[1]

(*Suite.*)

XI

OU L'HISTOIRE SE MÊLE AU ROMAN

Le 2 juin, les Parisiens, plus alarmés par les émeutes des jours précédents, qu'ils ne l'avaient été depuis le commencement de la Révolution furent éveillés, à trois heures du matin, par des bruits sinistres, précurseurs de ces soulèvements populaires et de ces conflits sanglants auxquels, depuis quatre ans, ils n'étaient que trop accoutumés.

Aux tours de Notre-Dame et au beffroi de l'Hôtel-de-Ville, le tocsin sonnait lugubrement; des bords de la Seine montaient, vers le ciel gris et pluvieux, les retentissantes détonations du canon d'alarme; sur le pavé des rues, on entendait les pas pesants d'une armée en marche et le roulement de cent soixante pièces d'artillerie qu'elle traînait à sa suite. Le peuple de Paris, au nombre de quatre-vingt mille hommes, descendait de ses faubourgs vers le centre de la capitale.

Sous le commandement du jeune et brutal sans-culotte Hanriot — le général Hanriot, comme on l'appelait — cette multitude, brandissant des fusils, des piques, des pistolets, des sabres, allait cerner le palais des Tuileries, siège de la Convention nationale, afin d'obliger celle-ci à lui livrer vingt-deux de ses membres, appartenant au parti de la Gironde, qu'elle accusait d'avoir pactisé avec Dumouriez pour trahir la République, rétablir la monarchie et mettre sous le trône Philippe-Égalité, duc d'Orléans.

L'avant-veille, le 31 mai, une première tentative insurrectionnelle, organisée sous les mêmes prétextes et dans le même but n'avait abouti qu'à la suppression du fameux Comité des Douze

1. Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

élu quelques semaines avant, exclusivement composé de Girondins, et qui, jaloux d'assurer leur victoire définitive, s'était enhardi jusqu'à faire arrêter Hébert, le farouche écrivain du *Père Duchesne*, substitut du procureur de la Commune, et d'autres meneurs plus obscurs, sinon moins redoutables. Affaiblie par ces rivalités intestines, par l'audace des Montagnards, par la lâcheté de la Plaine, la Convention avait voté, sous le couteau, l'annulation des pouvoirs de ce Comité, décrété la mise en liberté d'Hébert et de ses complices, et essayé de couvrir sa défaite en fraternisant avec les insurgés et en la célébrant avec eux. Mais ce demi-succès ne pouvait suffire à Marat, principal instigateur de ces violences. Il voulait plus que la chute des Girondins ; il voulait leur tête.

Maître absolu des sections et des clubs révolutionnaires qui dominaient eux-mêmes la Commune asservie à leurs volontés, exerçant par eux, sur elle, un pouvoir incontesté, surtout depuis qu'après avoir comparu devant le tribunal criminel il avait été ramené à la Convention, acquitté, triomphant, couronné de lauriers, enseveli sous les fleurs et porté sur les bras d'une populace hurlante, « l'ami du peuple », — Marat s'était décerné ce titre, — avait ordonné une manifestation nouvelle, plus imposante et plus significative que la première. Dirigée par Hanriot, elle ne devait prendre fin que lorsque les Girondins seraient arrêtés, et, le 2 juin, avant même le lever du jour, elle commençait au bruit du canon et du tocsin, remplissant bientôt de clameurs menaçantes les quartiers qu'elle traversait pour arriver aux Tuileries.

A la même heure, au premier étage d'une maison de la rue de Clichy, une quinzaine d'hommes qui y étaient venus dans la soirée de la veille pour souper ensemble s'y trouvaient encore réunis, et, leur repas depuis longtemps terminé, ils causaient entre eux, à demi-voix, comme si, malgré les rideaux baissés sur les fenêtres closes, ils eussent craint d'être entendus du dehors.

Tous membres de la Convention, ils appartenaient tous au groupe illustre de la Gironde. Il y avait là Brissot, l'organisateur de ce grand parti ; Vergniaud, qui, plus éloquemment qu'aucun d'eux, en avait affirmé les revendications ; ses compatriotes, Guadet et Gensonné, avocats comme lui ; Barbaroux, une âme de feu qu'à quelques mois de là Charlotte Corday allait faire entrer avec elle dans l'immortalité ; Louvet de Coudray, l'auteur de *Faublas*, célèbre au double titre d'écrivain et d'adversaire véhé-

ment de Robespierre; Pétion, l'ancien maire de Paris; Buzot, l'ami fidèle et préféré de Mme Roland; Brulard de Sillery, un gentilhomme, rallié aux idées des Girondins, et qui les proclamait avec une froide et hautaine intrépidité; Fauchet, prêtre défroqué, que son repentir et sa belle attitude devant la mort allait bientôt absoudre de son apostasie; Isnard, naguère président de la Convention, désigné à la haine des Jacobins par la fougueuse violence des menaces qu'il proférait contre eux; Valazé, que la mort n'effrayait pas, mais qui déclarait déjà qu'il se la donnerait lui-même plutôt que de la recevoir de la main du bourreau; Ducos et Fonfrède, unis par le sang et par la plus tendre amitié, fleurs d'adolescence épanouies dans les tragédies de ces sombres jours, et, enfin, Gilbert Dolissalde, comme eux, jeune d'âge, mûr de cerveau, et, comme eux, toujours debout pour défendre ses opinions et ses amis.

Ces hommes, qui pour la plupart n'avaient pas dépassé la quarantième année, et qui pouvaient, par conséquent, espérer vivre longtemps encore, se considéraient, depuis l'avant-veille, comme destinés à périr. Dans les cris injurieux de la populace qui, le 31 mai, avait envahi la salle où siégeait la Convention, dans les paroles emportées, haineuses et perfides de Marat, de Danton, de Robespierre, et enfin dans le vote qui avait prononcé la suppression du Comité des Douze, dont plusieurs d'eux faisaient partie, ils avaient entendu leur sentence. Ils savaient que leur liberté, leur vie, refusées ce jour-là aux exigences jacobines, ne tarderaient pas à leur être livrées et offertes en holocauste. Le peuple voulait du sang; c'est leur sang qu'on lui donnerait.

Cependant, quoiqu'ils eussent touché du doigt le péril, constaté son imminence et mesuré son étendue, les principaux du parti avaient voulu se réunir une dernière fois, avant la séance prochaine, qu'on disait devoir leur être fatale, pour rechercher ensemble s'il leur restait un moyen de salut. Ce souper n'avait pas eu d'autre cause. Mais le débat qui s'était engagé autour de la table ne révélait parmi les convives qu'abattement, indécision, désarroi, résignation à leur destin. Quel qu'il dût être, ils ne possédaient plus assez d'énergie pour tenter de le conjurer. On eût dit que ce qui leur restait encore de fermeté, de sang-froid, ils voulaient le réserver pour le moment de leur supplice. Vergniaud lui-même, dont jadis la mâle parole les ranimait et les électrisait, après les avoir, sans mot dire, laissés discuter la possi

bilité de se soustraire à la mort, trahissait maintenant, en ses propos, la résolution de ne rien entreprendre pour l'éviter. Si elle devait l'atteindre, il voulait, par l'accueil qu'il lui ferait, donner un glorieux exemple de courage, léguer à sa postérité le souvenir de son héroïsme, et il les exhortait à l'imiter.

Buzot, dont l'arrestation de Mme Roland, survenue la veille, déchirait le cœur passionnément épris, applaudissait à ces propositions généreuses, en homme qui n'attend plus que du trépas la fin de ses maux. Barbaroux, Dolissalde, Ducos, Fonfrède, quoique non encore décidés à subir leur sort, tenaient le même langage que lui. Il leur répugnait de paraître avoir peur, en désertant les bancs de la Convention, et en fuyant le débat suprême qui allait s'ouvrir. Mais Louvet, plus avisé, jetait sur ces ardeurs enthousiastes les arguments tirés de la raison. La force appartenait à leurs ennemis. Aller siéger ce jour-là, c'était se livrer. L'intérêt même de leur cause leur commandait de ne pas assister à la séance, de fuir Paris, d'aller soulever, dans les provinces, les populations restées fidèles aux Girondins, et de sauver la France par une insurrection départementale à laquelle Lyon, Bordeaux, Nîmes, Caen et d'autres villes étaient préparés. Sur ces projets contradictoires, se livrait un combat où, de toutes parts, éclataient la magnanime abnégation des uns, la sage prudence des autres.

Vive la République! lui répondirent ses amis.

On discutait sans rien résoudre.

Soudain, un homme entra. Dévoué aux Girondins, il avait passé la nuit à battre le pavé, en quête de nouvelles. Il venait annoncer que les sections du faubourg Saint-Marceau et du faubourg Saint-Antoine marchaient sur la Convention, entraînant celles qu'elles rencontraient en route. Trois seulement semblaient disposées à défendre la représentation nationale. Elles campaient depuis quelques heures dans le jardin des Tuileries. Mais que pourraient-elles contre une armée de quatre-vingt mille hommes? Le discours de cet émissaire, à toute minute, était couvert par le bruit du canon, les sonneries du tocsin, les sourdes rumeurs qui, peu à peu, emplissaient la cité. Il était trois heures; la séance devait s'ouvrir à six. Il n'y avait plus un instant à perdre; il n'était que temps de se décider.

Les convives s'étaient levés, ceux qui voulaient rester retenant ceux qui voulaient partir, les adjurant de ne pas s'exposer à une mort inutile. Ceux-ci, sans écouter ces supplications, prenaient leur chapeau, leurs armes, — pistolets et poignards, — qu'ils avaient déposées en entrant et qu'ils cachaient en hâte sous leurs vêtements.

Vergniaud saisit un verre, y versa du vin.

— Trinquons à la vie ou à la mort, dit-il. Cette nuit cache l'une ou l'autre dans son ombre. Ne nous occupons pas de nous, mais de la patrie. Ce verre serait plein de mon sang que je le boirais au salut de la République.

— Vive la République! lui répondirent ses amis.

Ce fut leur dernier mot.

Puis, chacun en revint au choix d'un parti. Les uns se décidaient à demeurer cachés dans l'hospitalière maison où ils venaient de souper, et où un asile leur était assuré pour quelques heures; ils retinrent de force Buzot qui voulait accompagner à la Convention Vergniaud, Barbaroux et Dolissalde. Les autres sortirent. Mais, à la porte, ils se dispersèrent. Tous n'étaient pas animés des mêmes intentions, et, en se séparant, ils songeaient qui au salut, qui au devoir.

Par les rues encore obscures, mais bruyantes, Dolissalde marchait rapidement vers le centre de Paris. Avant de se rendre à la séance, il voulait d'abord s'arrêter dans sa demeure. Il avait quelques précautions à prendre, des papiers à brûler, des lettres à écrire, un dernier adieu à envoyer à Angélique, à Charlotte,

à Haristéguy, à qui, depuis sa rentrée, il s'était abstenu d'envoyer de ses nouvelles, dans la crainte que ses lettres ne fussent ouvertes, en route, par les agents du Comité de Salut public.

Tout en se hâtant pour arriver plus vite à son domicile, rue de Richelieu, il songeait à ces fidèles amis restés là-bas, si loin de lui, que peut-être il ne reverrait jamais. Douloureusement impressionné par ce qu'il venait d'entendre durant cette nuit, prélude d'un jour tragique, il s'apitoyait et s'exaltait en songeant aux chers absents, à Angélique que, malgré tout, il aimait encore contre toute espérance; à Charlotte en qui un mystérieux instinct lui faisait voir la femme destinée, s'il eût vécu, à le consoler de l'abandon de l'autre, et toute sa pensée, dans un fiévreux élan, allait vers elles une dernière fois avant de se laisser absorber par les événements qui déjà s'imposaient à son esprit dans le spectacle inquiétant auquel il assistait en poursuivant son chemin.

Au seuil des maisons dont les habitants venaient d'être tirés de leur sommeil par le tumulte de l'insurrection, il voyait des femmes et des vieillards au visage effaré, écoutant le canon et les cloches, regardant de tous côtés. Leurs angoisses troublaient leurs yeux d'une expression d'effroi. Là, des gardes nationaux s'arrachaient aux bras de leurs familles pour rejoindre leur section. Aux larmes que faisait verser leur départ, ils opposaient une résolution stoïque, rarement sincère, presque toujours simulée, mais commandée par le châtiment dont aurait été puni quiconque eût témoigné d'un blâme ou d'un regret. Ici, des personnages à mine sinistre, gens sans aveu, pourvoyeurs de la guillotine, gourmandaient les retardataires en un langage grossier, émaillé de menaces et accentué par la violence des gestes. Ils poussaient devant eux, comme un troupeau, les groupes armés qui se grossissaient, en avançant, des gens qu'ils ramassaient au passage. Des mégères en guenilles leur faisaient escorte, et, dans la marche précipitée de ce peuple vers le même point, passait un pêle-mêle ininterrompu de voix rudes jetant des ordres, des chansons patriotiques, hurlées par les bouches convulsées.

Au fur et à mesure que Dolissalde se rapprochait de la rue de Richelieu, qui conduit aux Tuileries, il constatait que cette foule, avec laquelle il était contraint de marcher, devenait plus nombreuse et plus bruyante. Ce n'étaient plus des groupes isolés s'en allant aux lieux de réunion, mais des bataillons entiers, tambour battant, drapeau déployé, que tantôt il dépassait et qui tantôt le

dépassaient, suivis de leur artillerie et de voitures chargées de vivres, amenées là pour faire prendre patience aux combattants dans le cas où la Convention oserait soutenir un siège. S'attendant à être reconnu d'un instant à l'autre, de moins en moins protégé par la nuit qui se fondait dans les premières lueurs de l'aube, il s'avançait une main sur un pistolet, l'autre sur un poignard, résolu à défendre sa vie, s'il était attaqué par quelqu'un des organisateurs de cette formidable mise en scène.

Il s'arrêta devant sa maison; la porte en était fermée.

Enfin, à force de dévorer du terrain sur les pas de ces hordes, il atteignit sa rue. A la hauteur de celle des Filles-Saint-Thomas, il s'arrêta devant sa maison. La porte en était fermée; il en souleva le marteau tout en regardant défiler la troupe. On ne tarda pas à lui ouvrir; il se glissa dans l'entre-bâillement des battants, qui lui livrait passage, et, la porte vivement refermée, il respira, heureux d'être en sûreté.

A l'heure où il rentrait, il devait croire que son domestique était couché et dormait. Mais, à sa grande surprise, celui-ci l'at-

tendait, assis dans l'antichambre, et lui apprit que, s'il veillait encore, c'est que deux visiteurs, qui s'étaient présentés dans la soirée, n'avaient pas voulu se retirer avant le retour du citoyen représentant.

— Où sont-ils ? demanda Dolissalde, mécontent de trouver son domicile pris de force, en quelque sorte, par des inconnus.

Pour toute réponse, le domestique poussa la porte du salon. Sous le crépuscule qui remplissait la pièce d'un jour grisâtre, Dolissalde aperçut les visiteurs : l'un, un homme, sur une chaise; l'autre, une femme sur un canapé. Ils sommeillaient en l'attendant.

— Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? s'écria-t-il avant de les avoir reconnus.

La femme se leva la première, fit un pas vers lui.

— C'est moi, Dolissalde, répondit-elle, moi et Haristéguy.

Ils sommeillaient en l'attendant.

— Arrivés hier soir, ajouta ce dernier, nous sommes venus tout droit chez toi, citoyen représentant, et nous t'attendons depuis.

Surpris, troublé par le retour imprévu d'Angélique, il resta d'abord silencieux, saisi d'une inquiétude en songeant aux dangers qu'elle allait courir dans Paris, livré à l'insurrection, se demandant déjà s'il pourrait la protéger lui-même.

— Vous auriez pu m'attendre plus longtemps encore, reprit-il enfin. C'est tout à fait par hasard que j'ai fait halte chez moi avant de me rendre à la séance de la Convention.

— Mais que se passe-t-il donc ? demanda Angélique. Que signifient ces bruits, le canon, le tocsin, les rues remplies de peuple ?

— Les événements que j'avais prévus ne se sont pas fait

attendre. Les Jacobins et la Montagne l'emportent; les Girondins sont proscrits. Cette foule en armes va ordonner à la Convention de les lui livrer.

— Et vous alliez siéger? fit Angélique éperdue. Autant courir à la mort! Oh! Dolissalde, renoncez à ce dessein funeste. Demeurez ici, ne vous exposez pas aux fureurs populaires, cachez-vous, ne songez qu'à préserver vos jours.

D'un geste, il l'interrompit.

— Je remplirai mon devoir jusqu'au bout, dit-il; je sais ce qu'il me commande; je dois me rendre où il m'appelle. N'essayez pas de m'en détourner, ce serait un vain effort.

Et comme elle se taisait, condamnée au silence par l'énergie de ce langage, il continua :

— Mais vous, Angélique, pourquoi êtes-vous à Paris? Pourquoi avez-vous choisi un tel moment pour y venir? Et toi, Haristéguy, comment ne t'es-tu pas opposé à ce qu'elle commît cette imprudence?

Haristéguy soupira :

— J'ai tout dit, j'ai tout fait pour l'empêcher de la commettre. Mlle Charlotte, Manette, ma femme ont uni leurs prières aux miennes pour la retenir. Je lui ai même offert de venir seul à Paris pour essayer d'apprendre ce qu'elle tenait tant à savoir. Tout a été inutile. Elle est restée sourde à nos conseils; elle a voulu partir, et je n'ai pu que l'accompagner pour lui éviter qu'elle entreprît seule un si dangereux voyage.

— Ces raisons qui vous appelaient à Paris étaient donc bien puissantes, Angélique? interrogea Dolissalde.

— J'étais sans nouvelles de vous, répondit-elle; vous n'écriviez pas, je n'osais vous écrire. Nous ne savions rien de ce qui se passait ici que ce que nous apprenaient les gazettes. J'ignorais votre sort, et cette ignorance me torturait.

— Et c'est pour cela, c'est pour moi!...

Elle baissa les yeux.

— C'est aussi pour savoir ce qu'était devenu le marquis de Rosnière, et si vous aviez pu le sauver, avoua-t-elle.

Un sourire d'amertume passa sur le visage de Dolissalde, et des reproches montèrent à ses lèvres. Mais il les étouffa; le sourire s'éteignit, et, très calme, il dit :

— Rassurez-vous : le marquis de Rosnière était en liberté avant même d'être arrivé à Paris. Il y est entré sous ma protec-

tion. Nous nous sommes alors séparés. Je ne l'ai pas revu depuis, et je ne sais ce qu'il est devenu. Mais j'avais exigé de lui la promesse de recourir à moi s'il lui arrivait malheur, et, puisqu'il ne l'a pas fait, c'est qu'il est en sûreté.

— Oh ! Dolissalde, murmura Angélique, merci pour votre dévouement.

— J'avais promis de sauver cet homme, j'ai tenu ma parole. Mais assez parler de lui et de moi ; parlons de vous, Angélique. Si ma parole a gardé quelque autorité sur votre esprit, vous repartirez sur-le-champ. Tu m'entends, Haristéguy. Ramène-la à Saint-Jean-de-Luz. Ici, tout est péril pour elle. Elle n'y peut rester plus longtemps.

Angélique se révolta.

— Je ne partirai pas, affirma-t-elle, à moins que vous ne partiez aussi.

Haristéguy approuva d'un signe.

— Cette fois, je suis de son avis, dit-il ; nous ne devons quitter Paris que si tu consens à le quitter avec nous.

— J'ai juré de mourir à mon poste, s'écria Dolissalde.

— Alors, je reste, dit Angélique.

— Je reste aussi, ajouta Haristéguy. Nous ne t'abandonnerons pas dans ces orages, citoyen représentant. Va, ne t'efforce pas de nous éloigner : nous ne t'obéirions pas. Peut-être arrivera-t-il bientôt que notre secours te soit nécessaire.

— Je le refuse, fit impétueusement Dolissalde. A vouloir me venir en aide, vous vous perdriez tous deux. De grâce, Angélique, partez, fuyez cette ville maudite. Je ne serai rassuré que lorsque je vous saurai loin, bien loin.

Mais elle résistait, et son accent, son regard, son geste, tout en elle révélait une inébranlable résolution.

— Vous alléguez votre devoir ? objecta-t-elle. Pourquoi voulez-vous nous empêcher de remplir le nôtre ? Haristéguy est votre serviteur ; moi, je suis votre amie. Notre place est à vos côtés.

Dolissalde comprenait qu'il n'aurait pas raison de cette résistance ; il céda.

— Je ne peux employer la force pour vous contraindre à m'obéir. Que votre volonté s'accomplisse donc, et puisse votre fol entêtement ne pas vous porter malheur. Mais qu'allez-vous faire ? continua Dolissalde. Où vous réfugierez-vous ? Je ne peux vous offrir un asile dans cette maison. Avant la fin du jour, elle ne sera

plus que celle d'un proscrit ou d'un prisonnier ; on la surveillera ; on y perquisitionnera, et, sans doute, je n'y pourrai plus rentrer. Y demeurer vous-mêmes serait vous exposer à quelque catastrophe.

— Qu'à cela ne tienne, répliqua résolument Angélique. Je vais vous attendre dans la mienne, Dolissalde. Puisque, même en prévoyant que le combat qui se prépare sera fatal aux Girondins, vous refusez de le déserter, allez-y. J'espère encore que, quelle qu'en soit l'issue, vous en sortirez sain et sauf. Venez alors me retrouver ; nous fuirons ensemble ; nous retournerons dans vos Pyrénées. Vous avez là des amis sûrs et fidèles. Si vous êtes menacé, ils sauront vous défendre.

Ce que lui disait Angélique, Dolissalde se l'était déjà dit. Depuis plusieurs jours, il songeait à se réfugier dans son pays, non qu'il souhaitât de survivre à la défaite de son parti, mais parce que, en entendant son collègue Louvet démontrer la nécessité de soulever les départements contre Paris, il avait fini par se rallier à cette opinion et par croire qu'elle résumait ce que commandait le salut de la patrie. Il ne fit donc aucune objection aux conseils d'Angélique.

Et puis, paraître y céder, feindre de vouloir y obéir, c'était abréger ce débat qui n'avait que trop duré et lui faisait perdre un temps précieux. Il fut donc convenu qu'Angélique allait rentrer chez elle, et qu'après la séance de la Convention Dolissalde viendrait la rejoindre. Ils décideraient alors, d'après les événements qui se seraient accomplis, les résolutions qu'il convenait de prendre.

A ce moment il regarda sa montre. Il avait une heure devant lui. Il en profita pour détruire les papiers qu'il eût été imprudent de conserver, pour écrire quelques lettres, que, s'il était arrêté, Haristéguy devait faire parvenir à leur destination, et pour donner à celui-ci ses instructions en vue du règlement de certaines affaires relatives au domaine de Saint-Marsans.

A le voir si calme, si maître de soi, si prévoyant et déjà si désintéressé des choses de la vie, Angélique, qui l'écoutait religieusement, ne pouvait se défendre de l'admirer. Ce stoïcisme devant les périls mortels livrait son cœur à des émotions qui la ramenaient peu à peu, sinon au regret d'avoir écarté l'amour que lui offrait naguère Dolissalde, du moins à ces incertitudes qui, si souvent, l'avaient assaillie depuis qu'elle s'était engagée avec

Rosnière. Elle les comparait l'un à l'autre et, contrainte de reconnaître que celui qu'elle n'aimait pas l'emportait en grandeur d'âme, en désintéressement, en générosité, sur celui qu'elle aimait, elle se demandait de nouveau si, en préférant le séducteur à l'ami fidèle, elle n'avait pas commis une de ces erreurs qui pèsent éternellement sur l'existence.

Du reste, à quoi bon ces scrupules et ces craintes, alors que sa destinée était irrévocablement fixée ? Elle les écartait, mais on eût dit que Dolissalde, par sa conduite, s'obstinait à les faire renaître. C'est ainsi qu'après avoir rappelé à Haristéguy que, par son testament déposé chez un notaire de Saint-Jean-de-Luz, il restituait à Charlotte les biens de sa famille, il apprit à Angélique qu'il lui léguait à elle le reste de sa fortune. Elle n'eut d'autre réponse que ses larmes et demeura silencieuse, accablée sous le poids des bienfaits qu'elle jugeait immérités.

— Le moment est venu de nous séparer, dit tout à coup Dolissalde.

Il s'était approché de la croisée et regardait au dehors, où le jour rayonnait étincelant. La rue avait perdu sa physionomie de guerre. La foule y circulait toujours, mais on n'y voyait plus les bataillons. Ils avaient fini de défiler et occupaient sans doute leurs positions autour des Tuileries.

Dès que je serai sorti, ajouta-t-il, en s'adressant à Angélique, sortez à votre tour et allez m'attendre chez vous sous la garde d'Haristéguy.

Mais, sur un signe d'elle, Haristéguy se récusa :

— Je ne te quitte pas, citoyen représentant. Tu peux avoir besoin de mon bras.

— Il est plus nécessaire à Angélique qu'à moi.

Elle se récriait : elle ne courait aucun danger, n'en redoutait aucun, et ce fut encore un débat qui ne prit fin que lorsqu'elle eut consenti à se laisser accompagner par le domestique de Dolissalde, un jeune Parisien, vrai gamin de Paris, vigoureux, alerte et passionnément dévoué à son maître. Dolissalde, un peu rassuré pour elle, s'éloigna suivi d'Haristéguy. Bientôt elle-même se mit en route après avoir veillé à la fermeture des croisées et des portes de l'appartement abandonné.

De la rue Richelieu où habitait Dolissalde à la rue Saint-Honoré, où était situé, aux abords de la place Vendôme, le domicile d'Angélique, il n'y a qu'une courte distance. Mais, pour la

franchir, il fallait traverser tout un quartier, que le voisinage des Tuileries, théâtre des tragiques événements de cette matinée inoubliable, remplissait d'une foule tumultueuse. Par suite de l'encombrement, Angélique mit une demi-heure pour faire un trajet auquel, en des jours moins troublés, quelques minutes auraient suffi. Plus elle approchait de sa demeure, et plus il devenait difficile d'avancer. Ce n'était pas trop de la vigueur de son compagnon pour lui frayer un passage. Intelligent, audacieux, il ne craignait ni le bruit ni les coups; il marchait devant elle, jouant des coudes, se retournant à tout instant pour voir si elle était derrière lui, menaçant du regard les gens qui osaient se plaindre d'avoir été bousculés, ou dévisager de trop près la jolie femme qui le suivait, et dont la toilette élégante se détachait, comme une rose sur des chardons, parmi les costumes plus communs ou même en haillons qui dominaient dans cette cohue.

Enfin, elle atteignit, grâce à lui, la rue Saint-Honoré, non loin de sa maison. Mais, là, il fallut parlementer. La rue était gardée; les sentinelles n'y laissaient pénétrer personne. Angélique dut recourir à un officier de la garde nationale, se nommer, affirmer que sa demeure n'était qu'à quelques pas de là. Sous tous les régimes et en tous les temps, la beauté jouit de privilèges. La grâce charmante d'Angélique eut raison de la consigne et lui ouvrit le chemin dont l'accès était interdit à tant d'autres. Elle s'engagea dans la rue qui se déroulait, sous ses yeux, presque déserte en ce moment, et où elle n'apercevait que quelques groupes de sectionnaires. Sentant les regards attachés sur elle et pressée de s'y soustraire, elle accélérait sa marche, au son déchirant des tambours, du canon et des cloches qui la poursuivait et dominait les clameurs confuses des bataillons rangés autour des Tuileries.

Brusquement, d'une des rues adjacentes, elle vit déboucher et venir à sa rencontre une troupe de cavaliers en uniforme, gendarmes, dragons, hussards et gardes nationaux, quelques-uns de ceux-ci vêtus de la classique carmagnole et coiffés du bonnet phrygien. A la tête de cette troupe s'avançait, seul, le général Hanriot. La tête haute et la mine arrogante, démesurément grandi par la manière dont il se tenait en selle et par les plumes tricolores qui tremblaient au sommet de son bicorne orné d'une large cocarde et posé en bataille sur sa grosse tête à cheveux plats, il promenait de tous les côtés son regard soupçonneux et dur.

Une inquiétude douloureuse s'empara d'Angélique. Elle se rappelait les pressantes assiduités d'Hanriot dans les coulisses de l'Opéra, ses hommages impertinents, l'insultante persévérance qu'à l'exemple de Chaumette, d'Hébert, et d'autres encore, il mettait à l'accabler de ses galants propos. S'il allait la reconnaître? Et comment espérer qu'il ne la reconnaîtrait pas, puisqu'elle-même l'avait reconnu? Elle en tremblait de peur, souhaitait que le sol s'ouvrît sous elle, cherchant en vain un abri sur la route où fatalement ils allaient se rencontrer.

— Mets-toi devant moi! ordonna-t-elle au domestique de Dolissalde en se jetant contre un mur.

Il obéit, étonné, sans comprendre. Elle reprit :

— Si Hanriot me voit, je suis perdue!

— Perdue? perdue? murmura le brave garçon; pas si vite! Que seulement il te menace, citoyenne, et je lui casse la tête.

De la main, il caressait fiévreusement la crosse d'un pistolet caché sous son habit.

— Ce n'est pas de ses menaces que j'ai peur! soupira Angélique.

A ce moment, Hanriot arrivait près d'elle, et, quoiqu'elle se dissimulât derrière son compagnon, il la découvrit. Il arrêta vivement son cheval, puis le poussa de son côté, en disant :

— Mais, si je ne me trompe, c'est la citoyenne Mongautier. Eh! oui, c'est bien elle! Te voilà donc revenue parmi nous, belle fugitive! On te regrettait à l'Opéra. Nous serons heureux d'y fêter ton retour. Mais comment t'exposes-tu aux dangers dont sont semées les rues en une journée pareille?

— Je rentre dans ma demeure tout près d'ici, général, répondit Angélique, contrainte de paraître flattée et touchée par les paroles qui venaient de lui être adressées.

— Hâte-toi donc, reprit Hanriot. Peut-être, tout à l'heure, ne fera-t-il pas bon battre le pavé, si les scélérats de la Convention s'avisaient de résister aux volontés du peuple, car je suis résolu à noyer dans leur sang toute tentative de révolte, à les exterminer jusqu'au dernier, eux et quiconque prendrait leur défense. Je serais désolé qu'il t'arrivât malheur, divine Mongautier. Rentre et abstiens-toi de sortir avant que les acclamations populaires aient annoncé aux patriotes la chute du parti des traîtres.

— Merci, général, dit Angélique en le saluant; je suivrai ton conseil.

Elle allait continuer sa route. Mais il la retint, et baissant la voix :

— Un mot encore, citoyenne, fit-il. Tu sais que, depuis que je te connais, tu fus l'objet de mon culte. Ton absence n'a pas éteint mes feux, ni refroidi l'admiration que j'ai vouée à tes charmes. Les désirs que tu devinas quand tu daignais m'accueillir ne sont pas assouvis, et je brûle de te les exprimer encore. Ce soir, après la bataille, quand, victorieux des ennemis de la patrie, je les aurai livrés à la justice du peuple, daigneras-tu me recevoir et me permettre de déposer à tes pieds, comme un hommage à ton talent d'artiste et à ta beauté de femme, les lauriers que j'aurai cueillis dans le champ de Bellone ?

Brusquement, elle vit déboucher une troupe de cavaliers.

Terrifiée par ce discours où, sous la grâce affectée des mots, se dissimulait à peine la brutalité des convoitises, et qui, dans une telle bouche, prenait la physionomie d'une impérieuse mise en demeure à laquelle il fallait obéir sous peine de mort, Angélique, le cœur oppressé par l'angoisse, ne savait que répondre. Le consentement qui tomba de ses lèvres blêmies par l'effroi lui fut arraché. Elle le formula d'une voix brisée.

— Je suis à tes ordres, citoyen général.

— A ce soir donc, dit-il.

Ses jambes robustes serrèrent les flancs de son cheval qui partit au trot. Son escorte le suivit, et, dans un cliquetis d'armes

et de fers, enveloppée d'un flot de poussière, passa rapidement devant Angélique. Elle rentra chez elle, atterrée par cette rencontre fatale. Qu'allait-elle faire maintenant? Comment échapperait-elle, pauvre hirondelle éperdue, au vautour qui la guettait? Sur qui s'appuyer dans ce péril? A qui recourir pour se défendre? Elle ne pouvait compter que sur son vieux protecteur, le docteur Desroches, et dès qu'elle se fut réinstallée tant bien que mal dans sa demeure délaissée depuis plusieurs semaines, et d'où elle était de nouveau condamnée à s'enfuir, elle envoya chercher ce fidèle ami. Mais, hélas! elle ne devait pas le revoir. Le domestique qu'elle avait mis à sa recherche ne tarda pas à revenir, apportant une réponse qui la consterna. Dénoncé au Comité de Salut public et prévenu d'avoir correspondu avec des émigrés — accusation odieuse qui travestissait un noble bienfait — le docteur Desroches, malgré son âge, sa renommée, sa science, avait été arrêté et jeté à la Force. A cette nouvelle qui comblait la mesure de ses infortunes, Angélique fondit en larmes. Elle savait qu'en ces temps affreux et terribles la prison, presque toujours, conduisait à l'échafaud.

Mais un de ses voisins, un petit vieux lui répondit de si bonne grâce.

XII

SUITE DU PRÉCÉDENT

Vers dix heures, ce matin-là, tout autour du palais des Tuileries, dans le jardin, sur la place du Carrousel, dans les rues par lesquelles on y accédait, une foule immense attendait la fin

des débats de la Convention, impatiente de savoir si l'Assemblée allait enfin consentir à décréter l'arrestation des vingt-deux Girondins, dont la Commune et les Clubs, à l'instigation de Marat, lui demandaient la tête.

En prévision d'un refus possible, quoique improbable, le général Hanriot avait reçu l'ordre d'envahir la salle où siégeaient les représentants, et d'arracher à leurs bancs les coupables pour les livrer à la justice du peuple. Cet ordre qui répondait si bien à ses farouches instincts d'anarchiste, il se tenait prêt à l'exécuter, et quatre-vingt mille hommes étaient là, disposés à lui obéir. Ils campaient sur le Carrousel avec, au milieu d'eux, leurs canons, mèche allumée, tandis que dans le jardin, stationnaient, silencieux, l'arme au pied, moins nombreux et moins formidablement armés, les gardes des sections du Palais-Royal, des Gardes françaises et des Filles-Saint-Thomas, les seules qui eussent paru vouloir prendre parti pour la Convention.

A travers les rangs de ces troupes improvisées, circulait une populace innombrable et tumultueuse, où les femmes dominaient. C'était, dans un déchaînement de récriminations ardentes, d'injurieuses menaces et de cris de fauves, un incessant va-et-vient dont les remous de plus en plus violents forçaient peu à peu l'enceinte du palais, ébranlaient les portes de la salle des séances, semblaient vouloir les renverser, et où se manifestait l'impatience que causait aux énergumènes, comme à ceux qui les avaient mis en mouvement, la longueur des débats. Une lumière grisâtre tombant d'un ciel chargé de nuages éclairait ces scènes, et assombrissait la physionomie sinistre, encore accentuée par la générale qui battait dans les rues, le canon d'alarme et le tocsin.

Dans la salle, le spectacle n'était pas moins tragique.

Haristéguy, après avoir quitté Dolissalde aux portes du palais où ils devaient se retrouver à l'issue de la séance, était parvenu à s'introduire dans une des tribunes publiques, pleine de gens à mine patibulaire pour la plupart, venus là afin d'appuyer de leurs applaudissements et de leurs cris les motions violentes et sanguinaires annoncées à l'avance pour cette journée. Son air étranger, ses allures de paysan, son béret basque, lui avaient servi de passeport. On s'était pressé pour faire une petite place à ce nouveau venu, et, s'effaçant dans un coin de la loge, il dévorait de yeux la salle profonde et bruyante, théâtre d'un drame saisissant, où l'on devinait déjà l'apparition de la guillotine.

Ne connaissant aucun des acteurs, il eut d'abord quelque peine à comprendre ce qui se passait. Mais un de ses voisins, un petit vieux de figure avenante et décemment vêtu qu'il osa questionner, lui répondit de si bonne grâce qu'il ne tarda pas à en savoir autant que lui. Cet homme aimable lui fit remarquer que les bancs de la Gironde étaient presque vides, les représentants suspects ayant en grand nombre considéré comme prudent de ne pas attendre, pour s'enfuir, que la sentence qu'on leur prédisait fût rendue. Seuls, Vergniaud, Isnard, Barbaroux, Fauchet, Dolissalde et quelques autres avaient eu le courage de braver le poignard des assassins.

Au début de la séance, on sembla ne pas vouloir s'occuper d'eux. Un personnage, que le voisin d'Haristéguy lui dit être un membre du Comité de Salut public, monta à la tribune et y lut plusieurs dépêches. La Convention apprit ainsi coup sur coup d'effroyables nouvelles : des échecs aux frontières du Rhin ; une victoire remportée par les Vendéens sur les armées de la République ; un soulèvement des royalistes du Midi ; une insurrection à Lyon, où le parti girondin, secondé par les séides de la royauté, avait abattu la municipalité et arraché de ses mains le pouvoir. Dans la salle comme dans les loges, ces révélations excitaient des gémissements, des cris de fureur contre les Girondins, qu'on se plaisait à rendre responsables des malheurs de la patrie.

Cette émotion n'était pas encore apaisée, lorsque Haristéguy vit surgir à la tribune un homme aux traits amaigris et aux yeux étincelants, dont les vêtements noirs avivaient encore la pâleur. Des clameurs le saluèrent. De son regard hautain et dédaigneux, il les dominait, aussi calme en apparence que s'il n'eût pas eu devant soi ces centaines de visages où se lisait l'impérieux désir de le voir tomber foudroyé.

— Qui est celui-là ? demanda Haristéguy à son voisin.

— Lanjuinais, un Breton, brave parmi les braves, l'ami des Girondins, leur défenseur, quoiqu'il ne partage pas leurs idées et qu'il tienne pour la royauté. Ecoute-le, citoyen.

Lanjuinais parlait. Sa bouche mâchait les mots comme s'ils eussent été du fer ; il protestait avec véhémence contre le despotisme de la Commune ; il le flétrissait ; il réclamait de la Convention la répression impitoyable de la criminelle révolte tentée contre son autorité. Ce langage d'une incomparable audace exaspérait la Montagne.

— Voilà Marat qui rage ! reprit le voisin d'Haristéguy.

— Marat ! Où est-il ?

— Là, au plus haut du banc de gauche.

Il désignait un être hideux, aux cheveux plats, au teint blême, aux yeux injectés de sang, la chemise ouverte sur sa poitrine velue, l'habit râpé, et qui tempêtait et réclamait en gesticulant.

— Robespierre est plus calme au moins en surface, continua le voisin. Quant à Danton, il a mis sur son affreuse figure un masque d'impassibilité. Qui sait ce que cache ce masque ?

Haristéguy se pencha pour mieux voir ces redoutables personnages. Le visage de Robespierre, en lame de couteau et d'expression perfide, l'impressionnait plus terriblement que la laideur de Danton, où se révélaient des passions capables de tous les forfaits, mais non des haines. Sourd aux menaces de la Montagne, aux huées des spectateurs entassés dans les loges, Lanjuinais, poursuivant inexorablement sa harangue, faisait honte à la Convention de son inertie.

A ce moment, un gros homme, le teint enflammé par la fureur, vint jusque sous la tribune l'insulter et lui cria :

— Descends, ou je vais t'assommer.

— L'ancien boucher Legendre, qui manifeste, glissa le voisin dans l'oreille d'Haristéguy.

Lanjuinais haussa les épaules, et, superbe d'indifférence et de mépris, il répliqua :

— Fais d'abord décréter que je suis bœuf.

A cette allusion à son métier passé, Legendre, un pistolet à la main et suivi de quelques fanatiques, se jeta sur Lanjuinais. Des représentants de la Droite, armés aussi, s'élancèrent au secours de leur ami, et tandis que, le pistolet de Legendre sur la poitrine, il se cramponnait à la tribune, un combat s'engagea dans l'hémicycle.

Le président se couvrit.

— C'en est fait de la liberté si ces désordres continuent gémit-il.

A sa voix, les combattants se dispersèrent. Lanjuinais put continuer son discours héroïque, qu'il mena jusqu'au bout, en dépit des manifestations de violence qui l'interrompaient à chaque instant.

Comme il l'achevait, on annonça une députation des autorités révolutionnaires de Paris. La Convention décida que les délégués seraient admis à la barre. Ils entrèrent, précédés des huissiers

qui étaient allés à leur rencontre. Haristéguy s'était attendu à voir des gens en uniforme et portant des insignes de leur dignité. Il resta stupéfait en constatant, d'après leur costume, qu'ils appartenaient aux plus basses classes. Quelques-uns étaient coiffés du bonnet phrygien et vêtus de la carmagnole. Les autres avaient l'air d'artisans. Ils venaient présenter une pétition réclamant l'arrestation des vingt-deux Girondins. Celui qui portait la parole se plaignit avec arrogance de ce que la Convention se jouait des volontés du peuple de Paris. Dans le bruit des applaudissements, il s'écria :

— Les crimes des factieux de la Convention nous sont connus. Sauvez-nous, ou nous allons nous sauver nous-mêmes.

Devant cette brutale mise en demeure, les représentants se résignèrent à subir l'outrage qu'on leur infligeait. Après un nouveau débat qui ne fut qu'un acte d'accusation contre les Girondins, à peine interrompu par les rares et timides observations de leurs défenseurs, le renvoi de la pétition au Comité de Salut public fut ordonné, et, tandis que les membres du comité se réunissaient pour rédiger en hâte un rapport sur les conclusions duquel on se prononcerait, la séance se continua dans un indescriptible tumulte. Un Montagnard, Levasseur, en un réquisitoire emphatique, achevait d'écraser les représentants que son parti avait résolu d'offrir au peuple en holocauste.

Haristéguy, qui tremblait pour Dolissalde, recourut encore à son voisin.

— Que va décider le Comité? lui demanda-t-il.

— Il n'est que trop aisé de le prévoir. C'en est fait des Girondins. Déjà Marat applaudit à leur chute.

Haristéguy suivit du regard l' « ami du peuple ». Marat parcourait les bancs de la Plaine dont le vote aurait pu sauver encore les suspects; il exhortait les indécis, menaçait les timides de vengeances futures s'ils cédaient à la pitié, et, comme il les sentait paralysés par la terreur, une joie haineuse brillait dans ses yeux. Robespierre tenait les siens baissés. On eût dit que, moins cynique que Marat, il craignait d'y laisser lire les sentiments dont était agitée son âme.

Soudain, Danton rentra. Il faisait partie du Comité de Salut public. Son retour annonçait la fin de la délibération. Haristéguy essaya de pressentir, en scrutant son visage, la décision qui venait d'être prise. Mais Danton restait impénétrable. Silencieux

et sombre, il gagna son banc. Toute son attitude témoignait de la volonté de ne pas parler. Voulait-il la mort des Girondins, contre lesquels il avait naguère accumulé tant de reproches, ou seulement leur déchéance ? Songeait-il à tenter un effort suprême pour éloigner d'eux l'échafaud ? Nul n'aurait pu l'affirmer.

Derrière lui vint Barrère, rapporteur du redoutable Comité, suivi de ses collègues. Il alla tout droit vers la tribune, et Levasseur descendit pour lui laisser la place. Le tumulte aussitôt s'apaisa, et il lut son rapport, longue énumération des prétendus crimes des Girondins. Ses auditeurs s'attendaient, en l'écoutant à quelque arrêt terrible. Mais, pour conclure, il déclara que, par respect pour la Convention, le Comité refusait d'ordonner l'arrestation des représentants accusés, et se contentait, pour ramener la paix dans la République, de faire appel à leur patriotisme et de leur demander de se suspendre volontairement de leurs fonctions. C'était peut-être le salut qu'il leur apportait.

Haristéguy dirigeait ses yeux sur Dolissalde. Comme la plupart de ses collègues, Dolissalde protestait. Debout à son banc, pâle résolu, il refusait énergiquement sa démission, à l'exemple de Lanjuinais, de Vergniaud et de Barbaroux. Avec eux, de la voix et du geste, il bravait les imprécations déchaînées par ce refus et peut-être cette mâle intrépidité allait-elle avoir pour effet de rendre courage à la majorité de la Convention qui ne voulait pas la mort des Girondins, et de les sauver, lorsque, dans la loge où se tenait Haristéguy, parmi les sans-culottes et les tricoteuses qui suivaient, en vociférant, ces dramatiques débats, un cri : « Aux armes ! » retentit, répété par la foule.

— Aux armes ! fit à son tour le voisin d'Haristéguy.

En une minute, la loge se vida. Les gens armés qui la remplissaient se précipitaient, les uns au dehors pour s'associer à l'émeute ou peut-être pour la fuir, les autres dans la salle où toute une foule tombait, grappe vivante, des tribunes abandonnées, et qui fut envahie en un clin d'œil. La Convention perdait jusqu'au pouvoir de délibérer.

Sans savoir comment cela s'était fait, Haristéguy se trouva tout à coup sur les bancs des représentants, séparé de Dolissalde qu'il eût voulu rejoindre, par la foule qui grossissait. Il chercha son voisin de tout à l'heure. Celui-ci avait disparu. Haristéguy s'adossa au mur et demeura là, tentant d'y voir clair dans cette tempête terrifiante.

La Convention, en cet instant, semblait enfin unanime à comprendre que, sous prétexte d'obtenir qu'elle livrât les Girondins, les autorités révolutionnaires de Paris préparaient son asservissement. Le spectacle de son asile violé par l'insurrection et de ses portes gardées par les soldats d'Hanriot, la certitude qu'on la tenait prisonnière, parurent ranimer sa dignité expirante. Des protestations s'élevèrent. Celles de Danton dominèrent toutes les autres. Haristéguy se préparait à y applaudir, lorsque, à côté de lui, une voix murmura :

— Comédie abominable, jouée par les meneurs pour consommer plus sûrement la perte des Girondins, sans avoir l'air de les sacrifier.

Il se retourna et reconnut son voisin de tribune qui se perdait dans les groupes en lui envoyant de loin un adieu muet. Il se demandait de nouveau qui était ce prophète. Mais la parole du président Hérault de Séchelles ramena son attention sur l'épisode qui se déroulait sous ses yeux. Le président invitait un garde à aller chercher le général Hanriot, à qui il voulait donner l'ordre de se retirer, lui et ses troupes. Hanriot refusait d'obéir. Sa rébellion provoqua quelques cris de colère. Barrère y coupa court en conseillant à la Convention d'aller s'assurer par elle-même, en se rendant en corps au milieu du peuple armé, qu'elle n'avait rien à redouter de lui. Dupe ou complice, le président, sans consulter l'Assemblée, descendit du fauteuil, allant vers la porte, suivi par la presque totalité de ses collègues. Les Girondins présents se joignirent au cortège et Dolissalde avec eux.

A l'improviste, comme il allait franchir le seuil de la salle, Haristéguy put arriver près de lui.

— Où donc étais-tu ? demanda Dolissalde.

— J'étais dans une tribune d'où j'ai vu se préparer le complot qui s'exécute en ce moment.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que c'est Marat qui a organisé cette comédie, que Barrère est son complice, et qu'en conduisant la Convention au milieu des insurgés il veut lui prouver qu'elle est captive, et ne cessera de l'être que lorsqu'elle aura décrété l'arrestation des Girondins.

— Tout est possible, fit Dolissalde avec indifférence.

— Oui, tout, reprit Haristéguy, même ton salut, malgré tant de périls que tu eusses mieux fait de ne pas affronter. Mainte-

nant, je vais rester près de toi, et je te supplie de seconder les efforts que je ferai pour assurer ta fuite.

— Je ne veux pas me séparer de mes amis, déclara Dolissalde.

— Es-tu sûr qu'ils ne vont pas chercher à se sauver? Combien étiez-vous sur vos bancs, durant cette séance d'enfer? Ne défie pas le destin. Tu as assez fait pour ta patrie, pour l'honneur de ton parti. Ne songe plus qu'à préserver ta tête, qu'à te conserver pour prendre ta revanche et défendre la République contre les tyrans.

Il exhortait les indécis, menaçait les timides.

Dolissalde ne put répliquer. La longue colonne des représentants se mettait en marche à la suite du président. Quand, du pavillon de l'Horloge, elle déboucha sur la place du Carrousel, une clameur formidable la salua : « Vive la Convention ! A bas les Girondins ! Livrez les vingt-deux ! » Ces cris se mêlaient, proférés par cent mille bouches, exprimant tous également, une même menace, ces sentiments de colère et de défiance que la perfidie des Jacobins avaient excités et déchaînés dans cette multitude. Vers le milieu du Carrousel, dans toute sa largeur, les canons étaient rangés, tournés contre les Tuileries. De distance en distance, sur des grils, les servants faisaient rougir des boulets. En arrière, des fusils et des piques brillaient, portés par les sectionnaires, dont les lignes s'étendaient sur plusieurs rangs comme un mur vivant et épais. Au delà de ces bataillons, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle embrassait un océan de têtes humaines.

Dans l'espace vide, entre les canons et le palais, caracolait

l'état-major d'Hanriot, et lui-même, empanaché, le sabre au poing, le visage embrasé de la pourpre de son sang, qui affluait à ses joues, demeurait immobile en face de la large porte qui venait de s'ouvrir devant les représentants du peuple. Il fit un signe, les sentinelles présentèrent les armes, et les tambours battirent aux champs. Hérault de Séchelles s'avança vers lui.

— Que veut le peuple? dit-il d'un accent de reproche. La Convention ne s'occupe que de son bonheur.

Hanriot se redressa sur sa selle, et d'une voix insolente :

— Le peuple a assez de belles phrases, fit-il. Il entend qu'on lui livre les coupables. Retournez à votre poste. Vous ne sortirez pas que vous ne les ayez livrés.

Factieux ou non, reprit Rosnière, il passera.

Hérault de Séchelles feignit l'indignation. S'adressant aux soldats qui entouraient Hanriot :

— Saisissez ce rebelle, ordonna-t-il.

Les soldats restèrent immobiles. Hanriot, levant d'une main son sabre et faisant de l'autre reculer son cheval, tonnait :

— Canonniers, à vos pièces !

L'ordre brutal donné par cet ancien valet fut répété par les officiers de son escorte. C'était fini : la Convention, outragée et vaincue, n'avait qu'à subir l'outrage. Docilement Hérault de Séchelles tourna les talons, revint sous la voûte du pavillon qu'il traversa, et entra dans le jardin. Là se trouvaient, à l'extrémité de la grande allée, les trois sections fidèles. Leur attitude, leurs gestes témoignaient de leur volonté de défendre la Convention. C'est vers eux que Hérault de Séchelles et son cortège se dirigèrent. Mais, à mi-chemin, un des bataillons insurgés sortit des

massifs et somma les représentants de rétrograder. Comme ils hésitaient apparut Marat qu'entourait une bande de sans-culottes. D'un ton goguenard et impérieux, il conseilla à la Convention de rentrer dans la salle de ses séances pour délibérer, et la Convention, terrorisée, céda sans protester.

Durant ces incidents, Haristéguy n'avait pas quitté Dolissalde. Il marchait dans son ombre et veillait sur lui. Quand il le vit, prêt à imiter ses collègues, il le retint.

— Ne rentre pas dans cette fournaise, supplia-t-il. Tu n'en sortirais que des chaînes aux mains.

Dolissalde ne savait que résoudre, Haristéguy ajouta :

— N'est-il pas aisé de deviner ce qui va se passer ? La Convention va décréter l'arrestation des Girondins. De grâce, n'affronte pas la mort. Garde-toi pour des jours meilleurs.

Dolissade ne résistait plus à cet appel d'un dévouement clairvoyant.

— Soit, je t'obéis, fit-il. Mais comment échapper ?

— Viens, répliqua Haristéguy en l'entraînant parmi la foule, tandis que la colonne des représentants rentrait dans le palais. Dépouille ton écharpe, conseilla-t-il : elle te ferait reconnaître.

Dolissalde obéit, dénoua l'écharpe et la laissa tomber sur le sol, où elle disparut sous les pieds innombrables qui foulaient le jardin. Haristéguy s'efforçait d'atteindre la terrasse du bord de l'eau, d'où la foule s'était éloignée, pour suivre les représentants, et où ne restaient plus que quelques groupes de sectionnaires.

— Où me conduis-tu ? dit Dolissalde.

— Vers la liberté.

— Elle nous fuit, hélas ! Tu ne me sauveras pas.

— Que sait-on ? J'ai mon pistolet, tu as le tien.

— Oui, je l'ai, mais à quoi bon ? Regarde, toutes les issues du jardin sont gardées.

C'était vrai. Partout les sections révoltées avaient fait reculer les sections fidèles. Sur quelques points même les unes et les autres fraternisaient ensemble.

— Nous avons la ressource de franchir le parapet de la terrasse et de sauter sur le quai, observa Haristéguy.

Il semblait, en effet, que ce fût facile, car, de loin, on pouvait croire que, sur la terrasse, la circulation était libre. Mais, comme ils y arrivaient, entre eux et le parapet, se dressa un factionnaire.

— On ne passe pas ! cria-t-il.

Avant qu'ils eussent pu protester, ils furent enveloppés d'un cordon de soldats accourus à la voix de leur camarade.

— Faites-nous place, ordonna impérieusement Haristéguy.

— File si tu veux, bonhomme, lui répondit un officier. Quant au citoyen Dolissalde, car c'est bien lui, qu'il retourne auprès de ses collègues. Il n'a pas le droit de se dérober à la volonté du peuple.

Les deux fugitifs échangèrent un regard désespéré. Le cordon se resserrait autour d'eux ; ils étaient perdus. Mais, à l'improviste, un nouveau venu, vêtu de l'uniforme des gardes nationaux, se frayait une route au plus épais du groupe. Il avait un pistolet dans chaque main, et si redoutable était son attitude, si violente la poussée de son corps robuste que nul ne tenta de s'opposer à son élan, et qu'en une minute il eut fait le vide autour de Dolissalde et d'Haristéguy.

— Depuis quand barre-t-on la route à un représentant du peuple ? demanda-t-il brandissant ses armes, comme prêt à s'en servir.

— C'est un factieux, un ennemi de la République ! lui répliqua-t-on.

— Le marquis de Rosnière ! murmura Haristéguy à l'oreille de Dolissalde.

— D'où sort-il ? se demandait Dolissalde stupéfait.

— Factieux ou non, reprit Rosnière, il passera, et je vous déclare, citoyens, que je casse la tête au premier qui fera mine de le retenir, sans compter que nous sommes trois et tous trois armés.

Il avait vu ses compagnons tirer de leur ceinture le pistolet qu'ils y avaient caché. Il les poussa contre le parapet. De là, comme dans une vision rapide, ils aperçurent la ligne des quais toute noire de foule et à leurs pieds, au bas de la terrasse, des gens qui, à leurs cris et leurs gestes, révélaient le danger qu'ils fuyaient et qui les appelaient.

— Libres ! fit joyeusement Haristéguy.

Il franchit d'un bond le parapet, imité par Dolissalde qui s'élança, en criant :

— Vive la République !

Rosnière, comme se parlant à lui-même, dit à haute voix :

— Saute, marquis !

Et, poursuivi par les exclamations furibondes des factionnaires, salué par les encouragements d'une multitude qu'électrisaient son audace et celle de ses compagnons, il sauta. Cent bras s'étaient tendus pour recevoir les fugitifs. Comme obéissant à un

mot d'ordre, la foule s'écartait devant eux; ils se furent bientôt perdus dans ses flots tumultueux.

Maintenant, les fugitifs, protégés par l'uniforme de Rosnière, s'en allaient aussi vite qu'ils le pouvaient, le long des quais, vers la place de la Révolution. Dès qu'ils avaient pu échanger quelques mots, Dolissalde s'était rapproché du marquis pour le remercier. Mais Rosnière le prévint :

— De grâce, monsieur. Vous ne me devez rien. Vous n'avez pas contracté une dette envers moi ; j'ai acquitté celle que j'avais contractée envers vous.

— Mais, pour vous être trouvé là avec tant d'à-propos, il a fallu que vous m'ayez suivi ?

— Depuis trois jours, sous cet uniforme que j'ai endossé pour mieux me cacher, je rôde autour de la Convention, avoua Rosnière.

— Quelle imprudence ! Vous pouviez être reconnu.

— Par qui ? Qui se souvient de moi ? Depuis un mois, j'ai circulé librement dans Paris, sans courir aucun danger, sans éveiller un soupçon. Je me suis mêlé aux Jacobins ; j'ai hurlé avec eux ; ils me croient un des leurs. Je sentais venir le moment où vous auriez besoin de moi, et je me suis attaché à vos pas. Vous m'aviez sauvé ; je voulais vous sauver à mon tour.

— Je n'oublierai jamais votre dévouement, répondit Dolissalde en lui serrant furtivement la main.

— Oubliez-le, au contraire ; c'est un prêté rendu, et nous n'en sommes pas moins ennemis. Souhaitez-vous que je vous accompagne jusqu'à votre porte ?

— Le citoyen Dolissalde ne peut rentrer dans sa maison, fit vivement Haristéguy.

— Il est probable, en effet, que la Commune va chercher à m'arrêter, observa Dolissalde. Aller chez moi, ce serai me livrer. Mais la citoyenne Mongautier m'offre provisoirement un asile.

— Elle est à Paris ? s'écria Rosnière.

— Arrivée d'hier avec Haristéguy qui pourra vous dire qu'elle n'est venue qu'afin de savoir si vous étiez sain et sauf.

Cette déclaration bouleversa le marquis.

— C'est pour moi qu'elle a fait un si long voyage, dit Rosnière, qu'elle s'est exposée aux dangers de la route, à ceux qui l'attendaient à chaque pas dans Paris ?

— Pour qui serait-ce donc, si ce n'est pour vous ? répondit

Dolissalde avec mélancolie. Heureuse d'avoir appris que vous vivez, elle ne le sera pas moins de vous revoir.

— Dois-je donc me présenter chez elle?

— Vous le devez, monsieur, dit Haristéguy. Peut-être, comme nous, aura-t-elle besoin de votre protection.

— Alors je lie mon sort au vôtre et au sien.

Tout en parlant, ils contournaient le jardin des Tuileries, traversaient la place de la Révolution, et parmi la foule qui attendait, impatiente et anxieuse, le vote des représentants, ils atteignaient enfin la rue Saint-Honoré. En y entrant, Haristéguy montra de loin à Rosnière la maison où habitait Angélique. De plus en plus ému, Rosnière hâta le pas. Il entraînait ses compagnons, plus impatient de revoir l'adorable créature à laquelle il devait d'être vivant, qu'ils n'étaient eux-mêmes pressés de trouver un asile où ils fussent en sûreté.

Consternée par la nouvelle de l'arrestation du docteur Desroches, épouvantée par les flatteries d'Hanriot, par ses hommages gros de menaces, et résolue à ne pas attendre sa visite, Angélique, en rentrant chez elle, n'avait fait ouvrir qu'une pièce de son appartement. Elle était restée là, aux aguets, prête à s'enfuir à la première alerte. Secouée par une impatience fiévreuse, elle arpentait, inquiète et fébrile, cette pièce où elle ne se sentait plus en sûreté, s'approchait à tout instant de la croisée qui prenait jour sur la rue Saint-Honoré et regardait, à travers les vitres, le spectacle alarmant du dehors.

La rue, que gardaient le matin les bandes de la Commune, avait été rendue à la circulation. Par cette voie, passait la foule qui se portait sur les Tuileries ou qui en revenait. De ses yeux qu'aveuglaient des larmes de terreur et d'angoisse, Angélique fouillait cette foule bruyante, y cherchait Dolissalde et Haristéguy, qui, seuls, à défaut de Desroches incarcéré, pouvaient la protéger contre les entreprises d'Hanriot. Puis, lasse de les attendre, elle allait se jeter dans un fauteuil, au fond de la chambre, demeurait à cette place jusqu'à ce que l'impatience l'en chassât de nouveau.

Les heures s'étaient écoulées dans cette torture. Elle ne savait rien des péripéties du drame pathétique qui se déroulait si près d'elle, et ne devinait qu'il n'était pas terminé que parce que le canon d'alarme grondait encore et que le tocsin sonnait toujours. Elle en souhaitait et en redoutait la fin, et, dans les

rumeurs qui montaient jusqu'à elle, elle essayait de surprendre des mots qui lui apprendraient s'il s'était déjà dénoué, et comment. Tandis que, le front appuyé aux vitres, elle écoutait ces rumeurs, une vision tout à coup prit corps devant elle et la fit tressaillir. Son étonnement et son émoi se traduisirent en un cri d'allégresse et en actions de grâces, qui tombaient de ses lèvres. Dans les groupes qui se succédaient sur le pavé, elle venait d'apercevoir, sous un béret en laine brune qui lui était familier, la grosse tête d'Haristéguy, et, tout à côté, le fin visage de Dolissalde, sur lequel les ailes du chapeau, rabattues à dessein, répandaient une ombre protectrice.

Mais ce qui la bouleversait et lui avait arraché cette exclamation joyeuse, c'est que ses deux amis n'étaient pas seuls. Un garde national, jeune, hautain, superbe, marchait entre eux, les tenant l'un et l'autre par le bras comme s'il eût craint de les perdre dans la cohue qui les poussait et les entraînait. C'est vers lui que vola le cœur d'Angélique.

— Rosnière! murmura-t-elle. Seigneur miséricordieux qui me le ramenez, soyez béni!

Anxieuse et troublée, elle observait les trois hommes, sans songer seulement à se demander où et dans quelles circonstances ils s'étaient rencontrés. Au reste, que lui importait de le savoir, puisque Rosnière lui était rendu! Maintenant, Hanriot ne lui faisait plus peur. Pour se garder contre lui, n'allait-elle pas avoir sous la main le noble chevalier dont elle connaissait la vaillance? Elle le vit s'arrêter devant la maison et y entrer avec ses compagnons. Alors, elle ne se contint plus. L'élan de sa joie la précipita au seuil de son appartement pour y recevoir les nouveaux venus; elle ouvrit la porte et resta sur le palier, toute tremblante de son bonheur reconquis, suivant de si près tant de poignantes anxiétés, et écoutant, sur les marches de l'escalier, des pas qui montaient et se rapprochaient.

Quand Rosnière fut devant elle, elle était en proie à un si grand trouble qu'elle ne put que murmurer :

— Vous! vous!

D'un mouvement passionné, il lui prit la main qu'il toucha de ses lèvres, et, de nouveau, comme lorsque, pour la première fois, au château de Saint-Marsans, elle en avait subi le contact brûlant, elle se sentit enveloppée d'un amour puissant qui l'enivrait.

— Si vous avez pour moi quelque affection, lui dit alors Dolis-

salde, remerciez M. de Rosnière, car c'est à lui que je dois d'être libre. Il s'est trouvé là tout à point pour m'empêcher de partager le sort de mes malheureux amis.

Ils rentraient tous ensemble dans l'appartement, et Dolissalde continuait à prodiguer au marquis les témoignages de sa gratitude. Celui-ci les arrêta :

— Ne songez plus à me remercier d'une action qui m'a porté bonheur, dit-il. J'ai retrouvé Mlle Mongautier; je suis payé. Et, puis, nous avons à pourvoir à des nécessités plus urgentes. Il s'agit de vous soustraire aux poursuites qu'on ne manquera pas d'exercer contre vous.

— On ne songera pas à venir me chercher ici, objecta Dolissalde. J'y puis rester quelques jours sans danger, et y attendre en repos la possibilité de quitter Paris.

— Vous vous trompez, Dolissalde, s'écria Angélique. Cette maison n'est plus sûre ni pour vous, ni pour moi.

Et brièvement, elle racontait sa rencontre avec Hanriot; elle répétait les doucereuses paroles de ce redoutable adorateur. Sans doute, il allait venir, puisqu'il s'était annoncé pour le soir.

— Le bandit! menaça Rosnière. S'il entre ici, moi présent, il n'en sortira pas vivant.

Haristéguy jeta de l'eau froide sur cette irritation.

— Mieux faut le fuir que le tuer, dit-il. Un meurtre attirerait la foudre sur nous. Partons, et que, lorsqu'il se présentera, il ne trouve plus personne.

— Mais où aller? demanda Dolissalde. Où trouver un refuge? Quel homme serait assez courageux pour recevoir des proscrits? Et nous ne sommes plus que des proscrits, M. de Rosnière et moi, ajouta-t-il tristement.

— Ce n'est pas là ce qui m'inquiète, répondit Rosnière, et, si nous étions seuls tous deux, je ne redouterais pas les scélérats. Je sais où trouver un refuge. Mais il m'en coûte d'exposer Mlle Mongautier aux émotions et aux souffrances d'une vie de fugitif.

— Je ne les redoute pas, dit Angélique. Avec vous, je puis braver tous les périls.

— Ne serait-il pas plus simple de sortir de Paris et de retourner à Saint-Marsans? reprit Haristéguy. Parmi ses compatriotes, le citoyen Dolissalde serait en sûreté. Peut-être même se lèveraient-ils à sa voix pour venir châtier les Parisiens insurgés?

— Je crois qu'ils m'entendraient en effet, répondit Dolissalde.

Comme la plupart des Français, ils sont las du joug des tyrans qui oppriment la Convention. Mais comment sortir de Paris?

— La citoyenne a un passeport en règle, répliqua Haristéguy; j'en ai un aussi.

Dolissalde fit remarquer que le sien ne pouvait plus lui servir, et que, s'il osait l'exhiber, il serait arrêté.

— Qu'à cela ne tienne, dit Rosnière. Que Mlle Mongautier parte avec Haristéguy. Quant à nous, continua-t-il en regardant Dolissalde, nous aurons bientôt trouvé le moyen de les rejoindre.

A ces mots, Angélique se récria :

— Je ne veux pas partir sans vous, déclara-t-elle. Nous partirons tous ensemble, ou je ne partirai pas.

Ce n'était pas une vaine parole. Le formel engagement qu'elle prenait, son cœur le lui dictait, et ce fut si visible qu'aucun de ceux envers qui elle le prenait n'essaya de l'en détourner. Se sauver ensemble ou mourir ensemble, tel était le parti qui s'imposait à eux, et tous s'y ralliaient.

Un silence suivit ce débat. Brusquement, la pensée d'Haristéguy s'éclaira d'une inspiration lumineuse. Il se rappelait sa visite au couvent des bénédictines de Passy, où, deux mois plus tôt, il était venu chercher Charlotte. Il revoyait la vieille maison, le quartier solitaire, le parc ombreux dans son enceinte de hautes murailles. N'était-ce point là l'asile rêvé? Le couvent confisqué au profit de la nation était sous séquestre. Mais cette circonstance même encourageait Haristéguy dans son projet. A qui viendrait l'idée que des proscrits avaient osé se cacher dans une propriété nationale? Qui songerait à les y chercher?

Enthousiasmé par sa découverte, il s'écria :

— J'ai trouvé!

Il s'expliqua, et eut vite convaincu ses auditeurs que sa proposition leur apportait le plus utile secours. Une fois au couvent, on respirerait et on aviserait aux moyens de quitter Paris sans risques. Quant à l'accueil qu'on recevrait chez les bénédictines, il n'y avait pas à s'en inquiéter. Il suffirait de prononcer le nom de Mlle de Saint-Marsans pour se faire ouvrir la porte et recevoir une hospitalité cordiale. En quelques instants, tout fut convenu. A la nuit, on se mettrait en route pour Passy.

(*A suivre.*) Ernest Daudet.

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 171.12.97.

LA TRANSTÉVÉRINE

La pièce venait de finir. Pendant que la foule, diversement impressionnée, se précipitait au dehors, ondoyant aux lumières sur le grand perron du théâtre, quelques amis, dont j'étais, attendaient le poète à la porte des artistes pour le féliciter. Son œuvre n'avait pourtant pas eu un immense succès. Trop forte pour l'imagination timide et banale du public de maintenant, elle dépassait le cadre de la scène, cette limite des conventions et des libertés permises. La critique pédante avait dit : « Ce n'est pas du théâtre!... » et les ricaneurs du boulevard se vengeaient de l'émotion que venaient de leur donner ces vers magnifiques en répétant : « Ça ne fera pas le sou!... » Nous, nous étions fiers de notre ami qui avait osé faire sonner, tourbillonner ses belles rimes d'or, tout l'essaim de sa ruche autour du soleil factice et meurtrier du lustre, et présenter des personnages grands comme nature, sans s'inquiéter de l'optique du théâtre moderne, des lorgnettes troubles ni des mauvais yeux.

Parmi les machinistes, les pompiers, les figurants en cache-nez, le poète s'approcha de nous, sa grande taille courbée en deux, son collet relevé frileusement sur sa barbe grêle et ses longs

cheveux déjà grisonnants. Il avait l'air triste. Les applaudissements de la claque et des lettrés, restreints à un coin de la salle, lui prédisaient un nombre très court de représentations, les spectateurs choisis et rares, l'affiche vite enlevée sans laisser à son nom le temps de s'imposer. Quand on a travaillé pendant vingt ans, qu'on est en pleine maturité de talent et d'âge, cette résistance de la foule à vous comprendre a quelque chose de lassant, de désespérant. On en vient à se dire : « Ils ont peut-être raison. » On a peur, on ne sait plus... Nos acclamations, nos poignées de main enthousiastes le réconfortèrent un peu. « Vraiment, vous croyez? C'est si bien que cela?... C'est vrai que j'ai fait tout ce que j'ai pu. » Et ses mains brûlantes de fièvre s'accrochaient aux nôtres avec inquiétude; ses yeux pleins de larmes cherchaient un regard sincère et rassurant. C'était l'angoisse suppliante du malade demandant au médecin : « N'est-ce pas que je ne vais pas mourir? » Non! poète, tu ne mourras pas. Les opérettes et les féeries qui ont des centaines de représentations, des milliers de spectateurs, seront oubliées depuis longtemps, envolées avec leur dernière affiche, que ton œuvre restera toujours jeune et vivante...

Pendant que sur le trottoir désert nous étions là à l'exhorter, à le remonter, une forte voix de contralto éclata au milieu de nous, trivialisée par l'accent italien.

« Hé! l'artiste, assez de *pouégie*... Allons manger l'*estoufato!*... »

En même temps une grosse dame entourée d'une capeline et d'un tartan à carreaux rouges vint passer son bras sous celui de notre ami d'un mouvement si brutal, si despotique, que sa physionomie, son attitude en furent tout de suite gênées.

« Ma femme, » nous dit-il; puis, se tournant vers elle avec un sourire hésitant :

« Si nous les emmenions pour leur montrer comment tu fais l'*estoufato?* »

Prise par son amour-propre de cordon bleu l'Italienne consentit assez gracieusement à nous recevoir, et nous voilà partis cinq ou six avec eux pour aller manger du bœuf à l'étouffée sur les hauteurs de Montmartre où ils habitaient.

J'avoue que j'avais un certain désir de connaître cet intérieur d'artiste. Notre ami depuis son mariage vivait très retiré, presque toujours à la campagne; mais ce que je savais de sa vie tentait

ma curiosité. Il y avait quinze ans de cela, dans toute la ferveur d'une imagination romantique, il avait rencontré aux environs de Rome une superbe fille dont il était devenu très amoureux. Maria Assunta habitait avec son père et toute une nichée de frères et de sœurs une de ces petites maisons du Transtévère qui ont les pieds dans le Tibre et un vieux bateau de pêche au ras de leurs murs. Un jour il aperçut cette belle Italienne, les pieds nus dans le sable, avec sa jupe rouge aux plis collants, ses manches de toile bise relevées jusqu'aux épaules, retirant des anguilles d'un grand filet ruisselant. Les écailles luisantes dans les mailles pleines d'eau, le fleuve d'or, la jupe écarlate, ces beaux yeux noirs, profonds, pensifs, dont la rêverie s'assombrissait de tout le soleil environnant, frappèrent l'artiste, peut-être même un peu vulgairement, comme une estampe de romance à la devanture d'un éditeur de musique. Par hasard la fille avait le cœur libre, n'ayant encore aimé qu'un gros chat sournois et roux, grand pêcheur d'anguilles lui aussi, et qui hérissait son poil quand on s'approchait de sa maîtresse.

Bêtes et gens, notre amoureux parvint à apprivoiser tout ce monde, se maria à Sainte-Marie du Transtévère et ramena en France la belle Assunta avec son *cato*...

Ah ! *povero*, ce qu'il aurait dû emporter aussi, c'était un rayon du soleil de là-bas, un pan de ciel bleu, l'excentricité du costume, et les roseaux du Tibre, et les grands filets tournants du *Ponte Rotto*, tout le cadre avec l'image. Alors il n'aurait pas eu la cruelle désillusion qu'il éprouva quand, le ménage installé à un petit quatrième, tout en haut de Montmartre, il vit sa belle Transtévérine affublée d'une crinoline, d'une robe à volants et d'un chapeau parisien qui, toujours mal équilibré sur l'édifice de ses nattes lourdes, prenait des attitudes complètement indépendantes. A la froide et terrible clarté des ciels de Paris, le malheureux s'aperçut bientôt que sa femme était bête, irrémissiblement bête. Ses beaux yeux noirs, perdus en des contemplations infinies, ne roulaient pas une pensée dans leurs ondes de velours. Ils brillaient animalement du calme de la digestion, d'un heureux reflet du jour, rien de plus. Avec cela la dame était grossière, rustique, habituée à conduire d'un revers de main tout le petit monde de la cabane, et la moindre résistance lui causait des colères terribles.

Qui eût dit que cette belle bouche, contractée par le silence

dans la forme la plus pure des visages antiques, s'ouvrait tout à coup pour laisser passer l'injure à flots pressés, tumultueux?... Sans respect d'elle ni de lui, tout haut, dans la rue, en plein théâtre, elle lui cherchait querelle, lui faisait des scènes de jalousie épouvantables. Pour l'achever, aucun sentiment des choses artistiques, une ignorance complète du métier de son mari, de la langue, des usages, de tout. Le peu de français qu'on lui apprit ne servant qu'à lui faire oublier l'italien, elle arriva à se composer une espèce de jargon mi-parti, qui était du plus haut comique. Bref cette histoire d'amour, commencée comme un poème de Lamartine, se terminait comme un roman de Champfleury... Après avoir longtemps essayé de civiliser sa sauvagesse, le poète vit bien qu'il fallait y renoncer. Trop honnête pour l'abandonner, peut-être amoureux encore, il prit le parti de se cloître, de ne voir personne, de travailler beaucoup. Les rares intimes, qu'il avait admis dans son intérieur, s'aperçurent qu'ils le gênaient et ne vinrent plus. C'est ainsi que depuis quinze ans il vivait enfermé dans son ménage comme dans une logette de lépreux...

Tout en pensant à cette misérable existence, je regardais l'étrange couple marcher devant moi. Lui, frêle, long, un peu voûté. Elle, carrée, épaisse, secouant des épaules son châle qui la gênait, indépendante dans sa marche comme un homme. Elle était assez gaie, parlait fort, et de temps en temps se retournait pour voir si nous suivions, appelant ceux d'entre nous qu'elle connaissait, très haut, familièrement par leurs noms, en s'aidant de grands gestes, comme elle aurait hélé une barque de pêche sur le Tibre. Quand nous arrivâmes chez eux, le concierge, furieux de voir entrer à une heure indue toute une bande bruyante, ne voulait pas nous laisser monter. Entre l'Italienne et lui ce fut dans l'escalier une scène terrible. Nous étions tous échelonnés sur les marches tournantes, à demi éclairés par le gaz qui mourait, gênés, malheureux, ne sachant pas s'il fallait redescendre.

« Venez vite, montons », nous dit le poète à voix basse, et nous le suivîmes silencieusement, pendant qu'appuyée à la rampe qui tremblait de son poids et de sa colère, l'Italienne égrenait un chapelet d'injures où les imprécations romaines alternaient avec le vocabulaire des boulevards extérieurs. Quelle rentrée pour ce poète qui venait d'agiter tout le Paris artistique, et gardait encore dans ses yeux enfiévrés l'éblouissement de sa première. Quel rappel humiliant à la vie !...

Ce fut seulement près du feu de son petit salon que le froid glacial causé par cette sotte aventure se dissipa, et bientôt nous n'y aurions plus pensé, sans la voix éclatante et les gros rires de la signora qu'on entendait dans la cuisine raconter à sa bonne comment elle avait secoué cette espèce de *choulato !*... Le couvert mis, le souper préparé, elle vint s'asseoir au milieu de nous, sans châle, sans chapeau ni voile, et je pus la regarder à mon aise. Elle n'était plus belle. La figure carrée, le menton large, épaissi, les cheveux grisonnants et gros, surtout l'expression vulgaire de la bouche contrastaient singulièrement avec l'éternelle et banale rêverie des yeux. Les deux coudes appuyés sur la table, familière et avachie, elle se mêlait à la conversation sans perdre un instant de vue son assiette. Juste au-dessus de sa tête, fier parmi les mélancoliques vieilleries du salon, un grand portrait signé d'un nom illustre s'avançait de l'ombre : c'était Maria Assunta à vingt ans. Le costume de pourpre vive, le blanc laiteux de la guimpe plissée, l'or brillant des bijoux abondants et faux faisaient magnifiquement ressortir l'éclat d'un teint de soleil, l'ombre veloutée des cheveux épais plantés bas sur le front et qu'un duvet presque imperceptible rattachait à la ligne superbe et droite des sourcils. Comment cette exubérance de beauté et de vie avait-elle pu arriver à tant de vulgarité ?... Et curieusement, pendant que la Transtévérine parlait, j'interrogeais sur la toile son beau regard profond et doux.

La chaleur de la table l'avait mise de bonne humeur. Pour ranimer le poète, à qui son insuccès mêlé de gloire serrait doublement le cœur, elle lui donnait de grandes claques dans le dos, riait la bouche pleine, disant en son affreux jargon que ce n'était pas la peine pour si peu de se flanquer la tête en bas du *campanile del domo*.

« Pas vrai, *il cato* ? » ajoutait-elle en se tournant vers le vieux natou perclus de rhumatismes qui ronflait devant le feu. Puis tout à coup, au milieu d'une discussion intéressante, elle criait à son mari d'une voix bête et brutale comme un coup d'escopette :

« Hé ! l'artiste..., *la lampo qui filo !* »

Vivement le malheureux s'interrompait pour remonter la lampe, humble, soumis, attentif à éviter la scène qu'il craignait et que malgré tout il n'évita pas.

En revenant du théâtre, nous nous étions arrêtés à la *Maison d'Or* pour prendre une bouteille de vin fin dont on devait arroser

l'estoufato. Tout le temps de la route, Maria Assunta l'avait portée religieusement sous son châle et posée, en arrivant, sur la table où elle la couvait d'un œil attendri, car les Romaines aiment le bon vin. Deux ou trois fois déjà, se méfiant des distractions de son mari et de ses grands bras, elle lui avait dit :

« Prends garde à la *boteglia*..., tu vas la casser. »

Enfin, en allant à la cuisine retirer elle-même le fameux *estoufato*, elle lui cria encore :

« Surtout ne casse pas la *boteglia*. »

Malheureusement, dès que sa femme ne fut plus là, le poète en profita pour parler de l'art, du théâtre, du succès, si librement, avec tant de verve et d'abondance que... patatras !... A un geste plus éloquent que les autres, voilà la bouteille mirifique en mille pièces au milieu du salon. Jamais je n'ai vu un saisissement pareil. Il s'arrêta court, devint très pâle... En même temps, le contralto d'Assunta gronda dans la pièce à côté, et l'Italienne apparut sur la porte, les yeux en feu, la lèvre gonflée de colère, toute rouge de la chaleur des fourneaux.

« La *boteglia !* » cria-t-elle d'une voix terrible.

Alors, lui timidement se pencha à mon oreille :

— Dis que c'est toi...

Et le pauvre diable avait si peur, que je sentais sous la table ses longues jambes qui tremblaient...

Alphonse Daudet.

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(Suite.)

XIV

J'en étais donc avec mon beau-père, vers le commencement de l'été, six mois après la mort de ma tante, juste au même point qu'au jour déjà si lointain où j'étais venu dans son cabinet de travail, affolé de soupçons par les lettres de mon père, jouer le rôle du médecin qui palpe un corps, et cherche du doigt la place sensible, symptôme probable de l'abcès caché. Comme à la minute où je l'avais vu, après cet entretien, passer dans sa voiture la face décomposée, j'avais toutes les intuitions, je n'étreignais pas une seule certitude. Aurais-je continué cette lutte où je me sentais vaincu d'avance ? Aurais-je renoncé à me débattre dans cette atmosphère vide et noire où j'étouffais ?... A coup sûr, je n'attendais plus de solution au problème posé devant moi pour ma douleur — et quelle douleur, stérile tout ensemble et mortelle ! — lorsque j'eus avec ma mère une conversation si foudroyante, qu'à l'heure actuelle mon cœur s'arrête de battre en y songeant... Je parlais de dates ineffaçables ; si celle du 25 mai 1879 s'en va jamais de ma mémoire, c'est que l'André Cornélis qui trace ces lignes, avec un tel tremblement, sera lui-même anéanti jusqu'au cœur de son cœur, jusqu'à l'âme de son âme... Mon beau-père, qui se trouvait sur le point de partir pour Vichy, venait de subir une nouvelle crise de foie, la première depuis celle du mois de janvier, au lendemain de notre terrible conversation. J'avais la conscience de n'être pour rien dans cette

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

reprise aiguë de son mal, du moins d'une manière positive et directe. Le combat que nous soutenions l'un contre l'autre, sans autres témoins que nous-mêmes, et sans qu'un de nous prononçât une parole, n'avait été marqué par aucun épisode nouveau. J'attribuais donc cette complication au développement naturel de la maladie chronique dont il était atteint. Je me rappelle très exactement ce que je pensais ce 25 mai, à cinq heures du soir, tandis que je montais les marches de l'escalier de l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg. Je souhaitais d'apprendre que mon beau-père allait mieux, d'abord parce que je voyais ma mère tourmentée depuis une semaine, et puis, il faut tout dire, ce départ pour les eaux m'apparaissait comme une délivrance, à cause de la séparation qu'il amènerait. J'étais si las de mes inefficaces douleurs ! Mes malheureux nerfs s'étaient tendus au point que les moindres impressions désagréables me devenaient des blessures. Je ne dormais plus, moi aussi, qu'à l'aide de narcotiques, et d'un sommeil traversé de rêves cruels où toujours je me promenais avec mon père, en sachant et sentant qu'il était mort. Il y avait un cauchemar dont le retour régulier me rendait l'appréhension de la nuit presque insoutenable... Je me trouvais dans une rue pleine de peuple, occupé à regarder une devanture de magasin. Tout d'un coup j'entendais s'approcher le pas d'un homme, celui de M. Termonde. Je ne le voyais pas et j'étais sûr que c'était lui... Je voulais m'en aller, — mes pieds étaient de plomb, me retourner, — mon cou demeurait immobile. Le pas se

Son absorption dans sa rêverie était si forte.

rapprochait encore. Mon ennemi était là derrière moi. J'entendais son souffle. Je savais qu'il allait me frapper. Il passait le bras par-dessus mon épaule. Je voyais sa main armée d'un couteau, qui cherchait la place de mon cœur ; elle y enfonçait le fer lentement, lentement, et je me réveillais dans une inexprimable agonie... Ce cauchemar s'était répété si souvent, depuis quelques semaines, que j'en étais venu à compter les jours qui me séparaient du départ de mon beau-père, d'abord fixé au 20, puis reculé jusqu'à son rétablissement.

Je l'entendais encore me répéter, avec sa voix flûtée.

J'espérais que ce départ m'apaiserait au moins pour un temps. Je ne trouvais pas en moi l'énergie de m'en aller plutôt moi-même, attiré que j'étais chaque jour par cette présence que je haïssais et recherchais à la fois avec fièvre ; mais je me réjouissais secrètement que l'obstacle vînt de lui, et que son éloignement me fournît l'occasion de respirer, sans avoir à me reprocher ma faiblesse.

Telles étaient mes réflexions tandis que je montais cet escalier de bois, tendu d'un tapis rouge et joliment éclairé par des fenêtres à vitraux, qui conduisait au hall affectionné par ma mère. Le valet de chambre, qui m'ouvrit la porte de cette pièce, répondit, à ma question, que mon beau-père allait mieux, et j'entrai avec plus de gaieté que d'habitude dans cette pièce où tenaient pourtant mes plus tristes souvenirs. Que j'étais loin de pressentir que le cartel appendu sur un des murs marquait en ce moment une des heures les plus solennelles de ma vie ! Ma mère était assise

devant un petit bureau, placé au coin de la grande baie vitrée qui fermait la pièce du côté du jardin. Elle appuyait son front sur sa main gauche, et, de la droite, au lieu de continuer la lettre commencée, elle tenait son porte-plume levé, immobile, — un porte-plume que je vois toujours, en or, avec une perle blanche à son extrémité, petit détail qui à lui seul eût révélé la minutie de son luxe. — Son absorption dans sa rêverie était si forte qu'elle ne m'entendit pas entrer. Je la regardai longtemps, sans bouger, tout saisi par l'expression désolée de son fin visage. Quelle pensée sombre fermait sa bouche, plissait son front, crispait sa main, tendait ses traits? Cette visible préoccupation contrastait trop avec la sérénité habituelle de cette gracieuse physionomie pour que je n'en demeurasse pas comme atterré. Rien qu'à la voir toute seule ainsi, par la fin d'une claire journée de printemps, avec les feuillages verts du jardin qui faisaient comme un fond de gaieté à sa mélancolie, j'éprouvai, une fois de plus, que j'étais incapable de supporter sur ce visage chéri les stigmates d'une vraie peine. Mais qu'avait-elle? Son mari allait mieux. Pourquoi donc son souci de ces derniers jours s'était-il exaspéré jusqu'à la douleur? Se doutait-elle du drame qui se jouait auprès d'elle, dans sa maison, depuis des mois? M. Termonde s'était-il décidé à se plaindre à elle, afin que je cessasse de lui infliger la torture de mes assiduités? Non. S'il m'avait deviné depuis le premier jour, comme je le croyais, sans en être sûr, il ne pouvait pas lui avoir dit : « André me soupçonne d'avoir fait tuer son père... » Ou bien le docteur avait-il pronostiqué des symptômes dangereux derrière l'apparente amélioration de l'état du malade? Si mon beau-père était en péril de mort? A cette idée, une joie me saisissait, puis aussitôt une souffrance — la joie qu'il disparût de ma vie, et à jamais; la souffrance que, coupable, il partît sans que je me fusse vengé. Par-dessous mes hésitations, mes scrupules, mes doutes, je l'avais laissé grandir en moi, ce sauvage appétit de la vengeance, que ne contente pas la mort de l'être haï, si l'on n'en est pas soi-même la cause. J'avais soif de cette vengeance, comme un chien a soif de l'eau après avoir couru sous le soleil tout un jour d'été. Il me fallait m'y rouler comme ce chien se roule dans cette eau, fût-ce la bourbe d'une mare... Je continuais de regarder ma mère et de ne pas bouger. Elle poussa tout d'un coup un profond soupir; elle dit tout haut : « Ah! mon Dieu, quelle misère!... » et relevant

son visage baigné de larmes, elle me vit. Elle jeta un faible cri de surprise et je m'avançai vers elle...

— Vous souffrez, maman, lui dis-je. Qu'avez-vous ?

L'appréhension de sa réponse rendait ma voix toute tremblante. Je me mis à genoux devant elle, comme au temps où j'étais tout petit. Je pris ses mains que je couvris de baisers. Hélas ! Encore à cette heure ma bouche rencontra cet anneau d'or, cette alliance que je haïssais à l'égal d'une personne. Cette impression amère ne m'empêcha pas de lui parler enfantinement. « Ah ! lui disais-je, si vous avez des peines, à qui les confier, sinon à moi ?... Où trouverez-vous quelqu'un qui vous aime plus ?... Soyez-moi amie, reprenais-je, est-ce que vous ne sentez pas combien vous m'êtes chère ?... » Elle baissa la tête deux fois ; elle fit le signe qu'elle ne pouvait pas parler, et elle éclata en sanglots.

— Est-ce que je suis pour quelque chose dans votre chagrin ?... lui demandai-je.

Elle secoua la tête dans l'autre sens pour me faire comprendre que non. Puis, d'une voix que l'émotion étouffait, elle me dit, en flattant mes cheveux de sa main, comme autrefois :

— Tu es si gentil pour moi, mon André !...

Qu'ils étaient simples, ces quelques mots, et ils me prirent le cœur comme si une main me l'eût serré !... Lui en avais-je mendié, de ces petites paroles qu'elle ne m'avait jamais dites, de ces gracieuses phrases qui sont comme des gestes de l'âme, d'involontaires, de tendres caresses d'esprit à esprit, et voilà que j'obtenais ce que j'avais tant désiré, à quel moment et par quels moyens ! Mais c'était si doux quand même de sentir qu'elle m'aimait... Et je lui dis, employant, pour lui être bon, des mots dont les syllabes me brûlaient la bouche :

— Est-ce que notre cher malade va plus mal ?

— Non, il est mieux... Il repose maintenant, fit-elle en montrant du doigt la chambre de mon beau-père.

— Ma mère, repris-je, parlez-moi, confiez-vous à moi, que je pleure avec vous, que je vous aide peut-être... C'est si cruel qu'il me faille vous surprendre, pour voir vos larmes !...

Je continuai, la pressant de mes questions et de mes plaintes. Qu'espérais-je donc arracher à cette bouche dont les lèvres tremblaient sans rien dire ? A tout prix, je voulais savoir. Je n'étais pas en état de supporter de nouveaux mystères. J'étais certain que l'idée de mon beau-père était mêlée à cet inexplicable cha-

grin. Lui seul et moi pouvions bouleverser ainsi ce cœur de femme. Elle ne se tourmentait pas à cause de moi, elle venait de me le dire. C'était donc à lui que se rapportait ce souci, et ce n'était pas une affaire de santé. Avait-elle, elle aussi, surpris quelque indice ? L'affreux soupçon avait-il traversé son esprit ? A cette simple hypothèse, la fièvre me gagnait. Et j'insistai, j'insistai encore. Je la sentais céder, rien qu'à la manière dont sa tête se penchait sur moi, à sa main tremblante sur mes cheveux, au souffle plus court de sa poitrine.

— Si j'étais sûre, dit-elle enfin, que ce secret mourra entre toi et moi ?...

— Oh ! maman !... fis-je, avec un tel reproche dans la voix qu'elle eut honte et que je vis le sang monter à ses joues. Peut-être ce petit mouvement de honte acheva-t-il de la déterminer. Elle me baisa le front longuement, comme pour effacer le nuage que son injuste défiance venait d'y amasser.

— Pardon, reprit-elle, j'ai tort... A qui confier cela, sinon à toi ? A qui demander conseil ?... Et puis, continua-t-elle comme se parlant à elle-même, s'il s'adressait jamais à lui ?...

— Qui, il ?... interrogeai-je.

— André, dit-elle presque solennellement, peux-tu me jurer sur ton amour pour moi, que tu ne feras jamais, entends-tu, jamais la moindre allusion à ce que je vais te raconter ?

— Maman ! répliquai-je avec le même accent de reproche, et, tout de suite, pour l'entraîner : — Je vous en donne ma parole d'honneur.

— Ni...

Elle ne prononça pas de nom, mais elle me montra de nouveau du doigt la porte de la chambre.

— Jamais, répondis-je.

— Tu as entendu parler d'Édouard Termonde, son frère ?...

Sa voix s'était faite basse, comme si elle avait eu peur des mots qu'elle prononçait, et, cette fois, la direction seule de ses yeux, tournés vers la porte toujours close, m'avait indiqué qu'il s'agissait du frère de son mari. Je connaissais vaguement cette histoire. C'était à ce frère que je pensais, lorsque j'étudiais la vie mentale de la famille de mon beau-père. Je savais qu'Édouard Termonde avait gaspillé en quelques années sa part d'héritage, une somme énorme, douze cent mille francs ; qu'il s'était ensuite engagé ; qu'au régiment il avait continué sa vie de débauches ; que, privé

d'argent du côté des siens, et à la suite d'une perte de jeu, il s'était laissé entraîner à voler, avec complication de faux. Puis, se voyant sur le point d'être découvert, il avait déserté. Enfin, il s'était fait justice en se jetant à la Seine, après avoir demandé pardon à son frère dans une lettre dont les termes prouvaient un dernier reste de délicatesse morale. L'argent volé avait été restitué par mon beau-père, le scandale étouffé, grâce à la disparition du misérable. J'avais reconstitué toute cette aventure d'après les indiscrétions de ma vieille bonne dans mon enfance, et pour en avoir trouvé la trace dans quelques passages de la correspondance de mon père. Aussi, quand ma mère me posa sa question d'un air si ému, je prévis qu'elle allait me parler des peines de famille éprouvées par son mari, lesquelles m'étaient absolument indifférentes, et ce fut avec un sentiment de déception que je lui demandai :

— Édouard Termonde ?... Celui qui s'est tué ?...

Elle inclina la tête pour répondre : oui, à la première partie de ma phrase ; puis, d'une voix plus basse encore :

— Il ne s'est pas tué, il vit toujours, dit-elle.

— Il vit toujours... répétai-je machinalement, et sans comprendre quel rapport unissait l'existence de ce frère aux larmes que je venais de voir sur ses joues à elle.

— Tu sais maintenant le secret de ma douleur, reprit-elle d'un ton plus ferme et comme soulagée, c'est ce frère infâme qui est le bourreau de Jacques, lui qui l'assassine jour par jour avec les transes affreuses qu'il lui donne... Non, ce suicide n'eut pas lieu. Des hommes comme celui-là n'ont pas le cœur qu'il faut pour se tuer... Ce fut Jacques qui lui dicta cette lettre pour le sauver du bagne, après avoir tout préparé pour sa fuite et lui avoir donné de quoi refaire sa vie, s'il l'avait voulu... Pauvre ami, qui espérait du moins préserver de cette horrible histoire l'intégrité de son nom !... Ce nom de Termonde, il fallut bien qu'Édouard le quittât pour échapper à toute recherche, et il passa en Amérique... Il y vécut... comme il avait vécu ici. L'argent qu'il avait emporté fut bientôt dévoré. Il eut de nouveau recours à son frère... Ah ! le misérable avait compris que Jacques avait fait tant de sacrifices à l'honneur du nom, et, quand mon mari lui refusa l'argent qu'il demandait, il se servit de cette arme qu'il savait sûre... Alors commença le plus odieux, le plus épouvantable chantage : Édouard menaça son frère de revenir à Paris...

Aller au bagne en France ou mourir de faim en Amérique, il aimait mieux le bagne ici, disait-il, et Jacques a cédé une première fois... Il l'aimait, malgré tout, c'était son frère unique... Tu sais, quand on a montré à ces gens-là une faiblesse, on est perdu... Cette menace de revenir avait réussi. L'autre en a usé jusqu'à extorquer des sommes dont tu ne te fais pas une idée... Il y a des années que dure cette abominable exploitation, mais je ne la sais, moi, que depuis la guerre... Je voyais mon mari si triste, si triste. Je sentais qu'un chagrin le rongeait, et puis, un jour, il m'a tout dit... Le croirais-tu ? C'était pour moi qu'il avait peur... Que veux-tu qu'il me fasse ? lui demandai-je. — Ah ! il est capable de tout pour se venger, me répondait-il... Et puis, il me voyait si tourmentée moi-même de ses mélancolies !... Je l'ai tant supplié qu'il a résisté à la fin. Il a refusé net tout secours nouveau. Nous n'avons plus entendu parler du misérable pendant quelque temps... Il a tenu sa menace, il est à Paris !

J'avais écouté ma mère avec une attention croissante. A toute époque de ma vie, moi, qui n'avais pas les mêmes illusions qu'elle sur la sensibilité de mon beau-père, je me serais étonné de l'influence étrange exercée par ce frère déshonoré. Il y a des fléaux semblables dans trop de familles pour que le monde n'ait pas intérêt à séparer les uns des autres les divers représentants d'un même nom. Énergique et violent comme je le connaissais, je me serais demandé pourquoi M. Termonde pliait sous la menace d'un scandale qu'il devait estimer à sa juste valeur. Puis j'aurais expliqué cette faiblesse par des souvenirs d'enfance, par une promesse faite à des parents à leur lit de mort. Mais dans la disposition d'âme où je me trouvais, avec les soupçons que je nourrissais depuis des semaines, il n'était pas possible qu'une autre pensée ne se présentât point à moi. Et cette pensée grandissait, grandissait, prenait corps. Mes yeux exprimèrent sans doute l'épouvante subite que me donna l'éclair de cette idée soudaine, car ma mère s'interrompit de sa confidence pour me dire :

— Est-ce que tu te sens mal, André !...

— Non, eus-je la force de répondre, c'est de vous avoir surprise à pleurer tout à l'heure qui m'a donné un coup. Cela va passer...

Elle me crut. Elle venait de me voir si bouleversé de son émotion. Elle m'embrassa tendrement, et je la priai de continuer son récit. Elle me dit alors que la semaine précédente un étranger

avait demandé à voir mon beau-père, venant de la part d'un de leurs amis de Londres. On l'avait introduit dans ce même hall et devant elle. Aussitôt que M. Termonde avait aperçu cet homme, elle avait deviné, à son agitation extraordinaire, que c'était Édouard. Les deux frères s'étaient enfermés dans le cabinet de travail. Elle était restée là, elle, morte d'anxiété, entendant par minutes les voix qui grondaient sans pouvoir distinguer les paroles. Le frère était sorti enfin par le hall, et l'avait regardée en passant, avec des yeux qui l'avaient glacée de terreur.

— Et le soir même, dit-elle encore, Jacques prenait le lit... Comprends-tu mon désespoir à présent?... Ah! ce n'est pas notre nom qui m'importe à moi... Je m'épuise à le lui répéter : qu'est-ce que cela nous fait? Est-ce que cette boue peut nous salir?... Mais sa santé!... Le médecin dit que chaque émotion violente est pour lui un verre de poison... Ah! s'écria-t-elle, il me le tuera...

Ce cri, qui me révélait une fois de plus la profondeur de sa passion pour mon beau-père, l'entendre à cette minute, et penser ce que je pensais!

— Vous l'avez-vu? demandai-je sans presque me rendre compte de mes propres paroles.

— Mais puisque je te dis qu'il a passé là, — et elle me montrait la place du tapis, avec la terreur peinte sur son visage.

— Et vous êtes sûre que c'était son frère?

— Jacques me l'a dit le soir, fit-elle; mais je n'avais pas besoin de cela, je l'aurais reconnu aux yeux... Comme c'est étrange! Ces deux frères si différents, Jacques si fin, si distingué, une âme si noble... Et lui ce gros, ce lourd personnage ignoble, commun, un abominable scélérat... ils ont le même regard...

— Et sous quel nom est-il à Paris?

— Je ne sais pas, répondit-elle, je n'ose plus en parler. S'il savait que je te l'ai dit... avec ses idées?... Mais quoi, petit, tu l'aurais toujours appris un jour?... Et puis, ajouta-t-elle avec fermeté, il y a longtemps que je t'aurais parlé de ce triste secret, si j'avais osé... Tu es un homme, toi, et tu n'es pas retenu par ce scrupule excessif de l'affection fraternelle. Conseille-moi, André, que faut il faire?

— Je ne vous comprends pas, lui répondis-je.

— Oui, reprit-elle, il doit y avoir un moyen de prévenir la police et de le faire arrêter sans qu'on en parle dans les journaux ni ailleurs... Jacques ne voudrait pas, lui, parce que c'est son

frère... Mais si nous agissions, nous, de notre côté?... Je t'ai entendu dire que tu voyais ce M. Massol, que nous avons connu lors de notre malheur... Si j'allais le trouver, lui demander conseil? Ah! s'écria-t-elle, je veux que mon mari vive, je l'aime trop!...

Pourquoi une panique s'empara-t-elle de moi à la pensée qu'elle pourrait donner suite à ce projet nouveau et s'adresser au vieux juge d'instruction, — moi qui n'avais pas osé retourner chez lui depuis la mort de ma tante, de peur qu'il ne devinât mes soupçons, rien qu'à me regarder? Qu'entrevoyais-je donc avec tant de netteté, pour que je me misse à la supplier au nom même de cet amour qu'elle portait à son mari?

Une hallucination me montrait un cabinet particulier.

— Vous ne ferez pas cela, lui disais-je, vous n'en avez pas le droit... Il ne vous pardonnerait pas et il aurait raison... Ce serait le trahir.

— Le trahir, dit-elle... ce serait le sauver!...

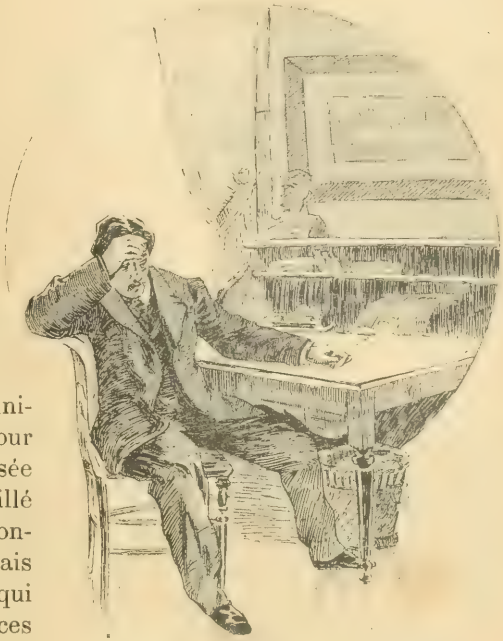
— Et si l'arrestation de son frère lui portait un coup nouveau?... Si vous le voyiez malade, plus malade à cause de ce que vous auriez fait?...

J'avais trouvé le seul argument qui pût la convaincre. Étrange ironie du sort! Je la calmai, je lui persuadai de ne pas agir, moi

qui venais de concevoir soudain cette monstrueuse hypothèse : — que l'exécuteur du crime, l'instrument docile entre les mains de mon beau-père, avait été ce frère infâme, qu'Édouard Termonde et Rochdale ne faisaient qu'un. — O vision terrible !...

XV

La nuit que je passai après cette conversation est restée dans mon souvenir comme la plus tourmentée que j'aie dû subir, — et cependant que j'en ai connu de ces insomnies, de ces luttes, dans l'universel sommeil autour de moi, avec une pensée qui me tenait éveillé moi-même et me rongeait le cœur !... J'étais pareil au prisonnier qui a sondé toutes les places de son cachot, les murailles, le plancher, le plafond, et qui, étreignant pour la centième fois les barreaux de sa fenêtre, sent une de ces tiges de fer se desceller sous la pression. A peine s'il ose croire à cette fortune, et il s'assied à terre, rendu comme fou par la seule possibilité de la délivrance apparue à son espoir. Depuis si longtemps, j'étais là, comme verrouillé dans mon angoisse, me heurtant de toutes parts à d'invincibles barrières et, tout d'un coup, quelle perspective s'offrait devant moi !... « Du sang-froid », me disais-je, en marchant d'un bout à l'autre de mon fumoir où je m'étais retiré, sans avoir touché au repas que m'avait servi mon valet de chambre. Le soir était venu, puis la nuit noire ; l'aube arriva, puis



Ma raison se perd, me disais-je.

le grand jour; et j'étais encore là, qui essayais d'y voir clair dans le tourbillon d'hypothèses nouvelles qu'un événement par lui-même si simple, — mais avec l'état de crise aiguë de soupçons où je me trouvais il n'y avait plus d'événements simples, — venait de soulever en moi... J'étais déjà trop habitué à ces tempêtes intimes, pour ne pas savoir que le seul moyen de salut consiste à s'attacher aux faits positifs comme à des rocs solides et qui ne bougent pas. Dans le cas actuel, ces faits positifs se réduisaient à deux : — je venais d'apprendre, premièrement, qu'il existait un frère de M. Termonde, qui passait pour mort et dont mon beau-père ne parlait jamais; — secondement, que ce frère, déshonoré, proscrit, ruiné, sans état civil, exerçait sur son frère, riche, honoré, irréprochable, une dictature de terreur. De ces deux faits, le premier s'expliquait de soi. C'était tout naturel que Jacques Termonde ne démentît point la légende de suicide imaginée par lui-même et qui jadis avait sauvé l'autre du bagne. Il n'est jamais agréable de reconnaître pour son plus proche parent un voleur, un faussaire et un déserteur... Mais ce n'est qu'un désagrément cruel. Il n'en allait pas ainsi du second fait. La disproportion était trop forte entre cette cause avouée par mon beau-père et le résultat d'épouvante produit sur lui. L'empire d'Édouard Termonde sur son frère ne se justifiait point par la menace d'un retour sans autre conséquence qu'un scandale de monde aussitôt étouffé. Ma mère pouvait se contenter de cette raison-là, elle, au regard de qui son mari était un grand cœur, une belle âme, mais non pas moi... L'idée me vint de consulter le Code de justice militaire. J'y trouvai à l'article 184 que la prescription du délit de désertion ne commence à courir que du jour où l'insoumis atteint quarante-sept ans. Vraisemblablement Édouard Termonde tombait encore sous le coup de la loi. Est-ce que le désir d'épargner à ce frère infâme un châtiment disciplinaire pouvait justifier chez mon beau-père une si longue faiblesse et dans des conditions d'inquiétude semblable? J'apercevais une autre raison à cet empire, quelque ténébreux, quelque effrayant lien de complicité entre les deux hommes. Je venais de penser que peut-être Jacques Termonde avait employé son frère à tuer mon père.

Et si cela était, si l'assassin possédait quelque preuve de cette complicité? Sans doute il se trouvait les mains liées à l'égard des magistrats, mais c'était de quoi éclairer ma mère,

par exemple, et cette menace devait suffire à faire trembler un mari aimant, à mater son féroce orgueil?

« Du sang-froid, me répétais-je, du sang-froid. » Et je mettais toute ma force à reprendre les données physiques et morales que je possédais sur le crime. Il s'agissait, pour moi, de chercher si un point, un seul point demeurait obscur avec l'hypothèse de l'identité de Rochdale et d'Édouard Termonde. Les témoignages s'étaient accordés à représenter Rochdale comme grand et fort, ma mère m'avait dépeint Édouard Termonde comme gros et lourd. Il y avait quinze ans de distance entre l'assassin de 1864 et le noceur vieilli de 1879, mais rien qui empêchât que ce ne fût le même personnage. Ma mère avait insisté sur la couleur des yeux d'Édouard Termonde, bleus et pâles comme ceux de son frère. Or, le concierge de l'hôtel Impérial avait, dans sa déposition, que je savais par cœur pour l'avoir si souvent relue, signalé la nuance très bleue et très claire des prunelles du soi-disant Rochdale. Il avait remarqué ce détail à cause du contraste des yeux avec le ton bistré du visage. Édouard Termonde s'était réfugié en Amérique, au lendemain de son faux suicide, et qu'avait dit M. Massol? Je l'entendais encore me répéter, avec sa voix flûtée et le geste méthodique de sa main : « Un étranger, un Américain ou un Anglais, peut-être un Français établi en Amérique... » D'impossibilité matérielle, je n'en trouvais pas. Et d'impossibilité morale? Pas davantage. Afin de mieux m'en convaincre, je reprenais l'histoire du crime au moment même où la correspondance de mon père se faisait explicite sur le compte de Jacques Termonde, c'est-à-dire en janvier 1864. Pour dégager mon jugement de toute impression de haine personnelle, je supprimais les noms dans ma pensée. Je ramenais cette sinistre aventure, dont j'avais tant souffert, à la sécheresse d'une anecdote abstraite... Un homme est éperdûment amoureux de la femme d'un de ses amis intimes. Cet homme sait cette femme profondément, absolument honnête; si elle était libre, elle l'aimerait, il le sent, il le voit; mais, n'étant pas libre, elle ne sera jamais, jamais à lui. Cet homme est doué du tempérament qui fait les criminels : une violence effrénée dans les passions, aucun scrupule, une volonté despotique, l'habitude de tout briser devant son désir. Il s'aperçoit que son ami devient jaloux. Encore quelque temps, et la porte de la maison lui sera fermée. Comment cette pensée ne lui viendrait-elle pas : si le mari disparais-

sait, cependant?... Ce rêve de la mort de celui qui fait seul obstacle à son bonheur trouble la tête de cet homme, une fois, deux fois. Il la tourne et la retourne, cette idée fatale, il s'y accoutume. Il en arrive au : « Si j'osais », point de départ des scélératesses les plus affreuses. L'idée se précise devant son esprit. Il conçoit qu'il pourrait faire tuer celui qu'il hait maintenant et dont il se sent haï. N'a-t-il pas, très au loin, un frère misérable dont tout le monde ignore non seulement le domicile actuel, mais jusqu'à l'existence? Quel admirable ouvrier de meurtre que ce frère dépravé, besogneux, infâme, qu'il tient à sa dévotion par les secours d'argent qu'il lui envoie!... Et la tentation s'accroît toujours. Une heure sonne où elle est plus forte que tout le reste. Cet homme résolu à jouer cette partie suprême appelle à Paris son frère... Comment? Par une ou deux lettres qui font miroiter aux yeux du drôle l'espérance d'une énorme somme à gagner, en même temps qu'elles mettent comme condition à cette espérance un mystère absolu dans le voyage. L'autre accepte. Il débarque en Europe après avoir multiplié autour de lui les précautions. Quoi de plus aisé?... Ce failli de la vie n'a point de parents, point de relations; il mène, depuis des années, une existence anonyme et de hasard... Voici les deux frères face à face... Jusque-là rien que de logique, rien que de conforme aux étapes possibles d'un projet de cet ordre.

J'en arrivais à l'exécution, et je continuais à raisonner de même, d'une manière impersonnelle. Le frère riche propose au frère pauvre le marché de sang. Il lui offre de l'argent, beaucoup d'argent : cent mille francs, deux cent mille francs, trois cent mille francs. Quels motifs empêcheraient le misérable d'accepter? Les idées morales? Que vaut la moralité d'un viveur qui a passé du libertinage au vol? Depuis des années et sous l'influence de mes préoccupations vengeresses, j'avais lu trop assidument les faits divers des journaux et les comptes rendus des procès pour ne pas savoir comment on devient meurtrier. Des besoins d'argent et l'habitude de la débauche, voilà un assassin en disponibilité. Que de coups de couteau ont été donnés, que de revolvers mis en jeu, que de gouttes de poison versées dans des verres, avec une incertitude absolue du gain, parmi les pires conditions de danger, simplement pour aller, tout à l'heure, dépenser l'argent du meurtre dans quelque bouge. La crainte de l'échafaud?... Personne ne tuerait alors. Les débauchés, d'ailleurs, qu'ils s'en

tiennent au vice, ou qu'ils roulent jusqu'au crime, n'ont pas la vision de l'avenir. La sensation présente est pour eux trop forte. Son image abolit toutes les autres images, elle absorbe toutes les forces vives du tempérament et de l'âme. Une vieille mère mourante, des enfants qui ont faim, une femme qui se désespère, — ces tableaux des conséquences de leurs actes ont-ils jamais arrêté les ivrognes, les joueurs et les coureurs de filles? Et pas davantage les fantômes tragiques du tribunal, de la prison et de la guillotine, quand, altérés d'or, ils tuent pour s'en procurer. L'échafaud est loin, la porte du lupanar est au coin de la rue, et le goujat saigne un rentier, comme un boucher saigne une bête, pour aller ensuite là-bas, la poche garnie, vers le gros numéro, où il y a de la crapule assurée. C'est le train quotidien du crime, cela. Pourquoi le désir d'une débauche plus relevée n'exercerait-elle pas le même attrait scélérat sur des hommes plus raffinés, mais aussi incapables de noblesse morale que les chourineurs du cabaret borgne? Ah! c'était une pensée trop cruelle et que je ne pouvais supporter, — que le sang de mon père eût payé cela, des soupers dans un restaurant de nuit à New-York... Je perdais l'énergie de continuer ma déduction froide, et une hallucination commençait, qui me montrait un cabinet particulier semblable à ceux où j'avais passé : la table servie, le divan de velours aux ressorts fatigués, la glace rayée de lettres gravées avec le diamant des bagues, le piano ouvert où l'on joue des valses canailles, et le champagne qui mousse dans les verres, et la fille qui rit, avec sa blanche gorge dégraffée, ses bas de soie, ses dents de bête, l'odeur des parfums de sa chair mélangée à l'odeur des mets, du tabac, des vins, — et l'homme à côté d'elle... « Non, ne mange pas ce souper, ne bois pas ce vin, ne te laisse pas pétrir par ces mains, ne prends pas cet or. Il y a du sang sur toutes ces choses... Cet homme qui t'embrasse, qui te désire, qui t'a payée, est un assassin, un assassin, un assassin !... »

Ma raison se perd, me disais-je lorsque j'étais là, immobile, le cœur battant, les yeux fixes, en proie à la même émotion que si j'eusse vu réellement la scène hideuse, et je la voyais, en effet, dans un éclair. Je me tournais alors vers le portrait de mon père, je le regardais longtemps, je lui parlais comme s'il eût pu m'entendre, je le suppliais : « Aide-moi... aide-moi... » Et je retrouvais, non pas le calme, mais la force du moins de reprendre la féroce hypothèse et de la critiquer détail par détail. Elle avait

contre elle, tout d'abord, d'être invraisemblable comme le cauchemar d'une imagination malade. Un frère qui emploie son frère à l'assassinat d'un homme dont il veut épouser la femme!... Rien que la conception et l'offre d'un pareil complot rentraient dans le domaine des plus extraordinaires fantaisies... « Soit, me disais-je, mais en matière de crime, il n'y a pas d'invraisemblance. Par cela seul qu'il se décide au meurtre, l'assassin cesse de se mouvoir dans le cadre d'habitudes de la vie sociale. » Et vingt exemples se présentaient à ma mémoire, de forfaits commis dans des circonstances aussi exceptionnelles, aussi étranges que celles dont je discutais en ce moment le plus ou moins de probabilité. Une objection surgissait tout de suite. En admettant que ce crime compliqué fût seulement possible, comment étais-je le premier à en avoir le soupçon? Pourquoi M. Massol, le vieux magistrat si fin, si délié, si habile, n'avait-il pas cherché de ce côté-là une explication du sanglant mystère devant lequel il s'avouait impuissant? « Eh bien! me répondis-je, M. Massol n'y a point pensé, voilà tout. La question est de savoir, non si le juge d'instruction a soupçonné le fait ou non, mais si ce fait en lui-même est réel ou s'il ne l'est point. » Et puis, quels indices auraient mis M. Massol sur cette piste? S'il avait étudié à fond le ménage de mon père, il avait acquis la certitude que ma mère était une très honnête femme. Il avait vu sa douleur sincère, et il n'avait pas eu, comme moi, entre les mains, les lettres où mon père avouait sa jalousie et dénonçait la passion de son faux ami. Est-ce que, d'ailleurs, Jacques Termonde n'avait pas dû se pourvoir à l'avance d'un alibi sentimental, comme il s'était prémuni d'un alibi physique, et entretenir à cette époque une maîtresse affichée?

Paul Bourget.

(A suivre.)

LA MONGAUTIER[1]

(*Suite.*)

XIII

RAYONS DANS L'OMBRE

Avec la nuit, la paix était descendue dans la ville, livrée depuis trois jours à des luttes fratricides. La chute des Girondins, consommée par le vote de la Convention, avait désarmé les colères attisées autour d'eux. Tandis que, sans attendre qu'on allât les arrêter, ils s'enfuyaient pour la plupart, le peuple, après avoir célébré par des chants et des festins, servis sur le théâtre du combat, sa facile victoire, s'était dispersé pour regagner ses demeures.

Pas plus autour des Tuileries que dans les quartiers où s'était formée l'émeute, il ne restait trace des agitations de la journée. Les gens qu'on rencontrait encore dans les rues portaient sur leur figure, les uns, la joie du triomphe; les autres, l'allègement des inquiétudes qui, durant la crise, enfin terminée, avaient empli les esprits. Les fureurs et les craintes semblaient momentanément apaisées. Quiconque ne savait pas de quels desseins sinistres s'inspiraient encore les Jacobins, ni quel avenir sanglant ils rêvaient, aurait pu croire que c'en était fait des conflits homicides. Et ce qui eût favorisé cette illusion qu'à une date prochaine tant d'autres événements allaient détruire, c'était la beauté de cette soirée de juin, tiède et claire, si propre à rasséréner les cœurs. Gris et pluvieux, le matin, le ciel, dépouillé des nuages qui l'avaient voilé durant une partie du jour, offrait maintenant aux regards une voûte radieuse où la lune de toutes parts répandait sa lumière, et que les étoiles piquaient de clous d'or.

(1) Voir les numéros depuis le 4 Décembre 1897.

Un peu après huit heures, sous la lueur expirante du crépuscule, quatre personnes, divisées en deux groupes, longeaient les quais dans la direction de Passy. Deux d'entre elles, un homme et une femme, marchaient en avant des deux autres, dont l'un portait l'uniforme de la garde nationale. Le compagnon de cette femme était vêtu de noir. La coupe de ses habits, qui dénotait des habitudes d'élégance, attestait qu'il était d'un rang plus élevé que les combattants qu'on avait vus, pendant cette journée, tenir le haut du pavé. N'eût été l'obscurité qui le protégeait, son costume, sa démarche, ses allures eussent peut-être attiré l'attention des passants qu'il croisait ou dépassait.

Voici le moment redoutable, Haristéguy.

On eût pu faire la même remarque en ce qui concernait la femme. Sous la mante qui, des pieds à la tête, l'enveloppait, il eût été aisé de découvrir une de ces toilettes recherchées qu'en ce temps-là on voyait plus souvent dans les prisons que dans les rues. Surprise par une foule, cette femme aurait dû fournir des preuves éclatantes de son civisme pour n'être pas traitée d'aristocrate. Par bonheur, la nuit éteignait le luxe de ses vêtements et la protégeait contre les soupçons.

Il ne semblait pas cependant que ce fût assez pour la rassurer, car, lorsque, avec l'homme qui marchait à côté d'elle, elle fut en vue de la barrière des Bonshommes, elle se tourna vers lui en disant :

— Voici le moment redoutable, Haristéguy.

— Redoutable! Pourquoi? demanda Haristéguy. N'avons-nous pas nos passeports? Nous les montrerons si on nous les réclame.

— Eh! ce n'est pas pour moi que je tremble, reprit Angélique. Je sais bien que nous sommes en règle. Mais Dolissalde et M. de Rosnière?

— Je n'ai pas peur pour eux. Ils sont de taille à se tirer d'embarras. S'ils ne peuvent passer par cette barrière, ils passeront par une autre. D'ailleurs, il n'est pas dit qu'ils ne puissent passer par celle-ci. La consigne n'est pas également sévère tous les jours. Je sais par le citoyen Dolissalde que, si, le plus souvent, on arrête les passants, il arrive aussi qu'on néglige de les interroger. Cela dépend de l'opinion que professent les gardes nationaux de service. Il n'y a pas que des Jacobins dans la garde nationale de Paris. Il s'y trouve beaucoup de braves gens. Ils ne sont dangereux que s'ils se sentent surveillés par les enragés. Quand ils sont seuls, ils redeviennent bons et serviables.

Éclairés par sa lanterne, les fugitifs s'engagèrent à sa suite.

— N'empêche que si l'un d'eux reconnaissait Dolissalde, nous serions en péril.

— Le citoyen Dolissalde ne se présentera à la barrière que si nous la franchissons nous-mêmes sans encombre, objecta Haris-

téguy. Du reste, nous allons bien voir, car nous arrivons. Du sang-froid, mademoiselle.

La barrière, une haute grille, s'étendait devant eux, coupant le quai dans toute sa largeur. Mais la porte en était ouverte, et le garde placé en sentinelle, devant le poste, affectait une attitude passive comme s'il eût été résolu à ne pas voir les gens qui sortaient ou entraient. Il laissa passer Angélique et Haristéguy sans leur adresser la parole.

— Que vous avais-je dit ? demanda Haristéguy lorsqu'ils furent de l'autre côté de la grille. Nous sommes tombés sur un modéré.

Il fit encore quelques pas, suivi d'Angélique. Puis, se retournant, il chercha des yeux, dans la nuit qui s'était obscurcie, Rosnière et Dolissalde. Il les aperçut au moment où ils touchaient à la barrière.

— Les voilà, dit-il.

Sa voix tremblait. Angélique, encore plus émue que lui, regardait dans la même direction et sentit soudain se glacer son sang, en voyant le factionnaire faire quelques pas au-devant des fugitifs. Ceux-ci reculèrent. Mais, dans le silence du soir, elle entendit la voix du garde qui les rassurait.

— Ne crains rien, citoyen représentant, et remercie Dieu qui a mis ici, ce soir, des admirateurs du courage et de la vertu. Plusieurs de tes collègues ont déjà passé. Bonne chance à eux et à toi, et revenez bientôt nous délivrer.

— Ils sont sauvés, soupira Haristéguy.

Ils reprirent leur marche allègrement, allégés d'un cruel souci, ralentissant le pas pour laisser Rosnière et Dolissalde les rejoindre. Maintenant, il n'y avait plus de danger à marcher ensemble, et, réunis en un seul groupe, ils avançaient sans crainte sur le quai de Passy qui se déroulait, désert, devant eux. Ils n'échangeaient que de rares propos, impressionnés par l'obscurité, par le silence, par la crainte des dangers qui, malgré tout, pouvaient surgir à l'improviste. Comme Angélique semblait lasse de sa longue course, Rosnière se rapprocha d'elle et lui dit avec douceur :

— Appuyez-vous sur mon bras.

Elle obéit, se pressa contre lui, toute frémissante, s'abandonnant pour la première fois depuis qu'elle s'était mise en route, au bonheur enivrant de sentir le cœur du bien-aimé battre à l'unisson du sien.

En moins d'une demi-heure, ils eurent atteint le couvent. Ses fenêtres closes et sans lumières lui donnaient l'air d'une maison inhabitée. Angélique, Dolissalde et Rosnière se mirent à l'abri sous un bouquet d'arbres qui bordaient le chemin et Haristéguy s'avança seul vers la porte, après s'être assuré, par un regard jeté sur les terrains vagues qui s'étendaient de tous côtés, que nul ne le voyait, si ce n'est ses compagnons. A plusieurs reprises, il frappa sans qu'on répondît à son appel. Enfin, comme il commençait à craindre de n'être pas entendu, le judas pratiqué dans la porte s'éclaira d'un jet de lumière, et il reconnut le vieux jardinier qui, lors de sa première visite, l'avait introduit auprès de la Mère Marie du Christ.

— Je vous amène des proscrits, lui dit-il, et, au nom de Mlle de Saint-Marsans, je vous supplie de leur donner asile.

La porte s'ouvrit aussitôt, et le jardinier, élevant sa lanterne à la hauteur du visage d'Haristéguy, répondit :

— Je vous reconnais, monsieur. Que ces infortunés soient les bienvenus. Mais où sont-ils?

Haristéguy fit un signe. Ses compagnons accoururent, et, lorsqu'ils furent entrés, le jardinier ferma la porte.

— Je savais, reprit Haristéguy, que, en m'adressant à la pitié de la Mère Marie du Christ, je serais exaucé.

— La Mère Marie du Christ n'est plus ici, fit douloureusement le vieillard. Emprisonnée avec ses compagnes par ordre de la Commune, elle est vouée au martyre. Quant à moi, constitué à sa place gardien de cette maison par ceux qui s'en sont emparés et jusqu'au jour où se présentera un acquéreur, j'ai accepté cette fonction, non pour prolonger ma misérable existence, mais pour imiter les exemples que m'a donnés cette noble femme et continuer à secourir les malheureux qu'elle avait recueillis. Je vais vous réunir à eux, et vous pourrez partager leur sort aussi longtemps que l'exigera votre sûreté, à moins que nous ne soyons trahis. Dans ce cas, ce serait la mort pour nous tous.

Il marqua d'un geste qu'il avait envisagé ce dénouement et qu'il y était d'avance résigné. Touchée par son accueil et par son langage, Angélique s'inclina, imitée dans cette manifestation de respect par Dolissalde et par Rosnière. Alors, Haristéguy voulut les nommer au jardinier, lui apprendre qui ils étaient, quelles circonstances les conduisaient auprès de lui. Mais, dès les premiers mots, il fut empêché de continuer.

— Qu'ils gardent leur secret, lui dit le jardinier. Je n'ai pas besoin de les connaître pour les recevoir. Ils sont malheureux, cela suffit.

Il les enveloppa d'un regard attendri et ajouta :

— Venez, mes enfants.

Ils le suivirent, surpris de trouver, sous les habits modestes qu'il portait, la délicatesse de cœur que trahissaient ses paroles et son généreux empressement. Sa lanterne à la main, il les conduisait, par de longs corridors, à une porte donnant sur le parc où ils pénétrèrent à sa suite. Longeant une avenue de marronniers en fleur, dont le parfum embaumait l'air, ils arrivèrent à un second bâtiment, jadis annexe du couvent, formé de constructions datant de diverses époques, comme perdu sous les cimes feuillues des arbres qui l'entouraient et dépassaient sa toiture. Sur la droite de ces constructions, s'élevait une chapelle désaffectée. Son architecture seule en révélait l'ancienne et pieuse destination. La croix qui surmontait en d'autres temps le faîte de ce petit temple avait été abattue : il n'en restait qu'un débris. La porte n'existait plus. Par l'ouverture béante, on apercevait l'étroite nef, dont, à cette heure, les blancs rayons de la lune passant à travers les vitraux brisés, argentaient les murailles nues et dégradées, fouillaient les profondeurs vides d'autel et de statues.

— C'est ici, dit le jardinier en enjambant les degrés à moitié démolis par lesquels on accédait à ces ruines.

Ceux qu'il guidait l'imitèrent. Derrière lui, ils traversèrent la nef dans sa longueur jusqu'à une sacristie mieux conservée que le reste de l'édifice, où on voyait encore de hautes et larges boiseries, très artistement sculptées, échappées au sac de la chapelle comme pour témoigner de son luxe passé. Le jardinier toucha du doigt l'un de ces panneaux, que l'on eût dit fixé au mur et qui néanmoins s'ouvrit comme un battant de porte et laissa voir les premières marches d'un escalier descendant sous terre. Il s'engagea dans cet escalier. Éclairés par sa lanterne, les fugitifs s'y engagèrent à sa suite, l'un après l'autre, et le suivirent jusqu'au moment où il s'arrêta.

Ils eurent alors le spectacle le plus inattendu.

Ils se trouvaient dans une crypte placée sous la chapelle. A la lueur d'une lampe accrochée à la voûte par une chaîne, ils aperçurent un autel au-dessus duquel, entre des chandeliers, se dre

sait un crucifix ; quelques matelas jetés sur le sol, le long du mur, et une table autour de laquelle cinq personnes, — deux hommes et trois femmes, aux cheveux grisonnants, — étaient assises et causaient à voix basse.

— Je ne peux offrir à vos amis une plus luxueuse installation, dit le jardinier à Haristéguy ; ils me pardonneront mon impuissance à faire mieux, comme aussi le régime frugal auquel ils seront soumis. Il ne m'est pas aisé de me procurer des vivres pour tant de monde.

— Ne vous tourmentez pas à cause de nous, mon brave homme, fit Dolissalde. Nous nous contenterons de ce que vous nous donnerez. Du reste, nous ne vous serons pas longtemps à charge, si vous pouvez m'aider à fuir.

— Vous aider à fuir ne serait pas impossible, Monsieur, si vous étiez seul. Mais quatre personnes...

— Moi, je n'ai besoin d'aucun secours, interrompit Rosnière. Sous l'uniforme que je porte, je peux aller partout.

— Quant à nous, reprit Haristéguy en désignant Angélique, nous avons des passeports ; nous partirons quand nous voudrons.

— Ils ne sont venus avec moi, ajouta Dolissalde, que parce qu'ils refusent de me quitter avant de me savoir en sûreté.

— Je vais alors m'occuper de vous, Monsieur, répondit le jardinier, et aviser aux moyens de vous venir en aide. Nous en reparlerons demain. En attendant, installez-vous pour la nuit, vous et vos compagnons, le mieux que vous pourrez. Si vous préférez profiter de la beauté du soir pour vous promener dans le parc avant de dormir, vous êtes libres. Durant le jour, sortir d'ici serait imprudent. Mais à la nuit, c'est sans danger. Encore un mot. Pas plus qu'à vous, je n'ai demandé aux infortunés qui vous ont précédés dans cet asile, ni qui ils sont, ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Dieu me les envoyait ; je les ai reçus sans les interroger. Imitez ma réserve vis-à-vis d'eux ; ils savent qu'ils doivent l'imiter vis-à-vis de vous.

Ceux dont il parlait s'étaient levés pour faire accueil aux nouveaux venus. Ils les saluèrent ; puis, sans paraître faire davantage attention à eux, ils reprirent leur place et leur entretien interrompu.

Angélique et ses amis procédèrent alors à leur installation, préparatifs sommaires en vue de quelques heures à passer : dans

un coin, un matelas pour elle ; à l'autre extrémité de la chapelle une couverture pour chacun d'eux, destinée à leur servir de lit. Quand ce fut fini, ils s'approchèrent des inconnus auxquels le hasard venait de les réunir. A ce moment, le jardinier qui s'était glissé derrière l'autel reparut. Mais ce n'était plus le même homme. Une soutane et un surplis avaient remplacé le costume qu'il portait tout à l'heure.

— Un prêtre ! murmura Angélique.

Il s'avança vers l'autel et dit :

— La seule joie qui reste aux malheureux consiste à élever leur âme vers le Créateur, souverain maître de leur vie. Matin et soir, nous le prions. Ceux qu'il vient de protéger visiblement en leur ouvrant cette maison voudront sans doute s'unir à nous.

Angélique se prosterna. Rosnière et Haristéguy suivirent son exemple. Quant à Dolissalde, il hésita. Depuis longtemps déshabitué des pratiques religieuses, il s'était accoutumé à les considérer comme un reste d'antiques superstitions que la République avait juré d'éteindre partout où elles existaient encore. Cependant, quand il vit qu'autour de lui tout le monde s'était agenouillé, à son tour, il s'agenouilla, obéissant tout à la fois au désir de ne pas payer d'un scandale l'hospitalité qu'il recevait et aux sensations que son infortune éveillait en lui.

Maintenant, sous la voûte de la crypte, la voix du prêtre s'élevait. Il priait pour les vivants et pour les morts, pour le roi décapité, pour sa famille captive au Temple, pour ses frères victimes de la proscription et de l'exil, pour les émigrés dispersés loin de leur patrie, pour les innocents qui remplissaient les prisons, pour ceux qui se cachaient et sur qui planait la mort. Après avoir prié pour les victimes, il priait pour les bourreaux. Il suppliait le Ciel de leur inspirer la compassion et la clémence, d'ouvrir leur conscience au repentir, et il appelait aussi la protection divine sur les soldats qui combattaient aux frontières. Et sa parole témoignait de tant d'ardente foi, d'une confiance si grande en Dieu, qu'il le communiquait aux assistants qui priaient avec lui. Cette émouvante oraison terminée, il se releva et annonça que, le lendemain matin, il célébrerait le saint sacrifice et distribuerait la communion à qui voudrait la recevoir.

De nouveau, il disparut derrière l'autel. Lorsqu'il repassa par la crypte, avant de s'éloigner, il avait repris ses pauvres vêtements. Mais les réfugiés, qui venaient de le voir dans l'exercice

de son sacerdoce, se courbèrent devant lui, ne pouvant plus oublier le caractère sacré dont il était revêtu et que la rigueur des temps l'obligeait à cacher comme un crime. Les uns allèrent trouver alors leur couchette, pressés de chercher dans le sommeil l'oubli de leurs maux ; les autres montèrent dans le parc pour jouir de la beauté de la nuit, alors qu'ils pouvaient le faire sans risques.

C'est ceux-ci qu'Angélique et le marquis imitèrent. Après tant d'aventures émouvantes qui ne leur avaient pas permis de rester seuls un instant ils étaient dévorés du besoin de causer librement, ensemble, de se raconter tout ce qui leur était survenu au cours de leur séparation, et surtout de se dire qu'ils se chérissaient. Leur entretien, lorsqu'ils se furent assis sur un banc qu'un rideau d'arbres enveloppait d'ombre, commença par cet aveu réciproque de leur amour. En cette heure enivrante qui sonnait enfin après avoir été souhaitée ardemment, tous deux étaient sincères. Mais, à qui les eût écoutés, à qui les eût entendus, peut-être eût-il semblé que la sincérité de l'un différait de la sincérité de l'autre, et qu'Angélique attachait à son amour une idée d'éternité dont, plus uniquement dominé qu'elle par l'impétuosité du désir, Rosnière ne se préoccupait pas ou se préoccupait moins.

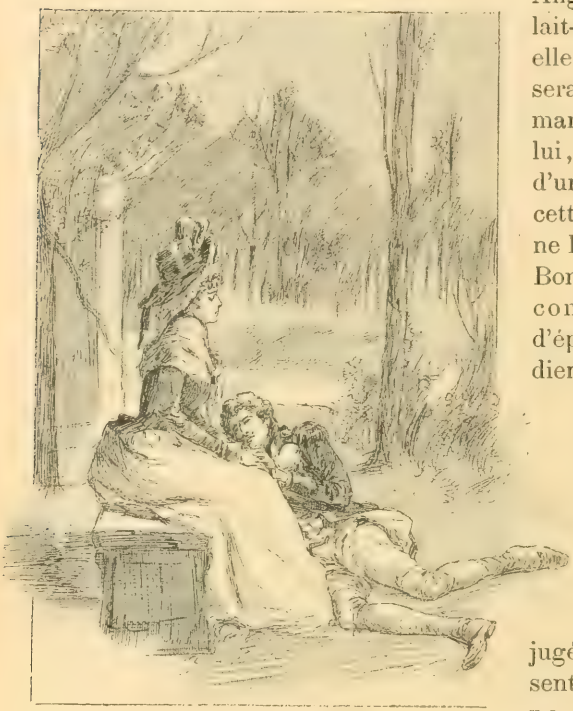
Elle voyait son bonheur surtout à travers l'avenir ; il ne voyait le sien que dans le présent, et, tandis qu'elle cherchait à deviner ce qu'il en adviendrait au lendemain des joies nuptiales, et si l'homme qu'elle avait choisi serait éternellement le même, on eût dit qu'il hésitait à s'engager pour toujours, et qu'il s'efforçait de dissimuler son hésitation sous l'éloquence entraînante qu'il mettait à peindre la passion qui le brûlait, et exigeait plus encore qu'elle ne suppliait. Angélique parlait comme une fiancée ; Rosnière parlait comme un amant. Peu à peu, son éloquence s'enflammait, attisée par la sérénité de la nuit, par l'éclatante beauté de la femme qu'il aimait, par la certitude d'avoir conquis son cœur, par le sentiment des dangers qui les entouraient, et qui le poussait à saisir, quand elle se présentait, une occasion d'être heureux qui peut-être ne se présenterait plus.

Angélique l'écoutait de plus en plus troublée et défiante. Elle s'alarmait de cette violence de volonté, à laquelle, une première fois, elle avait eu tant de mal à se dérober, et quoique, de nouveau, elle en subît le charme, elle avait encore assez de sang-froid

pour se garder contre un emportement qu'une étreinte passionnée acheva de trahir. Sans colère, elle se dégagea des bras qui l'enlaçaient, et d'une voix altérée elle dit :

— Je ne serai jamais votre maîtresse.

Cette déclaration déconcerta Rosnière. Son regard interrogeait Angélique. Que voulait-elle donc? Avait-elle espéré qu'il l'épouserait? Cette idée d'un mariage qui l'unirait, lui, le descendant d'une race illustre, à cette fille de théâtre, ne lui était pas venue. Bon pour un régicide comme Dolissalde d'épouser une comédienne. Mais lui, était-ce possible? Il fallait répondre, cependant, et répondre de manière à ne pas l'offenser, d'autant plus qu'en dépit de ses préjugés de naissance il sentait bien que, s'il ne pouvait l'avoir qu'en l'épousant, il céderait.



Très calin, il posa sa tête sur les genoux d'Angélique.

— Je n'aurais point osé vous demander d'être ma femme, dit-il. Que puis-je vous offrir ? Un nom compromis, la pauvreté, une vie errante, des privations, l'exil, si ce n'est l'échafaud.

— Et qu'importe, si vous m'aimez comme je vous aime! s'écria-t-elle. Vivre avec vous tant que Dieu voudra; mourir ensemble, et jusque-là, communauté de peines et de joies, voilà tout mon rêve.

— Soit, reprit-il alors, soyez ma femme ; je m'engage à vous ; je me considère, dès ce moment, comme votre mari. Mais où et

quand faire bénir notre union? Les temples sont fermés; les prêtres proscrits; les cérémonies du culte interdites. Ne sommes-nous pas condamnés à attendre des temps plus propices, le relèvement des autels ou la possibilité de passer à l'étranger? Et, jusque-là, vous refuserez-vous? Me ferez-vous cet outrage de manquer de confiance en moi, et m'imposerez-vous la torture d'une attente dont nous ne pouvons, hélas! ni l'un ni l'autre prévoir le terme?

Rosnière, debout près d'elle, attendait son réveil!

Il aurait fallu pénétrer dans sa conscience pour savoir s'il était sincère en parlant ainsi! Angélique n'en douta pas. Mais peut-être se trompait-elle, et ne promettait-il de l'épouser que parce qu'il ne croyait pas que leur mariage fût possible en ce moment.

— Soyez miséricordieuse, Angélique, continua-t-il, puisque vous m'aimez, écoutez votre cœur. Reposez-vous sur le mien et consacrez, dès à présent, notre union, en la rendant indissoluble.

Il s'était mis à ses pieds ; il lui tenait les mains, et ses yeux qu'elle voyait briller dans la nuit ne la suppliaient pas moins que ses paroles.

— Vous oubliez qu'il y a un prêtre dans cette maison, fit-elle simplement. Nous pouvons nous marier dès demain. Il ne refusera pas de nous unir.

Si Rosnière avait voulu la tromper, il était pris à son propre piège, car elle lui ôtait tout prétexte pour refuser ce qu'il venait de promettre.

— C'est vrai que je ne songeais pas à ce saint vieillard, avoua-t-il. Vous serez donc ma femme.

Très câlin, très tendre, il posa sa tête sur les genoux d'Angélique, comme s'il voulait cueillir par avance une parcelle de ce bonheur que, maintenant, il croyait si près de lui.

Elle reprit alors :

— Réfléchissez encore. Donnez-vous du temps. Rien ne presse. Le mariage est chose grave : un paradis quand on s'aime, un enfer quand on ne s'aime pas. Et puis, le nom que vous portez, votre naissance, le souci de ne pas offenser votre famille...

Il ne la laissa pas achever.

— Laissons cela, dit-il. Je vous aime, et, si l'un de nous peut hésiter encore, ce n'est pas moi, c'est vous à qui je n'apporte que mon cœur.

— Eh ! n'est-ce point assez pour tenir lieu du reste ?

— Malgré les souffrances qui nous attendent ? Malgré les périls auxquels vous serez exposée comme moi ?

— Malgré tout, affirma-t-elle.

Un baiser qu'elle ne refusa pas scella leurs engagements.

Il fut alors convenu que, le lendemain, Rosnière se confierait au vieux prêtre et le solliciterait de les bénir. Leur mariage célébré, ils quitteraient le couvent pour s'installer aux environs de Versailles, dans un village perdu au milieu des bois, où vivaient des amis de Rosnière, qui s'y étaient réfugiés. On resterait auprès d'eux autant qu'on pourrait. Durant le séjour qu'il venait de faire à Paris, il avait pu se procurer quelques ressources. Angélique en possédait aussi. Leur existence était donc assurée. Plus heureux que tant d'autres, ils attendraient la fin des mauvais jours, sans avoir à en trop souffrir. Du moins l'espéraient-ils, et l'expression de leur espoir termina leur entretien. En rentrant dans la crypte, Angélique se jeta tout habillée sur le matelas qui

lui était destiné, tandis qu'à quelques pas d'elle son fiancé, roulé dans une couverture, s'endormait. Autour d'eux, leurs compagnons reposaient déjà.

Lorsque, le lendemain, elle ouvrit les yeux, Rosnière, debout près d'elle, attendait son réveil.

— J'ai vu le prêtre, dit-il. Il nous attend. Dolissalde et Haristéguy sont avertis. Ils seront témoins.

Le nom de Dolissalde prononcé en ce moment déchaîna dans le cœur d'Angélique une émotion poignante. Elle n'avait pas pensé à lui, alors qu'elle s'engageait envers Rosnière. Maintenant elle songeait à tout ce qu'il devait souffrir, s'apitoyait en y songeant, et la question qu'à plusieurs reprises elle s'était antérieurement posée s'imposait encore une fois à elle et la trouvait impuissante à y répondre. En choisissant Rosnière préférablement à Dolissalde, avait-elle choisi le meilleur des deux ? Cette question l'importunait. Elle l'écarta comme un sujet de vaine préoccupation. Il n'était plus en son pouvoir de reculer. Elle obéissait à des sentiments impérieux, à l'amour dont elle était possédée et qui l'entraînait vers un destin marqué d'avance sans qu'elle l'eût appelé.

Ayant vu Dolissalde, elle alla vers lui :

— Ne m'en voudrez-vous pas du mariage que je vais contracter ? lui demanda-t-elle.

Il souriait tristement sous la pâleur qui voilait son visage et répondit :

— Depuis longtemps mon sacrifice est fait. Je suis résigné. Si vous êtes heureuse, je me consolerai.

Quelques instants après, le marquis de Rosnière et Angélique Mongautier recevaient la bénédiction nuptiale. Après la cérémonie, célébrée sans pompe et dans le mystère, le prêtre dressa l'acte de leur mariage que signèrent tous les assistants. Il en remit un exemplaire à Rosnière, l'autre à Angélique qui le déposa entre les mains d'Haristéguy, en le priant de le lui conserver pour le cas où elle en aurait besoin.

— Vous le montrerez à Charlotte, dit-elle. Elle y trouvera la preuve que Dolissalde a renoncé à moi. Montrez-le aussi à ma chère Manette. Quand elle saura que je suis mariée et heureuse, elle attendra avec plus de patience que je puisse la rappeler.

Les époux partirent le même soir, après avoir fait à leurs compagnons de tendres adieux. Ils espéraient les revoir bientôt à

Saint-Marsans, où Dolissalde et Haristéguy croyaient pouvoir arriver à une époque prochaine.

XIV

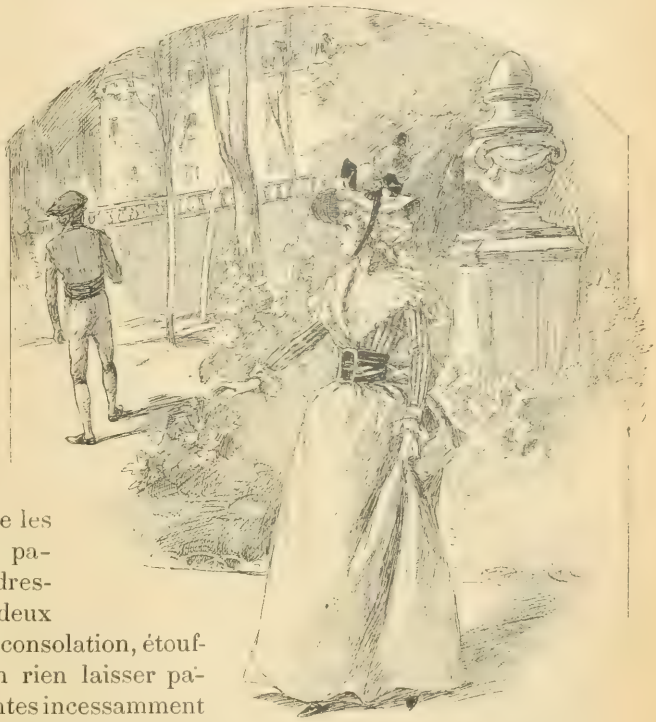
LE RETOUR DE DOLISSALDE

Au château de Saint-Marsans, depuis le départ d'Angélique et d'Haristéguy, on vivait en de perpétuelles alarmes qu'excitait de plus en plus la gravité des événements. Dans les Pyrénées, comme dans presque toute la France, les Jacobins de Paris avaient recruté des adeptes et trouvé des imitateurs. Sous l'influence du Comité de Salut public, la Terreur commençait à y sévir de toutes parts. A Saint-Jean-de-Luz, elle devenait de jour en jour plus intense et plus sombre. On arrêtait des suspects, on persécutait les nobles et les prêtres, les visites domiciliaires se multipliaient, et la municipalité venait de décider l'achat d'une guillotine. D'autre part, la guerre se continuait entre la France et l'Espagne. Les populations des contrées où se déroulaient ses péripéties en subissaient les troublants contre-coups. Quoique, sur ce point de la frontière, elle se réduisît à des combats d'avant-postes, aux efforts réciproques de belligérants pour passer la Bidassoa et aller attaquer l'ennemi sur son territoire, elle n'en engendrait pas moins des surprises, des alertes, des périls.

Ce n'était point là cependant la principale cause des alarmes auxquelles étaient livrés les habitants de Saint-Marsans. Plus encore que des violences jacobines qu'ils espéraient conjurer, et que du voisinage de la guerre avec lequel ils se familiarisaient, ils s'inquiétaient d'être sans nouvelles de leurs chers voyageurs partis pour Paris un mois avant. Manette pleurait et gémissait du matin jusqu'au soir, convaincue qu'Angélique était morte ou emprisonnée. Elle se reprochait de ne s'être pas mise en route avec elle, de lui avoir obéi en restant au château, alors que, si elle se fût écoutée, elle l'eût suivie pour affronter à ses côtés les dangers d'un séjour dans la capitale, devenue le foyer des pires passions révolutionnaires. Parfois, l'excès de ses angoisses lui suggérait le dessein d'aller la retrouver, et ce n'était pas trop des adjurations de Mlle de Saint-Marsans pour la retenir. Elle y cédait, contrainte. Mais sa résignation n'allait pas sans désespoir.

Mme Dominique éprouvait des inquiétudes analogues en ce qui touchait son mari, bien qu'elle le sût vaillant, prudent, habile à se tirer des mauvais pas. Chaque jour, elle espérait vainement une lettre, et sa déception quotidienne, à tout instant, lui arrachait des larmes.

Charlotte, quoiqu'elle ne fût pas plus rassurée, se dominait. Elle s'efforçait de dissimuler ses soucis pour ne rien ajouter à la douleur des deux vieilles femmes qui vivaient auprès d'elle. Elle les exhortait à la patience, leur adressait à toutes deux des paroles de consolation, étouffant, pour n'en rien laisser paraître, ses craintes incessamment accrues par le caractère tragique des incidents qui se succédaient à Paris.



Elle aperçut, sur la terrasse, la silhouette d'un homme qui lui tournait le dos.

Quant à elle, c'est surtout pour Dolissalde qu'elle tremblait ; oui, pour Dolissalde, dont sa pensée ne pouvait se détacher. Lors de leur première rencontre à Paris, elle ne le jugeait que d'après ce qu'elle appelait ses crimes ; elle ne voyait en lui que le sujet révolté, meurtrier de son roi, le complice de tous les forfaits dont elle accusait la Révolution. Si on lui eût dit alors qu'un jour viendrait où elle penserait sans colère à ce grand coupable, et qu'au mépris, qu'à la répulsion qu'il lui inspirait, se substitueraient en quelques semaines, une sympathie enthousiaste pour sa nature

loyale, une pitié profonde pour ses malheurs et même la volonté d'en hâter la fin, elle aurait protesté.

Comme elle avait changé depuis ! Avec quelle rapidité germait la semence jetée en son cœur par Angélique ! Des sentiments nouveaux y fleurissaient. Plus indulgente, plus équitable, attendrie au souvenir de la noble conduite de Dolissalde envers elle et envers Angélique, électrisée par son courage, émue par sa grandeur d'âme, par sa conduite magnanime envers le marquis de Rosnière, et surtout apitoyée par le douloureux dénouement de ses amours, elle oubliait peu à peu ses anciens griefs et, désarmée, sans résistance, elle inclinait au pardon.

Quand les papiers publics annoncèrent la chute des Girondins, les mesures arbitraires qu'avait arrachées contre eux à la lâcheté de la Convention l'audace de la Commune, ses sentiments s'exaltèrent. Qu'était devenu Dolissalde dans cette tempête où venaient de sombrer tant d'ardente jeunesse, tant de nobles ambitions et d'aspirations généreuses ? Était-il tombé victime de son dévouement à sa cause ? Avait-il pu s'enfuir ? Était-il incarcéré ? Elle l'ignorait, ne sachant rien de lui, et cette incertitude la torturait. N'osant espérer qu'il échapperait à l'échafaud et qu'elle le reverrait, elle le pleurait comme s'il était mort. Moins elle croyait à son retour, plus elle se plaisait à évoquer son image, à la reconstituer dans sa mémoire, à la parer, comme s'il lui eût été doux de se la rendre plus chère, et grâce à ce lent travail qui s'opérait en son âme, sous la poussée d'impressions qu'elle avait subies sans les raisonner, une heure arrivait où, dans son empressement à reconnaître qu'elle l'avait mal jugé, elle s'avouait à elle-même que s'il eût vécu, peut-être l'aurait-elle aimé et consolé de l'abandon d'Angélique.

Lorsque, pour la première fois, cet aveu avait éclaté dans son cœur, elle s'était indignée contre elle-même, se reprochant sa faiblesse, irritée de la facilité avec laquelle elle faisait litière du passé et cédait à l'emportement de son imagination. Mais en dépit de sa révolte, le charme que Dolissalde exerçait sur elle depuis qu'elle savait qu'Angélique ne l'aimait pas continuait à la transformer. Elle avait beau résister, elle allait à l'amour, entraînée par la force des choses, plus puissante que les préjugés de naissance et d'éducation. Épuisée par ses vaines résistances, elle s'abandonnait au courant de ses idées nouvelles, en se donnant comme excuse la certitude qui se formait en elle que Dolis-

salde ne reviendrait plus. Qu'importait qu'elle l'aimât, s'il ne devait pas revenir ? Qui offenserait-elle en le chérissant à travers l'absence et peut-être dans la mort ?

Ce qu'elle éprouvait, ces combats dont sa conscience, où ils se livraient, était seule le témoin, elle n'en disait rien. Elle le cachait sous une impassibilité dont elle ne se relâchait que pour réconforter Manette et Mme Dominique. Elle trouvait alors des accents chaleureux et rassurants qui tombaient de sa bouche comme un témoignage de sa confiance en Dieu, et, quand elle disait et répétait que Dieu, dans sa miséricorde, ne voudrait pas laisser périr les innocents, elle s'appliquait à ne pas prononcer un mot qui eût pu révéler son secret.

Les jours s'étaient écoulés ainsi, remplis par les péripéties de ces drames intimes, par les craintes incessantes, par les angoisses renouvelées au fur et à mesure que le danger grandissait autour du château de Saint-Marsans, soit par suite des progrès de la Terreur, soit à la faveur des incidents de la guerre. Il y avait plus d'un mois qu'Angélique et Haristéguy étaient partis, et leur silence se prolongeait, sans qu'il fût possible d'en deviner la cause. On ne pouvait l'attribuer qu'à quelque catastrophe, perspective affreuse qui mettait en deuil la vieille maison et ceux qu'elle abritait. Brusquement, arrivèrent des nouvelles, mais sous la forme la plus alarmante et la plus inattendue.

Un soir, une troupe de gardes nationaux envahit le château. Ils venaient de Saint-Jean-de-Luz. L'officier qui les commandait était porteur d'un ordre de perquisition. Tandis que ses soldats exécutaient cet ordre en bouleversant le château de la cave au grenier, il apprit à Charlotte et à Mme Dominique, qui l'interrogeaient sur les motifs de ces mesures de rigueur, que le Directoire du département avait reçu l'avis que Dolissalde s'était enfui de Paris, avait supposé qu'il se cachait à Saint-Marsans. On fouillait la maison avec l'espoir de l'y trouver, son arrestation étant ordonnée par le Comité de Salut public. De la citoyenne Mongautier et d'Haristéguy, il ne fut pas question.

Charlotte respira, convaincue qu'Angélique et son compagnon étaient en sûreté. Quant à Dolissalde, puisqu'on le cherchait, c'est qu'on ne le tenait pas. Il restait donc toujours libre, réfugié quelque part, soit en France, soit à l'étranger. La perquisition, naturellement, fut infructueuse, et, pour la première fois, Charlotte commença à croire que Dolissalde était sauvé. Elle s'en ré-

jouit. Mais l'événement la troubla jusqu'au fond de l'âme. Dolissalde vivait. Elle était donc exposée à se rencontrer de nouveau avec lui. S'il revenait, que ferait-elle? que deviendrait-elle? Aurait-elle le courage de le fuir? Et à l'idée que ce courage lui manquerait, qu'elle resterait sous le même toit que cet homme dont le souvenir l'obsédait, et qu'un jour, oubliant Angélique, il se jetterait à la poursuite du bonheur, elle prévoyait un dénouement qui, par avance, l'emplissait d'épouvante et de remords. Mais c'était le dernier effort de ses préjugés contre son cœur. Le retour de Dolissalde devait consommer sa défaite et précipiter sa soumission à la destinée que les circonstances lui préparaient.

Pauvre Haristéguy ! soupira Charlotte.

Un matin, comme elle venait de sortir de sa chambre et gagnait le parc, elle fut saisie d'étonnement en apercevant sur la terrasse la silhouette d'un homme qui lui tournait le dos, et que de loin elle ne reconnaissait pas.

Elle se demandait qui il était, lorsqu'il fit un mouvement de son côté. Les appréhensions qu'elle avait éprouvées en le voyant se dissipèrent. C'était Haristéguy. Il se rapprochait d'elle. Mais elle n'eut pas la patience d'attendre qu'il fût à sa portée, et courut vers lui :

— Enfin, vous voilà revenu ! s'écria-t-elle.

— Revenu cette nuit, après avoir couru d'innombrables aventures, répondit-il.

— Que ne m'a-t-on avertie de votre arrivée? J'avais peur de ne pas vous revoir.

— J'ai supposé que vous dormiez, mademoiselle. Je n'ai pas voulu qu'on vous éveillât.

— Mais Angélique n'aurait pas dû avoir les mêmes scrupules que vous. Où est-elle? J'ai hâte de l'embrasser.

— La citoyenne Montgautier n'est pas rentrée avec moi. Elle est mariée et a suivi son mari.

— Mariée? répéta Charlotte anxieuse et soudain mordue au cœur par un soupçon. Est-ce Dolissalde qu'elle a épousé?

— Dolissalde? Non. Elle est la femme du marquis de Rosnière. En voici la preuve.

Il montrait à Charlotte l'acte de mariage que lui avait confié Angélique. Elle y jeta les yeux.

— Mais, alors, Dolissalde?...

— Rassurez-vous, dit Haristéguy, en désignant les croisées d'une chambre du premier étage; il repose. Quoique plus jeune que moi, il n'a pas ma vigueur Il tombait de fatigue; il s'est couché en arrivant. Il est vrai que le voyage a été rude.

Je ne l'oublierai jamais, je l'aimerai toujours.

Au soupçon si court de Charlotte succédait une joie immense et fiévreuse. Dolissalde en vie, là, si près d'elle, et, grâce au mariage d'Angélique, libre désormais d'aimer qui il voudrait et de se laisser aimer! Elle défaillait sous l'émotion, ne pouvant en croire ses yeux et ses oreilles, toute secouée par ce retour inattendu du voyageur, qui la faisait passer d'une trop longue angoisse au bonheur rêvé. Elle reprit :

— Angélique mariée, Dolissalde sauvé, comment cela s'est-il fait?

— Nous vous le raconterons, mademoiselle, répondit Haristéguy. Mais je dois vous dire d'abord que nul ne doit savoir que le citoyen représentant est revenu avec moi.

Charlotte comprit à demi-mot.

— C'est donc vrai qu'il est proscrit?

— Oui, proscrit : obligé de se cacher s'il veut sauver sa tête

— Mais, alors, pourquoi l'avoir conduit à Saint-Marsans? Il n'y est pas en sûreté. On y est venu pour l'arrêter.

— J'avais prévu qu'on viendrait. C'est ce qui m'a décidé à l'amener ici. Puisqu'on y est venu, il n'est pas probable qu'on y revienne. On ne voudra jamais croire que, traqué par ses ennemis il a eu l'audace de se cacher dans cette maison. C'est ailleurs qu'on le cherchera désormais, pendant que nous nous efforcerons de ne pas laisser soupçonner sa présence au milieu de nous.

— Dieu le protège et nous protège !

— Il l'a protégé déjà sur la route que nous venons de parcourir pendant trois semaines, observa Haristéguy. Nous voyagions à pied, la nuit; durant le jour, nous restions cachés dans les bois dans des granges, au bord des rivières, dans les oseraies ou sous les arches des ponts; nous évitions de traverser les lieux habités et plus nous approchions de Saint-Jean-de-Luz, où le citoyen Dolissalde est si connu, plus ces précautions devenaient nécessaires. C'est grâce à elles que nous sommes arrivés sains et saufs après avoir conjuré des dangers redoutables.

— Mais ces dangers ne va-t-il pas les retrouver ici ? fit Charlotte avec inquiétude. Sa cause est perdue; les Girondins vaincus n'ont plus un ami dans ce pays. Ceux même qu'ils obligèrent quand ils étaient puissants, les ont reniés, et, pour se faire pardonner d'en avoir reçu des bienfaits, sont prêts à les dénoncer Si l'on apprenait à Saint-Jean-de-Luz que Dolissalde est revenu vous ne le sauveriez pas.

— Je le cacherai si bien, qu'on ne découvrira pas sa retraite

— Mais vous, Haristéguy, vous qu'on savait dévoué à ses intérêts, ne voudra-t-on pas vous faire expier votre dévouement?

Haristéguy, d'un geste, rassura Mlle de Saint-Marsans.

— Moi, je ne crains rien, dit-il. Je sais comment il faut s'y prendre pour endormir les défiances. Je serai violent dans mes propos; je feindrai d'approuver les motions révolutionnaires. On me verra dans les clubs, et on m'entendra aussi, car je crierai plus fort que les enragés. Malheur à qui ferait mine de douter de mon civisme! Il faudra me pardonner, mademoiselle, si je devien un farouche sans-culotte, ajouta-t-il en souriant tristement. Je n'ai aucun moyen de protéger le citoyen Dolissalde, de vous pro

téger vous-même, ainsi que vos biens et les habitants de cette maison, si ce n'est, puisque les loups nous menacent, de hurler avec eux.

— Pauvre Haristéguy! soupira Charlotte en lui pressant affectueusement la main.

Maintenant qu'elle était tranquillisée sur le sort de Dolissalde, elle avait hâte de connaître les circonstances en lesquelles le mariage d'Angélique avec Rosnière avait été décidé et célébré. Haristéguy lui en fit le récit. Elle connut de la sorte les dramatiques incidents de la journée du 2 juin : la Convention assiégée par la Commune, obligée de livrer les Girondins; ceux-ci déclarés prisonniers; Dolissalde fugitif, arrêté dans sa fuite et menacé dans sa liberté, quand Rosnière était apparu à l'improviste pour le sauver; puis, le soir venu, la course à la recherche d'un refuge, l'arrivée au couvent des bénédictines, et, le lendemain ce mariage inattendu, célébré dans le mystère, après lequel Angélique était partie avec son mari, tandis que Dolissalde et Haristéguy, l'un proscrit, l'autre se faisant son complice, préparaient leur propre départ et entreprenaient, à travers la France terrorisée et devenue la proie des scélérats, ce voyage de deux cents lieues qui s'était heureusement et presque miraculeusement accompli.

Tandis qu'ils s'entretenaient ainsi, Manette et Mme Dominique vinrent les rejoindre. Haristéguy leur avait raconté déjà ce qu'il racontait à Charlotte. Mais elles l'écoutèrent de nouveau; elles ne se lassaient pas de l'entendre, Mme Dominique avec la sérénité d'une femme heureuse d'avoir retrouvé son mari, et Manette, quoique satisfaite du mariage d'Angélique, lui gardant rancune, lui reprochant de l'exiler loin d'elle.

— Il faut lui pardonner, disait Haristéguy, pour apaiser le mécontentement de la nourrice. C'est dans votre intérêt qu'elle vous laisse encore parmi nous. Pour atteindre la retraite où elle vit, il faudrait braver bien des obstacles. Elle a eu peur pour votre vieillesse. Elle préfère attendre, pour vous appeler, des jours moins sombres.

Manette feignait de se laisser convaincre; mais, en réalité, son regret, né d'une affection exclusive et jalouse, ne s'apaisait pas. Elle souhaitait de devenir petit oiseau pour voler auprès de sa chère Angélique.

Durant toute cette matinée, Mlle de Saint-Marsans rôda, impa-

tiente et nerveuse, autour de la chambre de Dolissalde. Elle passait et repassait sous ses fenêtres et devant sa porte; elle épiait son réveil, pressée de le revoir, de s'entretenir avec lui, de connaître l'état de son âme, maintenant qu'il avait dû renoncer à conquérir la tendresse d'Angélique.

— L'aime-t-il encore? se demandait-elle. Se consolera-t-il? Finira-t-il par l'oublier?

Ces questions auxquelles elle ne pouvait répondre, et que tant de fois elle devait se poser durant les jours qui allaient suivre, revenaient à tout instant sur ses lèvres comme un refrain et comme un écho de ses secrètes préoccupations. Sa volonté n'entrant pour rien dans ce déchirement de sensations si nouvelles, elle ne se reprochait plus de les subir, ayant tout fait pour s'y soustraire. Au surplus, il importait peu que sa volonté en fût ou non complice, puisque maintenant elle n'avait plus assez d'énergie pour les écarter. Le retour de Dolissalde achevait de la désarmer : ce retour, la perspective d'une existence qu'il allait rendre commune, et où, à tout instant, Charlotte verrait le proscrit, aiderait à le cacher, contribuerait à tromper la vigilance de ses persécuteurs. Alors qu'un rapprochement de tous les instants se préparait, comment aurait-elle pu se défendre contre l'amour qui la guettait? Se défendre? Elle n'y songeait plus. Résiste-t-on au tourbillon qui vous emporte?

Quelques heures plus tard, elle eut enfin le bonheur de voir Dolissalde. Manette et Mme Dominique étaient venues le saluer dans sa chambre. Haristéguy avait exigé qu'il n'en sortît pas. Personne ne connaissait son arrivée à Saint-Marsans. Il fallait entretenir cette ignorance, ne pas se montrer, ne pas s'exposer aux indiscrétions des domestiques. Dolissalde devait donc rester dans son appartement. Il y serait servi par Haristéguy et par Mme Dominique. Il n'y aurait de trêve à cette captivité nécessaire que le soir venu, lorsque ceux dont on pouvait craindre les indiscrétions seraient rentrés. Alors, le prisonnier serait libre de se promener dans le parc. On vivrait ainsi, au jour le jour. Si quelque danger se produisait, on modifierait ces dispositions. Le domaine était vaste. Haristéguy s'occupait d'y préparer d'autres asiles pour Dolissalde, afin qu'à la moindre alerte il passât rapidement de l'un dans l'autre.

Lorsque Dolissalde avait quitté Paris pour venir à Saint-Jean-de-Luz, ce n'est point une vie d'abdication et d'immobilité qu'il se

proposait. A l'exemple de ceux de ses collègues qui s'étaient enfuis, il voulait soulever son département, y recruter les braves gens qu'exaspérait la violence des Jacobins, se mettre à leur tête et marcher sur Paris afin d'y seconder le mouvement, concerté d'avance, que devaient préparer en Normandie Vergniaud et Barbaroux. Pour le décider à se réfugier à Saint-Marsans, Haristéguy avait encouragé ces projets. Mais, une fois en route, il s'était attaché à l'en détourner. Il savait que, dans les Pyrénées, les éléments d'une armée de réaction contre les violents n'existaient plus. Là, plus qu'ailleurs, la Terreur avait anéanti les courages et paralysé les bonnes volontés. Et puis, en raison de la guerre engagée entre la France et l'Espagne, la surveillance du Comité de Salut public s'exerçait dans le pays avec une rigueur inusitée. Toute tentative pour déchaîner des luttes intestines devait fatalement avorter. Dolissalde s'était laissé convaincre par ces conseils dont il allait bientôt reconnaître la sagesse. Il avait renoncé à ses desseins, contraint et forcé, et, dès lors, il ne lui restait plus qu'à se prêter avec docilité à tout ce qu'Haristéguy voulait entreprendre pour sauver sa tête mise à prix.

C'est de ces choses que, en présence de Manette et de Mme Dominique, il entretint Charlotte. Il regrettait de n'avoir pas suivi ses amis en Normandie. Mais il avait foi dans leur prochain triomphe. Il se promettait, si son espoir se réalisait, si les forces qu'ils étaient en train de mobiliser mettaient en déroute celles que la Convention dominée par la Commune envoyait pour les combattre, de lever, à son tour, dans son département, l'étendard de la révolte, afin d'aller grossir leurs effectifs. Mais, jusque-là, il était tenu d'attendre, de se résigner à l'immobilité et de se cacher, puisqu'il était poursuivi.

Charlotte l'écoutait, attentive, louait sa prudence, n'approuvant les plans qu'il exposait que ceux qui le fixaient à Saint-Marsans pour une durée qu'elle souhaitait longue et paisible.

— Ne songez pas à nous quitter, lui disait-elle. Ici, vous êtes en sûreté. Il n'en serait plus de même si vous alliez ailleurs.

Elle prêchait un converti. Il comprenait que son salut dépendait de sa patience, et que s'éloigner d'un asile où l'environnaient une inépuisable sollicitude et un ardent dévouement serait jeter au sort, qui venait de se prononcer en sa faveur, un imprudent défi.

Manette et Mme Dominique s'étant éloignées, Dolissalde et

Charlotte restèrent seuls. Alors, ils abordèrent un autre sujet, ce mariage d'Angélique qui avait détruit les dernières espérances de Dolissalde et en avait allumé d'autres dans le cœur de Charlotte, dont elle retenait l'aveu, bien qu'elle s'y fût attachée passionnément et qu'elle en appelât la réalisation prochaine. Interrogé par elle, il lui confessa que cet événement n'avait pu le guérir de son amour. Il chérissait Angélique comme si elle était libre encore. Il ne pouvait se résoudre à croire qu'elle fût perdue pour lui. Et cette confession si douloureuse pour Charlotte et qu'il ne lui eût pas faite s'il avait su à quels sentiments elle était livrée, il la couronna par ces paroles :

— Je ne l'oublierai jamais, je l'aimerai toujours, et, puisqu'elle ne peut plus être à moi, ce sera comme si elle n'était plus. Je porterai éternellement son deuil.

Que ne frappait-il Charlotte d'un poignard! Elle eût moins souffert en sentant sa chair se déchirer qu'elle ne souffrit en entendant ce langage. Il résonnait à ses oreilles ainsi qu'une dure sentence prononcée par un juge implacable. Comme elle voulait ne pas laisser surprendre son secret, elle dissimula et feignit de traiter légèrement cette formelle déclaration.

— C'est ainsi que l'on parle d'abord, dit-elle, une pointe de raillerie dans la voix. Au lendemain du jour où on fut blessé, on croit que la blessure ne se cicatrisera pas. Mais, plus tard, quand elle est guérie — et elle guérit toujours — on tient un autre langage. Vous n'échapperez pas au sort commun, Dolissalde ; vous vous consolerez.

— Jamais ! jamais ! affirma-t-il.

Elle renonça à laisser se prolonger un débat si pénible et se contenta de répondre :

— Puisse le ciel vous venir en aide !

— Le ciel, s'écria-t-il, que peut-il pour moi ?

— Il peut mettre sur votre route une autre femme, ouvrir de nouveau votre cœur à l'amour, en même temps que le sien.

Elle s'arrêta ; elle venait de s'apercevoir qu'elle recommençait la querelle. Elle se faisait honte intérieurement de son insistance intéressée. Quant à lui, il conserva son attitude de désespérance inguérissable et résignée, et, sans répondre, il marqua d'un geste qu'il est des douleurs dont rien ne console, des souvenirs que rien n'efface, et que celui d'Angélique resterait toujours vivant dans sa mémoire et dans son cœur.

Charlotte le quitta en proie au découragement et à la tristesse, umiliée de lui avoir tenu un langage si propre à la trahir, et non eulement de n'avoir pas été comprise, mais encore d'avoir acquis a certitude qu'il voulait s'enfermer dans son malheur comme ans un refuge impénétrable à quiconque serait tenté de le con-oler. Et ce qui ajoutait à son humiliation, c'était de découvrir nfin, avec une évidence aveuglante, ce que, depuis tant de ours, elle s'obstinait à ne pas regarder en face : l'amour qui la ossédait. Formé lentement sous l'influence d'événements im-révus, tour à tour accepté comme une nécessité qu'il fallait ubir, combattu comme un ennemi, discuté, raisonné, bafoué, nié, ause de remords amers et sujet de joies enivrantes, il éclatait aintenant, brisant tous les obstacles, s'emparant, sur le terrain ù il avait germé, de toute la place nécessaire à son épanouisse-ient. Que pouvait Charlotte pour lui barrer la route ? La convic-on même que Dolissalde ne le partageait pas ne suffisait plus à a arrêter la croissance. Arbuste vigoureux venu sur un sol ierge, il poussait de tous côtés ses tiges, prêt à fleurir, dussent es fleurs se flétrir sans avoir été cueillies.

Ainsi, elle cessait d'être maîtresse de son cœur. Après l'avoir ujours dominé, elle en devenait l'esclave ; il fallait lui obéir et mer cet homme qui venait de déclarer qu'il n'aimerait jamais ne autre femme qu'Angélique. C'était assez pour enfanter le us cruel des supplices et, durant quelques heures, Charlotte en onnut toutes les horreurs. Mais une crise si violente ne pouvait urer. Peu à peu, elle s'apaisa. A vingt ans, on ne perd pas à mais l'espoir du bonheur. On porte en soi des trésors d'énergie our réagir, et il n'est pas de douleur dont la jeunesse ne vienne bout.

Charlotte aimait. Sa confiance, un moment ébranlée, devait naître de son amour même. Elle ne tarda pas à se convaincre u'elle était en train de la recouvrer.

Lorsque, pour la seconde fois, elle se retrouva en présence de olissalde, elle entrevit dans l'avenir, à la faveur de l'apaisement ui s'était fait en elle, cette victoire dont elle avait d'abord douté. our effacer dans ce cœur meurtri le souvenir d'Angélique, elle ssédait des armes : beauté virginale, grâce fière, esprit alerte, ut ce qui embellit et tout ce qui séduit, et la plus puissante de ates : son amour. Elle possédait encore quelque chose de plus, possibilité de voir Dolissalde tous les jours, de se dévouer pour

lui et de l'attendrir peu à peu en se dévouant. Enfin, elle avait devant soi, pour la seconder, le temps, et c'est de lui plus encore que de tout le reste qu'elle attendait le prix de sa constance.

XV

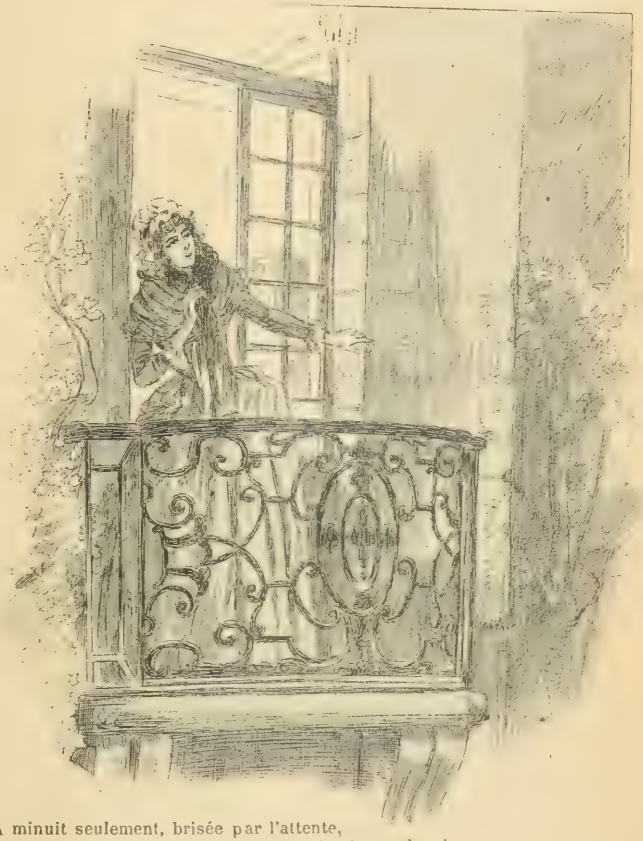
LES DESSOUS D'UN MARIAGE D'AMOUR

On touchait à la fin de septembre. La nuit venait. Elle voilai de ses premières ombres les sites agrestes qui font de la vallé de Chevreuse où s'étaient réfugiés, en quittant le couvent de bénédictines, Angélique et son mari, un des plus beaux pays d monde. Le petit village qu'ils habitaient, Laverrière, à mi-chemi entre Versailles et Paris, s'endormait dans la beauté mélanco lique du soir.

Sur la route, au bord de laquelle leur maison basse et modest déroulait sa façade fleurie et les vieux murs de son jardin passaient de rares promeneurs, des Parisiens que la Terreur avait chassés, eux aussi, de la ville en proie à de sombre orages, et qui demandaient à la nature, à l'heure où, plus encor que le jour, elle s'épanouissait dans les floraisons embaumée de l'été finissant, l'aumôme d'un allégement de leurs soucis l'oubli momentané de leurs malheurs privés et des calamité publiques.

En ces sombres jours où la Terreur, peu à peu, avait pénétr partout, il n'était guère de contrée en France où elle n'exerçâ ses ravages. Presque partout, le pouvoir local appartenait au violents, aux énergumènes, « aux enragés », comme on disait sortis, pour la plupart, de la lie de la population, toujours dispo sée à exagérer les ordres du Comité de Salut public, et à en ac croître la rigueur par la brutalité de l'exécution. Cependant, e certains endroits, se rencontraient encore des municipalités com posées de braves gens qui s'efforçaient d'atténuer cette rigueu et de venir en aide aux malheureux. Ce phénomène se produis notamment dans plusieurs localités des environs de Paris, Sceaux, à Croisy, à Chatenay, à Champigny, ailleurs encor Aussi, beaucoup de Parisiens s'étaient-ils retirés là, en fuyar les horreurs de Paris.

Le village de Laverrière fut un de ces coins privilégiés. Il était devenu en quelque sorte un lieu d'asile. C'est parce que Rosnière le savait qu'il y avait conduit Angélique. En y arrivant ils y avaient trouvé quelques familles qui étaient venues s'y installer, et parmi lesquelles lui-même comptait des amis. Ces réfugiés vivaient entre eux, se réunissaient chaque jour, mettaient en commun leurs angoisses et leurs ressources, tâchaient de se créer une existence supportable, en attendant de pouvoir reprendre leur ancienne existence, si profondément troublée par la Révolution. Angélique et son mari avaient reçu d'eux un accueil fraternel, et pouvaient maintenant se croire à l'abri du fléau qui sévissait cruellement ailleurs.



A minuit seulement, brisée par l'attente, elle allait se résoudre à prendre du repos.

C'est là qu'ils avaient goûté les premières ivresses de leur amour et, à ne considérer que les apparences de leur vie, elle semblait être tout au bonheur.

Pourtant, quiconque, durant cette soirée, eût surpris Angélique et l'eût vue telle qu'elle était, seule, sur son étroit balcon où elle se tenait accoudée, les yeux fixés du côté de Paris, sur la route dont elle pouvait au loin suivre les sinuosités, eût deviné qu'une sourde inquiétude troublait son habituelle sérénité. Elle attendait Rosnière. Parti la veille, en promettant de revenir le lendemain, dès le matin, il n'était pas encore revenu, et la prolongation de son absence alarmait Angélique.

Depuis leur arrivée à Laverrière, après leur mariage, il avait fait d'autres courses pareilles, en prétextant de son dévouement à la cause royale, de la nécessité de se concerter, en vue de soulèvements prochains, destinés à seconder ceux de la Vendée, avec les membres du comité royaliste qui s'était organisé à Paris, et y fonctionnait en secret dans l'intérêt des princes proscrits. Chaque fois, en le voyant s'éloigner, sa femme avait senti son cœur se serrer à la pensée des dangers qu'il allait courir. Mais, comme toujours il était rentré à l'heure dite, comme à chacun de ses retours il raillait ses frayeurs et ses inquiétudes, comme il prétendait que sous son uniforme de garde national il pouvait circuler librement et défier toutes les surveillances, elle avait fini par s'accoutumer à ces voyages, encore qu'elle soupçonnât qu'il ne lui en avouait pas les véritables causes. Pourquoi allait-il si souvent à Paris ? Pourquoi ces courses périlleuses, espacées au début, se multipliaient-elles maintenant au point de se renouveler toutes les semaines ? Elle n'en savait rien, ou plutôt elle n'en savait que ce que lui-même en disait. Mais disait-il la vérité ? Elle l'avait cru d'abord, elle voulait le croire encore et ne le croyait plus.

Qu'elle doutât de lui si peu de temps après leur mariage, c'était au moins la preuve que, par quelque côté, Rosnière avait trompé son espoir et altéré sa confiance. Rien de plus vrai : elle n'avait plus la foi robuste des premiers jours. Il lui semblait que, dans le cœur de ce mari qu'elle s'était choisi sans l'avoir assez étudié pour le bien connaître, une lassitude du bonheur, déterminée peut-être par l'habitude comme aussi par la fougue qu'elle-même avait mise à se donner, succédait à l'amoureuse fièvre de la lune de miel. On eût dit que Rosnière, rapidement rassasié des témoignages d'une tendresse trop ardente pour être habile, se marchander et rallumer, en se marchandant, des flammes plus vives, s'était apaisé tout à coup.

Les circonstances en lesquelles ils s'étaient mariés ne disposaient que trop Angélique à se défier de lui. Si d'abord sa foi avait été entière, il avait suffi pour l'ébranler de ce ralentissement visible de la passion qu'elle s'enorgueillissait d'avoir inspirée et de partager. Ce n'était encore que des traits sans signification précise, des préoccupations surprises par l'œil vigilant de la femme, et dont les motifs lui échappaient, de légers mensonges pardonnables peut-être entre époux que les convenances seules ont unis, alors que ceux qui se chérissent sont toujours incités à les considérer comme des offenses à l'amour, des riens, en un mot, mais des riens qui étaient tout.

D'un homme qu'elle n'eût pas aimé avec une tendresse exclusive et jalouse, Angélique les eût sans doute tolérés et ne s'en fût pas alarmée. De Rosnière, elle ne pouvait les souffrir ni s'y résigner! Elle s'en était donc inquiétée avec une vivacité douloureuse.

Puis, quand ces symptômes d'un changement si bien fait pour la déconcerter s'étaient aggravés, de la multiplicité des voyages à Paris, elle avait frissonné en se demandant si c'en était fait de son bonheur, s'il allait s'effriter, s'en aller par morceaux.

Ce n'est pas qu'elle mît en doute la sincérité de son mari ; elle n'en était pas encore là. Mais si déjà elle n'occupait plus dans sa vie la première place, que ne pouvait-elle redouter pour l'avenir? Tout arrive, et peut-être cette première défaillance d'un amour qu'elle avait cru non moins ardent que le sien ne serait-elle que le prélude de la trahison. Aimer moins, n'est-ce pas se préparer à ne plus aimer? Elle se souvenait alors de la rapidité avec laquelle était accompli son mariage, qu'il était l'œuvre de sa volonté, plus encore que de celle de Rosnière, qu'il n'y avait consenti que contraint et forcé, quand il ne pouvait plus s'y soustraire sous peine de déloyauté et après s'être convaincu qu'à ce prix seulement la femme qu'il aimait serait à lui. A la lumière de ce souvenir, les doutes d'Angélique, d'abord vagues et passagers, s'étaient fortifiés jusqu'au moment où, ce soir-là, l'absence de Rosnière, en se prolongeant, venait les accroître, les transformer en désillusions décevantes et cruelles. Elle en avait l'âme déchirée, et, tout en fouillant du regard la route si blanche dans la nuit, où elle espérait voir apparaître enfin l'absent, elle laissait couler ses larmes. Ce n'était pas la première fois qu'elle en versait depuis

son mariage. Mais jamais elle n'en avait versé de plus amères.

Livrée à ces transes, elle attendit longtemps. Au fur et à mesure que l'heure avançait, les promeneurs devenaient plus rares. Bientôt il n'en passa plus. Dans le village, les lumières qui brillaient aux fenêtres, l'une après l'autre, s'éteignirent. Au clocher de l'église, les heures sonnèrent; elle en entendit onze fois le tintement. Cependant, elle restait toujours à la même place, résistant à la fatigue, au sommeil, voulant que son mari la trouvât debout, connût ses anxiétés, sa douleur, convaincue que, si elle se couchait et s'endormait avant son retour, il croirait que ses tardives rentrées la laissaient indifférente, et qu'il s'y accoutumerait.

A minuit seulement, alors que, brisée par son attente, elle allait enfin se résoudre à prendre un repos nécessaire, le retour de Rosnière mit fin à son supplice. Ce fut d'abord, au loin sur la route, un bruit de pas qu'elle percevait à travers le silence, et qui, progressivement, se rapprochait. Bientôt, au tournant du chemin, sur le ruban poudreux, desséché par la chaleur du jour, une silhouette se dressa, un homme qu'elle voyait maintenant marcher après l'avoir entendu sans le voir. La silhouette, avançant toujours, grandissait peu à peu, se découpait avec plus de netteté sur l'horizon rayonnant d'une lumière argentée. C'était lui, enfin. Angélique le reconnut à l'étincellement métallique des boutons de son uniforme et de sa buffleterie, au bonnet de police qui complétait cet uniforme. Elle respira, soulagée, follement heureuse de le revoir vivant, et, du même coup, son supplice terminé, elle traitait de chimères ses jalousies de tout à l'heure.

En hâte, elle descendit pour aller ouvrir au voyageur. Quand il arriva au seuil de sa maison, elle se trouva là pour le recevoir. Elle l'accueillit d'un cri où vibrait sa joie soudaine et intense, se jeta dans ses bras, l'étreignit des siens qui tremblaient.

— Pourquoi ne t'es-tu pas couchée ? demanda-t-il d'un accent de reproche.

— Je n'aurais pu dormir. Toujours, quand tu t'absenteras, je t'attendrai debout. Peut-être cela te fera-t-il revenir plus vite.

Il souriait, surpris et enchanté de n'être pas accueilli par des récriminations, flatté dans son orgueil par des paroles où résonnait un écho des angoisses qu'avait déchaînées son absence.

— C'est folie de te tourmenter ainsi, objecta-t-il.

— Si tu veux que je cesse de me tourmenter, ne pars plus

Oh! de grâce, ne pars plus, répéta-t-elle suppliante, humble et tendre. Je suis trop malheureuse quand je te sais là-bas, à la merci des scélérats qui règnent dans Paris, et, de là, sur toute la France. Que deviendrais-je si tu étais arrêté, si les complots auxquels tu participes étaient découverts?

Il l'interrompit, et, couvrant de baisers ses cheveux, il lui dit avec condescendance, comme si elle eût été un petit enfant et comme s'il eût voulu l'apaiser :

— Te refuseras-tu toujours à croire que je ne cours aucun danger?

— Je le crois quand tu me le dis. Mais, dès que tu es parti, je cesse de le croire. De grâce, époux chéri, promets-moi que nous ne nous séparerons plus. Promets.

Et si touchante en sa candeur était cette prière que, vaincu, il répondit :

— Eh bien! oui, je le promets.

— Je veux plus encore.

— Quoi donc?

— Jure, jure sur notre amour.

— Un serment! s'écriait-il railleur. Soit, je le fais.

Elle se rassurait, du moins en apparence, oublieuse de ce qu'elle avait souffert, ne songeait qu'à jouir de sa félicité reconquise, et, les portes closes, elle conduisait son voyageur revenu, dans une salle du rez-de-chaussée, où, sur un coin de table, un souper froid l'attendait. Ils s'assirent à côté l'un de l'autre, et il se jeta tout affamé sur ce repas qu'elle-même avait préparé pour tromper son impatience. Elle le regardait manger, silencieuse, attendant qu'il eût fini pour lui poser les questions qui brûlaient sur ses lèvres, pressée de savoir pourquoi son absence avait été si longue, mais se reprochant d'avoir suspecté sa fidélité, douté de sa franchise, comme si l'on pouvait tromper et mentir quand on portait tant de loyauté sur son visage.

Lorsqu'elle le crut disposé à répondre, elle l'interrogea, et, n'osant aller droit au fait, elle procéda par détours.

— Que fait-on dans Paris? Qu'y dit-on?

— Ce qu'on y faisait et ce qu'on y disait, il y a huit jours, répliqua-t-il. Les uns ont peur, tremblent, gémissent, pleurent, se cachent, conspirent, tentent de s'enfuir ou meurent; les autres brillent, menacent, proscrivent, emprisonnent, tuent. Comme toute la France, Paris est divisé en deux camps : les oppresseurs

et les opprimés. Les opprimés sont les plus nombreux; s'ils se révoltaient, la patrie serait délivrée. Mais les oppresseurs sont les plus audacieux, ils règnent par leur audace. Ils ont élevé la guillotine à la hauteur d'un principe, ils en précipitent le fonctionnement. Les innocents s'y succèdent; la reine y montera, les Girondins après elle; ce sera la vengeance de Marat assassiné. Mais les bourreaux auront leur tour, et ce sera la vengeance des victimes.

A cette allusion au prochain supplice des Girondins, Angélique avait tressailli. Elle songeait au fidèle ami dont le souvenir, depuis son mariage, hantait souvent sa mémoire, de qui elle ne recevait jamais plus de nouvelles et dont elle ignorait le sort.

— Parmi ces victimes dont tu parles, comptes-tu Dolissalde? demanda-t-elle.

— Je ne sais ce qu'il est devenu, et s'il a pu, grâce à Haristéguy, se réfugier à Saint-Marsans. Mais j'ai la preuve qu'il n'est pas prisonnier dans Paris.

— La preuve! reprit Angélique, comment es-tu parvenu à te la procurer?

— En m'informant dans chaque prison, en obtenant à prix d'or communication des registres d'écrou.

— Et tu n'as pas eu peur d'aller les consulter, ces registres de mort! Oh! l'imprudent! Oser entrer dans les prisons! As-tu songé que tu étais exposé à n'en pas sortir?

— Bah! mes précautions avaient été bien prises, si bien prises que, de ces aventures, je reviens sain et sauf.

— Alors, c'était afin de rechercher Dolissalde que tu es allé si souvent à Paris?

— Afin de le rechercher et de le secourir, si je l'avais trouvé.

— Mais cette fois, est-ce dans ce but que tu as prolongé ton séjour dans cet enfer, d'où s'éloignent ceux qui le peuvent? questionna encore Angélique.

— C'est surtout pour arracher à la mort deux malheureux qui allaient périr, et que j'ai eu le bonheur de mettre en sûreté.

Angélique se leva radieuse.

— Voilà donc pourquoi tu m'as quittée si souvent, fit-elle avec enthousiasme, et pourquoi, durant tout aujourd'hui, tu m'as fait attendre ton retour! Que ne l'as-tu dit avant? J'aurais tremblé pour ta vie, je n'aurais pas douté de ton cœur.

— Et tu en as douté? demanda Rosnière, les yeux subitement assombris, les traits contractés.

— A qui la faute? continuait Angélique. Tes fréquents voyages, tes explications embarrassées, ton visible souci de ne pas me laisser découvrir la vérité...

— Si je te l'avais avouée, tu serais morte de peur, ma pauvre mignonne, interrompit Rosnière qui se remettait.

Angélique laissa tomber sur lui un regard très doux et très ferme à la fois, et lui dit :

— Comme tu me connais peu, cher mari! Me croire capable de mourir de peur, moi? Mais laissons cela, et parlons de ces malheureux que tu avais entrepris de sauver. Sont-ils sauvés?

— Ils le sont depuis quelques heures. J'ai eu le bonheur de les faire sortir de Paris, alors qu'on les cherchait de toutes parts pour les incarcérer.

— Qui sont-ils?

Pour répondre à cette question, Rosnière commença un long récit.

Il remontait jusqu'aux jours de sa première jeunesse, au temps où il venait d'entrer en qualité de lieutenant dans l'armée du roi.

Au régiment, il s'était étroitement lié avec un gentilhomme breton, le baron de Kergoët, officier comme lui, son aîné par le grade et par l'âge, plus tard, au moment de la Révolution, les deux amis avaient pris une voie différente. Tandis que Rosnière émigrait, Kergoët se ralliait aux idées nouvelles, conservait son emploi militaire et servait dans l'état-major de Dumouriez. Par malheur, la défection de ce général brisait bientôt sa carrière et le ramenait à Paris sous le coup des plus graves soupçons. Là, sa jeune femme — car il était marié — l'attendait. Réuni à elle, il ne caressait d'autre espoir que celui de ne pas la quitter, d'attendre à ses côtés la fin de la tourmente, en se faisant oublier. Soudain, il avait appris que le Comité de Salut public préparait son arrestation. Il fallait se cacher, s'enfuir. Il en cherchait les moyens, lorsque Rosnière, l'ayant retrouvé par hasard, s'était mis à son service, en souvenir d'une affection redevenue, après leur rencontre, aussi vive que par le passé, et avait pu sauver en même temps le mari et la femme.

— Où les as-tu conduits? demanda Angélique, ce récit terminé.

— A Versailles, répondit Rosnière.

— Pourquoi pas ici ? Puisqu'ils sont tes amis, ils sont les miens. C'est avec empressement que je les aurais reçus. La maison n'est pas grande, mais elle eût suffi à nous abriter tous.

Cette offre spontanée parut émouvoir Rosnière.

— Je n'osais pas te demander l'hospitalité pour eux, dit-il. Mais, puisque tu consens à les recevoir, j'irai les chercher demain, et, si tu veux, nous les garderons jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un autre asile où ils soient en sûreté.

Angélique donna son assentiment à ce projet sans hésiter, heureuse de plaire à son mari, dont les explications, en dissipant les ténèbres dans lesquelles, depuis si longtemps, elle se débattait, venaient de ranimer sa confiance et rassurer sa tendresse. Cette nuit-là, elle dormit paisiblement. De nouveau, elle avait foi dans l'avenir.

Ernest Daudet.

(*A suivre.*)

PASSAGÈRE [1]

(*Suite.*)

Le troisième matin, ils avaient déserté *La Liane* avec le projet de muser deux ou trois jours d'Antibes à Cannes, de Nice à Monaco.

Etait-il assez ravi de la sentir à son bras !... Et quel régal, leur premier déjeuner dans une auberge, au bord de la mer, sous un figuier aux feuilles neuves !... Elle, si jolie, tout heureuse, adorablement coiffée, moulée enfin dans une robe claire, unique, une robe qui était tout elle !... Au fond de l'antique landau qui les menait le long de la côte, et plus tard en chemin de fer, il lui prenait à tout instant la main, la gardait dans les siennes, s'imprégnait de tendresse à vouloir l'imprégner de son désir, la sentait enfin à lui, guettait la nuit lente à venir et savourait à la même minute les délices de cette promenade à deux sous la joie du ciel, dans la féerie du désir à peine suranné des montagnes et de la mer. Ensuite ?... Ah ! ensuite !... Il ne savait plus où ils avaient dîné, ni dans quel théâtre on leur avait infligé la banalité d'une vieille musique italienne ; mais comme il le revoyait, leur hôtel !... Dans le vestibule, Louise les attendait, avec de

Bientôt, elle lui caressa les cheveux.

(1) Voir les numéros depuis le 25 Décembre 1897.

menus bagages : « J'ai retenu les chambres de Monsieur et de Madame. » Les chambres !... Ils avaient suivi cette fille : ils s'étaient quittés, — dans un couloir encore, avec, en plus qu'à bord, deux haies de bottes et de bottines conjuguées au seuil des portes !

Et le lendemain, les choses étaient allées de même, le pluriel et leur séparation. Le cinquième jour enfin, — le cinquième depuis l'embarquement ! — et dans la matinée du sixième, — hier, — c'avait été la mer qui s'interposait entre eux. *La Liane* devait fuir devant le temps. Elle embarquait ; le pont fuyait sous leurs semelles dans des accès de tangage qui leur décrochaient l'estomac : des embruns les aspergeaient jusque sur la passerelle, et, entre deux abois du vent, les à-coups de la barre, des bris de vaisselle, le heurt de tous les objets qui n'étaient pas *saisis* ou qui se démarraient, faisaient sursauter Germaine étendue sur un divan dans le kiosque de timonerie. Elle blémissait, et luttant mal contre sa pitié, bêtement fier aussi de tenir bon encore, il s'était penché vers elle. « Mais vous avez le mal de mer, ma pauvre amie ? » Sans doute elle percevait dans sa voix l'ironie d'un reproche. « Pardonnez-moi, chuchotait-elle... J'ai un peu menti en disant que je n'étais jamais malade... mais j'avais tant envie que vous m'emmeniez ! »

Méfiant encore, il s'était attendri, pour se le reprocher le soir, quand, le vent presque tombé, le cap mis au sud-est et renonçant à voir Naples, le yacht faisait route sur l'Egypte. Car Germaine guérie redevenait pour lui l'inconnu, le secret, l'irritante présence, l'anormale hantise, et, de bonne heure, le laissait seul à sa maugréante colère, dans la nuit.

Que faisait-elle à présent ? Le hamac s'était arrêté. Sans nul doute, elle allait tantôt le fuir encore... Tout le jour, elle l'avait assoupi, le contraignant à reprendre une aquarelle qu'elle surveillait, entre deux calmes discussions d'art. L'allégresse du beau temps reparu, du ciel plus jeune, de la tiédeur des brises baignait ses grands yeux redevenus clairs. En sa bonne humeur, elle consentait même à poser devant l'éternel objectif du docteur qu'à peine parti, elle caricaturait d'un crayon moqueur sur un feuillet d'album. Et lui, « son Henri », il riait, oubliait tout. C'est alors qu'il lui avait offert de monter le hamac. Elle s'y installait, et, tout à coup, parce qu'il était trop près sans doute, les mains frôleuses, elle entortillait ses chevilles avec sa robe, se fermait à lui, les yeux mi-clos, la lèvre dure. Il avait aussitôt boudé, mais la

puérile bouderie prolongée jusqu'au dîner, sans que Germaine « revînt », s'était faite colère, cette colère d'à présent qu'il crachait au sillage.

Et las de ruminer, par terreur aussi de se retrouver ridicule encore et plus maladroit, Fresneaux jugea dévidé son rouleau, s'efforça d'arrêter la revue de ses souvenirs. L'anomalie de son cas aussi bien, songea-t-il, était son œuvre. Qu'il rabaissât Germaine ou non, n'était-ce pas sa propre faute, à lui, s'il n'avait pas encore percé le mystère entourant sa passagère, et, par suite, démêlé la façon dont il la devait prendre ? Elle avait voulu parler, et, moins par crainte du mensonge prévu que par une candide générosité plutôt, il lui avait fermé la bouche. Dès lors, comment, aggravant les choses, était-il allé à l'au-delà ? Une amie, — ou une maîtresse. Ainsi se posait le dilemme ; et s'il souhaitait posséder les deux au risque de casser le joujou et de perdre celle-là avant celle-ci, pourquoi ne se décidait-il pas à vouloir?...

Mais il ne se décidait même pas à quitter la lisse sur laquelle ses coudes se rivaient. Dans un mépris de soi-même, ses colères tombaient à une tristesse affreuse. Par-dessus tout, — peut-être par association d'idées, à cause du facile symbolisme et de la rhétorique banale des plaintes qu'il se formulait tout bas, — il se trouvait stupide, d'une sottise dont un homme, il le savait trop, se console peut-être, au moins avant trente ans, mais qu'il ne pardonne pas aux autres et dont plus tard son orgueil humilié gardera toujours rancune à la femme.

A ce moment, une main se posa sur son épaule. Il sursauta.

— Ne voyez-vous pas qu'il est tard, Henri ?... Si nous rentrions...

La voix caressait. La main dans l'ombre avait trouvé la sienne, s'y fondait, et il se roidissait mal, déjà repris, tandis qu'il balbutiait d'hypocrites excuses :

— Je vous croyais endormie...

Elle secoua la tête, eut un petit rire qui mourut court, et, s'appuyant à son bras, elle l'emmena. L'obscurité sur le pont les noyait tous deux. Tour à tour, il la sentait légère et lourde, lente et pressée, comme si des choses derrière elle, agripant sa robe, avaient tenté de la retenir.

A l'escalier, il s'effaçait afin de la laisser descendre la première. Elle se pencha pour retrousser sa robe, se redressa, et le et subit d'une lampe nimba ses cheveux, sa nuque, son cou, son

buste qui s'enfonçaient dans la descente. Le fanal maintenant masqué par une révolution de la rampe, elle semblait entraîner la lumière avec elle, et fuir, et se perdre, comme un rêve. Et l'homme qui luttait contre la tentation, contre le charme, dans la prévision d'une séparation tout à l'heure, se précipita d'un élan. Décuplé dans sa fièvre, un frou-frou d'étoffes battait la charge à son désir.

A la dernière marche, elle l'attendait. Elle reprit son bras, s'appuyant toute à lui, comme s'il leur restait un long trajet à parcourir. D'abord il frissonna, puis sentit qu'il allait la haïr irrémédiablement pour la férocité de ce nouveau mensonge. Mais, à sa porte, elle ne le congédia point, ouvrit, s'effaça seulement à son tour, et, durant une seconde effroyablement longue, ils s'immobilisèrent tous deux, les paupières baissées.

A la fin, Fresneaux esquissait un geste. Sans qu'elle eût bougé, sans qu'elle eût relevé la tête, un vent de cave passait sur son amour.

— Bonsoir, Germaine ! balbutia-t-il, la gorge étreinte.

Elle tressaillit, ses yeux se levant enfin, et une horreur infinie noya le cœur du mâle sous leur regard d'esclave.

Doucement il se dégagea, la salua sans la voir, et s'enfuit. Mais il atteignait à peine le seuil du salon, qu'elle le rejoignait, et, d'une voix qu'il ne lui connaissait point :

— Décidément, il est moins tard que je ne croyais... C'était l'obscurité là-haut ! J'avais presque froid...

Il répondit un vague : oui, et, sans savoir, tomba sur le divan central, sous le dais des palmes vertes dont le faisceau entourait le mât. Mme Weber restait devant lui, debout, les bras inquiets, tremblante si visiblement, qu'un remords en lui filtrait tout de suite, une honte, peut-être.

— Tenez, reprit-elle, voyez mes mains glacées...

Elle les lui mettait au front, ses pauvres mains d'enfant qui, se refusant à la complicité du mensonge, le brûlaient ; et elle ne les retirait pas, plus près de lui, plus près, d'un invisible glissement qui la mettait toute dans ses bras, sur ses genoux presque. Et elle parlait sans qu'il l'entendît, et sans doute sans qu'elle s'entendît non plus, l'œil égaré sur les dentelures des plantes vertes ou dans un angle noir de la pièce. Bientôt, elle lui caressa les cheveux, courbée vers lui, son corsage, son cou, son menton passant et repassant devant ses lèvres, la tiédeur de sa chair s'insinuant en

lui, l'élasticité de ses flancs, la souplesse de sa taille se trahissant à des effleurements prometteurs.

Il se taisait cependant, le souffle court, le pouls en déroute, la bouche sèche, prêt à la prendre, vaincu, lorsque le souvenir le traversa de la première soirée passée près d'elle dans ce même salon. Il revit la Germaine du premier soir, et, se roidissant, il se trouva lâche afin de la mieux mépriser.

Le regard qu'il lui jeta alors, ce regard qui la traitait de *fille*, la détacha de lui violemment.

Lente, automatique, Mme Weber s'éloignait. Un silence tomba, s'éternisa, que brusquement un accord rompit. Elle s'était mise au piano comme le soir dont il venait de se rappeler la douceur, et l'on aurait dit qu'elle obéissait à une suggestion mentale.

— Voulez-vous, dit-elle humblement, de cette même voix étrange et mal affermie qui n'était point d'elle, voulez-vous que je vous fasse un peu de musique?...

Elle commença :

Que m'importe que tu sois sage...

Alors Fresneaux lui prit les poignets.

Déjà il était debout, lui touchait le bras pour l'arrêter, et ils se regardèrent de nouveau dans les yeux, jusqu'à l'âme :

— Vous l'aimiez, ce morceau, balbutia-t-elle. Ah ! ce soir-là, vous...

Elle s'interrompit, secoua la tête, essaya de continuer, et deux larmes jaillirent sous ses paupières.

Fresneaux les regarda couler, ces larmes, dans un soulagement muet, ainsi que s'il avait pleuré lui-même, ses nerfs détendus tout d'un coup : et dans sa libération d'âme et de sens, une jouissance pointait, vaguement sadique, un plaisir vengeur à la voir souffrir.

Seulement, elle lui avait pris les mains, et voilà qu'en les pétrissant nerveusement, elle laissait déborder sa plainte :

— Qu'avez-vous donc ? Que vous ai-je fait ? Que voulez-vous de moi ?... Vous étiez si bon, l'autre soir ! Vous m'aviez tant remuée !... Oh ! je n'ai rien oublié, allez... Je voulais... Mais, voilà, tantôt, je vous ai vu fâché, malheureux à cause de moi. Alors... Pourquoi m'avez-vous repoussée tout à l'heure, dites ?... Je ne suis pas vile, Henri, et vous le savez, vous ! Vos yeux me l'ont bien fait comprendre, l'autre fois...

Elle sanglotait, et il se retenait mal déjà de lui demander pardon, tout pénétré de ce deuil qui pleurait devant lui.

— Pourquoi détournez-vous les yeux ? Vous m'affirmiez que j'étais belle. Je le suis encore ou je le redeviendrai. Et je suis triste... si triste !... comme dans cette chanson de Baudelaire, tenez !... Regardez-moi, Henri : laissez-moi croire que vous ne m'en voulez plus. Vous m'aviez assurée l'autre jour que j'étais... agréée. Est-ce que vous avez changé d'avis ?...

Elle se tut, et ses larmes continuaient à couler lentes et lourdes, noyant l'héroïque apprêt de son sourire, emportant sa superficielle résignation. Alors Fresneaux lui prit les poignets qu'il baisa fervemment, chastement ; mais ce qu'il répondit, il le murmura, comme se le chuchotant à soi-même. Dans un balbutiement son tendre remords passa et tout ce qu'il n'osait point lui crier. Ne devinerait-elle pas, en effet, qu'il ne voulait la devoir qu'à elle-même ? Tout à l'heure elle se donnait en victime... Pourquoi le forçait-elle à risquer un nouveau ridicule ? Pourquoi le condamner à la banalité des phrases ?... Et il aurait voulu trouver des mots qu'il n'aurait jamais dits à une autre femme.

Elle l'écoutait, elle lisait en lui, un arc-en-ciel de joie dans ses pleurs.

A la fin, il l'approcha, et, la bouche à son oreille, pensant corriger la formule par l'exagération de son égoïste amour-propre, il le laissa couler, l'aveu qui lui brûlait les lèvres :

— Si vous saviez, Germaine... J'ai peur de vous aimer !

Le mot parti, un ravissement d'abord le cloua aux genoux de Mme Weber, les bras autour de sa taille, ainsi qu'après un spasme, sous l'écrasement des premières étreintes. Il ne pensait plus. Puis il releva la tête, et comme elle le fixait de ses yeux sibyllins, une mélancolique joie entr'ouvrant à peine sa bouche grave, il réentendit en lui, dans le silence où seuls palpitaient leurs deux cœurs, l'irré-

missible écho des paroles dites. L'avait-elle compris ? Ne l'aurait-il pas blessée avec cette allusion à sa peur de l'amour ?... Oh ! si elle pouvait le percevoir, son bonheur !...

Et tout aussitôt, dans un conscient retour de fatuité masculine, il s'étonna qu'elle ne lui eût pas répondu, de la seule réponse possible, d'un baiser qui les mît à l'unisson. Il restait femme, son sourire...

Alors seulement Fresneaux s'aperçut qu'il était à genoux. En se redressant il ne put s'empêcher de songer que, depuis ses dix-huit ans, il venait pour la première fois de tomber à cette attitude de romance. Peut-être même allait-il s'en vouloir, le charme cassé par le silence de Germaine, quand elle lui prit la tête des deux mains, le baisa sur le front, d'un baiser fluide et lent.

La tiédeur de ses lèvres lui mouillait encore les tempes, qu'elle se jetait dans la musique. Que jouait-elle ? Il ne savait. Assis près d'elle sur les coussins, il se noyait dans le lac de ses prunelles, se repaissait de leurs reflets changeants, de leur tendresse en deuil, de leur espérance apitoyée, de leur mystère. A peine reconnut-il au passage des souvenirs du divin Schumann ; mais qu'importe le nom du navire à qui s'embarque pour l'irréel ?...

Longtemps, bien loin, ils voyagèrent, et lorqu'ils réintégrèrent la vie, dans l'agonie d'une phrase inachevée, ils durent sentir que des paroles entre eux détonneraient sur l'écho dont le chant vibrait en leur tête, en leur cœur.

Silencieux, ils se séparèrent devant le clavier même, mais l'étreinte de leurs doigts unis, si brève, scellait un pacte entre eux.

Fresneaux se retrouva sur le pont, à l'arrière, ignorant comment il y était venu.

A ses pieds, sous les coups de fouet de l'hélice, l'eau morte continuait sa plainte. Seulement, il n'avait plus de détresse à bercer dans ce coin de révolte. Ses regards s'en allèrent avec le sillage.

De gros bouillons passementés de perles, une écume de neige y surgissaient incessamment, s'étalaient en nappes. Leur blancheur pâlissait les phosphorescences qui, de leur double fuite, l'encadraient un instant avant de s'évanouir ; puis, au large, tout se confondait en un courant laiteux à peine et, par places, de plus en plus rares, écaillé d'argent. Ce pâle ruban, il le suivit jusqu'aux limites de l'ombre, le reconstitua dans la nuit, se buta enfin contre

le mur étoilé qui fermait l'horizon ; et, tout à coup, il détourna la tête.

En son cerveau vide, cette pensée venait de jaillir que ce qu'il contemplait là, c'était le passé, l'inévitable fuite des choses mortes dont il lui resterait seulement — et pour combien ? — un sillage aussi : le souvenir. Alors, comme s'il avait recouvré le vouloir avec la pensée, il s'arracha de la lisse et gagna l'avant.

Elle s'endormait sur le pont, dans les bras de Fresneaux.

Ici, c'était le ciel et l'eau qui couraient à lui. L'espace restait sombre, mais aux confins du large une lueur naissait : pointe d'aube ou timide ascension d'une lune nouvelle. Au surplus, il oublia de s'orienter, et baigné par la forte brise dont l'éventait la vitesse de *La Liane*, il s'hypnotisa sur l'horizon, sur l'avenir, jusqu'à ce que le bruit de soie de la mer déchirée par l'étrave, puis glougloutant le long des tôles, endormit ses yeux las.

II

Par l'imprévu des jours, des escales, des mers, par la douceur des nuits constellées et si tendres, ils allaient leur voyage, ils vivaient leur rêve.

L'Égypte entrevue, en une excursion de touristes ; excédés, avant même le Caire, de son orientalisme banal et du parasitisme anglais, ils ne s'étaient arrêtés depuis Port-Saïd que le temps d'une chasse au pied du Sinaï, dans le désert. Et cette course folle par la plaine cendreuse restait l'épisode le plus cher dont frêsneaux se souvînt, à cause de la germaine nouvelle qui s'y révélait, adorable en sa robe de cheval, sous son masque blanc, rayonnante de joie physique et plus emportée que son arabe.

Ils s'intéressaient aux histoires d'Harden.

... Ils filaient tous deux, la respiration coupée, les pruelles cuites, du sable dans la gorge, mais insensibles, rendus aux passions jeunes et normales, ivres enfin du bruit, de mouvement, de vie, et harnés à cette course comme si la vim des veneurs primitifs les eût couronnés. Ralentis déjà par les faucons, les gazelles au loin fourmillaient, grossissants points noirs. Derrière leur essaim, les lévriers syriaques s'allongeaient d'une telle détente que, l'œil ne saisissant plus leurs bonds et les confondant avec leur ombre, on eût dit des serpents dont la fuite affolée cherchait un trou.

Du poitrail des chevaux en sueur, des crins roidis et couchés par le vent, il montait une odeur rude; et la fauve senteur de la terre leur souffletait aussi la face. Les dents serrées,

ils pressaient plus fort leurs bêtes ; et voilà qu'à l'horizon, les cavaliers arabes cernant le gibier couraient à eux en éventail, pareils à des oiseaux blancs...

Rentrés à bord, le soir, Mme Weber, brisée d'une fatigue heureuse, s'endormait après dîner, sur le pont, comme un enfant, dans les bras de Fresneaux. A revivre la chasse, son sommeil sursautait de fièvre ; et durant qu'il la buvait des yeux, se risquant parfois à effleurer de ses lèvres la blancheur de ses paupières, il la revoyait descendant de cheval, une seconde collée à lui, et rose, ébouriffée, le casque en allé sur le chignon, de fines gouttelettes sur le front, la bouche plus sanglante, les prunelles extasiées. Le cheick Saoud, leur hôte, la complimentait ; elle riait toute ravie et fière ; puis elle découvrait un jeune veneur arabe mince et sec, couleur du désert, le masque aigu, frère humain du faucon qu'il tenait au poing. Mais tandis qu'elle admirait l'oiseau de proie, tout à coup, elle sentait sur elle, en elle, les yeux du fauconnier s'appesantir comme des serres, dans une férocité de désir. Alors s'apeurant, elle rentrait dans son sexe, redevenait femme et petite fille, se serrait contre Fresneaux, cherchait sa main, se réfugiait en ses regards ; et une béatitude envahissait le jeune homme, la tentation aussi de dénouer le turban du casque, de voiler de gaze, à l'orientale, le visage de l'aimée devant ces orientaux...

Maintenant, ils allaient sur la chaude mer amoureuse ; et leurs causeries, leur musique évoquaient la terre convoitée, paradis de races, et berceau des beautés premières : l'Inde farouche et tendre. Et le yachtman trouvait trop lente la marche de *La Liane*, comme si pour jeter enfin Germaine à ses caresses, il avait compté sur la complicité des féeries de Ceylan.

III

Franchies les fournaises de la mer Rouge, le souffle de la mousson qui balayait l'Océan Indien, secouait pour un jour leur torpeur. Mais les rochers d'Aden, le Djébel Samsah, le tombeau de Caïn, ne s'étaient pas encore éteints à l'horizon,—roses ainsi, de loin, et voilant d'une décevante douceur d'aurore la métallique sauvagerie de leur paysage calciné, — que Fresneaux et Germaine découvraient à cette brise tant souhaitée des tiédeurs énervantes

De savoir que s'écartaient les invisibles côtes, de penser qu'à chaque révolution de l'arbre de couche grandissait encore la distance déjà démesurée qui les en séparait, le large pour la première fois leur apparaissait silencieux et morne.

L'homme du moins sentait ainsi, sous un naissant agacement, à voir l'horizon reculer sans cesse et, si lentes, monochromes, monotones, les clapotantes ondulations d'imperceptibles lames se dérouler sans fin, toujours, sous la poursuite de sa contemplation découragée. L'hélice, les chronomètres du yacht, la solennelle ascension du soleil, sa déclinaison paresseuse, tous les mouvements de l'espace et du bord lui semblaient des fois s'endormir. Son cœur contrarié battait alors plus vite jusqu'à ce que, l'infini déconcertant son rêve, la fuite quand même des heures finît par assoupir son pouls. Cependant, elles déposaient en lui, ces impatiences, comme une puérile rancune. Une après-midi, il trouva la mer « bête », et le déclara, bien que pour Mme Weber ce cri touchât au blasphème. Elle était femme, songeait-il, et dans l'émoi que, novice, elle éprouvait sans doute, elle ne puisait que plus l'amour soumis pour cette force qui est l'Océan. Avidement certes, elle en buvait la vivante poésie, mais, dépourvue par bonheur de la plupart des sentimentalités de son sexe, elle restait sobre de clichés. A l'entendre s'enquérir auprès d'Harden ou du docteur des profondeurs de l'eau, de la végétation et de la vie inconnues de ses vertigineux abîmes, Frosnaux la devinait surtout éprise du mystère que recèle la glauque berceuse. Et il se gardait mal de cette comparaison : la femme et la mer, dont la banalité l'aurait écœuré deux semaines auparavant.

Tout de suite, il est vrai, il se trouvait *romance*, se « blaguait » d'un fredon de Verdi, puis se taisait, pour suivre la silhouette de la jeune femme penchée sur la lisse, ou bien le bras tendu, la barge en arrêt, désignant à l'horizon la fumée d'un vapeur, les cabrioles d'un marsouin, les bonds des poissons volants, et pareille ainsi aux sirènes dont la veille immuable s'abrite sous le beaupré des anciennes proues.

IV

Elle ne pouvait plus croître, leur tendre intimité. Les heures, dans leur solitude, coulaient doubles ; les jours ne voulaient point finir ; il ne se rompait presque plus, leur tête-à-tête.

Levés tard, ils se rencontraient au sortir du bain. Le temps d'arpenter deux ou trois fois le pont encore humide du lavage, on sonnait le déjeuner. D'ordinaire, leur couvert était mis sur le spar-deck, à l'arrière, à l'ombre de la triple tente que, deux ou trois fois par quart, les matelots arrosaient à la pompe. Un « *boy* » chinois recruté par le docteur à Marseille où le Céleste, oublié dans un *bar* par de facétieux mathurins, avait laissé partir sans lui son paquebot, les éventait de loin, en tirant sur la corde d'un *pankah*. Sous les battements du frêle châssis dont les volants parfois ébouriffaient les cheveux de Mme Weber, une fraîcheur les baignait que l'évaporation de l'eau sur la tente mouillait exquisement. Parfois, ils invitaient Harden ou le docteur. Du moins Fresneaux croyait les inviter, et s'il s'apercevait que Germaine lui suggérait d'aller les chercher au carré les matins où, plus hardi, oublieux de sa tacite promesse, il avait dans ses premiers regards dans sa première poignée de main, laissé trop voir de convoitise, il lui pardonnait cette défiante précaution, lui en savait gré même à des moments.

Sa main pendante cherchait la main de Germaine.

En quittant la table vers onze heures, ils montaient sur la passerelle, s'intéressaient, le café bu, aux histoires d'Harden ou de Verton et consultaient à tout instant le chronomètre du kiosque. Car la grosse affaire, c'était le « point », le calcul des *milles* parcourus depuis la veille, le report de la position de *La Liane*,

idi, sur la carte du salon. Mme Weber tendait elle-même le sex-
nt à Mauricet. Durant l'observation, pendant le calcul, son
nfantine impatience se faisait respectueuse ; mais les chiffres
roclamés, les montres mises à l'heure, elle se précipitait sur le
rayon et le compas, notait leur route sur la carte, mesurait le
este de leur itinéraire en supputant les étapes au bout de ses
oigts.

Suivait la sieste, sous couleur de lecture, tantôt sur les divans
u salon, dans la pénombre qu'éventait encore un *pankah*, dans
musique jaseuse de la mer, tout près léchant les tôles ; tantôt à
extrême avant, sur le gaillard, à l'ombre, dans leurs *rocking-*
hairs ou dans les chaises longues de rotin, à la faible caresse de
air déplacé par le yacht.

Côte à côte, ils dormaient, se reposant de leurs nuits quasi
anches, et Fresneaux devait concentrer tout son vouloir pour
éveiller le premier afin de jouir du sommeil de sa voisine.
orsque Germaine, en ouvrant les yeux, le trouvait penché sur
le, tout près, ses regards revenaient de très loin, puis s'abais-
ient, troublés, de ses bras nus à sa robe tendue et, des fois,
écouvrant un peu sa jambe. Vite, comme une chatte ses griffes,
le rentrait ses pieds sous l'étoffe ; et l'homme pour un long
mps revoyait en lui, ravivé par l'éclair brusque de leur fuite,
us titillant qu'avant, le coin à jour du bas de soie, la pâleur de
chair devinée entre les mailles, sur la cheville.

Précédant le thé ou le chocolat du goûter, la tentation de la douche
s appelait en bas. Mais le ravissement du jet cinglant son corps
bite se gâtait pour Fresneaux du voisinage des deux salles de
in. A se représenter derrière la cloison, si près de lui, Germaine
livrant, toute, aux caresses imbéciles de l'eau, un frisson le
couait. Les mains crispées sur la sourde, sur l'hermétique mu-
lle, il devait dans sa frénésie localiser sa vision, se contraindre
ne se créer d'elle qu'un buste, le modèle ruisselant des épaules,
'hypnotiser par exemple sur l'imperceptible grain que le froid
ndant une seconde extrayait de leur satin lisse ; car, à cette
nute, ses rêves fous de chastes fiançailles coupées de bonheurs
ellectuels et promenées par les océans, en attendant l'étreinte
aginée sans date précise dans le chimérique d'un exotique
cor, croulaient piteusement.

Une fois assagi, il remontait sur le pont où Mme Weber l'atten-
t, déjà prête, lui ménageant parfois la surprise d'une toilette

nouvelle. Souvent c'était celle de la veille que, sur ses indications, la femme de chambre avait métamorphosée en deux heures par l'addition d'un rien : rubans, dentelles ; par une modification dans son timide décolletage qui découvrait un jour, en cœur, le lendemain en pointe, le haut de sa gorge ; ou bien encore par l'échancrure plus hardie d'un adorable V prolongeant dans le dos les promesses de la nuque, du cou, et trahissant dans un fuyant sinus le duvet de sa peau. Des fois, avec de l'étonnement un peu, il l'admirait d'avoir, dans la précipitation de leur départ, tout prévu : les mers chaudes, et le drap, les lainages, la soie même, impossibles à porter. Depuis Suez, la toile, le crêpon, le foulard, la batiste, la gaze, la mousseline, vingt tissus aériens et frais, dont les teintes claires allaient du blanc laiteux au soufre par le lilas et le rose-thé, variaient ses costumes toujours d'un goût délicat et d'une coupe flottant à la limite juste de l'excentricité et du convenu. Mais, jusqu'aux bas toujours assortis et aux souliers découverts, mille détails en cette modification de costume sonnaient de plus criants appels au désir. Et ce n'était pas tant ces coins de chair s'y trahissant sur la poitrine, les épaules, les bras, que les minces étoffes elles-mêmes. Dessinant moins le corps que les lainages antérieurs, elles le dévoilaient davantage en le disant si proche à l'aise sous ce frêle nuage, et quasi nu. Quand la jeune femme se pendait à son bras, Fresneaux percevait les saillies de son buste sans corset, de son flanc sans jupons. Cependant, si tranquille maintenant, sûre de lui, Germaine s'étonnait des brusques silences coupant les paroles de son compagnon, de ses regards qui tout à coup fuyaient pour se fixer au loin dans le vide. Ou bien, cruelle en ses coquetteries, elle sollicitait ses conseils, sa collaboration. Il devait indiquer des drapages, des échancrures, des mariages de nuances, des coupes de manches ; et chaque après-midi lui rendait, pensait-il, cette trompeuse joie dont l'homme se repaît avant la possession, quand, pour la première fois, la femme aimée, au lieu de sa main gantée, lui donne un peu d'elle-même en lui apparaissant dans le monde, en toilette de bal, fleur enfin ouverte que son rêve seul peut cueillir.

Elle peignait, ou lisait à ses côtés, puis une longue promenade, quand déclinait le soleil, les unissait dans un va-et-vient sur le pont. Un treuil et, plus loin, deux bittes cachées sous un coffre les faisaient dévier de la ligne droite. Quand les obstacles se trouvaient du côté de Germaine, il obliquait à peine pour l'approcher

le lui, plus près. Expiés en de plus précises tentations, ces fugitifs bonheurs ponctuaient toutes ses heures.

D'autres après-midi, c'était un essai de pêche, un squale que es matelots s'acharnaient à prendre, des oiseaux ou des marsouins sur lesquels ils épuisaient leurs cartouches, ou encore les jeux habituels des traversées que Harden ne manquait point d'organiser en souvenir de ses campagnes sur les paquebots transatlantiques. Et lent et doux, ou bien rapide pour l'inopinée et puérile distraction d'un navire rencontré, salué et perdu dans une joute de vitesse, le temps coulait ramenant après le dîner, l'heure de la musique.

Qu'il l'accompagnât ou non, il s'asseyait près d'elle au piano. A la fin, il éteignait la lampe Édison éclairant leur partition pour l'entendre jouer seule de mémoire, dans l'ombre. De Beethoven, de Bach ou d'une incursion chez Franck et les maîtres contemporains, elle passait sans transition aux rapsodies de tous temps et de tous pays, aux chants traditionnels où l'âme des peuples a mis ses éternelles plaintes avec ses rares joies. Sur le clavier, les époques se rejoignaient en des douceurs et des mélancolies pareilles, sous des rythmes différents, sous des accords de musiciens-nés ou de chantres naïfs ; et la mélopée d'un bouvier bulgare, la lamentation d'un moujick continuaient la chanson du *Roi Renaud*, les doléances d'un marin breton, un chœur berrichon de servantes à louer, ou bien une chanson de conscrits défilant, mi-fanfarons, mi-nostalgiques, sous l'escorte des recruteurs.

Entre les morceaux, ils parlaient rarement. Elle ne s'arrêtait que lasse, s'asseyait sur sa chaise longue de rotin, et, avant de s'allonger, faisait craquer ses phalanges, chassant la crampe. Durant une seconde, elle se profilait ainsi sur le gros bleu, presque noir, d'un pan de ciel et d'eau qu'encerclaient des haubans et un support de tente. Blanche ainsi, les joues blanches, le buste blanc, elle était proche et lointaine. Ses bagues cessaient de scintiller, ses bras retombaient, et elle se couchait, immobile, dans la pénombre qui la mangeait toute. A ce moment, il rapprochait sa chaise longue de la sienne, parallèlement, et ne distinguant plus son amie, il la humait, les narines palpitantes, aspirant de elle le parfum vague de sa peau, l'iris des étoffes, la violette de ses cheveux. Ces cheveux, il s'enhardissait même jusqu'à les toucher, jusqu'à les défaire, furtivement. Mais des épingles d'écailles tombaient, d'un grand bruit dans le silence. Ses doigts

se paralysaient ; puis, bientôt rassuré, doucement, lentement, comme un voleur, se penchant de côté, il pétrissait, peignait, brouillait, repeignait une mèche qu'il ne quittait plus. Ou bien, sa main pendante cherchait la main de Germaine, la berçait, pendante aussi, d'un mouvement doux qui suivait le faible roulis. Et, durant que les heures s'égrenaient, plus paresseuses, il se taisait sans penser, presque sans désir, l'œil perdu au large.

Elle se profilait ainsi sur le gros bleu.

Ils n'avaient pas encore pénétré dans l'hémisphère méridional, mais déjà l'étoile polaire ne piquait plus qu'à peine l'horizon. La Croix-du-Sud apparaissait, le ciel se renouvelait ; et les astres familiers déplacés ou disparus, son rêve, dans une béatitude inconsciente, errait sans repère des flots inconnus au déroutant semis d'or de l'espace, jusqu'au moment où Germaine fermait les yeux. La cloche de la passerelle sonnait alors deux ou trois heures. Elle se dressait, tordait ses cheveux, et, debout, lui tendait les mains.

Le premier soir où leur insomnie avait savouré après la cuisson du jour la fraîcheur de l'ombre, il lui avait offert le bras pour rentrer, mais elle avait montré les hommes du loch, la bordée de quart étendue sur le pont, et il l'avait laissée s'en aller seule. Depuis, il lui disait adieu là, ne descendait qu'un instant après, sur une dernière cigarette. Devant sa chambre, en bas, il s'arrêtait, il est vrai, de longues minutes, toujours ; et, même en sa tendresse, il lui arrivait de baiser la porte, candidement. Et des fois aussi, ses mains tâtaient la serrure, prêtes à crocheter, éperdues.

N. L. — II. 15. Dessin de Darbour.

Vous coulez à fond (L. Deuxième Partie — Chap. V.)

V

Trop hâtivement réparée au départ de la Seyne, la machine fonctionnait mal. Les huit jours que *La Liane* s'était donnés pour gagner Colombo étaient écoulés déjà.

Cependant le ciel plus bleu pesait sur la mer plus foncée, verte, violette ou bleue au gré du soleil, des courants, des profondeurs, des fonds. Chaque jour plus lentement, le yacht s'enfonçait dans la lumière, la chaleur, le silence.

Le silence surtout pesait.

Sous l'accalmie de la mousson, l'eau dédaigneuse de révolte se ridait muettement. Dans la mâture du yacht nul claquement de toile autour des vergues nues. L'Océan ne promenait plus cette ombre dansante de misaines où Fresneaux aimait à reposer ses regards brûlés, alors que vibraient les haubans ; et ces haubans étaient muets aussi sous l'impuissant archet des brises moribondes.

Elle détourna la tête.

En bas pourtant, dans les salons, comme à l'ombre des tentes et partout où les *pankahs* entretenaient une artificielle fraîcheur, il régnait une douceur que la fournaise ambiante rendait plus exquise ; mais, cette fraîcheur, il la fuyait, à cause de l'obsédante tentation issue d'elle et de la solitude ; et il errait sur le pont, dans un besoin de marcher, de voir d'autres visages, de fuir le rêve.

Déjà la nuit venait presque sans crépuscule, plus provocante

ainsi, et, durant des heures, tiède encore. Chaque soir, il la souhaitait et la redoutait à la fois, pour les yeux de Germaine qui tout à l'heure étoileraient cette obscurité, pour le rapprochement qu'elle imposerait entre eux, d'abord à table, puis au piano, puis sur les chaises longues, jumelles et tant séparées, par le douloureux et délicieux supplice enfin qui l'étreindrait jusqu'à pointe d'aube.

Parler, il fallait lui parler à présent, l'entendre surtout... Comme il les regrettait, les soirées premières, la relative paix de leurs tête-à-tête, les oasis de communion intellectuelle où, presque fraternel, il l'écoutait dévoiler ses souvenirs cosmopolites, peindre les races à travers leur musique ou leurs légendes, étudier l'âme des maîtres après celle des peuples. Des fois alors, à propos de Bach ou de Frank par exemple, elle retraçait les naufrages et les résurrections de sa propre foi, et, femme du Nord, fille d'un protestant et d'une catholique, habituée à penser de bonne heure, ayant trop lu, trop vécu, trop vu, les luttes de sa raison avec son besoin de croyance. Un soir, elle avait tiré de son corsage un médaillon rapporté de Rome et contenant des reliques. A des moments elle parlait de la mort en pessimiste inquiète, un frisson d'horreur dans sa voix, soudain rauque ; tantôt, au contraire, en chrétienne convaincue de la vie future ; tantôt aussi en matérialiste résignée, prête pour le Nirvana dès que s'émietterait sa beauté. Et, ces soirs-là, elle l'emmenait très haut, le faisait penser.

Au demeurant, ils duraient peu, ces élans ; mais redescendue, elle n'avait jamais été banale, qu'elle lui racontât les mœurs slaves, ou ses voyages à travers l'Europe, à Constantinople, aux États-Unis et ce qu'elle y avait observé, ou qu'elle lui dépeignît les salons et la femme de partout.

Alors, c'était aussi, à propos du livre lu dans le jour, les littératures de ce temps, les querelles des byzantins et celles des esprits, et les problèmes sociaux se posant partout plus aigus, que sa conversation remuait ; ou bien encore, pour la pochade que Fresneaux avait enlevée l'après-midi, la revue des musées des deux mondes, qu'elle possédait tous.

D'abord il buvait ses paroles, puis, pressé, contredit, s'échauffait, discutait avec elle, oublieux de son sexe, en vieux camarade, en ami, sans d'ailleurs cesser de l'admirer, forcé de la reconnaître supérieurement intelligente, pleine d'idées originales,

restant femme pourtant, et dissimulant tout ce qui n'était en elle que savoir acquis.

En ce temps-là, elle le ravissait, cette constatation, sans qu'il songeât à se plaindre, voire à s'étonner, de l'entendre parler des autres et jamais de soi-même.

Car vagues restaient les allusions à sa vie personnelle : « En 1887, j'ai revu, à Bucharest, un Yankee que j'avais connu à Washington... » Sa parole franchissait ainsi le temps et l'espace, sautait des étapes, sans qu'il la questionnât, sans même qu'il y pensât, les choses arrangées en sa tête, pour le mieux des vraisemblances. Puisqu'elle ne pouvait être une grande artiste nomade, car alors, il l'aurait connue plus tôt, par ses portraits au moins, Germaine devait, pour lui, de par son cosmopolitisme, appartenir à cette fraction du monde diplomatique, mi-Nord, mi-Sud, à cette bohème représentative des petits États qu'il s'imaginait confusément à travers ses lectures, les échos de journaux, ou d'après de passagères relations de cercle. Y tenait-elle de par son père ou son mari ? S'en était-elle évadée une fois veuve, ou bien affranchie par l'amour ?... Il ne savait et ne pensait plus à le savoir. Déclassée à coup sûr, pour être là, sur *La Liane*. Mais pourquoi ?... comment ?... Eh ! qu'importait ?... Il n'y avait de certain que les deuils de son passé, que le chagrin qu'il avait le premier jour réveillé en elle et dont il la meurtrirait à nouveau s'il l'interrogeait. Ne lui dirait-elle pas tout plus tard ?...

Docile bienheureux, il s'embarquait donc à sa suite, se grisait de sa voix, admirait son jugement, se laissait envahir d'âme et de cœur. Ensuite, quand elle se taisait, il lui prenait la main ou caressait ses cheveux ; et, dans l'ombre, les heures étaient brèves qui, bercant son bonheur, ensommeillaient son amour d'une sûre espérance.

C'est ainsi qu'en ce temps-là — c'était, hélas ! seulement l'autre semaine ! — le crépuscule lui était une joie. Au sortir de table, loin d'Harden, loin de Verton, loin de tous, il allait jouir égoïstement de sa chère présence, de sa musique, puis, de sa tendre et grave causerie. A présent, au contraire, il aurait voulu l'éviter, dans son impuissance à s'évader du désir.

Qu'elle jouât, chantât, ou parlât, elle restait femme en effet, — la femme. Si près d'elle, si près, il ne buvait plus son âme, mais le parfum de sa peau, le souffle de sa nuque, l'arome de sa chair. Et il se reculait pour ne pas la prendre à pleins bras.

La musique cependant, le chant, la causerie se succédaient comme devant, mais coupés de plus longs silences, inharmoniques presque. Il répondait à peine, ou à côté ; et la conversation entre eux mourait, durant de longues, durant de douloureuses minutes.

Souvent même, il glissait à des méchancetés conscientes, s'efforçait, pour un mot, pour une idée, de la trouver prétentieuse, volontairement haussée à une intellectualité masculine, ridicule ainsi sur ses pointes. Comme s'il avait voulu se venger de ses supériorités imposées et reconnues, il rappelait à lui ses anciens mépris de la femme, repassait toutes les théories casernières et méridionales où s'étaient soulagées jadis sa jeunesse ardente, timide et pauvre, puis, plus tard, dans son snobisme de parvenu jouant au don Juan, sa banale lassitude et sa persistante ignorance de la femme. Mentalement, il la rabaissait ainsi jusqu'à l'humiliante évocation des infirmités de son sexe. Mais, tout de suite, il se faisait horreur, et, plein d'angoisse, se réfugiait dans la contemplation du large, y noyait avec son remords sa croissante torture.

Et le lendemain, pour la frénésie revenue — et maîtrisée — d'en finir, de se jeter à ses lèvres, de la boire toute d'un baiser, il se sentait encore redevenir méchant.

Certain soir que, l'accès éteint, il ruminait, comme une âpre honte d'avoir violé sa chimère, son mécontentement de soi sortit en ironie contre elle, sans qu'il sût ce dont elle venait de parler, sur un mot seulement, l'écho d'un nom propre, retenu. Sous le cinglement, il lui sembla qu'elle s'immobilisait, tout effarée, toute pelotonnée, tel un oiseau sous les grêlons. Des paroles pourtant lui venaient d'elle encore, mais désunies, qui s'égrenaient comme les perles d'un collier. Puis elle se tut ; et il sentit que sa main était morte, tout le sang remonté ; et il eut peur dans le silence, dans la nuit.

Cette main, il la baisa, la réchauffa en des caresses repentantes. La causerie se raccrocha peu à peu : et la voix de Germaine lui parut d'abord arriver de loin, plus basse, humble, triste.

Il se pencha. Aussitôt, elle détourna la tête, l'appuya au creux de son coude. Quand elle la releva, presque tout de suite, il ne put savoir si elle avait pleuré.

VI

A l'horizon, le phare de Minicoï et la tache verte des Laquedives avaient depuis longtemps disparu, et nulle houle encore ne révélait la proximité de la côte.

Ce jour-là, *La Liane*, sa machine toujours en avarie, stoppait fréquemment. Des profondeurs du yacht, durant ces haltes, un gloussement de vapeur inutilisée montait, monotone ronron, tandis que sur le pont, à la forge mal dissimulée sous la passerelle, le marteau des mécaniciens et ajusteurs sonnait sans relâche sur l'enclume. Et c'était pour Fresneaux, pour Germaine, d'un agacement douloureux, cette grêle musique s'entêtant dans l'immensité. La mer — huile et métal — ardait atrocement. Tout en flammes à tribord, sous le furieux soleil, elle gardait à bâbord sa splendeur morne, et des veines violettes stagnaient, inachevées, sur sa laque bleue. L'air était mort, ainsi que l'océan figé. Tout à coup, cessèrent les bruits, enclume et gargouillis de vapeur ; et, tout de suite, le silence fit plus cuisante la chaleur, plus vide l'espace, plus aveuglant l'incendie du midi. Un écrasement tombait d'en haut, se levait de l'eau même. Sous une oppres-

Elle demeurait agenouillée sur son siège.

sion stupéfiante, les corps s'affalaient, narguant la révolte mort-née des nerfs, la nostalgie du rêve à bout, l'impatience des regards perdus sur l'implacabilité du large et la férocité du ciel.

Un tintement de sonnette résonna. Ah! si mince! si fluet, si ridicule!... D'un effort, Mme Weber se souleva de sa chaise longue, y retomba sur un genou, et se penchant au-dessus de son compagnon, se haussant pour voir au delà du piano, regarda la passerelle. Là-haut, courbé sur le téléphone, le capitaine pressait les mécaniciens. Accusant réception des ordres, la sonnette tintait de nouveau :

— « En avant, doucement! » murmura Germaine, comme si elle avait deviné le commandement d'Harden que seul pouvait entendre le timonier de barre.

Elle ne se trompait point. *La Liane* s'ébranlait enfin. Un frisson courut sous le parquet. Lente d'abord, à regret, l'hélice battit l'eau, et peu à peu s'emporta. La marche reprise, un subtil courant d'air né du déplacement du yacht caressait les deux voyageurs.

— Vous voyez, nous repartons! Si c'était sérieux, cette fois!

Mais Fresneaux ne répondit point. La réaccoutumance aux bruits du bord et à la brise revenue ne l'effleurait que d'une inconsciente jouissance. Immobile, il regardait la jeune femme qui ne bougeait plus, l'œil toujours vers la passerelle. Tout bas, il comptait les minutes, les précipitant d'après son pouls, se donnant un délai pour crier, pour étendre ses bras. Ah! l'empoigner, l'ensorceleuse, dût-il la briser!... Il se sentait à bout, prêt à la folie. Jouait-elle assez avec lui, depuis ces deux derniers jours!... Ainsi, maintenant...

Ses yeux s'injectèrent, et il ne pensa plus afin de se résumer les lignes de Germaine en sa nouvelle pose, comme s'il l'avait, encore une fois, la centième! dessinée sur son cahier de croquis.

Car elle demeurait agenouillée sur son siège de rotin, s'appuyant, d'une main, sur le bras de la chaise longue du jeune homme, et, de l'autre, sur l'épaule même de sa victime. Inclinée de la sorte, le regard au loin toujours, elle lui offrait l'entre-bâillement de son corsage, le saoulait du parfum de sa peau et de son linge, l'encadrait presque de ses beaux bras demi-nus. Parvenait-il à se déshypnotiser du bénitier de chair et de dentelles béant vers lui, s'évadait-il du col renflé, crémeux et roucoulant, du menton plus exquis vu d'en bas, et des bras duveteux, et de la taille si proche et souple, si vivante, c'était pour embrasser,

au-dessous, d'autres lignes, d'autres contours, pour s'affoler devant ce qu'elle dévoilait d'elle en cet abandon, la cuisse gauche saillante par l'agenouillement, l'autre jambe en arrière, une hanche en relief, les reins creusés, le peignoir tendu, et, tout au bout, dans l'écume neigeuse des bouillonnés et des volants, le frétillement d'un pied chaussé de bas à jour luttant contre l'imminente chute de sa sandale chinoise...

Un soupir, un essai de cri plutôt, un grincement inarticulé desserra les dents du mâle avec un grand frisson. Germaine aussitôt se reculait, se rejetait à son fauteuil, dans sa pose première; et, violemment, une rougeur l'envahissait, durant que palpitaient ses longs cils abaissés et l'échancrure de son corsage. Ensuite, elle se rentra toute, se pelotonna, ramassée d'un seul coup en un mouvement de pudeur : et, si vêtue, ne livrant plus rien d'elle, elle évoquait encore pour Fresneaux le souvenir de certains modèles surpris à l'atelier par un intrus, et dont la nudité gauchement se dérobe.

Un silence pesa sur eux. A présent, tous deux étaient également pâles.

— On marche ! fit enfin Mme Weber.

— On marche ! murmura-t-il en écho.

Et le silence reprit, dura.

A travers leurs paupières closes, l'espace lumineux était un rideau rouge. *La Liane* filait toujours. Des minutes chassèrent des minutes. Fresneaux, la prunelle lasse, la bouche sans salive, rouvrit enfin les yeux, sortit mécaniquement son étui à cigarettes, et il commençait à fumer quand, brusquement détendue, Germaine s'empara de l'allumette qu'il allait éteindre. Assise, elle regardait brûler la minuscule mèche au bout de ses doigts. La petite flamme se courbait à peine, longue et triste, si pâle et nulle sur l'embrasement du grand ciel. Au-dessus, montait une frêle fumée droite, fil ou cheveu, derrière lequel vibrait, grand comme la main, un pan de haubans sur la lisse. Et la cire était à bout que Germaine ne lâchait point l'allumette.

— Vous allez vous brûler ! cria-t-il, la voix dure.

Elle éclata de rire, un rire, strident et malade, aigu et faux, puis elle entr'ouvrit ses doigts, suivit la chute du bout de charbon, mais demeura à la même place, le bras toujours tendu, la main dans la même position.

Lui fumait, sa colère envolée avec les premières volutes. Un

étonnement seulement lui restait. Qu'avait-elle depuis deux jours?

Il n'eut pas le temps de ruminer : Germaine se tournait vers lui, et sur ses lèvres il sentait les deux doigts qu'elle avait brûlés l'instant d'avant. Stupéfait, il les baisa. Mais elle murmurait d'une voix d'enfant qui se plaint :

— Ça fait mal, maintenant !... ça fait mal !

Alors, il s'enhardit à frôler du bout de la langue les deux petites cloques que déjà formait la brûlure, et pour rester maître de sa caresse, pour la mieux savourer aussi, il refermait les yeux. Doucement elle retira sa main :

— Merci !... murmura-t-elle.

Seulement, les paupières rouvertes, il la vit qui les portait à son tour à sa bouche, ces doigts endoloris et il rencontra son regard — un regard qu'il ne lui connaissait pas, un regard qu'il ne put lire. Ardemment, il la détesta. Sur leur immobilité le silence pesa plus fort.

Ce fut elle encore qui le rompit en lui arrachant sa cigarette dont elle tira deux bouffées. Puis, tout à coup :

— Mais parlez donc ! supplia-t-elle, parlez donc !...

Et son geste, en jetant la cigarette à la mer, semblait écraser quelque chose. A la même minute sonna le déjeuner. Machinalement ils se levèrent, — sans un mot, car, derrière le maître d'hôtel, Harden venait à eux.

— Bonne nouvelle !... le palier de butée est réparé comme le reste. Nous filons nos douze nœuds et nous serons demain matin à Colombo !

— Vrai ?... Vrai ?.. cria Germaine en tapant des mains ; et, bienheureuse, elle prit le bras de Fresnaux.

A table, sa bonne humeur ne faiblit point, plus fébrile peut-être. Au café, il dut la laisser seule un moment pour aller, sur sa demande, s'informer de l'heure exacte de l'arrivée. On faisait le « point ». Il s'attarda. Quand il revint, Mme Weber pleurait, accoudée sur la nappe. Il s'assit à ses côtés, l'appuya sur sa poitrine sans mot dire, avec seulement de furtifs baisers sur ses cheveux, dans une fraternelle caresse. Blottie contre lui, longtemps elle sanglota.

(*A suivre.*) Paul Bonnetain.

Le Gérant: F. Juven. Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 53.1.98.

MADAME MARGELIN

Bien que sa femme fût très flirt, Margelin avait en elle une absolue confiance.

D'abord, l'idée qu'elle pût le tromper, lui, Margelin, ingénieur de l'État, ancien élève de l'École des Ponts, un homme supérieur enfin, — cette idée seule l'eût fait sourire de dédain.

Mais la confiance de Margelin ne reposait pas uniquement en la bonne opinion qu'il avait de lui-même. C'était une confiance simple, naturelle et légitime, la confiance qu'on doit aux êtres sincères et qui ne mentent jamais.

Là-dessus, parfois entre hommes, en des jours de condescendance et d'affabilité, il daignait s'expliquer, donner franchement ses raisons. Il disait :

— Vous voulez savoir pourquoi j'ai confiance en ma femme?... Mais tout bonnement parce qu'elle me dit tout, parce qu'elle est incapable de me cacher quoi que ce soit...

Il prenait un temps, puis il ajoutait :

— Et savez-vous pourquoi elle ne ment pas? C'est parce que je ne la laisse pas mentir...

Un nouveau temps. Il défiait l'assistance du regard et livrait son secret :

— Oui, ce n'est pas malin, allez !... Quand on ne veut pas qu'une femme vous mente, on n'a qu'à ne pas le vouloir... On lui met tranquillement les mains sur les épaules, comme ceci...

Et Margelin posait ses larges mains sur les épaules d'un des interlocuteurs :

— On la regarde froidement comme je vous regarde...

Margelin fascinait son homme d'un œil glacial.

— Et on lui dit : « Ce n'est pas vrai ! » Croyez-moi... C'est infaillible... La femme avoue... Cela ne rate jamais !...

Pourtant Margelin exagérait, à son insu, en attribuant seulement à cette apposition des mains, à ce regard perforateur, la sincérité de sa jeune femme.

En réalité, si Mme Margelin ne mentait pas, c'est qu'elle ne pouvait pas mentir.

Il existe des âmes dentelées, écrasantes et vigoureuses comme des machines, pour qui mentir est un jeu. Ces âmes-là vous happent les plus gros mensonges ainsi que des fétus, les mâchent, les hachent, les réduisent en une pâte informe et insipide, que la conscience avale, digère, oublie, sans discerner si c'est de la vérité ou le contraire. Mais il y a aussi d'autres âmes, délicates et flexibles comme des joncs, qui plient sous le mensonge, succombent sous son poids trop lourd, ne savent rien, ne peuvent rien, n'osent rien pour l'alléger, lui enlever sa noirceur et son amertume. Alors, quand le mensonge est fait, quand il leur pèse brutalement sur la conscience, elles étouffent; il faut qu'elles le rejettent, qu'elles le rendent.

Mme Margelin avait justement une de ces âmes graciles, inaptes à tromper. Perverse et coquette de tempérament, entraînée par le désir du succès en ces mille petits abandons partiels de soi-même auxquels est astreinte la femme qui, dans le monde, veut plaire aux hommes, elle ne possédait pas cette robustesse de perfidie, cette assurance dans la dissimulation qui aide d'habitude les flirteuses à l'accomplissement de leurs blâmables manœuvres.

Sitôt que la pensée lui venait que quelque chose qu'elle avait dit ou fait dût être caché à son mari, sur-le-champ une nécessité adverse et cent fois plus puissante la poussait, la forçait à révéler

cette chose même à Margelin, à détruire par un aveu immédiat le mensonge en voie de formation. Et Margelin qui s'était aperçu de ce dégoût maladif de mentir, de cette douilletterie d'âme à l'égard des faussetés, en abusait sans hésiter. Comme l'hypnotiseur, d'un regard, arrache au médium ses plus profonds secrets, Margelin chaque soir, d'un mot, d'une question, vidait sa femme, ouvrait ce réservoir à confidences toujours débordant, la soulageait de son douloureux fardeau. Ah! quelquefois il en entendait de belles, on lui en racontait de fortes! Mais qu'importe? Sa femme lui disait tout — et il avait confiance.

Un soir de mars, comme ils rentraient du bal, en voiture, Margelin demanda doucement :

— Dis-moi, Lucette, qu'est-ce que c'est que ce grand gaillard blond à moustaches, qui ne t'a pas quittée d'une semelle, pendant la soirée?

Mme Margelin, d'un trait, se délivra de tous les détails qui l'oppressaient :

— C'est un M. Gonthier, mon chéri... Il est à la Bourse, je crois... Il m'a dit que depuis deux ans il rêvait de m'être présenté, qu'il m'avait vue, pour la première fois, à la vente de charité, au ministère des travaux publics... Il m'a dit...

Tout ce que Gonthier lui avait dit de tendre, de grivois, de quémandeur, Mme Margelin le répéta, puis elle conclut :

— Enfin il m'a dit qu'il m'écrirait... Je le lui ai défendu. Il m'a répondu que rien ne l'empêcherait de m'écrire, qu'il me voulait, qu'il était fou de moi, que je devais entendre sa voix qui tremblait de passion...

Margelin répliqua avec flegme :

— C'est bien... Nous verrons!...

Le lendemain soir, après dîner, on apporta une lettre à Mme Margelin. Elle la lut et, aussitôt finie, la tendant à son mari :

— Tiens!... c'est de Gonthier...

Margelin parcourut les quatre pages de la lettre et déclara :

— Évidemment, il cherche à te perturber... Mais je m'imagine que toutes ces phrases te laissent froide... Elle est stupide, cette lettre!... Stupide!...

Mme Margelin glissa un petit mensonge :

— Oh! oui!... Certainement!...

Mais soudain elle eut peur de son audace d'avoir un peu menti et se reprenant :

— Au fait, non... Je ne la trouve pas si bête, cette lettre...

Margelin riposta d'un ton de rage contenue :

— Tu ne la trouves pas bête?... Mais tu deviens folle!... Il est stupide, ton M. Gonthier. C'est moi qui te le dis!... Du reste, tu verras!... Il en sera de celui-là comme des autres... Il t'écrira deux ou trois fois... Et lorsqu'il se rendra compte que ça ne prend pas, il renoncera à te perturber...

Car Margelin affectionnait ce mot qu'il jugeait chaste, en même temps que d'une solennité flétrissante.

Le lendemain, le surlendemain, pendant huit jours, dix jours, quinze jours, les lettres de Gonthier se succédèrent régulièrement, quotidiennement et toujours plus ardentes.

Margelin, impassible, réitérait à sa femme :

— Je te garantis qu'il se lassera... Attends un peu, et tu verras!... Du reste, je ne puis te répéter que ce que je t'ai dit le premier jour. Ces lettres sont stupides!...

Et Mme Margelin se taisait pour ne pas mentir, en approuvant une appréciation qui lui semblait injuste.

Enfin, le vingtième jour, le courrier n'apporta aucune lettre de Gonthier. Il en fut de même le lendemain, les jours suivants. Margelin triomphait :

— Tu vois!... tu vois! Qu'est-ce que je t'avais dit?... Comme les autres, ton M. Gonthier!... Comme les autres!...

Plusieurs semaines passèrent ainsi sans nouvelles de Gonthier. Margelin cessa même d'en réclamer, estimant qu'il était inutile d'exaspérer sa femme par le souvenir continuel de cette défaite.

Cependant, de temps en temps, il ne pouvait s'empêcher de rappeler à Lucie ce merveilleux exemple de sa perspicacité. Il s'écriait d'un air bon garçon :

— Eh bien, et Gonthier?... On n'en entend donc plus parler, de Gonthier?... Qu'est-ce qu'il devient donc?... Il est donc mort?... Ah! ah!... Tous pareils, ces messieurs, tous pareils!

Et il crachait, à l'égard de ces messieurs, un gros mot de réprobation.

Mme Margelin, en ces occasions, gardait le silence, ne s'appliquait pas à rire, car c'eût été encore mentir; et cela lui paraissait déjà bien assez grave de ne pas avouer à son mari la peine

que lui causait la disparition de Gonthier, sans y joindre, en plus, des simagrées de ricanements affectés.

Trois mois après, par une lourde après-midi de juillet, Mme Margelin était occupée à des préparatifs de villégiature, en son petit appartement du quai des Orfèvres, quand il lui sembla qu'on sonnait à la porte du palier. Elle courut vers la cuisine, dans les chambres, à la recherche des servantes. Personne. La cuisinière, la femme de chambre étaient absentes, sorties sans doute. Lucie se résigna à aller ouvrir.

Un monsieur sur le seuil, s'inclinait, s'excusait :

— Vous me pardonnez, madame?... Je suis désolé vraiment...

C'était Gonthier.

Lucie rougissante, stupéfaite, balbutia :

— Mais du tout... Les bonnes sont sorties... C'est à moi de m'excuser... Entrez donc!...

Et machinalement, tout apeurée, toute bouleversée, elle fit pénétrer Gonthier dans le salon.

Ils s'assirent sur le seul canapé que ne recouvrissent pas les housses, la toilette blanche d'été, et restèrent un instant sans rien dire. Gonthier prit la main de Mme Margelin dans sa main dégantée et murmura :

— Pardonnez-moi... Il fallait que je vous revoie... Pourquoi avoir été si cruelle?... Pourquoi ne m'avez-vous pas répondu?...

Mme Margelin ne l'écoutait pas, ne l'entendait pas, tout étourdie par des idées confuses : ses bonnes sorties, ce Gonthier survenant tout à coup, et le « Elle est stupide, stupide! » de Margelin, qui bourdonnait, en souvenir, à ses oreilles.

Elle bégaya enfin :

— Oh! que j'ai chaud!

Gonthier lui avait saisi les deux mains, y posait des baisers discrets et doux. Elle se dégagea et, comme soufflée par Margelin, employant instinctivement son expression favorite :

— Oh! vous me perturbez!... Je vous en prie, ne me perturbez pas!...

Il continuait pourtant à la perturber. Il la pressait, la serrait, l'embrassait à la nuque de baisers violents et qui brûlaient. Elle défaillit, elle crut qu'elle mourait de honte et de plaisir à la fois. Il l'avait prise.

Il s'en alla une demi-heure plus tard, ayant obtenu la promesse

qu'elle viendrait le lendemain à un rendez-vous, du côté de Passy.

Elle avait promis, avec l'intention ferme d'observer sa parole, mais mue surtout par le désir qu'il partît, qu'il ne fût pas là, qu'elle pût délibérer seule de ce qu'elle dirait à Margelin.

Dès qu'elle s'était ressaisie en effet, son premier élan, sa première émotion, ce n'avait pas été de la pudeur, du remords, de la colère, ç'avait été de savoir ce qu'elle ferait de ce secret, comment elle supporterait cet immense et inévitable mensonge de ne pas apprendre à son mari la visite de Gonthier, ses suites, ses horreurs.

Et, à peine le jeune homme disparu, elle eut comme une joie d'être libre, toute à la réflexion, toute à la question de la conduite à tenir.

Il était cinq heures. Une heure lui demeurait donc pour adopter un parti avant le retour de son mari.

Pendant la première demi-heure, elle résolut de cacher à Margelin l'aventure, de ne pas le chagriner irréparablement par un aveu poignardant et affreux. Mais, vers cinq heures et demie, elle sentit son courage l'abandonner. L'égoïsme reprenait le dessus. Non, jamais elle ne pourrait porter en elle la charge écrasante de ce mensonge énorme; non, elle ne pourrait pas se traîner toujours, dans la vie, avec cet obsédant poids-là. Et, quitte à briser le cœur de Margelin, elle décida qu'elle lui dirait tout.

Quand il rentra, elle marcha au-devant de lui, tragiquement émue à la pensée du mal qu'elle allait lui faire, émue, mais féroce comme un meurtrier, — et, d'un ton haletant quoique rapide, elle déclara :

— Écoute, mon chéri... Ne te fâche pas, je t'en supplie!... Il m'est arrivé un grand malheur... Gonthier est venu tantôt... Les bonnes étaient sorties... Il m'a embrassée... Il m'a perturbée... et... et... il m'a prise !...

Margelin la fixait d'un regard terrible. Elle baissa les yeux comme sous une lueur de mort. Il prononça d'une voix étranglée :

— Il t'a prise ?... Tu dis qu'il t'a prise ?

Elle ferma les yeux, affirma d'un hochement de tête. Il la saisit à la gorge et hurla :

— Misérable !

Elle se vit perdue. Elle regrettait de toutes ses forces, du peu de forces conscientes qui lui restait, sa sincérité, son maniaque besoin de dire vrai. Dans cet instant suprême, l'amour de la vie lui montrait comme le salut renoncé ce mensonge si facile dont elle avait eu peur. Margelin serrait encore. Ah ! comme elle eût menti, si elle avait pu ! comme elle eût bien menti !...

Mais, soudain, l'étreinte se relâcha. Margelin l'empoigna par le bras et la secouant :

— Regarde-moi !... Ouvre les yeux !...

Elle obéit. Il reprit :

— Regarde-moi bien !...

Puis éclatant de rire :

— Allons donc !... C'est une farce, tout cela... Tu te moques de moi... Tu te venges de mes plaisanteries... Ce n'est pas vrai, cette histoire de Gonthier !... Ose donc dire que c'est vrai !...

Elle se sentait sauvée comme par miracle, s'élança fiévreusement sur le mensonge que lui tendait Margelin, plutôt qu'elle ne le fit. Elle balbutiait en pleurant :

— Oui, oui, mon chéri... Tu as raison... Ce n'est pas vrai !... C'était une farce !...

Margelin marcha quelques instants de long en large à travers la place, revint se poster devant sa femme et, lui posant ses vastes mains sur les épaules, il proclama d'un ton satisfait :

— Eh bien, tu vois?... Quand je le leur disais, que tu ne sais pas mentir !...

Fernand Vandérem.

LA MONGAUTIER [1]

(*Suite et fin.*)

Dans l'après-midi du lendemain, une mauvaise carriole, attelée d'un vieux cheval et conduite par Rosnière qui l'avait frêtée dans le village pour aller à Versailles chercher ses amis, s'arrêta, au retour, devant la maison. Angélique, accourue au bruit des roues sur le chemin, vit descendre de ce pauvre équipage un homme aux apparences de petit bourgeois. Les rides qui sillonnaient sa figure, ses cheveux grisonnants, sa taille déjà voûtée eussent révélé qu'il touchait au delà de l'âge mûr, si la vivacité de son regard n'avait marqué qu'il était moins vieux qu'il n'en avait l'air. C'était le baron de Kergoët. Derrière lui descendit la baronne, bien différente de lui, celle-là : vingt-cinq ans au plus, rose et blonde, sémillante et délicieusement jolie sous les vêtements plébéiens dont elle s'était affublée pour dissimuler son rang, son éducation, ses habitudes.

La première impression d'Angélique ne fut point favorable à la nouvelle venue. Il y avait trop de ruse, de duplicité, de coquetterie dans ses yeux noirs et rieurs, qui semblaient à l'affût de quelque conquête, et qui regardaient effrontément Rosnière, comme déjà d'accord avec lui, toutes les fois que le mari ne pouvait s'en apercevoir. Et il semblait à Angélique tellement étrange que cette délicieuse poupée eût épousé l'homme de mine si grave dont elle portait le nom, qu'il fallut que Rosnière le lui répétât par deux fois pour qu'elle cessât d'en douter.

D'ailleurs, trop empressé autour d'elle, Rosnière lui prodiguait ses attentions et ses soins, avec une complaisance dont Angélique était choquée et qui ranima ses défiances apaisées. Non, cette

1. Voir les numéro depuis le 4 Décembre 1897.

femme ne serait jamais son amie, et, tout en l'accueillant ainsi qu'il convenait, elle se disait qu'elle n'aurait de repos que lorsque le même toit ne les abriterait plus toutes deux. Obligée de lui ouvrir sa maison et de lui faire fête, elle se promettait de l'éloigner au plus vite. Pauvre Angélique ! Ses jalousies reprenaient de plus belle. La pensée que son mari allait avoir en permanence auprès de lui une tentatrice si dangereuse la rejetait dans ses anxiétés et ses tourments. Aussi soupira-t-elle, soulagée, lorsque la jolie baronne, après l'avoir remerciée de son accueil, lui dit :

Derrière lui descendit la baronne.

— Nous n'abuserons pas de votre bonté, madame. Notre intention est de nous fixer près de vous, mais non chez vous. Nous allons chercher bien vite un logement pour vous débarrasser de notre présence et faire cesser la gêne qu'elle vous impose.

Kergoët répéta ces dires, et Angélique ne protesta que du bout des lèvres.

Les jours qui suivirent et durant lesquels elle dut se résigner à mêler sa vie à celle de ces étrangers ne corrigèrent pas la pénible impression qu'elle avait ressentie à leur arrivée. Maintenant elle était convaincue que son mari prenait goût aux grâces minaudières de Mme de Kergoët et que celle-ci encourageait, de ses propos et de ses regards, les flatteuses assiduités par lesquelles il témoignait de son admiration pour elle. Trop fière pour

se plaindre, Angélique feignait de ne rien voir. Mais elle voyait tout, les œillades furtivement échangées, les étreintes de mains trop prolongées, un manège mystérieux, révélateur d'un tacite et coupable accord, et gros de promesses réciproques. Avec cette sirène, le malheur était entré dans la maison. Angélique ne croyait plus à la fidélité de son volage mari; il avait cessé de l'aimer, à supposer qu'il l'eût jamais aimée, ce dont elle doutait, et son doute déchaînait en elle la douleur et les révoltes, non qu'elle pût arguer d'un fait précis ni qu'elle eût surpris une preuve décisive, mais parce que l'attitude de Rosnière envers la baronne comme envers elle ne justifiait que trop son pressentiment non moins cruel que la réalité.

Elle connut alors les amertumes, les indignations, les colères de l'amour déçu. Stupéfaite de l'aveuglement de Kergoët, qui s'obstinait à ne rien voir, vingt fois elle fut tentée de lui ouvrir les yeux. Mais toujours son orgueil la défendait contre cette tentation, son orgueil comme aussi la conviction qu'un éclat ne lui rendrait pas son mari. Lorsque cette conviction l'eut dominée, terrassée, frappée au cœur, elle renonça à disputer le traître à sa rivale. Assurément l'irréparable ne s'était pas accompli, peut-être même ne s'accomplirait-il jamais, empêché par sa présence, par celle de l'époux trompé. Une femme moins entière et plus souple qu'elle n'était eût sans doute, à la faveur de cette circonstance, espéré provoquer même le repentir, accordé d'avance le pardon. Mais l'intention lui semblait aussi coupable que le fait, la volonté de trahir, encore qu'entravée, non moins criminelle que la trahison, et, à cette heure où saignait sa plaie, elle ne croyait pas qu'elle pût un jour pardonner et oublier.

Malgré tout cependant, elle espérait que le départ des Kergoët rendrait moins douloureuse sa torture, et que, lorsqu'ils auraient quitté l'asile qu'elle leur avait offert, n'ayant plus sous les yeux le spectacle du crime, elle souffrirait moins. Cet espoir devait être trompé. Ils sortirent de sa maison pour aller s'établir à l'autre extrémité du village chez des paysans qui avaient consenti à les recevoir. Son supplice n'en continua pas moins. Pouvait-il en être autrement, alors que la trahison n'avait fait que changer de forme? Elle n'en voyait plus les incidents. Mais elle pouvait en mesurer les progrès et la bassesse aux absences de son mari, à ses rentrées nocturnes, à ses mensonges, à la comédie qu'il jouait pour la tromper, et même à la sollicitude qu'il affectait encore de

déployer quand il revenait, comme s'il eût voulu remplacer par là une tendresse qu'il était impuissant à feindre.

Bientôt le soin que mettait à la fuir sa rivale débarrassée de sa surveillance apprit à Angélique que le crime était consommé. Alors, sans récriminer, sans se plaindre, elle se cloîtra dans sa maison désertée par l'infidèle, durant la plus grande partie du jour et souvent le soir. Elle se montra de moins en moins au dehors. A ceux de ses voisins qui venaient chez elle, elle se plaignait d'une maladie de langueur qui paralysait ses forces et que nul remède ne pouvait guérir. En réalité, elle s'immolait à son intraitable orgueil; elle dévorait ses larmes, mettait un masque sur son visage pour cacher sa souffrance, résolue à un constant et persévérant effort pour tuer son amour et chasser de son cœur ce mari qui l'avait irréparablement outragée.

Mais cette résolution farouche, elle n'en faisait l'aveu à personne, elle n'avouait rien de ce qui eût pu révéler l'état de son âme. Elle n'avouait pas surtout que, souvent, elle pensait à Dolissalde, qu'elle se plaisait à évoquer son souvenir dans le cadre du lointain passé, à se rappeler sa tendresse généreuse, son désintéressement, sa parole enflammée, à comparer son amour si prévoyant, si délicat, si profond, à la passion de Rosnière, toute de surface en dépit de ses emportements. Elle n'avouait pas davantage que souvent elle regrettait de l'avoir sacrifié, et que parfois une vision, entrant dans ses yeux avec une violence qui la secouait des pieds à la tête, lui montrait dans l'avenir une femme qui n'était autre qu'elle, veuve de Rosnière et unie pour toujours à ce noble amant très longtemps oublié, et qu'elle appelait comme dans la détresse on appelle le salut. Non, elle n'avouait rien de ce qui se passait en elle. Elle cachait son âme sous l'impassibilité maladive dont elle s'était cuirassée.

Au cours de ces événements intimes, l'été s'était terminé, l'automne avait fui et l'hiver touchait à sa fin, hiver terrible, hiver tragique, hiver sanglant dont les horreurs venaient s'ajouter par toute la France aux douleurs privées et les assombrir. Robespierre avait triomphé de tous les obstacles, détruit tous ses rivaux, et la Terreur battait son plein. Nul ne pouvait se flatter de tromper la vigilance jacobine, ni d'échapper aux prisons devenues l'antichambre de la mort, car de plus en plus s'exerçait, avec une implacable rigueur, cette surveillance, pourvoyeuse de l'échafaud. Là même où, comme à Laverrière, elle ne

s'exerçait pas encore, on la voyait venir. Autour des réfugiés qui, jusqu'à ce jour, s'étaient crus hors de son atteinte, le cercle fatal se resserrait en même temps qu'à travers les nouvelles effroyables qu'on recevait de Paris, de Lyon, de Nantes, de Vendée, des frontières, se multipliaient les symptômes de périls plus imminents. De nouveau on songeait à partir, à aller plus loin. Mais on se demandait où on trouverait un peu de sécurité, alors qu'on ne pouvait faire un pas sans s'exposer. On restait sur le qui-vive, aux aguets, afin de parer les coups du destin, et les heures s'écoulaient en ces angoisses.

Angélique les subissait avec une résignation dont s'étonnaient son mari et les rares témoins de sa vie retirée. C'est qu'ils ne devinaient pas et ne pouvaient deviner qu'elle était trop profondément blessée au plus intime d'elle, pour être plus sensible aux malheurs publics qu'à son malheur personnel. L'échafaud n'était pas plus dur à gravir que son calvaire; elle avait trop souffert pour souffrir davantage, et trop de fois elle avait appelé la mort comme une délivrance pour la redouter. Les pires catastrophes pouvaient éclater. Aucune ne la torturerait au même degré que la trahison de Rosnière, et c'est parce qu'elle le savait qu'elle laissait passer, presque indifférente, les ouragans déchaînés sous lesquels se courbaient toutes les têtes. Elle n'avait plus de larmes à verser sur les infortunes de sa patrie, les ayant épuisées à pleurer sur son amour perdu.

C'est en ces circonstances que le printemps revint avec son cortège accoutumé de splendeurs: soleil plus brillant, air plus tiède, eaux plus limpides, gazons reverdis, branches chargées de bourgeons gonflés des feuilles prochaines. Mais il ne ramenait pas la paix dans les âmes, car la Terreur durait encore, et pas davantage la paix dans le cœur d'Angélique, car la criminelle liaison de son mari durait toujours. Ce soir-là, seule dans sa chambre, elle constatait avec amertume qu'en dépit de l'heure avancée il ne rentrait pas. Où il s'attardait, elle ne le savait que trop. C'était tous les jours la même histoire. La sirène le retenait là-bas, près d'elle, et, trompant la confiance de l'aveugle époux, qu'aux prix de comédies infâmes et de ruses perfides elle trahissait pour lui, elle lui versait l'ivresse mortelle sous laquelle il chancelait longtemps encore après l'avoir quittée.

— De quel philtre l'a-t-elle donc abreuvé ? se demandait Angélique. Par quel charme puissant, depuis tant de mois, le tient-

elle enchaîné, alors que moi, qui le chérissais, je n'ai pu le retenir que durant quelques semaines ?

Question douloureuse et irritante qu'elle se posait sans cesse, sans pouvoir jamais y répondre.

A l'improviste, elle entendit la porte du rez-de-chaussée s'ouvrir et se refermer. Puis l'escalier de bois cria sous des pas précipités. Habituellement, quand Rosnière rentrait ainsi, presque en fraude, il gagnait sa chambre sans s'arrêter dans celle de sa femme, comme s'il eût craint de paraître devant elle, le front rouge encore des baisers de l'autre. Angélique, toujours émue de ces retours furtifs, tremblait au bruit de sa marche, jusqu'au moment où un grincement de clé dans une serrure lui apprenait qu'elle n'avait plus à craindre de le voir apparaître. A présent elle espérait que les choses se passeraient comme elles se passaient toujours. Mais son espoir fut déçu : Rosnière se présentait. Elle était debout, non encore dévêtue pour la nuit. Sans dire un mot, sans attendre qu'il parlât, elle fit un pas à sa rencontre comme pour l'empêcher d'aller plus loin. Mais soudain elle s'arrêta, saisie par sa pâleur, le bouleversement de ses traits, le trouble de son âme que trahissait son regard.

— Excusez-moi d'avoir forcé votre porte, dit-il d'une voix altérée. Il le fallait. Je devais vous faire mes adieux.

— Vos adieux ! Vous partez ?

— Je pars, avoua-t-il.

Mais, se reprenant aussitôt, il s'écria :

— Eh bien, non, je vous ai assez menti ; je ne veux plus mentir ; je ne pars pas ; mais demain, au lever du jour, je me battrai, et, comme je peux être tué, j'ai voulu vous revoir.

Elle tressaillit à cette nouvelle imprévue, et, toute tremblante, reprit :

— Vous vous battez ! Avec qui ? Contre qui ? Pour quel motif ?

Il courba le front et répondit très bas :

— Le baron de Kergoët.

Elle ne comprenait que trop.

— Il vous a surpris ? reprit-elle.

— Oui, et il m'a demandé raison.

Elle garda le silence, ne trouvant rien à lui dire, à peine étonnée qu'il eût osé faire, sous cette forme indirecte, l'aveu de sa culpabilité et de ces relations abominables dont jamais elle ne lui avait parlé, ni pour le supplier de les briser, ni même pour les

lui reprocher. Non, elle ne trouvait rien à lui dire, et ce qu'il y eut de plus affreux, c'est qu'en apprenant qu'il allait affronter la mort elle n'éprouvait nulle douleur.

Péniblement, il reprit :

— J'ai eu de grands torts envers vous. Je vous connais trop bien pour croire que vous me les pardonnerez. Mais, si je meurs, peut-être jugerez-vous que je les ai expiés. Si je vis, je m'efforcerai de les réparer.

Il semblait que de telles paroles en de telles circonstances eussent dû apitoyer Angélique, ouvrir son cœur à la compassion, à la clémence. Mais c'est tout le contraire qui se produisait. Elles ravivaient le souvenir de l'outrage et tant de colère, que, si elle n'éclata pas en récriminations, c'est qu'elle se faisait violence pour les étouffer.

— Laissons là vos torts, dit-elle froidement. Moins nous nous en entretiendrons, mieux cela vaudra. Je me suis attachée à y devenir indifférente, et j'espère les oublier. Quant à vous, ne songez qu'à vous tirer heureusement de l'épreuve que vous allez subir.

Peut-être s'attendait-il à une autre réponse, car celle-là parut le consterner. Mais ce ne fut qu'une défaillance passagère.

— Si je suis tué, continua-t-il, vous trouverez parmi mes papiers une note indicatrice des biens que je possédais et dont la République a prononcé la confiscation. J'espère qu'il ne vous sera pas impossible de vous les faire restituer quand le roi de France aura recouvré sa couronne. Vous y avez tous les droits, puisque vous êtes ma femme.

Sa femme ! Un éclair traversa les yeux d'Angélique. Oui, elle était sa femme, et c'est parce qu'il l'avait oublié qu'elle ne pouvait pardonner et qu'elle ne pardonnerait pas. Et ce fut si visible, que Rosnière perdit l'espoir de la fléchir. L'eût-il perdu si vite, cet espoir, s'il l'eût aimée ? Se fût-il éloigné sans s'être jeté à ses pieds, sans l'avoir suppliée, sans implorer ce pardon, que peut-être elle aurait accordé à ses instantes prières ? Mais il la saluait brusquement et sortit, oubliant, tant elle l'avait déçu par son accueil, de lui faire ces adieux pour lesquels il était venu.

— Il ne m'aime plus, pensa-t-elle.

Et comme elle aussi avait cessé de l'aimer, elle n'eut pas même un frémissement, en pensant que peut-être elle venait de lui parler pour la dernière fois.

XVI

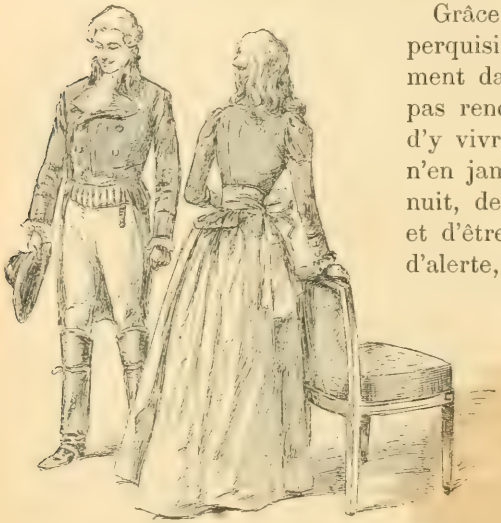
L'AMOUR VAINQUEUR

Caché depuis an au château de Saint-Marsans, Dolissalde continuait à défier l'inexorable destin sous lequel ses amis, moins heureux que lui, succombaient tour à tour. Vaincus dans les tentatives téméraires qu'ils avaient faites afin de le conjurer, Vergniaud, Brissot, Fauchet, Gensonné, Valazé, d'autres encore étaient montés sur l'échafaud. Barbaroux, après une tentative de suicide, y avait été porté mourant. Condorcet s'était donné la mort. On avait trouvé dans un champ les cadavres de Pétion et de Buzot, à demi dévorés par les loups. Le nombre devenait de plus en plus rare de ceux qui, comme Lanjuinais, Louvet, Guadet, Dolissalde, avaient échappé à ces sanglantes péripéties, et survivaient à leurs compagnons.

Dolissalde n'ignorait pas que c'est à Haristéguy qu'il devait la vie. Ce serviteur fidèle veillait sur lui avec une sollicitude jalouse, que ne décourageaient ni les difficultés, ni les alertes, ni les dangers sans cesse renouvelés. Durant toute une année, Haristéguy l'avait protégé au péril de ses jours, habile à détourner les soupçons et jouant une comédie qui trompait les Jacobins de Saint-Jean-de-Luz, feignant de s'associer à leurs projets, d'approuver leurs rigueurs et d'encourager leurs violences. Nul ne mettait plus de fougue qu'Haristéguy à célébrer la gloire de Robespierre, à tonner contre les modérés, à fulminer contre les ci-devant, traîtres et rebelles. A la tribune des clubs, il annonçait à toute heure qu'il les dénoncerait, et, bien qu'il n'en dénonçât jamais un seul et qu'il eût contribué à en sauver plusieurs, si vibrante était sa parole, si entraînante sa propagande, si pures les opinions qu'il manifestait, si vivace son zèle à figurer dans les fêtes civiques, que les plus enragés s'inclinaient devant lui comme devant un apôtre que son souci de se montrer patriote et républicain désignait au respect universel.

Quand une guillotine était arrivée à Saint-Jean-de-Luz, quand le nom de cette ville, qui rappelait d'antiques superstitions, fut changé en celui de Chauvin-Dragon, Haristéguy avait applaudi et approuvé. On l'avait même entendu énumérer les crimes du girondin Dolissalde et promettre publiquement de livrer au

glaive des lois ce grand coupable, si jamais il le rencontrait. Et comme personne n'eût osé douter de sa sincérité et l'accuser de mentir, personne ne pouvait supposer qu'il se faisait le complice de Dolissalde en le cachant au château de Saint-Marsans où, à l'en croire, lui-même ne se considérait plus que comme le gardien d'une propriété placée pour la seconde fois sous séquestre comme propriété nationale depuis la mise hors la loi de son possesseur.



Il courba le front et répondit : Le baron de Kergoët.

Grâce à ces circonstances, la perquisition opérée antérieurement dans le château ne s'était pas renouvelée. A la condition d'y vivre sous les combles, de n'en jamais sortir, si ce n'est la nuit, de ne jamais se montrer et d'être toujours prêt, en cas d'alerte, à se réfugier ailleurs, Dolissalde y était resté à l'abri des poursuites ordonnées contre les survivants du parti girondin. Il s'y trouvait encore à la fin du mois de juillet 1794, ou pour parler le langage du temps, à la mi-thermidor de l'an II de la République une et indivisible.

Il y avait vécu, durant ce temps, calme en apparence, mais non sans angoisse. Trop effroyables étaient les catastrophes qui s'abattaient alors sur la patrie pour qu'il pût jouir paisiblement de sa sécurité. Du fond de sa retraite, il assistait au redoublement des calamités publiques et s'associait aux larmes qu'elles faisaient répandre. Il s'exaspérait de son impuissance à y mettre fin, de l'immobilité à laquelle il était condamné, et si, maintenant, il ne s'alarmait plus des suites de la guerre d'Espagne qui tournait de plus en plus à l'avantage des Français, par contre, il tremblait pour le présent et pour l'avenir en voyant se fortifier le pouvoir de Robespierre et les citoyens subir, résignés, le joug de la farouche Terreur qui les décimait.

A sa patriotique douleur, il n'était qu'un allègement, celui que lui apportait Charlotte de Saint-Marsans, quand elle venait s'asseoir à son côté, converser avec lui, égayer de son sourire et embellir de son charme sa triste solitude. Grâce à la salutaire influence que cette incomparable amie exerçait sur lui, le souvenir d'Angélique avait perdu tout caractère douloureux. Il ne s'effaçait pas encore de son cœur ni de sa mémoire. Il y demeurait toujours vivant. Mais le flot des pensées amères et des regrets cruels qu'il y soulevait autrefois était tari. Dolissalde pouvait évoquer l'image d'Angélique sans ressentiments ni colère, et, convaincu que, dans son nouvel état, elle avait trouvé le bonheur, il ne s'irritait plus d'avoir été dédaigné.

Agenouillé, et le front dans les mains de Charlotte.

Cet apaisement était l'œuvre de Charlotte. Sa bonté, sa douceur, sa grâce, son incessant dévouement et surtout sa volonté d'être aimée, volonté secrète et persévérante, née de son propre amour, versaient à Dolissalde le plus efficace des remèdes, l'enchantaient et le consolaient de ses déceptions passées. Ces consolations, il ne les avait pas désirées et appelées. Mais, comme il en ressentait les bienfaisants effets, il les laissait agir, et se livrait sans résistance à tout ce qu'elles lui procuraient de bon et de réconfortant.

Plus qu'autrefois, il se plaisait à présent dans la compagnie de Charlotte et admirait sa beauté. Plus qu'autrefois aussi, il appréciait ses vertus et acceptait sans révolte la pensée qu'un jour

peut-être il pourrait l'aimer et se faire aimer d'elle. S'il ne le lui avouait pas, c'est qu'il ne la supposait pas encore disposée à l'entendre, soit qu'elle n'eût conçu pour lui que des sentiments fraternels, soit qu'elle considérât les différences d'opinions, d'éducation, de naissance et les actes de sa vie publique comme élevant entre eux un obstacle insurmontable. Il se trompait. Ces considérations, Charlotte, depuis longtemps, les avait foulées aux pieds. Elle l'aimait, toute prête à le lui déclarer lorsqu'elle aurait acquis la conviction qu'il était guéri de sa passion pour Angélique.

En attendant ce moment, s'il devait jamais venir, elle n'était heureuse que près de Dolissalde ou en pensant à lui. Aussi cherchait-elle sans cesse et saisissait-elle toujours les occasions de l'approcher, et, comme lui-même se montrait sensible à sa sollicitude et toujours ravi de sa présence, elle trouvait très doux de lui en procurer souvent l'agrément.

Entre les heures qu'elle lui consacrait ainsi, c'est celles du soir qu'elle préférait. Quand Haristéguy assistait à Saint-Jean-de-Luz, à Ciboure, à Urrugne, à Béhobie, aux séances des clubs, et quand Mme Dominique et Manette s'étaient retirées, alors Charlotte et Dolissalde restaient seuls. Leur entretien se prolongeait jusqu'à une heure avancée de la soirée, alimenté par des confidences, par l'évocation des souvenirs de leur vie passée. Charlotte parlait de ses parents trop tôt ravis à sa tendresse, de son couvent où elle avait connu tour à tour des jours fortunés et des jours tragiques ; elle disait sa foi dans un avenir réparateur. Dolissalde racontait les scènes mémorables de la Convention auxquelles il avait assisté ; il pleurait ses amis tombés dans ces luttes fratricides, jurait de les venger et d'écrire pour la postérité le récit des grandes choses qu'ils avaient faites ensemble.

Parfois encore, il parlait d'Angélique. Ne sachant pas ce qu'elle était devenue, il s'inquiétait d'elle. Mais, à l'entendre, il semblait à Charlotte que l'amour dont il avait tant souffert ne le torturait plus, et c'était pour elle une source de joie de voir s'affaiblir, en ce cœur où elle aspirait à régner, le souvenir de sa rivale.

Ainsi passaient pour eux ces jours d'horreur. En toute la France, se déchaînaient et grondaient des tempêtes dévastatrices : mais elles venaient expirer devant ce château perdu au pied des Pyrénées, où, protégé par de généreux dévouements, vivait un proscrit qu'un amour non encore avoué, dont il subissait l'action

mystérieuse sans en expliquer les causes, dédommageait de ses maux, et qui grâce à la douceur d'une influence de femme, prenait en patience sa captivité.

Dans les fréquentes entrevues de Dolissalde et de Charlotte tenait tout le bonheur qu'il leur fût permis de goûter. Ils n'en avaient pas d'autre que ces entretiens qui leur apprenaient à se mieux connaître et à se mieux apprécier. A la fin de leurs monotones journées, se réunir constituait en quelque sorte la récompense de la résignation qu'ils opposaient à leur infortune. Ils avaient contracté l'habitude d'attendre, pour se séparer, le retour d'Haristéguy. Le rôle qu'il jouait dans l'intérêt de Dolissalde faisait de lui un personnage important, lui avait gagné la confiance des représentants du peuple, délégués par la Convention à l'armée des Pyrénées, des officiers qui allaient et venaient entre le quartier général et Paris, des autorités de Saint-Jean-de-Luz. Quand il rentrait dans la soirée, après ses absences quotidiennes, il rapportait toujours des nouvelles recueillies au cours de ses pérégrinations. Soit qu'elles excitassent ses craintes, soit qu'elles ranimassent ses espérances, ces nouvelles étaient précieuses à Dolissalde. Il veillait donc toujours en attendant qu'Haristéguy revînt, et Charlotte aimait à rester près de lui.

Ce soir-là, quand onze heures sonnèrent, ils étaient encore ensemble, dans l'étroite pièce où se tenait ordinairement Dolissalde, assis devant la fenêtre ouverte qui encadrait un coin du ciel constellé et attendant Haristéguy. Seule, la lumière de ce ciel embrasé du feu des astres les éclairait. Dans la sérénité de la nuit radieuse où montait le murmure de la mer qu'ils entendaient au loin, à travers l'espace, sans la voir, et peut-être aussi à la faveur d'une attente plus longue que de coutume, leurs cœurs s'étaient plus rapprochés, mieux compris, qu'en tant d'autres circonstances où ils avaient parlé des joies du passé, des douleurs du présent et des incertitudes de l'avenir. N'ayant plus rien à se dire, ils n'échangeaient que de rares paroles. Leur silence mollement les berçait. La douceur pénétrante de leur tête-à-tête les avait délicieusement émus, et leur émotion s'augmentait de toutes les pensées que leur suggéraient les paroles déjà dites.

— Haristéguy ne rentre pas, observa soudain Charlotte, comme pour se soustraire au charme enivrant de l'impressionnante paix qui régnait autour d'eux.

— Oui, il est en retard, répondit Dolissalde. Je ne m'en plains

pas. On est si bien, ainsi que nous sommes maintenant. La vie serait trop belle si toujours elle restait à l'image de l'heure présente. Malheureusement, ce n'est qu'une halte brève, un répit de quelques instants, du moins pour moi.

— Pourquoi pour vous ? demanda Charlotte.

— Parce qu'il faudra bien qu'un jour ou l'autre j'abandonne cet asile. Les circonstances qui m'y retiennent ne dureront pas éternellement. Le règne de Robespierre prendra fin, et alors une grande tâche s'imposera à moi.

— Vous songez donc toujours à vous rejeter dans les orages ?

— Le sang de mes amis crie vengeance. Je n'aurai de repos que lorsque je les aurai vengés.

— Mais cette tâche accomplie, ne reviendrez-vous pas ?

— Le pourrai-je ? Ici, vous êtes chez vous, Charlotte ; vous vous marierez, et, soit que vous vous fixiez à Saint-Marsans, soit que vous suiviez ailleurs votre mari, il n'y aura plus place pour moi près de vous.

Ce n'était pas la première fois qu'il parlait de la probabilité de son départ. Mais jamais cette allusion à un tel événement n'avait, au même degré que ce soir-là, troublé Charlotte. Il lui semblait qu'en y revenant de nouveau Dolissalde marquait avec trop de complaisance son désir de se séparer d'elle. Le chagrin qu'elle en éprouvait mit dans sa bouche une protestation.

— Je ne me marierai pas, dit-elle.

— Vous avez vingt ans, reprit-il, et nul n'est maître de l'avenir. Quant à moi, j'ai des devoirs, je le répète, dont l'accomplissement m'éloignera de cette maison.

— Sera-ce un motif pour la déserter à jamais ? Je la tiens de vous puisque vous me l'avez restituée. Votre générosité a mérité ma reconnaissance, et vous serez toujours accueilli à Saint-Marsans comme un ami fidèle. Je serai triste quand vous en partirez, joyeuse quand vous y reviendrez, surtout si vous y venez pour rester toujours.

Elle s'étonnait de lui parler ainsi. Mais elle n'était plus maîtresse d'elle, et le langage que lui soufflait son cœur, ses lèvres ne pouvaient le retenir.

— Y rester toujours, murmura Dolissalde attendri, c'est un beau rêve, mais ce n'est qu'un rêve, un rêve irréalisable.

— Vous vous trompez, Dolissalde ; il dépend de vous seul d'en faire une réalité, et, à moins que vous n'ayez hâte de me quitter..

Elle n'acheva pas. Dans la demi-clarté qui remplissait la chambre, elle le vit se lever, faire un pas vers elle d'un élan qui l'emportait et s'arrêter tout à coup, comme s'il eût craint de l'offenser.

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria-t-il. Me soupçonner d'être pressé de vous quitter, c'est me méconnaître.

— Si je vous soupçonne, à qui la faute? A plusieurs reprises déjà, vous avez agité devant moi vos projets. Ils aboutissent tous à notre séparation. Que puis-je en conclure, si ce n'est que vous ne vous plaisez plus près de moi?

— Que faut-il faire pour vous prouver le contraire?

— Renoncer à partir et comprendre enfin qu'il n'est pour moi d'autre félicité que celle qui me viendra de vous.

Elle prononça ces mots à mi-voix, mais sans confusion, sans honte, la tête haute, le regard assuré, conservant sa fierté dans cet aveu que son amour alarmé venait de lui arracher.

— Vous m'aimez donc? soupira Dolissalde éperdu.

— Oui, je vous aime, affirma-t-elle.

— En dépit de ce qui nous sépare : votre naissance, vos opinions?

Elle souriait, tremblante, et dit d'un accent mouillé de larmes :

— Faibles barrières; l'amour les a renversées; qu'elles ne vous arrêtent plus. Si vous croyez pouvoir répondre aux sentiments que j'ai conçus pour vous, si ceux que vous aviez conçus pour une autre ont perdu leur pouvoir, alors, tendez-moi sans crainte votre main, Dolissalde, mettez-la dans la mienne, et unissons-nous pour toujours, dans la vie et dans la mort. Recevez mes serments, et que les vôtres vous unissent à moi jusqu'au jour où la bénédiction du prêtre nous liera indissolublement.

— Mais mon passé, le sang qui coule entre nous?

— Je vous aime, et j'ai tout oublié. Oubliez tout, et surtout, ajouta Charlotte suppliante, l'image de celle qui vous a sacrifié.

— Oh! maintenant, je n'y pense plus, fit Dolissalde.

Il s'était agenouillé, et, le front dans les mains de Charlotte, il continuait :

— Cette joie indicible de ne plus me séparer de vous, je l'avais souvent entrevue, mais comme dans un songe, comme un de ces biens qu'on souhaite sans espérer les posséder jamais. Et voilà que vous me l'apportez et que ma misère s'illumine des rayons de votre tendresse!

— Ma tendresse? Je vous l'avais donnée depuis longtemps, dit Charlotte. Mais vous vous obstiniez à ne pas comprendre.

— Oui, j'étais aveugle, aveugle et sourd. Maintenant, je vois, j'entends. Soyez donc ma compagne et ma consolatrice. Je vous livre un cœur meurtri. Guérissez-le et il vous payera d'un amour de tous les instants. Ce que sera notre vie, je l'ignore. Nos maux ne sont pas arrivés à leur terme. La proscription pèse sur moi. Elle engendrera sans doute encore des périls redoutables, et, en unissant votre destinée à la mienne, vous vous préparez bien des alarmes et des pleurs. Mais une heure viendra où les pleurs cesseront de couler, où les alarmes se dissiperont, et alors...

La violente émotion qui le secouait de plus en plus altérait sa voix, et les protestations de son amour expirèrent dans un sanglot. Mais qu'importait qu'il ne se fît plus entendre? Plus que ce qu'il avait dit, son attitude trahissait sa sincérité, et Charlotte, plus enivrée encore en le regardant qu'elle ne l'avait été en l'écoutant, savourait le bonheur qu'elle venait de conquérir.

Ils demeurèrent ainsi, écrasés, silencieux, dominés par le charme de ces instants enchanteurs, ne recourant, pour s'exprimer réciproquement ce qu'ils éprouvaient, qu'aux étreintes de leurs mains entrelacées, étreintes fiévreuses, étreintes éloquentes qui brûlaient leur sang et les enchaînaient l'un à l'autre. Au dehors, montait dans l'espace la paix sereine des nuits d'été; des brises parfumées tombaient des sommets qui se profilaient jusqu'aux lointains horizons; au murmure des feuillages, qu'elles secouaient doucement, se mêlait la monotone rumeur de la mer. Et ce fut une heure divine dont la magie les enveloppait, les emportait au ciel, et dont jamais ils ne devaient perdre le souvenir.

A l'improviste, ils furent tirés de leur extase et ramenés à la réalité. Le sable de la terrasse criait sous des pas alourdis et précipités. Vivement, Dolissalde se rejeta au fond de la chambre, dans l'obscurité, où une porte s'ouvrait sur une mansarde qui accédait à une cache pratiquée dans l'épaisseur des murailles. Il resta là, aux aguets, prêt à disparaître en cas de danger, tandis que Charlotte, qui n'avait rien à redouter, se penchait à la croisée.

— C'est Haristéguy, dit-elle rassurée.

Dolissalde revenait, remis de cette alerte qui se produisait

presque tous les soirs, au retour d'Haristéguy. Mais celui-ci, au lieu de rentrer sans bruit, selon son habitude, s'arrêtait sur la terrasse, et on l'entendit qui criait d'une voix à réveiller tout le château :

— Victoire! Victoire! Venez, citoyenne Charlotte; descendez, citoyen Dolissalde.

— Qu'arrive-t-il donc? fit Charlotte.

Dolissalde hésitait encore. Mais l'appel d'Haristéguy reprenant de plus belle, il n'hésita plus et descendit, suivi de Charlotte. En une minute, ils furent sur la terrasse. Comme ils y arrivaient, Haristéguy se jeta au-devant d'eux, en disant :

— C'en est fait de nos malheurs. Robespierre est mort, le parti modéré victorieux, la patrie sauvée.

Et, d'une haleine, il leur racontait les importantes nouvelles arrivées de Paris : le tyran renversé le 9 thermidor par un vote de la Convention, son arrestation décrétée, la révolte de la Commune vaincue sans combat, et la République délivrée du joug des tyrans qui l'ensanglantaient. Ces événements avaient été annoncés à Saint-Jean-de-Luz, dans la soirée, par des officiers, partis de Paris peu de jours avant. On savait par eux que partout les Français célébraient leur délivrance. Les prisons s'ouvraient devant les innocents, et ils y étaient remplacés par les auteurs et les complices des exécrables forfaits, dont le cours venait d'être suspendu. A Saint-Jean-de-Luz, la municipalité, sommée par le peuple de résilier ses pouvoirs, avait dû obéir. Ses membres s'étaient dispersés, et, de nouveau, les modérés triomphaient.

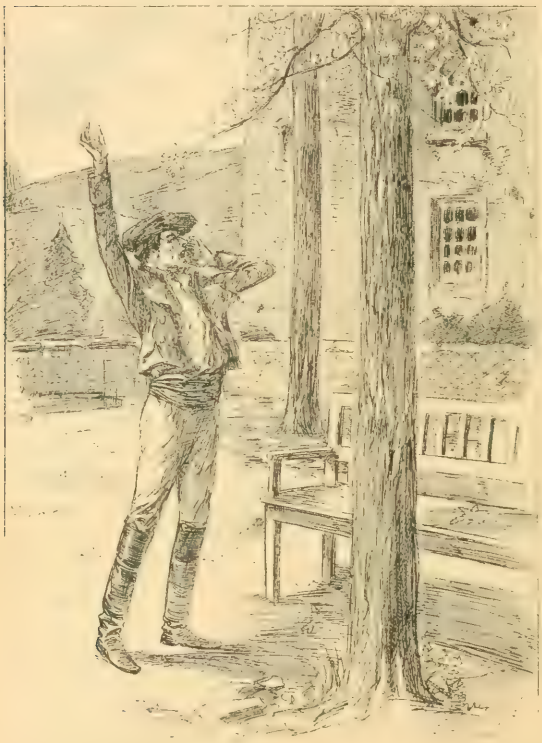
— Mais toi, Haristéguy, n'as-tu pas été menacé? demanda Dolissalde. A hurler avec les loups, comme tu disais, tu t'es peut-être compromis. Heureusement, je suis là, et j'irai témoigner de tes efforts pour arracher des têtes au bourreau et la plus précieuse de toutes à mes yeux, la mienne.

— Inutile, citoyen Dolissalde, répondit gaiement Haristéguy. Je me suis expliqué devant la foule. Je lui ai appris comment, pourquoi j'avais feint de m'associer aux violences. J'ai invoqué le témoignage de citoyens qui me doivent la vie et la liberté. Plusieurs d'entre eux se sont rangés autour de moi pour confirmer mes déclarations et plaider ma cause, et, ce qui me flatte, c'est que leur secours ne m'a pas été nécessaire. Mes compatriotes m'ont rendu justice et fourni des éloges pour ma conduite.

Pouvait-il en être autrement, alors qu'il a été prouvé que, si Robespierre n'était pas mort, j'allais être arrêté? J'avais été dénoncé comme suspect de modérantisme.

— Et c'est pour me secourir que tu t'exposais à de tels dangers? dit Dolissalde. Comment reconnaîtrai-je ton dévouement?

— Je te le devais, répondit simplement Haristéguy.



Victoire! Victoire! Venez citoyenne Charlotte; descendez citoyen Dolissalde.

Sans attendre d'autres remerciements, il s'éloignait, pressé d'annoncer à sa femme et à Manette la bonne nouvelle. De nouveau, Charlotte et Dolissalde restèrent seuls. Mais, maintenant, ils n'étaient plus contraints de se cacher. A la clarté des étoiles, ils parcouraient la terrasse, aux bras l'un de l'autre, avec l'allégresse des prisonniers qui voient tomber leurs chaînes et s'ouvrir leur cachot. L'amour, la liberté, la patrie délivrée, c'était en moins d'une heure plus de bonheur qu'ils n'en avaient jamais espéré durant leur longue détresse, et ne pouvant se résoudre à dormir, alors que de si graves et heureux événements ouvraient leur cœur à des espérances que, la veille encore, ils n'eussent osé concevoir, ils restèrent debout jusqu'au jour. Alors, seu-

lement, Charlotte consentit à prendre un repos nécessaire. Elle rentra chez elle, tandis que Dolissalde, accompagné d'Haristéguy, montait en voiture pour se rendre à Saint-Jean-de-Luz, où il tenait à se montrer et à participer à la joie publique.

Il ne revint que vers la fin du jour. Charlotte l'attendait avec impatience, en proie à une mortelle inquiétude qui s'était emparée d'elle à son réveil. Elle se demandait si Dolissalde, maintenant qu'il ne craignait plus pour sa vie, n'allait pas retourner sur l'heure à Paris, reprendre son siège à la Convention et, comme il le lui avait dit, se rejeter dans les orages.

Miséricorde ! Angélique ! Toi, ma chérie !

Son angoisse se révéla dans ses accents, lorsqu'en la revoyant, pressée de connaître ses résolutions, elle l'interrogea.

— Qu'avez-vous décidé ! Qu'allez-vous faire ?

— Me consacrer entièrement à vous, dit-il.

— Vous ne partez donc pas ?

— Je renonce à partir. Je n'en aurais plus le courage. Trop de bonheur m'attend ici pour que je puisse m'arracher à celle qui me le donne. Pourquoi, d'ailleurs, irais-je à Paris ? Ce que j'y voulais faire, d'autres l'ont fait. Mes amis sont vengés. Leurs juges et leurs bourreaux ont péri. Rien ne m'appelle plus là-bas, pas même l'espoir de conjurer les malheurs que je prévois encore. Je reste donc, à moins que vous ne regrettiez vos engagements.

— Les regretter, moi !

— Quand vous les avez pris, je n'étais qu'un proscrit, poursuivit Dolissalde. Peut-être avez-vous cédé à la pitié plus encore qu'à l'amour. Consultez donc votre cœur, votre raison...

Fougueusement, presque irritée, Charlotte l'interrompit.

— Mon cœur et ma raison me parlent aujourd'hui comme ils

me parlaient hier, s'écria-t-elle. Ecoutez-moi, Dolissalde. J'ai longtemps réfléchi avant de vous confesser mes sentiments. Je ne vous en ai fait l'aveu qu'après avoir prévu toutes les conséquences de mes résolutions. Je suis seule au monde; je ne dois compte de mes actions qu'à ma conscience. Elle approuve ma conduite, et vous me livreriez au désespoir si vous reveniez sur vos promesses.

Les derniers scrupules de Dolissalde étaient vaincus. Il se pencha tendrement sur Charlotte et l'embrassa. Il renonçait à fuir le bonheur.

Durant les jours qui suivirent, ils vécurent dans un paradis. Lentement, ils préparaient leur mariage. Ils en avaient fixé la célébration à une date prochaine. Charlotte ayant désiré qu'il fût béni à l'église, Haristéguy cherchait un prêtre non assermenté qui consentît à prêter aux fiancés le concours de son ministère et à les unir. Avant le 9 Thermidor, il lui eût été difficile d'en trouver un. La Terreur avait édicté contre les prêtres dits réfractaires des lois si rigoureuses, emprisonné un si grand nombre d'entre eux, que ceux qui s'étaient dérobés aux poursuites vivaient cachés ou fugitifs. Mais, Robespierre renversé, ils commençaient à reparaître, croyant à jamais fermée l'ère des persécutions et, loin de prévoir qu'à peu de temps de là, elle allait se rouvrir. Grâce à ces circonstances, Haristéguy eut bientôt mis la main sur l'homme qu'il cherchait et, un soir, il l'amena secrètement au château où, trois jours plus tard, les formalités du mariage civil une fois accomplies à la municipalité d'Urrugne, devait être célébré le mariage religieux dans une chapelle improvisée.

XVII

FIN TRAGIQUE

A l'heure où Charlotte et Dolissalde se préparaient à être heureux, Angélique revenait à Saint-Marsans. Le jour se levait, un jour tiède et clair, quand sa voiture arriva par la route de Paris, sur l'un des plateaux qui dominent Saint-Jean-de-Luz et qu'on traverse avant d'y entrer.

Pour accéder à ces hauteurs, les chevaux avaient dû gravir, au pas, une côte dure et longue. Bercée par la lenteur de leur

marche, Angélique, qui, depuis Paris, voyageait presque sans arrêt, s'était assoupie, vaincue par la fatigue. Elle sommeillait encore quand, ayant gagné le sommet du plateau, ils reprirent une allure plus rapide et se lancèrent au trot sur le chemin en corniche qui se dirigeait vers Saint-Jean-de-Luz entre une double haie de vieux platanes. Le bruit ranimé de leurs pas sur le sol et de leurs grelots réveilla la voyageuse. Elle mit la tête à la portière, reconnut, pour les avoir parcourus déjà, les lieux où elle passait, et salua, comme un ami retrouvé, ce paysage dont une année d'absence n'avait pas effacé le souvenir dans sa mémoire.

Les clartés grisâtres de l'aube naissante se doraient peu à peu des premiers feux du soleil, qui déchiraient, comme en se jouant, le tremblant rideau des brumes de la nuit. A travers les déchirures progressivement élargies qu'ils y pratiquaient, Angélique voyait se dessiner sur l'horizon les sites familiers à ses yeux, les montagnes lointaines aux pics perdus dans le ciel encore voilé, aux flancs nus et sombres, sillonnés d'arêtes tranchantes, de ravins profonds, torrents à la fonte des neiges et qu'avait desséchés l'été; au pied de ces montagnes et noyées dans leur ombre, les vallées fertiles avec leurs files de peupliers hauts et minces, leurs coteaux boisés, leurs villages et, çà et là, d'antiques châteaux écrasés sous leurs lourdes toitures de tuiles rouges; et enfin, sur le premier plan, entre des campagnes verdoyantes et des rives sablonneuses, la ville aux vieilles maisons, révélatrices, dans leur architecture monumentale, d'un passé de richesse et de grandeur, qu'expliquait le voisinage de la mer; cette immense mer de Gascogne, plus terrible là qu'ailleurs, plus prompte à entrer en furie, et dont Angélique pouvait suivre, jusque par-delà les digues qui protègent la rade, les mouvements tumultueux, vagues incessamment soulevées, murailles d'écume qui se dressaient au-dessus du lit gigantesque d'où elles étaient sorties et qui ne s'y abîmaient que pour s'y reformer aussitôt, s'écrouler encore et renaître des mêmes accidents, avec le même éclat.

Angélique contempla cette vision fugitive et grandiose. Puis, le cadre où elle lui était apparue se rétrécit. On approchait de la ville, et la route descendait entre des murs de jardins qui fermaient l'horizon. Alors, elle se rejeta dans le fond de la voiture, appuya contre les coussins sa tête alourdie, et resta ainsi, insensible et indifférente aux choses extérieures, perdue dans ses

pensées, et si profondément, qu'elle parcourut, sans les voir, les rues de Saint-Jean-de-Luz, encore endormies.

C'est qu'elles étaient amères et irritantes, ces pensées, et que la blessure faite à son cœur par les cruels événements qui les inspiraient saignait toujours. Traversé par des épreuves affreuses, troublé par toutes les tortures de la jalousie, le roman de son amour s'était tragiquement dénoué. Un matin, on lui avait rapporté son mari mort, tué par le baron de Kergoët dans un duel sans merci. Devant son cadavre, en songeant qu'elle devait à ce malheureux plus de chagrins que de joies, elle était restée sans larmes, ne pouvant le pleurer alors que le drame qui la faisait veuve constituait à la fois la preuve flagrante et le juste châtiment de la trahison.

Alors, saisie de répulsion et d'horreur pour tout ce qui le lui rappelait, elle avait voulu parti, fuir le pays où, tour à tour, de trop courtes ivresses et tant d'infortunes imprévues s'étaient succédé dans sa vie, et chercher un refuge à Saint-Marsans. La certitude d'y retrouver Charlotte et Manette, l'espérance d'y revoir Dolissalde, l'impérieux désir de puiser dans leur affection l'oubli de sa douleur, autant de causes propres à expliquer l'attrait qu'exerçait sur elle le vieux château où elle avait laissé ses fidèles amis. Il lui apparaissait comme l'asile suprême où ne lui manqueraient ni le dévouement, ni la pitié, ni la sollicitude, ni rien en un mot de ce qui console et réconforte.

Mais, à cette époque où tant de gens vivaient cachés et où, pour éveiller les soupçons, il suffisait de se déplacer de quelques lieues, voyager était dangereux, surtout pour une femme sans appui, sans défenseur. Angélique avait donc reculé son voyage et attendu plusieurs mois une occasion favorable, qui ne s'était présentée qu'après le 9 thermidor et la chute de Robespierre.

Alors, aux cris d'allégresse qui s'élevaient de toutes parts, elle avait osé quitter sa retraite, rentrer dans Paris délivré, reprendre possession de sa demeure abandonnée, se mettre à la recherche de ses amis, embrasser les survivants, prier pour les morts et regagner ces Pyrénées vers lesquelles la poussait son cœur.

Elle allait donc revoir le château de Saint-Marsans. Mais plus elle en approchait, et plus, quoique heureuse d'y revenir, elle s'inquiétait de l'accueil qu'elle y recevrait; plus elle craignait de déranger, en y arrivant à l'improviste, des existences auxquelles, par sa faute, elle était devenue étrangère. Avait-on seulement

N. L. — II. 16.

Dessin de Ed. Carrier.

Sur son ordre, le postillon arrêta ses chevaux au bas de la montée. (CHAP. XVII.)

gardé son souvenir ? Elle ne doutait pas de sa vieille nourrice, Manette. Celle-là n'avait pu l'oublier. Mais les autres, Dolissalde surtout ? C'est de lui qu'elle était à toute heure occupée. Cette hantise datait du jour où les infidélités de son mari, en la meurtrissant et en l'exaspérant, avaient excité en elle le regret d'avoir méconnu Dolissalde et préféré Rosnière, capricieuse et superficielle. Devenue veuve, elle avait ressenti plus vivement ce regret; elle s'était reproché son défaut de clairvoyance, la précipitation avec laquelle elle avait agi, sans réfléchir, se laissant prendre comme un oiseau à un piège aux paroles dorées du séducteur, et peut-être son regret et ses reproches s'inspiraient-ils de l'espoir que Dolissalde ne l'avait pas oubliée, qu'il l'aimait encore, qu'en la revoyant il retomberait sous le même charme qu'autrefois, et qu'elle serait dédommagée par lui de tous les maux qu'elle venait de souffrir.

C'est de ce sentiment qu'elle était encore animée en approchant de Saint-Marsans. Mais il s'y mêlait un trouble plus grand et des craintes plus vives qu'à l'heure où, pour la première fois, elle l'avait éprouvé. Sans droits sur Dolissalde, ayant tout fait pour le rebuter et décourager son amour, elle redoutait, au moment de le revoir, de le trouver consolé. Était-ce donc que son cœur longtemps égaré revenait à l'amour qu'elle avait méconnu ? Aimait-elle Dolissalde ? Elle n'eût pu le dire, bien qu'entraînée à croire que, s'il persistait à le vouloir, elle ne se refuserait plus.

Tandis que son imagination enfiévrée s'absorbait en ces réflexions, la voiture avait franchi le pont de la Nivelle, dépassé Cibourg, et, filant bon train sur la route d'Urrugne, elle arrivait en vue du château de Saint-Marsans. A l'aspect des tours massives, Angélique revint à elle, et plus poignante se fit son anxiété. Elle touchait au terme de sa course ; sa destinée allait se décider. Sur son ordre, le postillon arrêta ses chevaux au bas de la montée. Elle voulait faire à pied le reste du chemin. Pour parvenir au château, les voitures étaient obligées à un long détour, tandis que les piétons pouvaient abréger le chemin, en coupant à travers bois, par d'étroits et ombreux sentiers. Dans sa hâte d'en finir avec les appréhensions et les incertitudes, Angélique prit par le plus court. Bientôt elle déboucha sur la terrasse, moins essoufflée par la rapidité de sa marche que par l'émotion qui serrait sa gorge. Là, elle fit halte pour reprendre haleine, et, sûre de n'être pas vue encore, elle regarda.

Ce qu'elle vit, elle ne devait plus l'oublier, car le spectacle était révélateur et lui apprenait à l'improviste ce que depuis tant de jours elle brûlait de savoir. A Saint-Marsans, il n'y avait plus pour elle de chance de bonheur. On n'avait pas besoin d'elle pour être heureux, et ce qui le lui prouvait, c'était l'attitude de Dolissalde qu'elle venait d'apercevoir tendrement penché sur Charlotte suspendue à son bras, et marchant avec elle à pas lents, un sourire sur les lèvres, tandis qu'elle parlait en le regardant d'un air si confiant, si soumis, si doux, qu'on devinait, rien qu'à les surprendre ainsi, qu'elle était toute à lui comme il était tout à elle.

Ils s'aimaient; Angélique l'eut vite compris. Sa découverte lui arracha un cri de désespoir. Ce cri ne parvint pas jusqu'à eux; ils ne se retournèrent pas. Ils continuaient leur promenade serrés l'un contre l'autre, comme des amants qui s'adorent. Alors, plus accablée elle pleura. Cet amour qu'elle surprenait dans son radieux épanouissement était son œuvre. C'est elle qui avait poussé Charlotte vers Dolissalde et Dolissalde vers Charlotte; c'est elle qui follement les avait réunis! Maintenant il n'était plus en son pouvoir de les séparer. Mais, comme elle se le disait, un doute s'éleva en elle. Les séparer? Peut-être, après tout, le pourrait-elle si elle le voulait. Elle avait jadis mesuré l'étendue de son influence sur Dolissalde. Lui était-il impossible de l'exercer de nouveau, de ressaisir ce cœur où elle avait tenu trop de place pour n'avoir plus d'action sur lui? Et ce fut comme un espoir subitement ressuscité qui la ranimait, la tirait de son accablement, la remettait debout, un défi dans les yeux. Si elle voulait! Mais cet espoir s'éteignit aussi vite qu'il s'était allumé. La droiture d'Angélique venait de l'étouffer dans son berceau.

A ce moment, au seuil du château, apparut Manette. Elle sortait, et, la main sur le front pour se garder du soleil, elle embrassait d'un regard ébloui l'espace autour d'elle, flambant de lumière. Tout à coup, elle découvrit Angélique, là-bas, sous les arbres où elle se tenait immobile, indécise, ne sachant ce qu'elle devait faire, se demandant si ce ne serait pas mieux à elle de repartir sans se montrer.

— Miséricorde! Angélique! Toi, ma chérie!

En poussant joyeusement ces exclamations, Manette s'élançait, traversait la terrasse, volait à la rencontre de la nouvelle venue et se jetait dans ses bras. Appelés par ses cris, Dolissalde et Charlotte accouraient, bientôt rejoints, par Haristéguy, par sa

femme, et, en moins d'une minute, Angélique se trouvait entourée de tous ceux qu'elle avait tant voulu revoir, et qui l'embrassaient tour à tour, en multipliant les questions. D'où venait-elle? Où était Rosnière? Pourquoi arrivait-elle seule, sans être annoncée? Et les paroles, les regards, les étreintes témoignaient d'une telle sollicitude, réveillaient si vaillante l'affection de tous, qu'Angélique, éperdue, s'attendrissait, imposait silence aux suggestions maladives qu'elle écoutait tout à l'heure.

— Mais votre mari, répéta Charlotte, pourquoi n'est-il pas avec vous?

— Je suis veuve, dit Angélique.

— Il est mort? s'écria Manette.

— Où? Quand? Comment? demanda Dolissalde.

Angélique continua :

— Il est mort, voici plusieurs mois, dans le pays où nous nous étions réfugiés.

— Pauvre Angélique! reprit Charlotte, comme vous avez dû souffrir!

Mais Angélique secouait la tête, et, d'une voix que ses ressentiments non oubliés gonflaient d'une âpre colère, elle dit:

— Les circonstances de son trépas ne m'ont même pas laissé la douceur de le pleurer. Il m'avait trahie, et il est tombé sous les coups d'un époux outragé. J'avais cessé de l'aimer quand je l'ai perdu.

A cet aveu, Charlotte s'était rejetée devant Dolissalde comme pour le défendre contre un danger qui éclatait. Son visage soudainement exprimait une angoisse. Quant à Dolissalde, sa pâleur révéla son émoi, et le révéla si violent, qu'Angélique reprit confiance dans son pouvoir. Si elle voulait! Mais elle restait sans volonté, et, loin de tirer de sa constatation une espérance, elle ne s'attachait plus qu'à savoir si Charlotte aimait Dolissalde. Charlotte comprit-elle ce désir? Elle y répondit avant que les questions d'Angélique l'eussent exprimé.

— Vous nous trouvez ici en plein bonheur, chère Angélique, dit-elle, et vous êtes arrivée très opportunément pour assister à notre mariage, car nous nous marions dans quelques jours.

Angélique, impassible sous le coup, ne témoignait aucune surprise, ayant deviné, dès son entrée à Saint-Marsans, qu'il y avait de l'amour dans l'air.

— Je m'y attendais, Charlotte, répondit-elle. En partant, l'an

dernier, j'étais sûre qu'à vivre près de vous Dolissalde finirait par vous aimer.

Elle se gardait de toute allusion au passé. Dolissalde le rappela.

— Vous m'aviez vous-même montré le chemin du bonheur, dit-il. Vous m'aviez prédit que Charlotte me consolerait.

— Mais vous, ma chérie, reprit Mlle de Saint-Marsans, que comptez-vous faire?

— Je ne sais trop; j'hésite encore.

— Restez près de nous, s'écria Dolissalde, d'un accent qui fit trembler Charlotte.

— Au moins jusqu'après notre mariage, reprit-elle, hésitante.

Angélique, silencieuse, ne savait que répondre. Il lui en coûtait de repartir, elle redoutait de rester. Elle venait de surprendre sur le visage de Dolissalde comme un reflet de l'ancienne flamme, sur celui de Charlotte toutes les craintes d'un cœur ombrageux et jaloux. Partir, c'était s'immoler; rester, c'était immoler Charlotte, c'était s'exposer à tous les risques d'une passion qu'elle sentait prête à renaître, et que, peut-être, elle partagerait. Mais son hésitation fut de courte durée; elle prenait le parti le plus noble, le plus conforme au devoir; elle se sacrifiait.

— Je ne puis demeurer, mes amis, répondit-elle fermement; je ne suis venue que pour vous embrasser et pour chercher Manette. Va faire tes préparatifs, ma vieille, nous retournons à Paris. Nous repartirons aussitôt que les chevaux seront reposés.

On se récriait. Que ne restait-elle jusqu'aux noces? Que ne passait-elle au moins la nuit au château pour se remettre des fatigues de son voyage? Mais elle comprenait que ces efforts à l'effet de changer sa décision n'étaient que pour la forme. Dolissalde n'osait la retenir, Charlotte avait peur, et quoiqu'elle s'appliquât à dissimuler, se réjouissait de son départ. Il fallait donc partir.

Dans l'après-midi du même jour, Angélique quittait Saint-Marsans après avoir fait à ses amis de tendres adieux. On se promettait de se réunir bientôt. Mais elle savait bien que c'en était fait pour elle des affections qu'elle abandonnait. Les liens brisés ne se renouent pas. Et peut-être valait-il mieux qu'il en fût ainsi. Qu'adviendrait-il de ses résolutions si, plus tard, elle retrouvait Dolissalde? Ils ne pouvaient se garder du péril qu'elle ne voulait pas courir qu'en renonçant à se revoir. Une heure plus tard, accompagnée de Manette, elle arrivait à Saint-Jean-de-Luz. Résolue à s'y reposer jusqu'au lendemain de ses émotions

et de ses fatigues, elle descendit dans une auberge et s'enferma chez elle, après avoir donné des ordres en vue de son départ.

Cette auberge déroulait sa façade sur la plage. De la chambre qu'elle occupait, Angélique, par la croisée ouverte, découvrait, jusqu'à ses extrémités, la rade qui se creuse en demi-cercle sur les bords, et que bornent au large les hautes digues, construites en d'autres temps pour protéger la ville contre la mer. De ces digues, l'une, celle de gauche, s'appuie au petit port de Socoa; l'autre, celle de droite, part des rochers de Sainte-Barbe. Entre elles, deux goulets s'ouvrent aux navires, double brèche taillée dans la muraille protectrice qui barre en cet endroit l'Océan et contient ses flots. Des vagues viennent sans cesse se briser contre le granit qui les brave, et, par les grandes tourmentes, comme irritées de sa résistance, elles se dressent en hautes colonnes d'écume, qui s'écroulent pour retomber en lames meurtrières sur les jetées qu'elles n'ont pu dépasser.

Angélique, par la croisée ouverte, découvrait la rade.

Saisie par la vision de ces jeux redoutables, par cette lutte acharnée de l'eau contre la pierre, Angélique ne pouvait en détacher ses yeux. Quand dix heures sonnèrent, et alors que Manette l'avait quittée pour aller dormir, elle était encore à la même place, regardant avidement, sous les blancheurs lunaires, la masse lumineuse des eaux agitées, chargées d'étincelles qui criblaient l'écume de pointes de feu. Soudain, elle se leva, attirée

par la mêlée tragique des éléments, par leurs rumeurs, par les plaintes du vent qui secouait sur leurs ancres quelques navires réfugiés dans la rade. Elle voulait voir de près l'abîme, et en toucher les bords. Elle sortit enveloppée d'une mante, et, longeant la plage, elle se dirigea vers les hauteurs de Sainte-Barbe qu'elle devait gravir pour redescendre au delà sur la jetée.

A ce moment déjà, songeait-elle à disparaître? Entrevoyait-elle la mort comme la délivrance, comme un moyen d'en finir avec cette vie, où, depuis sa jeunesse, elle n'avait subi qu'épreuves, humiliations, douleurs, et où elle ne croyait plus pouvoir être heureuse? C'était son secret. Elle l'emportait avec elle, et, comme, à défaut d'elle, nul ne l'a révélé, on ne peut que conjecturer.

Peut-être, en cet instant, se rappelait-elle les cruels souvenirs du passé, faits de deuils et de désillusions, les jours d'horreur qui venaient de finir sans qu'on pût espérer qu'ils ne recommenceraient pas, tout ce qui l'écrasait d'un poids trop lourd, lui rendait odieux ce qu'elle avait laissé derrière soi, et non moins odieux l'avenir qu'elle entrevoyait, soit qu'elle se résignât à remonter sur le théâtre, témoin de ses succès, soit qu'elle se décidât à rendre public son mariage avec Rosnière et à revendiquer le rang auquel il lui donnait droit. Et, sans doute, l'une et l'autre de ces deux carrières, les seules qui s'offrissent à ses ambitions, l'effrayaient-elles également, et, par avance, l'abreuvaient-elles des mêmes dégoûts, puisque, si elle avait résolu de mourir, ce ne pouvait être qu'afin de s'y dérober.

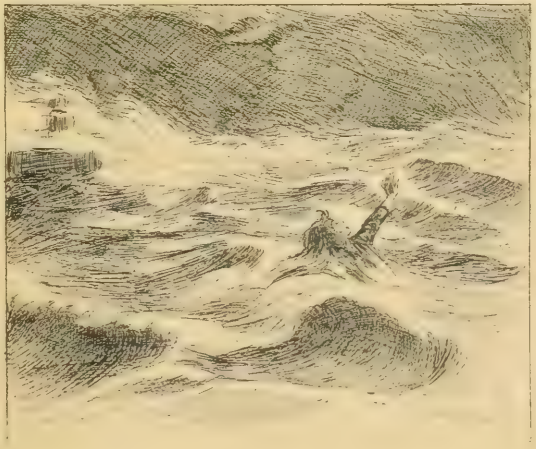
Lorsqu'elle fut enfin parvenue à l'endroit qu'elle s'était proposé d'atteindre, au pied des rochers de Sainte-Barbe, au point où commence la digue, elle s'arrêta. De près, le spectacle était encore plus saisissant que de loin. La tempête déchaînée agitait plus furieusement les eaux. Avec une violence terrifiante et un bruit terrible, des lames venues du large, semblables à une charge de cavaliers qui se serait grossie sur sa route, s'avançaient, heurtaient, en des chocs assez forts pour la briser, la solide barrière qui s'opposait à leur passage. Repoussées, elles s'élevaient d'un bond jusqu'à de vertigineuses hauteurs, et, en s'abîmant sur la jetée, jaillissaient de toutes parts, menaçant d'emporter, comme d'un coup de balai, tout ce qui se serait trouvé sur leur passage.

Quelque danger qu'il y eût à s'exposer à leur fureur, Angélique ne s'éloignait pas, elle semblait clouée au sol sans épouvante, comme grisée par la poussée tumultueuse des flots. A

chaque chute de l'eau sur la pierre, elle en était éclaboussée; le vent s'engouffrait sous sa mante, en soulevait les plis autour de son corps, dénouait ses cheveux, et, dans ses capricieux emportements, la faisait osciller ainsi qu'un arbre flexible qui rompt et ne se brise pas. Mais, loin de songer à fuir, elle s'exaltait au déchaînement de cette tourmente, et de plus en plus s'y livrait, dominée par un besoin de se donner en pâture au monstre dévorant qui rugissait à ses pieds.

Cédant bientôt à l'attrait du gouffre, elle détacha sa mante que le vent emporta jusque sur la pointe d'un rocher où elle s'abattit; puis, ayant fait le signe de la croix, elle s'engagea sur la jetée qui s'avançait au loin dans la mer et semblait y ménager un chemin. Au bout de quelques pas, elle se retourna, porta la main à sa bouche, envoya dans ce geste un baiser du côté de la ville où brillaient dans la nuit quelques lumières, et attendit. Combien de temps? Les vagues se succédaient impétueuses. Elles enlevaient tout, balayaient tout. Il y eut enfin un répit, et, sous la lumière du ciel, apparut vide, déserte et toute luisante des incessants enveloppements du flot homicide, la jetée où s'était dressée, en une vision brève comme l'éclair, la silhouette d'Angélique.

Ernest Daudet.



PASSAGÈRE[1]

(*Suite.*)

VII

Entre les moires plus foncées du ciel et de la mer, de chaudes effluves tout de suite les soufflétaient : le bâillement d'une serre brusquement ouverte, et de lourdes senteurs comme la terre en exhale après un orage, et des parfums poivrés de fleurs, et des aromes de musc et de santal... Les narines dilatées, ils humaient l'Inde, aspiraient l'haleine grisante de Ceylan, ne voyaient rien de la rade, l'œil au loin sur les dentelles des palmes.

Au quai, le patron du canot les fit monter en voiture, cria : « Oriental-Hôtel » au cocher, en lui passant les valises, puis disparut ; et, seuls, ils se sourirent dans un effarement béat, sans une parole.

Découvertes entre les lamelles des volets fermant de toutes parts leur véhicule, la bigarrure des passants, la végétation folle des jardins entrevus, les routes rouges et les fleurs d'hibiscus ensanglantant les haies, les absorbèrent. Soudain, ils se trouvèrent sous une verandah, au seuil de l'hôtel, d'où une nuée de serviteurs bengalais et cinghalais vêtus de blanc se précipita à leur rencontre.

On leur montrait aussitôt leurs chambres, deux grandes pièces contiguës, aux murs passés à la chaux, d'une propreté hollandaise, d'une fraîcheur de cour mauresque, à peine meublées chacune d'un lit voilé par une moustiquaire, d'un lavabo et de fauteuils de paille. Sur les dalles, les pieds nus des domestiques hindous glissaient silencieusement. En se retournant, ce leur fut,

1 Voir les numéros depuis le 25 Décembre 1897.

deux fois, une surprise et un dérivatif à leurs pensées obscures, d'apercevoir, toujours sur leurs talons, les blancs et grêles fantômes, de retrouver leurs grands yeux doux de biches quêtant des ordres.

En s'en allant, Fresneaux, d'un dernier regard, embrassa les deux pièces jumelles, la porte ouverte qui les réunissait : et son cœur battit. Elle était atteinte, l'étape

Elle était devant lui, la nappe et des fleurs seulement entre eux.

assignée par son rêve, cette Inde chimérique où tendait son espoir depuis de si longs jours : — Germaine voudrait-elle?... Vite il se retint d'y songer, par peur de se buter à une désillusion nouvelle, et à l'imagination aussi d'un abandon où la femme tomberait résignée, telle un débiteur s'exécute, expirée la dernière échéance. Même il ne chercha point les yeux de son amie. A ses côtés il se laissait guider de nouveau par les domestiques, se sentait ravi du labyrinthe, des larges verandas, des clairs escaliers, de la nouveauté des choses et des types, heureux enfin de rechuter à ce dépaysement sans pensées où le voyageur débarqué en plein inconnu s'ahurit le premier moment.

Au rez-de-chaussée, on les introduisit dans une salle à manger, miroitante et gaie, immense, où des vols répétés de *pankahs* au plafond couronnaient d'un incessant essaim d'ailes blanches la blancheur des tables, l'éclat des porcelaines, le scintillement des cristaux, le luisant de l'argenterie. Un peuple de serviteurs indigènes, vêtus de blanc aussi, de la tête aux pieds, — les pieds ocreux, la tête cuivrée, le poil bleu, les cheveux en chignon comme ceux des femmes et surmontés souvent d'un large peigne d'écaille blonde, — y vaquait au service, muettement, avec des grâces de figurants de théâtre, par glissades souples de leurs minces corps élégants. D'exotiques parfums de fleurs et de fruits erraient, chassés et ramenés par la promenade des éventails.

Ils durent traverser tout le hall, Mme Weber très regardée, jolie comme jamais, et reine aux premiers pas, très à l'aise. Lui chassait mal une vulgaire et masculine jouissance à percevoir cette admiration autour de l'aimée. Parmi les cosmopolites convives, passagers descendus des paquebots le temps de l'escale, ou insulaires vivant à l'américaine la vie d'hôtel, il cherchait des faces et des attitudes latines. A la fin, il avisa une table où, seuls à parler haut, se distinguaient des compatriotes, officiers et fonctionnaires retour d'Indo-Chine, et, à leur intention, puérilement, il éleva la voix pour désigner en français ses places non loin d'eux. Sur quoi, afin de se faire comprendre du maître d'hôtel, il se répétait en anglais, non sans exagérer son déplorable accent.

Brève fut sa distraction : Germaine le reprenait tout entier. Après tant d'heures communes entre le ciel et l'eau, elle lui apparaissait une fois de plus nouvelle, ainsi qu'arrivée de l'instant dans sa vie !

Depuis Antibes, il ne l'avait pas encore possédée comme cela, devant lui, à terre, la nappe seulement entre eux, — la nappe et des fleurs pourpres dont le reflet rosait les mains. Elle fouilla dans la corbeille. Ses bagues, son bracelet scintillèrent parmi les pétales ; et, si proches, il aurait voulu les baiser.

— Vous n'avez plus mal aux doigts ?... Cette brûlure ?...

— Non ! répondit-elle, soudain troublée. Elle secouait les épaules : Je n'ai plus mal nulle part. Je suis heureuse d'être enfin ici... Tenez, voyez-vous ce Bengalais ?...

Et sa causerie partit, ne s'arrêta plus guère, visible un instant sa préoccupation de ne pas laisser le passé revenir entre eux. Sans peine, il la suivit, par besoin d'un sursis encore, bientôt aussi

par intérêt pour les étrangetés ambiantes mi-exotiques, mi-anglo-saxonnes. Elle-même d'ailleurs s'y prenait réellement. Réciproques leurs curiosités s'aiguisaient, et ils hâtèrent le dessert, pressés de sortir, de se repaître les yeux.

Suivis de leur voiture, ils errèrent d'abord à pied, au hasard, par les rues, par les places, du quartier européen à Savage-Island, de Colpitty à Black-Town, la ville noire, s'arrêtant devant les étalages, devant les cases, devant les groupes indigènes, devant même les petits bœufs à bosse, à poil soyeux, jolis comme des chevreuils, qui passaient entre la rutilance des jardins et l'incendie des temples ; et ils se saoulaient d'exotisme, — de lumière.

A des bouts de rues, des échappées leur dénonçaient la campagne, la plaine humide et chaude, un infini de feuillage métallisé, où, parmi les herbes et les lianes, des fûts de palmiers et de cocotiers alignaient aux premiers plans des hachures luisantes. A la lisière serpentaient des chemins rouge brique, pareils en de rares coins sombres à des ruisseaux de sang. Ou bien, c'était un étang à demi recouvert de lotus blancs et roses. La guipure éplorée des bambous s'y réfléchissait parmi les fleurs saintes, et l'ombre d'une pagode ; mais, de grands palmiers s'épanouissant encore triomphalement tout autour, un suprême bouquet de lames de cimeterre se mirait presque au centre ; et, visible à peine, sous ces verdures reflétées, l'eau continuait la verdure ambiante, n'était plus qu'une île fleurie dans une mer de végétation.

Les yeux brûlés, ils s'en revinrent, vite en nage, en quête d'un magasin où acheter casques de liège et parasols. Mme Weber demeurait extasiée, sans plus de force cependant pour agiter son éventail.

— Que c'est beau !... faisait-elle.

En écho, il répétait sa phrase, et il regardait longuement la jeune femme, se régalant d'elle dans une ferveur où passait une reconnaissance attendrie, comme si, la trouvant plus belle dans ce cadre prestigieux, sa propre jouissance se fût encore doublée de la sienne, en une intime communion de leurs cerveaux.

Deux ou trois fois quand même, ils se séparèrent mentalement. C'était à l'extrémité des faubourgs, à des points où leur curiosité se devait partager, requise à la fois par le paysage et par l'humanité. Tandis que Fresneaux buvait avidement les choses, Germaine plus particulièrement s'intéressait aux êtres. Car déjà tous deux, au bout d'une heure, se symbolisaient différemment

leur rapide vision. Pour lui, la belle terre couleur de sang dominait tout, la terre humide, la terre en travail, où de la vie fermentait, débordait, grouillait, en flots de sève, en pullulement de germes. C'était ensuite l'eau qu'on sentait sourdre sous les effrayantes ramées, qu'on buvait dans l'air saturé d'orage ; c'était le ciel, l'inoubliable ciel, d'un bleu de rêve, où tournoyaient des vols noirs ; et la généreuse lumière ; et la chaleur féconde : et l'incessant coït enfin de cette eau, de ce ciel, de cette terre, s'acharnant à produire, à produire toujours.

Ils tombèrent dans des boutiques, chez les ivoiriers.

S'il avait dû repartir à présent sur *La Liane*, il aurait emporté de sa brève escale toute l'Inde en un tableau : un coin d'eau mangé par les lotus ; — une ceinture de bambous ; — un massif de cocotiers, de pamplemousses, de papayers, de corossols, de jacquiers, de divers ficus ; — puis, dans un angle un manguier touffu, dont les racines rampaient comme des serpents loin du tronc dix fois centenaire, dont les hautes branches laissaient pendre d'autres branches verticales qui se soudaient au sol ; — çà et là, des fleurs énormes, éclatantes ; — au-dessus l'incendie du ciel indigo ; — des flèches de clarté dans l'ombre humide et chaude, entre les feuillages vernis ; — plus bas, de rares vols d'insectes et d'oiseaux, joyaux ailés rayant d'un éclair l'envers des frondaisons mates ; — et, enfin, baignant cette flore éperdue, s'élevant de l'eau glauque, de l'humus, des corolles en rut, un parfum lourd : la sueur de ces vies enfiévrées, la senteur fauve de leurs fécondations, l'âme même, amoureuse, de Ceylan...

Pour Germaine, au contraire, les impressions premières se syn-

thétisaient en une pagode d'architecture typique, autour de laquelle bourdonnaient des passants bigarrés : Cinghalais, Malabars, Bengalais, Macaïstes, Parsis, Arabes à tête rase, vingt peuples. Une statue de Bouddha étoilait d'or la religieuse pénombre de ce sanctuaire. Sur le parvis, des jeunes filles aux cheveux d'encre, aux yeux de gazelle, portaient aux dieux des roses moins rouges que leurs lèvres, des jasmins moins blancs que leurs dents en grains de riz découvertes par leur sourire passif. Au dernier plan de l'image, la cohue bariolée circulait encore, par une symphonie de couleurs, dans le sillage de chars attelés de petits bœufs, ou derrière un éléphant paisible, plus monstrueux sur le moutonnement des têtes enturbannées, des bonnets parsis, des peignes d'écaille, des chignons hermaphrodites; — puis brusquement la théorie s'ouvrait, respectueuse devant un Anglais grand, rose, blond, roide, gentleman ou soldat de la Reine, hautain et froid...

Il se pencha sur la balustrade.

Mais elles ne pouvaient ni durer, ni les séparer d'esprit longtemps, les localisations divergentes de leur commune vision. Plus faible, Fresneaux se détournait des spectacles qui l'attiraient le plus pour répondre aux exclamations de Mme Weber, pour voir avec elle.

Radieuse, elle lui prit deux fois la main, eut un éloquent merci des lèvres et des prunelles, oublia même dans la voiture réintégrée d'épier la rue pour le regarder. Sans doute, pensa-t-il, lui

confessait-elle ainsi sa joie, la plus rare des joies, celle qu'apporte la non décevante réalisation d'un rêve ancien. Il se rappelait son mot : « Depuis l'enfance, je souhaite voir l'Inde » ; et, dans une passagère jalousie, il se retint d'enlacer sa taille.

A peine outillés contre le soleil, ils recommençaient leur promenade, s'arrêtaient à un marché, devant des étals de fruits étranges, innommés pour eux, avec l'envie de mordre à tous, de matérialiser leurs récentes impressions dans la pulpe juteuse des mangues ; et ils gardaient un œil toujours sur la foule, pressés de tout voir, de tout savoir, de distinguer les races entre elles, les croyances, de s'esthétiser les beautés de cette flore humaine.

Ensuite, ils tombèrent dans des boutiques, chez les ivoiriers et les joailliers. Enfantinement, ils jouirent des pierres précieuses remuées, des rubis surtout qu'ils faisaient couler entre leurs doigts en cascade rose. Lui, dans son enthousiasme, voulait acheter tout. Elle, souriait, calmait la fougue de son compagnon, ou interpellait les marchands, en anglais, si vite qu'il ne pouvait la comprendre. Et dehors seulement, ses achats expédiés à l'hôtel, il comprenait au chiffre de ses débours qu'elle avait fait retirer des objets par lui mis à part tout ce qu'il avait choisi pour elle. Soudain triste, il voulut le lui reprocher ; mais comme il cherchait ses mots : « Pourquoi ne voulait-elle pas lui accorder cette joie ?... le laisser lui offrir... » elle l'enveloppa de ses grands yeux graves, mélancoliquement tendres, et lui tendant un doigt de sa main gauche :

— Eh bien, vous me mettrez une bague, là... toute simple... un souvenir d'ici... et d'aujourd'hui... un souvenir pour toujours !

A l'ouest, l'horizon s'ouvrait, sanguinolent. Dans sa plaie, le soleil s'abîmait aux confins de la mer ardente. A l'est, hauteurs et forêts se voilaient de gros bleu. Infiniment doux, monta le crépuscule. Fresneaux alors, se détournant, chercha des yeux Germaine, et la vit qui contemplait l'agonie du jour, les suprêmes rides d'or de la mer, le ciel moribond et superbe. Quand il se redressa, la nuit achevait de tomber, brusque et dense. Désorientés, ses regards ne purent retrouver les lignes du paysage où son rêve errait l'instant d'avant, se heurtèrent à l'opacité d'un sombre velours. A ce moment, au fond de la veranda, une clarté jaillit. Sur la nappe réveillée, parmi les fleurs, des cuillers, des tasses à café, un seau à glace, l'épingle d'or fichée sur le casque de

Mme Weber, scintillèrent : un *boy* apportait un flambeau dans une verrine.

— Oh ! non... pas de lumière ! murmura la jeune femme.

Fresneaux renvoya le Cinghalais. Derrière le serviteur, l'ombre revint, couvrit le bungalow.

— Vous ne m'en voulez pas, dites ?... C'est si beau !...

Elle cherchait sa main. Il la prit, rapprocha leurs deux fauteuils de paille, et le silence, après la nuit, les noya.

De l'abîme, à leurs pieds, des lucioles s'élevaient, volaient en arabesques, mouraient, renaissaient pour s'évanouir, et, tout autour, plus fort s'épaississait le noir. A peine si la mer, à leur gauche, se glaçait d'argent : l'aube vague des lueurs de la lune que la montagne leur cachait encore. A droite et devant eux, quelques cimes d'arbre émergeaient des ténèbres. Un panache de cocotier dominait leur dentelle ajourée. Son plumeau grêle découpa une constellation. Fresneaux, en hochant la tête, fit tour à tour jaillir vingt astres entre les palmes ; puis chercha Colombo : — la ville restait invisible au fond des ravins.

Seuls. Ils étaient seuls, hôtes uniques du cottage, l'Hindou disparu qui les avait servis ; et voilà que des profondeurs veloutées, des creux où, sous la croissante illumination du ciel tropical, ses pupilles s'accoutumant retrouvaient les massifs, les jardins, les rochers, les routes, un parfum de nouveau montait, l'haleine de l'Inde encore, une haleine épurée, souffle de fleurs et de forêt que n'épiçait plus l'arome du musc et du santal. Plus fort, plus tendrement, il serra dans les siens les doigts de Germaine. Alors, entre eux, l'odorante brise se glissa, plus fraîche, plus pénétrante. Sur la nappe, une corbeille de frangipanes exhalait dans l'ombre son suprême bouquet. Il écarta les fleurs, quêta sur les mains même de l'aimée son parfum à elle, prolongea sa recherche en une longue caresse des lèvres. L'aimée frémit, mais sa main demeura froide et molle. Sous la marée montante des senteurs forestières, il s'était envolé, le cher parfum de sa peau. Et Fresneaux, la pensée balbutiante, le cœur angoissé, s'immobilisa.

Bientôt, de l'ombre et de la solitude un ululement sortit, et deux monstrueuses lumières, et le fracas trop connu, déconcertant en ce décor, d'un train de chemin de fer qui grimpait. La station proche s'éclaira, une autre villa plutôt, encadrée de plantes. Des voix chuchotèrent au loin ; la cheminée de la minus-

cule locomotive se couronna de flammes, des bûches jetées à son foyer ; puis, le convoi reparti, son tapage éteint, le silence, sur la pente et la ravine, rejoignit la nuit, l'aggrava.

Fresneaux se contraignait à penser au retour, au train descendant qu'il leur faudrait prendre tout à l'heure pour regagner Colombo ; mais arrivé au but de son voyage mental, il chassait l'image des chambres contiguës retenues à l'Oriental-Hôtel le matin : et, molles, ses mains ne retenaient plus les mains molles de Mme Weber.

Vainement il voulut se reconstituer leur après-midi, leur excursion en railway sur la route de Kandy par les splendeurs de l'humide forêt, et plus haut, sur la rampe, à travers la féerie des jardins et des rizières. Les choses s'échappaient en papillons sous l'inutile effort de son souvenir, et toujours il revenait à la boutique du joaillier sous l'arcade ombreuse.

Ah ! comment avait-il pu croire qu'en acceptant cette bague, Germaine se donnait à lui !... Comment avait-il pu s'imaginer qu'elle l'aimait ?... Et qu'avait-elle dû penser de le voir si naïvement, si bêtement heureux tout le long de leur promenade ?... Une fois, — ils étaient seuls dans leur compartiment, — il l'avait baisée sur la nuque, tandis qu'elle admirait des fougères, le long de la voie. Ce baiser !... Il en frissonnait encore quand un voyageur était monté, les contraignant aux phrases vides. Enfin, ils débarquaient, séduits par ce bungalow où une enseigne se dissimulait sous un fronton de verdure. Sautée à terre, sa compagne se pendait à son bras, l'illusionnait jusqu'au dîner...

Il retrouva ses mains perdues, se rafraîchit les paumes à leur épiderme froid, chercha des paroles qui ne vinrent point.

A quoi songeait-elle à cette heure ?... A qui ?... Il rêva de le lui demander à mots féroces, mais elle parla, une phrase quelconque : « Vous ne fumez plus, Henri ? » et il tressaillit, sa colère douchée par la musique triste de sa voix. Résignée !... Elle était résignée !... Tout à l'heure, à Colombo, elle s'abandonnerait d'un ton pareil, et il la prendrait, autant par peur d'être niais, — qui savait ? autant pour en finir avec leur illogique situation, que pour satisfaire la bête à bout de patience, et parce qu'enfin dans sa chambre, devant le lit blanc, devant la moustiquaire, il ne serait plus maître de ses baisers. Mais demain... Demain ils se mépriseraient l'un l'autre, et ce serait fini ! fini ! fini !...

La gorge étreinte, il se leva et se pencha sur la balustrade. En

son énervement, il souhaitait et refoulait à la fois, par orgueil, le facile soulagement des larmes, quand deux bras l'entourèrent : — Germaine, debout, appuyait sa tête contre la sienne.

— Vous pleurez, Henri !

Humilié d'être plaint, il se cabra.

Et des palmes encadraient pagodes, mosquées, églises.

— Si !... Vous pleurez ou bien vous voudriez pleurer... Qu'avez-vous, dites ?... Que vous ai-je fait ?... Je ne veux pas que tu pleures !

Elle lui baisait les yeux dans l'ombre. Sous ses lèvres et sous son tutoiement, il frissonna.

— Pourquoi finir ainsi notre inoubliable journée ?... Tantôt, quand j'ai refusé la lumière, je croyais que vous alliez me prendre sur votre poitrine, me la glisser au doigt, votre bague ; et elle est toujours là dans son écrin...

De la poche de sa jaquette, elle sortait le bijou, le lui rendait.

— Ah ! pensa-t-il, elle va jusqu'au sacrifice généreux, jusqu'à la pitié délicate ! » Et, plus triste, il l'aima plus fort, tandis qu'il tâchait de lire dans ses yeux. Lentement, il prit l'anneau, le lui mit au doigt, lui baisa la main ; mais elle se jeta à son cou, — et leurs bouches enfin se rencontrèrent, se fondirent, ne se quittèrent qu'à bout de souffle.

— Vous m'aimez bien ? murmura-t-elle, en retombant, brisée, sur son fauteuil. Ah ! j'ai tant besoin d'être aimée !...

De son bras il entoura sa taille, les reprit, ces chères lèvres, et son extase répondit, qui sur elles buvait, éperdue, les parfums des bois, des fleurs, de la nuit, de la femme, l'âme de l'heure unique et s'acharnait, insatiable, voulant les boire encore, longtemps, toujours.

La forêt se bleutait, les astres plus clairs. Des palmes s'étiraient sous une tiède brise, et de leur cliquetis l'ondulation gagnait de proche en proche, arrachait des soupirs au feuillage, des froissements soyeux aux lianes, des bruits d'ailes aux bambous. Plus loin, susurraient des rizières. De l'eau jasait entre des roches Et la brise mourut. Le silence revint. Les invincibles fleurs odoraient plus fort. Mais, de nouveau, une caresse de l'air, profonde, précise, si douce, réveillait la campagne. Des coulées d'argent coururent ; des nudités de troncs blancs, des clartés de feuilles frémirent soudain par l'ombre amoureuse des massifs ; et, dans un voluptueux spasme, les champs, les bois, la terre, les herbes se pâmèrent sous la tendresse étoilée du grand ciel.

Défaillants, Germaine et Fresneaux s'étaient levés dans la nuit tentatrice. Cramponnés à la balustrade du balcon, l'œil perdu, ils écoutaient la galopade de leur cœur.

L'Hindou revint qu'ils suivirent, comme en un rêve, et la cadence retrouvée de leurs pouls, leurs poumons libérés de l'ineffable anhélation, ils trébuchaient sur les pierres, les jambes faibles.

En wagon, ils ne virent point leurs voisins. Côte à côte ils se taisaient. Fresneaux, pâle, appuyait contre lui, dans une frénésie, la jeune femme, ou maniait entre les siennes la main qui portait la bague.

A Colombo, dans la voiture, la première, elle se collait à lui ; mais quand il chercha sa bouche, elle se déroba tout à coup, se cacha le visage sur son épaule.

— Écoutez, Henri, balbutia-t-elle, et sa voix tremblait, et les phrases ne lui venaient point... Il faut que vous sachiez... Il faut que je vous dise...

Avec emportement, il lui rentra les paroles sous son baiser. Non ! pensa-t-il. Ah ! non ! qu'elle ne parlât point !... Son histoire, ses deuils anciens, son roman, les raisons de sa venue, de son embarquement : qu'importait à cette heure ? D'abord, elle mentirait sans doute, — sûrement. Elle voudrait harmoniser le passé à la minute présente, se grandir, se montrer digne de leurs fiançailles. Et il le sentirait ou s'en apercevrait demain, et cette vulgarité pour toujours demeurerait liée au souvenir de l'unique moment. Ou bien, plus noble, loyale, elle se confesserait simplement ; et, tout à l'heure, ce lui serait un supplice, la pensée qu'un autre, que d'autres, non des amants vaguement imaginés, mais des individualités précises qu'il connaîtrait, nommerait, haïrait, auraient aussi connu la fondante douceur de ses lèvres !...

Le temps d'un éclair, ces choses l'avaient traversé, durant qu'il la bâillonnait d'une écrasante caresse. Il se redressa pour lui crier :

— Je ne veux savoir de vous qu'une chose : je vous aime et vous êtes à moi... Car vous êtes à moi, dites ?... toute à moi, ma Germaine ?...

Partie sur un éclat chaleureux, impérieuse, sa voix tombait à une supplication, la pensée revenue comme un coup de couteau qu'elle allait simplement se livrer peut-être, non se donner, et que, femme, elle était, tantôt, comédienne. Mais les yeux de Germaine se levèrent, une telle reconnaissance, une telle âme dans leurs prunelles bienheureuses, qu'une félicité l'inondant, il entendit à peine le : « Oui, toute à vous, » qu'elle lui chuchota en retombant sur sa poitrine.

Les chevaux s'arrêtaient. Le vestibule de l'Oriental-Hôtel leur apparut illuminé, la verandah peuplée de fumeurs et buveurs étendus dans les fauteuils et sur les chaises longues de rotin. Fresneaux descendit, offrit la main à Germaine, mais elle se rencogna dans le véhicule, le rappela d'un regard de prière.

— Oh ! Henri... pas ici... si vous vouliez... à bord...

Au premier coup, il crut qu'elle n'osait point entrer avec lui devant ces étrangers, gagner leurs chambres sous le feu des regards ; et, tout de suite, des ordres donnés aux *boys* et au cocher, il remonta près d'elle. Mais, parvenus au quai, la voiture repar-

tie, une embarcation hélée pour les conduire à *La Liane*, quand il comprit qu'elle souhaitait à leur première étreinte le cadre de leurs premiers tête-à-tête, sa reconnaissance s'exalta, passionnée.

Sur le yacht tout dormait, à l'exception des marins de veille et du maître de quart. Sans déranger personne, ils descendirent. Les tapis muets étouffaient le bruit de leur pas. L'homme entendait son cœur sauter dans sa poitrine, revivait des souvenirs *d'autrefois*, et ce jeune autrefois prenait dans le passé un recul infini. Sa bouche était sèche. Enfin la porte s'ouvrit, la porte qu'avaient tant heurtée ses désirs. Germaine toucha le bouton d'un commutateur et, durant que la lumière triomphalement se ruait dans la pièce, elle souriait, blême un peu, les yeux plus grands. Un instant, c'était lui qui baissait les paupières, sous un trouble exquis. Quand il les releva, il était devant le lit à la place même où, un mois plus tôt, il lui demandait pardon. Par les sabords ouverts, entrait la fraîcheur de la nuit; mais à peine apportait-elle un rappel de l'Inde, un souvenir des senteurs fortes de la terre. Dans le nid retrouvé, le parfum qui flottait, si subtil, restait le parfum de l'aimée, l'haleine même de sa chair, le souffle d'iris issu des oreillers et des dentelles.

Germaine encapuchonna la lampe. Une pénombre bleue les noya.

QUATRIÈME PARTIE

I

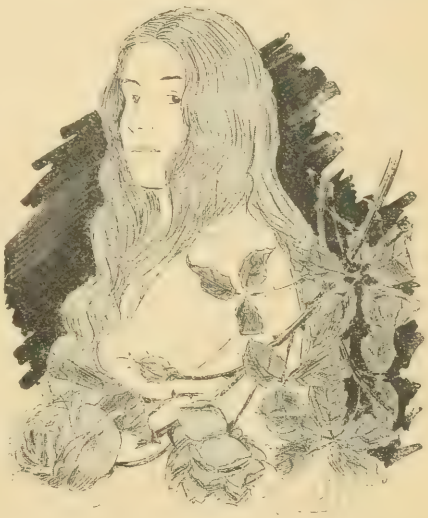
Ce jour-là, bien femme, elle battait des mains à la marche reprise, à la mer retrouvée. Il le lui reprocha doucement.

Certes, ce lui avait été aussi une douceur, le matin, en accostant *La Liane*, après une absence de huit jours, de voir son jeune bonheur, au bout d'une longue semaine, réintégrer le foyer. Il ne s'imaginait pas non plus sans une palpitation béate la vie ancienne qu'ils y allaient revivre entre le ciel et l'eau, sur le balancement des houles, par la jouisseuse torpeur des calmes, avec, au lieu des

supplices de jadis, le ravissement d'un tête-à-tête où leurs baisers « piqueraient » les heures! Cependant, ajoutait-il plus bas, — et il enlaçait sa taille, — ne se montrerait-il pas ingrat en ne saluant point d'un reconnaissant regret cette Inde adorable, pour toujours la patrie de sa première extase?...

Soudain attendrie, elle ne lui répondit que des yeux, et sa bouche appela sa bouche.

Désunies leurs lèvres, leurs regards égarés hésitèrent d'abord. L'horizon s'était déplacé. Le yacht longeait maintenant le sud de l'île. Une blanche ligne d'écume frangeait le ballot de verdure dévalant à la mer. La capricieuse broderie des cocotiers se brouillait. Mais bientôt, plus haut, ils découvrirent le pic d'Adam surmontant cinq plans étagés de montagnes, et sur ces vagues terrestres irrégulièrement pétrifiées, à travers les forêts bleues, leur souvenir s'orienta vers les précieuses escales de leur amour.



La chair humide encore des caresses du tub.

Puis, quand la côte fuyant au nord devint moins visible, les hauts sommets s'entêtant seuls au lointain clair, Mme Weber ouvrit l'album qu'elle tenait sur ses genoux.

Un cadeau du docteur. Infatigable, en effet, et charriant partout son éternel appareil, le bon Verton les avait faites de son côté, toutes leurs excursions; et Fresneaux, à cette heure, ne raillait plus cette manie photographique, la bénissait même. De ces huit jours passés à terre, il ne rapportait, lui, ni une aquarelle, ni un croquis. Germaine l'en avait inutilement grondé. « Comment, répondait-il, désormais barbouiller, auprès d'elle?... Quel pays valait ses yeux? quel effet d'ombre et de lumière, les jeux de reflets que son ombrelle promenait sur son cou?... Seule à présent

la musique serait permise. Encore jouerait-elle sans lui, puisque, à l'accompagner, il la verrait moins !... » Elle avait ri, se moquant de son lyrisme et de la forme romantique de son exaltation, mais n'avait pas insisté. Aussi bien, elle les partageait, cette délicieuse paresse issue de leurs étreintes, et ce nonchaloir qu'entretenaient, en ce foyer du bouddhisme et du renoncement contemplatif, l'accablante fureur du ciel, de l'eau, des plantes, la violence désordonnée de la vie physique.

Maintenant toutefois que fuyait l'île fabuleuse, ç'allait leur être un ravissement d'en chercher sur ces pauvres feuilles l'image morte, pour repérer leurs souvenirs. Et rapprochant son fauteuil de rotin, encadrant d'un bras le cou de Germaine, Fresneaux suivit le long défilé des pages. Son rêve, s'accrochant à toutes, revivait les heures bienheureuses.

D'abord l'Oriental-Hôtel, les serviteurs cinghalais, un charmeur de serpents appelant sur sa flûte un cobra, dont la tête hideuse soulevait le couvercle d'un panier. Mme Weber s'était apeurée en se serrant à son compagnon, et il se rappelait avoir senti à travers les étoffes la chaleur de son buste... Puis, des étangs, les lotus blancs et roses, les fleurs des serres occidentales éclatant ici, librement, monstrueuses, dans les splendeurs des jardins, au seuil des villas, sur les vérandahs, dans les haies. Et des palmes, toujours des palmes, dentelaient les marges, encadraient pagodes, mosquées, églises. Ou bien, c'étaient des bambous géants, de prodigieux banians, que le brave médecin avait photographiés à part, non sans avoir fait poser à leur pied, pour en donner l'effrayante échelle, l'Hindou porteur de son appareil. Naïvement, au bas de l'épreuve, il avait même écrit les noms botaniques de ces végétaux, un latin barbare que Mme Weber épelait en souriant.

Plus loin venait le bungalow où ils avaient dîné le premier soir. Pâles à cette évocation, tous deux longtemps s'arrêtaient à cette feuille, jusqu'à ce que leurs lèvres s'aimantant se joignissent à la volée au-dessus de l'album, avec, chez elle, la crainte d'être vue par un marin malgré la protection des hauts dossiers de leurs sièges jumeaux.

C'étaient enfin tous les quartiers de Colombo, tous les monuments, tous les types, les hommes, les bêtes et, sortis de la ville, la route de Kandy, le petit chemin de fer courant sur les majestueuses frondaisons qui le rapetissaient encore. Les gares, mangées par les verdures grimpantes, semblaient des cottages d'où

des Hindous aux cheveux de femmes, enjuponnés de blanc, se précipitaient, présentant aux voyageurs d'étranges fruits, aux parfums sucrés. Un fleuve rouge coulait parmi les feuillées ensuite. Hors de la forêt, les jardins reprenaient, les cultures. La locomotive grimpait le long des rocs, entre les lianes et les fougères, atteignait Kandy.

Là, ils retrouvaient les temples, le lac, le monastère, les cygnes wagnériens étranges en l'exotique décor, et l'arbre saint qui abrita les méditations de Çakya'Mouni; mais, cette étape atteinte, Fresneaux laissait Mme Weber tourner les feuillets seule. L'œil au loin, il reconstituait un unique épisode :

Tous deux s'en revenaient ce soir-là du couvent où les avait reçus le grand-prêtre Sumangala. Émus, respectueux, ils l'avaient entendu évoquer Darwin et Comte, à propos du Bouddah, souligner le mouvement philosophique de l'Europe, énumérer les conversions déterminées parmi les grands esprits par cette foi épurée, par ce bouddhisme pur, que professe à Ceylan l'élite de cinq cents millions de croyants. Longtemps, le grand prêtre avec une dédaigneuse sérénité avait remué pour eux les plus hauts problèmes. Retombés ensuite dans la rue rouge, le soleil, les verdures, la vie vivante, leur pensée comme leurs yeux papillotait. D'avoir effleuré le mystère et sondé l'infini, ils gardaient un vague trouble; et, bienveillant sans joie, grave sans tristesse, le sourire de ce pape sphinx les hantait encore tandis qu'ils suivaient machinalement les fidèles portant des fleurs au sanctuaire. Et, dans le temple, ces parfums de fleurs et d'encens, l'obscurité, le hiératisme des prêtres immobiles, les plaintes des gongs, les reliefs luisants des Bouddhas au fond des cryptes, le silence des dévots, l'étrangeté des choses, le lointain de ce monde révélé, l'impénétrabilité de ces âmes compliquaient leur émoi de la surprise d'une initiation.

Mme Weber voulait savoir davantage. Hélas, il ne pouvait que lui répéter le peu qu'il avait appris, des bribes mal retenues de lecture! Il lui disait pourtant à quoi tendaient ces moines méditant et mendiant. D'abord effarée, elle s'était vite révoltée devant ce renoncement à l'activité de vivre, devant ce suicide du moi, devant cette appétence de l'idéal Nirvana.

— Non! ils ne sont pas heureux! Non !... s'écriait-elle tout à coup, violemment.

Un instant il ne la reconnaissait pas, l'admirait en cette colère pour la passion de ses yeux, le frémissement de ses narines.

— Comment pourraient-ils être heureux ? répondait-il, en serrant son bras plus fort. Et ses regards ardant d'une flamme de désir disaient à Germaine qu'il n'était d'autre bonheur que d'aimer. Ah ! comme en cet instant il aurait voulu être Sumangala, pour eter son *credo* sous ses petits pieds !...

jA l'hôtel cependant, tandis qu'il discutait avec son guide l'itinéraire du lendemain, elle songeait encore, perdue au loin, le front pensif. Mais il la prenait dans ses bras, et, soudain, elle s'amollissait toute, et, sous leur moustiquaire ils s'emparadisaient jusqu'à ce qu'une réaction le jetât au sommeil. Une heure ou deux coulaient, ou trois, il ne savait; puis, un cauchemar éveillait la jeune femme subitement. Les yeux pleins de larmes, cramponnée follement à lui, elle gémissait :

Sa silhouette se profilait sur l'Océan.

— Je ne veux pas mourir !... Je ne veux pas !...

Dans le silence, elle sonnait pour lui comme un glas, la plainte inattendue; et le temps que roulait son écho, un long frisson avait hérissé son poil, gelé ses moelles, lui laissant les membres cassés, la sensation en lui, autour de lui, d'une chute. Mais son pouls tombait. La pauvre, se disait-il, avait simplement rêvé, rêvait encore. Pourquoi aussi l'avoir conduite dans ce bric-à-brac bouddhiste, parmi ces épouvantails?... Câlinement, fortement, il l'avait pressée sur sa poitrine, réchauffant sous ses baisers ses mains froides.

— Oh ! garde-moi ! garde-moi toujours !... chuchotait-elle tout à fait réveillée.

Et, vibrante, voilà qu'elle lui rendait les caresses avec lesquelles il lui répondait. Chaste encore, elle se révélait amante, frémissait de ses frémissements, défaillait avec lui; puis tous deux s'achar-

naient, en une subite frénésie, jusqu'à la pointe de l'aube, comme si cette pensée de la mort, surgie en leur amour, avait fouetté de volupté leur jeunesse saine.

A ces délices évoquées, les paupières du jeune homme battirent. Ses yeux retombés sur Germaine, il se reput de son charme compliqué.

« Je ne veux pas mourir! » avait-elle crié. La chère folle !... Souriant à présent de cette exclamation, du son étrange de sa voix d'alors dont il se redonnait l'écho, il enroulait à son doigt les frisons exquis duvetant la nuque de la « chère folle », ou cherchait afin d'y rafraîchir ses lèvres l'amoureux pli du cou sous le menton.

Elle lui échappa.

— Regardez donc plutôt, dit-elle, les chefs-d'œuvre de Verton !

Sur ses genoux défilaient maintenant les dernières pages de l'album, Mount-Lavinia et les jardins de Peradinya, l'Éden ceylanais. Ensuite, Colombo reparut, des clichés pris en hâte par le docteur avant le départ. A la fin, revenait l'Oriental-Hôtel, mais non plus en façade, vu des jardins seulement. Sur la vérandah, leur chambre était ouverte. Entre tant de portes-fenêtres, il reconnut les leurs, et son rêve s'égara une fois encore à ce rappel de la grande pièce si blanche, fraîche et nue, où, suppliant, il l'avait pour la première fois, surprise à sa toilette, si blanche aussi, si fraîche, la chair humide encore des caresses du *tub*...

A cette image finale, s'accolait une photographie représentant le pont de *La Liane* et cet arrière même d'où maintenant ils regardaient décroître la terre, cette terre dont sur l'épreuve un morceau se trahissait à l'arrière-plan, entre les haubans et les pistolets. Germaine, du bout de l'ongle, cherchait sur le papier le quai lointain, les premières maisons. Lui, sur la feuille, ne voyait que les chaises longues.

N'était-ce pas là qu'elle l'avait rejoint au matin, après leur première nuit d'amour à bord ?... Levé tôt, la laissant à sa toilette, il était venu ruminer son bonheur. Ah ! comme après l'étreinte elle s'était blottie entre ses bras ! et si tremblante, si muette !... Et la voilà qui, débouchant sur le pont, se jetait rougissante à son cou...

Une seconde, il s'était imaginé pour cet élan, pour ce geste, qu'elle allait, comme la veille, vouloir parler; or c'était seulement son suprême secret qui lui brûlait les lèvres et qu'elle murmurait tout bas, tout bas : « Je vous aime, Henri... je vous aime !... »

D'un coup vif Germaine refermait l'album, plaisamment, tout

près de sa figure. La couverture claqua, un courant d'air le souffletait. D'un sourire, il répondit à son rire, s'étonnant toujours à voir de la joie baigner ces yeux jadis si mélancoliques, amollir cette physionomie d'ordinaire hautaine ou grave.

La mer, proche, se reflétait, à cette heure, dans ces grands yeux profonds. Sous leur malice passagère, elle s'y étalait, violette, la mouvante lueur du ciel dissoute en leur eau tendre; mais, comme l'abîme sous la moire de l'océan, la pensée y demeurait mystérieuse, déroutait le plongeur.

Et qu'importait? Elle l'aimait, n'est-ce pas? Pareille à l'huile jetée par les marins pour abattre les vagues, la tendresse avait fait le calme sur cette âme, le grand calme buveur de soleil, — de bonheur. Les pêcheurs les ignorent, les Atlantides endormies sous les algues, les galiotes envasées dans les opaques profondeurs; et la mer aussi les oublie... Enfin, ajoutait-il, quelle candeur s'être imaginé qu'elle allait parler, ce lendemain de noces, à leur première rencontre matinale! La veille, peut-être : elle était loyale et fière. Après? Non! Il ne connaissait pas la femme. Elle ne voudrait point risquer de déchoir. Vraiment éprise enfin, rien ne devait subsister en elle des amours anciennes. Il pensait tout à l'heure aux abîmes endormis sous les eaux. Qui savait? Du passé, la sonde ne trouverait peut-être rien au fond de ce cœur. La passion, chez la femme, y fait maison nette. A l'amour qui vient, elle offre une page blanche, et, qu'ils soient tachés de sang ou mouillés de larmes, elle ne sait plus, de bonne foi, ce que sont devenus les feuillets anciens.

Mme Weber se levait; sa silhouette un instant se profilait sur l'Océan, en un dernier adieu vers Ceylan. Le remous lumineux du sillage pailleta ses prunelles, puis elle se tourna vers le jeune homme, appelant son bras; et son geste, son regard, symbolisant sa pensée obscure, lui demandaient la continuation du bonheur.

Bien vite il la prit, mais en s'éloignant dans le crépuscule, il se répétait tout bas son victorieux : « Qu'importe? Elle m'aime! »

Confusément, il l'avait pressenti : pour que revînt sa curiosité des premiers jours, pour qu'il les provoquât, ces confidences de l'aimée, il faudrait la lassitude. Et dans un retrait de cœur et de corps, un frisson bref aux reins, il ne voulait point penser que son amour pût rouler à la fatalité commune.

(*A suivre.*) Paul Bonnetain.

Un âge arrive pour la femme où la coquetterie peut faire place aux désirs réels, où, à force de tourbillonner, comme les papillons, autour de la flamme d'amour, une jolie mondaine tombe soudainement dans cette flamme trop longtemps effleurée de ses caprices. Marguerite d'Esterelles, blonde comme une Danoise, souple comme une chatte, charmante comme une Parisienne, avait longtemps captivé les salons en vogue par ses grâces provocantes et sa beauté au délicat sensualisme.

Elle était mariée à un paisible financier et, malgré son attirance, on la supposait vertueuse.

Elle l'était en effet; mais qui sait si la vertu ne contient pas en elle-même ses principes de lassitude et si la volupté n'a pas tout à coup, pour les âmes les mieux trempées, d'irrésistibles sourires?

Il suffit quelquefois, dans ces moments où la femme réfléchit trop longtemps à sa propre sagesse (et trop réfléchir est le commencement de la perdition), il suffit, dis-je, de l'apparition inattendue d'un homme à l'âme ordinaire et à l'extérieur distingué pour décider sans retard une créature très raisonnable à écouter la voix de la nature et à s'aventurer dans l'imprévu d'une fausse liaison. Marguerite, dédaigneuse longtemps des fadeurs murmurées par des diplomates naissants, des préciosités débitées gra-

vement par des dons Juans en favoris de neige, et de tout ce murmure d'amour qui éclot facilement dans l'atmosphère du farniente aristocratique, finit un jour par se prendre naïvement aux protestations banales du beau de Sainte-Luque, un lovelace connu et coté, d'une célébrité presque banale.

Il n'avait aucun mérite en faisant cette conquête nouvelle, il était venu au bon moment, voilà tout.

Qu'il s'agisse d'un succès militaire, d'une victoire diplomatique ou d'un triomphe d'amour, le moment psychologique est le point essentiel. Bismarck n'a pas eu d'autre rouerie et bien des séducteurs modernes sont, en cela, les hommes d'État de l'amour.

De Sainte-Luque, au milieu du capiteux enivrement d'un bal, après une valse amoureuse de Gung'l longuement dansée avec Marguerite, lui avait perfidement glissé dans l'oreille, sous les feuillages lustrés d'une serre à demi obscure, ces paroles langoureuses et un peu entrecoupées qui sont à la portée de tous les hommes ayant un peu de lecture et de savoir-faire.

Marguerite, pour la première fois de sa vie, n'avait pas ri avec dédain.

Huit jours avant, elle aurait traité cavalièrement le poète le plus séduisant, le musicien le plus dangereux; mais ce soir-là, la flamme d'amour appelait impérieusement son cœur papillonnant; sa petite âme se sentait brûlée malgré elle et tristement vaincue.

Il ne lui était pas facile d'accorder d'emblée un rendez-vous.

Il fut convenu, après un échange de paroles mystérieuses et d'aveux confus, qu'on se retrouverait, à huit jours de là, au bal de la comtesse de Hohwald.

Il fut bien entendu que l'absence de Marguerite à ce bal marquerait une rupture définitive. Elle voulait ménager à la vertu cette porte de sortie et se donner à elle-même comme à de Sainte-Luque, l'illusion d'une honnête résistance.

Malgré les distractions de Marguerite, M. d'Esterelles ne s'aperçut de rien; n'étant lui-même ni passionné, ni rêveur, il ne la croyait pas susceptible du moindre caprice et jugeait simplement sa coquetterie comme une habile mise en œuvre de sa beauté. De Sainte-Luque aurait été, du reste, l'homme le moins soupçonné par M. d'Esterelles. Certains gentilshommes à succès semblent offrir aux maris des garanties plus sérieuses que des jeunes gens impétueux et novices. Ils mettent instinctivement en application

la fable du *Torrent et de la Rivière*, et redoutent plutôt pour leurs femmes le péril des aveux dormants et des hommages timides.

Marguerite se sentit toute troublée quand elle dut préparer sa toilette pour le bal de la comtesse de Hohwald; malgré des hésitations successives, des monologues intérieurs et des remords naissants, elle s'était décidée à tenter l'aventure et à accepter, au bal, un rendez-vous du beau de Sainte-Luque. Le péril l'attirait, mais elle se jurait, au fond, de ne pas succomber.

— Quelle jolie toilette a madame, dit Rosalinde, sa brune caméristé, dans le boudoir rose et blanc où sa maîtresse s'habillait devant une haute psyché vénitienne. Sur un canapé Louis XV était étendue une robe de moire blanche brodée de jais blanc; l'étoffe et les broderies reflétaient en lames de lumière ou en scintillements argentés l'éclat des bougies roses allumées devant la psyché et sur les murs, dans des appliques d'acier.

Mme d'Esterelles, en jupon blanc, élégamment corsetée, et arrondissant mollement ses bras potelés devant la glace, lissait quelques cheveux rebelles, achevait de dégager du chignon ceux qui se tordaient sur sa nuque en mèches impalpables, ou bien, immobile, admirait l'effet de gros diamants piqués dans la masse profonde de sa chevelure dorée.

Rosalinde, très empressée, entourait sa maîtresse de prévenances multiples et d'un murmure harmonieux d'adulations :

— Madame sera certainement la plus belle, — madame n'a jamais été si en beauté, — madame a l'air d'avoir vingt ans.

Par hasard, Rosalinde était sincère ce jour-là. Le trouble d'âme de Mme d'Esterelles avait, du reste, rehaussé sa beauté, avivé l'éclat azuré de ses yeux et jeté un mystère délicat sur sa physionomie féline.

Distraite, elle écoutait les hommages plus ou moins intéressés de sa femme de chambre. Elle attribuait ce redoublement d'éloges à l'approche du jour de l'an et à la perspective irrésistible des étrennes.

Tout à coup, au moment où elle venait de passer sa jupe, elle jeta un cri perçant :

— Aurais-je oublié une épingle, dit Célina avec un air presque ému.

— Mais non, malheureuse ! Je suis sûre que c'est une puce.

— Une puce, madame ? Et où donc ?

— Ici, sur l'épaule !

Et, en effet, sur la rondeur harmonieuse de cette épaule exquise un point rouge apparut qui, lentement, s'entoura d'une ampoule blanche, bordée elle-même d'un cercle carminé.

— Ah ! madame ! c'est sans doute la petite Mab qui sera restée ici. La vilaine bête nous aura apporté ses puces. On devait la conduire au bain demain.

— Mab ! Mab ! appela Marguerite d'une voix courroucée.

La petite chienne noire, aux yeux apeurés, sortit de dessous un meuble et fut reconduite aussitôt dehors, toute gémissante, sous une grêle de coups.

Mais l'éloignement de Mab ne guérissait pas la blessure infinitésimale.

L'ampoule était devenue énorme et Marguerite, irritée, se montra âprement nerveuse.

On employa tout : vinaigre de Bully, lubins raffinés, corylopsis du Japon, et quintuples extraits d'eau distillée à Cologne même par des Allemands authentiques : rien n'y fit. L'ampoule « suivait son cours » comme disait Rosalinde. Au moment de son maximum de développement et quand on caressait l'espoir de la voir diminuer, une seconde piqûre, plus intense, fit pousser un nouveau cri à Mme d'Esterelles.

Cette fois, c'était en pleine poitrine, juste sur la peau délicate qui va de la clavicule à la naissance des seins.

La puce fut aperçue une seconde, puis disparut.

Pour éviter de nouveaux désastres, il fallait à tout prix saisir la bestiole, mais les doigts habiles de Marguerite et de Rosalinde se perdirent en vaines ruses et en stériles diplomaties.

Le corset défait et longuement retourné, les plis de la chemise explorés, les blancheurs du buste examinées savamment, tout fut inutile. L'insecte, férocement invisible, déjouait la pénétration des regards et les tâtonnements prolongés des doigts fins.

Cependant la seconde piqûre avait fait éclore une ampoule encore plus cruelle.

Mme d'Esterelles ne pouvait, pour le moment, se présenter au bal dans cet état sans défrayer les joyeusetés de la chronique et exciter l'ironie des jalousies féminines.

Rosalinde déploya en vain ses talents ; les vinaigres et les cal-

mants ne firent qu'irriter les blessures ; à coup sûr, cette puce était venimeuse au premier chef et provenait d'un des adorateurs trop plébéiens de la petite Mab. Ce devait être une horrible puce de chien prolétaire, une puce noire et ancienne, ne faisant aucunement sa toilette comme les puces du monde, et se gardant bien d'essuyer et de polir sa scie et son dard avant de travailler les épidermes aristocratiques.

Marguerite se mit à frapper du pied et, malgré les consolations de Rosalinde, sentit bientôt des larmes troubler ses beaux yeux.

— Si madame pleure, dit la femme de chambre, ce sera encore bien pis !

Madame le savait bien, mais le moyen de retenir ses larmes quand on est retenu au seuil d'une aventure amusante par cette cause ridicule et liliputienne, quand la malice victorieuse d'un insaisissable insecte coupe court à vos premiers rêves, à vos palpitantes curiosités.

Et ce qui l'exaspérait, c'était le machiavélisme de cette puce ! Aller mordre la poitrine et les épaules, de préférence à toute autre partie du corps ! S'attaquer précisément aux blancheurs décolletées, quand elle avait, ailleurs, un champ d'exploration aussi suave et du sang aussi frais.

Un coup frappé doucement à la porte interrompit les doléances de Rosalinde et de sa maîtresse. M. d'Esterelles s'impatientait et demandait si sa femme était prête. Les chevaux du coupé piaffaient, du reste, dans la cour sonore.

Elle lui répondit avec une aigreur nerveuse :

— Voyez vous-même si je suis prête. Regardez un peu dans quel état sont mes épaules !

— Ah ! fit le financier avec un ton de regret ; c'est fâcheux, vraiment fâcheux. Pourquoi diable aussi entretenir à domicile ces affreux petits chiens qui sont couverts de puces comme les rosiers de pucerons ! Voilà le fruit de votre manie !

— De ma manie ? Je vous trouve bien impertinent.

— Et ma foi ! vous ai-je assez dit que votre Mab vous ferait mille mauvais tours, sans compter les souvenirs qu'elle sème sur vos tapis d'Orient.

Le reproche étant mérité ne fit qu'exaspérer Marguerite. Toute femme en colère à qui l'on fait de justes observations ne manque

pas de fondre en larmes. Mme d'Esterelles, sentant que son mari disait vrai, ne manqua pas de l'appeler tyran, d'exhaler de longs sanglots et de s'asseoir en pleurant.

— Vous êtes nerveuse ce soir ! dit le banquier avec un grand calme.

L'accusation de nervosité redoubla les pleurs de Marguerite. Son mari la traitait donc comme une petite fille ! C'était indigne, en vérité !

Avec cet illogisme profond de certaines mondaines, elle ne songeait plus qu'elle était sur le point d'effleurer du canif le contrat de mariage ; au lieu de se reprocher sa trahison intentionnelle, elle ne pensait qu'à se venger sur le pauvre homme de sa déconvenue.

— Eh bien, fit M. d'Esterelles en terminant, nous n'irons pas au bal, voilà tout !

Si vos ampoules disparaissent, vos yeux seront rouges toute la soirée, et que dira-t-on ? Que vous avez pleuré, que je vous fais des scènes. Que sais-je encore ?

— Non ! c'est bien décidé, nous ne partirons pas.

— Je vais de ce pas à mon cercle.

Et il ferma la porte tranquillement, sa femme ne répondit pas.

Rosalinde, stupéfaite, se tenait debout auprès d'elle, les bras ballants.

Minuit venait de sonner à la pendule en bronze doré.

— Allons ! dit Mme d'Esterelles au bout d'un long silence et en retirant doucement sa tête d'entre ses mains ; allons ! Rosalinde ! vous allez m'aider à me déshabiller.

Elle ajouta intérieurement : « A cette heure, il m'attend ; il me cherche des yeux ; c'est bien fini ; l'aventure est déjà dénouée ; ce n'était qu'une préface. »

Une vague mélancolie avait succédé à sa colère ; elle sentait la résignation l'envahir lentement. Puis le calme rentra en elle peu à peu ; la réaction physiologique se produisit après la crise de nerfs et elle dormit profondément.

A son premier réveil, elle eut un sourire en pensant à son désespoir de la veille ; se levant doucement, elle alla à son miroir et regarda curieusement les deux rougeurs vagues qui marquaient encore sur les épaules les morsures de l'insecte.

Puis étendue de nouveau sur son lit, elle songea à son honnête homme de mari qui n'avait échappé à une tentative de trahison que par la providentielle intervention d'un infiniment petit.

Restée vertueuse par la force des choses, elle s'abandonna à un tardif, mais définitif repentir, et, au déjeuner, fut plus aimable que jamais pour le paisible financier qui ne songeait plus ni à la puce, ni au bal, et moins encore à de Sainte-Luque.

Quelques jours après, en rentrant du cercle pour dîner, M. d'Esterelles dit à sa femme :

— Eh bien, tu sais ce qui est arrivé à ce pauvre de Sainte-Luque ?

— Quoi donc ?

— Le comte de Méran l'a surpris en cabinet particulier avec sa propre femme. On a échangé des cartes, puis des balles ; de Sainte-Luque est sur le flanc pour six mois.

— Pauvre garçon ! fit Mme d'Esterelles, et elle ajouta, intérieurement : « Dire que je pouvais peut-être lui éviter cet accident ! »

Et appelant Mab avec laquelle elle s'était réconciliée, elle l'enveloppa tendrement.

— Que vous êtes folle avec cette petite bête ; fit M. d'Esterelles. Pourquoi donc l'embrasser ainsi quand on vous raconte des histoires dramatiques ?

— Je sais ce que je fais, dit Marguerite songeant à la puce libératrice.

Son mari n'a jamais compris.

Charles Grandmougin.

ANDRÉ CORNÉLIS[1]

(*Suite.*)

Mais supposons que le juge ait cherché de ce côté-là, qu'il ait soupçonné dès les premiers jours la félonie de mon futur beau-père. Il s'agissait de découvrir le complice, puisqu'en tout état de choses la présence de M. Termonde chez nous à l'heure du meurtre était un fait avéré. M. Massol est arrivé à penser au frère disparu, soit. Où trouver les traces de ce frère? Où et comment? Si Édouard et Jacques ont été complices dans le crime, leur premier soin n'a-t-il pas dû être d'imaginer un moyen de correspondance qui déjât la surveillance de la police? N'ont-ils même pas cessé, pour un temps, tout commerce de lettres? Qu'avaient-ils à se communiquer? Édouard tenait l'argent du meurtre, Jacques s'occupait d'achever de conquérir le cœur de ma mère... « Soit encore, reprenais-je; mais si M. Massol manquait du document essentiel, s'il ignorait la passion de Jacques Termonde pour la femme de l'assassiné, — ma tante, elle, savait cette passion, elle avait en mains la preuve indiscutable des défiances de mon père, comment n'avait-elle pas pensé ce que je pensais à l'heure présente?... » Et qui m'assurait qu'elle ne l'eût pas pensé? Les soupçons l'avaient dévorée, elle aussi; elle avait vécu, elle était morte parmi eux. Seulement elle y avait évidemment mêlé ma mère, incapable de lui pardonner les souffrances d'un frère qu'elle adorait. Agir contre ma mère, c'était agir contre moi. Cela, elle se l'était interdit à jamais. L'eût-elle osé, comment fût-elle sortie du domaine des vagues inductions, puisqu'elle ne pouvait ni douter, elle non plus, de l'alibi de mon beau-père, ni rien savoir de l'existence actuelle d'Édouard Ter-

1. Voir les numéros depuis le 1 Décembre 1897.

monde?... Non, que je fusse le premier à expliquer l'assassinat de mon père comme je faisais, cela prouvait uniquement que je possédais des données nouvelles sur les alentours du crime, et non pas que les hypothèses fondées sur ces données fussent insensées.

D'autres objections se présentaient. Si mon beau-père avait employé son frère à cette besogne d'assassinat, comment avait-il révélé à sa femme l'existence de ce frère? La réponse à cette question s'offrait d'elle-même. Si le crime avait été commis dans ces conditions de complicité, une seule preuve pouvait en demeurer, à savoir les deux ou trois lettres écrites par Jacques Termonde à Édouard pour l'appeler en Europe et lui tracer son itinéraire. Ces lettres, Édouard les avait gardées. C'était par elles qu'il devait tenir son frère et par la menace de les livrer à ma mère. Prévenir cette dernière comme mon beau-père l'avait fait et dans cette mesure, c'était parer d'avance à cette menace, au moins en partie. Si jamais l'ouvrier du meurtre se décidait à livrer le commun secret à la veuve de la victime, devenue la femme de l'inspirateur de ce meurtre, ce dernier pourrait à tout le moins nier l'authenticité des lettres, arguer de la confidence ancienne, montrer, dans la dénonciation, l'infamie d'une atroce vengeance compliquée d'un faux. Et puis, cette confidence à ma mère n'était-elle pas justifiée par une autre raison, précisément si le crime avait été commis de la manière que j'imaginais? Ces remords, dont je croyais mon beau-père torturé, n'avaient certes pas échappé à l'affection inquiète de sa femme. Elle n'avait pas eu de peine à démêler dans l'âme de celui qu'elle aimait, et dont elle se savait aimée, la sombre et fixe présence d'une tristesse jamais chassée. Que de nuages elle avait dû voir sur ce front, que sa présence ne dissipait pas! Que de rêveries mornes dans ces yeux, que sa tendresse ne suffisait point à remplir d'un profond, d'un absolu bonheur! Qui sait? Elle avait peut-être connu cette jalousie, la pire de toutes, celle d'une pensée constante et qu'on ne vous dit pas, d'une émotion étrangère et qu'on vous cache. Et il lui avait révélé une portion de la vérité, afin de lui épargner, à elle, une certaine sorte d'inquiétude, afin de s'épargner à lui-même des questions que sa conscience lui rendait intolérables. Il n'y avait donc pas de contradiction entre cette demi-confidence faite à ma mère et mon hypothèse sur la complicité des deux frères... Je comprenais aussi que, dans cette confidence,

il n'avait pas pu insister, au delà d'un certain point, sur la nécessité du silence à mon égard — silence qui n'eût jamais été rompu sans un hasard d'émotion, sans mon insistance attendrie, sans cette arrivée subite d'Édouard Termonde qui avait littéralement affolé la pauvre femme... Mais comment expliquer cette imprudence d'avoir refusé de l'argent à ce frère aux abois et capable de tout oser? De cela encore, j'arrivais à me rendre compte. C'était avant la mort de ma tante, à une époque où mon beau-père se jugeait pour toujours garanti de mon côté. Il se croyait abrité de la justice par la prescription. Il se sentait malade. Quoi de plus naturel que de désirer reprendre à tout prix ces papiers qui pouvaient, lui une fois mort, et entre des mains scélérates, devenir un moyen de chantage exercé sur sa veuve et déshonorer sa mémoire dans le cœur de cette femme, aimée jusqu'au crime? Une négociation pareille ne pouvait être tentée que de vive voix. Mon beau-père s'étant dit que son frère n'exécuterait pas sa menace sans avoir essayé une dernière tentative. Il viendrait à Paris, les deux complices se retrouveraient face à face après tant d'années. Ce serait une nouvelle offre d'argent à faire, mais la dernière et contre la livraison de la seule preuve capable d'éclairer les ténèbres du mystère de l'hôtel Impérial. Dans ce calcul, mon beau-père avait omis de prévoir que son frère arriverait aussi à l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg, qu'on l'introduirait dans le salon, devant ma mère, et que la secousse trop forte lui donnerait, à lui-même, déjà ébranlé par de longues angoisses, une crise de sa maladie du foie. Il y a dans les événements une part d'inconnu qui déjoue les habiletés de nos plus subtiles prudences. Et quand je songeais que tant de ruse, une si

J'ouvris ma fenêtre et je vis la face livide des hautes maisons.

continuelle surveillance de soi-même et des autres avaient abouti à ce résultat, je sentais de nouveau le passage sur nous tous du souffle de la destinée, — à moins que ces hypothèses ne fussent un roman éclos dans mon cerveau, envahi par la fièvre et par le désir de vengeance qui me consumait !

Réalité ou roman, ces hypothèses se tenaient là, devant moi qui ne pouvais pas demeurer sur une ignorance et sur un doute. A l'extrémité de ces raisonnements divers, dont les uns appuyaient, les autres combattaient la vraisemblance de ma nouvelle explication du sanglant mystère, je rencontrais aussi un fait positif : — à tort ou à raison, j'avais conçu la possibilité d'un complot dans lequel Édouard Termonde aurait servi d'instrument de meurtre à son frère. Quand il n'y eût eu qu'une chance, une seule contre un millier, pour que mon père eût été tué de la sorte, je devais suivre cette piste jusqu'au bout, sous peine de me mépriser comme le dernier des lâches. Le temps était passé des douloureuses rêveries ; il fallait agir, et ici, agir, c'était savoir.

Dès neuf heures, j'étais dans une de ces abominables agences.

Le matin arrivait parmi ces pensées. Ma lampe, qui avait éclairé cette veillée funèbre, mêlait sa clarté triste à la pâle lumière de l'aube. J'ouvris ma fenêtre, je vis la face livide des hautes maisons dans le jour naissant, et je me jurai solennellement, devant ce réveil de la vie, que ce jour me verrait commencer de faire ce que je devais, et le lendemain continuer, et les autres jours, jusqu'à ce que je pusse me dire : « Je suis certain... » J'eus

l'énergie de dompter la tempête de sensations folles qui s'était déchaînée en moi durant toute la nuit et de fixer mon esprit sur ce problème : « Existe-t-il un moyen de vérifier si Édouard Termonde et le soi-disant Rochdale de 1864 ne font qu'un ? » Pour répondre à cette question ainsi posée, je ne pouvais compter que sur moi seul, sur les ressources de mon intelligence et de ma volonté personnelles. Je dois me rendre ce témoignage que je n'eus pas une minute, durant ces cruelles heures, la tentation de me décharger une fois pour toutes des difficultés de ma tâche tragique en m'adressant à la justice, comme j'aurais fait si je n'avais pas tenu compte de la souffrance de ma mère. Je m'étais dit que jamais elle ne recevrait par moi ce coup horrible : apprendre qu'elle avait été, quinze ans durant, la femme d'un assassin. Pour qu'elle ignorât toujours ce drame criminel, il fallait que la lutte restât circonscrite entre mon beau-père et moi. Et cependant, si je le trouve coupable ? pensais-je... A cette seule idée qui maintenant n'était plus vague et lointaine, qui pouvait devenir une vérité indiscutable, aujourd'hui, demain, dans quelques heures, un projet terrible se dessinait devant les yeux de mon esprit. — Mais je ne voulais pas regarder de ce côté-là ; je me répondais : « J'y songerai plus tard », et je me contraignais à porter toutes mes réflexions sur le jour actuel. Je reprenais mon problème : « Comment vérifier l'identité d'Édouard Termonde et du faux Rochdale ? » Arracher ce secret à mon beau-père était impossible. Vainement, depuis des mois, j'avais cherché le défaut de cette cuirasse de dissimulation contre les mailles de laquelle j'avais brisé, non pas un, mais dix, mais vingt poignards. J'aurais eu à mon service tous les bourreaux de l'Inquisition que je n'aurais pas desserré ces lèvres minces, ni extorqué une confidence à ce visage, si douloureux et si impénétrable à la fois. Restait l'autre. Mais pour m'attaquer à lui, je devais découvrir, d'abord, sous quel nom il était caché à Paris et à quelle adresse. Il n'était pas besoin de beaucoup d'imagination pour apercevoir un moyen assuré de cette découverte. Il suffisait que je me rappelasse les circonstances mêmes où j'avais appris l'arrivée d'Édouard Termonde à Paris. Pour une raison ou pour une autre — souvenir d'une sanglante complicité ou crainte d'un scandale mondain — mon beau-père tremblait d'épouvante à la seule idée du retour de son frère. Ce frère était revenu. Mon beau-père ferait certaine- tous ses efforts pour le décider à partir de nouveau. Il le reverrait

et pas à l'hôtel du boulevard de Latour-Maubourg, à cause de ma mère et à cause des domestiques. J'avais donc un procédé sûr pour savoir la demeure d'Édouard Termonde : je ferais suivre mon beau-père.

De deux choses l'une ; — ou bien il donnerait rendez-vous à son frère dans quelque endroit désert, ou bien il se transporterait au domicile choisi par l'autre. Dans le second cas, je tenais mon renseignement tout de suite ; dans le premier cas, il suffisait de donner le signalement d'Édouard Termonde, tel que je l'avais recueilli de la bouche de ma mère et de le faire suivre aussi, au moment même où il rentrerait chez lui au sortir de ce rendez-vous. L'espionnage m'a toujours paru quelque chose d'infâme et, même à cette minute, je me rendais compte de l'ignominie de ce traquenard tendu à mon beau-père. Mais, quand on se bat, on ne choisit pas ses armes. Pour aller au but, que je voyais briller comme un phare, j'aurais marché sur tout ce qui n'était pas le chagrin de ma mère... « Eh bien ! reprenais-je, une fois que je saurai le faux nom d'Édouard Termonde et son adresse, que faire ? »... Je ne pouvais pas, à l'imitation de la police judiciaire, mettre main basse sur sa personne et ses papiers, quitte à le relâcher avec force excuses une fois la perquisition finie. Je me souviens d'avoir machiné en pensée vingt plans successifs, tous plus ou moins ingénieux et tous rejetés. Je finis par m'attacher de nouveau aux faits. A supposer que cet homme eût tué mon père, il était impossible que la scène du meurtre ne fût pas demeurée dans sa mémoire en traits ineffaçables. Il devait donc avoir souvent revu, dans ses mauvaises heures, le visage de ce mort auquel je ressemblais tant. Je regardai de nouveau ce visage sur la toile que mon beau-père avait à peine osé fixer. Je me souviens de la conversation que nous avions eue dans cette même pièce et de ce que je lui avais dit : « Croyez-vous que la ressemblance soit suffisante pour que je fasse au criminel une impression de spectre ? »... Pourquoi ne pas utiliser cette ressemblance ? Je n'avais qu'à me présenter à Édouard Termonde brusquement e à l'interpeller en même temps de ce nom de Rochdale, dont les syllabes devaient sonner pour lui comme un glas. Oui, c'était cela, entrer dans sa chambre actuelle, comme mon père était entré dans sa chambre de l'hôtel Impérial, et le demander par le nom sous lequel mon père l'avait demandé, en lui montrant le visage même de sa victime. — S'il n'était pas coupable, j'en

serais quitte pour m'excuser d'avoir frappé à sa porte, comme d'une erreur ; s'il était coupable, il subirait pendant quelques instants un mouvement de terreur qui équivaudrait à un aveu. Ce serait à moi de m'emparer de cette terreur pour lui arracher tout son secret. Quels mobiles pourraient agir sur lui ? Deux sans plus : la crainte de l'expiation et l'amour de l'argent. Il fallait arriver à lui, armé, avec une forte somme, et lui donner le choix entre ces deux alternatives : ou bien il me vendrait les quelques lettres qui lui avaient permis de tyranniser son frère depuis des années, ou bien je le menacerais de lui brûler la cervelle. Et s'il refusait de me livrer les lettres ? Allons donc... Est-ce qu'un bandit comme celui-là pouvait hésiter ? Soit, il accepterait le marché. Il me donnerait les papiers qui convainquaient mon beau-père d'assassinat, — et il s'en irait ainsi, je le laisserais partir comme il était parti de l'hôtel Impérial, fumant un cigare et payé de sa trahison envers son frère comme il avait été payé de sa trahison envers mon père !... Oui, je le laisserais s'en aller ainsi, puisque le tuer de ma main, ce serait me mettre dans la nécessité de tout dévoiler du crime que je voulais à tout prix cacher. « Ah ! ma mère ! ce que tu m'auras coûté !... » sanglotais-je. Et je revenais au portrait du mort et il me semblait que de cette bouche, que de ces yeux s'échappait un ordre de ne jamais toucher au cœur de celle que ce mort avait tant aimée, — fût-ce pour le venger ! — « Je t'obéirai », répondais-je à mon père... et je disais adieu à cette partie de ma vengeance. — Cela m'était très cruel ; c'était cependant possible. Après tout, éprouvais-je de la haine pour le misérable ? Il avait frappé, c'est vrai, mais comme un instrument servile au bras d'un autre. Ah ! cet autre, je ne le laisserais pas échapper, celui-là, quand je le tiendrais, lui qui avait conçu, médité, machiné, payé l'attentat, lui qui m'avait tout volé, depuis la vie de mon père jusqu'à la tendresse de ma mère, lui, le réel, l'unique coupable. Oui, je le tiendrais et j'aurais du loisir pour combiner ma vengeance, pour l'exécuter, sans que ma mère soupçonnât rien de ce duel d'où je sortirais vainqueur. L'ivresse du supplice que je trouverais le moyen d'infliger à cet homme exécré m'enivrait à l'avance. J'avais chaud dans le cœur en y songeant. Cela me payait de ce long, de ce dur martyre... « A l'action ! A l'action !... » me dis-je. Je tremblais que tout cet espoir ne fût qu'un leurre, qu'Édouard Termonde fût déjà reparti, que mon beau-père eût déjà payé son silence... Dès neuf heures,

j'étais dans une de ces abominables agences d'espionnage privé dont passer seulement le seuil m'eût paru, la veille encore, une telle honte ! A dix heures, je donnais au bureau de la Société, où j'avais en dépôt une partie de ma fortune, l'ordre de vendre pour cent mille francs de valeurs. Ce jour passa, puis un second. Comment je supportai ces heures les unes après les autres, je ne sais plus. Ce que je sais bien, c'est que je n'eus pas le courage de passer au boulevard de Latour-Maubourg, ni de revoir ma mère. Je tremblais qu'elle ne devinât dans mes yeux la folle espérance et qu'elle ne prévînt mon beau-père sans même s'en douter, comme elle m'avait prévenu, par une phrase, un mot. Vers midi, le troisième jour, j'appris que mon beau-père était sorti le matin même. C'était un mercredi ; ce jour-là, ma mère se rendait à une œuvre pieuse dont le siège était dans le quartier de Grenelle. — M. Termonde avait changé de fiacre deux fois, et il s'était fait conduire au Grand-Hôtel. Il y avait rendu visite à un voyageur qui occupait, au second étage, une chambre numérotée 353 ; ce voyageur était inscrit comme arrivant de New-York et sous le nom de Stanbury. A midi, je savais ces détails et, à deux heures, un revolver chargé dans ma poche, mon portefeuille garni des cent billets de banque qui devaient me servir à l'achat des lettres, décidé à jouer la partie jusqu'au bout et à la gagner, je montais l'escalier du Grand-Hôtel... Touchais-je à une scène formidable du drame de ma vie, ou bien étais-je au moment de me convaincre qu'une fois encore j'avais été dupe de mon imagination ? Du moins j'aurais fait tout mon devoir.

XVI

J'étais arrivé au second étage. A l'angle d'un long corridor, était fixée une plaque sur laquelle je pus lire écrit : « Du numéro 300 au numéro 360... » Dans le corridor, un garçon de service passait en sifflant. Deux filles riaient dans une espèce d'office ménagé à la sortie de l'escalier. Un grand bruit montait de la cour à travers les fenêtres ouvertes. Le moment était bien choisi pour l'exécution de mon projet. L'homme ne pourrait pas espérer une fuite facile à travers la maison ainsi remplie de monde. 345... 350... 351... 353... J'étais devant la porte de la chambre où logeait Édouard Termonde. La clef était sur la porte ; le hasard

servait donc mon projet au delà de ce que j'eusse osé souhaiter. Ce petit détail témoignait aussi de la sécurité où vivait celui que je venais surprendre. Soupçonnait-il seulement mon existence? Je m'arrêtai une minute devant cette porte close. Je m'étais habillé avec un veston, afin d'avoir mon revolver dans ma poche, bien à portée. J'assurai ma main droite sur la crosse, et j'ouvris la porte sans frapper.

— Qui est là?... fit la voix d'un homme qui lisait un journal en fumant, couché plutôt qu'assis dans un fauteuil, les pieds posés sur une table, le dos tourné à l'entrée; il ne se donna même pas la peine de se lever pour voir qui avait ouvert, persuadé sans doute que c'était un domestique de l'hôtel. Je ne lui laissai pas le temps de se retourner tout à fait.

— Monsieur Rochdale?... demandai-je.

A peine eus-je prononcé ces mots que l'homme fut sur pieds. Il repoussa le fauteuil et se réfugia de l'autre côté de la table, me regardant en face avec un visage décomposé... Ses yeux s'ouvraient démesurément, tout clairs, dans ce visage livide qu'encadrait une barbe jadis blonde, aujourd'hui grisonnante. Sa bouche béait, ses jambes flageolaient. Tout ce grand et robuste corps venait de subir une de ces secousses d'épouvante folle, devant lesquelles toutes les puissances de la vie sont comme paralysées. Il avait seulement jeté un cri dans sa terreur : « Cornélis!... »

Cette preuve que je poursuivais depuis des mois, je la tenais donc enfin! A cette seconde, je sentais, moi, tous les ressorts de mon être tendu. Oui, j'étais aussi lucide, aussi maître de moi que mon adversaire était bouleversé. Il n'avait pas, comme son complice, l'habitude quotidienne et réfléchie de la dissimulation. Ce nom de Rochdale, cette ressemblance effrayante, cette arrivée inattendue... Je ne m'étais pas trompé dans mon calcul. J'aperçus, avec cette prodigieuse rapidité de pensée dont s'accompagne l'action, qu'il fallait redoubler ce premier sursaut de terreur morale par un sursaut de terreur physique... Sinon, cet homme allait s'élancer sur moi, dans le mouvement de réaction qui suivrait ce saisissement, il me bousculerait, il s'enfuirait comme un fou, au risque d'être arrêté dans l'escalier par les gens qui le verraient courir, éperdu, et alors... Mais j'avais déjà tiré mon revolver de ma poche. J'avais mis en joue le misérable et je lui disais, l'appelant par son vrai nom, pour lui prouver que je savais tout de lui :

— Monsieur Édouard Termonde, si vous faites un mouvement vers moi, je vous tue, comme un assassin que vous êtes, comme vous avez tué mon père...

J'ajoutai, lui montrant une chaise au coin de la fenêtre entrebâillée :

— Asseyez-vous !

Il m'obéit machinalement. J'exerçais sur lui, à cet instant, une espèce de domination absolue, qui allait cesser, je le sentais, aussitôt qu'il reprendrait ses esprits. Mais, quand le reste de l'entretien tournerait contre moi, maintenant, est-ce que cela empêchait que je ne fusse maître d'une certitude ? J'avais voulu savoir si Édouard Termonde et Rochdale ne faisaient qu'un seul et même personnage ; cela, je le savais. Je venais d'en étreindre l'indéniable preuve. Je me devais cependant d'arracher à mon ennemi l'autre preuve, celle qui mettrait mon beau-père à ma discrétion. C'était une nouvelle phase de la lutte. D'un coup d'œil je fis le tour de la chambre où je me trouvais enfermé avec l'assassin. Sur le lit, à ma gauche, une canne plombée, un chapeau et un pardessus ; sur la table de nuit, un coup de poing en acier et un revolver. A ma droite, la commode, avec un couteau-poignard parmi des objets de toilette ; une malle, à côté de cette commode, contre une porte condamnée ; une armoire à glace contre une autre porte condamnée aussi, le lavabo..., — et lui, acculé, sous le coup de mon arme braquée, entre la table et la fenêtre. Il ne pouvait ni s'échapper, ni atteindre aucun moyen de défense sans engager avec moi une lutte corps à corps. Mais il devrait essuyer mon feu d'abord, et puis, s'il était grand et robuste, je n'étais, moi, ni petit ni faible. J'avais vingt-cinq ans. Il en avait cinquante. Toutes les forces morales étaient pour moi. Je devais vaincre.

— Maintenant, lui dis-je en m'asseyant moi-même et sans cesser de le tenir en joue, causons...

— Qu'est-ce que vous voulez de moi ? répliqua-t-il brutalement.

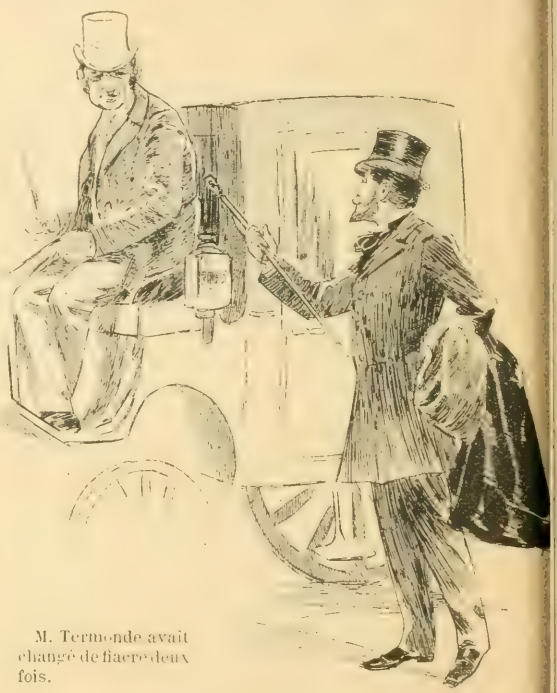
Sa voix était sourde à la fois et rauque. Le sang était remonté à ses joues, ses yeux brillaient, ces yeux si pareils à ceux de son frère. C'était l'animal qui revient à lui après avoir subi un effroyable danger, comme stupéfait de se retrouver encore vivant.

— Allons, ajouta-t-il en fermant les poings, je suis pris... Tirez-moi dessus et que ce soit fini...

Et comme je ne répondais rien et que je continuais de le tenir ainsi, sous la menace de mon pistolet :

— Ah! s'écria-t-il, je comprends; c'est cette canaille de Jacques qui m'a vendu à vous pour se débarrasser de moi... Il y a prescription... Il se croit en sûreté, lui. Mais est-ce qu'il vous a dit aussi qu'il en était, lui, l'honnête homme, que j'en ai la preuve?... Ah! il croit que je vais vous laisser me tuer comme cela, sans parler?... Non pas, je vais crier, on nous arrêtera, et l'on saura tout...

La fureur le gagnait. Il allait appeler : « Au secours!... » Le pire était que la colère me saisissait moi-même... C'était lui, de cette même main que je voyais errer sur la table, forte, velue, cherchant un objet à me jeter, oui, c'était lui qui avait tué mon père... Un degré d'émotion de plus, et j'étais perdu, je lui logeais une balle dans le corps, je voyais son sang couler... Que cela m'eût fait de bien! Mais non. J'avais sacrifié cette vengeance-là. En une seconde, je me vis arrêté, obligé d'expliquer tout et la douleur réservée à ma mère. Heureusement pour moi, il eut, lui aussi, un passage de réflexion. La première idée qui avait dû lui venir à l'esprit était que son frère l'avait trahi, en ne disant que la moitié de la vérité, afin de le livrer à ma vengeance. La seconde fut sans doute que, pour un fils qui vient venger son père mort, je paraissais peu décidé à en finir tout de suite. Il y



M. Termonde avait changé de fiacre deux fois.

eut un court silence entre nous, qui me permit de reconquérir toute ma tête et de lui dire : — « Vous vous trompez, monsieur », avec un calme qui fit naître une stupeur nouvelle dans ses yeux. Il me regarda, puis je le vis fermer les paupières en plissant le front. Ma ressemblance avec mon père lui était insupportable, je le sentais.

— Oui, vous vous trompez, continuai-je posément et pour amener ce terrible entretien sur le ton d'une conversation d'affaires, — je ne suis venu ni pour vous faire arrêter, ni pour vous tuer... A moins, ajoutai-je, que vous ne m'y obligiez vous-même, comme j'ai craint que vous ne fissiez tout à l'heure... Je suis venu vous proposer un marché, mais c'est à la condition que vous m'écouterez, comme je vous parle, avec sang-froid...

Il est encore temps, lui dis-je, je te donne cinq minutes.

Nous nous tûmes de nouveau l'un et l'autre. Un bruit de voix et de pas se faisait entendre dans le couloir, presque contre la porte, et des éclats de rire. C'en était assez pour me rappeler à moi la nécessité de me dominer, et à lui qu'il jouait une partie dangereuse. Une détonation d'arme, un cri, et quelqu'un entrait dans cette chambre, placée comme elle était, contre le corridor. Édouard Termonde m'avait écouté avec une attention extrême. Un éclair d'espérance avait passé sur son visage, puis une singulière expression de défiance.

— Faites vos conditions, dit-il d'une voix sourde encore, mais apaisée.

— Si j'avais voulu vous tuer, repris-je en insistant, afin de

mieux le convaincre de ma bonne foi par l'évidence... vous seriez déjà mort, — et je levai mon arme. — Si j'avais voulu vous faire arrêter, je ne me serais pas donné la peine d'entrer moi-même, deux agents de police auraient suffi, car vous n'oubliez pas que vous êtes déserteur et toujours sous le coup de la loi.

— Juste, répliqua-t-il simplement.

Puis il ajouta, suivant un raisonnement intérieur qui avait son importance capitale pour l'issue de notre entretien :

— Si ce n'est pas Jacques, qui m'a vendu?

— Je vous tenais à ma disposition, continuai-je sans relever sa phrase, et je n'en ai pas usé... J'avais donc une raison puissante pour vous épargner hier, avant-hier, ce matin, tout à l'heure... maintenant... Et il dépend de vous que je vous épargne tout à fait...

— Et vous voulez que je vous croie, répondit-il, en montrant du doigt mon revolver que je continuais à tenir dans ma main, mais sans plus le braquer sur lui. Non, non... fit-il; et il ajouta, employant un terme énergique où réapparaissait le sous-officier qu'il avait été : — Je ne coupe pas dans ces ponts-là...

— Écoutez-moi, répliquai-je sur un ton d'extrême mépris. Cette raison puissante que j'ai de ne pas vous abattre comme un chien enragé, je vais vous la dire... Je ne veux pas que ma mère sache jamais quel homme elle a épousé dans votre frère... Comprenez-vous maintenant pourquoi je suis décidé à vous laisser aller?... si vous vous y prêtez toutefois. Car même l'idée de ma mère ne m'arrêterait pas, si vous me poussiez à bout. J'ajouterai, pour votre gouverne, que la prescription, par laquelle vous vous croyez couvert au sujet du meurtre de 1864, a été interrompue; vous jouez donc votre tête en ce moment... En deux mots, voici ce que je vous propose : Depuis une dizaine d'années, vous exercez sur votre frère un chantage qui vous a réussi assez bien... Je ne suppose pas que vous fassiez vibrer en lui la corde de l'affection fraternelle, n'est-il pas vrai? Quand vous êtes venu d'Amérique pour tenir le personnage de Rochdale, il a bien fallu qu'il vous envoyât quelques instructions... Ces lettres, vous les avez gardées... Je vous en offre cent mille francs.

— Monsieur, me répondit-il, — et rien qu'à son accent je pouvais constater qu'il était momentanément redevenu maître de lui, — pourquoi voulez-vous que je prenne au sérieux une proposition pareille?... En admettant que ces lettres aient été écrites, et que

je les ai gardées, pourquoi vous livrerais-je un document comme celui-là ?... Qui me garantirait qu'une fois ces papiers entre les mains, vous ne me feriez pas empoigner aussitôt ?... Ah ! dit-il en me regardant cette fois bien en face, vous ne saviez rien ?... Ce nom... Cette ressemblance... Idiot que je suis, vous m'avez joué...

La fureur empourpra de nouveau son visage ; il poussa un juron.

— Tu me le payeras, cria-t-il. Et, à cette seconde où je ne le tenais pas au bout du canon de mon arme, il poussa la table sur moi si violemment, que j'eusse été renversé si je n'avais fait un bond en arrière, mais il avait eu le temps déjà de se jeter sur moi et de me prendre à bras-le-corps. Heureusement pour moi, la violence de l'attaque avait fait tomber de mes mains mon pistolet, en sorte que je ne pus être tenté de m'en servir, et une lutte commença entre nous durant laquelle nous ne prononçâmes ni l'un ni l'autre une parole. De son premier élan il m'avait jeté à terre, mais j'étais vigoureux, et les étranges préoccupations de danger dont ma jeunesse avait été la victime m'avaient poussé à développer en moi toutes les énergies et toutes les adresses physiques. Je sentais son souffle sur mon visage, sa peau contre ma peau, ses muscles sur les miens, l'odeur de son corps. La haine décuplait mes forces, et, en même temps, l'angoisse que l'on entendît le bruit de notre lutte me donnait le sang-froid qu'il avait perdu. Après quelques minutes de cette sauvage étreinte, et comme il se sentait faiblir, il me mordit à l'épaule si cruellement que la douleur m'affola ; je pus dégager un de mes bras, et je le saisis à la gorge au risque de l'étouffer... Je le tenais sous moi maintenant, et je lui frappai la tête contre le parquet comme pour la briser. Il demeura une minute sans mouvement. Je crus l'avoir tué. Je ramassai mon pistolet qui avait roulé jusqu'à la porte, et je revins lui baigner le front avec de l'eau pour le faire revenir à lui.

Quand je me vis dans l'armoire à glace de la chambre, le collet de mon veston déchiré, la figure meurtrie, la cravate en lambeaux, je fus pris d'un frisson comme si j'avais eu là devant moi le spectre d'un autre André Cornélis. L'ignoble caractère de cette aventure me fit frémir de dégoût, mais il ne s'agissait pas de mes délicatesses de gentleman. Mon ennemi revenait à lui. Cette fois, j'étais résolu à en finir. J'avais la conscience d'avoir fait tout le possible pour tenir mon serment envers ma mère. Que la faute retombât sur la destinée... Le misérable s'était relevé à demi et

il me regardait, le buste en avant. J'allai à lui, et je lui posai le canon du revolver presque sur le front.

— Il est encore temps, lui dis-je ; je te donne cinq minutes pour te décider au marché que je t'ai proposé tout à l'heure : les lettres, et cent mille francs avec la liberté, sinon, une balle dans la tête... Choisis... J'ai voulu t'épargner à cause de ma mère, mais je ne veux pas perdre mes deux vengeances... Si tu bouges; tu es mort... On m'arrêtera, on fouillera tes papiers, on trouvera les lettres, on saura que j'avais le droit de te casser la tête... Ma mère sera folle de douleur... Mais je serai vengé... J'ai dit. Tu as cinq minutes, pas une de plus.

Sans doute mon visage exprimait une résolution invincible. L'assassin regarda ce visage, puis la pendule. Il voulut faire un geste. Il vit que mon doigt allait appuyer sur la gâchette.

— Je me rends, dit-il.

— Relevez-vous, repris-je.

Il m'obéit de nouveau machinalement.

— Où sont les lettres ? lui demandai-je.

— Quand vous les aurez, implora-t-il avec une lâcheté de bête traquée sur sa face abjecte, vous me laisserez partir ?...

— Je vous le jure, lui dis-je; et, comme je voyais une inquiétude suprême dans ses prunelles, j'ajoutai : — Sur le souvenir de mon père... Et encore une fois, je demandai :

— Où sont les lettres ?...

— Là, dit-il, en me montrant la malle posée dans un coin.

— Voici l'argent, fis-je, en lui jetant le portefeuille qui contenait la liasse des billets de banque.

Y a-t-il comme un magnétisme moral dans l'accent de certaines paroles et dans certaines expressions de physionomies ? Était-ce la nature, particulièrement saisissante à cette minute, du serment que je venais de prononcer ? Ou bien cet homme avait-il eu assez de force d'esprit pour se dire que la croyance à ma bonne foi lui offrait seule une chance de salut ? Quoi qu'il en soit, il n'eut pas un instant d'hésitation ; il ouvrit la malle cerclée de fer, retira de l'un des casiers une boîte de cuir jaune fermée avec une serrure de sûreté, puis, de cette boîte, une enveloppe assez grande qu'il me jeta comme je lui avais jeté les billets de banque. Moi, de mon côté, je n'eus pas un moment la crainte qu'il ne prît une arme dans sa malle, ni qu'il ne m'attaquât, tandis que je vérifiais le contenu de l'enveloppe, laquelle renfermait trois lettres seulement,

timbrées, les deux premières au double timbre de Paris et de New-York, la troisième à ceux de Paris et de Liverpool, et toutes les trois estampillées à la date de janvier ou de février 1864.

— Est-ce tout ?... me demanda-t-il.

— Pas encore, répondis-je ; il faut que vous vous engagiez à partir ce soir par le premier train, sans vous être trouvé avec votre frère, sans lui avoir écrit ?...

— C'est promis, dit-il, et puis ?...

— Quand devait-il revenir vous voir ?...

— Samedi, fit-il, et il haussa les épaules... Le marché était conclu. Il a voulu attendre, pour me compter l'argent, que ce fût le jour de mon départ pour le Havre, afin d'être bien sûr que je ne m'attarderais pas à Paris... C'est joué, ajouta-t-il, et maintenant je m'en lave les mains...

— Édouard Termonde, dis-je en me levant, rappelez-vous que je vous ai fait grâce, mais qu'il ne faudrait pas me tenter une seconde fois en vous retrouvant sur mon chemin ou sur celui d'un être que j'aime...

Je fis un geste de menace et je sortis, le laissant assis à la table près de la fenêtre. A peine fus-je dans le corridor, que mes nerfs, après m'avoir été si étrangement soumis durant la lutte, me trahirent tout d'un coup. Mes jambes défaillaient sous moi. J'eus peur de tomber là, sur le tapis de ce couloir, et comment rendre compte du désordre de mes vêtements ? J'eus le courage d'ajuster les débris de ma cravate, de relever le col de mon veston pour dissimuler et sa déchirure et l'état de ma chemise, d'enlever la poussière de mon chapeau qui avait été tout bossué dans la lutte. J'essuyai mon visage avec mon mouchoir, et je descendis l'escalier d'un pas que je contraignis à rester paisible. L'inspecteur du premier étage se trouvait sans doute occupé à un autre bout du corridor. Deux garçons me regardèrent et parurent étonnés de mon aspect. Mon bon destin voulut qu'ils ne s'attardassent pas à essayer de savoir la cause du visible désordre où je me trouvais... J'étais prêt à imaginer la fable d'une fausse agression, mais je sentais que mon trouble eût entraîné les plus graves conséquences. Enfin, j'étais dans la cour... Je la traversa avec épouvante. Si une personne de ma connaissance eût été là ?... Je me jetai dans le premier fiacre, je donnai mon adresse. J'avais tenu ma parole. J'avais vaincu.

XVII

Ces lettres achetées bien cher, — puisque je les avais payées du sacrifice d'une de mes deux vengeances, ces lettres accablantes pour mon beau-père, et qui le mettaient à ma discrétion comme elles l'avaient mis à la discrétion de son frère, durant des années, qu'en allais-je faire? Je commençai de les lire dans le fiacre qui me ramenait avenue Montaigne. La première, très longue et très détaillée, rappelait à Édouard Termonde ses fautes passées et l'irrémissible détresse de sa situation. Cette lettre indiquait ensuite, sans rien préciser, un moyen possible de réparer en partie tant de désastres et de reconquérir une fortune. La première condition était que le proscrit se soumît scrupuleusement aux ordres de son frère. Il devait d'abord annoncer, à ceux qu'il fréquentait d'ordinaire, son départ de New-York, passer dans un nouveau quartier sous un nouveau nom et y attendre la prochaine lettre. Celle-ci était la seconde. Visiblement une réponse d'Édouard avait pris place entre les deux, acceptant l'offre de Jacques. Cette nouvelle lettre enjoignait au misérable de gagner Liverpool, où d'autres instructions l'attendraient. Ces instructions, objet du troisième billet, se bornaient à un rendez-vous fixé pour une date toute rapprochée, vers dix heures du soir, dans Paris et sur la portion du trottoir de la rue de Jussieu qui fait face à la rue Guy-de-la-Brosse. A ce moment, ces deux rues, situées entre le vieux jardin des Plantes et les bâtiments de l'Entrepôt des vins, sont aussi désertes qu'une place abandonnée de province. Du projet conçu par Jacques Termonde et qui devait faire la matière de leur premier entretien après tant d'années, il n'en était pas plus question dans ce billet que dans les deux autres. Mais quand je n'aurais pas eu, moi, l'aveu arraché à la surprise épouvantée du faux Rochdale, la concordance des dates entre ce rappel clandestin et l'assassinat de mon père constituait seule une preuve indéniable. Je les lus et les relus, ces feuilles accusatrices, — comme j'avais lu et relu les pages écrites à la même époque par mon père — d'abord dans cette voiture de place, puis chez moi, dans la solitude de mon appartement. Et l'horrible complot qui m'avait rendu orphelin acheva de s'éclairer d'une lumière de plus en plus précise et affreuse. Cette rue de Jussieu, où Jacques avait joué

auprès d'Édouard le rôle d'un sinistre tentateur, je me trouvais par hasard la connaître parfaitement. Mon ancien camarade de Versailles, Joseph Dediot, avait occupé à deux pas, rue Cuvier, un petit logement, durant les années qui avaient suivi notre sortie du collège. Que de fois j'étais venu le surprendre l'après-midi ou le matin, pour passer avec lui quelques heures et l'emmener dans un de ces restaurants du quai à travers les fenêtres desquels nous aimions à regarder l'eau verte de la Seine, le travail des mariniers et le défilé des bateaux ! Mes pieds avaient foulé joyeusement ce pavé sur lequel les deux complices s'étaient promenés durant les heures de ce premier rendez-vous du crime... Maintenant je les voyais qui allaient et venaient, d'un bec de gaz à l'autre, j'entendais le bruit de leurs pas, je discernais l'accent de la voix de celui qui devait être mon beau-père. Elle disait, cette voix insinuante et passionnée, des paroles dont les conséquences avaient pesé sur toute ma vie. Mon père était mort de ces paroles, ma tante aussi, puisque le chagrin était la source de cette maladie du cerveau qui l'avait emportée. Moi-même, je n'avais tant souffert durant mon enfance, je ne souffrais si cruellement dans cette minute même, qu'à cause des phrases prononcées sur ce trottoir... Et je revoyais aussi le visage décomposé de l'infâme coquin dont la morsure avait si profondément marqué mon épaule gauche que je la remuais avec douleur ; je l'apercevais maintenant, moi, à peine sorti de sa chambre, qui réparait le désordre de ses vêtements, bouclait ses malles, pressait sur le timbre pour appeler le domestique, demandait sa note, la réglait avec un des billets que je lui avais jetés... — et il partait. On chargeait la malle sur la voiture, il se faisait conduire en hâte à une gare, — sans doute celle du Nord, parce qu'elle est plus près de la frontière. Il prenait le premier train, il l'avait pris... Et il s'en allait, et jamais plus je ne le tiendrais à ma merci... La fureur m'envahissait de nouveau. Il n'avait pas eu le temps de fuir très loin... Si je courais à la préfecture de police. Le signalement que je pouvais donner suffirait. On l'arrêterait. Je lui avais juré sur le souvenir de mon père que je le laisserais partir. Allons donc ! Des serments envers un pareil bandit !... On l'arrêterait. On *les* arrêterait. — Et ma mère ?...

Paul Bourget.

(*A suivre.*)

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME II

ROMANS

Paul Bonnetain.....	*Passagère*.....	211, 355, 409, 537, 596
Paul Bourget.....	*André Cornélis*..	56, 102, 207, 270, 375, 434, 487, 622
Ernest Daudet.....	*La Mongautier*..	11, 134, 167, 298, 321, 450, 503, 568

CONTES ET NOUVELLES

Adolphe Chenevière..	*Madame de Moiran*.....	81, 222
Albert Cim.....	*Le Père de Madame*.....	350
François Coppée.....	*Cosmopolitisme*.....	129
—	*Le Bon Cauchemar*.....	1
Alphonse Daudet.....	*La Transtévérine*.....	481
Charles Grandmougin.	*La Petite Mab*.....	615
Jules Hoche.....	*Noël d'Alsace*.....	43
Henri Lavedan.....	*Le Crime de Saint-Cloud*.....	31
Maurice Leblanc.....	*Le Correspondant*.....	265
Jules Lemaître.....	*Hermengarde*.....	401
Marcel Prévost.....	*Rivale*.....	36
Hugues Le Roux.....	*La Date*.....	162
—	*Un Sans-Cœur*.....	97
Joseph Montet.....	*Les Cheveux de Mariette*.....	201
Fernand Vandérem...	*Madame Margelin*.....	561
Maurice Vaucaire....	*Noël à la Sous-Préfecture*.....	41

POÉSIE

Edmond Rostand.....	*Ballade du Petit Bébé*.....	30

Le Gérant : F. Juven.

Paris.-Imp. Paul Dupont (Cl.) 51.1.98.

BINDING SECT. MAR 11 1976

AP
20
L4
sér.3
t.2

La Lecture

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

30